

HISTOIRE
DE LA
GUERRE CIVILE
EN AMÉRIQUE

V

P
16
1626

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

CAMPAGNES
DE
L'ARMÉE D'AFRIQUE

— 1835-1839 —

PAR
M. LE DUC D'ORLÉANS

PUBLIÉ PAR SES FILS

Avant-propos de M. le COMTE DE PARIS ; Introduction de M. le Duc
DE CHARTRES, avec un Portrait du Duc d'ORLÉANS, par Horace Vernet,
et une Carte de l'Algérie.

DEUXIÈME ÉDITION
Un beau volume in-8° vélin

DE LA
SITUATION DES OUVRIERS
EN ANGLETERRE

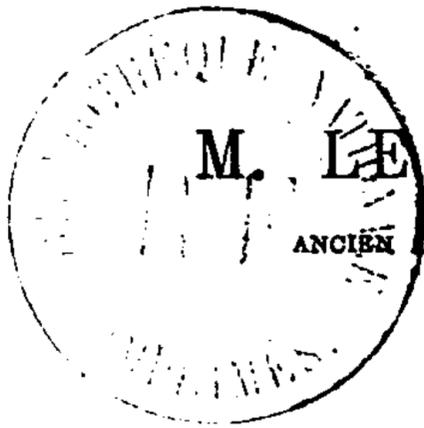
PAR
M. LE COMTE DE PARIS

DEUXIÈME ÉDITION
Un beau volume in-8°

Paris. — Typ. A. Quantin.

HISTOIRE
DE LA
GUERRE CIVILE
EN AMÉRIQUE

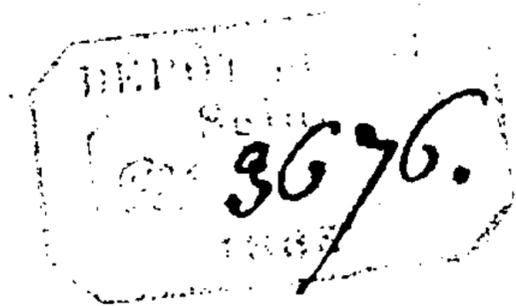
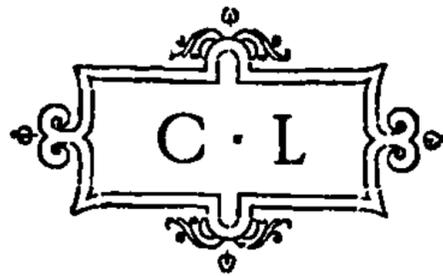
PAR



M. LE COMTE DE PARIS

ANCIEN AIDE DE CAMP DU GÉNÉRAL MAC CLELLAN

TOME CINQUIÈME



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—
1883

Droits de reproduction et de traduction réservés.



LIVRE PREMIER

LA GUERRE SUR LE RAPIDAN

CHAPITRE PREMIER

DOWDALLS-TAVERN

L'année 1863 devait avoir une influence décisive sur l'issue de la guerre qui se poursuivait depuis près de deux ans. On le sentait de part et d'autre, et on se préparait avec une égale résolution à de nouveaux sacrifices.

Quoique les fédéraux eussent gagné du terrain sur leurs adversaires pendant l'année qui venait de s'écouler, ils avaient payé ces acquisitions d'un tel prix, et les derniers mois de cette année avaient été marqués pour eux par tant d'échecs sanglants, que le rétablissement de l'Union par la force des armes semblait plus éloigné que jamais. On avait beau compter sur les ressources du Nord, sur son opiniâ-

treté, sur les forces que devait lui donner la proclamation d'émancipation, on pouvait à bon droit douter de son succès quand on comparait les résultats obtenus, aux efforts qu'ils avaient coûtés. Le seul mois de décembre avait vu, dans l'Est, l'armée du Potomac se briser en vain contre les redoutes de Fredericksburg, et, sur le Mississippi, Sherman éprouver un sanglant échec devant Vicksburg; enfin, au centre, le dernier jour de l'année avait été marqué par la sombre bataille de Murfreesborough, si acharnée et si indécise.

La confédération, nous l'avons montré à la fin du tome précédent, semblait se fortifier au milieu de ces attaques tant de fois repoussées, et l'on pouvait croire que la fatigue gagnerait le Nord avant que le Sud lui-même tombât épuisé.

On verra comment la persévérance des États libres et le courage de leurs soldats finirent par laisser la fortune adverse dans le courant de cette année. Mais, avant les événements décisifs du mois de juillet, qui marquent le déclin de la puissance confédérée, nous aurons encore à enregistrer plus d'un échec pour les armes fédérales.

Nous commencerons par suivre, dans de nouveaux combats, les deux grandes armées que nous avons laissées face à face en Virginie, séparées par le Rap-

pahannock, et qui vont se mesurer encore sur les rives de ce fleuve avant d'aller chercher un autre champ de bataille en Pennsylvanie.

Nous reviendrons ensuite aux opérations dont le Mississippi fut le théâtre durant les six premiers mois de 1863. Ces opérations, commencées par les fédéraux au milieu de difficultés extraordinaires et terminées par la capitulation de Vicksburg, s'enchaînent si bien, que nous ne saurions en interrompre le récit, qui remplira la seconde partie de ce cinquième volume.

C'est le 26 janvier que le général Hooker prit le commandement de l'armée du Potomac. Le Président de la République ne le lui avait pas confié sans quelque anxiété. La manière dont il avait critiqué ses chefs faisait craindre à M. Lincoln qu'il n'obtînt pas de ses nouveaux subordonnés cette obéissance passive si nécessaire au succès et dont il n'avait pas su donner l'exemple. Le général Halleck, qu'il n'avait jamais ménagé, lui était secrètement hostile. Mais il semblait seul alors capable de recueillir le lourd héritage de Burnside; et, après lui avoir donné de sages conseils¹, le Président lui laissa toute la liberté

1. Voyez à l'Appendice de ce volume la note A.

d'action dont il avait besoin. D'après ce que nous avons déjà dit, on peut se figurer les difficultés de la tâche qui lui était imposée. On sait combien cette armée était découragée et démoralisée : sur quatre-vingt mille soldats et près de trois mille officiers absents, plus de la moitié l'était irrégulièrement, le service des avant-postes était négligé, les liens de la discipline se relâchaient ; la tristesse, le mal du pays, l'esprit de critique, envahissaient chaque jour davantage ce grand corps engourdi au milieu de la boue et du givre sur les coteaux glaiseux de Stafford-County.

Mais le découragement, qui gagnait tous les cœurs, tenait moins au souvenir de défaites honorables qu'au peu de confiance inspiré par les chefs. Aussi le seul nom de Hooker suffit-il pour arrêter les progrès du mal, et les mesures qu'il prit pour le combattre eurent bientôt les meilleurs résultats. L'armée du Potomac reprit toutes ses anciennes qualités avec cette promptitude qui est le propre des troupes où l'éducation a développé l'intelligence du soldat.

Les ordres les plus stricts furent donnés pour empêcher les désertions à l'intérieur et punir ceux qui les favorisaient. Aidé par le Président, Hooker vint à bout de ce fléau, plus funeste pour une armée que la plus cruelle épidémie. L'évasion des désert-

teurs se faisait sous des habits bourgeois, que leurs parents leur envoyaient ou que les habitants du pays leur vendaient. Tous les paquets venus du Nord furent strictement surveillés. Des cours martiales recherchèrent les fermiers qui, pour leur malheur, occupaient le voisinage de l'armée et qui, poussés par la misère, suite de la guerre, ou cédant aux menaces des déserteurs, se faisaient de gré ou de force les complices de leur fuite. D'autre part, l'intimidation et la clémence furent employées à la fois pour faire rentrer les coupables dans les rangs. Une proclamation du Président vint, le 10 mars, promettre une amnistie complète à tous ceux qui auraient rejoint leur corps avant le 1^{er} avril, et M. Lincoln se dessaisit en même temps, en faveur des commandants d'armée, du droit de reviser les sentences des conseils de guerre. D'après le témoignage d'un auteur compétent en pareille matière, le général de Trobriand, cette mesure eut un effet aussi prompt que salutaire. Elle mit fin aux longues procédures et au recours à Washington, que l'humanité de M. Lincoln terminait toujours par une commutation de peine. Les sentences des conseils de guerre, approuvées sans délai par le général Hooker, furent immédiatement exécutées, et la vue d'un petit nombre de dé-

serteurs fusillés devant le front des troupes suffit pour retenir ceux qui auraient été tentés de les imiter.

Quelques exemples sévères vinrent en même temps rappeler tous les officiers au sentiment de leurs devoirs et au respect de leurs chefs. Enfin Hooker, comprenant qu'il fallait tenir compte des motifs qui pouvaient excuser la faute d'une partie des fugitifs, établit un système de congés réguliers, assurant aux plus méritants les moyens de revoir leurs familles pendant quelques jours. Dans cette saison, toute opération militaire étant impossible, un tel système était sans inconvénients. Tous les régiments furent soigneusement inspectés; ceux sur lesquels les rapports étaient favorables, reçurent le droit d'envoyer en congé deux officiers chacun, et un soldat sur cinquante. Ces congés étaient de dix à quinze jours, et, aussitôt qu'ils étaient expirés, la même faveur était accordée à d'autres officiers et soldats.

L'organisation des grandes divisions, pesante et inutile machine inventée par Burnside, fut abolie, et l'on en revint simplement à celle des corps d'armée qui, au nombre de six, comptaient de quinze à vingt-deux mille hommes chacun. Les trois divisions de cavalerie, qui jusque-là avaient été attachées

chacune à l'un des trois grands commandements, furent réunies en un seul corps et placées sous les ordres du général Stoneman.

Sous la direction de cet excellent officier, la cavalerie fédérale fit de rapides progrès et se trouva bientôt en état d'entreprendre, à son tour, ces grandes expéditions dans le cœur du pays ennemi qui jusque-là n'avaient été tentées que par ses adversaires. Enfin, pour combattre les funestes effets de l'inaction, des exercices de régiments, de brigades, de divisions, furent prescrits par Hooker, toutes les fois que la rigueur de l'hiver le permit.

Des changements considérables furent faits aussi dans la composition de l'armée et le personnel de ses chefs. Le 10 février, le 9^e corps, que Burnside avait amené dans l'été précédent, fut rappelé des bords du Rappahannock, et la plus grande partie fut envoyée à Suffolk, place que les confédérés se préparaient à attaquer avec des forces considérables. Deux nouveaux corps, le 11^e et le 12^e, vinrent prendre sa place. Le 11^e, formé des trois divisions Devens, Steinwehr et Carl Schurz, passait pour un corps allemand; mais, sur les douze ou treize mille hommes qui le composaient, six mille à peine appartenaient réellement à cette nationalité, il est vrai qu'un grand nombre des sept mille

autres étaient de la même origine et parlaient même encore allemand. Ces troupes avaient fait la campagne de Manassas dans l'armée de Pope, sous les ordres de Sigel. Mais, en mars 1863, celui-ci, ayant pris un congé illimité, fut remplacé par Howard, rétabli de la grave blessure qui lui avait coûté un bras à la bataille de Fair Oaks. Le 12^e, composé seulement des deux divisions Williams et Geary, était l'ancien corps de Banks, à la tête duquel Mansfield avait été tué en septembre 1862; il était alors sous les ordres de Slocum. Ces troupes avaient passé l'automne dans la vallée de Virginie, où, au commencement de 1863, elles furent remplacées par de nouvelles levées. Des signes distinctifs furent adoptés pour les soldats de chaque corps, variant de couleur selon la division à laquelle appartenaient ceux qui la portaient. Ces signes non seulement prévinrent bien des confusions dans le combat, mais développèrent aussi une salutaire émulation parmi tous les soldats qui se trouvèrent ainsi réunis par un symbole commun, et les corps d'armée constituèrent pour le reste de la guerre la grande unité militaire. Le général Sickles, qui s'était toujours distingué par sa bravoure, fut appelé à diriger le 3^e corps, à la place de Stoneman. Butterfield, qui commandait le 5^e, officier très capable et excellent

organisateur, fut choisi par Hooker comme chef d'état-major, et Meade, qui s'était particulièrement distingué à Fredericksburg, prit sa place. Le 6^e corps fut enlevé à Smith, qui était trop ami de Mac Clellan pour n'être pas disgracié, et donné à Sedgwick, brave et bon manœuvrier, quoique un peu lent. Enfin l'un des services les plus importants de l'état-major général, celui de l'inspection, fut réorganisé et considérablement augmenté.

Pendant que l'armée reprenait confiance et courage pour les rudes combats qu'elle allait livrer, elle voyait son effectif s'élever non seulement par le retour des déserteurs, mais aussi par l'addition d'une dizaine de mille hommes. Malheureusement il se trouvait dans ses rangs près de vingt-trois mille hommes dont le temps de service expirait au mois de mai. C'étaient trente-trois régiments de New-York et deux du Maine, qui, sur un effectif de 20,842 hommes, en comptaient 16,472 dont l'engagement avait été contracté pour deux ans au début des hostilités, en avril 1861, et huit régiments de la Pennsylvanie, formés pour neuf mois seulement par l'appel qui suivit le désastre de Pope en août 1862, et qui présentaient sous les armes 6,421 officiers et soldats. Les soldats de la pre-

mière catégorie surtout, aguerris par deux ans de campagne, allaient laisser un grand vide dans l'armée du Potomac, mais la loi était formelle : ils devaient être libérés le 1^{er} mai 1863, et le général fédéral, s'il voulait les employer, devait se battre avant ce terme. Un grand nombre de ces soldats étaient sans doute disposés à rentrer dans les rangs ; mais ils voulaient profiter de l'expiration de leur service d'abord pour prendre un congé, puis pour toucher toutes les primes qui étaient offertes par les États comme par le Gouvernement aux nouveaux engagés.

L'armée confédérée n'avait pas à se remettre du choc de Fredericksburg. Elle y avait remporté une victoire facile. Ses pertes n'étaient pas grandes, son moral était excellent. Rompus à toutes les fatigues, à toutes les privations, habitués à tous les dangers par deux années de luttes acharnées, pleins de confiance dans les chefs qui les avaient tant de fois menés à la victoire, tellement assurés de la voir toujours se ranger de leur côté, qu'ils comptaient comme des succès même les batailles du South Mountain et de l'Antietam, pliés enfin à une stricte discipline, les fantassins confédérés étaient plus redoutables alors qu'ils ne l'avaient jamais été. Mais, depuis le jour où ils avaient passé le Potomac pour envahir le Mary-

land, leurs rangs avaient été éclaircis par les balles et les maladies, leurs équipements étaient usés, leurs armes mêmes se ressentaient du service qu'elles avaient fait. D'ailleurs, la discipline n'avait pas suffi à prévenir parmi eux le mal qui affaiblissait tant l'armée fédérale : la désertion à l'intérieur. Beaucoup de traînards, laissés derrière l'armée dans ses dernières marches, des convalescents renvoyés en congé dans leurs familles, n'avaient jamais reparu dans les rangs. Enfin un détachement considérable vint priver l'armée de quelques-uns de ses meilleurs soldats. Le 1^{er} février, Longstreet fut envoyé, avec trois divisions de son corps, dans la Virginie méridionale, où nous le retrouverons plus tard assiégeant la place de Suffolk. Là, comme nous l'avons dit, le 9^e corps vint un moment lui tenir tête, mais ce fut pour céder la place à d'autres troupes que bientôt nous verrons à l'œuvre. La cavalerie était épuisée, les chevaux boiteux, blessés ou fourbus. L'artillerie, toujours inférieure à celle des fédéraux, avait aussi grand besoin de se refaire. Pour remettre l'armée confédérée en état d'entreprendre une campagne active, il fallait que les officiers eussent le temps de travailler et les soldats de se reposer. La saison leur assurait trois mois. Ils en

profitèrent. Les généraux et le gouvernement de Richmond se mirent à l'œuvre avec cette énergie dont ils avaient déjà donné tant de preuves.

La nouvelle loi de conscription fut appliquée avec la dernière rigueur, tandis que des congés furent habilement accordés aux soldats dont le temps de service allait expirer et qui renouvelaient leur engagement. Des patrouilles battirent tout le pays pour ramasser les déserteurs ; les rangs de l'armée furent grossis rapidement par l'arrivée de nouveaux régiments et l'accroissement des anciens. Les premiers furent distribués dans les différentes brigades dont la composition fut entièrement remaniée. Deux brigades furent ajoutées au corps de Jackson, et les autres reçurent un ou deux nouveaux régiments.

L'effectif de ce corps s'éleva, en trois mois, de vingt-cinq à trente-trois mille hommes. Les ressources de toute la Virginie furent rassemblées pour approvisionner l'armée et former des dépôts capables d'assurer sa subsistance : celui de Guinea-Station prit surtout une grande importance. Les arsenaux de la confédération redoublèrent d'activité, les *blockade-runners* firent quelques coups heureux, et les soldats sudistes reçurent un grand nombre d'armes neuves, ainsi que des munitions en quantité suffisante. Leur équipe-

ment fut aussi amélioré. Enfin d'importantes réformes furent introduites dans le personnel.

Toutes les batteries d'artillerie, qui avaient jusqu'alors été indépendantes les unes des autres, furent réunies en un seul corps et placées sous les ordres du général Pendleton. Ce corps fut composé de huit bataillons, comprenant trente-huit batteries montées, plus un bataillon d'artillerie à cheval et un d'artillerie de réserve.

L'état-major fut réorganisé et constitua un corps spécial. Enfin Lee forma un régiment du génie, à l'instar de ceux qui existaient dans l'armée du Potomac.

Des promotions furent accordées à ceux qui s'étaient le plus distingués à Fredericksburg. Jackson reçut le grade de lieutenant général, qu'il avait mérité depuis longtemps. La division indépendante de D. H. Hill fut réunie à son corps, qui se trouva ainsi comprendre une moitié de l'armée, l'autre moitié formant celui de Longstreet. Hill ayant été appelé à un commandement territorial dans la Caroline du Nord, sa division fut donnée à Rodes, vaillant officier. L'ancienne division de Jackson fut commandée par Trimble et celle d'Ewell par Early, qui s'était distingué dans tous les combats où il avait été engagé.

Lee, établi sur la rive droite du Rappahannock, étendit ses cantonnements de manière à ne pas entasser ses troupes et à garder les principaux passages du fleuve. Des ouvrages furent construits dans toutes les positions importantes depuis Banks-Ford, au-dessus de Fredericksburg, jusqu'aux environs de Port-Conway, où le Rappahannock devient un obstacle à peu près infranchissable.

L'aile gauche, formée des deux divisions du corps de Longstreet, occupant les environs de Fredericksburg et tout le théâtre de la dernière bataille jusqu'à Hamiltons-Crossing, la garde du cours inférieur du fleuve échut à Jackson.

Les deux armées restèrent ainsi trois grands mois en présence, s'observant sans croiser le fer. L'expérience si chèrement acquise de part et d'autre n'avait pas été perdue. Son inaction pendant la saison pluvieuse ne fut pas reprochée à Hooker comme elle l'avait été à Mac Clellan l'année précédente, et, au bout de ces trois mois, il se trouva avoir entre les mains une armée beaucoup plus homogène, mieux disciplinée et par conséquent plus maniable que celle de ses deux prédécesseurs. De son côté, le général Lee, protégé par la saison, par la force naturelle et artificielle des positions qu'il occupait et par le prestige

qui rendait inexpugnable aux yeux des deux partis les collines ensanglantées de Fredericksburg, put se consacrer à l'instruction des vaillantes bandes qui n'avaient jusqu'alors appris à manœuvrer que sous le feu de l'ennemi. Plein de sollicitude pour les soldats, auxquels il pouvait d'un instant à l'autre demander le sacrifice de leur vie, il ne négligeait rien pour assurer leur bien-être et soutenir leur confiance. On le voyait, soit seul, soit accompagné de Jackson, qui était animé du même zèle charitable et des mêmes sentiments religieux que lui, parcourir les bivacs, encourager ses hommes par des paroles toujours bienveillantes sans être jamais familières et leur donner l'exemple d'une piété aussi simple que sincère.

Cependant la saison, qui paralysait les mouvements des grandes armées, ne condamnait pas à la même immobilité les petits corps de troupes à cheval, qui, ne dépendant pas d'un lourd convoi pour leur subsistance, ne trouvaient pas, comme l'infanterie, un obstacle infranchissable dans les boues de la Virginie. La cavalerie confédérée, dispersée dans les comtés qu'arrose le Rapidan et jusqu'au pied des Alléghannies, tant pour recueillir les fourrages dont elle avait besoin que pour faire appliquer la conscription avant que les fédéraux vinssent l'interrompre, avait des

chefs trop entreprenants pour se contenter d'un pareil rôle; les progrès qu'avaient faits depuis quelque temps les cavaliers unionistes obligeaient d'ailleurs leurs adversaires à redoubler de vigilance pour ne pas perdre la supériorité qu'ils avaient acquise dans les premiers temps de la guerre. Livrés ainsi à eux-mêmes, n'étant plus astreints à suivre, pour la couvrir et l'éclairer, les marches d'une grande armée, ces hardis champions du Sud purent, pendant ce temps, faire ce que nous appellerions volontiers une guerre de fantaisie. Cantonnés dans les villages virginiens, où chacun se disputait l'honneur de posséder de pareils défenseurs de la cause confédérée, fêtés et entourés de ces attentions qui dédommagent le soldat de bien des mois de souffrances et de privations, ils profitaient du mauvais temps pour se reposer et se préparer à de nouveaux combats. Lorsque le soleil reparaisait, on sonnait le boute-selle et ils étaient réunis pour manœuvrer devant l'un de leurs chefs favoris, Stuart, Jackson ou Lee; parfois même une division d'infanterie était appelée à assister en spectatrice à leurs évolutions. Parfois aussi, lorsque les milliers d'espions volontaires qui parcouraient les lignes fédérales indiquaient quelque nouveau coup de main à tenter, un détachement plus ou moins consi-

dérable, selon l'importance de l'entreprise, recevait le soir un ordre de marche. Dès le point du jour, toutes les fenêtres du village se garnissaient de femmes qui saluaient à leur départ les brillants cavaliers, et ceux-ci se lançaient joyeusement dans le pays occupé par l'ennemi.

Stuart avait ce don puissant de communiquer à tous ceux qui lui obéissaient l'ardeur qui l'animait lui-même et de façonner leur caractère sur le sien. En conquérant, dans l'espace d'un an, la haute position qu'il occupait et la réputation militaire qui la justifiait aux yeux de tous, il n'avait rien perdu des qualités brillantes qui l'avaient fait remarquer dès le début. Passionnément épris de son métier, cherchant toujours à s'instruire et à se perfectionner dans le grand art de la guerre, il avait conservé les allures du jeune officier de cavalerie courant gaiement à son premier combat. D'une conduite exemplaire, tendrement attaché à sa famille, profondément religieux et d'une sobriété rigoureuse, il ne trouvait de repos entre ses campagnes que dans la société des jeunes femmes bien différent en cela de Jackson, qui, disait-on, ne se plaisait qu'avec les vieilles ou les ministres de son culte. Sa belle figure, le soin de sa tenue, son goût pour les plumes, les broderies et les écharpes bril-

lantes, sa merveilleuse adresse comme cavalier, enfin cette bonne humeur qui ne le quittait jamais, tout dans ce jeune général de vingt-huit ans était fait pour frapper l'imagination des belles Virginiennes, lorsqu'il apparaissait dans leurs villages ou leurs manoirs à demi déserts, entouré du prestige de ses exploits. Quant à ses soldats, ce qu'ils admiraient surtout en lui, c'était son sang-froid imperturbable au milieu du danger et du trouble de la bataille, et une vigueur extraordinaire qui lui permettait de conserver le plein usage de toutes ses facultés intellectuelles lorsque ses compagnons étaient vaincus par les fatigues ou les privations.

Les forces régulières de Stuart se composaient de trois brigades commandées par le général Hampton et par deux neveux du commandant en chef, les généraux W. F. Lee et Fitzhugh Lee, qui portaient dignement ce nom illustre ; il convient d'y ajouter la brigade Jones, qui guerroyait à l'ouest du Blue-Ridge dans la vallée de Virginie, mais qui, malgré son éloignement, était sous les ordres de Stuart. En outre, partout où les fédéraux avaient un poste avancé, il se trouvait une petite troupe de cavaliers toujours occupés à les surveiller et à les inquiéter, tandis que Mosby et ses émules guettaient l'occasion de faire une pointe

sur les chemins de fer ou les dépôts qui alimentaient l'armée ennemie. Ces escarmouches, que nous ne saurions énumérer ici, prouvaient que les partisans confédérés étaient en éveil à la fois sur tous les points de la Virginie, employant tantôt la ruse, tantôt l'audace, pour dissimuler l'infériorité de leurs forces. Ainsi, à Williamsburg, sur le champ de bataille ensanglanté l'année précédente, ils eurent recours contre leurs adversaires à un moyen qui pourrait en maintes occasions trouver son application. Par un faux avis, envoyé à la garnison fédérale de Yorktown, ils attirèrent, le 7 février 1863, un escadron ennemi sur une route étroite bordée des deux côtés par une épaisse forêt. Les unionistes, qui s'avançaient avec précaution, aperçoivent tout à coup une petite troupe de confédérés qui, après avoir tiré quelques coups de fusil, s'enfuit rapidement. On commande aussitôt la charge et l'escadron se lance à leur poursuite. Mais à peine a-t-il pris le galop, qu'il rencontre une série de fils télégraphiques tendus d'arbre en arbre en travers de la route. Les chevaux s'abattent les uns sur les autres, les hommes, embarrassés par cette chute simultanée, ne peuvent se dégager et sont exposés sans défense aux coups des sudistes, qui profitent à loisir du succès de leur embuscade. Cette affaire coûta trente-cinq

hommes aux fédéraux. Un mois après, le 8 mars, Mosby se signalait par un coup de main d'une audace extraordinaire. Le lecteur se souvient peut-être que l'ancien avoué virginien, débarquant le 4 août 1862 à Aikens-Landing, avait apporté le premier à Lee la nouvelle du départ de Burnside pour Alexandria; il revenait alors, à la suite d'un échange, des prisons du Nord, où il avait expié pendant deux mois le tort de s'être une fois endormi trop profondément près des avant-postes fédéraux. Depuis, il ne songeait qu'à se venger de sa mésaventure et à prendre à son tour les unionistes en flagrant délit de sommeil. Mais il lui fallait pour victimes des officiers de haut grade; il résolut d'aller les chercher au milieu même des dépôts fédéraux, entre Washington et l'armée de Hooker, à Fairfax-Court-House. Plusieurs régiments campaient autour de ce village, où se trouvait le quartier général du colonel Wyndham, commandant la brigade, et ceux des colonels Stoughton et Johnson. A la faveur d'une nuit obscure, Mosby, avec vingt-neuf hommes, se glisse au milieu de ces camps, surprend et bâillonne un poste, pénètre dans le village, disperse ses soldats pour s'emparer des principaux officiers ennemis, et va lui-même rendre visite au colonel Stoughton, dont il connaissait exactement le logement. Il eut la joie

de le trouver endormi et de pouvoir le réveiller lui-même. Le colonel, indigné d'une telle familiarité, menace l'intrus de le faire arrêter. « Connaissez-vous Mosby? répond celui-ci. — Eh quoi! auriez-vous pris ce misérable? dites-le-moi vite, réplique le fédéral, qui croit que son sommeil a été interrompu par un messenger porteur de cette bonne nouvelle. — Non pas, c'est lui qui vous a pris et va vous emmener. » Ce qui fut fait aussitôt. Cependant Wyndham et Johnson n'étaient pas arrêtés; ce dernier s'était caché sans vêtements sous une meule de foin; mais plusieurs officiers avaient été surpris comme Stoughton, et Mosby, aussi heureux qu'audacieux, parvint à sortir des lignes fédérales, sans être aperçu, en ramenant avec lui trente-cinq prisonniers.

Durant ces premiers mois de l'année 1863, les partisans confédérés, soit à pied, soit à cheval, se montrèrent également dans la Virginie occidentale, à Moorefield, où le général Jones réussit, le 3 janvier, à enlever une soixantaine de fédéraux, et à Point-Pleasant, où ils furent repoussés avec perte le 30 mars. Enfin ils revinrent à la charge à la fin d'avril, tandis qu'un détachement essayait en vain, le 28, de forcer le défilé du Greenland-Gap dans les Alléghanies, Jones pénétrant par Beverley et Philippi, à la tête d'une

forte brigade de cavalerie, rançonnant tout le plat pays et poussant jusqu'à Morgantown. Ce dernier retournait, le 2, dans les montagnes par Fairmount, après avoir enlevé un détachement fédéral qui voulait lui disputer le passage du Monongahela, et détruit de fond en comble le magnifique pont du chemin de fer sur ce fleuve. Au sud-est, le général W.-F. Lee attaquait inutilement Gloucester-Point sur le York-River, le 10 février, et, quelques jours après, le 25, il canonna les navires fédéraux dans l'estuaire du Rappahannock, tandis que son cousin, passant le fleuve un peu au-dessous de Falmouth, surprénait un poste fédéral et emmenait une centaine de prisonniers. Enfin, dans le nord de la Virginie, le capitaine Mac Neil enlevait, le 16 février, près de Romney un convoi fédéral. Le 26, le général Jones préludait à son expédition sur le Monongahela par une pointe hardie dans la vallée du Shenandoah et, surprénant deux régiments de cavalerie, envoyés par Milroy pour l'arrêter, les dispersait près de Strasburg en leur faisant deux cents prisonniers. Un détachement de sa brigade poussa même jusqu'au Potomac, et, passant le fleuve en bateaux, enleva une soixantaine de fédéraux près de Poolesville dans le Maryland.

Les cavaliers fédéraux n'étaient pas aussi alertes

que leurs adversaires, ils n'aimaient pas à se lancer en petites bandes au milieu d'un pays dont tous les habitants leur étaient hostiles, ce qui rendait la partie trop inégale pour eux. Ils déployèrent cependant une certaine activité et le seul combat sérieux que nous ayons à enregistrer pendant cette période, fut provoqué par eux sur les bords du haut Rappahannock. Tandis que les confédérés se divisaient pour se montrer partout à la fois et pour occuper efficacement les comtés situés entre ce dernier fleuve et les montagnes, la tactique des fédéraux devait être d'y pénétrer en masses compactes qui n'eussent rien à craindre des bandes de partisans disséminées sur leur route et pussent combattre avec l'avantage du nombre les régiments aguerris de Stuart.

Ils se décidèrent, au milieu de mars, à aller enfin chercher ce dernier pour se mesurer avec lui. Une grande partie de la cavalerie confédérée était échelonnée le long du Rappahannock, au-dessus et au-dessous de Fredericksburg, pour en observer le cours et donner avis à Lee de tout mouvement entrepris par l'armée de Hooker. Le noyau de la brigade de Fitzhugh Lee se trouvait à Culpepper-Court-House ; cette brigade, quoique composée des cinq premiers régiments de Virginie, ne pouvait mettre alors plus

de mille sabres en ligne. L'aile droite de l'armée fédérale, depuis Falmouth jusqu'au Bull-Run-Mountain, était couverte par la division de cavalerie d'Averill, composée des brigades Mac Intosh et Duffie et de deux petits régiments réguliers, le 1^{er} et le 5^e, formant brigade sous les ordres du capitaine Reno. Après les avoir secrètement réunies, Averill se mit en marche, le 16, à la tête de ses trois brigades, dont la force s'élevait à deux mille ou deux mille cinq cents chevaux, et d'une batterie d'artillerie. Le lendemain matin, 17 mars, la colonne quittait Morrisville et atteignait, de bonne heure, le gué du Rappahannock appelé Kellys-Ford. La rive droite était garnie de tirailleurs ennemis. Le lieutenant Brown, avec un peloton de cavaliers du 1^{er} Rhode-Island, se jette dans le fleuve sous le feu des confédérés, arrive au milieu d'eux, fait vingt-cinq prisonniers, disperse le reste et ouvre le passage à la division. Les cavaliers sudistes, ainsi surpris, regagnèrent comme ils purent leurs chevaux, qu'ils avaient eu l'imprudence de laisser beaucoup trop loin d'eux, et allèrent porter à Fitzhugh Lee la nouvelle de l'approche des unionistes. Ce général était informé, depuis la veille, de leur marche. Une dépêche du quartier général de Lee lui avait annoncé le départ d'Averill, et ses éclaireurs, obser-

vant avec vigilance tous les mouvements de l'ennemi, l'avaient averti de son passage à Morrisville. Il avait cru, à tort, qu'en renforçant le poste de Kellys-Ford, seul gué praticable sur un assez long parcours, il pourrait les arrêter quelque temps. A la première nouvelle du passage, il se porta en toute hâte, avec sa brigade, à la rencontre de l'ennemi. Stuart, qui se trouvait par hasard à Culpepper, se joignit à lui en amateur et sans prendre le commandement de sa troupe.

Les fédéraux avaient perdu beaucoup de temps à défilier par le gué, sur lequel il y avait plus de quatre pieds d'eau; ils s'avançaient avec circonspection, et aussi lentement qu'une troupe d'infanterie, les éclaireurs ayant mis pied à terre pour fouiller les bois. Aussi n'étaient-ils encore qu'à deux kilomètres de Kellys-Ford lorsqu'ils se trouvèrent en présence de la brigade de Lee, qui arrivait à la hâte, suivie d'une batterie d'artillerie sous la direction du jeune et vaillant Pelham. Les cavaliers démontés d'Averill occupaient la lisière d'un bois, fortement établis derrière un mur de pierres sèches; au delà du bois s'étendaient des terres en friche qui les séparaient des têtes de colonnes confédérées. Lee, croyant n'avoir affaire qu'à une avant-garde, lance contre eux un

escadron à pied en tirailleurs, qui, malgré les efforts de Stuart, est aussitôt rejeté en désordre hors de la clairière, par le feu bien nourri des fédéraux. Ceux-ci se sont déployés, Mac Intosh à droite, Duffie à gauche, et Reno au centre avec le 5^e régulier, tandis que le 1^{er} est en réserve. Le combat s'engage aussitôt, et les confédérés prennent d'abord l'offensive, avec d'autant plus de vigueur qu'ils ignorent le nombre de leurs adversaires. Le 3^e Virginie s'élançe à travers les champs sur le centre de leur ligne; sans se laisser ébranler par la mousqueterie, il arrive, le sabre haut, jusque sur l'ennemi, mais il se trouve arrêté par le mur de pierres, qu'aucun cheval ne peut franchir; et, tandis que les cavaliers sudistes cherchent en vain un passage, exposés à bout portant au feu des fédéraux, le colonel Duffie les prend à revers avec le 1^{er} Rhode-Island et les pousse à son tour vigoureusement. Le 2^e Virginie cherche en vain à arrêter cette charge : son commandant, ayant franchi un large fossé à la tête de ses hommes, est entouré et pris. On combat, à l'arme blanche, dans un étroit chemin où les unionistes ont poursuivi leurs adversaires; ceux-ci sont définitivement arrêtés et ramenés à leur tour sur leurs réserves. Lee, trouvant la gauche de l'ennemi si forte, veut alors tâter sa droite et envoie au colonel Rower

l'ordre de chercher à la déborder avec son régiment, le 5^e Virginie. Mais à peine cette troupe s'est-elle avancée de ce côté, qu'elle se trouve en face de la brigade Mac Intosh et des canons fédéraux. Accueillie par un feu violent, elle est promptement mise en désordre et son mouvement amène la retraite de toute la ligne confédérée. Les unionistes, qui ont été étonnés d'une attaque aussi vigoureuse, ne profitent pas de cette occasion pour presser l'ennemi et achever sa défaite. Ils s'avancent lentement, recevant à coups de fusil les petits escadrons que Stuart et Lee ramènent en vain à la charge pour les arrêter, et couvrant d'obus tous les groupes qui sont à leur portée. L'un de ces projectiles frappe mortellement le jeune Pelham, qui, à vingt et un ans, avait déjà su conquérir l'estime et même l'admiration de ses chefs.

Les confédérés, poussés ainsi, arrivèrent jusqu'à Brandy-Station, à douze kilomètres de Kellys-Ford : la nuit approchait, mais il leur fallait absolument imposer à leurs adversaires pour les empêcher d'achever leur victoire avant la fin du jour. Lee n'avait plus que trois ou quatre cents hommes autour de lui, tout le reste étant dispersé. Il les arrêta au delà d'une grande clairière, en plaça la plus forte partie, à pied, à l'abri d'un mur, pour faire le coup de feu comme

de l'infanterie, établit son artillerie derrière cette ligne, et, se mettant lui-même à la tête du 3^e Virginie, qui ne comptait plus cent chevaux, il chargea les lignes fédérales avec l'énergie du désespoir. Il espérait enlever les canons d'Averill, mais il fut arrêté par une clôture de bois, derrière laquelle était embusqué le 5^e régulier; pendant qu'ils cherchaient à la franchir, ses cavaliers furent pris à revers par une charge du 3^e Pennsylvanie, de la brigade Mac Intosh, et rejetés sur leur ligne de tirailleurs. Mais celle-ci fit si bonne contenance, et l'artillerie sudiste, jalouse de venger la mort de Pelham, servit ses pièces avec tant d'ardeur et de précision, que les unionistes crurent avoir affaire à une brigade d'infanterie accourue au secours de Stuart. Au moment où un dernier effort lui aurait probablement assuré une victoire décisive, Averill s'arrêta, et, à la grande joie de ses adversaires, qui connaissaient maintenant sa supériorité numérique, il se contenta de déployer une ligne de tirailleurs pour masquer sa retraite et regagner le gué de Kellys-Ford, qu'il passa le soir même. Les pertes des confédérés furent de 11 tués, 88 blessés et 34 prisonniers; celles des fédéraux ne s'élevèrent qu'à 84 hommes en tout : la lutte ne fut donc pas très sanglante, mais nous l'avons racontée en détail parce

que ce fut la première rencontre qui eut lieu dans l'Est entre deux corps de cavalerie considérables, sans aucun soutien d'infanterie.

Il est difficile de savoir quel était le but réel que se proposait Averill, mais on ne peut juger une expédition que par les moyens employés, le plan qu'ils supposent, le résultat qu'ils promettent. L'issue du combat de Kellys-Ford pour les fédéraux fut d'abord de reconnaître un passage dont ils devaient se servir six semaines plus tard et ensuite d'infliger un échec sensible à la cavalerie ennemie. Mais, pour la reconnaissance, il aurait suffi des quelques escadrons qui enlevèrent les défenseurs du gué, et, du moment qu'il allait à l'ennemi avec toute sa division, le général fédéral n'aurait pas dû se contenter d'une victoire incomplète; quand même son plan aurait été différent, il fallait profiter de l'occasion pour anéantir la brigade de Lee et pousser au moins jusqu'à Culpepper.

Quoi qu'il en soit, c'est au gué visité par elle, le 17 mars, que la cavalerie fédérale va ouvrir le passage aux premières colonnes de l'armée du Potomac. Celle-ci se prépare en effet à reprendre l'offensive. Hooker a recueilli le fruit de sa bonne administration, les soldats le saluent affectueusement lorsqu'ils l'aper-

çoivent au milieu d'eux, les chefs lui rendent justice et sont prêts à lui donner leur confiance à la première occasion où il pourra se montrer comme général en chef. La saison favorable approche et la verdure dont se parent les belles forêts qu'arrose le Rappahannock, rappelle aux combattants que le moment est venu de se remettre en campagne : nous sommes dans la seconde semaine d'avril. Hooker a formé un plan sur lequel il a su garder le silence le plus complet. Les autorités de Washington, nous sommes heureux de pouvoir le dire à leur honneur, ont eu la sagesse de respecter elles-mêmes ce secret. La cavalerie se met la première en marche et se dirige le 13 avril sur le haut Rappahannock. Mais personne dans l'une ou l'autre armée ne sait si c'est une feinte pour détourner l'attention de l'ennemi ou un mouvement destiné à couvrir celui des lourdes colonnes d'infanterie.

Malgré l'approche de la belle saison, les routes ne sont pas encore praticables pour ces colonnes suivies de nombreux charrois, et les rivières encore grosses rendent les gués difficiles ; mais nous avons dit les raisons qui ne permettent pas à Hooker de rester plus longtemps inactif. D'une part, le temps de service d'une quarantaine de régiments va expirer et il faut livrer

bataille avant leur congé. D'autre part, Longstreet n'a été envoyé dans le Sud, avec trois belles divisions détachées de l'armée de Lee, que pour profiter de la trêve imposée par la mauvaise saison aux combattants sur le Rappahannock. Il est donc probable que le beau temps le ramènera auprès de son chef : il faut le devancer.

La cavalerie fédérale est commandée par un chef expérimenté. Toujours maître de lui-même, quoique très ardent, doué d'un esprit clair et précis, d'un jugement prompt et juste, le général Stoneman, en réunissant trois fortes divisions dans sa main, les a mises en état de rendre à l'armée d'importants services. Hooker lui prescrit de se diriger sur le haut Rappahannock, comme s'il voulait, en marchant au nord-ouest, gagner la vallée de Virginie, de franchir le fleuve au-dessus de Rappahannock-Station et de se rabattre ensuite sur le chemin de fer de Gordonsville, en le détruisant, en dispersant la cavalerie ennemie et en coupant ses communications. Il compte, aussitôt que le temps le permettra, passer avec son armée le Rappahannock au-dessous de Falmouth et attaquer Lee du côté de Skinners-Neck et de Hamiltons-Crossing, ou plutôt encore le surprendre dans sa retraite ; car il croit que la manœuvre de Stoneman suffira

pour lui faire abandonner les positions que Burnside n'a pu enlever de front.

En séparant toute sa cavalerie du gros de son armée à l'heure des combats décisifs et en comptant sur un simple détachement pour obliger l'ennemi à se retirer, résultat que toutes ses forces réunies auraient à peine pu obtenir, il commettait une double erreur, qu'il devait renouveler quelques jours plus tard, et dont on verra les conséquences désastreuses. Le mauvais temps interrompit le mouvement de Stoneman. Il s'était emparé, le 14 et le 15 avril, après des escarmouches insignifiantes avec les cavaliers de Stuart, des principaux passages du haut Rappahannock, lorsqu'une pluie torrentielle vint gonfler la rivière, submerger les gués et rendre les routes absolument impraticables. Une division, qui se trouvait sur la rive droite et s'était avancée jusque près de Brandy-Station, eut la plus grande peine à traverser, pour gagner la rive gauche, les eaux grossies du Rappahannock. Stoneman reçut l'ordre d'attendre la première embellie dans les positions qu'il occupait : il attendit quinze jours ; les eaux ne reprirent leur niveau que le 27 avril. Cependant, sous l'influence d'un soleil ardent, les routes séchaient rapidement : rien n'allait plus s'opposer aux longues marches, aux

grands mouvements de troupes à travers les campagnes de la Virginie. Hooker en profita pour modifier son plan de campagne, et, renonçant à chercher son adversaire dans ses positions, il se décida à manœuvrer pour le forcer de les abandonner et de combattre en rase campagne. Ce nouveau plan fut entouré du même secret que le précédent. Il fallait se hâter de l'exécuter, car plusieurs régiments avaient déjà été licenciés, et quelques jours encore de délai devaient enlever à l'armée du Potomac plus de combattants qu'une bataille rangée.

Le terrain sur lequel les deux armées allaient se mesurer avait été, depuis longtemps, étudié de part et d'autre ; le fleuve derrière lequel Burnside avait été se placer si malheureusement en novembre 1862, séparait toujours ces armées : les fédéraux avaient inutilement tenté de le franchir, tant à Fredericksburg qu'au-dessus et au-dessous de cette ville ; comme nous l'avons dit, leurs adversaires avaient garni les rives d'ouvrages qui en rendaient la défense facile depuis son confluent avec le Rapidan jusqu'au point où il devient un véritable bras de mer. Hooker comprit que les positions ainsi couvertes de front devaient être tournées en remontant le cours de la rivière.

Le confluent du Rappahannock et du Rapidan se

trouve à quinze kilomètres, à vol d'oiseau, au-dessus de Falmouth. Entre ces deux points, le Rappahannock, large, rapide et profondément encaissé, offre un obstacle que les fédéraux ne pouvaient songer à franchir; car, contrairement à ce que l'on rencontre au-dessous de Falmouth, la rive droite est la plus élevée et domine tous les abords du fleuve : celui-ci n'offre que deux passages guéables pendant les grandes sécheresses; à cette époque, c'étaient les seuls points où l'on pût jeter des ponts; à cause des routes qui y conduisent et du fond qui permet d'ancrer les bateaux. Ce sont Banks-Ford à cinq kilomètres et United-States-Ford¹ à quatorze kilomètres, en ligne droite, au-dessus de Falmouth. Le premier passage était commandé par l'extrémité gauche de la ligne d'ouvrages dont Lee avait couvert tout son front depuis la bataille de Fredericksburg. Le second, d'un abord très difficile, donnait accès, sur la rive droite, dans une vaste et impénétrable, forêt destinée à devenir, dans l'espace d'un an, le théâtre de deux des plus terribles batailles livrées sur le continent américain. Cette forêt, appelée le Wilderness ou le lieu sauvage, couvre une super-

1. Par abréviation de *United-States-Mine-Ford*, « le gué de la mine des États-Unis, » d'une mine d'or autrefois exploitée par le-Gouvernement fédéral.

ficie de dix à quinze mille hectares et se distingue facilement par sa végétation des bois qui l'avoisinent. Elle occupe un plateau élevé, rocailleux, d'un sol infertile, mais riche en oxydes de fer, profondément raviné par d'innombrables petits ruisseaux qui descendent au nord vers le Rapidan et le Rappahannock, et qui, au sud, forment le Po et le Ny, deux des sources du Mattapony. Dès les premiers temps de la colonisation, sous le gouvernement de Spottiswoode, qui donna son nom au comté de Spottsylvania, les minerais de fer de cette localité ont été exploités à découvert, le sol a été bouleversé par les excavations, tandis que les arbres de la forêt étaient coupés sans pitié pour alimenter les hauts fourneaux. La futaie détruite a fait place à une végétation rabougrie, mais fort épaisse, composée de chênes nains, d'épines, de genévriers, dans lesquels s'enlacent les lianes, les vignes, et il s'est formé ainsi un fourré impénétrable, à travers lequel serpentent des chemins tortueux, véritable dédale connu seulement des rares habitants de cette triste contrée. La forêt est limitée, au nord, par la rive droite du Rapidan, puis du Rappahannock, après leur confluent, depuis le gué d'Ely-Ford jusqu'à United-States-Ford; à l'ouest, par une vallée assez fertile où coule le ruisseau de Wilder-

ness-Run ; au sud, par les pentes qui descendent vers le Mattapony ; à l'est, par un district bien cultivé, c'est-à-dire où les bois sont coupés de nombreuses et grandes clairières, parsemées de fermes et d'habitations. La forêt est traversée, de l'ouest à l'est, dans sa partie méridionale, par une grande voie de communication, la route de Orange-Court-House à Fredericksburg. L'ancienne route ou l'Old-Turnpike et la nouvelle, dite le Plank-Road, suivant une direction parallèle, y pénètrent après avoir franchi le Wilderness-Run, la première à l'auberge de Old-Wilderness, la seconde à cinq kilomètres plus au sud, au hameau de Parkers-Store ; puis elles se rapprochent à travers les bois et se réunissent sur une éminence déboisée, où se trouvent l'église de Wilderness et l'auberge dite Dowdalls-Tavern : plongeant ensuite dans un ravin, la route unique remonte sur la hauteur de Fairview et traverse une nouvelle clairière, où s'élevait une belle maison qui, du nom de son propriétaire, s'appelait Chancellorsville. Elle se divise encore une fois en ce point : l'ancienne route, toujours au nord, et le Plank-Road sortent de la forêt, à trois ou quatre kilomètres au delà de Chancellorsville, et s'éloignent d'abord, la première coupant les ruisseaux qui descendent au Rappahannock, la seconde suivant en général la crête

qui partage les eaux entre ce fleuve et le Mattapony ; puis elles se rapprochent à l'entrée d'un plateau cultivé, et, passant, l'une près de l'église dite Zoar-Church et l'autre près d'un temple abandonné, appelé Tabernacle-Church, elles se réunissent définitivement à l'autre extrémité du plateau.

La route, qui conserve le nom de Plank-Road, suit alors une crête étroite dominant au nord les abords de Banks-Ford, dont elle se rapproche jusqu'à deux kilomètres, et au sud la vallée du Hazel-Run, ce ruisseau qui coule au pied de Maryes-Hill et joua un si grand rôle dans la bataille de Fredericksburg. A six kilomètres de cette dernière ville et à dix de Chancellorsville, l'on rencontre l'église de Salem-Church, située sur un point où la crête est particulièrement resserrée : un peu plus loin, à quatre kilomètres de Fredericksburg, cette crête s'élargit de nouveau et forme un plateau découvert qui se termine au-dessus de la ville : les pentes de ce plateau portent au sud-est le nom de Maryes-Hill et au nord-ouest le nom de Taylors-Hill.

Nous avons dit que le passage de United-States-Ford donnait accès dans la forêt du Wilderness un peu au-dessous du confluent du Rappahannock et du Rapidan. Parmi les nombreux gués que, durant l'été, l'on

rencontre plus haut dans cette dernière rivière, deux seulement étaient facilement accessibles et praticables pour une armée : c'étaient Elys-Ford, situé à cinq kilomètres, et Germania-Ford, à quatorze kilomètres, à vol d'oiseau, au-dessus du confluent. Un bon chemin conduit, au sud-ouest de Germania-Ford, à l'Old-Wilderness-Tavern, où il coupe l'ancienne route et va se joindre, un peu plus loin, au Plank-Road, en pleine forêt, près de la maison Wolfrey. Plusieurs chemins, venant d'Elys-Ford et de United-States-Ford, après un parcours sinueux, se réunissent sur un mamelon où est une petite clairière entourant la maison dite le White-House, et formant une route qui va à Chancellorsville rejoindre la chaussée. On voit que ce dernier point était le nœud de tous les passages ouverts à travers les taillis du Wilderness. C'est là que Hooker résolut de se placer, avec une portion de son armée pour obliger les confédérés à abandonner les positions inexpugnables de Fredericksburg.

Pour y parvenir, il fallait franchir le Rappahannock et le Rapidan séparément au-dessus de leur confluent, les passages au-dessous de ce point étant trop difficiles pour permettre une attaque de vive force et trop près de l'armée confédérée pour qu'on pût tenter de les surprendre. Le cours des deux rivières

favorisait ce mouvement; car, avant de se réunir, elles suivent, dans une étendue de seize à dix-huit kilomètres, des directions parallèles, n'étant séparées que par un espace variant entre huit et trois kilomètres seulement. Elles n'étaient gardées que par de simples piquets de cavalerie, qui reliaient Culpepper-Court-House aux brigades Mahone et Posey de la division Anderson, qui occupaient United-States-Ford et formaient l'extrême gauche de l'armée de Lee. C'était un mouvement tournant, fort excentrique, qu'il fallait accomplir, par une marche de flanc, en présence d'un adversaire vigilant et actif. La difficulté était grande. S'il était entrepris par toute l'armée, on devait s'attendre à le voir échouer, comme la marche en sens contraire exécutée, six mois auparavant, par Burnside, de Warrenton à Fredericksburg : il était probable que les fédéraux seraient devancés par Lee et le trouveraient partout sur leur chemin. Hooker, profitant de sa grande supériorité numérique, résolut de diviser son armée en deux parties à peu près égales, de faire exécuter à l'aile droite le mouvement tournant, pendant que l'aile gauche resterait devant l'armée de Lee à Fredericksburg, l'y retiendrait par ses démonstrations et l'attaquerait s'il se retirait. Le premier mouvement de l'aile droite accompli, celle-

ci redescendrait la rive méridionale du Rapidan et du Rappahannock, jusqu'à ce qu'elle rencontrât l'ennemi, qui se trouverait ainsi pris entre deux masses, chacune assez forte pour lui tenir tête. Ce plan était hardi ; il avait l'inconvénient de ne pas permettre au chef qui l'avait conçu d'en diriger complètement l'exécution, car elle l'obligeait à abandonner une moitié de l'armée pour suivre l'autre ; cependant, comme on le verra plus loin, il aurait sans doute réussi, si le général en chef ne s'en était pas lui-même écarté. Il était donc bon et faisait honneur aux talents de Hooker. Malheureusement ce dernier en aggrava tous les dangers par le rôle qu'il assigna à sa nombreuse cavalerie. Au lieu de l'employer à éclairer les mouvements compliqués qu'allait exécuter son infanterie et à surveiller ceux de l'ennemi, il voulut lui faire entreprendre une expédition détachée, ayant pour but de détruire fort loin en arrière de Fredericksburg les communications de Lee avec la capitale de la Virginie. Comptant sur la victoire, il prenait ainsi des précautions pour la rendre plus décisive : il espérait même, comme nous l'avons dit plus haut, que cette expédition jetterait un assez grand trouble dans les approvisionnements de l'armée sudiste pour l'obliger à battre en retraite avant qu'il l'eût attaquée. Cette

erreur devait le priver d'un instrument indispensable dans les opérations qu'il allait exécuter.

Avant de mettre son armée en marche, lorsqu'il vit que le temps, remis au beau, allait lui rendre la liberté de ses mouvements, Hooker voulut donner le change à l'ennemi par des démonstrations sur le bas Rappahannock. La division Doubleday marcha jusqu'à Port-Conway, à trente-deux kilomètres au-dessous de Fredericksburg, vers le 21 avril, et fit le simulacre de préparer l'établissement d'un pont, et, deux jours après, le 23, un régiment (le 24^e du Michigan), effectuant réellement ce passage en bateaux, se montra dans le bourg de Port-Royal, sur la rive droite du fleuve.

Enfin, le 27 avril, Hooker jugea que le moment était venu d'entrer en campagne. Ses instructions furent données avec une grande clarté. Le 11^e et le 12^e corps, suivis à peu de distance par le 5^e, formèrent l'aile droite et durent se diriger, le 28 au point du jour, sur Kellys-Ford et bivaquer, le premier au delà, le second en deçà de la rivière. Hooker les accompagna jusqu'à Morrisville, où il donna ses derniers ordres à leurs trois chefs, Howard, Slocum et Meade. Il dirigea les deux premiers sur Germania-Ford, le dernier sur Elys-Ford. Germania-Ford était si loin de l'armée ennemie, et Hooker avait pris tant de précautions pour cacher

son mouvement, que Howard et Slocum devaient pouvoir passer le Rapidan sans coup férir. Ils avaient ordre de descendre aussitôt par la rive droite, afin de dégager Elys-Ford, dans le cas où Meade y aurait trouvé l'ennemi, et de se joindre à lui pour occuper sans retard la position de Chancellorsville.

Toutes les fois que ces trois corps devaient être réunis, le commandement en appartenait à Slocum par droit d'ancienneté. « Si vous arrivez promptement à Chancellorsville, lui disait Hooker, la partie est gagnée. » Il prévoyait que les confédérés abandonneraient aussitôt United-States-Ford, et prescrivait d'y jeter des ponts de bateaux pour établir des communications directes avec le reste de l'armée. Enfin, si l'ennemi ne semblait pas se décider à venir au-devant de Slocum, celui-ci devait continuer son mouvement parallèlement au Rappahannock et suivre le Plank-Road, dans la direction de Fredericksburg, jusqu'à ce qu'il fût à la hauteur de Banks-Ford, ce qui aurait permis de réunir par ce passage les deux parties de l'armée : si l'ennemi faisait mine de l'attaquer en face, il devait prendre une bonne position et attendre cette attaque. Afin de préparer la jonction de ses deux ailes et de profiter des passages que le mouvement de Slocum aurait ouverts sur le Rappahannock,

Hooker ordonna à Couch, commandant le 2^o corps, de conduire deux divisions en face de Banks-Ford en envoyant une brigade et une batterie d'artillerie attendre, devant United-States-Ford, les troupes qui devaient descendre la rive droite. La troisième division de ce corps, commandée par Gibbon, dont les camps près de Falmouth étaient exposés à la vue des confédérés, eut ordre d'y rester afin de ne pas leur donner l'éveil.

L'aile gauche, comprenant cette division, le 1^{er} corps sous Reynolds, le 3^e sous Sickles et le 6^e sous Sedgwick, fut confiée à ce dernier. Hooker, comptant que toute l'aile droite aurait franchi le Rapidan le 29 avant le coucher du soleil, fixa ce même jour pour le commencement des opérations que devait entreprendre Sedgwick. Le général Benham, commandant la brigade du génie, reçut l'ordre de jeter, pendant la nuit, sur le Rappahannock deux ponts de bateaux, au lieu appelé le passage de Franklin, en souvenir de la bataille du 13 décembre, à cent mètres au-dessous de l'embouchure du Deep-Run, et deux autres à deux mille deux cents mètres plus bas, en face du hameau de Smithfield. Le 6^e corps dut se tenir prêt à franchir le premier passage, Reynolds le second, tandis que Sickles resterait en réserve pour appuyer l'un ou

l'autre. Nous avons décrit dans le volume précédent le champ de bataille de Fredericksburg : le lecteur se souviendra que la route dite le Telegraph-Road, après avoir longé Maryes-Hill, se dirige au sud, c'est-à-dire vers Richmond, en passant derrière les positions que Franklin avait attaquées en vain, le 13 décembre ; la route dite le River-Road, qui longe le fleuve, se bifurque avant d'atteindre le Massaponax, et une branche qui prend le nom de route de Bowlinggreen, incline également au sud ; enfin le chemin de fer d'Aquia-Creek à Richmond suit, entre les deux, une direction parallèle à l'une et à l'autre. Ces trois voies approvisionnaient l'armée de Lee et lui offraient la ligne de retraite la plus courte sur la capitale de la Virginie. Hooker prescrivit à Sedgwick de passer le fleuve, le 29 au matin, « avec des forces suffisantes pour faire une démonstration contre les positions de l'ennemi et pour s'emparer du Telegraph-Road ». Si Lee envoyait une partie de ses forces à l'ouest combattre Slocum, Sedgwick devait enlever à tout prix des ouvrages confédérés et s'établir fortement sur le Telegraph-Road ; si l'armée sudiste se retirait sur Richmond, les trois corps de l'aile gauche fédérale devaient se mettre à sa poursuite par le Telegraph-Road et la route de Bowlinggreen. Le rôle assigné à cette aile

consistait donc à retenir le plus possible l'ennemi devant Fredericksburg, à le poursuivre s'il se retirait sur Richmond, et à s'emparer seulement de ses ouvrages et de sa ligne de retraite s'il marchait sur Chancellorsville : c'étaient les mouvements de l'aile droite qui devaient amener la réunion des deux parties de l'armée sur le plateau situé entre Banks-Ford et Maryes-Heights.

En divisant ainsi ses forces en deux fractions destinées à combattre et à manœuvrer hors de portée l'une de l'autre, tout en concourant à la même opération, Hooker s'exposait évidemment à attirer tout l'effort de l'ennemi sur l'une ou sur l'autre, et particulièrement sur l'aile droite, qui avait le rôle offensif. Il importait donc avant tout d'éclairer au loin les mouvements de cette aile pour qu'elle sût jusqu'où elle pouvait avancer sans trop s'exposer et pour que l'approche de l'ennemi, signalée à temps au général en chef, lui permit de faire faire une diversion par le reste de l'armée ; il aurait fallu enfin envelopper toute cette aile d'un rideau d'éclaireurs qui aurait masqué ses manœuvres et laissé Lee dans l'incertitude sur la direction qu'elle prendrait. Les trois belles divisions de cavalerie réunies sous Stoneman n'auraient pas été de trop pour accomplir cette tâche.

Hooker, nous l'avons dit, leur assigna un tout autre rôle, et leur fit faire une expédition qui eût été fort utile comme diversion dans un autre moment, mais qui ne pouvait avoir aucune influence sur l'issue de la lutte dont les rives du Rappahannock allaient être le théâtre : on verra que Stoneman aggrava l'erreur de son chef en donnant à ses opérations le caractère d'une expédition de guérillas et en disséminant ses forces, au lieu de les concentrer pour détruire les communications de l'ennemi. Les instructions que Hooker lui avait remises le 12 avril, confirmées et complétées le 28, au moment où l'aile droite allait passer le Rappahannock, lui prescrivaient de franchir cette rivière, le jour même, au-dessus de Kellys-Ford avec tout son corps ; de combattre, s'il la rencontrait, la brigade de Fitzhugh Lee, la seule force de cavalerie que l'ennemi pût lui opposer de ce côté ; de suivre, en le détruisant, le chemin de fer dit Orange-and-Alexandria-Railroad, depuis Culpepper-Court-House jusqu'à l'importante jonction de Gordonsville, de prendre là la ligne dite le Virginia-Central-Railroad et de se diriger au sud-est vers le point où ce chemin de fer et la rivière de Pamunkey rencontrent la ligne d'Aquia-Creek à Richmond. C'était désigner les environs de Hanover-Court-House, nom déjà bien

connu du lecteur. Stoneman arrivait ainsi sur la principale ligne de communication de l'ennemi, ligne qu'il lui était spécialement prescrit de détruire, tandis qu'une partie de son corps prendrait, de manière à couvrir son flanc gauche, la corde de l'arc de cercle qu'il avait à décrire. Ce grand détour avait pour but de couper à la fois les deux lignes de communication qui approvisionnaient l'armée de Lee, l'une venant de l'ouest et l'autre du sud; mais l'expédition était conçue tout entière dans l'hypothèse que l'ennemi, battu ou tourné, serait en pleine retraite; car Hooker ordonnait à son lieutenant de lui barrer, autant que possible, celle des deux routes qu'il suivrait. Mais si, au contraire, les confédérés tenaient bon autour de Fredericksburg, il était évident que la destruction temporaire de telle ou telle ligne de chemin de fer perdait toute son importance. Hooker ne laissa qu'une faible brigade de cavalerie, sous le général Pleasonton, auprès de Slocum, pour éclairer ses mouvements. Il est vrai que l'intelligence, la résolution et l'activité de cet officier compensaient en partie l'insuffisance des moyens dont il disposait pour remplir une tâche aussi difficile.

L'aile droite exécuta avec beaucoup de précision et de bonheur la première partie des instructions du

général en chef. Un pont flottant de toile fut jeté à Kellys-Ford le 28 au soir, et, le lendemain matin, les trois corps d'armée fédéraux, après avoir pris pied sur l'autre rive, étaient déjà en marche vers les gués du Rapidan. Les confédérés ne s'attendaient pas à ce mouvement, et Lee ne semble pas l'avoir prévu. Au moment même où Slocum se dirigeait sur Germania-Ford, les pontonniers de l'armée sudiste travaillaient à construire en ce point un pont de chevalets pour faciliter les communications entre Culpepper-Court-House et le quartier général, situé au-dessus de Fredericksburg. Stuart fut informé, le 29 de grand matin, de la présence de l'ennemi sur la rive droite du Rappahannock. Il réunit aussitôt toutes ses forces, c'est-à-dire les brigades des deux Lee, car celle de Hampton était plus au sud et dispersée pour se recruter et reposer ses chevaux, et il se porta immédiatement à Brandy-Station, afin d'occuper les positions dans lesquelles il avait tenu tête à Averill quinze jours auparavant. Sa sagacité habituelle semble lui avoir fait défaut en cette occasion.

Enveloppé d'un brouillard épais, il attendit tranquillement jusqu'à midi l'attaque des fédéraux, tandis que ceux-ci, ignorant même sa présence, le laissaient sur leur droite et se dirigeaient vers le sud. Lorsque la brume se dissipant lui montra enfin leurs longues

colonnes, il pénétra tout de suite leur dessein, et voulut les devancer sur le Rapidan pour leur disputer le passage de Germania-Ford. Mais il était trop tard, et il ne put que harceler leur arrière-garde, pendant que les cavaliers de Pleasonton surprenaient les pontonniers ennemis sur le Rapidan, en enlevaient quelques-uns et, passant le gué, s'emparaient de la rive droite.

Ce mouvement rapide avait séparé Stuart du reste de l'armée confédérée. Il ne put avertir les postes échelonnés sur le Rappahannock au-dessous de Kellys-Ford, qui furent pris par derrière et enlevés avant même d'avoir appris le passage du fleuve par les fédéraux; les courriers qu'il envoya pour mettre sur leurs gardes les troupes postées à United-States-Ford furent interceptés. C'est dans l'après-midi du 29, aux environs de la ferme de Madden, là même où il avait eu son quartier général pendant l'hiver, qu'il atteignit la queue de la colonne de Slocum avec deux ou trois régiments. Il fit un petit nombre de prisonniers et jeta le trouble dans quelques détachements, mais ne put entraver la marche des fédéraux. Il fallait absolument se remettre en communication avec le reste de l'armée, pour pouvoir l'éclairer pendant la bataille qui allait se livrer, et il importait en même temps de couvrir les dépôts de Gordonsville, riche

proie qui ne pouvait manquer de tenter la cavalerie fédérale. Stuart dirigea sur ce point, par Culpepper, la brigade W. F. Lee, qui allait avoir à surveiller toute seule les mouvements de Stoneman, et, prenant avec lui celle de Fitzhugh Lee, il entreprit, malgré la fatigue de ses chevaux, de devancer les fédéraux, pour passer de leur droite à leur gauche et donner la main à son chef.

Pendant que la petite brigade de Fitzhugh Lee traversait le Rapidan à Raccoon-Ford, les nombreux bataillons de Slocum et de Meade passaient la rivière un peu plus bas, à Germania-Ford et à Elys-Ford. Les eaux, encore très fortes, rendaient ces gués assez dangereux, mais on ne pouvait attendre les équipages de pont, et les soldats, comprenant l'importance qu'il y avait à franchir promptement cette rivière, qui les avait déjà plusieurs fois arrêtés, se jetaient gaiement dans le courant; ils se soutenaient les uns les autres et les cavaliers ramassaient ceux que les eaux entraînaient. Des rampes rapidement construites donnèrent au gué un accès facile pour les canons et les voitures, et le passage se continua sans interruption pendant toute la nuit, à la lueur de feux allumés sur les deux rives, dont les longues flammes agitées par le vent jetaient sur les innombrables personnages de

cette scène étrange et pittoresque tantôt une lumière ardente, tantôt l'ombre bizarrement découpée des grands arbres qui couronnaient la berge.

Le 30 au matin, les trois corps fédéraux étaient sur la rive droite du Rapidan. Sans perdre un moment, ils continuèrent leur route vers Chancellorsville, que Hooker leur avait indiqué comme point de concentration. Ils rencontrèrent seulement les petits postes qu'ils avaient facilement délogés la veille des gués de la rivière, et un seul régiment de cavalerie de Stuart qui, atteignant avant eux l'église du Wilderness, avait pu ainsi passer sur leur flanc gauche. Le reste de la brigade de Fitzhugh Lee, arrivant un peu plus tard, trouva les troupes de Slocum en possession de ce point.

Par une attaque vigoureuse, elle les obligea, vers midi, à s'arrêter et à se déployer pour lui résister; mais Stuart, reconnaissant bientôt qu'il ne pourrait forcer le passage par le Plank-Road, résolut de faire un grand détour au sud pour rejoindre par Spottsylvania-Court-House le général Lee, qui l'avait appelé à lui en toute hâte, et dirigea sa colonne par des chemins de traverse sur un point appelé Todds-Tavern, situé à sept kilomètres au sud-ouest de Chancellorsville. Dans la soirée du 30, la plupart des troupes de l'aile

droite fédérale se trouvèrent réunies auprès de ce dernier point, celles qui ne l'avaient pas encore atteint étant à petite distance et en route pour s'y rendre.

Les confédérés n'avaient pu tenter jusqu'alors un seul effort sérieux pour entraver leur marche. Si Stuart, avec sa cavalerie, n'avait pu les devancer à Chancellorsville, comment l'infanterie l'aurait-elle tenté? En retirant une partie de son armée de Falmouth, à l'insu de son adversaire, et en masquant ses premiers mouvements derrière le Rappahannock, Hooker avait gagné une avance dont il pouvait, s'il le voulait, conserver jusqu'à la fin les avantages. Lee avait été informé par Stuart, le 29 vers le milieu du jour, du passage du Rappahannock; toutefois ce ne fut que le soir, après l'escarmouche de Madden, que son lieutenant put lui donner des indications précises sur la force et la direction des colonnes fédérales. Mais, l'importance des démonstrations faites autour de Fredericksburg lui ayant prouvé qu'une portion considérable de l'armée ennemie se trouvait encore en face de lui, il comprit qu'il ne pouvait pas diviser ses forces, comme ses adversaires l'avaient fait; que, pour vaincre, il fallait garder toutes ses troupes réunies et qu'il était encore trop tôt pour aller, avec tout son monde, au-devant de

Slocum. Il se contenta donc de prescrire, le 29 au soir, au général Anderson de prendre avec lui la brigade Wright, de la conduire à Chancellorsville pour observer les mouvements de l'ennemi, et d'appeler à lui les brigades Mahone et Posey, de sa division, qui occupaient United-States-Ford. Anderson, arrivant avec Wright pendant la nuit, trouva ces deux brigades déjà établies à Chancellorsville, où elles s'étaient repliées à la nouvelle du passage de Meade à Elys-Ford. Il n'y resta que quelques heures : le 30, au matin, à l'approche des colonnes ennemies, il quitta ses positions, suivi de près par les cavaliers de Pleasonton, avec lesquels son arrière-garde fut vivement engagée. Sorti de la forêt sans attendre l'infanterie fédérale, il alla prendre position autour de Tabernacle-Church, à cheval sur les deux routes qui conduisaient à Fredericksburg. Lee avait été informé, le 29 au soir, de la marche de trois corps fédéraux vers les gués du Rapidan. Il était dès lors évident pour lui que ces forces franchiraient promptement cette rivière, à moins que leur objet ne fût de l'attirer par une simple démonstration loin du point véritable d'attaque. Leur arrivée à Chancellorsville pouvait seule révéler leurs intentions, et il attendait, pour dissiper ses doutes, des nouvelles d'Anderson, qui

lui parvinrent seulement dans la journée du 30. Le passage du Rappahannock par une partie des forces de Sedgwick, au-dessous de Fredericksburg, devait donc pour le moment appeler toute son attention. Les trois corps qui composaient l'aile gauche fédérale, étaient en effet placés de manière à attaquer les lignes confédérées, aussitôt que celles-ci auraient été affaiblies par la retraite d'une partie de leurs défenseurs. Le 28, Sedgwick leur fit prendre les positions qui leur avaient été assignées, en ayant soin de dissimuler, autant que possible, ce mouvement derrière les plis de terrain de Stafford-Heights ; les équipages de pont descendirent pendant la nuit au bord du fleuve, et, au lever du jour, des détachements fédéraux le franchirent en bateaux au passage de Franklin et devant Smithfield : en ce dernier point, le général Wadsworth, qui conduisait lui-même les premiers soldats débarqués, eut à essuyer un feu très vif des tirailleurs ennemis, qui l'arrêta un moment. Mais bientôt les fédéraux, maîtres de la rive droite sur les deux points qui leur avaient été désignés, purent établir deux ponts de bateaux à chaque passage. Dans la journée, deux divisions traversèrent le fleuve, celle de Wadsworth, du 1^{er} corps, à Smithfield, et celle de Brooks, du 6^e corps, sur les

ponts situés plus haut. Un pareil déploiement de forces pouvait être le prélude de l'opération principale : Lee devait se demander où était la feinte, sur le Rapidan ou sur le Rappahannock ; comme il lui importait plus de conserver Maryes-Heights que Chancellorsville, il ne dirigea, comme nous l'avons vu, que trois brigades sur ce dernier point, et se prépara à recevoir l'attaque dont Sedgwick semblait le menacer, sur l'ancien champ de bataille du 13 décembre.

Les troupes confédérées se trouvaient encore, le 28 avril au matin, dans les positions qu'elles avaient occupées après cette bataille et dans lesquelles elles avaient passé tout le reste de la mauvaise saison, abritées par des tentes ou des huttes de bois. Le corps de Jackson tout entier, qui formait à lui seul les deux tiers de l'armée, puisqu'il comprenait quatre divisions sur six, se trouvait au-dessous du Deep-Run ; la division Trimble, commandée par le général Colston, à l'extrémité droite près de Skinkers-Neck ; celle de Rodes près de Grace-Church sur la rive droite du Massaponax ; celle d'A. P. Hill à Hamiltons-Crossing, et enfin celle d'Early près de Bernards-Cabin. La confiance de Lee dans la force des ouvrages qui s'élevaient au-dessus de Fredericksburg était telle, qu'au départ de Longstreet avec une partie de son

corps, il en avait laissé la garde à la seule division Mac Laws, dont une brigade, celle de Barksdale, occupait la ville qu'elle avait si vaillamment défendue contre Burnside; les brigades de l'autre division du 1^{er} corps, celle d'Anderson, avaient été dispersées; on a vu que Mahone et Posey gardaient United-States-Ford; Wright était en réserve à Massaponax-Church, derrière Early; Perry et Wilcox occupaient, à gauche de Mac Laws, l'extrémité nord-ouest de Maryes-Heights. Cette armée comptait environ cinquante mille fantassins, trois mille cavaliers et cinq mille artilleurs avec cent soixante-dix pièces de canon. Dans les camps confédérés, chacun jouissait des premiers beaux jours du printemps qui succédaient enfin aux tempêtes et aux inondations. Un grand nombre d'officiers, et Jackson entre autres, qui ne devaient plus revoir leurs foyers domestiques, partageaient avec leur famille le modeste abri du soldat. Mais le retour même du beau temps les avertissait que ces jours de repos étaient comptés. Le 29 au matin, l'avis du passage du fleuve avait mis toute l'armée sur pied. Lee se hâta de concentrer ses forces. Early déploya sa division en avant de Bernards-Cabin, pendant que Wright se plaçait en réserve près de lui, position qu'il devait bientôt quitter, d'abord pour se rendre à

Maryes-Heights, puis pour suivre dans la nuit son général de division jusqu'à Chancellorsville. Jackson, de son côté, ramenait, dès le matin, à l'ouest du Massaponax Trimble et Rodes et les massait près de Hamiltons-Crossing, l'un devant et l'autre derrière la ligne de Hill, tenant ainsi tout son corps à portée des deux passages que l'ennemi venait d'établir. La journée du 30 se passa sans que les troupes de Sedgwick et celles de Jackson en vinssent aux mains, malgré le peu d'espace qui les séparait.

Les fédéraux, conformément aux ordres reçus de Hooker, attendaient un mouvement de retraite de leurs adversaires pour les assaillir, et s'entouraient même de grossiers retranchements dans la crainte d'être attaqués à leur tour, tandis que Lee se bornait à les observer pour deviner les desseins du général unioniste. Lorsqu'il vit la journée du 30 s'avancer sans qu'ils fissent aucun mouvement offensif et qu'il apprit le passage du Rappahannock par Couch, ce qui portait à quatre corps les forces ennemies réunies dans la forêt du Wilderness, il comprit que le principal danger était de ce côté et que les troupes massées au-dessous de Fredericksburg n'avaient qu'un rôle secondaire dans le plan de son adversaire. Il prit aussitôt son parti avec cette décision qui carac-

térise les grands hommes de guerre. Placé entre les deux portions de l'armée fédérale, il pouvait profiter de cette position pour combattre l'une ou l'autre, tout en restant fidèle à son principe de diviser son armée le moins possible. Sedgwick était le plus près de lui avec des forces inférieures aux siennes, il pouvait être tenté de lui infliger une sévère leçon ; mais ces forces, protégées par les batteries établies sur la rive méridionale du fleuve, lui auraient facilement échappé. D'ailleurs, dût-il même remporter un succès de ce côté, il ne pouvait laisser, sans danger, à l'aile droite ennemie le temps de s'établir sur ses derrières d'une façon menaçante. Après avoir consulté Jackson, dont le jugement lui inspirait toute confiance, il résolut de se porter, avec toutes les forces dont il pouvait disposer, contre cette aile droite, dont la manœuvre semblait tout à l'heure encore ne pas l'émouvoir, et de se dérober si promptement à Sedgwick que celui-ci n'eût pas le temps de le suivre et d'entraver sa marche. Les ordres furent donnés le 30 au soir. La division Early, la brigade Barksdale et la réserve d'artillerie restèrent seules chargées de tenir tête à l'aile gauche fédérale sur le champ de bataille du 13 décembre ; et tout le reste de l'armée dut marcher à la rencontre des fédéraux sur la route du

Wilderness. Ce mouvement ne commença que dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai. Nous en donnerons un peu plus loin le détail.

Cependant le plan hardi du général Hooker s'exécutait avec une précision qui faisait honneur également au chef et à ses subordonnés. Couch, avec les deux divisions Hancock et French du 2^e corps, était venu se placer le 28 au soir à portée de United-States-Ford, et le 29, à la nouvelle de l'arrivée des têtes de colonne de l'aile droite sur le Rapidan, Hooker lui envoya l'ordre de jeter des ponts sur le fleuve, qui n'était pas guéable, et de se tenir prêt à le franchir. Le 30, désormais assuré que le grand mouvement tournant entrepris par sa droite avait réussi, le général en chef se prépara à profiter de ce succès. Le passage du Rappahannock à United-States-Ford était libre; Meade, dont les éclaireurs partirent en effet sur la rive droite ce jour-là, ayant obligé, par sa marche, l'ennemi à abandonner cette rive, Couch reçut avis de s'y établir et de donner la main à Slocum dans la forêt. Le travail des pontonniers ayant été achevé à deux heures, les deux divisions du 2^e corps accomplirent ce passage avant la fin du jour et arrivèrent à Chancellorsville à dix heures du soir. Les batteries d'artillerie que Meade avait laissées en arrière pour ne

pas encombrer sa marche et des trains considérables passèrent à la suite de Couch. En même temps qu'il prescrivait ce mouvement, c'est-à-dire le 30 vers midi, Hooker envoya à Sickles l'ordre d'amener à Chancellorsville, par United-States-Ford, le 3^e corps, qui était jusqu'alors resté en réserve, près des deux passages établis par Sedgwick, sur le Rappahannock. Il fallut lever un pont sur deux à chaque passage et les expédier à la suite de Sickles, jusqu'à la hauteur de Banks-Ford afin de relier les deux rives en ce point aussitôt que l'aile droite l'aurait atteint. Sedgwick vit ainsi l'aile qu'il commandait réduite à deux corps seulement. De nouvelles instructions de son chef, datées du 30 après midi, vinrent préciser le rôle qui lui était assigné: il ne devait attaquer que si celui-ci dégarnissait des positions qui, bien défendues, étaient inexpugnables, et contre lesquelles toute démonstration eût été futile. Dans ce cas, son principal objectif devait être Bowlinggreen.

Par les ordres donnés à Couch et à Sickles, Hooker se préparait donc à concentrer, dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, treize divisions, c'est-à-dire environ soixante-cinq mille combattants effectifs autour de Chancellorsville. Le moment était venu pour lui de

prendre en personne le commandement de ces troupes : le 30, vers cinq heures du soir, il arriva au milieu d'elles, plein de confiance et d'espoir. Les soldats, qui partout sur son passage le saluaient avec joie, partageaient ces sentiments. Très fins observateurs, jugeant sévèrement les officiers qui leur imposaient des efforts ou des sacrifices inutiles, ils avaient parfaitement compris, en franchissant le Rapidan ou le Rappahannock, les avantages que leur chef leur avait assurés sans coup férir. Cette confiance des fédéraux était justifiée. Le passage de ces fleuves, dont un seul, et encore à peine, était guéable, par une armée tout entière avec son artillerie, ses convois et huit jours de vivres sur le dos du soldat, avait été accompli à heure fixe, sans accident, sans la perte d'une seule voiture, et si habilement dissimulé, que Lee, malgré toute sa vigilance, n'avait rien pu tenter pour s'y opposer. La partie se présentait donc fort belle pour les fédéraux, mais elle n'était pas encore jouée. Hooker, ébloui par cet heureux début, la crut presque gagnée et, en partant pour Chancellorsville, il adressa à son armée un ordre du jour où il lui annonçait que l'ennemi serait obligé de fuir honteusement ou de venir combattre sur un terrain où une destruction certaine l'attendait. Comme on le verra,

cet excès de confiance devait le perdre. En arrivant à Chancellorsville, il y trouva Slocum avec la plus grande partie des trois corps qui avaient franchi le Rapidan ; la division Humphreys, qui formait l'arrière-garde, devait y arriver le lendemain 1^{er} mai, dans la matinée ; Couch n'était plus qu'à peu de kilomètres de Chancellorsville, puisqu'il atteignit ce point le 30 avril, à dix heures du soir, et le général en chef devait savoir que Sickles était déjà en route pour le rejoindre. La soirée était belle, la lune dans son plein ; l'ennemi était assez loin pour qu'on n'eût pas à craindre un combat de nuit avec toutes ses aventures. A quelques kilomètres de Chancellorsville, à droite et à gauche des deux bonnes routes qui conduisaient à Fredericksburg, s'étendaient de grands espaces découverts dans lesquels l'armée fédérale pouvait se déployer à son aise et profiter de la supériorité de son artillerie. Tout conseillait donc à Hooker de sortir de l'épaisse forêt dans laquelle ses troupes s'accumulaient, et de faire sans retard un nouveau pas vers Banks-Ford, dont la possession devait lui livrer les positions de Maryes-Heights et le mettre en communication directe avec son aile gauche. Malgré les instances du général Pleasonton¹, qui lui conseillait un mouvement bien

1. Voyez à l'Appendice de ce volume la note B.

plus hardi, celui que Grant devait exécuter l'année suivante, la marche sur Spottsylvania-Court-House, il se décida à ne pas mettre en route une seule division avant le lendemain. Tandis que l'infanterie fédérale attendait le jour dans les sombres halliers du Wilderness sans y rencontrer d'autre ennemi que des détachements insignifiants, Pleasonton s'efforçait, autant que le lui permettait le petit nombre de ses cavaliers, d'éclairer la route dans laquelle il lui tardait de la voir s'engager. Un de ses régiments, le 6^e New-York, sortant de la forêt, poussa même dans la direction de Spottsylvania-Court-House, où l'on savait que les confédérés avaient parqué un grand convoi. Le clair de lune permettait aux cavaliers de discerner leur chemin, même au milieu des bois. Pendant que les fédéraux exploraient une route de traverse, qui se détache à Piney-Branch de celle de Spottsylvania pour rejoindre au sud-ouest Todds-Tavern, Stuart atteignait ce dernier point et, laissant derrière lui Fitzhugh Lee et sa brigade, il s'engageait, avec quelques cavaliers seulement, dans la traverse : il espérait ainsi gagner promptement le Plank-Road et arriver avant le jour au quartier général de Lee, ne se doutant pas que l'ennemi pût se trouver sur cette route. Il rencontra à l'improviste un détache-

ment ennemi et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Fitzhugh Lee, appelé par lui en toute hâte, envoya à son secours le 2^e Virginie, en attendant qu'il pût amener le reste de la brigade. Mais la patrouille fédérale avait également donné l'éveil au régiment qu'elle éclairait. Ce régiment était le 6^e New-York; son chef, le colonel Mac Vicar, le ramenait vers Chancellorsville par la même route qu'il avait suivie quelques heures auparavant. La surprise de ce dernier fut donc égale à celle des confédérés. Ceux-ci, à leur insu, lui barraient la retraite. Sans s'arrêter à les compter, ce vaillant officier résolut de s'ouvrir de vive force un passage au milieu d'eux. Il n'avait que trois ou quatre cents cavaliers autour de lui. Il venait de les déployer dans une clairière, lorsque les Virginiens débouchèrent du bois. Les Unionistes les saluèrent, du haut de leurs chevaux, par une décharge meurtrière, et, aussitôt après, ils se ruèrent sur eux, le sabre à la main, et les mirent complètement en déroute. Les confédérés se dispersèrent dans toutes les directions, ceux qui restèrent dans le chemin furent serrés de près par leurs adversaires, et bientôt, les deux partis se trouvant confondus, le combat se continua au galop, à l'arme blanche, jusqu'au moment où le 2^e Virginie, arrivant enfin au secours de ses

camarades, arrêta la poursuite. Les unionistes, un moment entraînés par leur ardeur, s'arrêtaient d'ailleurs, car ils avaient dépassé la route qu'il s'agissait d'ouvrir. Ils pouvaient désormais gagner Chancellorsville, mais ils avaient perdu leur chef, tué au plus fort de la mêlée.

Le combat a été sanglant; en effet, les lueurs incertaines de la lune, qui ne permettaient pas souvent de distinguer un ami d'un ennemi, et qui cependant éclairaient assez les hommes et les chevaux pour qu'ils pussent se guider, ont favorisé cette mêlée, dans laquelle les confédérés ont fait des pertes sérieuses. Ils se rallient autour de la brigade de Lee et ramassent même, à leur tour, quelques prisonniers. Mais la scène à laquelle ils viennent d'assister a fait sur eux une vive impression, et à peine ont-ils pris la direction de Spottsylvania-Court-House, indiquée par Stuart pour éviter une nouvelle rencontre nocturne, que le cri : « L'ennemi est à nos trousses ! » parti de l'arrière-garde, vient jeter toute la colonne dans un trouble indicible, d'après le récit d'un témoin oculaire, le major Von Borcke, que nous avons déjà cité dans cet ouvrage. Des coups de feu partent, au hasard, dans toutes les directions; le 1^{er} et le 3^e Virginie, ne se reconnaissant

plus, se chargent mutuellement. Les cavaliers de Stuart, d'ordinaire si braves et si solides, n'obéissent plus à la voix de leurs officiers et s'enfuient les uns devant les autres. Enfin le calme se rétablit, on reconnaît que tout ce trouble a été causé par quelques fédéraux qui, emportés par leur ardeur, s'étaient eux-mêmes perdus dans les bois, et la brigade atteint enfin Spottsylvania-Court-House, croyant avoir échappé à toute la cavalerie de Stoneman. Celui-ci était alors bien loin de là, à Culpepper-Court-House, distribuant à ses officiers les rôles qu'il leur avait assignés dans l'expédition dont il était chargé, et la petite troupe qui avait causé tant d'alarmes à Stuart se repliait tranquillement sur Chancellorsville.

Le soleil du 1^{er} mai, en se levant, semblait inviter Hooker à tirer parti de la situation dans laquelle il avait placé son armée. Les deux routes qui conduisent de Chancellorsville à Fredericksburg, celle qui longe le Rappahannock et les chemins de traverse qui débouchent de la forêt dans la plaine, étaient libres; il n'avait qu'à donner à son armée le signal d'un mouvement que tous ses lieutenants attendaient avec impatience; Couch était arrivé, Sickles passait les ponts de United-States-Ford. Par suite d'un calcul bien difficile à expliquer, ce signal se fit longtemps attendre.

Hooker, après avoir si bien combiné et si heureusement exécuté la première partie de son plan de campagne, semblait avoir oublié que le point dont la possession devait décider du sort de l'armée ennemie, se trouvait non dans la forêt du Wilderness, mais sur les hauteurs de Salem-Church, qui dominant Banks-Ford. Au lieu de courir pour s'en emparer avec cette ardeur qui l'animait lorsque, simple divisionnaire, il conduisait ses soldats à l'ennemi, on eût dit qu'il voulait laisser à celui-ci le temps de venir l'attaquer au milieu des taillis dont l'épaisseur était si défavorable à l'armée la plus nombreuse et la mieux pourvue d'artillerie. Après avoir annoncé à Sedgwick, au moment où il partait pour Chancellorsville, qu'il serait le lendemain sur les hauteurs situées à l'ouest de Fredericksburg, et avoir fait amener en toute hâte deux équipages de pont en face de Banks-Ford, pour ouvrir ce passage aussitôt qu'il aurait atteint Salem-Church, il laissa la nuit se passer sans préparer aucun mouvement pour le lendemain et ne se décida que dans la matinée à donner les ordres nécessaires pour reprendre sa marche. En attendant ces ordres, les quatre corps réunis autour de lui s'étaient établis, comme ils pouvaient, dans les positions qu'ils avaient prises à leur arrivée, oc-

cupant, autant que possible, les espaces ouverts qu'ils avaient trouvés dans la forêt. Meade auprès de Chancellorsville, Slocum sur le mamelon de Fairview et Howard plus à l'ouest encore près de Dowdalls-Tavern, avaient rassemblé, dans les clairières qui en ces points bordent la chaussée, leur artillerie, leurs équipages et tout ce qu'ils avaient pu placer de troupes; Couch était resté sur la route de United-States-Ford. Ces différents chefs avaient envoyé quelques reconnaissances pour explorer la forêt sur leur front, obstrué quelques chemins par des abattis et relié leurs lignes d'avant-postes; mais ils avaient choisi les bivacs de leurs troupes uniquement en vue de la nuit qu'elles allaient y passer, chacun ne songeant qu'à se préparer à la marche du lendemain.

Cependant le temps perdu pouvait encore se réparer : l'ennemi n'avait point paru, et, en signant ses ordres, Hooker était évidemment préoccupé de la pensée de prendre entre Chancellorsville et Fredericksburg, hors de la forêt et près de Banks-Ford, cette position dans laquelle il croyait pouvoir attendre l'ennemi avec confiance. Il la traçait dans ses instructions à ses lieutenants, leur en indiquant le centre à Tabernacle-Church, la gauche entre le Motts-Run et le Colins-Run, c'est-à-dire sur la hau-

teur appelée Smiths-Hill, et la droite près du chemin de fer inachevé qui longe au sud le Plank-Road. Il leur prescrivait en même temps de l'occuper à deux heures de l'après-midi; et il se croyait tellement sûr de prendre son adversaire au dépourvu, qu'il ne leur donna aucune indication pour le cas où ils rencontreraient l'ennemi avant de s'y être établis, quoiqu'il sût parfaitement qu'Anderson s'était arrêté en deçà de Tabernacle-Church.

Les confédérés, comme nous l'avons dit, étaient au contraire en marche pour lui disputer la position qu'il se pressait si peu d'occuper. La situation de Lee était des plus critiques, et il ne pouvait s'en tirer que par la rapidité et la précision de ses mouvements. Mac Laws, laissant Barksdale dans la ville de Fredericksburg, avait pris, à minuit, avec ses trois autres brigades, la direction de Chancellorsville. Wilcox et Perry, qui observaient le Rappahannock, en face de Falmouth, et occupaient l'extrémité nord-ouest de Maryes-Heights, ne suivirent pas ce mouvement, soit que Lee voulût les laisser dans leurs positions jusqu'à ce qu'ils fussent relevés par Early, soit plutôt que l'éloignement de leur général de division Anderson, qui se trouvait à Tabernacle-Church, eût retardé l'expédition des ordres qui leur étaient destinés. Pendleton resta avec

la réserve d'artillerie pour tenir dans les ouvrages la place que l'infanterie laissait vacante. Les trois belles divisions que le commandant du 2^e corps devait emmener avec lui comptaient ensemble environ vingt-sept mille hommes. Lee avait laissé à leur chef le choix de l'heure du départ et de la route qu'il suivrait, en lui ordonnant, pour toutes instructions, d'aller au-devant de l'ennemi vers Chancellorsville et de l'attaquer partout où il le rencontrerait. Jackson n'attendit pas le jour, espérant ainsi cacher un peu plus longtemps son mouvement aux troupes qui lui étaient opposées. Au milieu de la nuit, Early, laissant une brigade à Hamiltons-Crossing pour garder les dépôts, déploya les trois autres sur la longue chaîne de collines qui s'étend depuis ce point jusqu'à Maryes-Heights, se bornant à occuper les principaux ouvrages qui en garnissaient la crête.

Pendant ce temps, tout le reste du 2^e corps pliait bagage. Jackson dirigeait de sa personne les moindres détails de ce mouvement décisif. Lorsque tout fut prêt, on le vit entrer dans sa tente, la dernière qu'il dût occuper, et s'agenouiller pour adresser au Dieu des armées une fervente prière. Aussitôt le silence se fit dans la foule affairée qui entourait ce chef respecté, et, quand il revint au milieu de ses soldats, il

semblait animé d'une nouvelle ardeur : on avait peine à reconnaître dans ce général à la parole brève et résolue, l'homme simple, modeste, qui, pendant plusieurs mois, s'était absorbé dans la routine journalière du cantonnement. Les premières lueurs de l'aurore éclairèrent les longues colonnes confédérées suivant la route militaire pour gagner par des chemins détournés, hors de la vue de l'ennemi, le Plank Road, qui devait les conduire à Chancellorsville.

Les têtes de ces colonnes, formées par la division Rodes, atteignirent Tabernacle-Church le 1^{er} mai vers onze heures du matin. Jackson, les devançant, y était arrivé dès huit heures. Il avait trouvé Anderson avec trois de ses brigades, occupé, depuis la veille au soir, à élever des épaulements de bois qui s'étendaient presque jusqu'au Rappahannock. Ces troupes étaient très fatiguées, la brigade Wright, par suite de contre-ordres successifs, ayant eu à parcourir quarante-quatre kilomètres en vingt et une heures. Mais Mac Laws venait d'arriver, deux heures auparavant, avec ses trois brigades. Jackson, en prenant le commandement, jugea le renfort suffisant pour pouvoir marcher tout de suite à la rencontre de l'ennemi. Les instants étaient précieux : il n'avait devant lui que des partis de cavalerie fédérale, et il espérait rencontrer

les colonnes unionistes avant qu'elles fussent sorties des défilés de la forêt, dans lesquels leur supériorité numérique devait leur être inutile. Les travaux défensifs furent interrompus. Anderson prit le Plank-Road au sud avec les deux brigades Wright et Posey, la première à gauche, la seconde à droite de la chaussée ; il plaça celle de Mahone au nord, sur la vieille route, dite le Turnpike, et appela à lui en toute hâte Perry et Wilcox, demeurés près de Fredericksburg. Mac Laws, plaçant ses trois brigades derrière Mahone, eut le commandement de cette partie de la ligne, formée par Kershaw à gauche, par Semmes au centre, au sud du Turnpike, et par Wofford à droite, sur le chemin dit Mine-Road, qui, de Zoar-Church, conduit à United-States-Ford. Toute la ligne s'ébranla vers onze heures. Le corps de Jackson, dont les têtes de colonne atteignaient en ce moment Tabernacle-Church, la suivit à une certaine distance.

Précisément à cette heure les fédéraux se mettaient enfin en route. Meade, avec deux divisions, prenait le chemin, dit River-Road, qui se dirige vers Banks-Ford en suivant, sur une longue arête de mamelons, la rive gauche du Motts-Run. Humphreys ouvrait la marche, Griffin devait passer après lui sur la même route ;

Sykes, avec la troisième division du 5^e corps, s'engageait en même temps sur le Turnpike. A sa droite, Slocum prenait le Plank-Road avec les deux divisions du 12^e corps; les instructions de Hooker lui prescrivaient de partir de bonne heure pour laisser au 11^e corps, qui devait le suivre, le temps de se déployer à sa droite lorsque sa route le ramènerait près du Turnpike. Couch envoya French, avec l'une de ses deux divisions, occuper Todds-Tavern afin de couvrir l'armée du côté de Spottsylvania-Court-House. La seconde, sous Hancock, fut acheminée, vers une heure, sur la vieille route, pour soutenir Sykes. Sickles, qui arrivait de United-States-Ford avec le 3^e corps, reçut l'ordre de rester massé en arrière de Chancellorsville, sur le chemin qui l'avait amené, et d'envoyer une brigade et une batterie relever, à Dowdalls-Tavern, les troupes de Howard : cette brigade devait couvrir l'armée à l'ouest, comme French la couvrait au sud. Mais quelques-uns des ordres de Hooker parvinrent fort tard à leur destination; le peu de largeur des routes rendait les mouvements des troupes très lents et très difficiles, et, comme elles se croisaient toutes à Chancellorsville, ce point se trouvait constamment encombré; enfin les batteries de réserve, ayant été réparties dans les différents corps,

augmentaient la difficulté de leur marche. Il en résulta que les instructions de Hooker furent fort inexactement exécutées. Sykes, n'ayant qu'à suivre une route droite et facile, partit le premier. Slocum, obligé d'attendre que le passage de Chancellorsville fût libre, se trouva retardé dès le départ. Howard ne quitta pas la position qu'il avait prise la veille près de Dowdalls-Tavern, et Sickles, dont les têtes de colonnes venaient d'atteindre, à neuf heures du matin, le quartier général, fut envoyé à midi, avec la plus forte portion de son corps, dans la partie de la forêt qui s'étend au nord-est de ce point jusqu'au fleuve, pour couvrir la droite du 11^e corps et le passage de United-States-Ford, contre un ennemi imaginaire signalé à l'ouest. Il ne fut pas rappelé avant quatre heures de cette position, qui lui avait été si inutilement assignée. Hooker commençait à éprouver les difficultés que l'épaisseur des bois devait opposer aux mouvements d'une armée telle que la sienne : il semblait que ce dût être à ses yeux un motif de plus d'en sortir promptement.

La colonne de Sykes se trouva ainsi en avant de celles de droite et de gauche; et, comme, du côté des confédérés, Mahone, qui, au centre, suivait en sens contraire la même route que lui, avait aussi pris les

devants, c'est entre ces deux troupes que le premier choc allait avoir lieu. Les cavaliers fédéraux se repliaient devant Mahone en le retenant de leur mieux, mais sans pouvoir entraver sérieusement sa marche. La route, sur laquelle le combat allait s'engager, est bordée, au nord, de bois qui s'élèvent sur les pentes de petits ravins dont les eaux se réunissent pour former le Motts-Run. Ces ravins, que la route coupe généralement à angle droit, présentent de bonnes positions défensives; mais ils peuvent tous être tournés du côté du sud, où le pays est assez ouvert. Le principal mamelon, compris entre eux, est celui où s'élève la maison Newton, le premier que l'on rencontre après avoir traversé le ruisseau marécageux appelé le Big-Meadow-Swamp, et sur la côte occidentale duquel se trouve la lisière de la forêt. Plus haut que toutes les collines environnantes, il domine à la fois, à l'est, les clairières qui bordent la route de Fredericksburg et, à l'ouest, le plateau de Chancellorsville; il s'étend, au nord, jusqu'aux mamelons couronnés par le River-Road, duquel il n'est séparé que par un petit ravin, et, au sud, jusqu'à la crête que suit le Plank-Road, à laquelle il se rattache entre la bifurcation de la route de la forge appelée Catharine-Furnace et la maison Aldrich, où s'embranché le chemin conduisant à

Todds-Tavern. Au moment où les soldats de Mahone atteignaient le sommet de ce mamelon, ceux de Sykes le gravissaient par le côté opposé. Ces derniers appartenaient à la brigade régulière que nous avons vue combattre si vaillamment à Gaines-Mill l'année précédente. Sans laisser à leurs adversaires le temps de s'y établir, ils s'élancent sur eux et leur enlèvent la position avant qu'ils aient pu recevoir du renfort. Sykes, comprenant, au premier coup d'œil, l'importance qu'elle avait, fait avancer rapidement le reste de sa division et, la déployant à cheval sur la route, occupe tous les abords de la colline du côté de Tabernacle-Church. Il est environ midi.

Les généraux confédérés n'ont pas été moins prompts à reconnaître la valeur de cette position et ils se préparent à en disputer énergiquement la possession aux fédéraux. Mac Laws, arrivant aussitôt pour soutenir Mahone, place la brigade Wofford à droite, et, à gauche de Wofford, celle de Semmes, puis celle de Kershaw. Ces quatre brigades forment un corps bien plus nombreux que la division fédérale, qui, pour ne pas être débordée à droite, est obligée de déployer tout un régiment en tirailleurs.

Le combat s'engage d'abord entre les deux artilleries, puis bientôt après entre la brigade régulière

fédérale d'une part et celle de Semmes de l'autre. Les confédérés pressent leurs adversaires par un feu très vif; mais ils n'osent les attaquer à fond, car ils ont aperçu les bataillons de Humphreys, établis sur l'autre rive du Motts-Run, qui menacent de les déborder à leur tour; en effet, de ce côté, les fédéraux, ne rencontrant aucun ennemi, se sont avancés jusqu'à trois kilomètres de Banks-Ford, dont ils aperçoivent les rapides du haut des collines qu'ils occupent. La brigade Wofford est placée en potence pour les observer, et bientôt après Perry, puis Wilcox arrivant de Falmouth, viennent prolonger sa ligne au delà du Mountain-Road. Sykes, de son côté, se sentant débordé à droite, cherche inutilement à donner la main à Slocum : ses aides de camp ne peuvent même rencontrer ce dernier, les deux routes étant assez éloignées dans cette partie de leur parcours, et les tirailleurs de Kershaw ayant pénétré, par la tête du ravin, entre la position de Sykes et la maison Aldrich, auprès de laquelle Slocum a rencontré les brigades confédérées de Wright et de Posey. Celles-ci, qui suivent le Plank-Road, la première à gauche et la seconde à droite, engagent un combat assez vif avec les fédéraux, mais elles se trouvent bientôt vivement pressées. Heureusement pour elles, Jackson, qui dirige leur

marche, les a fait suivre de près par la division Rodes, formant la première ligne de son corps. Il appelle aussitôt deux brigades de cette division : celle de Ramseur vient occuper la place de Wright, tandis que celui-ci, appuyé par Doles, s'étend à gauche, au delà du chemin de fer inachevé, pour prendre l'ennemi à revers. Une troisième brigade, sous Colquitt, est envoyée près du moulin dit Duersons-Mill, pour renforcer l'extrême droite. La bataille va devenir générale. Jackson, qui dirige l'ensemble du côté des confédérés, a en ligne les trois brigades de Mac Laws, les cinq d'Anderson et deux de Rodes, trois autres brigades de cette division étant en réserve, suivies à petite distance par les six de Hill; la troisième division du second corps, sous Colston, est encore fort loin et n'arrivera pas avant la nuit. Ces dix-neuf brigades avec leur artillerie représentent une force d'environ trente-sept mille hommes. Les fédéraux pourraient promptement mettre en ligne un nombre supérieur de combattants. Hancock est venu prendre place derrière Sykes et est prêt à le soutenir. Howard a une bien petite marche à faire pour rejoindre Slocum. Sans compter le 3^e corps, les unionistes peuvent opposer aux confédérés neuf divisions, qui, avec leur artillerie, ne doivent pas compter moins de quarante-cinq mille hommes.

La position qu'ils occupent au centre et à droite est facile à défendre, leur artillerie balaye les routes suivies par l'ennemi, et Meade, s'avancant à gauche, le menace gravement.

Les généraux unionistes se préparaient à soutenir la lutte, lorsque, en cet instant, ils reçurent brusquement l'ordre de se replier chacun sur le point qu'il avait quitté le matin. La plupart d'entre eux ne voulurent pas d'abord croire à un pareil ordre; aucun ne comprit que Hooker, enfermé dans la maison solitaire qui donne son nom au carrefour de Chancellorsville, abandonnât volontairement, sans venir même reconnaître le terrain, tous les débouchés de la forêt, pour s'y laisser investir; Couch lui-même, homme froid, réservé et peu enclin à prendre une responsabilité, fit supplier son chef de revenir sur une aussi funeste décision. Rien n'y fit, le général avait pris son parti. Les soldats partagèrent l'étonnement de leurs chefs en voyant que, après le premier engagement de cette campagne offensive, on les ramenait en arrière dans la triste forêt dont ils se croyaient heureusement sortis; et la confiance qui les animait depuis le passage du Rappahannock en fut fort ébranlée.

La retraite des fédéraux ne fut d'ailleurs pas sérieusement inquiétée. Sykes eut seul quelque peine à se dégager de l'ennemi, qui, croyant à une fuite et non à un mouvement délibéré, le serrait de près. Partout ailleurs, les confédérés se contentèrent de suivre pas à pas leurs adversaires. La droite, à l'exception de la brigade Wilcox, qui resta immobile à Duersons-Mill, passa le Motts-Run et occupa la route de Chancellorsville à Banks-Ford; le centre, après avoir gagné la position abandonnée par Slocum et y avoir établi ses batteries, descendit jusqu'au Big-Meadow-Swamp; enfin trois brigades de la division Hill, ayant passé en première ligne, poussèrent leurs éclaireurs jusqu'en vue de Chancellorsville et reconnurent avant la nuit le front de la division Hancock. La gauche s'empara facilement de la route de la forge, pendant que Ramseur et Posey suivaient Slocum jusque dans la forêt. Doles gagna Todds-Tavern, que French n'avait pas atteint, et Wright, marchant le long du Lewis-Creek, atteignit le Catherine-Furnace, où il trouva Stuart et ses cavaliers, qui n'avaient pas cessé d'observer les fédéraux de ce côté. Le Lewis-Creek est un ruisseau qui descend au sud vers la rivière Ny, à travers une grande partie de la forêt, au fond d'un ravin qui borde le pied des mamelons de Dowdalls-Tavern et de Fairview; ce

ravin, moins boisé que les environs, ouvre une sorte de passage permettant de pénétrer dans le Wilderness. Stuart et Wright voulurent le suivre pour tâter les positions des fédéraux sur ces mamelons, et pour soutenir l'infanterie qui gravissait les côtes à travers bois. Ils essayèrent de placer quelques pièces sur une éminence opposée à celle qu'occupait l'ennemi; mais l'artillerie fédérale les accueillit aussitôt par un feu si violent, qu'ils furent obligés de se replier en toute hâte, après avoir éprouvé des pertes sérieuses. Pendant ce temps, à l'extrême droite des confédérés, deux régiments de Stuart complétaient l'investissement des fédéraux, en s'établissant sur le River-Road, de manière à intercepter leurs communications avec Banks-Ford par la rive droite du fleuve, et à observer leurs mouvements s'ils tentaient de déboucher de la forêt par cette ligne. Peine inutile d'ailleurs, car, de ce côté aussi, le 5^e corps, par les ordres de Hooker, ne songeait qu'à se fortifier. La nuit survint sur ces entrefaites, et les soldats des deux armées s'arrêtèrent dans les positions où elle les avait trouvés.

Hooker réunit ses généraux autour de lui dans la maison Chancellor. Il n'avait pas un moment à perdre pour décider ce qu'il ferait le lendemain. La journée du 1^{er} mai, qui pouvait être décisive en sa faveur

avait été perdue par l'ordre de retraite qu'il avait si malheureusement donné. Ses amis les plus éprouvés, ceux qui l'avaient toujours connu si ardent au combat, et l'auteur croit pouvoir se compter parmi eux, n'ont jamais compris les motifs de cet ordre funeste. Il a depuis allégué que, voyant ses troupes attaquées avant d'être complètement sorties de la forêt, il avait craint qu'elles n'eussent pas le temps de déboucher des défilés dans lesquels elles étaient engagées et ne fussent battues en détail avant d'avoir pu se déployer. Ce raisonnement ne soutient pas l'examen, car les positions qu'elles occupaient lorsqu'il les rappela étaient infiniment plus fortes et plus faciles à défendre que celles qu'il leur assigna le soir. Il faut croire que, étonné de rencontrer l'ennemi plus tôt qu'il ne s'y attendait, il s'imagina que celui-ci tentait un effort pour masquer l'abandon de Fredericksburg et sa retraite sur Gordonsville, et que, changeant brusquement tous ses projets, il résolut de rester dans la forêt pour l'obliger à venir l'y chercher ou pour se trouver sur son flanc si sa retraite se dessinait. Depuis qu'il était arrivé à Chancellorsville, il semblait pénétré de la pensée que Lee n'avait plus d'autre ressource que de reculer. On verra les suites fatales de cette erreur. Il écarta la proposition du général Warren, du génie,

qui le pressait de reprendre, avec toutes ses forces, la route suivie par Meade, pour gagner le passage de Banks-Ford en menaçant le flanc droit de l'ennemi, et il donna même l'ordre de resserrer le front formé par ses troupes pour le rendre plus facile à défendre. Mais, craignant de les décourager par un nouveau mouvement en arrière, il contremanda ensuite cet ordre, et chaque division resta immobile, fortifiant par des abatis le terrain qu'elle occupait. Il renonçait définitivement à l'offensive et abandonnait ainsi le plus grand avantage obtenu par les heureuses manœuvres des jours précédents. Les positions de l'armée fédérale étaient en effet fort mauvaises; elles avaient été choisies à la hâte, au milieu de l'obscurité; elles n'avaient ni vue ni commandement; quelques-unes étaient dominées par des hauteurs voisines; toutes étaient entourées de fourrés qui ne permettaient aux soldats ni de se mouvoir derrière leurs lignes, ni d'apercevoir l'approche de l'assaillant; enfin elles étaient mal reliées entre elles. Il aurait mieux valu pour Hooker, puisqu'il voulait combattre dans la forêt, ne pas en être sorti et avoir employé à rectifier ses positions la journée du 1^{er} mai, qu'il avait perdue en manœuvres stériles. Howard, à Dowdalls-Tavern, qu'il n'avait pas quitté, formait l'extrême

droite, Slocum était au centre, à Fairview et à Chancellorsville. Sickles vint, pour les renforcer, se placer entre eux, la division Birney en première ligne, les deux autres en réserve. Hancock prit position, à gauche de Slocum, sur le Turnpike, en avant de l'autre division du 2^e corps, celle de French, qui resta massée près de Chancellorsville, ainsi que celle de Sykes. Meade forma la gauche sur le River-Road, avec les divisions Humphreys et Griffin.

En se condamnant ainsi à défendre les abords de Chancellorsville, Hooker aurait pu cependant conserver encore l'avantage de l'offensive, en la reprenant sur un autre point et en transportant le point d'attaque de son aile droite à son aile gauche. Il aurait suffi d'envoyer à Sedgwick l'un des corps d'armée qui étaient entassés dans la forêt. Avec un tel renfort, celui-ci aurait pu balayer Early devant lui et tomber sur les derrières de Lee. Mais tel n'était pas le dessein du général unioniste, qui voulait livrer une bataille décisive, avec le plus de forces possible, dans les positions occupées par le gros de son armée le soir du 1^{er} mai. Il envoya donc, à deux heures du matin, à Reynolds l'ordre de lui amener le 1^{er} corps tout entier par United-States-Ford, et les instructions qui furent expédiées à Sedgwick prescrivaient à ce gé-

néral de faire, le 2 mai, à une heure après midi, sans pourtant risquer une attaque sérieuse, une démonstration contre les positions ennemies, et de ne la diriger que sur la route de Bowlingreen. Cette dernière recommandation, sur laquelle Hooker insistait particulièrement, prouvait qu'il ne songeait pas alors à faire jouer à Sedgwick un rôle actif dans la bataille qu'il se préparait à livrer autour de Chancellorsville. C'est là cependant qu'allait se décider le sort de la campagne.

Tandis que les fédéraux s'établissaient ainsi dans ces positions, Lee avait rejoint Jackson, et la division Colston se trouvait à portée de soutenir les troupes qui venaient d'investir les fédéraux dans la forêt. Malgré l'avantage inespéré qu'elle venait d'obtenir, l'armée confédérée était dans une situation difficile. Lee avait autour de lui environ quarante-cinq mille hommes, c'est-à-dire les quatre cinquièmes de ses forces, mais il n'avait pu opérer cette rapide concentration qu'en laissant dans ses ouvrages devant Fredericksburg une troupe trop faible pour les défendre contre un vigoureux effort de l'ennemi. Il fallait donc agir promptement, sous peine de voir l'aile gauche de l'ennemi, poussant devant elle la division Early, venir opérer sur le champ de bataille cette réunion qu'il voulait empêcher à tout prix. Mais l'action était

difficile et hasardeuse. Son adversaire, bien plus fort numériquement que lui, était établi dans une forêt épaisse, dont il avait barré toutes les approches, dont les chemins, entourés d'un fourré impénétrable, étaient, à chaque tournant, commandés par sa puissante artillerie. L'attaquer de front dans ces positions, eût été prendre le taureau par les cornes et user son armée dans des luttes sanglantes contre un adversaire qui pouvait renouveler les combattants plus souvent que lui. Tandis qu'assis auprès d'un grand feu, Jackson et lui discutaient avec anxiété les plans d'attaque pour le lendemain, Stuart, qui n'avait cessé d'observer de tous les côtés les positions ennemies, vint dire à Lee que l'aile droite des unionistes se trouvait sans appui à Dowdalls-Tavern; il était certain que des chemins détournés débouchaient sur ce point à travers la forêt. Jackson eut alors une inspiration de génie, la plus brillante de toute sa carrière, et proposa à son chef de faire un grand mouvement tournant autour de l'armée ennemie, pour l'aborder là où elle s'attendait le moins à une attaque. On ne pouvait concevoir un plan plus hardi; car, après avoir laissé un peu plus d'une division à quinze kilomètres derrière soi à Fredericksburg, il fallait encore faire un détachement considérable pour occuper Hooker sur les routes

près desquelles on venait de se battre, et aller se placer ensuite du côté opposé, en lui donnant ainsi la chance de diviser l'armée en trois morceaux, incapables de se rejoindre. Une telle manœuvre eût été fatale en présence d'un adversaire actif et vigilant; mais Lee comprit que Hooker, en rentrant dans la forêt, s'était lui-même condamné à l'impuissance et à l'immobilité, et que le rideau de bois dont il s'était enveloppé permettait à l'assaillant de risquer une manœuvre impossible à exécuter dans toute autre contrée. Quelque téméraire que fût le plan de Jackson, c'était le seul qui offrit des chances sérieuses de succès : il ne compromettait pas la meilleure ligne de retraite, qui était sur Gordonsville. Lee, en l'adoptant, assigna à son lieutenant la partie la plus hasardeuse de ce plan. Ce n'était cependant pas la plus difficile; car, lui laissant emmener tout son corps d'armée, il se chargea de contenir Hooker avec sept brigades seulement, quatre appartenant à Anderson et trois à Mac Laws : la cinquième brigade d'Anderson, sous Wilcox, avait été renvoyée à Banks-Ford pour défendre ce passage important.

Jackson donna aussitôt ses ordres de marche : ses trois divisions devaient s'ébranler au point du jour; car il ne pouvait songer à engager ses soldats, de

nuit, dans les dédales de la forêt, et il fallait d'ailleurs leur laisser le temps de réparer leurs forces avant d'entreprendre une marche dont le succès dépendait de leur célérité. Il trouva un guide qui se chargea de le conduire, par des chemins détournés, jusque dans la route dite le Brook-Road, qui, venant du sud, rejoint successivement le Plank-Road et le Turnpike à quatre kilomètres à l'ouest du Wilderness-Tavern, où s'arrêtait l'extrémité de l'aile droite fédérale.

La ligne confédérée, comme on l'a vu, s'étendait, à droite, jusqu'au River-Road, en face du 5^e corps; mais l'infanterie ne dépassait pas, de ce côté, le Motts-Run. La division Mac Laws et deux brigades d'Anderson étaient au nord de la vieille route, sur cette chaussée même, occupant le terrain abandonné par Sykes. Les deux autres brigades d'Anderson, celles de Posey et de Wright, avaient, durant la nuit, délogé les tirailleurs fédéraux du ravin marécageux appelé le Big-Meadow-Swamp et ne s'étaient arrêtées qu'en vue des abatis derrière lesquels était posté l'ennemi. Hill occupait, à gauche, jusque près de la forge, le mamelon qui domine cette ancienne usine. Les deux autres divisions de Jackson étaient massées, en arrière, sur le Plank-Road. Dès le point du jour, celui-ci

mit ses troupes en mouvement. La cavalerie, dirigée par Stuart, prit les devants pour l'éclairer et pour masquer ce mouvement en éloignant tous les partis ennemis qui auraient pu l'observer : tâche importante et dont elle s'acquitta avec une rare habileté ; car il aurait suffi que quelques cavaliers fédéraux eussent rencontré les bataillons sudistes pour donner l'éveil à Hooker. Rodes prit la tête de cette longue colonne qui descendit, par une seule route, vers la forge ; Colston le suivait, tandis que Hill restait déployé pour dissimuler le passage de cette division derrière les positions qu'il occupait. Lorsqu'il se mit en marche à son tour, il en confia la garde à Posey et à Wright. Arrivé à la forge, Jackson s'engagea dans la route dite le Furnace-Road, qui descend le long du ruisseau de Lewis-Creek, puis va au sud-ouest rejoindre le Brook-Road à deux kilomètres de Todds-Tavern. Il tournait ainsi complètement le dos à l'ennemi, dans la partie du chemin la plus exposée à sa vue.

Craignant par-dessus tout d'approcher trop près des fédéraux avant d'avoir achevé ce mouvement tournant, il ne voulut pas prendre le Brook-Road, qui l'aurait conduit près du Wilderness-Church, et, poussant encore plus à l'ouest pour étendre le cercle qu'il dé-

crivait, il alla chercher le chemin qui passe auprès des maisons Stephens et Trigg. C'est là seulement que, détournant enfin sa tête de colonne, il la dirigea vers le nord. Tandis que Stuart galopait en avant à travers les routes désertes, et que Jackson, absorbé par la pensée du grand coup qu'il allait frapper, précédait silencieusement ses bataillons en marche, cette colonne s'allongeait singulièrement. Il était rare, même en Amérique, de faire passer un corps de trente mille hommes, avec son artillerie, ses munitions, ses ambulances, sur un seul chemin de traverse, rapidement défoncé et bordé presque toujours de taillis si épais qu'on ne pouvait marcher sur les côtés. Le 2^e corps se développait sur une longueur d'au moins cinq ou six kilomètres, malgré l'ardeur avec laquelle le soldat pressait le pas et aidait les voitures embourbées.

Cependant un calme étrange semblait régner sur les deux armées embusquées l'une en face de l'autre et qui se touchaient presque sans se voir, tant était épais le rideau de verdure qui les séparait. Pour en sonder les profondeurs, quelques hommes hardis du régiment du colonel de Trobriand, comme lui-même nous le raconte, étaient grimpés sur les plus hauts arbres de la forêt; on les voyait se balancer sur les

cimes tremblantes qu'ils avaient escaladées et qu'ils faisaient osciller violemment afin de troubler le tir des éclaireurs ennemis, dont les balles venaient siffler à leurs oreilles.

Lee, tout en surveillant de près son adversaire, afin de suivre ses moindres mouvements, avait tout intérêt à ne pas provoquer le combat, tant que la manœuvre de son lieutenant ne serait pas achevée. Le canon de Jackson devait lui donner le signal de l'assaut qu'il se proposait de diriger contre les positions de Hooker, afin de l'empêcher de renforcer son aile droite au moment critique. Le général unioniste, de son côté, attendait avec calme et confiance l'attaque de front qu'il croyait être, avec une retraite désastreuse, la seule alternative des confédérés. Ses soldats travaillaient à se fortifier en vue de cette attaque, par des abatis, des épaulements de bois et des parapets pour l'artillerie postée dans les routes. Les officiers s'inquiétaient de l'immobilité apparente d'un ennemi dont ils connaissaient par expérience toute l'activité. Hooker lui-même, étonné de ce répit, visita de bonne heure son centre et son aile droite et, de retour à son quartier général, il prescrivit aux généraux Slocum et Howard de prendre des dispositions défensives pour le cas où l'ennemi se jetterait sur leur

flanc; il recommanda spécialement au chef du 11^e corps de fortifier sa droite et de la mieux couvrir, sa position lui paraissant faible et l'ennemi semblant disposé à se porter de ce côté. Ces instructions, très vagues d'ailleurs, avaient à peine été expédiées que les appréhensions du général en chef pour son aile droite furent dissipées par un incident qui aurait dû, au contraire, les confirmer et le mettre sur ses gardes. Les avant-postes de la division Birney, qui occupait, entre Howard et Slocum, une hauteur dominant le vallon du Lewis-Creek, avaient aperçu, vers neuf heures du matin, la colonne de Jackson gravissant les pentes opposées, au delà de la forge. Une batterie d'artillerie avait aussitôt ouvert le feu contre ces troupes et lancé quelques obus parmi elles. C'était la première division, commandée par Rodes : celui-ci, se voyant découvert, laissa un régiment, le 23^e Géorgie, à l'embranchement de la route qui descend de Dowdalls-Tavern sur la forge, afin de couvrir le flanc de la colonne contre les attaques qui pourraient venir par cette route, et continua sa marche : les troupes qui le suivaient firent un léger détour pour éviter le point exposé aux coups de l'ennemi. On vint annoncer à Hooker qu'on avait vu des bataillons ennemis, suivis de voitures et d'artillerie, se diriger vers le sud. Il

n'en fallut pas davantage pour lui persuader que Lee se repliait sur Orange-Court-House et que toute l'armée ennemie ne cherchait plus qu'à lui échapper : erreur funeste et qui prouvait combien il connaissait mal le caractère de ses adversaires. Sickles accourut du quartier général, pour se mettre avec tout son corps et la cavalerie de Pleasonton à la poursuite de la colonne ennemie qu'on avait signalée ; mais un temps assez considérable s'écoula avant que les deux divisions de Berry et de Whipple fussent venues prendre place derrière Birney et que celui-ci eût lui-même traversé les bois qui le séparaient du vallon du Lewis-Creek. Il était près de deux heures lorsque les fédéraux débouchèrent sur la forge. Tout le corps de Jackson avait déjà passé, l'artillerie de la division Hill était à peu de distance, le convoi de cette division n'avait pas encore franchi l'embranchement, en avant duquel était posté le 23^e Géorgie. Ce régiment résista quelque temps à l'attaque vigoureuse de Birney ; il permit ainsi au convoi d'échapper à l'ennemi sous la protection d'une batterie de l'artillerie de Hill, revenue en arrière au bruit de la fusillade. Mais bientôt, entourés par des forces supérieures, les soldats géorgiens furent obligés de se rendre au nombre d'environ cinq cents.

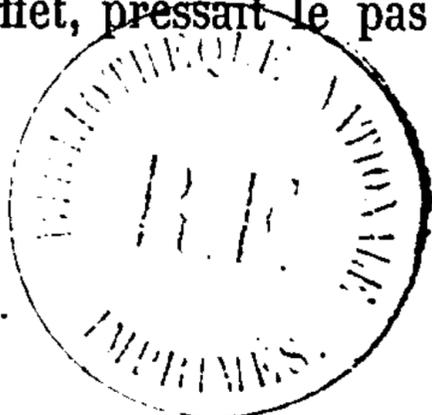
Après ce succès, Sickles arrêta sa première ligne pour attendre le reste de son corps, qui n'avait pu le rejoindre. Cette fois, Hooker ne douta plus que l'armée confédérée ne fût en pleine retraite, et ce long convoi, accompagné d'artillerie, se dirigeant vers le sud, cette arrière-garde qui s'était fait écraser, pour le couvrir, toutes les apparences enfin justifiaient, il faut le reconnaître, une telle opinion. Il ne songea plus qu'à poursuivre l'ennemi. Howard reçut l'ordre d'envoyer une brigade pour soutenir la droite de Sickles, et Slocum, à gauche de celui-ci, de faire avancer également une brigade sur le Plank-Road pour tâter les confédérés de ce côté. Enfin de nouvelles instructions furent envoyées à Sedgwick : Hooker, lui annonçant que l'ennemi était en fuite et ne songeait qu'à sauver son convoi, lui prescrivait de le poursuivre vigoureusement, après s'être emparé de Fredericksburg. Cependant la colonne de Jackson ne pouvait laisser Sickles s'avancer à sa suite sans chercher à lui barrer le chemin. Les deux dernières brigades de Hill, sous Archer et Thomas, revinrent en arrière et prirent, sur le chemin de fer inachevé, à un kilomètre au sud de la forge, une position dans laquelle elles ne furent pas attaquées et qu'elles ne quittèrent qu'à la nuit. D'un

autre côté, les troupes de Posey, qui occupaient depuis le départ de Hill les hauteurs situées à l'est de la forge, et n'en étaient pas descendues pour venir prendre part au combat dans lequel avait succombé le 23^e Géorgie, se trouvèrent à leur tour engagées avec les soldats de Birney, un simple feu d'éclaireurs ayant à la fin dégénéré en un véritable combat. Anderson, voyant Posey vivement pressé, détacha à son secours trois régiments de la brigade de Wright, établie à sa droite; le quatrième allait les suivre, lorsqu'il fut attaqué de son côté par la brigade que Slocum avait envoyée faire une reconnaissance sur le Plank-Road. Cette reconnaissance fut poussée si mollement, que les confédérés l'arrêtèrent aisément, malgré leur petit nombre, tandis que Sickles, ne voyant plus l'ennemi sur la route du sud et le trouvant au contraire à gauche, ne pressait pas sérieusement Wright et Posey. Ces deux brigades réussirent ainsi seules, pendant plusieurs heures, à défendre les positions centrales de l'armée sudiste, qu'un coup vigoureux leur aurait certainement arrachées. Ce coup aurait pu être décisif au moment où Jackson était encore perdu au milieu de la forêt. Les fédéraux ne surent pas profiter de l'occasion fugitive, et bientôt il fut trop tard.

Jackson, en effet, pressait le pas de sa colonne et

v.

7



arrivait vers trois heures sur la route dite Orange-Plank-Road, qu'il comptait suivre pour frapper le flanc droit de l'ennemi. Les cavaliers de Fitzhugh Lee occupaient au loin tous les passages par lesquels les éclaireurs unionistes auraient pu approcher de l'infanterie. Jackson, conduit par eux, s'avança sur la route jusqu'à une éminence d'où il put apercevoir, à travers les arbres, les camps du 11^e corps, établis sur le plateau de Dowdalls-Tavern et s'étendant à l'ouest, le long de la vieille route, jusqu'au delà de la ferme Talley. Comme le chasseur à l'affût découvrant subitement le gibier depuis longtemps poursuivi, l'observe et se réjouit du hasard qui amène la bête, sans qu'elle s'en doute, à sa portée, ainsi Jackson fut surpris et charmé lorsque, arrivé là avec quelques cavaliers seulement, il put tout à coup contempler à loisir la riche proie sur laquelle il allait lancer ses soldats. Personne dans les camps fédéraux ne semblait soupçonner l'approche du danger. Les précautions les plus élémentaires exigées par la situation de l'armée au milieu d'une épaisse forêt avaient été négligées. Hooker, à force de concentrer sa cavalerie, n'avait laissé avec le 11^e corps que trente-cinq hommes pour l'éclairer, tandis qu'il aurait fallu au moins une brigade pour fouiller au loin les bois qui l'entouraient

et prévenir toute surprise; de plus, comme nous l'avons dit, Barlow, en se portant au secours de Sickles, avait réduit à cinq brigades les forces de Howard. Pour défendre une position aussi étendue que celle dont il avait la garde, il avait placé la brigade Buschbeck à Dowdalls-Tavern; la division Schurz était déployée plus à l'ouest et faisant également face au midi, à droite et à gauche de l'église du Wilderness; l'extrémité de la ligne, sur les champs de la ferme Talley, était occupée par la division Devens, qui était formée sur deux fronts, la brigade Mac Lean prolongeant celui de Schurz, tandis que la plus grande partie de la brigade Gilsa était en potence perpendiculairement à la vieille route et regardant vers l'ouest. Des épaulements de terre couvraient Howard du côté du sud; mais son aile droite était complètement en l'air et sans protection, la brigade Gilsa ayant été obligée, avant de songer à se retrancher, d'ouvrir dans l'épaisseur de la forêt une ligne d'éclaircie reliant l'extrémité occidentale des champs de la ferme Talley à la clairière Hawkins : cette brèche, nécessaire pour l'établissement de son camp, était trop étroite pour le mettre à l'abri d'une surprise. Devens avait placé sur la vieille route ou Turnpike la seule batterie qu'il eût avec lui,

deux pièces tournées vers l'ouest et quatre vers le sud : il n'avait pu mettre que deux régiments en réserve, tout le reste de sa division, qui comptait à peine quatre mille hommes, étant déployé sur une seule ligne.

Par une sorte de fatalité, une reconnaissance faite par un des régiments de Schurz dans la direction du Brook-Road avait pénétré jusqu'à la ferme Carpenter, à un kilomètre seulement des colonnes ennemies, et, revenant sans les avoir aperçues, avait inspiré aux chefs de l'aile droite une dangereuse sécurité. Cette sécurité n'était cependant pas absolument justifiée ; car, depuis dix heures du matin, les cavaliers de Lee avaient, pour tâter le terrain, échangé des coups de fusil avec les avant-postes de Howard, auquel ces démonstrations auraient dû donner l'éveil ; le passage de Jackson au-dessus de la forge avait été observé par les fédéraux ; enfin, vers trois heures, deux soldats envoyés à la découverte étaient venus dire au général Devens que l'ennemi se massait sur sa droite : information précieuse que, malheureusement pour lui, il se borna à transmettre à son chef en attendant des ordres qui ne lui parvinrent pas à temps.

D'un coup d'œil, Jackson reconnut que la route dite Orange-Plank-Road le conduisait sur le front et

non sur le flanc du 11^e corps fédéral, et, laissant sur cette route, près de la ferme Wolfrey, son ancienne brigade, dite *Stonewall*, alors commandée par Paxton, il ordonna à tout le reste de son corps de continuer à marcher vers le nord jusqu'à ce qu'il rencontrât le Turnpike. Vers quatre heures, après avoir parcouru encore seize kilomètres, Rodes l'atteignit et le suivit, vers l'est, jusqu'à trois cents mètres au delà de la maison Lockett, pour laisser aux autres divisions la place nécessaire. Quatre de ses brigades furent déployées des deux côtés de cette route : la sienne propre¹, sous le colonel O'Neal, puis celle d'Iverson à gauche, Doles et, après lui, Colquitt à droite, Ramseur, avec la cinquième, restant en arrière pour compléter à droite le front de la division Trimble, que l'absence de Paxton réduisait à trois brigades. Cette division, commandée par Colston, suivait de près la première et prit bientôt place derrière elle, les brigades Jones, puis Nicholls au nord de la route, et celle de Colston au sud, appuyant sa droite sur la gauche de Ramseur.

Il n'était pas facile de former un front continu à travers les taillis, dans lesquels un homme isolé aurait

1. Rodes n'avait pas été remplacé définitivement dans le commandement de cette brigade, D. H. Hill étant encore le titulaire de la division dont il avait la direction temporaire.

eu souvent de la peine à se frayer un passage et dont l'épaisseur même semblait devoir protéger les fédéraux. Aussi la manière dont les soldats de Jackson réussirent à conserver leur formation au milieu d'un pareil obstacle est-elle un fait remarquable et exceptionnel, même en Amérique. Les deux lignes, séparées par un intervalle de deux cents mètres seulement, occupaient chacune un front de trois mille à trois mille cinq cents mètres ; leur effectif étant de six à sept mille hommes chacune, cette disposition donnait sur deux rangs, avec les serre-files, un peu plus d'un mètre par homme. C'est ce qu'il fallait pour que chacun pût se glisser à travers les arbres sans trop embarrasser son voisin ; les éclaireurs étaient placés à quatre cents mètres en avant de la première ligne. Enfin le régiment qui terminait cette ligne à gauche était refusé en potence, de manière à en couvrir l'extrémité et devait marcher en colonne par le flanc. Chacun prit sa position en silence, les ordres se transmettaient à voix basse, les clairons se taisaient, les soldats ne saluaient pas Jackson par ces hourras qui d'ordinaire annonçaient de loin son approche, car il ne fallait pas donner l'éveil à l'ennemi. Les deux divisions devaient se suivre de près en conservant autant que possible une direction perpendiculaire à

la route, la seconde prête à soutenir la première, dès que le combat serait engagé. Il était impossible de donner d'autres instructions aux généraux et aux colonels, qui, une fois la bataille engagée, allaient échapper à la surveillance immédiate de Jackson et même de ses divisionnaires. Le temps pressait, car le soleil baissait sur l'horizon, et il fallait profiter des derniers instants de jour pour frapper le coup décisif, sous peine de perdre tous les avantages du grand mouvement que le 2^e corps venait d'exécuter.

A cinq heures un quart, les deux premières brigades de Hill, sous Pender et Héth, vinrent former une partie de la troisième ligne à gauche de la route; Archer et Thomas étant restés près de la forge, Hill n'en avait que deux autres sous la main, celles de Lane et de Mac Gowan. Leur laissant l'ordre de le suivre en colonne, et plaçant au centre de la première ligne deux pièces de canon sur la route, dont la largeur ne permettait pas d'en mettre davantage, Jackson donna enfin le signal si impatiemment attendu par ses soldats. Ce fut un moment solennel. Tandis que les confédérés avançaient avec peine à travers la forêt, la petite division fédérale, qui allait recevoir le choc de plus de la moitié de l'armée ennemie, se préparait paisiblement au repas du soir. Les armes étaient en

faisceaux, les soldats assis près des feux, au milieu des chevaux, des mulets et des bœufs qui paissaient autour d'eux. Le premier indice de danger fut la brusque apparition du gibier que les soldats de Jackson chassaient devant eux dans cette battue d'un nouveau genre. Les daims et les dindons sauvages, seuls habitants de cette région déserte, vinrent subitement se jeter, tout effarés, sur les lignes fédérales, avant qu'aucun bruit annonçât encore l'approche de l'ennemi, comme ces feuilles qui, emportées par le vent, précèdent de loin l'orage au milieu d'un ciel encore serein.

Bientôt on entend quelques coups de fusil sur la route et, avant que la brigade Gilsa ait pu prendre les armes, on voit arriver les sentinelles et les grand'-gardes suivies de près par les confédérés. Les bataillons de Jackson ont traversé, sans perdre leur ordre de bataille, seize ou dix-huit cents mètres d'un bois tellement épais, qu'ils en sortent couverts d'habits en lambeaux; rejoignant leurs éclaireurs, ils débouchent à la fois sur tous les points de la ligne occupée par la brigade Gilsa. Les fédéraux se défendent comme ils peuvent, mais leur résistance individuelle ne peut arrêter l'élan des brigades O'Neal et Doles, qui les enveloppent de toutes parts : la

première, franchissant les abatis, s'avance déjà au milieu des bivacs de Gilsa pour prendre à revers les ouvrages que la brigade Mac Lean occupe sur la ferme Talley; la seconde s'est emparée des deux pièces braquées par Devens sur la route et, bientôt après, du reste de la batterie. Avant que Mac Lean ait pu former ses troupes, les fuyards unionistes et les confédérés arrivent presque ensemble au milieu d'elles; les retranchements sont envahis par derrière; les chefs, isolés comme leurs soldats, ne peuvent les diriger et les rallier. Les fédéraux ne cèdent pas le terrain sans combat, les coups de fusil partent dans toutes les directions et frappent à bout portant; mais la surprise a été trop complète pour pouvoir être réparée. En moins d'un quart d'heure, seize cents hommes, sur quatre mille dont se composait la division Devens, ont été pris ou mis hors de combat; presque tous les officiers supérieurs sont blessés. Le reste se précipite pêle-mêle avec les wagons, les ambulances et une troupe de chevaux détachés, sur la route dans la direction de l'église du Wilderness. La position de Talley est aux mains de Doles et d'O'Neal, qui, seuls, ont combattu; car Iverson, à gauche, n'a pas rencontré les fédéraux, et Colquitt à droite est resté en arrière pour faire face à un ennemi imaginaire.

Sans perdre un instant, les confédérés poursuivent leur marche dans la direction de Chancellorsville; les champs qui s'étendent à droite et à gauche de la route, à l'ouest de l'église du Wilderness, leur permettent de reformer leur ligne et de la conserver en marchant en bataille. C'est au delà de cette église que se trouve la position dominante de Dowlalls-Tavern, qu'il importe d'enlever promptement, car elle est défendue par une ligne d'épaulements, construits en travers de la route, qui ne peuvent pas être tournés comme ceux de la ferme Talley. La division Schurz, qui occupe cette position, ne compte pas plus de trois mille combattants. Au bruit du canon, elle a pris les armes et se hâte de changer de front en faisant face à l'ouest; mais elle n'est pas encore en ligne que le flot des fuyards se précipite dans ses rangs, portant partout le trouble et la confusion. Cependant la première brigade, sous Schimmelpfennig, abandonnant ses camps, réussit à se former derrière les épaulements, avant que l'ennemi les ait atteints. Du côté des confédérés, les deux ailes sont toujours en arrière, mais le centre hâte le pas, en conservant la direction de la route. Jackson, au milieu de ses soldats, ne cesse de les presser de la voix et du geste, leur communiquant l'ardeur qui le dé-

vore en cet instant décisif : tantôt étendant le bras gauche, selon sa singulière habitude, tantôt levant les yeux au ciel comme absorbé dans une courte prière. Au moment d'aborder la nouvelle position unioniste, il fait serrer contre la première ligne la seconde, celle-ci ayant regagné déjà presque toute la distance qui les séparait. Le centre des deux lignes se mêle ainsi et ne forme plus qu'une seule masse de quatre brigades, qui, appuyée par le feu de l'artillerie de la route, charge les positions défendues par Schimmelpfennig. Après une courte résistance, cette petite troupe est écrasée et ses débris sont emportés par le poids des assaillants. Le reste de la division Schurz est entraîné dans sa déroute ; ses cinq pièces de canon, qui ont été servies jusqu'au dernier moment, sont au pouvoir de l'ennemi.

Un peu plus loin, sur la lisière du bois qui fait face au sud, se trouvent les bivacs de la troisième division de Howard sous Steinwehr ; mais Barlow ayant été, avec l'une de ses deux brigades, porter appui à Sickles près de la forge Welford, il n'en reste qu'une pour occuper cette position. Buschbeck, qui la commande, a eu le temps de se préparer. Après avoir en vain cherché à arrêter le flot des fuyards, il a rangé son monde au bord du bois, à cheval sur la route. Howard

et Steinwehr, qui avaient accompagné Barlow, l'ont rejoint au galop, pour tenter de réparer le désastre. Ces chefs se multiplient et rivalisent de courage avec leurs adversaires : quelques pièces sont mises en position, quelques groupes de soldats se reforment autour de la brigade Buschbeck, et, pour la première fois, les bataillons confédérés sont arrêtés. Jackson n'a avec lui, en ce moment, que les quatre brigades du centre, qui, seules, ont combattu jusqu'à présent et commencent à s'affaiblir; mais son exemple, son intrépidité soutiennent le courage des soldats et raniment leurs forces; à tous ceux qui lui demandent des ordres, il répond simplement : « En avant ! en avant ! » Les fédéraux sont culbutés et les confédérés pénètrent, à leur suite, dans le bois qui de nouveau borde la route des deux côtés. Howard essaye en vain de rallier ses soldats; en vain les artilleurs, abandonnés par l'infanterie, se font tuer sur leurs pièces : la colonne des fuyards gravit déjà les hauteurs de Fairview, passant au milieu des voitures embourbées ou brisées qui encombrent la route. En moins d'une heure, Jackson a anéanti le 11^e corps, conquis des positions que Hooker croyait inexpugnables et tourné complètement le flanc droit de l'armée fédérale. Sur qui doit retomber la responsabilité du dé-

sastre du 11^e corps ? Il nous semble que c'est autant sur le général, qui n'a pas su découvrir le mouvement tournant de l'ennemi, que sur les chefs de ce corps, qui se sont laissé prendre à revers dans les conditions les plus défavorables.

Cependant l'alarme a été donnée à Chancellorsville, et Howard, en faisant chercher Barlow, qui ne peut malheureusement arriver à temps pour lui porter secours, a prévenu Sickles du danger qui menace toute l'armée. La position du 3^e corps est particulièrement périlleuse ; car, s'étant avancé jusqu'à la forge, il est menacé maintenant de voir Jackson occuper avant lui les positions dominant le Lewis-Creek, qu'il vient de quitter, et lui fermer la retraite sur Chancellorsville.

A la première nouvelle de la défaite de Howard, Hooker a quitté ce dernier point, avec la 3^e division de Sickles sous Berry et la brigade Hays du 2^e corps, qui se trouvaient aux environs de son quartier général, pour courir au-devant de l'ennemi. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il rencontre les fuyitifs, qui débouchent déjà sur le plateau de Chancellorsville. La clairière ouverte au centre de ce plateau, autour des différents chemins qui s'y croisent, n'a que vingt-cinq ou trente hectares. Elle est encombrée de canons, de

caissons, de wagons portant des vivres ou des munitions, d'ambulances, de voitures de toute sorte, qu'il a fallu entasser dans cet étroit espace, faute de pouvoir les placer ailleurs. Cette clairière est cependant le seul point sur lequel les troupes qui occupent les bois à l'est, au sud et à l'ouest, puissent se rallier et se reformer, le seul passage pour les communications entre les différentes parties de l'armée. Si le désordre se met parmi tous ces équipages, cette armée sera paralysée. Telle est la conséquence funeste et inévitable de la faute commise par Hooker en restant au milieu de la forêt. Sickles, de son côté, ramène en toute hâte ses deux divisions et la brigade Barlow vers les positions qu'il avait quittées quelques heures auparavant, et près desquelles il a laissé la plus grande partie de son artillerie.

Mais Jackson a une avance dont il ne peut manquer de profiter. Il a atteint le point où s'embranché, à gauche, sur la grande route, le chemin dit de Mineral-Springs, qui conduit à United-States-Ford en passant au nord de Chancellorsville. Une partie des fuyards, que l'instinct de la conservation guide vers le fleuve, s'est engagée dans ce chemin; en le suivant, les confédérés peuvent tourner toutes les positions de Hooker. Jackson en connaît l'importance, et, au mi-

lieu de l'action, il conçoit, dit-on, le projet hardi de déborder par là les fédéraux, afin de les prendre ainsi entre deux feux en leur coupant la retraite. Mais, pour le moment, il ne peut changer la direction de Chancellorsville qu'il a donnée à ses troupes, car le combat a mêlé régiments, brigades, divisions, et l'obscurité, qui commence à couvrir le champ de bataille, ne lui laisse plus le temps de les arrêter pour les reformer. Des abatis placés à la jonction des routes sont tombés en son pouvoir avec plusieurs canons du corps de Sickles. La ligne confédérée continue à s'avancer à travers le bois et arrive enfin à l'entrée de la clairière qui s'étend jusqu'à Chancellorsville. La clairière est coupée de ce côté par un fort mur de pierres sèches. Après avoir passé ce mur, la route atteint une crête qui a une vue étendue au nord, à l'est et au sud, et dont les pentes, opposées à celles du mamelon de Fairview, en sont séparées par un affluent du Lewis-Creek. La route descend ces pentes, puis s'élève sur le plateau de Chancellorsville, en passant au nord de Fairview. Ni Hooker, qui suit la route, ni Sickles, qui remonte des fonds de Hazel-Grove, n'arriveront à temps pour disputer aux confédérés la possession de la crête.

Heureusement ils ont été devancés par un homme

énergique et résolu. Le général Pleasonton avait été envoyé, avec sa brigade de cavalerie, auprès de Sickles pour l'aider à suivre l'ennemi qu'on avait rencontré près de la forge ; mais, Sickles s'étant arrêté et la forêt s'opposant à tout mouvement de cavalerie, Pleasonton lui avait laissé un régiment et avait pris position sur les pentes qui dominant Hazel-Grove, avec les deux autres et sa batterie d'artillerie légère. C'est là qu'un message de Howard vint lui apprendre la déroute du 11^e corps et lui demander instamment du secours. Comprenant aussitôt le danger qui menace toute l'armée, il lance le 8^e Pennsylvanie au galop, à travers un sentier de bois qui le conduira derrière Dowdalls-Tavern, avec l'ordre de se jeter sur la route, au milieu des bataillons ennemis, pour les arrêter, à tout prix, jusqu'à ce qu'il ait pu, avec l'aide du 17^e Pennsylvanie, amener sa batterie sur cette même route et la mettre en position un peu en arrière. Le major Huey exécute vaillamment cet ordre. Débouchant à travers les bois, déjà remplis de fantassins confédérés, il tombe à l'improviste sur le centre de la ligne de Rodes. Une trentaine de ses hommes, parmi lesquels le major Keenan, tombent pour ne plus se relever. Plus de quatre-vingts chevaux sont atteints, et la moitié du régiment est ainsi renversée ; mais,

lorsque les confédérés, un moment ébranlés par ce choc inattendu, débouchent enfin du bois, ils sont mitraillés par le feu de vingt-deux bouches à feu, pour la plupart appartenant au 3^e corps, que Pleasonton a eu le temps de réunir et de braquer sur eux. La première décharge démonte les deux seules pièces qui les avaient accompagnés, et atteint presque tous les artilleurs, entre autres le colonel Crutchfield, qui commande toute l'artillerie de Jackson. Cependant l'infanterie confédérée, déployée sur des lignes successives, s'avance en bon ordre; des drapeaux unionistes, conquis sur le 11^e corps, qui flottent devant ses rangs, trompent un moment Pleasonton et ses officiers. Mais leur incertitude n'est pas de longue durée, et une formidable salve de mitraille arrête brusquement les assaillants. Ceux-ci, apercevant à travers la brume du soir les cavaliers fédéraux et quelques fantassins du 110^e Pennsylvanie rangés derrière un mur de pierres, supposent que l'artillerie est soutenue par des réserves massées sur le revers de la pente. S'ils avaient pu voir, au contraire, Pleasonton et une poignée d'hommes cherchant en vain à ramener les fuyards, obligés de tirer le sabre pour empêcher les artilleurs de couper leurs traits et d'abandonner leurs pièces, ils ne perdraient pas un instant

pour s'emparer de cette nouvelle proie. Mais l'occasion favorable leur échappe promptement, et, lorsque, reformant leurs rangs à la voix de leurs chefs, ils essayent de nouveau, par un dernier effort, d'aborder le mur de pierres, ils le trouvent garni de nombreux défenseurs. En effet, Sickles, après avoir arrêté une partie des fuyards au pied de Fairview, est arrivé au secours de Pleasonton avec les divisions Birney et Whipple et le reste de son artillerie. Il déploie ces forces à droite et à gauche de la route, au moment même où les sudistes, remis de leur trouble, vont écraser Pleasonton sous le poids de leurs bataillons et envahir ces batteries. Les soldats du 3^e corps, encouragés par l'exemple de leur chef, les accueillent par un feu serré et nourri, tel qu'ils n'en ont pas encore reçu depuis le début de la bataille.

Cette fois, ils sont définitivement arrêtés : leur force d'impulsion est épuisée. Au centre, les deux lignes ne forment plus qu'une masse confuse, échappant complètement à la direction des officiers. A droite, Colquitt et Ramseur, se détournant vers le sud, se sont arrêtés dans quelques ouvrages abandonnés, d'où ils ont aperçu la division Birney massée dans le vallon de Hazel-Grove. A gauche, Iverson et Nicholls n'ont pas rencontré de résistance ; mais le bois est si épais, que,

craignant de se perdre dans l'obscurité, ils n'ont pas osé s'avancer. La lune ne jette en effet à travers les arbres qu'une lumière trompeuse. Toute la ligne a ainsi interrompu son mouvement ; le combat cesse en même temps, car la plupart des unionistes sont déjà loin, et ceux qui ont résisté courageusement sont trop heureux du répit qui leur est accordé pour songer à provoquer l'ennemi. Dans les rangs sudistes des groupes se forment, on cherche à se reconnaître, à recomposer les régiments, à reformer les rangs. Fiers de leur succès, les soldats se reposent, croyant leur tâche accomplie pour la journée ; mais le vigilant Jackson ne partage pas cette illusion. Il sait que Hooker ne peut manquer de venir lui disputer des positions trop facilement conquises et que, connaissant le terrain, les fédéraux ne se laisseront pas arrêter par la nuit. Prévoyant leur attaque, il donne l'ordre à Hill de faire défilé sa division par la route, pour la déployer en avant des troupes qui viennent de combattre et dont le trouble est trop grand pour qu'elles puissent faire une résistance sérieuse ; lui-même parcourt leurs rangs pour y rétablir l'ordre. Enfin, apprenant que les épaulements qui traversent le bois s'étendent dans la direction du sud-est, il ordonne à Rodes d'envoyer une partie de ses troupes pour les occuper. Les con-

fédérés, nous l'avons dit, se sont emparés de ces épaulements près de la route, mais ils les ont abandonnés après la canonnade de Pleasonton, et cette ligne est restée inoccupée entre les deux partis.

Désireux de reconnaître lui-même cette position qui lui ouvre la porte de tout le système de défenses intérieures de Hooker, Jackson pique en avant, suivi seulement de quelques cavaliers, tandis que Hill, sans attendre le reste de sa division, prend la brigade Lane, qui, ayant escorté l'artillerie sur la route, se trouve la première, et la poste en avant de la division Rodes. Cette division et celle de Colston étant dans la plus grande confusion, l'on n'a pu en détacher une ligne de tirailleurs pour éclairer le bois devant leur front. Hill a ordonné à Lane d'employer un régiment à former cette ligne; mais Jackson passe avant que l'ordre soit exécuté, et, ignorant ce fait, il s'avance sans défiance dans la direction de l'ennemi. Hill, le voyant devant lui, le suit de près avec son état-major. Il est dix heures du soir. La nuit est obscure; un silence profond a succédé au bruit de la lutte. Les vainqueurs épuisés attendent que la troisième ligne ait pris leur place et se bornent à entretenir un feu assez vif sur leur ligne de tirailleurs, qui s'est enfin postée à la lisière du bois. Du côté des fédéraux, Sickles, tou-

jours prêt à l'attaque, a fait demander à Hooker la permission de prendre l'offensive, avec ses trois divisions, aussitôt qu'il aura pu régulariser sa ligne de bataille. En attendant, les bataillons de Berry et de Birney, ceux-ci au sud, ceux-là au nord de la position défendue par Pleasonton, font avancer leurs éclaireurs, qui poussent ceux de l'ennemi et pénètrent avec précaution dans le bois. Ceux de Birney ne tardent pas à apercevoir dans la route le groupe de cavaliers formé par l'état-major de Jackson et ouvrent le feu contre eux. Le général confédéré, reconnaissant son erreur, se jette brusquement dans le bois, au nord, pour éviter les balles et rejoindre, à travers le fourré, sa ligne formée de ce côté par le 18^e Caroline du Nord, qui se trouve à une centaine de mètres en arrière; Hill se joint à lui. Les soldats sudistes, sous la double influence de la fatigue et du combat, avaient perdu le sang-froid qui caractérise les troupes éprouvées; à la moindre alerte, durant cette nuit sanglante, les coups de feu partaient sans ordre, et plus d'une fois les tirailleurs confédérés, se rencontrant à l'improviste, se fusillèrent réciproquement. On avait recommandé à la brigade Lane de se tenir en garde contre la cavalerie fédérale. Les soldats du 18^e, en voyant Jackson et son monde arriver au

galop sur eux, croient assez naturellement à une attaque. Le premier rang met un genou en terre, et, quand l'état-major n'est plus qu'à vingt pas d'eux, ils le saluent par une formidable décharge. Cette décharge, causée par un hasard insignifiant et qu'un autre hasard tout aussi insignifiant aurait pu prévenir, fut plus funeste à la cause confédérée qu'une bataille perdue. Jackson est grièvement atteint par trois balles. Autour de lui gisent hommes et chevaux. Les montures qui ne sont pas mortellement frappées emportent leurs cavaliers et les exposent soit à se briser contre un arbre, soit à tomber dans les lignes ennemies. Jackson a une balle dans la main droite et deux dans le bras gauche : il a sans doute été frappé au moment où il écartait des branches devant lui, néanmoins il parvient à arrêter son cheval. Tourné vers ses soldats, dont les officiers ont fait cesser le feu, il les regarde avec étonnement, ne pouvant croire encore à une si fatale erreur et se demandant s'il n'est pas tombé dans une embuscade ennemie ; puis il s'évanouit et glisse dans les bras de son aide de camp, le capitaine Wilbourne, le seul qui n'ait pas été atteint autour de lui. Le bras gauche est fracassé près de l'épaule, l'artère coupée, le sang coule à flots ; Wilbourne n'a qu'un canif pour dégager la plaie, par

laquelle la vie s'échappe rapidement. Heureusement, Hill, demeuré un peu en arrière, arrive en cet instant critique, et ses soins intelligents parviennent à arrêter l'hémorragie.

Les fédéraux, qui ne se doutent pas de ce qui se passe à quelques pas d'eux, avancent à tâtons et par suite fort lentement, mais déjà leurs tirailleurs approchent du point où Jackson est tombé; deux d'entre eux sont pris par Hill à côté de son chef, et un général unioniste, devançant les siens, paraît même un moment auprès du groupe qui l'entoure, pour disparaître aussitôt après à la faveur de l'obscurité¹. Il faut, à tout prix, soustraire aux ennemis la proie si précieuse qui se trouve tout près d'eux, et, pendant que Hill retourne à son poste pour se préparer à l'attaque dont il est menacé, Jackson, faisant un suprême effort, se dirige à pied vers la ligne confédérée, où il trouve un brancard sur lequel on le place².

1. Le général Revere, dont nous parlerons plus loin, croit être l'officier ainsi désigné par quelques récits confédérés.

2. Les fédéraux ont affirmé que Jackson avait été blessé par la première décharge des soldats de Birney, et ont réclamé comme un honneur le droit de pouvoir dire que leur grand ennemi était tombé sous leurs coups. Cette version devrait être surtout plus consolante pour les confédérés; mais, malgré quelques raisons plausibles données par le général Sickles à l'auteur, nous ne

Pendant que cet incident, si grave pour l'avenir de la guerre, se passe sous l'obscurité feuillée, à l'insu de presque tous les combattants, de ceux qui suivaient Jackson avec enthousiasme, comme de ceux qui avaient appris à le redouter, les fédéraux se préparent à arrêter la marche victorieuse de l'ennemi, en prenant eux-mêmes une vigoureuse offensive. A gauche, Sickles a massé toute la division Birney, au bord du bois, sur la route qui remonte de Hazel-Grove au Turnpike, et ce sont les tirailleurs de sa première brigade, sous Ward, qui ont rencontré Jackson ; Whipple est placé de manière à le soutenir ; à droite, sur le Turnpike, c'est encore le 3^e corps qui va prendre l'offensive. Comme nous l'avons dit, Hooker avait marché au bruit du combat avec la seule brigade Hays du 1^{er} corps et toute la division Berry. Cette division était celle qu'il avait formée lui-même dix-huit mois auparavant sur les bords du bas Potomac, qu'il avait conduite à travers bien des batailles depuis le jour où elle fut décimée à Williamsburg ; c'est à sa tête qu'il avait conquis toute sa réputation militaire, et, au milieu de ces soldats, dont il peut appeler plus

l'avons pas adoptée : il nous a semblé plus logique de nous inspirer des récits de tous les témoins oculaires, compagnons de Jackson ; ces récits s'accordent entre eux d'une manière frappante.

d'un par son nom, il avait retrouvé tout l'entrain auquel il doit cette réputation. Le sabre à la main, il s'était jeté au milieu des fuyards du 11^e corps. Sous sa conduite, les troupes de Berry avaient traversé la foule éperdue sans se laisser ébranler, et, remontant le torrent, étaient venues, avec la brigade Hays, prendre place au nord de Fairview, dans des positions choisies par un officier du génie, le général Warren.

Slocum, de son côté, quoique obligé de faire face au sud de Chancellorsville, où Lee menace sa ligne de bataille, a amené la division Williams et la plupart de ses canons, renfort plus utile encore que de l'infanterie dans cette circonstance. Il place l'artillerie sur les hauteurs de Fairview, pour opposer une dernière digue à l'ennemi, si celui-ci reprend l'offensive, et fait avancer Williams sur la route afin de soutenir Sickles. Cette troupe arrive à propos, vers neuf heures du soir, pour prendre place à droite de la route, entre Birney et Berry, de manière à compléter la ligne de bataille du 3^e corps. A la même heure, Hooker, qui a accompagné cette dernière division, voyant que le mouvement offensif de l'ennemi est arrêté, retourne à son quartier général, où sa présence est nécessaire. Mais, à peine arrivé, il reçoit le message de Sickles et lui renouvelle l'ordre, qu'il avait déjà cherché à lui

faire parvenir par Berry, d'attaquer l'ennemi et de lui reprendre le plus de terrain possible. A onze heures du soir, Sickles donne à Birney le signal de l'attaque. La brigade Ward entre la première dans le taillis ; ses quatre régiments déployés forment une seule ligne sans intervalles ; les officiers supérieurs sont tous à pied derrière les serre-files ; on commande à voix basse. A peine a-t-elle disparu dans le bois que les deux autres brigades, rompant par compagnies, y entrent à leur tour. L'ordre de Sickles est de marcher, en culbutant tout ce que l'on rencontrera, jusqu'à ce qu'on ait atteint la chaussée sur laquelle on pourra donner la main à Berry. Pendant quelque temps, la première ligne marche sans rencontrer personne, épiant le moindre bruit, cherchant l'ennemi derrière chaque arbre. Mais voici qu'aux coups isolés, semblables à un glas funèbre, succède une violente fusillade qui éclate à la fois dans tous les coins du bois. Unionistes et sudistes, qui se cherchaient dans les ténèbres, se sont brusquement trouvés face à face. Bientôt on entend les hourras des bataillons qui se chargent : ici, les assaillants l'ont emporté ; là, ils ont été repoussés. Quoique les troupes de Birney, qui ont attaqué Rodes, soient encore séparées de la route par un

ravin et un épais fourré, l'artillerie fédérale, au bruit de la fusillade, s'avance sur cette route et pénètre dans le bois, appuyée à droite par une partie de l'infanterie de Berry. Mais le reste de cette division, trouvant la gauche de la ligne confédérée fortement établie sur les pentes boisées qui s'élèvent au nord-ouest de Fairview, n'ose aller l'y chercher. Cependant les canonniers unionistes, se postant hardiment à moins de cent mètres des bataillons confédérés, ouvrent sur eux un feu terrible. La mitraille qui balaye la ligne droite de la chaussée porte la mort et le désordre non seulement dans la brigade Lane, mais dans le reste de la division Hill, qui n'a pas encore achevé sa formation, et dont la plus grande partie est massée en colonne sur cette chaussée. Le général Hill est blessé et l'un des hommes qui portent Jackson est atteint au même moment; les aides de camp de ce dernier le déposent dans le fossé de la chaussée et se couchent à côté de lui pour éviter la pluie de projectiles qui a fait disparaître en un instant la colonne confédérée. Les soldats se sont jetés à droite et à gauche dans le bois, et la route, tout à l'heure si animée, serait absolument déserte, si l'on n'apercevait à peu de distance les fédéraux qui approchent. Pour leur échapper, Jackson essaye de nouveau de mar-

cher à travers bois, mais il est épuisé par la perte de son sang, il faut le remettre sur un brancard; et de nouveau les porteurs, trébuchant dans l'obscurité, tombent avec lui. Le malheureux blessé, roulant sur son bras cassé, reçut alors, dit-on, des lésions intérieures qui furent la cause déterminante de sa mort. Ses souffrances ne l'empêchent pas de s'occuper du combat qui se livre autour de lui, et, le général Pender venant lui dire que ses soldats en désordre ne peuvent plus se maintenir dans leur position, il répond en retrouvant toute la fermeté de sa voix : « Il faut y rester. » Malgré tout ce que l'on fait pour cacher aux troupes la perte de leur chef, Jackson a été reconnu, et, avant qu'il ait atteint l'ambulance établie près de Wilderness-Tavern, où il trouve enfin quelque repos, la nouvelle de sa blessure s'est déjà répandue de bouche en bouche.

Cependant la confusion est complète parmi tous les combattants, qui se heurtent au hasard dans l'épaisseur du bois. Les confédérés, surpris au moment d'un passage de ligne, ont perdu du terrain. Les deux divisions qui ont supporté tout l'effort du combat se sont repliées sur les ouvrages enlevés à Schurz dans la clairière, près de Dowdalls-Tavern. Celle de Hill, qui les a relevées, lutte encore dans le bois;

mais les fédéraux ont repris les retranchements qui le traversent, ainsi que plusieurs canons appartenant à la division Whipple, abandonnés peu d'heures auparavant près de la route. De part et d'autre, une fois la direction première perdue, il est impossible de la retrouver; les corps se morcellent par brigades, régiments, compagnies, et enfin par petits groupes qui errent à l'aventure, bataillant chacun pour son compte; on fait ainsi des deux côtés beaucoup de prisonniers; souvent deux troupes amies se rencontrent à l'improviste et sont sur le point d'en venir aux mains. Mais peu à peu le combat languit, et enfin il s'éteint, les deux partis ne pouvant plus songer qu'à se rallier et à reformer leurs rangs. Le bois est rempli de morts et de blessés. Il est plus de minuit. De temps à autre, le feu se ranime subitement, c'est quelque bataillon fédéral qui a heurté inopinément la ligne ennemie; un de ces engagements partiels fait reprendre les armes aux confédérés vers deux heures du matin. Mais tout retombe bientôt dans le silence : pour le moment, la lutte sérieuse est terminée et il faut se préparer à celle du lendemain.

Au sud de la route, Birney a dégagé les abords de la crête défendue par Pleasonton, et éloigné l'ennemi des hauteurs opposées à Fairview, positions dont on

verra sous peu toute l'importance; mais, au nord, Berry n'a pas cru pouvoir aborder la gauche de Jackson sur les pentes qu'elle occupe. Du côté des confédérés, les officiers sont occupés à rassembler leurs bataillons rompus, à reformer leur ligne. La division Hill, commandée par le général Heth, a reçu un renfort opportun par l'arrivée des deux brigades laissées le matin à la forge. Mais Jackson n'est plus là pour tout diriger; son corps d'armée se trouve sans chef reconnu.

Comme nous l'avons dit ailleurs, il y avait, dans l'armée confédérée, quatre grades d'officier général : Lee, général, commandait en chef; Longstreet et Jackson, lieutenants généraux, avaient chacun un corps d'armée; les divisions étaient sous les ordres de majors généraux, et les brigades conduites par des brigadiers généraux. Le 2 mai au matin, Jackson n'avait avec lui qu'un divisionnaire, A.-P. Hill, et, le soir, tous deux ayant été blessés, il ne restait plus dans son corps que des brigadiers généraux. Le commandement appartenait à Rodes, comme le plus ancien; mais, ce vaillant officier n'ayant ni l'autorité du grade ni la réputation nécessaires pour remplacer Jackson à cette heure décisive, le chef d'état-major du 2^e corps fit, avec son assentiment, demander à Stuart de venir prendre le

commandement. On pensait avec raison que ce nom populaire inspirerait confiance aux soldats pour la bataille du lendemain. Stuart, suivant les instructions de Jackson, avait pris une partie de la brigade Lee, désormais inutile sur la grande route, pour aller reconnaître Elys-Ford et chercher à s'emparer de ce passage, qui pouvait être sur l'une des lignes de retraite de l'ennemi. Il venait de donner l'ordre d'attaquer les camps de la cavalerie d'Averill, qui était tranquillement établie au bord du fleuve, lorsqu'il apprit la lourde tâche qui lui était imposée d'une façon si inattendue. En arrivant sur le champ de bataille, il fit demander à Jackson s'il pouvait lui donner quelques instructions. L'illustre blessé, se sentant trop faible pour un tel effort de mémoire et de raisonnement, répondit qu'il s'en remettait à son jugement. Stuart prit aussitôt toutes ses dispositions pour recommencer l'attaque au point du jour, en avançant de plus en plus sa droite, de manière à se rapprocher de Lee et à lui donner la main devant Chancellorsville. On lui a reproché de n'avoir pas, au lieu de cela, suivi le plan attribué à Jackson en portant toutes ses forces à gauche, afin de s'emparer, près de la maison Bullock, des routes qui conduisent de Chancellorsville aux gués du Rapidan. Sans doute, si cette

manœuvre avait complètement réussi, Hooker, pris entre deux feux et resserré dans les clairières de Chancellorsville par un ennemi établi dans les bois tout autour de lui, aurait pu voir son armée paralysée et peut-être désorganisée; mais, si quarante mille hommes peuvent en battre soixante-dix, ils ne peuvent pas les envelopper; on ne devait pas s'attendre à vaincre tous les corps réunis dans la forêt aussi facilement que le 11^e. A force de frapper avec le même instrument, on aurait fini par l'user et le faire voler en éclats, et Stuart pouvait d'autant moins adopter un plan aussi hasardeux, avec des troupes déjà décimées, que ce plan était directement contraire à tout ce qui avait été convenu entre Jackson et Lee.

Ce dernier avait fidèlement accompli de son côté la partie de la tâche qu'il s'était réservée. Aussitôt que l'écho lointain du canon de Jackson lui avait annoncé le commencement de l'attaque contre l'aile droite des fédéraux, il s'était efforcé d'occuper leur gauche. La division Anderson était engagée, depuis quatre heures, d'une part avec les troupes de Sickles près de la forge, et d'autre part, près du Plank-Road, avec la brigade Williamson, du corps de Slocum. Il n'avait donc plus sous la main que Mac Laws, établi à droite et à gauche du Turnpike. Sur son ordre,

celui-ci fit, jusqu'à la nuit, de vigoureuses démonstrations contre les positions occupées par Slocum et par la droite de Couch, d'abord à coups de canon, puis en s'approchant assez pour entamer la fusillade, mais sans jamais les attaquer à fond. Le bruit du combat livré par Jackson avait, en se rapprochant, prouvé à Lee que la manœuvre de son lieutenant était couronnée de succès; mais il n'avait reçu aucune nouvelle directe du 2^e corps. Enfin, peu de temps avant le jour, le capitaine Wilbourne arriva auprès d'un bouquet de pins au pied duquel il dormait. Après avoir écouté avec émotion son récit, Lee se leva en disant : « L'ennemi sera serré de près ce matin comme Jackson le demande. » Et il donna aussitôt tous les ordres pour une attaque générale. Stuart fut confirmé dans son commandement de l'aile gauche, et les dispositions qu'il avait prises furent complètement approuvées.

CHAPITRE II

CHANCELLORSVILLE.

L'importance et la multiplicité des opérations que nous avons à décrire nous ont obligé à diviser en deux chapitres le récit de la campagne sur le Rapidan ; mais, pour ne pas en interrompre le fil, nous le reprendrons sans préambule au point où nous l'avons laissé, au moment où s'est terminée la lutte sanglante engagée par Jackson contre l'aile droite fédérale, près de Dowdalls-Tavern.

La position de Hooker était grave, et il allait avoir à livrer une bataille décisive dans des conditions bien différentes de celles sur lesquelles il avait compté. Il était, pour ainsi dire, bloqué sur le plateau de Chancellorsville, serré de près à l'ouest par Jackson, qui avait fait tomber une partie de sa ligne

de défense, tandis qu'à l'est et au sud Lee lui fermait les débouchés de la forêt. Cependant une faible partie de son armée avait seule été engagée; le reste était encore frais et plein d'ardeur; Reynolds avait passé le Rappahannock, dans l'après-midi, à United-States-Ford, avec les dix-sept mille hommes du 1^{er} corps, et, malgré la fatigue de ces hommes, qui venaient de parcourir trente-six kilomètres en une seule étape, avec huit jours de vivres sur le dos, leur arrivée compensait largement les pertes que l'armée avait éprouvées. La ligne fédérale formait un angle dont le sommet était en avant de Chancellorsville, et dont les deux branches s'appuyaient l'une à Elys-Ford sur le Rapidan, et l'autre au-dessous de United-States-Ford sur le Rappahannock. Les débris du corps de Howard formaient l'extrême gauche sur le River-Road, dans les positions que Meade avait occupées le 1^{er} et le 2 mai, et où cette troupe désorganisée pouvait se refaire sans être exposée à une nouvelle attaque. A sa droite se trouvait Couch avec le 2^e corps, à l'exception de la brigade Hays, la division Hancock en première ligne, la première brigade de French en réserve dans les champs de Chancellorsville. Slocum, fortement établi derrière des abatis, défendait le vallou dans lequel le Motts-Run prend sa source, sa gauche appuyée au

Turnpike, son centre à cheval sur le Plank-Road, sa droite repliée sur la colline de Fairview. En face de Stuart se trouvait le 3^e corps, occupant les hauteurs sur lesquelles s'était arrêté dans la nuit l'effort des confédérés. Sa ligne de bataille avait été promptement reformée par Sickles, ses éclaireurs étaient en possession de la plus grande partie du bois, une puissante artillerie était prête à balayer de nouveau la route dans laquelle les assaillants avaient déjà fait des pertes si cruelles. Ces hauteurs, qui s'élèvent à l'ouest du ruisseau appelé plus particulièrement le Lewis-Creek, sont terminées au sud par le mamelon découvert de Hazel-Grove, que des ravins isolent et entourent de tous côtés. Birney, qui était parti de Hazel-Grove pour faire l'attaque nocturne contre Jackson, était resté maître de cette position ainsi que de toute la partie du bois située au sud de la route et à l'ouest du Lewis-Creek ; Whipple était en réserve derrière lui sur les pentes de Fairview ; la division Berry et la brigade Hays, plus en arrière, étaient déployées perpendiculairement à la route dans les bois qui s'étendent au nord le long d'un des petits affluents du Lewis-Creek. La droite de Sickles était ainsi refusée, mais dans un terrain bas et commandé de tous les côtés. Au contraire, la position élevée qu'il occupait

à gauche masquait entièrement à l'ennemi le plateau de Chancellorsville, sur lequel étaient toujours entassés les équipages de l'armée, ses réserves et une partie de son artillerie : elle formait comme un bastion flanquant les batteries établies à Fairview, et surtout elle permettait aux fédéraux de s'opposer à la réunion des deux ailes de l'armée ennemie.

Dans le ravin du Lewis-Creek, la route avait été dégagée des voitures brisées qui l'encombraient, et plusieurs ponts jetés sur le ruisseau établissaient des communications faciles avec le reste de l'armée.

Pour remplir, à droite de Berry, l'espace inoccupé dans lequel Jackson avait eu l'intention de pousser sa gauche, Meade, faisant face en arrière en bataille et traversant la clairière Bullock, avait passé, vers une heure du matin, de la gauche à la droite de l'armée. Humphreys se déployait à droite de Berry. Griffin, puis Sykes, continuaient la ligne à cheval sur le chemin de Dowdalls-Tavern à la ferme Bullock. Reynolds, atteignant, pendant la nuit, cette dernière maison, avait continué sa marche et déployé ses troupes fatiguées sur la route d'Elys-Ford : il formait l'extrême droite et donnait la main à la brigade d'Averill, qui, comme nous le dirons plus loin, s'était attardée sur les derrières de l'armée.

Hooker avait ainsi, sans compter le 11^e corps, environ soixante-quinze mille hommes, placés entre les deux ailes de l'armée ennemie, qui, réunies, ne pouvaient présenter plus de quarante-quatre mille combattants. Dans cette situation, il lui suffisait de faire un vigoureux effort, le 3 au matin, pour séparer définitivement ces deux ailes et infliger à l'une ou à l'autre un échec irréparable. Tout le lui conseillait : l'expérience de la veille montrait combien était dangereux le système purement défensif qu'il avait adopté; la position de Chancellorsville, placée à la jonction des trois routes occupées par l'ennemi, à l'est, au sud et à l'ouest, était excellente pour l'attaquer sur l'une de ces lignes et servir de pivot à un grand mouvement dirigé soit contre Lee, soit contre Stuart; mais elle était mauvaise pour recevoir leur assaut, parce qu'ils pouvaient concentrer toutes leurs forces contre cet étroit plateau et écraser ses défenseurs, dont le nombre était limité par ses dimensions mêmes. Il était d'autant plus facile à Hooker de prendre l'offensive dans ces conditions, qu'il pouvait, en vingt-quatre heures, être renforcé par les vingt-deux mille hommes du corps de Sedgwick; après avoir réduit l'aile gauche en appelant successivement à lui le 3^e, puis le 1^{er} corps, il était naturel de faire suivre la

même route au 6^e pour rassembler toute l'armée. Le déploiement de forces que Lee venait de faire prouvait jusqu'à l'évidence que la démonstration de Sedgwick au-dessous de Fredericksburg n'avait retenu de ce côté qu'un très petit nombre de combattants. Comme diversion, elle n'avait donc plus aucun objet; mais il était certain aussi que Sedgwick pouvait désormais s'emparer des fameuses hauteurs de Maryes-Heights. Hooker avait donc le choix entre Chancellorsville et Maryes-Heights : il lui était facile, soit de garder la première de ces positions, soit de prendre la seconde, et de concentrer son armée sur l'une ou sur l'autre, de manière que l'ennemi ne pût l'en déloger. En effet, dans la seconde hypothèse, il pouvait envoyer à Sedgwick deux ou même trois corps par United-States-Ford, et, après avoir resserré ses lignes dans la forêt, attirer l'attention de Lee et de Stuart, pendant que son lieutenant s'établirait dans les ouvrages qui dominaient Fredericksburg. Il était ainsi assuré d'obtenir, presque sans coup férir, les avantages que Burnside avait inutilement poursuivis, au prix de tant de sang, le 13 décembre. Malheureusement pour lui, il ne sut pas faire ce choix : il voulut à la fois garder Chancellorsville et s'emparer de Maryes-Heights. Pour atteindre ce but, il aurait au moins fallu occu-

per partout l'ennemi, en l'attaquant simultanément sur les deux points ; au lieu de cela, il résolut de laisser sur la défensive ses soixante-quinze mille hommes à Chancellorsville, en imposant au corps isolé de Sedgwick le rôle offensif et la tâche de venir délivrer le gros de l'armée des étreintes des confédérés.

Le commandant du 6^e corps avait reçu, le 2 mai au soir, plusieurs dépêches, écrites par Hooker, lorsqu'il croyait Jackson en pleine retraite. Le général en chef lui apprenait que la division Early était seule restée devant Fredericksburg, et lui prescrivait de franchir le fleuve, afin de poursuivre l'ennemi sur la route de Bowlinggreen ; Sedgwick avait naturellement fait passer sans retard toutes ses forces sur la rive droite, en se servant du pont dit de Franklin, qu'on n'avait pu encore lever, comme Hooker l'avait voulu la veille, et il avait mis en marche ses têtes de colonne vers le sud-ouest, dans une direction opposée à celle de Fredericksburg. A dix heures du soir, Hooker, après avoir vu la déroute du 11^e corps, placé Berry en ligne et constaté que le mouvement de Jackson était interrompu, ordonna, par le télégraphe, à Sedgwick de franchir immédiatement le fleuve à Fredericksburg, et de se mettre en route sur Chancellorsville avec tout son monde, en laissant ses convois derrière lui.

Sedgwick devait se trouver près des positions occupées par Hooker au point du jour, et Lee, pris ainsi entre deux feux, ajoutait la dépêche, ne pourrait manquer d'être écrasé. Le général unioniste comptait que ce mouvement aurait au moins pour résultat de rejeter Lee sur le corps de Jackson et d'ouvrir aux fédéraux la route de Fredericksburg ainsi que de Richmond. Décidé à rester, de son côté, sur la défensive, il voulut profiter de la nuit pour établir sa droite dans les positions où il lui semblait qu'elle pourrait le mieux résister aux vainqueurs de Dowlalls-Tavern.

L'attaque nocturne de la division Birney avait obligé Stuart à replier sa droite. Tandis qu'il occupait, au nord de la route, avec les deux brigades Pender et Thomas, tout le bois jusqu'au bord du ruisseau qui descend à Hazel-Grove, Heth, qui avait pris le commandement de la division Hill, avait mis en bataille les quatre brigades de Lane, de Mac Gowan, d'Archer et la sienne propre, dirigée par le colonel Brockenborough, de l'autre côté, parallèlement à la route. La position des fédéraux en face de cette ligne dominait tous les environs. Tant qu'ils en étaient maîtres, ils couvraient Chancellorsville et leur artillerie pouvait cribler de projectiles la partie du bois que les confédérés avaient conservée au nord de la route.

Mais Hooker, qui, dans l'obscurité, n'avait pu bien étudier tous les accidents du terrain, ayant appris que Berry n'avait pas délogé de ce bois la gauche ennemie, se crut menacé par elle. Les pentes de Fairview lui semblèrent plus faciles à défendre que la crête opposée. Il prescrivit donc à Sickles de quitter cette crête et le bois pris par Birney, pour se replier sur le plateau de Chancellorsville, et d'occuper, perpendiculairement à la route, une ligne s'appuyant à gauche aux batteries d'artillerie postées sur la hauteur de Fairview : ordre fatal qui, comme on le verra, compromettrait gravement toutes les troupes établies à Chancellorsville, et allait entraîner la perte de cette position.

Malgré le succès de la manœuvre de Jackson, la journée du 2 mai n'avait pas été décisive pour les confédérés, et chaque heure qui s'écoulait dans la position étrange où ils se trouvaient, rendait cette position plus dangereuse. Il était évident que le 3 ne se passerait pas sans que Sedgwick tentât d'apporter à son chef, près de Chancellorsville, le concours efficace de ses vingt-cinq mille hommes : Early ne pouvait l'en empêcher. Plus ce danger était grand, plus Lee résolut d'agir vigoureusement contre Hooker, sans s'inquiéter de ce qui se passait à Fredericksburg. Peut-être comptait-il sur le caractère de Sedgwick,

esprit un peu lent et méthodique, qu'il connaissait de longue date, car le commandant du 6^e corps fédéral avait servi sous ses ordres dans la cavalerie régulière. Tout fut donc préparé pour commencer la bataille le 3 au point du jour : Anderson et Mac Laws devaient y prendre part. Stuart reçut l'ordre d'appuyer à droite, pour leur donner la main. Les dernières heures de la nuit furent employées à faire avancer l'artillerie du 2^e corps, demeurée forcément en arrière, et à chercher dans la forêt des positions d'où elle pût avoir vue sur le mamelon de Fairview.

Dès les premières lueurs de l'aurore, Stuart, pressé de montrer à ses camarades qu'il n'est pas seulement un brillant officier de cavalerie, mais qu'il sait aussi diriger un corps d'armée, s'occupe de rectifier ses lignes et de faire prendre au 2^e corps les positions les plus favorables pour renouveler l'attaque. La division Hill est en première ligne ; sa gauche, appuyée perpendiculairement à la route, se compose des brigades Pender, puis Thomas ; Brockenborough au centre, et un peu en arrière, est à cheval sur la route ; la droite, complètement refusée, est formée par Lane, Mac Gowan et enfin Archer. C'est cette aile que Stuart fait avancer la première, en pivotant sur le centre pour s'étendre au sud-ouest dans la direction où il doit ren-

contrer Lee. Il est cinq heures du matin, on va distribuer aux soldats de ces trois brigades les vivres qu'ils ont bien gagnés par vingt-quatre heures de marche et de combats, mais ils s'ébranlent sans rien attendre, au cri de : « Souvenons-nous de Jackson ! » car ils n'ignorent plus la blessure de leur chef et brûlent de venger sur l'ennemi le fatal accident qui le leur a ravi. Ce cri est répété par le reste de la division, qui s'avance à gauche de la route, sous la direction de Stuart et par les deux autres lignes qui ont dépassé la clairière de Dowdalls-Tavern pour rentrer dans le bois. Paxton, arrivé de la maison Wolfrey pendant la nuit, a rallié le reste des troupes de Colston et a déployé ses bataillons au nord de la route en appuyant sa gauche à la brigade Nicholls : le front de la division est formé à droite par la brigade dont Colston a laissé le commandement au colonel Warren et par celle de Jones. La division Rodes suit de près cette première ligne : son chef, après l'avoir remise en ordre, a placé la brigade O'Neal, puis celle d'Iverson, à gauche de la route ; de l'autre côté, Ramseur et Doles. Colquitt, plus loin encore, doit servir de réserve.

Au moment où la droite de Hill faisait le mouvement qui devait l'amener devant les positions occupées par Birney, celui-ci, obéissant aux ordres de Hooker, se

préparait à abandonner ces positions pour se replier sur les hauteurs de Fairview. La brigade Graham était restée seule dans les épaulements qui traversaient le bois et qu'elle avait repris durant la nuit. Les soldats d'Archer, se trouvant brusquement en face de leurs ennemis, n'attendirent pas le signal de l'attaque que Stuart devait leur donner. Ils se précipitèrent si résolument sur eux, que la brigade Ward fut obligée de revenir, en toute hâte, pour soutenir Graham. La bataille était de nouveau engagée et la retraite des fédéraux fut d'autant plus difficile que leurs adversaires, ne pouvant la croire volontaire, étaient encouragés par ce facile triomphe. Plusieurs pièces fédérales démontées furent abandonnées. Enfin, après une lutte sanglante, où les soldats de Graham et de Ward se défendirent pied à pied, toute la division Birney vint prendre place entre Fairview et la route, à l'est du Lewis-Creek. Archer voulut la poursuivre et l'assailit dans cette nouvelle position, mais il fut repoussé avec perte et rejeté sur la hauteur de Hazel-Grove. Le mouvement qu'il avait fait pour occuper cette hauteur l'avait séparé du reste de la ligne, et il n'était pas assez fort pour reprendre l'offensive. Mais il pouvait se contenter pour le moment de la position dominante que les fédéraux lui avaient volontaire-

ment abandonnée. Le léger brouillard, qui couvrait le champ de bataille à cette heure matinale, s'étant dissipé, Stuart, dont les grandes qualités militaires se révélèrent à cette heure décisive, aperçut aussitôt l'importance de cette position. Il y réunit trente pièces de canon qui ouvrirent, à mille mètres, un feu violent contre les légers ouvrages derrière lesquels les fédéraux s'étaient formés. Le plateau qui s'étendait au delà jusqu'à Chancellorsville fut bientôt labouré par leurs projectiles.

Pendant ce temps, Brockenborough, Lane et Mac Gowan, suivant la route, avaient attaqué une partie de la division Berry, dans la ligne d'épaulements qui traversait le bois à l'ouest de la crête défendue par Pleasonton la veille au soir. Les troupes fédérales, qui avaient de ce côté, comme au sud, l'ordre de se replier à l'est du Lewis-Creek, leur abandonnèrent ces épaulements en se retirant lentement. Stuart fit avancer aussitôt toutes les batteries qu'il avait encore sur la route et les posta au sommet de cette crête, d'où elles commandaient le vallon que suit la route pour remonter sur la pente opposée. Il avait ainsi, dès le commencement de la bataille, conquis des positions dans lesquelles son artillerie allait lui apporter un puissant secours pour l'attaque de la nouvelle ligne

de défense des fédéraux. Cette ligne était formée par les trois divisions de Sickles : Whipple, au sud, près du cimetière de Fairview, Birney, en avant et à gauche, sur les pentes de la colline, Berry à droite de la route, derrière des abatis construits, à la hâte, à travers les fonds boisés où le Lewis-Creek prend sa source. La brigade Hays était à droite de Berry; la division Williams, du corps de Slocum, au sud de la route, à laquelle elle appuyait sa droite, et en avant des positions de Whipple.

A la faveur du feu de son artillerie, établie sur la route, Stuart fait avancer sa ligne pour franchir le Lewis-Creek. Heth, qui est au centre et ne trouve pas d'obstacles devant lui, gagne du terrain; les deux brigades de gauche enlèvent les abatis qui leur ont été opposés; Lane et Mac Gowan, de leur côté, en descendant vers le Lewis-Creek, se trouvent exposés à un feu qui enfile leur droite et arrête leur mouvement. Sickles, qui dirige son corps avec autant de coup d'œil que de sang-froid, profite de cette circonstance pour reprendre l'offensive et lance la brigade Ward sur le flanc de Mac Gowan et de Lane. Les confédérés, de ce côté, sont rejetés dans le bois. Au nord de la route, la lutte est d'autant plus acharnée qu'on se bat dans un épais taillis. Le général unioniste Hays est fait pri-

sonnier. Mais French arrive à son secours, avec sa seconde brigade, qu'il amène de Chancellorsville, et change la face du combat. L'aile gauche des confédérés est repoussée avec perte et en désordre. Heth est obligé de se retirer à son tour, toute la ligne de Stuart est ébranlée, la confusion commence à s'introduire dans ses rangs, les officiers se font tuer sans pouvoir entraîner leurs soldats. Mais, en ce moment, les deux autres lignes viennent prendre part au combat. Au nord de la route, Nicholls et Iverson, qui forment l'extrémité de ces deux lignes, font face à gauche à côté de Thomas, et arrêtent ainsi le mouvement de French sur le flanc de l'armée. Pendant ce temps, Paxton, passant à droite de la route, va porter secours à Lane et à Mac Gowan; O'Neal le suit de près afin de soutenir Pender et Brockenborough. L'arrivée de ces deux brigades est le signal d'un nouvel effort pour franchir le Lewis-Creek; mais, au sud de la route, les confédérés sont aussitôt repoussés et peuvent s'estimer heureux que la division Birney, décimée et épuisée, ne continue pas à les presser. La brigade O'Neal, au centre, pousse toujours en avant et dépasse les épaulements, conquis le matin, derrière lesquels se sont ralliés sans ordre les soldats de la première et de la seconde ligne. La plus grande partie des brigades

Pender et Brockenborough se joint à elle pour reprendre l'offensive. Mais la troupe ainsi formée ne peut conserver son front de bataille au milieu du taillis qui s'étend au nord de la route : elle se divise en deux groupes ; l'un, appuyant à gauche dans le bois, se jette sur la droite de Berry, postée entre la clairière de Chancellorsville et celle de Bullock ; l'autre, sous la direction du colonel Hall, qui vient de succéder à O'Neal blessé, incline à droite et, passant la route, gravit le revers septentrional des pentes de Fairview.

Le reste de la division Berry occupe le sommet de ces pentes. Ainsi attaquée de tous les côtés à la fois, elle résiste avec peine : l'artillerie ennemie, postée sur la route et qui vient d'être renforcée, va porter le trouble et la mort jusque dans les derniers rangs. Mais Sickles, dont le coup d'œil embrasse tout le champ de bataille, envoie la brigade Ward soutenir dans le bois la droite de Berry, et ce renfort opportun rend, encore une fois, de ce côté l'avantage aux fédéraux. Pendant ce temps, les confédérés, dirigés par Hall, ont pris pied sur le bord du plateau de Chancellorsville, et, après une véritable mêlée à l'arme blanche, se sont emparés d'une partie des épaulements qui le couronnent. Mais l'échec de leur gauche les laisse sans appui et exposés, à leur tour, à

un feu convergent. La brigade fédérale du New-Jersey, qui fut formée jadis par le vaillant Kearney, et qui tient à se montrer digne de son ancien chef, revient à la charge : une nouvelle lutte s'engage dans les retranchements. Le général Mott, qui commande les fédéraux, est blessé, mais ses soldats reprennent possession de l'ouvrage plein de morts et de mourants ; un certain nombre de prisonniers et deux drapeaux tombent entre leurs mains, et l'ennemi repasse en désordre le Lewis-Creek.

Cependant la droite de la troisième ligne sudiste n'a pas encore pris part au combat. Son tour arrive enfin. Colquitt, après plusieurs contremarches inutiles, est envoyé à gauche, pour soutenir la brigade Nicholls, dont le chef vient d'être tué, et que French, ralliant ses troupes, a vigoureusement attaquée dans le bois. L'arrivée de ce renfort rend, encore une fois, l'avantage aux confédérés, et Hall, enlevant, par son exemple, tous ceux qui l'entourent, reprend les retranchements voisins de la route. Mais ce succès est aussi peu durable que le précédent, et Hall est bientôt rejeté dans le bois dont il vient de sortir. Après cet effort, les combattants, de ce côté, restent en présence, sans oser s'aborder de nouveau. En même temps, au sud de la route, les deux brigades qui for-

ment la droite de la troisième ligne, sous Ramseur et Doles, atteignent enfin les épaulements abandonnés, depuis le matin, par les fédéraux, et dans lesquels, nous l'avons dit, sont entassés pêle-mêle les débris des deux premières lignes sudistes. Les troupes qui les composaient sont sans chefs : Heth et Mac Gowan sont blessés, presque tous les colonels ont été atteints, et Ramseur, ne pouvant entraîner les soldats à sa suite, s'avance seul, avec une partie de la brigade Doles, contre les positions occupées par Williams et Whipple sur les hauteurs de Fairview. Cette attaque est si vivement conduite et si bien appuyée, d'un côté par le feu des canons postés à Hazel-Grove, et de l'autre par une nouvelle démonstration du colonel Hall sur la route, qu'elle semble devoir réussir. Ramseur, sans se laisser arrêter par un feu plongeant qui lui fait éprouver des pertes cruelles, gravit les pentes de Fairview et rejette les troupes de Whipple dans les retranchements qui les couronnent : il s'établit à petite portée et engage de là une vive fusillade. Aucun des deux partis ne veut céder, chacun défend obstinément la ligne qu'il occupe. Pendant ce temps, Doles, remontant le ravin qui contourne au sud-est la hauteur, se trouve garanti par ce pli de terrain et gagne ainsi à couvert le plateau de Chancellorsville

sur le flanc gauche de Geary et presque sur les derrières de Whipple. A peine l'a-t-il atteint, qu'il ouvre un feu violent qui prend d'écharpe ce dernier et porte le trouble dans ses rangs. Encore un moment, et la ligne des fédéraux sera enfoncée. Mais ceux-ci ont bien vite découvert le petit nombre de leurs adversaires. Geary, retirant une partie des troupes qui combattaient Anderson, prend, à son tour, de flanc la brigade confédérée, tandis que Sickles ramène à la hâte contre elle les soldats de Ward. Doles et Ramseur, seuls sur les pentes de Fairview, se défendent avec peine, lorsque Paxton vient prendre place entre eux à la tête de la fameuse brigade *Stonewall*, celle qui partage avec Jackson ce surnom désormais historique. Cette vaillante troupe emporte les retranchements qui s'élèvent devant elle; mais bientôt tout l'effort des fédéraux est tourné contre elle. Paxton est tué, et ses soldats, écrasés par le nombre, se retirent, à leur tour, avec ceux de Ramseur et de Doles.

Les chefs du 2^e corps confédéré n'ont plus de réserves pour renouveler le combat. Force est pour eux de l'interrompre, afin de reformer leurs bataillons désorganisés et de leur faire prendre un moment de repos, au milieu de la canonnade qui continue de part et d'autre sans interruption. Cette

canonnade les empêche seule d'entendre le bruit du combat qui se livre de l'autre côté de Chancellorsville; car Lee, fidèle à la promesse donnée à Jackson blessé, a prescrit aux deux divisions qu'il a gardées avec lui d'attaquer l'ennemi de front dès le point du jour. Anderson et Mac Laws n'ont avec eux que sept brigades, soit environ treize mille hommes, pour occuper un front de plus de quatre kilomètres. Le premier se développe depuis la forge jusqu'au Plank-Road, dans l'ordre suivant : Perry, Posey, Wright et Mahone. Les trois brigades de Mac Laws sont déployées à droite, Semmes sur le Plank-Road, Wofford à cheval sur le Turnpike, Kershaw entre les deux. Cette ligne est trop mince pour pouvoir tenter des attaques à la façon de Jackson : elle n'a pas un seul bataillon en réserve, et, si une fois elle était rompue, les fédéraux pourraient s'emparer des débouchés de la forêt. Il faut combattre de manière à les occuper et à retenir leurs forces sans les provoquer à prendre l'offensive. Depuis le matin, Anderson et Mac Laws ont avancé leurs troupes jusqu'à une petite distance des abatis derrière lesquels les fédéraux sont postés et échangent avec eux une fusillade meurtrière, tandis que l'artillerie du 1^{er} corps sudiste, établie sur les deux routes et sur les crêtes voisines, fait

pleuvoir des obus au delà des lignes de Hooker, sachant bien qu'ils tomberont au milieu de ses réserves. Cette partie de la ligne unioniste est défendue par la division Hancock, en face de celle de Mac Laws, tandis que Geary et une partie de la division Williams sont opposés à Anderson. Les forces sont donc à peu près égales. C'est sur Hancock que tombe le principal effort des confédérés, qui dominant entièrement ses positions; mais ce chef, aussi intelligent qu'intrépide, secondé par le colonel Miles, qui devait plus tard jouer un rôle important dans la guerre, place si bien son monde, que l'ennemi n'ose pas l'attaquer de près.

Voici donc quelle est la situation vers neuf heures du matin. Au sud et au sud-est de Chancellorsville, le combat n'est pas engagé de manière à amener un sérieux résultat. A l'ouest et au sud-ouest, les deux partis occupent, l'un en face de l'autre, des positions naturellement fortes; ils échangent une vive canonnade, qui fait plus de mal aux fédéraux, massés sur un plateau découvert, qu'aux confédérés, déployés sur la lisière du bois; mais ils sont également épuisés: les munitions leur manquent, et ils comptent avec stupeur le nombre de leurs tués et de leurs blessés. En cet instant, la victoire doit appartenir à celui qui pourra, avec un corps de troupes fraîches, attaquer l'autre

sur un point quelconque du champ de bataille. Les confédérés, qui savent, bien mieux que leurs adversaires, employer toutes leurs forces, n'ont plus un bataillon disponible : ils ont engagé jusqu'à leur dernier homme. Hoöker est-il dans la même situation ? Nous ne le croyons pas. Nous n'avons pas parlé de lui jusqu'à présent, dans le récit du terrible combat engagé par trois de ses corps d'armée autour du plateau de Chancellorsville, parce que nous n'avons pas trouvé de traces de l'action directrice du général en chef pendant ce combat. Profondément affecté par la déroute lamentable du 11^e corps, il n'a songé, nous l'avons dit, qu'à livrer, dans les positions qu'il occupe, une bataille défensive, en attendant que Sedgwick vienne le délivrer des étreintes de Lee. Il a même tracé, en arrière de Chancellorsville, le long des routes dites d'Elys-Ford et Mineral-Road, une nouvelle ligne dont le centre se trouve à la réunion de ces routes près de la maison Bullock, comme s'il prévoyait la nécessité prochaine d'abandonner à l'ennemi les seules voies par lesquelles il pourrait donner la main à Sedgwick. Le terrain sur lequel se livre la bataille ne comporte pas de grandes manœuvres : les troupes une fois placées, le général en chef n'a qu'à les laisser combattre ; mais il devrait appliquer son es-

prit à les relever à propos et à amener successivement en face de l'ennemi toutes les forces dont il dispose. Il retrouverait ainsi les avantages de sa supériorité numérique, que le peu de développement du champ de bataille menace de lui faire perdre. Sans compter le 11^e corps, encore mal remis de sa déroute, il a sous la main le 1^{er} et le 5^e corps, c'est-à-dire près de trente-cinq mille hommes, qui n'ont pas tiré un coup de fusil et n'ont pas un seul ennemi en face d'eux. Sickles à droite, Slocum à gauche, voyant les rangs de leurs soldats s'éclaircir rapidement, et les munitions d'infanterie et d'artillerie près de leur manquer, lui ont envoyé message sur message pour demander le secours de quelqu'une des six divisions qu'ils savent massées dans le voisinage. Ils n'ont obtenu aucune réponse : l'heure favorable a fini par s'écouler; le moment est venu où une moitié de l'armée va être vaincue à côté de l'autre moitié, condamnée à l'immobilité, faute d'un seul ordre opportun; et le général en chef, après l'avoir trop longtemps différé, va, par une étrange fatalité, se trouver à l'instant suprême dans l'impossibilité physique de le donner. La blessure qu'il ne tarde pas à recevoir ne permet pas de porter sur sa conduite, en cette occasion, un jugement complet. Il a affirmé que, sans cette blessure,

il aurait pris les mesures nécessaires pour soutenir ses lieutenants : il aurait peut-être réussi à conserver le plateau de Chancellorsville. Mais déjà, quand il fut atteint, il était presque trop tard, car il n'avait encore pris aucune disposition préliminaire pour amener des renforts sur le champ de bataille, et les motifs de cette étrange inaction n'ont jamais été expliqués.

Le moment critique approche : l'artillerie confédérée redouble son feu pour préparer une nouvelle attaque. Les pièces que Stuart a rassemblées sur le Plank-Road battent tout le plateau de Chancellorsville : les boulets tombent au milieu des voitures, des groupes d'officiers et de soldats qui se pressent dans la clairière, les obus éclatent de toutes parts ; enfin un projectile renverse une des colonnes de bois du portique de la maison Chancellor, contre laquelle le général en chef était appuyé. Au choc, celui-ci tombe sans connaissance. On le croit mort, on l'entoure ; bientôt il revient à la vie, mais tellement étourdi, qu'il ne peut recouvrer ses sens. En ce moment, un aide de camp de Sickles, le major Tremaine, arrive au quartier général, pour annoncer que l'ennemi revient à la charge sur toute la ligne, et que le 3^e corps, sans munitions, ne pourra résister s'il n'est pas immédiatement renforcé. Il ne trouve personne à qui adresser ce suprême appel :

Hooker, à peine revenu à lui, ne peut l'entendre. Le général Butterfield, son chef d'état-major, qui a tout ce qu'il faut pour le suppléer, est resté à Falmouth; Warren est allé dans la nuit rejoindre Sedgwick; le général Van Alen, qui signe les ordres en l'absence de Butterfield, n'a pas l'autorité nécessaire pour prendre le commandement ou le transmettre à un autre. Couch, à qui ce commandement appartiendrait par droit d'ancienneté, est à Chancellorsville; mais il ne se croit pas le droit de l'exercer tant qu'il n'en sera pas régulièrement investi, et il ne donne aucun ordre.

Pendant ces funestes incertitudes, les confédérés, qui ont reformé leurs rangs, commencent à assaillir, de tous les côtés, les positions de Fairview. Un fait important a ranimé leur courage. La brigade Perry, postée à l'extrême gauche d'Anderson, en avant de la forge, a remonté le ruisseau du Lewis-Creek et est venue donner la main à Archer, au pied de la hauteur de Hazel-Grove. Lee, qui sait combien il importe de réunir, pour un dernier effort, les deux parties de son armée séparées depuis la veille, l'accompagne. Sa présence est la preuve, pour les soldats du 2^e corps, de cette réunion qui couronne la belle manœuvre de leur chef. C'est Lee qui a donné lui-même le signal de ce nouvel assaut. Désormais Anderson et Mac

Laws n'ont plus besoin de ménager leurs troupes. Ils attaquent avec une vigueur inattendue la ligne de bataille de Geary et de Hancock, sur laquelle leur artillerie concentre un feu meurtrier, tandis que celle de Stuart, profitant de ce que cette ligne a reculé sur le plateau, la prend d'enfilade. Anderson déloge Geary des épaulements qui couronnent le plateau au point où le Plank-Road commence à descendre du côté du sud. Archer et Perry atteignent le cimetière par les pentes qui s'abaissent en face de Hazel-Grove. Tout le reste de la ligne, composé d'un mélange inextricable de régiments et de compagnies, s'ébranle à la fois ; le mouvement s'étend au nord de la route.

De toutes parts, les confédérés atteignent le plateau, malgré la défense obstinée des fédéraux, qui, n'ayant presque plus de munitions, combattent à l'arme blanche. Sickles envoie, encore une fois, le major Tremaine demander du secours au quartier général : sa mission est aussi infructueuse que la précédente. L'artillerie confédérée, suivant les assaillants, se met en batterie sur les hauteurs qu'elle a si longtemps canonnées. Ses projectiles vont frapper jusque dans les rangs de Hancock, qui tient encore tête à Mac Laws de l'autre côté. Le plateau se couvre rapidement de soldats en désordre, le

feu prend aux abatis pleins de morts et de blessés. Bientôt l'incendie éclate dans la maison Chancellor, transformée en hôpital; avec elle brûlent toutes les victimes de cette affreuse lutte, qui avaient cherché sous son toit un abri protecteur. Hooker remonte péniblement à cheval et se dirige, triste et silencieux, vers la nouvelle ligne qu'il a fait préparer dans la clairière Bullock. Les trois corps qui combattent depuis le matin, resserrés sur un étroit espace entourés de trois côtés de troupes victorieuses, fondent à vue d'œil. French s'est replié à travers le bois, en s'appuyant sur la gauche de Meade. Auprès de la route, Sickles a successivement engagé toutes ses réserves; la brigade Franklin, de la division Whipple, soutient Berry, qui s'est mis à cheval sur cette route pour soulager Williams à sa gauche; ce dernier reçoit en outre le concours de la brigade Graham. Néanmoins un de ses régiments finit par plier, et les assaillants pénètrent dans la brèche ainsi ouverte, avant que Sickles, accourant comme toujours là où le danger est le plus grand, ait pu la combler. La division de Berry est ainsi prise à revers. Son vaillant chef est tué; Mott, qui conduit sa brigade de gauche, vient de tomber grièvement blessé. Au milieu du trouble que leur perte jette parmi les soldats, le général Revere, qui

prend le commandement, donne l'ordre de la retraite. Sickles a beau faire arrêter sur place ce général, il ne peut réparer les conséquences d'un tel ordre. L'artillerie, écrasée par un feu convergent, a déjà été obligée de s'éloigner. La position n'aurait plus d'ailleurs été tenable quelques instants plus tard. Ward, appelé en toute hâte, n'arrive pas à temps pour prendre la place des soldats de Berry. Il ne s'agit plus que de se replier en bon ordre. Birney, pour couvrir le mouvement et dégager Graham, qui est presque cerné, charge vigoureusement, à la tête de la brigade Hayman, et arrête un moment les soldats d'Archer. Sickles et Slocum parviennent à maintenir dans les rangs une partie de leur monde et se retirent pas à pas ; mais c'est au prix des plus cruels sacrifices, et les officiers se dévouent pour retenir les soldats par leur exemple. La maison Chancellor est abandonnée. Hancock seul a conservé sa position à gauche ; mais il faut la quitter, sous peine d'être enveloppé. Avec l'aide du colonel Miles, il opère avec beaucoup de sang-froid et de bonheur le mouvement rétrograde, qui est devenu nécessaire. Les confédérés, qui serrent de trop près la ligne fédérale en sont cruellement punis, car elle a retrouvé ses forces dès qu'elle a atteint la lisière du bois, et Sickles leur fait même un certain nombre de prisonniers.

Enfin cette ligne s'arrête dans les nouveaux retranchements. Chaque troupe s'établit aussitôt et se met en état de défense sans être sérieusement inquiétée par l'ennemi, qui reprend haleine. Il entretient cependant un feu de tirailleurs assez vif et qui vient ajouter une perte sensible à toutes celles qu'a déjà éprouvées le 3^e corps fédéral : c'est, après Berry, encore un de ses divisionnaires, Whipple, qui tombe mortellement atteint.

Cependant Lee est auprès de la maison Chancellor; ses soldats sont maîtres de tout le plateau. Il est dix heures du matin. C'est sur ce terrain, conquis au prix de tant de sang, que les rangs, bien éclaircis par la mort, se reforment enfin, que les officiers des deux corps se retrouvent et que Lee peut enfin féliciter, non Jackson étendu sur son lit de douleur à Wilderness-Tavern, mais ses vaillants soldats, de la victoire due à leur audacieuse manœuvre. Sur dix-sept officiers généraux, le 2^e corps en a perdu six. La bataille du 3 mai a été bien plus meurtrière que celle de la veille. Les hauteurs de Fairview ont été conquises par la résolution des troupes, qu'aucun insuccès n'a pu décourager. Nous ne saurions cependant nous empêcher de signaler ce que nous considérons comme une erreur dans la manière dont

furent conduites les attaques de ces deux jours. En donnant tout leur front à une seule division, et en formant les autres derrière celle-ci en lignes successives, Jackson, puis Stuart, comme on l'a vu, introduisirent, à la première rencontre sérieuse, un grand trouble dans leur ordre de combat. Les brigades, les régiments des différentes lignes ne tardèrent pas à se mêler, et chaque partie du front se trouva sous la direction des chefs que le hasard y amenait, tandis que les commandants de division ne pouvaient embrasser tous les mouvements de leur troupe. Cet inconvénient, si grave dans la marche en bataille à travers des bois épais, aurait été évité, si chaque division, formée sur trois lignes en profondeur, avait pris sur une faible étendue seulement le contact de l'ennemi.

La ligne fédérale était toute tracée, chacun y trouva facilement sa place dans le même ordre qu'autour de Chancellorsville. La position, fort mauvaise pour une armée qui aurait voulu sortir de la forêt, était facile à défendre. Cependant Lee, ne donnant à ses troupes que le temps strictement nécessaire pour se reformer et reprendre haleine, se préparait déjà à l'attaquer. Il voulait en finir avec l'armée de Hooker, avant qu'elle pût rassembler ses

forces, et la frapper à coups redoublés pour qu'elle fût hors d'état de reprendre l'offensive lorsqu'une autre lutte s'engagerait avec Sedgwick. Mais, en cet instant, des nouvelles alarmantes vinrent arrêter son mouvement et l'obliger à prendre une résolution plus hardie encore peut-être que celle qui, la veille, avait conduit Jackson sur le flanc de l'ennemi.

Le moment est donc venu pour nous d'indiquer ce qui s'était passé depuis vingt-quatre heures autour de Fredericksburg, et les graves événements qui arrêtaient brusquement le général confédéré au milieu de sa victoire.

Nous avons dit que Hooker, décidé, le 2 au soir, à rester sur la défensive, avait imposé à Sedgwick la tâche périlleuse de venir, avec son seul corps, dégager tout le reste de l'armée. Cette manœuvre était d'autant plus difficile à accomplir que l'ennemi avait une route grande et droite reliant les positions qu'il occupait devant Chancellorsville à celles que Sedgwick allait attaquer. Grâce à cette route, il pouvait facilement mouvoir ses troupes dans un sens ou dans l'autre, tandis que les voies de communication entre Hooker et le 6^e corps, suivant la rive gauche du fleuve, étaient longues et mauvaises. Sedgwick était déjà sur la rive droite et avait mis ses troupes en

mouvement dans la direction de Bowlinggreen, conformément aux derniers avis de son chef, lorsque, à onze heures du soir, il reçut l'ordre d'occuper Fredericksburg et de marcher sur Chancellorsville. Il ne pouvait songer à franchir le fleuve deux fois à quelques kilomètres de distance, et il fit faire à droite à ses trois divisions, pour remonter la rive méridionale jusqu'à Fredericksburg. Durant la nuit, le général Warren lui apporta des instructions détaillées et prescrivit au général Gibbon, qui occupait Falmouth, avec une division du 2^e corps, de venir prendre place à droite du 6^e au-dessus de Fredericksburg.

Nous avons vu que, depuis le 1^{er} mai, au point du jour, la longue ligne de positions qui s'étendait de Taylors-Hill au nord jusqu'à Prospect-Hill au sud, sur une longueur de huit à dix kilomètres, n'était gardée que par les quatre brigades d'Early, celle de Barksdale et l'artillerie de réserve de Pendleton, en tout environ dix mille hommes. Hooker en était informé dès le 2 au matin. Si, sans attendre jusqu'au soir, il avait tout de suite fait dire à Sedgwick de marcher sur Fredericksburg, au lieu de l'employer à d'inutiles démonstrations, le résultat de ce mouvement eût été bien différent, car les deux portions de l'armée fédérale auraient alors été engagées en même

temps. Il y eut même un moment, le 2 après midi, où, par suite d'un malentendu, Early quitta ses positions en ne laissant que six régiments devant Fredericksburg. Il y revint bientôt, mais sa ligne était si faible, qu'il fallait compter pour protéger les retranchements plutôt sur le souvenir de la journée du 13 décembre que sur le nombre de leurs défenseurs.

Le 3 au matin, à l'heure même où, à une vingtaine de kilomètres de là, Stuart reprenait le combat contre l'aile droite de Hooker, Early était établi, avec ses quatre brigades, sur les collines qui s'étendent depuis Bernards-Cabin jusqu'à la maison Howison, tandis que la seule brigade Barksdale, appuyée, il est vrai, par plusieurs des excellentes batteries du colonel Pendleton, avait à garder, sur un front de cinq kilomètres, les hauteurs qui dominant Fredericksburg, depuis Taylors-Hill jusqu'à Lees-Hill.

Les fédéraux avaient marché lentement pendant la nuit. La lune, assez claire sur le plateau de Chancellorsville, était, dans les prairies humides qu'ils traversaient, obscurcie par un épais brouillard, et le feu des tirailleurs ennemis, constamment embusqués sur leur route, les avait retardés. Cependant la division Newton s'était établie, avant le jour, dans la ville de Fredericksburg, abandonnée par les confé-

dérés. Il s'y trouvait encore un certain nombre d'habitants, qui depuis quatre mois avaient pris l'habitude de vivre presque tranquilles entre les deux lignes de batteries hostiles. La division Howe était déployée, en deçà du chemin de fer, en face de Lees-Hill; celle de Brooks, à sa gauche, était restée massée au sud des ponts établis au passage de Franklin, sur la route de Bowlinggreen, en face des tirailleurs ennemis qu'elle avait rencontrés la veille au soir. Dès que le jour parut, la division Gibbon passa le fleuve, au-dessus de Fredericksburg, sur un pont jeté pendant la nuit. Les fédéraux n'étaient qu'à un kilomètre des hauteurs qui dominant la ville et qui leur barraient la route de Chancellorsville. Le meilleur moyen de s'emparer de ces hauteurs était de ne pas perdre un instant pour surprendre leurs défenseurs, et de profiter de la supériorité numérique des assaillants pour trouver le point faible de leur ligne, en les attaquant partout à la fois avec une égale vigueur. Mais Sedgwick, toujours trop méthodique, renouvela la faute qui avait déjà été fatale à Burnside. Il commença par tâter timidement les positions qui avaient acquis, quelques mois auparavant, une si terrible célébrité. Deux petites colonnes s'avancèrent, de grand matin, contre Maryes-Hill, mais un seul régiment de Barksdale, embusqué

derrière le fameux mur de pierres, suffit pour les arrêter. Un peu plus tard, Brooks engagea un combat de tirailleurs assez vif avec l'extrême droite d'Early, postée par celui-ci à Bernards-Cabin, afin de retenir de ce côté une partie des forces ennemies. Quant à Howe, ne recevant pas d'instructions précises, il se borna à observer de loin Lees-Hill et les positions voisines situées sur la rive droite du Hazel-Run, en échangeant une canonnade lointaine avec les batteries de Pendleton qui les occupaient.

A droite, Gibbon, après avoir passé le fleuve, perdit beaucoup de temps à se reformer avant de se mettre en marche. Un canal profond le séparait des positions ennemies de Taylors-Hill et de Stansbury-Hill. Le général Warren, qui sentait l'importance d'une prompte attaque, avait reconnu un pont jeté sur ce canal, au tablier duquel il ne manquait que quelques planches, et l'indiqua à Gibbon. Mais les confédérés, qui au point du jour n'étaient pas préparés à défendre ce passage, avaient aperçu les mouvements des fédéraux. Early, retirant la brigade Hays de son extrême droite, l'envoya renforcer Barksdale à Maryes-Hill; la brigade Wilcox, qui observait, depuis le 1^{er} mai, les abords de Banks-Ford, était déjà en route pour Chancellorsville, lorsque son chef, averti du pas-

sage des fédéraux au-dessus de Fredericksburg, vint en toute hâte occuper Taylors-Hill; enfin deux pièces du Washington Artillery arrivèrent à temps pour couvrir de projectiles les fédéraux qui commençaient à reconstruire le pont. Les confédérés, protégés par leurs retranchements, purent facilement interrompre ce travail, sans souffrir beaucoup du feu des assaillants, dont le mouvement se trouva interrompu. Il était neuf heures, et les fédéraux n'avaient pas encore tenté un effort sérieux pour s'emparer des positions ennemies. Cette lenteur était d'autant plus inexplicable, que, depuis le matin, ils entendaient distinctement le bruit de la canonnade leur annonçant qu'une grande bataille se livrait à Chancellorsville. Les troupes, qui attendaient des ordres massés dans les rues de Fredericksburg, brûlaient d'impatience.

Enfin, sur les pressantes instances de Warren, Sedgwick se décide à donner le signal d'une attaque décisive et directe contre Maryes-Hill. Deux colonnes d'assaut sont formées par Newton; mais un temps précieux est encore perdu dans ces préparatifs : il est près de onze heures lorsque le colonel Spears, à droite, et le colonel Johns, à gauche, s'avancent, chacun à la tête de deux régiments serrés en masse, contre la hauteur de Cemetery-Hill, au nord du Plank-

Road. Le colonel Burnham appuie ce mouvement avec quatre régiments qui, déployés au sud de cette route, se dirigent vers Maryes-Hill. La longue ligne du mur de pierres s'étend devant eux des deux côtés de la route. Barksdale n'a pour la défendre que deux régiments et six pièces de canon. En voyant l'ennemi déboucher en masse et s'avancer résolument, il a compris que le moment suprême est arrivé : il appelle à lui Hays et Wilcox, mais ceux-ci sont trop loin pour lui porter secours. Les fédéraux ne sont déjà plus qu'à trois cents mètres, les deux canons tirent à mitraille, et les pièces établies à gauche ouvrent sur eux un feu d'enfilade sans pouvoir les arrêter. L'infanterie sudiste, pleine de confiance dans ses positions, réserve cependant son feu et laisse les assaillants approcher à moins de cent mètres, puis elle les reçoit par une décharge qui fait reculer la tête des deux colonnes. Promptement ralliés sous le feu, les assaillants reprennent l'attaque, mais ils sont encore repoussés. Cette fois cependant, ils ont presque abordé les retranchements. Les confédérés accusèrent le colonel Johns d'avoir, en cet instant, envoyé un parlementaire qui, sous prétexte de demander une suspension d'armes pour relever les blessés, constata le petit nombre des défenseurs. Aucun récit

fédéral ne fait mention de cet incident ; en tout cas, une telle ruse, indigne des vaillants officiers qui allaient verser leur sang en donnant l'exemple à leurs soldats, ne leur était pas nécessaire pour connaître le nombre de leurs adversaires, qu'ils venaient de voir face à face à quelques pas de distance. Aussi, dépassant les instructions de Sedgwick qui leur prescrivaient de se retirer s'ils rencontraient une vigoureuse résistance, Spears et Johns reviennent une troisième fois à la charge. Le premier est tué, le second grièvement blessé ; mais leurs soldats atteignent le parapet, le franchissent, et, après une courte mêlée, s'emparent du mur de pierres avec plusieurs centaines de prisonniers et quatre pièces de canon. Burnham a suivi leur mouvement, et, un instant après, les fédéraux couronnent la crête de Maryes-Hill. Ce combat n'a pas duré plus d'un quart d'heure : aussi Hays et Wilcox, qui sont à gauche, n'ont-ils pas le temps de venir au secours de la brigade Barksdale, dont les débris sont rejetés sur le Telegraph-Road, qui passe derrière Lees-Hill.

Cependant Howe, de son côté, ayant été averti par Sedgwick du mouvement qui allait s'accomplir, a pris sur lui d'attaquer, au même moment, cette dernière position. Le colonel Grant, à la tête de six régi-

ments déployés sur deux lignes, l'aborde directement, pendant que trois autres régiments se dirigent sur la maison Howison et qu'une troisième colonne cherche à tourner la gauche de tout le massif de collines qui est borné par le Deep-Run. Deux régiments de Barksdale et un de Hays étaient seuls chargés de la défense de ce massif. Les tirailleurs confédérés sont promptement délogés du remblai du chemin de fer. La principale colonne fédérale se divise en gravissant les pentes de Lees-Hill : une partie, franchissant le Hazel-Run, va prendre Maryes-Hill à revers et atteint, en même temps que Burnham, le sommet de cette hauteur ; le reste, se joignant aux trois régiments de gauche, s'empare de Lees-Hill après un combat très vif. Un certain nombre de prisonniers et quatre nouvelles pièces de canon sont aux mains des assaillants. Early, qui accourt de l'extrême droite avec la brigade Gordon, arrive trop tard pour prévenir le désastre ; mais il reforme ses troupes sur le Telegraph-Road et se replie en bon ordre vers le sud. Hays, qui avait été rejeté au nord du Plank-Road, profite de la lenteur avec laquelle s'avancent les fédéraux, pour rejoindre son chef en faisant un grand détour à l'ouest. Wilcox, qui se trouve avec lui, jugeant mieux la situation, retourne avec ses soldats dans la direction de

Banks-Ford pour inquiéter l'ennemi dans sa marche sur Chancellorsville.

A onze heures et demie, Sedgwick était donc maître des célèbres hauteurs que depuis trois mois les deux armées s'étaient habituées à regarder comme inexpugnables. L'assaut lui avait coûté un millier d'hommes. Le centre de la ligne ennemie, trop étendue pour le nombre de ses défenseurs, avait été rompu, et ceux-ci, dispersés au nord et au sud, se retiraient rapidement, laissant aux assaillants des prisonniers, des canons, et, chose plus précieuse, la possession de la route de Chancellorsville. Il fallait en profiter rapidement. On n'entendait plus le canon de Hooker, mais ce ne pouvait être un motif de retard. Malheureusement Sedgwick voulut faire passer la division Brooks en première ligne, et, comme elle était encore près des ponts, cette manœuvre inexcusable lui fit perdre près de quatre heures. Le 6^e corps ne se remit en marche qu'à trois heures de l'après-midi. Le pays ouvert lui donnait de grandes facilités pour se mouvoir. Les trois brigades de Brooks marchaient en bataille, l'une derrière l'autre à petite distance, toujours prêtes ainsi à engager l'ennemi; mais la division Newton, qui les suivait, était formée en colonne par le flanc sur la route, disposition qui ne

lui permettait pas de prendre prompt part au combat, si Brooks avait besoin de secours. Gibbon resta à Fredericksburg pour couvrir le passage et les vastes dépôts de Falmouth contre un coup de main de l'ennemi : laissant une brigade dans la ville, il ramena les deux autres sur les hauteurs de la rive gauche ; les collines de Maryes-Hill ne furent occupées que par des avant-postes. Cependant Sedgwick s'avancait avec précaution sur le Plank-Road. Il fallait s'attendre à rencontrer l'ennemi, car on lui avait laissé le temps de se reconnaître. Wilcox s'était maintenu, le plus longtemps possible, sur Taylors-Hill avec les canons qu'il avait pu sauver, et, par ses habiles dispositions, il avait beaucoup gêné les fédéraux qui se déployaient lentement sur le plateau. Enfin, lorsqu'il les vit s'avancer, il se dirigea sur Banks-Ford pour ne pas être coupé ; mais, ayant facilement gagné beaucoup d'avance sur eux, il eut l'audacieuse pensée de leur barrer le chemin et choisit, à cet effet, une excellente position près de Salem-Church, point où la route n'est séparée du coude du Rappahannock que par un espace de seize à dix-sept cents mètres : un ruisseau qui la coupe et descend au nord vers le fleuve, couvrait la position choisie par Wilcox. Celui-ci s'était fortement établi dans des bois épais ; de

l'autre côté du ruisseau s'étendaient des champs ouverts. Au milieu de ces champs, sur un point dominant, se trouvait, auprès de la route et à huit cents mètres de l'église, dans la direction de Fredericksburg, le Toll-House ou maison du garde-barrière. L'église de Salem-Church s'élevait sur la route même, à l'entrée du bois; elle était flanquée par une maison d'école, située à soixante mètres au sud et un peu en avant. Ces deux solides édifices offraient à Wilcox un excellent point d'appui pour arrêter ou du moins retarder l'ennemi. S'il eût été seul, il n'aurait cependant pas pu tenir longtemps, mais la lenteur des fédéraux allait permettre à Lee de le soutenir.

Nous avons vu en effet que la nouvelle de la défaite d'Early était venue surprendre le commandant de l'armée confédérée au milieu de ses troupes qui se reposaient et se reformaient dans la clairière ensanglantée de Chancellorsville. Les abatis faits deux jours auparavant par les fédéraux et les taillis résineux du voisinage avaient pris feu; le pétilllement de l'incendie avait remplacé le bruit de la mousqueterie et se mêlait, d'une façon lugubre, aux cris des blessés, trop nombreux pour qu'on pût les arracher tous à la flamme qui s'avancait vers eux. De grosses bouffées d'une fumée noire et chaude passaient entre les deux

armées, qui se préparaient avec une égale activité l'une à l'attaque, l'autre à la défense. Il était, croyons-nous, un peu plus d'une heure, les bataillons confédérés étaient déjà formés, lorsque Lee reçut un message d'Early, lui apprenant que Sedgwick était maître de la grande route. Quelque mauvaise que fût cette nouvelle, il devait encore s'estimer heureux de la recevoir au moment où il n'était pas engagé et pouvait promptement parer à ce nouveau danger. Lee l'accueillit sans trahir la moindre émotion et prit son parti sans hésiter un instant. Il jugea que Hooker venait d'éprouver un échec assez sérieux pour ne pas tenter un retour offensif avant la fin du jour, et qu'en se bornant à l'observer de près, sans l'attaquer, avec quatre des divisions qui venaient de prendre part à la bataille, il pourrait envoyer la cinquième au-devant de Sedgwick, afin d'arrêter jusqu'à la nuit la marche du 6^e corps. C'était au tour des soldats de Longstreet de faire de longues marches et des manœuvres hasardeuses. Les brigades Mahone et Kershaw se mirent aussitôt en mouvement sur le Plank-Road, et Mac Laws reçut peu après l'ordre de les suivre avec Semmes et Wofford, qui formaient le reste de sa division. Lee gardait donc avec lui, pour tenir tête à toute l'armée de Hooker, trois divisions

du corps de Jackson et trois brigades d'Anderson, pendant que Mac Laws et la brigade Mahone marchaient dans la direction de Fredericksburg, que Wilcox s'établissait à Salem-Church et qu'Early, croyant l'ennemi engagé sur la route de Bowlinggreen, se préparait inutilement à la lui disputer, fort loin du véritable champ de bataille. Il était près de cinq heures lorsque les tirailleurs de Brooks rencontrèrent ceux de Wilcox près du Toll-House. Les confédérés se défendirent vigoureusement autour de cette maison ; mais ils furent bientôt rappelés sur Salem-Church, où les renforts envoyés par Lee allaient arriver : c'est en effet dans la position dont cette église est la clef qu'il fallait réunir toutes les forces disponibles pour résister de la façon la plus efficace à la marche de Sedgwick.

Mac Laws a laissé Wofford à l'embranchement du Mountain-Road, et, continuant à marcher rapidement sur le Plank-Road avec ses trois autres brigades, il a le bonheur d'arriver à Salem-Church avant que les fédéraux aient attaqué cette importante position. Sa ligne de bataille est promptement formée, perpendiculairement à la route, Semmes, puis Mahone à gauche, Kershaw à droite. Wilcox se replie sur cette ligne, et, se plaçant à cheval sur la route, occupe l'église et

l'école. Les fédéraux le suivent de près : le colonel Brown, avec une brigade, du New-Jersey, s'avance au nord de la route ; le général Bartlett, au sud, avec la sienne. Newton a reçu l'ordre de se déployer à droite de Brooks, mais la longueur de sa colonne retarde ce mouvement. L'artillerie unioniste s'établit au Toll-House et engage le combat. En moins de vingt minutes, elle réduit au silence les canons ennemis, qui sont à court de munitions, et les deux brigades s'avancent aussitôt à travers l'espace découvert qui les sépare du bois où est posté l'ennemi. Exposées à un feu meurtrier, elles ne ralentissent pas leur allure et pénètrent dans le bois ; encore quelques pas, et les deux lignes se rencontrent. Une dernière décharge des confédérés ébranle les assaillants ; mais Bartlett rallie ses hommes, et les ramène à la charge ; il s'empare de l'école et de tous ses défenseurs. Profitant de l'élan que lui donne ce succès, il se jette sur la ligne de bataille de Wilcox et l'enfonce. Le moment est décisif ; la brigade Wilcox est presque entièrement en déroute. Mais son chef n'a pas perdu courage. Il lui reste un régiment en bon ordre ; il le conduit au-devant de Bartlett et réussit à l'arrêter. Les renforts des fédéraux sont loin, tandis que les troupes confédérées peuvent toutes se soutenir promptement. Wofford est venu prendre place à

droite de Kershaw, portant ainsi à cinq brigades le chiffre des forces réunies sur ce champ de bataille. Semmes, à gauche de la route, a repoussé les soldats du New-Jersey. Toute la ligne confédérée fait un mouvement en avant, au delà du bois. Une partie de la division Newton, jointe à celle de Brooks, s'y oppose avec succès ; mais, lorsque les fédéraux veulent, à leur tour, reprendre l'offensive, ils rencontrent une vigoureuse résistance : la nuit vient, ils sont fatigués par vingt-quatre heures de marches et de combats et ne songent pas à prolonger la lutte dans l'obscurité.

Le combat de Salem-Church avait arrêté le mouvement menaçant de Sedgwick ; les confédérés occupaient une forte position qui lui barrait le chemin de Chancellorsville. S'il avait tenu ses troupes plus rassemblées pendant la marche, il aurait peut-être enlevé ces positions, toutefois le jour était déjà trop avancé pour qu'il pût atteindre avant la nuit le flanc de Lee. Si, d'autre part, il avait montré plus de promptitude avant et après la prise de Maryes-Heights, il aurait pu être, sinon au point du jour, comme Hooker le voulait, du moins vers dix heures du matin, près du champ de bataille. Mais il serait sans doute arrivé trop tard pour sauver Chancellorsville et sa diligence n'aurait eu pour résultat que de l'ex-

poser à voir toute l'armée ennemie se tourner contre lui. Si Hooker lui reprochait de n'avoir pas marché assez vite le matin au bruit du canon, il pouvait rendre le même reproche à son chef qui, le sachant en route, isolé en face de Lée, et entendant, dans l'après-midi, le grondement du combat de Salem-Church, n'avait pas tenté la moindre diversion en sa faveur.

Toutefois ces fautes réciproques étaient encore faciles à réparer. Le concert que les fédéraux n'avaient pu établir dans leurs mouvements, au milieu des accidents de la journée du 3, pouvait, le lendemain, leur assurer le succès. La moitié de l'armée de Hooker n'avait pas encore combattu; les soldats de Sedgwick avaient tout le prestige de la victoire. La nouvelle de la prise de Maryes-Heights avait rendu à tous la confiance. Les deux parties de l'armée unioniste étaient établies dans de fortes positions; elles communiquaient facilement entre elles, grâce au passage de Banks-Ford, que Sedgwick avait dégagé, et où le général Benham avait sans retard jeté des ponts. Hooker pouvait réunir ces deux parties, soit en ramenant le 6^e corps auprès de lui dans la forêt, soit en allant lui-même le rejoindre devant Salem-Church. Ce dernier parti offrait de grands avantages. Les positions que Hooker avait prises après la perte de Chan-

cellorsville étaient si fortes, qu'un seul corps d'armée aurait pu les défendre assez longtemps contre les assauts de Lee. Pendant ce temps, le reste des troupes fédérales aurait pu se joindre à Sedgwick, la distance de la maison Bullock à Salem-Church, par United-States-Ford, et les ponts établis un peu au-dessous de Banks-Ford, n'étant que de seize à dix-huit kilomètres : une partie de l'armée aurait pu accomplir cette marche la nuit et se trouver le 4 dans les positions occupées par le 6^e corps. Hooker eût ainsi obtenu tous les avantages qu'il avait cherchés en allant à Chancellorsville : Fredericksburg était tourné, Lee séparé des hauteurs qui dominant cette ville ; les fédéraux, établis dans un pays ouvert, où ils pouvaient manœuvrer facilement, l'obligeaient, soit à se retirer, soit à venir les attaquer dans les conditions les plus défavorables avec une armée fort affaiblie.

Malheureusement pour la cause unioniste, Hooker n'était plus lui-même. Depuis le choc qu'il avait éprouvé, non seulement il souffrait cruellement, mais il ne pouvait, malgré tous ses efforts, secouer l'engourdissement qui l'envahissait à chaque instant. C'est avec peine que ses aides de camp le tiraient un moment de cet état pour lui communiquer les dépêches les plus urgentes. Il n'était évidemment pas

assez maître de son intelligence pour diriger, à ce instant critique, les mouvements d'une grande armée. Dans ces conditions, il aurait dû passer le commandement à un autre ou le faire exercer par son chef d'état-major, Butterfield, désormais inutile à Falmouth. Il eut le tort de ne pas se rendre compte de ce devoir, ou peut-être n'était-il pas même en état d'apprécier la situation. Personne auprès de lui n'eut le courage de le lui dire, et l'armée se trouva réellement sans chef, sans direction.

Depuis sa retraite sur les ouvrages de la clairière Bullock, jusqu'au soir, elle était restée immobile dans les positions qu'elle avait prises. Les divisions qui venaient de combattre prenaient un repos bien mérité; les autres s'étonnaient de l'inaction à laquelle on les condamnait. Cet étonnement redoubla lorsque, vers le soir, l'on entendit tonner le canon de Sedgewick; et, quand la nuit vint sans qu'aucun ordre eût été donné, chacun comprit que le coup qui avait frappé Hooker avait paralysé toute l'armée. Cette nuit se passa dans l'immobilité pour les combattants des deux partis. Lorsque le jour parut, le lundi 4 mai, ils les trouva presque partout en présence, s'observant réciproquement, mais hésitant également les uns et les autres à prendre l'offensive. Hooker

avait été informé exactement, pendant la nuit, de la situation du 6^e corps, par Warren, qui l'avait quitté après la bataille de Salem-Church. Celui-ci, se dirigeant vers Banks-Ford, avait trouvé un peu plus bas, à Scotts-Ford, les deux ponts de bateaux établis par le général Benham et la brigade du génie, et trente-quatre pièces d'artillerie de réserve placées dans une position dominante sur la rive gauche, de manière à commander le passage. Si, dans ce moment, Hooker avait été en possession de toutes ses facultés, il aurait certainement conçu et exécuté le mouvement simple et efficace auquel il ne paraît avoir songé qu'après la campagne, lorsqu'il fut remis de sa blessure. Il pouvait, comme nous l'avons déjà dit, envoyer par les ponts une partie de son armée au secours de Sedgwick et lui donner ainsi les moyens de livrer, le 4, une bataille décisive sur un terrain découvert, tandis que le reste des troupes fédérales, établies dans de fortes positions, aurait suffi pour retenir autour de Chancellorsville une fraction importante des forces de Lee. Au lieu d'une promesse de renforts ou de concours, au lieu d'instructions précises sur le rôle qu'il allait être appelé à jouer, Sedgwick ne reçut qu'une dépêche de Warren lui apprenant que Hooker attendait l'attaque de l'ennemi dans ses positions et lui prescrivait

de ne pas prendre l'offensive; par une contradiction singulière, le général en chef, en lui recommandant, d'une part, de conserver ses communications à la fois avec Banks-Ford et Fredericksburg, admettait, de l'autre, la supposition qu'il repasserait le fleuve, et, se trouvant trop loin, disait-il, pour donner à son lieutenant des ordres précis, il l'autorisait à pourvoir comme il l'entendrait à la sûreté du 6^e corps. Plus tard, le 4 au matin, Hooker lui envoya plusieurs autres dépêches, qui l'engageaient seulement à se maintenir aussi longtemps que possible sur la rive droite en avant des ponts de Banks-Ford, en lui laissant entrevoir, pour tout concours, la possibilité d'une attaque de l'armée principale contre Chancellorsville, le lendemain 5. Encore ces messages ne parvinrent-ils à destination qu'avec une lenteur inouïe. Par suite d'une négligence singulière dans le service, la dépêche de Warren, qu'une estafette aurait facilement portée en trois heures, ne fut pas moins de huit à neuf heures en route. Toutes celles qui furent échangées entre Hooker et Sedgwick eurent le même sort. Ces retards augmentèrent encore l'incertitude qui présidait depuis trois jours à tous les mouvements des fédéraux.

La situation de Sedgwick était délicate. La matinée

s'avançait sans qu'il eût entendu parler de son chef. Il n'osait ni avancer ni reculer en attendant des ordres; mais, formé pour l'offensive et interrompu dans sa marche, il n'était pas dans une position avantageuse pour se défendre. Newton était déployé à droite de la route et en face de Salem-Church, sur le terrain qu'il occupait à la fin du combat; Brooks s'était établi sur sa gauche et un peu en arrière: la crainte d'être attaqué de flanc par le sud l'avait obligé à placer sa ligne de bataille de ce côté parallèlement à la route; enfin la longue colonne de Howe avait bivouqué, plus en arrière encore, sur la route, entre la maison Stansbury et la maison Guest, et sur le chemin qui de cette maison conduit à Cemetery-Hill, chemin qu'elle avait suivi la veille après midi. Les dépêches qu'il reçut du quartier général firent comprendre à Sedgwick que la partie était, non peut-être perdue, mais abandonnée. Du moment que Hooker ne songeait pas à reprendre l'offensive, le 4, d'une manière ou d'une autre, le rôle du 6^e corps changeait: plus il se serait avancé vers Chancellorsville, plus il se serait exposé à voir l'ennemi réunir toutes ses forces contre lui. Avec son effectif réduit à vingt mille hommes, la retraite était devenue pour Sedgwick une nécessité. Il pouvait se

replier soit sur Banks-Ford, soit sur Taylors-Hill. Dans le premier cas, il conservait une tête de pont en communication facile avec le reste de l'armée ; dans le second, une position dominante, aisée à défendre, et d'où, voyant à revers tous les ouvrages de Maryes-Hill, il pouvait empêcher l'ennemi d'en recouvrer la possession. Ce dernier parti était le meilleur ; mais les instructions de Hooker ne permettaient guère à Sedgwick de le prendre. Les troupes étaient fatiguées, la confiance des chefs avait été ébranlée par l'échec de Salem-Church ; à défaut d'instructions précises, il ne sut pas adopter un parti décisif, ne voulut faire aucun mouvement de retraite, de peur de provoquer une attaque de l'ennemi, et laissa ses généraux dans la même incertitude où il se trouvait lui-même. Il se borna à recommander à Howe de se prémunir contre une attaque de flanc, et celui-ci étendit sa ligne de manière à appuyer son extrême gauche à Taylors-Hill, dont l'importance ne lui avait pas échappé.

Les deux parties de l'armée fédérale, après avoir successivement pris l'offensive, se trouvaient donc également réduites à la défensive, et, sans faire aucun effort pour se réunir, elles attendaient qu'il plût à l'ennemi de les attaquer. Sedgwick, avec vingt mille

hommes seulement, tenait un front de plus de sept kilomètres de longueur. Hooker, qui avait perdu près de douze mille hommes, se trouvait, avec environ soixante-quinze mille, resserré dans les lignes occupées le 3 après midi. Protégé par des épaulements et de forts abatis, il espérait que Lee viendrait l'attaquer dans ses positions. Le général confédéré se garda bien de le satisfaire. Le 4 au matin, il envoya Anderson, avec les trois brigades qui lui restaient et plusieurs batteries d'artillerie, tâter son flanc gauche. Ces troupes s'étant avancées par le River-Road, rencontrèrent Howard établi à l'ouest du Mineral-Spring-Run, mais elles s'arrêtèrent dès qu'elles eurent constaté ses forces; et, d'autres reconnaissances ayant prouvé à Lee que la position ennemie était plus facile à défendre que celle de Chancellorsville, il résolut de ne l'assaillir que lorsqu'il pourrait le faire avec toute son armée. Il fallait auparavant se débarrasser de Sedgwick. L'inaction des fédéraux lui en laissait le loisir : il en profita avec cette décision et cette vigueur qui étaient le secret de sa supériorité sur ses adversaires. Anderson reçut l'ordre d'aller rejoindre Mac Laws, et Heth, avec trois brigades de la division Hill, vint le relever dans les positions qu'il avait prises le matin. Les trois divisions qui avaient

suivi Jackson dans son mouvement de flanc, restèrent donc seules en présence de l'armée de Hooker, quoique fatiguées par quatre jours de marche et de combat et réduites à moins de vingt-cinq mille hommes.

La tâche de contenir un ennemi trois fois plus nombreux était d'autant plus difficile pour le 2^e corps, qu'il était obligé d'envelopper les fédéraux et que sa ligne concave se trouvait, par conséquent, plus étendue que la leur. Mais l'épaisseur des bois permettait à Stuart de dissimuler l'infériorité de ses forces ; et Lee, en lui laissant ce soin, comptait, avec raison, sur les hésitations de ses adversaires. L'événement justifia son attente. Dans l'après-midi du 4, Hooker, voyant que l'ennemi ne l'attaquait pas, en conclut naturellement qu'il songeait à se porter contre Sedgwick. Il fit faire alors par le général Griffin, avec une division du 5^e corps, une démonstration à droite de la clairière Bullock, pour tâter les sudistes de ce côté. Le combat fut assez vif, car les fédéraux perdirent environ cinq cents hommes ; mais l'attaque ne fut pas poussée vigoureusement. Aussi, au lieu d'éclairer Hooker sur la faiblesse de Stuart, lui fit-elle croire qu'il se trouvait en présence de forces très considérables. Les généraux unionistes, ne se sentant ni

dirigés, ni soutenus, ne conduisaient plus leurs troupes avec ardeur et ne combattaient plus, si l'on peut dire ainsi, que par acquit de conscience. Hooker se persuada de plus en plus que son adversaire rassemblait son armée à Chancellorsville et laissa s'écouler tout le reste de la journée sans bouger.

Cependant Lee, avec toutes les forces dont il pouvait disposer, se préparait à attaquer Sedgwick dans la position difficile dont celui-ci ne semblait pas pressé de sortir. Early, qui avait vu, la veille, sa division dispersée par la prise de Maryes-Heights, avait réussi à la rallier avec la brigade Barksdale, sur le Telegraph-Road, près de la maison Cox, à quatre ou cinq kilomètres au sud des retranchements dont il avait été chassé. Il n'avait pu prendre part au combat de Salem-Church; mais, le 4 au matin, il avait rétabli ses communications avec Mac Laws, et, sans attendre aucun ordre, il avait mis ses troupes en marche pour attaquer par derrière la colonne de Sedgwick et chercher à reprendre Maryes-Hill. Tandis que la brigade Hoke, s'avancant directement au nord, s'établissait sur le versant méridional d'une colline qui sépare les deux branches du Hazel-Run, les trois autres brigades et celle de Barksdale passaient plus bas ce cours d'eau, et atteignaient, sans rencontrer l'ennemi, le

piéd des pentes du plateau occupé par Howe. Vers une heure de l'après-midi, Gordon, puis Barksdale et Smith, s'étendaient à droite et s'emparaient, sans coup férir, de Maryes-Heights, ces hauteurs étant séparées par un assez profond vallon de la position de Howe. Smith vint former sur Cemetary-Hill l'extrémité de cette ligne; Barksdale reprit possession des ouvrages de Maryes-Hill, sur lesquels il avait, pour ainsi dire, conquis dans deux batailles un droit de propriété, mais il n'osa pas attaquer la ville de Fredericksburg, défendue par une brigade de Gibbon; enfin Gordon, lui tournant le dos pour faire face à l'ouest, se plaça sur le Plank-Road en appuyant sa gauche à la droite de Hays. A peine établi dans ces positions, Early, encouragé par la facilité avec laquelle il s'en était emparé, voulut se saisir de Taylors-Hill; mais l'accueil fait à Smith, qui fut repoussé avec une perte de deux cents prisonniers, lui prouva qu'il fallait, pour agir avec chance de succès, attendre le concours d'une ou deux autres divisions.

Ce concours ne devait pas lui faire défaut. En effet, à la même heure, Lee, avec Anderson, atteignait les positions que Mac Laws occupait depuis la veille autour de Salem-Church. Laissant à ce dernier l'ordre d'attaquer vigoureusement l'ennemi en face de lui

aussitôt que le bruit du combat annoncerait le succès de la manœuvre que lui-même allait entreprendre, il conduisit les trois brigades d'Anderson, par un long détour à droite, jusque sur le revers de la colline dont nous avons déjà parlé et que nous désignerons par le nom de la maison Downman située au sommet. C'est sur ces pentes que s'étendait la gauche de la ligne d'Early; Anderson prolongea ainsi cette ligne, en laissant entre lui et Mac Laws un vaste espace, qui devait se resserrer à mesure qu'ils avanceraient sur l'ennemi. Ces dispositions avaient été longues à prendre, et il était plus de cinq heures du soir lorsque Lee donna enfin le signal de l'attaque. Les positions occupées par Sedgwick étaient faibles à l'ouest et au sud-ouest, bonnes au sud et à l'est, où elles étaient couvertes par deux ravins et couronnaient des pentes élevées. Mais, de ce côté, Howe n'avait que six mille hommes pour défendre un front de près de quatre kilomètres, depuis Taylors-Hill jusqu'à la maison Guest. Ses tirailleurs, afin de le couvrir, occupaient le sommet de la colline Downman et donnaient la main, près de la maison, à ceux de Brooks, dont la division s'étendait à sa droite.

C'est contre cette partie de la ligne fédérale que porte le principal effort des confédérés, dirigés par Lee en

personne. La brigade Wright, chargeant à travers les champs cultivés qui entourent la maison Downman, enlève cette grosse ferme et quelques-uns de ses défenseurs. Celle de Posey la soutient à gauche et toutes deux, après avoir franchi le ruisseau, s'emparent des hauteurs opposées, obligeant les troupes de Brooks à se replier sur le Plank Road. Au centre, Hoke, faisant un mouvement semblable, gravit les pentes que domine la maison Guest, pendant que Hays prend cette position à revers en suivant la rampe de la route. A droite, Gordon s'avance seul dans la direction de Taylors-Hill. L'attaque a été faite avec rapidité et vigueur. Les fédéraux se défendent avec obstination. La brigade Mills repousse l'assaut de Hays et fait un assez grand nombre de prisonniers; mais la ligne de Howe est trop mince pour pouvoir résister longtemps, et, afin de conserver la position importante de Taylors-Hill, il est obligé d'abandonner au centre celle de la maison Guest. Sa ligne serait certainement rompue si toutes les forces que Lee a réunies contre le 6^e corps profitaient de ce succès pour l'attaquer à la fois. Ces forces s'élèvent, en effet, à plus de vingt-trois mille hommes, tandis que Sedgwick ne peut leur en opposer que dix-neuf ou vingt mille, découragés par le rôle qu'on leur fait jouer. Mais, malgré leur activité,

les confédérés ne peuvent échapper à ces incertitudes, à ces flottements qui font si souvent perdre sur le champ de bataille une occasion fugitive. Mac Laws, n'entendant pas le combat et ne recevant aucun ordre, est resté immobile. Anderson l'attend pour continuer sa marche. A droite, les brigades Hays et Hoke, en se rejoignant, sont tombées dans une inextricable confusion. La nuit arrive et avec elle un épais brouillard; les chefs confédérés, craignant que leurs soldats ne tirent les uns sur les autres, sont obligés, pour les former, de les ramener dans le ravin au pied des hauteurs qu'ils viennent de conquérir. Les fédéraux profitent de ce répit pour se replier sur Banks-Ford. Sedgwick, nous l'avons dit, n'attendait que la nuit pour faire ce mouvement; mais le combat qu'il venait de livrer, outre les pertes matérielles qui en étaient la conséquence, avait fort ébranlé la confiance de ses troupes. La position qu'il allait chercher près du fleuve était difficile à défendre; celle de Taylors-Hill était bien préférable. Toutefois on ne peut reprocher au chef du 6^e corps d'avoir dirigé sa retraite sur les ponts de Banks-Ford, car il se conformait par là à l'esprit des instructions de Hooker. Howe, qui comprenait l'importance des hauteurs de Taylors-Hill, ne les abandonna à l'ennemi qu'à re-

gret et lorsque les autres divisions l'avaient déjà laissé loin derrière elles. En effet, le mouvement des fédéraux s'exécuta avec un certain désordre, et ils durent s'estimer heureux de n'être pas inquiétés par les confédérés, qui se bornèrent à les suivre de loin.

Le résultat du combat du 4 ne pouvait surprendre personne au quartier général unioniste, où il fut très promptement connu. Quelles devaient en être les conséquences ? Si Hooker, profitant de ce que le 6^e corps couvrait fortement les débouchés des ponts de Scotts-Ford, s'était immédiatement mis en marche pour le rejoindre avec la plus grande partie de son armée, il pouvait encore livrer à Lee cette bataille en rase campagne à laquelle il n'avait pas su jusqu'alors contraindre son adversaire, et ramener peut-être sous ses drapeaux la fortune changeante de la guerre. Sinon la partie était perdue. Il n'y avait aucune raison de tenter, le 5, le mouvement sur Chancellorsville qu'il n'avait pas cru devoir entreprendre le 4. Sedgwick, isolé, ne pourrait pas battre, le mardi, les trois divisions qui l'avaient forcé à la retraite le lundi. Il allait être acculé au fleuve, et obligé de le repasser, dès que Lee aurait rassemblé ses forces. Ce résultat obtenu, celui-ci était sûr de pouvoir investir le reste

de l'armée fédérale dans la forêt du Wilderness et de l'y tenir étroitement bloquée jusqu'à ce qu'elle abandonnât volontairement une position désormais aussi inutile que périlleuse.

Hooker, dont l'esprit n'avait pas encore recouvré toute sa lucidité, ne songea pas à renforcer son lieutenant et se borna à lui recommander de ne franchir le fleuve qu'à la dernière extrémité, en lui faisant espérer qu'il tenterait une diversion en sa faveur.

Cependant l'artillerie confédérée, s'approchant des bivacs du 6^e corps, commençait à inquiéter, par ses projectiles, les fédéraux qui se pressaient dans les bas-fonds voisins du Rappahannock. Sedgwick et Hooker échangeaient des dépêches télégraphiques, qu'il fallait porter par estafette à des bureaux éloignés. Elles se croisaient de telle sorte que le message reçu par l'un n'était jamais une réponse à celui qu'il venait d'expédier, nouvelle cause de confusion ajoutée au trouble qui régnait déjà dans la direction de l'armée. Sedgwick annonçait à son chef qu'il serait obligé de repasser le fleuve, puis l'assurait que, pour se conformer à ses ordres, il essayerait de se maintenir sur la rive droite, et Hooker lui répondait successivement en lui prescrivant d'abord de revenir, puis de rester. La première dépêche fut reçue par

Sedgwick à une heure du matin, la seconde ne lui parvint que plus de deux heures après. Dans l'intervalle, le passage avait été accompli, le 6^e corps était sur la rive gauche et l'on repliait déjà les ponts. C'était, de la part des fédéraux, l'aveu le plus éclatant de leur défaite. Mais les circonstances ou le hasard d'une dépêche plus promptement transmise auraient retenu Sedgwick le 5 au matin sur la rive droite, que, dans la situation où son chef et lui se trouvaient, le résultat eût été absolument le même, sauf quelques victimes de plus.

A la nouvelle que Sedgwick avait repassé le Rappahannock, Hooker comprit aussitôt que tous les avantages de sa position sur la rive droite du fleuve étaient irrévocablement perdus : les vivres que l'armée avait pris avec elle, une semaine auparavant, étaient presque épuisés, plusieurs jours auraient été nécessaires pour l'approvisionner. Enfin, chose triste à dire, un certain nombre de régiments, dont le temps de service avait expiré l'avant-veille, réclamaient énergiquement leur libération immédiate, et, quelques-uns même ayant refusé de se battre, on avait été obligé de les acheminer vers le nord. Il fallait donc ou tenter, dès le matin, un grand effort dans les conditions les plus défavorables, ou revenir à Falmouth. Hooker eut la

sagesse et le courage d'adopter ce dernier parti et fit préparer aussitôt une nouvelle ligne de retranchements près du fleuve pour couvrir le passage. Mais il ne voulut pas assumer toute la responsabilité de cette détermination et assembla un conseil de ses chefs de corps pour la leur faire partager avec lui. Il eut même l'idée singulière de les laisser entre eux pour délibérer. Les avis divers donnés dans ce conseil ont été l'objet de discussions et de récriminations nombreuses : il semble prouvé que la majorité se prononça pour la retraite, mais ce détail importe peu. Le général en chef, qui avait conduit toute la campagne, devait prendre lui-même la dernière résolution que lui imposaient les circonstances dans lesquelles il s'était placé et agir selon son jugement, ou, s'il ne se sentait pas capable de le faire, remettre le commandement à un autre.

Tous les préparatifs de la retraite furent faits, dans la journée du 5, au milieu d'un brouillard qui ne s'était pas dissipé depuis la veille. Les convois et l'artillerie commençaient à franchir le fleuve, lorsque, vers sept heures du soir, à la suite d'un orage terrible qui avait éclaté dans l'après-midi, les eaux du Rappahannock se gonflèrent brusquement. En un instant, l'extrémité des trois ponts fut submergée : le

fleuve grossissait de trente centimètres par heure; il fallut démonter un pont pour rallonger et renforcer les deux autres; les routes étaient défoncées, les voitures n'avançaient presque plus; les soldats, tristes et mornes, attendaient sous la pluie que le passage fût libre pour s'y engager à leur tour.

Cependant le soir était arrivé sans que l'ennemi eût tenté d'inquiéter ce mouvement, il ne s'en était même pas aperçu. La fatigue commençait à se faire sentir dans l'armée confédérée, qui marchait et combattait depuis sept jours : Lee était obligé d'en tenir compte. Le 5 au matin, il avait appris le passage de Sedgwick et, presque en même temps, l'évacuation de la ville de Fredericksburg, que les troupes de Gibbon avaient quittée pendant la nuit. Il n'avait plus qu'à exécuter la dernière partie de son plan, investir Hooker dans ses retranchements et, si cela était possible, l'attaquer avec toutes ses forces réunies. Laisant à Barksdale la garde de Maryes-Heights et à Early le soin d'observer les passages du Rappahannock, en face de Sedgwick, il rappela près de Chancellorsville Anderson et Mac Laws. Ces deux divisions devaient former sa droite depuis ce point jusqu'au fleuve, tandis que les trois divisions du second corps s'étendraient à gauche dans la direction d'Elys-Ford. Mais,

ces mouvements, retardés par le mauvais temps, n'ayant été achevés que le 5 au soir, tout projet d'attaque fut remis au lendemain.

Les fédéraux continuèrent le passage du fleuve pendant toute la nuit. Il n'était permis à personne de songer à prendre du repos, car, une fois cette opération commencée, il fallait, sous peine de s'exposer à un désastre, l'achever avant le jour. Les difficultés augmentaient d'heure en heure. Il y eut un moment où les deux ponts furent submergés. Hooker était déjà sur la rive gauche avec l'artillerie, et celle-ci se mettait en batterie pour couvrir le passage, tandis que les trois quarts de l'armée étaient entassés sur la rive opposée et dans les routes étroites qui descendaient au fleuve. A force de travail, on parvint cependant à rétablir les communications; le mauvais temps qui retardait la marche des fédéraux était aussi une entrave pour leurs adversaires, et, lorsque le jour parut, la plus grande partie de l'armée avait franchi le fleuve sans avoir aperçu un soldat confédéré. Le 5^e corps se trouva bientôt seul sur la rive droite, établi dans les épaulements qu'il avait occupés pour couvrir le passage. Son tour vint enfin. Il s'engagea sur les deux ponts, laissant à l'infanterie régulière le poste d'honneur, l'arrière-garde de toute

l'armée. Cette opération se fit avec beaucoup d'ordre. A huit heures, par une matinée triste et sombre, le dernier fantassin fédéral franchit les ponts. La brigade du génie se mit aussitôt en devoir de les démonter : les tirailleurs confédérés, qui avaient enfin paru, furent tenus à distance, et, à quatre heures après midi, les ponts étaient rechargés sur leurs équipages. La pluie redoublait : l'excitation de la lutte n'était plus là pour faire oublier au soldat ses souffrances et ses misères. L'armée fédérale, se traînant péniblement dans la boue, reprit la route de Falmouth, et, le 7, chaque corps était rentré dans les cantonnements qu'il avait occupés pendant l'hiver. C'était la quatrième fois que ces troupes y revenaient ainsi, deux fois sans avoir pu joindre l'ennemi et deux fois après lui avoir livré de sanglantes et inutiles batailles. L'armée capable de supporter de pareils revers sans perdre courage avait, malgré ses imperfections, de rares qualités.

Lee avait bien vite reconnu, le 6 au matin, que les dispositions défensives de l'ennemi, le mauvais temps et la fatigue de ses soldats ne lui permettaient pas d'entraver la retraite de Hooker. Il mit ses colonnes en route vers Fredericksburg. Elles regagnèrent donc aussi leurs cantonnements, mais dans une

disposition d'esprit bien différente de celle de leurs adversaires. Pleins de confiance dans leur force et les talents de leurs chefs, leur seul regret était de laisser derrière eux tant de compagnons d'armes morts ou blessés qui ne pouvaient partager leur triomphe. Parmi toutes ces victimes, il y en avait une dont la perte était irréparable pour l'armée confédérée. En écrivant, le 4 mai au matin, à Jackson : « Il eût mieux valu que je fusse blessé au lieu de vous, » Lee, sans doute, était trop modeste, car personne n'aurait pu lui succéder dans le commandement sans dommage pour l'armée; mais personne aussi, il le savait bien, ne pouvait prendre sous lui la place de Jackson. Malheureusement pour les confédérés, cette place était désormais vacante, car il ne devait plus reparaître à la tête de ses soldats.

A peine arrivé à l'ambulance de Wilderness-Tavern, son bras avait été amputé. Malgré son état d'épuisement, l'opération avait réussi. Le 4, il fut transporté à la station de Guinea, sur la ligne de Fredericksburg à Richmond, où il devait trouver tous les soins qui manquaient près du champ de bataille. Mais, après avoir paru reprendre des forces, il fut atteint d'une fluxion de poitrine, causée, soit par un refroidissement antérieur, soit par les applications d'eau fraîche qu'il

réclamait constamment, soit plutôt par les suites de sa chute. Sa constitution, ébranlée par les blessures et affaiblie surtout par l'hémorragie, ne put résister à ce mal : le 10 mai, il s'éteignit en soldat et en chrétien, mêlant, dans ses dernières paroles, les noms de ses vaillants lieutenants à ses humbles prières.

Il mourut à temps pour lui, après avoir vu sa plus belle opération assurer à l'armée de la Virginie septentrionale une éclatante victoire, et, malheureusement pour cette armée, la dernière victoire qu'elle dût remporter en rase campagne. Cette bataille de Chancellorsville est peut-être la plus intéressante à étudier de toutes celles qui furent livrées en Virginie, car les deux adversaires demandèrent le succès à des manœuvres compliquées et hardiment conçues. Les confédérés l'emportèrent, grâce à la plus grande mobilité de leurs troupes, à l'énergie qu'elles déployèrent dans l'attaque, au coup d'œil et à la décision de leurs chefs, grâce enfin aux fautes de leurs adversaires. Leurs pertes s'élevèrent à 10,281 hommes, dont 8,700 blessés et 1,581 tués, sans compter mille à quinze cents prisonniers; ils n'eurent pas moins de six généraux mis hors de combat. Les fédéraux perdirent en tués, blessés et prisonniers, 17,197 hommes. Quelques canons furent pris de part et d'autre.

L'absence de la belle cavalerie de Stoneman avait peut-être été la cause principale de l'échec de Hooker, qui s'était privé de tout moyen de s'éclairer au moment où il s'engageait dans une impénétrable forêt. Tel fut l'avis de Jackson lui-même, exprimé peu de jours avant sa mort. Quoi que fît Stoneman, ses opérations n'ayant aucune influence sur l'issue de la bataille, il ne pouvait compenser le tort que cette absence, ordonnée par Hooker, devait faire à l'armée. Pour terminer notre récit, il nous faut dire quelques mots de ces opérations et le suivre un moment dans sa course rapide à travers la Virginie, course qui fut, en somme, peu dommageable à l'ennemi.

C'était la première fois que la cavalerie de l'armée du Potomac entreprenait un de ces grands *raids* dont elle avait laissé jusqu'alors le monopole à Stuart. Cette première tentative prouvait les grands progrès qu'elle avait faits depuis deux ans. Mais le plan que Hooker lui avait tracé, et que nous avons indiqué plus haut, supposait à *priori* que l'ennemi serait battu. Stoneman devait lui couper la retraite, détruire le chemin de fer d'Aquia-Creek à Richmond, le long duquel on prévoyait qu'il se replierait, anéantir les dépôts auprès desquels il chercherait à se ravi-

tailler, et même, si cela était possible, lui barrer le chemin. On a vu comment la fortune des armes déjoua les calculs de Hooker. Du moment qu'il n'avait pas forcé Lee à la retraite, le rôle assigné à Stoneman perdait presque toute son importance. S'il avait pu intercepter complètement les communications de l'armée confédérée avec Richmond, il lui aurait sans doute causé des embarras sérieux; car elle vivait presque au jour le jour, et, pendant le court séjour qu'elle fit dans le Wilderness, il fallut lui expédier de Guinea-Station, par voitures, les vivres qui arrivaient de la capitale confédérée: elle n'avait pu en prendre avec elle une quantité suffisante pour la durée de l'opération. Cependant cette armée, habituée aux privations, établie dans un pays ami, possédant encore quelques ressources, n'aurait pas été obligée, nous en sommes convaincu, de reculer par suite de cette simple interruption, qui, du reste, n'eût pas été de longue durée; car Stoneman, isolé entre Richmond et Fredericksburg, n'aurait pu se maintenir sur le chemin de fer, et les plus grands dégâts qu'il pouvait faire auraient été bien vite réparés. Ignorant l'issue de la bataille, son devoir était sans doute d'agir comme si les prévisions de son chef étaient accomplies; mais, si celui-ci avait péché

par excès de confiance, Stoneman aggrava la faute de Hooker en ne suivant pas exactement les instructions qui lui avaient été données.

Stoneman passa le Rappahannock le 29 avril, quelques heures après la colonne de Slocum, mais il ne déploya pas ensuite la même célérité que l'infanterie. La division Buford et la brigade Gregg, détachée de la division Pleasonton, qui avaient franchi la rivière près de Kellys-Ford, sous la direction immédiate du commandant de la cavalerie, bivaguèrent à peu de distance et se trouvèrent ainsi sur les derrières de l'armée qui se dirigeait vers Chancellorsville. La seconde division, sous Averill, était encore plus en arrière, ayant passé à Rappahannock-Station. Elle devait, on s'en souvient, couvrir la première du côté de l'ouest, pendant que celle-ci, suivant, vers l'est, le chemin de fer de Gordonsville à Richmond, dit Virginia-Central-Railroad, irait couper, aux environs de Hanover-Junction, la ligne d'Aquia-Creek. Stoneman, au lieu de conserver cette division à sa portée, se priva complètement de ses services, en prescrivant, dès le 30, à Averill d'observer et d'attaquer la cavalerie ennemie du côté de Rapidan-Station, sans lui donner aucune instruction pour la suite, et celui-ci, loin de suppléer à une telle lacune, ne sut pas même

joindre l'ennemi au moment où l'on se battait de tous côtés autour de lui.

Nous avons vu que Stuart, prenant l'une de ses deux brigades avec lui pour harceler et devancer la colonne fédérale qui se dirigeait sur Chancellorsville, avait chargé W. F. Lee de couvrir avec l'autre la jonction et les dépôts de Gordonsville. Celui-ci avait quitté Culpepper et était le 30 à Rapidan-Station. Averill vint l'y attaquer le lendemain 1^{er} mai au matin ; mais il se laissa amuser une partie de la journée par une inutile fusillade et ne serra de près l'ennemi que trop tard pour obtenir un succès sérieux. A la faveur de la nuit, Lee lui échappa et conduisit ses cavaliers, d'une seule étape, jusqu'à Gordonsville. Laissant ainsi Averill de ce côté, il courait à la suite de Stoneman, dont les mouvements étaient bien plus menaçants pour les chemins de fer virginiens. En effet, la division Buford et la brigade Gregg, après avoir franchi séparément le Rapidan, avaient bivouqué, le 30 au soir, sur la rive droite, près de Raccoon-Ford, et, le 1^{er} mai au matin, elles s'étaient mises en route dans la direction de Louisa-Court-House, en envoyant un détachement éclairer leur droite sur le chemin de Madison. C'est ce mouvement rapide dans l'intérieur de la Virginie qui appelait W. F. Lee sur les traces

dé Stoneman, quoiqu'il ne fût pas de force à l'entramer sérieusement.

Le 2 mai au matin, Stoneman entra, sans coup férir, dans le bourg de Louisa-Court-House à la grande surprise de ses habitants, qui ne s'attendaient guère à pareille visite, et il se mit aussitôt à détruire le chemin de fer qui le traverse. Quelques heures plus tard, W. F. Lee atteignait Gordonsville. Mais Averill, au lieu de le suivre, se décida, pour une cause inexpiquée, à se replier avec toute sa division sur l'armée de Hooker, et vint bivouaquer, le soir, à Elys-Ford, sur les derrières de cette armée, où, l'on s'en souvient, Stuart se préparait à l'attaquer lorsqu'il fut interrompu par la nouvelle de la blessure de Jackson. En effet, la grande lutte était déjà engagée autour de Chancellorsville avant qu'un seul cavalier fédéral eût atteint le Virginia-Central-Railroad : l'expédition était encore bien loin de la ligne d'Aquia-Creek, la seule importante à couper. Ce retard venait d'abord de ce que Hooker, pressé d'arriver à Chancellorsville, avait fait franchir le Rappahannock à son infanterie avant sa cavalerie, et que celle-ci avait marché le 29 et le 30 avec une extrême lenteur. Enfin la retraite inopportune d'Averill privait Stoneman de la moitié des forces dont il aurait dû disposer.

Il eût fallu que, dans ces circonstances, celui-ci marchât vite et tînt ses troupes rassemblées. Il ne le fit pas. La journée du 2 fut passée à Louisa-Court-House. Dans l'après-midi, Lee vint tâter les fédéraux; mais, après un engagement assez vif, il fut obligé de se replier sur Gordonsville. Tant que la colonne unioniste ne se divisait pas, elle pouvait suivre son itinéraire à loisir et accomplir son œuvre de destruction sans avoir rien à craindre de l'ennemi. Le soir, elle vint camper au carrefour dit Thompsons-Four-Corners, où la route de Fredericksburg à Columbia coupe celle de Charlottesville à Richmond. C'est là que Stoneman mit à exécution un plan qu'il avait conçu, plan excellent si le but du général unioniste avait été de jeter le trouble et l'inquiétude dans toute la Virginie et non d'intercepter le plus effectivement possible les communications de Lee avec Richmond.

Réunissant ses principaux officiers, il leur expliqua ce plan en comparant son corps à un obus qui éclate au milieu de l'ennemi, lançant dans toutes les directions des fragments dont chacun fait autant de ravages qu'un projectile entier. Il oubliait que, pour détruire et briser, l'obus impuissant veut être remplacé par un boulet plein. Il divisa les trois mille cinq cents cavaliers qu'il avait avec lui en sept déta-

chements, et leur assigna à chacun une tâche indépendante. Nous nous bornerons à indiquer, en quelques mots, ce qu'ils firent et la route qu'ils suivirent. Pendant que Stoneman et Buford restaient à Thompsons, avec cinq cents hommes, pour servir de point de ralliement aux autres détachements, le colonel Wyndham, à la tête d'un régiment, se dirigea, par une marche forcée, sur Columbia, petite ville située sur le James-River; le canal latéral à ce fleuve, franchissant la rivière de Rivanna sur un pont près de cette ville, lui donnait une grande importance stratégique. Wyndham la trouva sans défense, s'empara de quelques magasins; mais, par une étrange incurie, la destruction du pont n'ayant pas été prévue, il n'avait pas les instruments nécessaires pour le faire sauter. N'osant prolonger son séjour plus de quelques heures, et apprenant que l'ennemi approchait, il revint sur ses pas et rejoignit Buford le soir même. W. F. Lee, qui connaissait bien l'importance du pont, était accouru pour le disputer aux fédéraux, et son approche en assura sans doute la conservation. Deux autres détachements, sous les capitaines Drummond et Merritt, rallièrent également le 3 au soir la réserve de Buford, après avoir détruit quelques ponts du Virginia-Central-Railroad. Le général Gregg, de son

côté, avec deux régiments, parcourut cette voie ferrée jusqu'à Hanover-Junction, où il atteignit le chemin de fer d'Aquia-Creek. Il suivit ainsi la route tracée à Stoneman et entreprit l'œuvre de destruction sur une longueur considérable. Mais, craignant de voir sa petite troupe entourée par l'ennemi, il ne put l'accomplir avec le soin et la méthode nécessaires pour la rendre efficace, et revint, le 4, auprès de Buford sans avoir coupé le grand pont du chemin de fer d'Aquia-Creek sur le North-Anna, dont l'anéantissement aurait pour quelque temps interrompu cette ligne.

Cependant Stoneman et Buford, après avoir campé, le 4, à peu de distance à l'est de Thompsons, en un lieu appelé Shannon-Hill, et rallié tous les détachements dont le retour était prévu, reprirent, le 5, la route du Nord en traversant Yanceyville; ils étaient suivis par Lee, que la piste de Wyndham avait ramené sur eux, mais qui ne pouvait les inquiéter sérieusement. Le 7, la colonne franchissait le Rapidan à Raccoon-Ford, sans que l'ennemi eût tenté d'entraver sa marche, et, le lendemain, reprenant la route qui l'avait amenée, elle passait le Rappahannock à Kellys-Ford.

Deux régiments ne rentraient pas avec elle. C'étaient

le 2^e New-York et le 12^e Illinois, qui, conduits par deux officiers intelligents et entreprenants, les colonels Kilpatrick et Davis, avaient traversé séparément toute la Virginie jusqu'à la mer, et accompli, dans ce parcours, tout ce qu'on pouvait attendre d'aussi faibles détachements. Le premier, marchant, toute la nuit, dans la direction de Richmond, atteignit, le 4 au matin, le chemin de fer d'Aquia-Creek à Hungary-Station, brûla la gare, coupa le télégraphe, arracha les rails ; continuant sa marche audacieuse, il força les avant-postes qui entouraient la capitale confédérée, pénétra entre les redoutes qui l'enveloppaient d'une ligne à intervalles et enleva un certain nombre de prisonniers en vue de la ville ; puis, laissant l'ennemi confondu de tant d'audace, il franchit le Chickahominy près de Meadow-Bridge, détruisit le pont du chemin de fer, gagna rapidement les rives du Pamunkey à Hanoverstown, et, le passant en bac, réussit enfin à mettre ce fleuve entre lui et l'ennemi, qui le serrait de près. Le 5 au matin, reprenant sa route vers le nord, il traversait le Mattaponi et atteignait l'estuaire du Rappahannock au village de Tappahannock. De là, pour donner le change aux détachements qui le poursuivaient depuis Richmond, il se rejeta brusquement au sud, recueillit en passant,

le 6, à King-and-Queens-Court-House, un escadron du 12^e Illinois, et atteignit enfin, le 7, la place forte de Gloucester-Point, à l'entrée du York-River, qu'occupaient les fédéraux.

Il y trouva le colonel Davis, arrivé depuis la veille. Celui-ci était parti en même temps que lui et avait suivi, plus au nord, une direction parallèle à la sienne, le long du South-Anna. Sa route étant la plus courte, il atteignit, dès le 3, vers six heures du soir, à Ashland, le chemin de fer d'Aquia-Creek, que Gregg au nord et Kilpatrick au sud ne devaient rencontrer l'un et l'autre que le lendemain matin. Aussi, arrivant à l'improviste, eut-il la chance d'intercepter un train qui venait de Fredericksburg. Sa présence sur la ligne qui reliait Richmond à l'armée de Lee jeta dans la capitale un trouble extraordinaire. Deux heures après, il occupait l'autre ligne à Hanover-Junction. Les stations furent détruites ainsi que des voitures, une ou deux locomotives et de grands approvisionnements; les traverses, arrachées avec les rails, formèrent un bûcher auquel on mit le feu; enfin deux petits ponts, l'un sur le Stony-Creek, près d'Ashland, l'autre sur le Machumps-Creek, près de Hanover, furent incendiés. Mais ces dégâts étaient de peu d'importance : pour mettre réel-

lement hors de service les deux chemins de fer, il aurait fallu brûler les deux ponts du South-Anna, qui, le lecteur s'en souviendra, avaient joué un grand rôle dans la campagne de Mac Clellan en mai 1862. Il aurait fallu pour cela perdre quelques heures : Davis ne se sentit pas assez fort pour risquer ce retard, et, comme Gregg, un peu plus au nord, il laissa échapper l'occasion de causer un dommage sérieux à l'ennemi. Après avoir traversé Hanover-Court-House, et donné à ses soldats un court repos, il atteignit à Tunstall-Station la ligne ferrée de White-House, le 4 au matin, au moment où Kilpatrick paraissait à Hungary. Moins heureux que celui-ci, il rencontra un détachement d'infanterie qui lui barra le chemin de Williamsburg, après lui avoir fait éprouver quelques pertes ; mais il tourna au nord, franchit le Pamunkey à Plunketts-Ferry, et, passant, le lendemain, le Mattaponi à Walkertown, presque en même temps que Kilpatrick un peu plus haut, il atteignit enfin Gloucester-Point.

Pour terminer le récit des opérations de cavalerie qui coïncidèrent avec la bataille de Chancellorsville, il nous suffira de mentionner un nouveau coup de main tenté par Mosby sur les derrières de l'armée fédérale. Voulant profiter de l'absence

de Stoneman et inquiéter les communications de cette armée, pendant qu'elle était aux prises avec Lee, il se jeta, avec trois cents cavaliers, le 3 mai, sur le chemin de fer d'Alexandria à Warrenton-Junction. Mais le général Stahel, chargé de surveiller cette ligne, était, comme d'habitude, sur ses gardes et envoya à sa rencontre un escadron qui le mit en fuite.

Le 7 mai, au moment où Hooker revenait à Falmouth, toute la cavalerie de Stoneman regagnait les lignes fédérales, sur les rives, soit du haut Rappahannock, soit du York-River. Les chemins de fer qu'elle avait interceptés étaient déjà réparés, et l'interruption du service fut si courte, que l'armée de Lee n'eut pas à en souffrir. Ce fait est la meilleure preuve que le véritable but de l'expédition n'avait pas été atteint. Mais elle ne fut pas absolument inutile aux fédéraux : elle donna à leur cavalerie une certaine confiance, lui fit comprendre combien il lui était facile de parcourir le pays ennemi et lui apprit, en même temps, que la destruction d'un chemin de fer, pour être efficace, doit être faite avec grand soin, leçon qui ne fut pas perdue pour l'avenir.

La bataille de Chancellorsville était une défaite et non un désastre pour l'armée fédérale. Elle revenait fatiguée, réduite en nombre, mais non découragée,

comme après l'inutile boucherie de Fredericksburg. Son chef avait commis des fautes, mais il avait aussi montré quelques-unes des qualités d'un général en chef. Il ne saurait être responsable devant son pays et devant l'histoire de l'absence de direction qui donna si beau jeu aux confédérés depuis le 3 au matin, depuis cette heure fatale où, frappé comme tant d'autres auprès de lui, sa main défaillante se trouva également impuissante à retenir le bâton du commandement ou à le passer à un de ses lieutenants.

La part de responsabilité de chacun donna lieu à de vives discussions et à d'amères récriminations; mais la gravité de l'échec ne faisait de doute dans l'esprit d'aucun des soldats qui avaient franchi le Rappahannock dans cette importante semaine. Trois des subordonnés de Hooker payèrent pour tous, quoique les fautes dont on leur fit porter la peine n'eussent eu aucune influence sur le résultat général de la bataille. Averill avait été privé de son commandement le 3 mai, au milieu même du combat, par le général en chef, qui lui reprochait son inaction. Hooker demanda et obtint, quelques jours après, que Stoneman fût remplacé par Pleasonton. Enfin le général Revere, qui avait commandé un instant la di-

vision Berry après la mort de celui-ci, accusé d'avoir donné le signal de la retraite au moment le plus critique du combat, fut sévèrement frappé par un conseil de guerre et privé de son grade. Quelque éclatant qu'eût été son échec, Hooker, à peine revenu à Falmouth, chercha à le pallier dans un long ordre du jour à son armée. Mais ce langage pompeux ne suffisait pas pour remplir ses rangs et lui rendre tout ce qu'elle avait perdu.

Amoindrie par le combat et par l'expiration d'un grand nombre d'engagements, elle avait besoin de se refaire avant de reprendre l'offensive. Lee ne devait pas lui en laisser le temps.

CHAPITRE III

SUFFOLK.

Il nous faut interrompre un moment le récit de la lutte engagée entre les deux grandes armées du Potomac et de la Virginie septentrionale et profiter du repos qu'elles prirent après la bataille de Chancellorsville, pour jeter un coup d'œil sur les opérations dont la longue côte des États confédérés fut le théâtre pendant la première moitié de 1863, et pour dire quelques mots des combats livrés en Virginie par les corps de troupes indépendants des armées de Hooker et de Lee.

Nous avons, dans le quatrième volume, conduit le récit des opérations entreprises sur la côte des États du Sud jusqu'à la fin de 1862. On a vu la marine fédérale poursuivre un double but : d'une part, main-

tenir sur mer son incontestable supériorité en fermant l'accès de la côte aux pavillons neutres, et en combattant les navires armés par les confédérés ; d'autre part, soit seule, soit de concert avec des troupes de terre, prendre possession de cette côte, réduire ou investir les forteresses qui commandaient l'entrée des ports, afin de diminuer et de faciliter la tâche des escadres de blocus. Nous continuerons à suivre ici la division que nous avons adoptée, et qui était indiquée par celle de ces escadres, dont deux stationnaient sur la côte de l'Atlantique, l'une au nord et l'autre au sud de Charleston, et deux dans le golfe du Mexique, l'une à l'est et l'autre à l'ouest des bouches du Mississippi.

Nous les trouvons, au 1^{er} janvier, sous le commandement des amiraux Lee, Dupont, Bailey et Farragut ; mais ce dernier, si bien occupé avec une partie de ses navires dans les eaux du Mississippi, est obligé de laisser à des subordonnés la direction du reste de son escadre.

Les opérations de la flotte de l'amiral Lee, dite de l'Atlantique septentrional, n'offrent que peu d'intérêt par elles-mêmes, mais elles sont intimement liées à celles des détachements de l'armée de terre établis sur la côte, qui auront à soutenir, dans cette période, des

luttres assez sérieuses pour exercer une certaine influence sur l'ensemble de la guerre. Le récit des combats livrés dans la Virginie méridionale et sur la mer intérieure de la Caroline du Nord trouve d'autant plus naturellement sa place ici, après la bataille de Chancellorsville, que nous rencontrerons dans ces combats une partie des soldats de Lee, sous la conduite de chefs tels que Longstreet, D. H. Hill, Hood, et Pickett, qui jusqu'alors avaient toujours été opposés à l'armée du Potomac. En effet, D. H. Hill avait été envoyé dans la Caroline du Nord pour donner une meilleure organisation aux milices de cet État, et, vers le 26 février, Longstreet, amenant avec lui trois divisions, sous Hood, Pickett et Anderson, était venu s'établir à Petersburg au sud de Richmond. Un département militaire avait été créé pour lui et une quatrième division, nouvellement formée, sous le général French, avait été ajoutée à son commandement. Son premier soin fut de fortifier, par une série d'ouvrages, dans lesquels il plaça la moitié de ses forces, la ligne du Blackwater, important affluent du Chowan-River, qui descend au sud, à trente kilomètres à l'ouest de Suffolk. Grâce à ces travaux, il était sûr de pouvoir désormais s'opposer de ce côté à tout mouvement offensif des fédéraux.

Il fallait que le Gouvernement de Richmond jugeât le danger bien grand pour réunir sur la côte des forces si importantes au détriment de l'armée de Lee, dans les rangs de laquelle dix mille hommes de plus ou de moins pouvaient avoir une influence décisive le jour d'une bataille. Les fédéraux recueillaient, dans cette occasion, les fruits de la campagne de Mac Clellan contre Richmond, qui n'avaient pas tous été perdus lors de l'évacuation de Harrisons-Landing. Ils avaient conservé alors les positions importantes de Williamsburg et de Yorktown sur la péninsule de Virginie, de Norfolk et de Suffolk, sur la rive droite du James. C'étaient des points d'où une armée, promptement transportée par mer, pouvait toujours déboucher pour opérer soit contre la cité même de Richmond, soit contre les chemins de fer qui se dirigent vers le sud de cette ville. Le 4^e corps d'armée, commandé par le général Keyes, avait été chargé de garder ces positions. Il occupait le fort Monroe, Yorktown et le fort Magruder, près de Williamsburg, avec une division : l'autre, sous le général Peck, se trouvait à Norfolk et à Suffolk. Ce dernier bourg, situé sur la rivière de Nansemond, au point où elle forme un estuaire débouchant dans le James, n'est séparé que par quelques kilomètres de terre ferme du vaste

marais appelé le Dismal-Swamp. Les fondrières impénétrables de ce marais entourent d'une épaisse ceinture les eaux noires et empestées du lac Drummond, le lieu maudit des légendes indiennes, dont Thomas Moore a chanté les horreurs dans l'une de ses plus poétiques ballades, et s'étendent jusqu'aux environs de la mer intérieure de la Caroline du Nord. Suffolk commande ainsi un isthme qui relie Norfolk à la terre ferme. De là l'importance de cette position, que Peck s'empressa d'occuper, dès le 22 septembre, avec les neuf mille hommes de sa division, et qu'il commença aussitôt à fortifier. Les confédérés le laissèrent faire, sans l'inquiéter, jusqu'au mois de janvier 1863. A cette époque, ils commencèrent à se préoccuper du développement qu'il avait donné à ces travaux, et, craignant qu'il n'en fît la base d'incursions contre leurs chemins de fer, ils l'observèrent de plus près. Le général Pryor vint avec une brigade s'établir sur le Blackwater-River, et, le 26, il s'avança jusqu'à quinze kilomètres de Suffolk. Peck envoya aussitôt contre lui la brigade Corcoran. Celui-ci le trouva, le 30 janvier, établi en un point appelé Kellys-Store, et l'attaqua vivement. L'artillerie fédérale réduisit bientôt au silence celle de Pryor; mais, lorsque l'infanterie voulut enlever les fortes positions qu'il occupait, elle

fut repoussée. Les confédérés ne crurent cependant pas pouvoir s'y maintenir et profitèrent de l'avantage qu'ils avaient obtenu pour se retirer. Ils ne furent pas longtemps poursuivis. Les pertes des fédéraux s'élevèrent à cent vingt hommes, celles de leurs adversaires à une quinzaine seulement. Mais, depuis lors, ces derniers ne s'aventurèrent plus dans le voisinage de Suffolk.

Nous avons indiqué ailleurs la distribution des forces qui, sous le général Foster, étaient chargées de défendre, contre tout retour offensif de l'ennemi, les bourgs et les ports principaux de la mer intérieure de la Caroline du Nord. Établi à l'embouchure de trois grandes rivières, à portée de chemins de fer fort importants pour la confédération, il avait prouvé, par son expédition contre Goldsborough, en novembre 1862, que sa présence n'était pas une vaine menace.

La marine fédérale liait entre elles les diverses stations de l'armée de terre, les protégeait au besoin, grâce à sa puissante artillerie, et prenait part aux reconnaissances, aux petites expéditions qui étaient entreprises pour empêcher l'ennemi de s'en approcher. Ainsi, le 8 janvier, deux vapeurs, combinant leurs mouvements avec ceux d'un régiment de cavalerie,

remontèrent la rivière de Pamunkey jusqu'au White-House, et détruisirent d'importants dépôts de grains; le 30 du même mois, une canonnière fédérale entra dans les eaux de la rivière de Perquiman, qui descend du Dismal-Swamp dans l'Albemarle-Sound, atteignit le bourg de Hertford et détruisit le pont d'une route par laquelle les confédérés tiraient des approvisionnements des districts voisins. Enfin, le 4 mars, une expédition navale dispersa des bandes de partisans dans la baie de Pungo, sur le Pamlico-River.

Le rôle imposé à la marine était difficile et dangereux : il fallait naviguer, par tous les temps, sur une côte difficile, privée de phares, souvent occupée par l'ennemi, et poursuivre les *blockade-runners* au risque de se jeter sur les récifs. Les bâtiments, pour la plupart anciens navires de commerce, étaient souvent commandés par des officiers improvisés. Le 14 janvier, le vapeur Columbia fit naufrage près de Masonboro-Inlet sur la côte de la Caroline du Nord; malgré les efforts d'un bâtiment envoyé à son secours, il fut détruit par l'ennemi, et son équipage fait prisonnier. Le 23 février, deux navires unionistes ayant essayé d'attaquer un *blockade-runner*, à l'entrée de la rivière du cap Fear, furent repoussés par le feu

du fort Casswell, ancien ouvrage fédéral qui en défendait l'entrée.

Aux approches de la belle saison, dès le milieu de mars, les confédérés résolurent d'employer les forces réunies dans ces parages à une campagne offensive. Ils se proposaient, non plus d'inquiéter seulement les fédéraux et de les resserrer dans leurs positions, mais de leur reprendre toutes ces positions. Longstreet devait diriger leur effort principal contre Suffolk, dont la chute entraînerait celle de Norfolk.

Une fois maîtres de ce beau port et de son arsenal, ils pouvaient de nouveau fermer le James-River, c'est à-dire la route la plus directe de Richmond, la seule capable d'approvisionner une armée assiégeant cette capitale; ils pouvaient même inquiéter les navires fédéraux jusque sur la baie de Chesapeake. Afin de faciliter cette opération, Hill reçut l'ordre d'attirer l'attention des généraux unionistes du côté de la Caroline du Nord et de leur faire croire que l'attaque serait dirigée contre les troupes de Foster, dont le nombre venait d'être singulièrement réduit.

En effet, à la fin de janvier, le gouvernement de Washington, voulant sans doute donner satisfaction à l'opinion publique dans le Nord, qui réclamait toujours la prise de Charleston et s'irritait de voir encore

debout le berceau de la Sécession, se décida à envoyer un puissant renfort aux troupes réunies à Beaufort, sous les ordres de Hunter : Foster reçut l'ordre de lui amener douze mille de ses meilleurs soldats. C'était une grande faute, car ces forces, eussent-elles même réussi à prendre Charleston, chose fort douteuse, comme l'événement le prouva, le seul résultat eût été la vaine satisfaction d'une haine politique et n'aurait eu presque aucune influence sur la guerre. Pour atteindre ce but, on exposa inutilement deux divisions, aguerries et organisées, à un climat meurtrier, tandis que, dans la Caroline du Nord, pays beaucoup plus sain, elles auraient pu, sous la direction de Foster, continuer les opérations qu'elles avaient si bien commencées l'automne précédent. Ces opérations, dirigées contre les chemins de fer qui alimentaient Richmond, pouvaient être considérées comme liées à celles de l'armée du Potomac et devaient tôt ou tard lui être d'un grand secours. Le gouvernement fédéral, par une incroyable négligence, ne donna même pas avis à Hunter du puissant renfort qu'il lui envoyait ainsi. Foster s'était embarqué, le 2 février, à Beaufort, dans la Caroline du Nord. Lorsqu'il arriva à Port-Royal, rien n'était prêt pour ses soldats. Il fut reçu comme un intrus; bientôt après Hunter profita d'une courte

absence de Foster pour dissoudre le corps qu'il avait amené et en répartit les éléments dans ses propres brigades. Une querelle s'ensuivit naturellement entre les deux chefs, et ce dernier fut obligé de retourner seul à Newberne ; il laissait entre les mains de Hunter les troupes qu'il avait formées et qui devaient rester trop longtemps inactives dans les Sea-Islands. Il chercha à dissimuler à l'ennemi cet affaiblissement en employant de son mieux les forces qui lui restaient, et auxquelles vinrent bientôt s'adjoindre quelques recrues. Il entreprit, à cet effet, dans le courant de mars, plusieurs reconnaissances dans l'intérieur des terres ; mais il ne put tromper les confédérés, qui étaient parfaitement informés de tout ce qui se passait dans ses camps. L'occasion était belle pour eux : Foster, menacé, ne pouvait manquer de demander des renforts à Keyes, et, s'il était abandonné à ses propres forces, on essaierait, au lieu de faire une simple démonstration, de le jeter à la mer. Hill commença par tenter un coup de main sur le fort Anderson, ouvrage considérable que les fédéraux élevaient sur la rive gauche du Neuse en face de Newberne. C'était inquiéter Foster sur le point le plus important de son commandement. Le 13 mars, le général Pettigrew, suivant des chemins détournés avec une ou

deux brigades confédérées, profita de ce que la plupart des navires fédéraux qui surveillaient le Neuse étaient absents, pour arriver à l'improviste sur le fort occupé par une faible garnison. La première attaque fut conduite avec vigueur; mais, après un engagement peu meurtrier, le feu bien dirigé de deux canonnières fédérales ne tarda pas à faire battre en retraite les assaillants.

Poursuivant l'exécution de ce plan, Hill, qui s'efforçait de grossir le nombre de ses soldats aux yeux de ses adversaires, les porta des rives du Neuse à celles du Tar-River; il vint le 30 mars investir, avec une division, la petite ville de Washington, dont les fédéraux avaient fait une place de ravitaillement pour leur flotte et qui était entourée d'une enceinte de redoutes et d'épaulements. Cette place, située sur la rive gauche du Tar, était occupée par une faible garnison; deux canonnières étaient à l'ancre dans la rivière. Pendant que l'infanterie confédérée occupait d'anciens ouvrages, élevés l'année précédente lorsque cette même ville avait été attaquée, des détachements considérables, avec une puissante artillerie, s'établirent sur la rive opposée, enlevèrent les bouées qui marquaient le chenal, et réussirent ainsi à bloquer la garnison. A la première nouvelle de l'attaque, le gé-

néral Foster s'était rendu par mer à Washington, et il était arrivé dans cette ville avant l'investissement. Deux brigades l'avaient suivi de près sur des transports avec des munitions, et la plupart des navires stationnés dans la mer intérieure vinrent pour lui prêter leur concours. Mais les batteries confédérées, habilement placées et parfaitement servies, réussirent à empêcher le passage des transports. Les tentatives de débarquement faites par les fédéraux furent repoussées, et ce fut avec la plus grande peine qu'un seul navire, le Mac-Denner, réussit, en forçant le blocus, à porter aux assiégés, avec les munitions dont ils commençaient à manquer, le renfort d'un régiment d'infanterie. Les troupes envoyées par terre de Newberne ne furent pas plus heureuses. La brigade Spinnola, qui avait quitté, le 8 avril, le fort Anderson, fut arrêtée, le surlendemain, à Blounts-Mills, par la cavalerie confédérée, et obligée de rebrousser chemin. Une seconde expédition, formée de toute la division Naglee, fut organisée quelques jours après, mais elle ne put se mettre en marche que le 17. Cependant la garnison de Washington faisait bonne contenance, malgré la position périlleuse dans laquelle elle se trouvait, et le feu des canonnières ne permit pas aux assiégeants de s'approcher assez près de la place

pour lui donner l'assaut. Ils ne semblent pas du reste, avoir songé sérieusement à l'attaquer de vive force, leur but, nous l'avons dit, étant surtout de détourner l'attention des fédéraux de la campagne qu'ils préparaient ailleurs. Toutefois les bâtiments unionistes, constamment exposés à leur feu, avaient beaucoup souffert; le ravitaillement de la garnison devenait de plus en plus difficile, et elle attendait avec une vive impatience les secours qui devaient lui venir par terre, lorsque, le 16 avril, les assiégeants disparurent brusquement.

Les nouvelles que Hill avait reçues de Longstreet lui avaient dicté cette détermination, et, tournant le dos à Washington, il s'était mis en marche, avec tout son monde, pour rejoindre ce dernier. La démonstration qu'il venait de faire avait pleinement réussi. En effet, Foster, se voyant sérieusement menacé, avait demandé des renforts. On lui promit dix mille hommes, dont trois mille devaient être détachés du 4^e corps d'armée.

Hill, qui avait une nombreuse division sous ses ordres, avait persuadé aux Caroliniens, et par eux aux fédéraux, que ses forces étaient plus considérables. Longstreet ayant de son côté répandu le bruit qu'il allait conduire ses troupes à Charleston, les autorités

militaires fédérales y avaient ajouté foi, et craignirent d'autant moins d'enlever une brigade à Peck, que celui-ci avait reçu, le 14 mars, la division Getty, détachée du 9^e corps, qui portait son effectif de neuf à quatorze mille hommes. C'est ce que Longstreet, parfaitement informé par ses espions de ce qui se passait dans les camps fédéraux, attendait pour frapper contre Suffolk un coup décisif. Le 10 avril, les troupes destinées à rejoindre Foster s'embarquèrent dans les wagons qui devaient les conduire de Suffolk à Norfolk : au moment où le premier train allait partir, Peck reçut du général Viele, qui commandait cette dernière place, une dépêche l'avertissant que toute l'armée de Longstreet était en marche pour l'attaquer. Une lettre saisie, par un heureux hasard, quelques instants auparavant, sur un émissaire confédéré, avait révélé à propos les préparatifs de l'ennemi, l'arrivée d'un équipage de pont et la concentration qui se faisait dans les lignes du Blackwater. Peck garda toutes ses troupes et se mit en mesure de recevoir l'attaque qui lui était annoncée.

La place de Suffolk formait un vaste camp retranché, composé de redoutes et de lunettes, reliées par une enceinte continue de seize kilomètres de déve-

loppement ; malgré son étendue, cette enceinte était facile à défendre, dix kilomètres étant protégés par des cours d'eau. Au nord, elle était bordée par les eaux profondes du Nansemond ; à l'ouest, par un affluent important de la rive droite de ce fleuve ; au nord-est, par le gros ruisseau appelé le Jericho-Creek. Au sud-est, l'enceinte avait été tracée, au delà de ce ruisseau, pour commander l'isthme qui le sépare du Dismal-Swamp ; cet isthme était coupé en outre par le canal de décharge qui porte les eaux du marais au Nansemond. Au sud, une double ligne d'ouvrages suppléait à l'absence d'obstacles naturels. Mais Peck n'avait pas seulement à défendre l'espace compris entre le fleuve et le marais. Au-dessous de Suffolk, le Nansemond serpente sur une longueur de six kilomètres à vol d'oiseau, ou de douze en suivant des sinuosités, jusqu'à un promontoire appelé Hills-Point, où le fleuve, recevant de l'ouest les eaux d'une rivière appelée le Western-Branch, forme un vaste estuaire qui prend le nom de Nansemond inférieur.

Cet estuaire était trop large pour que les confédérés pussent songer à le franchir. Mais une barre peu profonde à la hauteur de Hills-Point interdit aux grands navires l'accès du Nansemond supérieur. Entre Suf-

folk et Hills-Point, le fleuve, étroit et tortueux, bordé d'épaisses forêts, alimenté par des ruisseaux marécageux, était très difficile à défendre et semblait inviter Longstreet à tenter un passage de vive force : il avait l'équipage de pont nécessaire pour cette opération, et sa supériorité numérique lui permettait de l'entreprendre. En effet, il avait quitté les lignes du Blackwater avec ses quatre divisions, fortes d'environ trente mille hommes.

Persuadé que les démonstrations de Hill avaient réussi à affaiblir Peck et à le tromper sur ses intentions, il voulait profiter de sa force pour enlever par surprise les ouvrages de Suffolk. C'était une riche proie, bien digne de tenter l'habile lieutenant de Lee, qui, investi pour la première fois d'un commandement indépendant, brûlait du désir de se signaler par un coup d'éclat. Outre la forte garnison qui, forcée dans ses retranchements, serait réduite à capituler, la place de Suffolk contenait une nombreuse artillerie, des approvisionnements de tout genre, et, entre autres, plus de cent kilomètres de rails de chemin de fer. D'ailleurs, une fois maître de ce point, Norfolk était à sa merci avec son arsenal indispensable à la flotte qui bloquait le James-River. Le 12 avril, les troupes étaient en marche

sur les routes qui, venant de l'ouest et du sud, convergent à Suffolk, et Hood, suivant celle de South-Quay, enlevait les avant-postes de la cavalerie que Peck avait envoyée en reconnaissance vers le Black-water.

Le lendemain, vers midi, les confédérés paraissaient à la fois sur les deux rives du Nansemond. Les divisions Anderson et Pickett, arrivant du sud, l'une par la route qui débouchait sur le fort Dix, l'autre par celle de Somerton, refoulaient les fédéraux dans leurs ouvrages, tandis qu'à l'ouest, Hood, suivant le chemin de fer de Roanoke, venait border le cours d'eau qui protégeait le front fédéral, et que French, descendant la rive gauche du Nansemond, paraissait en face de Suffolk. Mais les défenseurs de cette place étaient bien préparés : ils avaient à leur tête un chef et des lieutenants dont l'intelligence et l'activité devaient suppléer à leur petit nombre. Peck avait confié à Getty la garde de la longue ligne du Nansemond, de Suffolk à Hills-Point, l'endroit le plus faible de toute sa ligne ; il occupait lui-même, avec sa division, le camp retranché et les bords du canal de décharge, et avait posté un détachement de cavalerie à South-Mills, au sud du Dismal-Swamp, pour couvrir la route qui, passant, de ce côté, autour du marais,

aurait permis à l'ennemi de gagner Norfolk en tournant ses positions.

La marine fédérale n'était représentée dans les eaux de Suffolk que par un bateau de rivière portant une batterie d'obusiers légers et par deux petits navires pris en location par les agents du ministère de la guerre. Mais l'amiral Lee envoya aussitôt à leur secours tous les bâtiments, se trouvant sur la rade de Newport-News, auxquels leur faible tirant d'eau permettait de franchir les bas-fonds du Nansemond. Dès le 12 au soir, les forces navales réunies dans cette rivière comptaient deux navires au-dessous de la barre de Hills-Point et six au-dessus; quatre autres devaient les suivre de près. Ils étaient, il est vrai, trop légèrement construits pour pouvoir résister à l'artillerie ennemie : c'étaient, les uns des vapeurs destinés à faire le service des rivières, et dont le fond plat supportait une frêle construction de fer et de planches, les autres de petits bateaux de commerce dont la faible membrure résistait mal au recul de l'artillerie. Mais ils étaient commandés par deux officiers énergiques et audacieux. Le lieutenant Lanson était chargé de garder le Nansemond au-dessus de Hills-Point, et le lieutenant Cushing au-dessous. Ce dernier, qui devait se distinguer dans le cours de la guerre par plusieurs

actions d'éclat, avait le commandement supérieur en vertu de son ancienneté.

En arrivant devant les ouvrages fédéraux, mis en parfait état de défense, pourvus d'une forte artillerie, et bien garnis par l'infanterie de Peck, Longstreet reconnut que toute surprise était impossible et ne crut pas devoir tenter une attaque de vive force. Il voulut profiter de sa supériorité numérique pour tourner ces ouvrages. Tandis que les divisions Anderson et Pickett occuperaient les assiégés sur la rive droite du Nansemond, Hood devait se joindre à French pour forcer le passage au-dessous de Suffolk. La nature de la rivière entre cette ville et Hills-Point était, nous l'avons dit, favorable à une telle opération; les sept mille hommes de Getty avaient bien de la peine à surveiller efficacement les douze kilomètres confiés à leur garde. Le premier soin de Longstreet, avant de tenter le passage, fut de se débarrasser des navires fédéraux qui pouvaient interrompre l'opération ou couper ses ponts s'il réussissait à en jeter d'une rive à l'autre. A cet effet, de forts épaulements furent élevés devant les coudes principaux du fleuve, et l'artillerie de campagne, dissimulée dans la forêt, se tint prête à venir les occuper dès qu'un des bâtiments ennemis serait en vue. Il semblait que ces navires,

dont toutes les œuvres vives et la machine n'avaient aucune protection, dussent être promptement détruits ou obligés de regagner la mer, laissant ainsi aux confédérés toute liberté de passer. Pour détourner l'attention des fédéraux pendant que l'on construisait ces ouvrages, les troupes stationnées au sud de Suffolk firent de fortes démonstrations contre cette place dans la journée du 13, tandis qu'une nuée de tirailleurs, embusqués sur la rive gauche, cherchaient à inquiéter la flottille de Lanson.

Dès le lendemain 14, quelques-unes des batteries confédérées se trouvèrent prêtes : l'occasion d'essayer leur force ne devait pas se faire attendre. La flottille, obligée de surveiller tout le cours du fleuve, descendait, le matin de ce jour, vers l'estuaire du Nansemond inférieur, sur les bords duquel l'ennemi s'était montré, lorsque soudain une batterie ennemie ouvrit le feu contre elle. Les plus petits navires la dépassèrent sans beaucoup de dommages ; mais le vapeur de rivière, le Mount-Washington, offrant une bien plus grande surface, fut percé de plusieurs boulets et sa machine endommagée. Manœuvrant mal dans cet état, il vint échouer près de la barre en face de Hills-Point. Les confédérés, voyant sa situation, amenèrent aussitôt des pièces de campagne, qu'ils placèrent dans un

léger épaulement, en voie de construction sur ce point, et commencèrent à le cribler de coups à sept cents mètres de distance. Il aurait été infailliblement détruit, malgré l'énergie avec laquelle Lanson se défendit, si le lieutenant Cushing n'était arrivé, fort à propos, à son secours, avec le vapeur Barney. Pendant quatre heures, ces deux navires, ainsi que le bateau de rivière le Stepping-Stones, tinrent tête à l'artillerie et aux tirailleurs confédérés, jusqu'à ce que la marée permit au Mount-Washington de se dégager et de reprendre sa marche. Cushing ne le rejoignit qu'après avoir réduit au silence les canons ennemis. Mais cet engagement coûta cher aux bâtiments fédéraux, qui eurent un grand nombre de blessés à leur bord, et furent fortement endommagés par les projectiles des confédérés.

Dès le lendemain, ceux-ci, encouragés par les résultats qu'ils avaient obtenus, armèrent plusieurs nouvelles batteries sur la rive gauche du fleuve. Mais le général Getty, sur la rive opposée, n'avait pas été non plus inactif. Afin de pouvoir porter plus facilement ses forces sur le point qui serait menacé, il avait construit, le long du fleuve, une route nouvelle qui en franchissait les affluents, jusqu'alors impraticables, et reliait divers ouvrages élevés en face de

l'ennemi. Ces ouvrages furent promptement armés aussi, et la principale batterie des confédérés, construite à la pointe de Northfleet pour couvrir leur passage, fut si vigoureusement canonnée, qu'elle se trouva bientôt réduite au silence. Lanson en profita, le lendemain, pour remonter la rivière, où la présence de ses navires était un puissant encouragement pour les troupes de terre. Celles-ci avaient été constamment pressées par les tirailleurs ennemis, qui cherchaient le point faible de la ligne fédérale, mais sans l'attaquer sérieusement. En effet, Longstreet avait changé de tactique. Il rassemblait ses forces au-dessous de Suffolk, comptant bien qu'en multipliant ses batteries le long du fleuve, il finirait par en commander complètement le cours et pourrait alors opérer un passage qu'il n'osait pas tenter de vive force. En reculant devant les hasards de cette opération, dans l'espoir de rendre son succès plus certain, il laissa, au contraire, à ses adversaires le temps de se préparer et de compléter leurs moyens de défense. Cependant il faillit réussir. La batterie de Hills-Point avait été achevée, son relief la mettait à l'abri du feu de la flotte; les pièces, démontées le 13, avaient été remplacées par d'autres d'un plus fort calibre; quoique leur champ de tir fût restreint par les embra-

sures, elles commandaient parfaitement la passe et causèrent encore de sérieux dommages à la flottille lorsqu'elle remonta à Suffolk. Lanson voulut la détruire. Le 16 au soir, il mit à terre quelques compagnies d'infanterie; mais ces troupes, saisies d'une terreur panique, se firent rembarquer sans s'être approchées de l'ennemi. L'amiral Lee, croyant que ses navires étaient trop exposés dans le cours sinueux du Nansemond, leur ordonna alors d'évacuer la partie du fleuve comprise entre Suffolk et Hills-Point; c'était inviter l'ennemi à tenter un passage que les troupes unionistes, découragées par la retraite des canonnières, n'auraient pu empêcher.

Heureusement pour les fédéraux, Lanson ne se résigna pas si facilement à abandonner la partie : de concert avec le général Peck, il résolut de tenter encore un coup de main sur la batterie de Hills-Point. Cette fois, le général Getty voulut conduire lui-même ses soldats, afin de les encourager par son exemple. Des retards font perdre une nuit; enfin l'attaque est fixée au 19 au soir. Le temps presse ; car, la veille, deux navires ayant remonté le fleuve, la batterie leur a fait beaucoup de mal et a tué leurs deux pilotes. Deux ouvrages ont été construits et armés par les fédéraux en face de cette batterie ; à six heures du

soir, ils ouvrent le feu contre elle, appuyés par toute la flottille réunie à cet effet, sauf le Stepping-Stones, qui est chargé de troupes cachées à la vue de l'ennemi par des toiles et descend le fleuve comme s'il voulait forcer le passage. Au moment où il se trouve à hauteur de la batterie, les unionistes cessent le feu et Lanson, tournant brusquement son navire, le fait échouer à quelques mètres au-dessus de la redoute confédérée. Avant que ses défenseurs aient pu retourner les pièces contre les assaillants, ceux-ci ont débarqué, et, s'élançant sous la conduite du général Getty, ils sont déjà au milieu d'eux. Une seconde batterie s'élève en arrière de la première, dont elle est séparée par un profond ravin. Une partie des confédérés cherche à s'y défendre; mais à peine ont-ils tiré un coup de canon, que les obusiers, débarqués par Lanson, ouvrent le feu contre eux; les soldats fédéraux les poursuivent jusque dans l'ouvrage, malgré les obstacles du terrain, et les obligent à se rendre. Cent soixante et un prisonniers et cinq pièces de canon restent aux mains des vainqueurs, qui laissent une forte garnison dans la redoute. Ils n'ont eu, de leur côté, que quelques blessés.

Ce brillant fait d'armes paralysa complètement les confédérés. Au lieu de chercher à passer le fleuve, ils

s'occupèrent uniquement de protéger leurs positions, qu'ils crurent toutes menacées à la fois. Longstreet, reconnaissant que le passage du Nansemond serait non moins difficile que la prise d'assaut des lignes de Peck, résolut de réduire celles-ci par les procédés plus lents d'un siège régulier. Les faibles épaulements que ses soldats avaient élevés furent transformés en parallèles, dont les savants détours se multiplièrent de plus en plus. Pour pousser les opérations avec vigueur, il fallait plus de monde et de plus puissants canons. Hill, qui se dirigeait déjà sur Suffolk après avoir abandonné l'investissement de Washington dans la Caroline du Nord, reçut l'ordre de presser sa marche, et des pièces de gros calibre furent envoyées de Richmond pour armer les batteries des assiégeants.

L'évacuation de la redoute de Hills-Point, ordonnée dès le 20 par Peck, et qui amena la retraite des navires fédéraux au-dessous de la barre, ne décida pas les sudistes à reprendre l'offensive. Se contentant d'augmenter leurs ouvrages, ils laissèrent ce rôle aux fédéraux, dont l'arrivée de quelques renforts venait encore de relever le courage. Ainsi, le 22, Cushing débarqua avec ses marins sur la côte occidentale de l'estuaire et conduisit une reconnaissance jusqu'au village de Chucatuck, à cinq kilomètres dans

l'intérieur : à son retour, il repoussa un parti de cavalerie qui cherchait à l'envelopper. Deux jours après, à l'autre extrémité de la ligne, près du Dismal-Swamp, la brigade du général Corcoran, soutenue par deux autres détachements, fit, sur les routes d'Edenton et de Somerton, une sortie qui délogea les confédérés de leurs avant-postes et les rejeta sur leurs principaux ouvrages. Depuis cette date, les opérations se bornèrent, de part et d'autre, à la construction de nouvelles batteries et à un échange constant de projectiles, sans qu'aucun parti prît sérieusement l'offensive. Dans ces duels d'artillerie, l'avantage resta invariablement aux fédéraux, qui, avec leurs canons mieux servis, réduisaient au silence ceux des sudistes toutes les fois qu'ils se démasquaient. Longstreet n'avait alors que des batteries de campagne.

Il ne tarda pas cependant à recevoir des pièces de siège, envoyées de Richmond. Celles-ci se trouvant enfin placées dans les travaux d'approche des confédérés et dans quelques-uns des ouvrages situés sur le fleuve, il essaya, le 30 avril, la portée de leurs projectiles. D'autre part, les têtes de colonne de Hill venaient d'atteindre ses camps, et, le 2 mai, toutes les forces de ce général, évaluées à plus de dix mille hommes, étant arrivées, il semblait que le moment

fût venu de frapper un coup décisif. Mais les nouvelles que le gouvernement de Richmond reçut le même jour des bords du Rappahannock en suspendirent l'exécution, fort à propos pour les fédéraux. En apprenant le mouvement qui avait amené, le 1^{er} mai, l'aile droite de Hooker à Chancellorsville, M. Jefferson Davis, suivant le désir exprimé par Lee, avait télégraphié à Longstreet de revenir immédiatement à Richmond avec toutes ses forces. Il devait, selon les événements, couvrir la capitale ou rejoindre l'armée de la Virginie septentrionale. Il n'avait pas un moment à perdre pour exécuter les ordres du Président. Longstreet ne resta devant Suffolk que le temps nécessaire pour retirer son matériel, et, le 3 mai, un an, jour pour jour, après l'évacuation de Yorktown, il abandonna toutes ses positions, qui furent occupées le lendemain par les forces fédérales de terre et de mer.

Sa première étape fut sur le Blackwater. Dès le 3 au matin, Peck a eu vent de la retraite de l'ennemi. Voulant s'éclairer tout de suite sur ses mouvements, afin de se mettre en garde, s'ils ne sont qu'une feinte, et de le harceler, s'il se replie vers Richmond, il fait aussitôt marcher la plus grande partie de sa petite armée, sans se laisser intimider par la supériorité nu-

mérique de ses adversaires. Getty, avec environ sept mille hommes, franchit le Nansemond au pont de Suffolk et s'avance rapidement, à leur suite, sur la route directe de Richmond, qui passe par Providence-Church et longe le chemin de fer de Petersburg au sud du Western-Branch. Pendant ce temps, deux détachements traversent la rivière plus bas, dans l'espoir de tomber sur le flanc de l'arrière-garde ennemie. Débarquant, l'un à hauteur du village de Chuckatuck et l'autre à Hills-Point, ils remonteront les deux rives du Western-Branch. Mais Longstreet a pris toutes ses dispositions pour couvrir la retraite de son armée. La plus grande partie de la division Hill forme l'arrière-garde; et, profitant de tous les avantages que lui offre le terrain, elle le dispute pied à pied à Getty, depuis midi jusqu'au soir. Les fédéraux, qui n'ont pu l'entamer, malgré plusieurs attaques vivement conduites, s'arrêtent épuisés à la nuit, tandis que les sulistes profitent de l'obscurité pour rejoindre le corps de bataille sur les bords du Blackwater. Les deux autres détachements ont été séparés et paralysés par la cavalerie de Longstreet, qui a empêché le premier de passer sur la rive droite du Western-Branch et a rejeté le second sur Hills-Point.

Dès le 4 au matin, les unionistes, ayant constaté que leurs adversaires ont franchi le Blackwater, renoncent à la poursuite. Cependant, quoiqu'il ne soit plus inquieté, Longstreet ne peut faire faire à son armée de longues étapes. Les chemins de fer dont il dispose, étant en fort mauvais état, suffisent à peine à l'approvisionner et ne peuvent servir au transport de son infanterie, que l'arrivée de Hill a portée à six divisions. Aussi n'atteint-il Richmond que le 10 mai. Le 11, son arrière-garde abandonne la ligne du Blackwater.

Le sort des armes s'était prononcé, depuis une semaine, sur les bords du Rappahannock, mais la victoire avait singulièrement affaibli l'armée de Lee. Privée de Jackson et de dix mille de ses plus vaillants soldats, cette armée, pour remplir la tâche qui lui était assignée, avait besoin d'un puissant renfort. Longstreet, en la rejoignant avec ses quatre divisions, lui permit d'entreprendre la campagne offensive que nous raconterons dans le prochain volume.

Au commencement du siège de Suffolk, les confédérés avaient fait une forte démonstration contre Williamsburg. Afin d'en prévenir le retour, le général Keyes, après avoir reconnu lui-même le cours du Mattapony, fit débarquer un détachement d'infanterie

à West-Point, à l'entrée de cette rivière dans le York-River. Ces troupes, établies dans un fortin sous la protection des canonnières, étaient une menace pour les confédérés qui occupaient la péninsule, et elles tenaient libre l'entrée de la rivière. A la fin de mai, Keyes, craignant que les sudistes ne réussissent à enlever cette garnison, la retira ; mais, peu de jours après, le 4 juin, il combina avec la marine une nouvelle expédition dans les eaux du Matlaponny. Profitant de ce que l'évacuation de West-Point avait endormi la vigilance de l'ennemi, les canonnières fédérales remontèrent la rivière jusqu'à trente-deux kilomètres au-dessus de son embouchure : les troupes, débarquées de nuit, allèrent détruire de fond en comble une importante fonderie à Aylett, et, le but de l'expédition étant accompli, revinrent, sans encombre, à Yorktown.

La marine, on le voit, apportait un puissant concours aux troupes de terre disséminées sur la côte de la Virginie et de la Caroline du Nord. Nous ne nous arrêterons pas à énumérer les prises qu'elle fit dans ces eaux, et, n'ayant plus aucun incident remarquable à noter avant le 1^{er} juillet, date que nous ne franchissons pas dans ce chapitre, nous passerons à la seconde partie, c'est-à-dire à ce qui concerne la côte

de la Caroline du Sud, de la Géorgie et de la Floride orientale.

Nous avons laissé, à la fin de 1862, les fédéraux maîtres d'un grand nombre de points sur cette côte. Leur dépôt central est dans la baie de Port-Royal, où leur flotte trouve un abri excellent pour se ravitailler et auprès de laquelle sont établies leurs troupes de terre. Ces forces sont réunies pour bloquer Charleston et l'attaquer à la fois par terre et par mer.

Depuis que Hunter a succédé à Mitchell, le 30 octobre 1862, la saison pluvieuse ne lui a pas permis d'entreprendre une telle opération. En attendant une époque plus favorable, la flotte de l'amiral Dupont se prépare au rôle qu'elle aura à jouer dans ce siège en essayant la force de ses navires blindés contre les ouvrages que l'ennemi possède encore sur la côte. En effet, en prévision des combats qu'il aurait à livrer dans la baie de Charleston, le gouvernement fédéral avait donné à Dupont tout ce qu'il possédait alors de navires de ce genre. Le Monitor, qui avait péri le 30 décembre en allant le rejoindre, avait été remplacé, dès le 24 janvier, par un autre bâtiment semblable, par un *monitor*, pour employer le nom appliqué désormais à toute cette classe de navires, appelé le Montauk. D'autres devaient le suivre pro-

chainement. Afin d'éprouver la force de résistance de ce nouveau bâtiment, Dupont l'envoya dans la rivière d'Ogeechee pour attaquer un grand ouvrage construit par l'ennemi, sous le nom de fort Mac-Allister, à Genesis-Point, qui fermait aux fédéraux la navigation de cette rivière. Ils auraient d'autant plus désiré pénétrer dans l'Ogeechee que le vapeur le Nashville, dont nous avons parlé plus haut, s'était réfugié dans ses eaux quelques mois auparavant : ils savaient qu'il avait été équipé et armé pour la course, et craignaient qu'un heureux hasard lui permit d'éluder le blocus.

Le 27, le Montauk, sous les ordres du capitaine Worden, celui-là même qui s'était illustré dans le commandement du Monitor à Hampton-Roads, s'embossa à mille mètres du fort Mac-Allister et, pendant quatre heures, dirigea contre cet ouvrage le feu de ses deux grosses pièces de onze et de quinze pouces. Les confédérés répondirent vigoureusement jusqu'à la fin, quoiqu'un obus ennemi eût démonté une pièce, tué un officier et blessé sept soldats. Le Montauk se retira après avoir épuisé toutes ses munitions. Il portait la marque de nombreux boulets qui ne lui avaient fait aucun mal, et Worden, satisfait de cette expérience, faite à frais communs avec l'ennemi, donna

un témoignage favorable à cette nouvelle machine de guerre.

Cependant les confédérés étaient bien décidés à employer également ce genre de machines contre leurs adversaires; au lieu de se laisser décourager par la perte du *Manassas*, du *Virginia*, de l'*Arkansas* et des autres *rams* qu'ils avaient lancés contre les flottes fédérales, les succès éphémères de ces navires leur avaient inspiré une grande confiance. Grâce à l'activité du général Ripley et du commodore Ingraham, qui commandaient les forces de terre et de mer à Charleston, deux coques de navires à vapeur avaient été fortement blindées, à la façon du *Virginia*, munies d'un éperon et garnies de quelques gros canons : ces *ironclads* improvisés reçurent le noms de *Palmetto-State* et de *Chicora* et se trouvèrent complètement équipés dans le mois de janvier. Les confédérés avaient ainsi devancé leurs adversaires, qui, à cette date, n'avaient pas encore un seul navire blindé devant Charleston. Cette supériorité ne pouvait être de longue durée; ils résolurent d'en profiter et ne tardèrent pas à en trouver l'occasion. Ils apprirent que les deux plus puissants bâtiments de la flotte ennemie, les corvettes le *Powhatan* et le *Canandaigua*, avaient été, par une singulière imprudence, envoyés en même temps à

Port Royal pour prendre du charbon. Tous les autres, au nombre de dix, étaient d'anciens navires de commerce : ils étaient armés de grosses pièces, il est vrai, mais leur coque ne pouvait résister aux projectiles, et leurs chaudières étaient particulièrement exposées.

Nous avons décrit ailleurs les abords du port de Charleston. Une ligne de bancs de sable s'étend du nord au sud à plusieurs kilomètres à l'est, laissant du côté de Sullivans-Island trois passes peu importantes, tandis que la passe principale, appelée Main-Ship-Channel, serre la côte de Morris-Island sur une longueur de sept à huit kilomètres et débouche dans la haute mer à l'extrémité méridionale du banc. Les navires chargés de pierres que les fédéraux avaient coulés dans ces passes avaient été engloutis par le sable avec leur cargaison, les passes étaient libres, mais l'entrée de chacune était, comme auparavant, marquée par une barre peu profonde. La flotte de blocus se tenait en dehors de ces barres, et avait ainsi une grande étendue de mer à surveiller. Une partie observait les passes du nord ; le reste, séparé par une distance considérable, gardait l'entrée principale. Le Housatonic, l'Augusta et deux autres formaient la division du nord ; le Mercedita et le Keystone State, bâ-

timents l'un de huit cents et l'autre de quatorze cents tonneaux, étaient devant la barre du sud ; le Memphis et le Quaker-City, plus en arrière. Le 30 janvier au soir, toute la flotte, comme d'habitude, était sous vapeur, amarrée sur des corps-morts, prête à courir sus aux *blockade-runners* qui pouvaient se présenter. Elle avait fait, dans la journée, une capture importante, celle du vapeur anglais le Princess-Royal, venant des Bermudes ; et l'espoir de nouvelles prises non moins lucratives stimulait la vigilance des équipages unionistes. Mais un brouillard épais, étendu sur une mer parfaitement calme, enveloppait chacun de leurs navires d'un voile impénétrable aux yeux les plus exercés.

Le commodore Ingraham profita de ce brouillard pour s'engager inaperçu dans la passe principale, sur le Palmetto-State, suivi du Chicora ; et, bravant, malgré la nuit, toutes les difficultés de cette navigation, il franchit la barre à quatre heures du matin, bien sûr de n'avoir pas à aller loin pour rencontrer l'ennemi, qu'il comptait surprendre. En effet, découvrant à travers la brume le feu du Mercedita, il se dirige rapidement sur ce navire. Le Palmetto-State n'est plus qu'à cent mètres lorsqu'il est signalé par la sentinelle, et, avant qu'on ait pu distinguer nettement sa coque,

à peine élevée de quelques pieds au-dessus de l'eau, il s'est tellement rapproché, que le bâtiment ennemi ne peut pas donner à ses pièces l'inclinaison nécessaire pour l'atteindre. Il tire alors contre son adversaire un seul coup de canon qui perce sa chaudière, et, l'abordant presque au même moment, il lui ouvre dans le flanc une large voie d'eau. Les fédéraux se sentent perdus et crient qu'ils se rendent. Ne voulant pas charger son navire de prisonniers, Ingraham reçoit à son bord un officier fédéral, qui capitule au nom de tout l'équipage et se reconnaît prisonnier sur parole. Sans s'occuper davantage du *Mercedita*, qui réussit à fermer la voie d'eau et se laisse dériver en pleine mer, le *Palmetto-State* se joint au *Chicora* pour attaquer le *Keystone-State*, qui se prépare au combat. Les deux *ironclads* sudistes, approchant ce navire chacun d'un côté, lui envoient quelques obus qui mettent le feu dans son entrepont. Le *Keystone-State*, dont la machine est intacte, s'éloigne rapidement, mais son commandant, le lieutenant Levy, ne se laisse point intimider par le sort du *Mercedita* : il ne veut pas abandonner la partie, éteint l'incendie, et, faisant force de vapeur, il arrive sur le *Chicora*, avec une vitesse de douze nœuds, résolu à l'aborder et à le couler. Malheureusement pour lui, au mo-

ment où il approche, un boulet crève sa chaudière. La vapeur et l'eau bouillante se répandent dans tout le navire; plus d'un quart de l'équipage est tué ou blessé, et le bâtiment désarmé se trouve à la merci de son adversaire. Celui-ci le crible de coups, auxquels, vu le peu de distance qui les sépare, il est, comme le *Mercedita*, hors d'état de répondre : le feu est à bord, l'eau entre de toutes parts. Levy amène son pavillon; mais le capitaine Tucker, commandant du *Chicora*, croyant à une ruse de l'ennemi, ne veut pas reconnaître ce signal et renouvelle le combat un moment interrompu. Ce fut un heureux hasard pour le *Keystone-State*; car, en cet instant, le *Memphis* arrive à son secours, et, malgré les projectiles ennemis, réussit à le prendre à sa remorque, avant que le *Chicora*, fort mauvais marcheur, ait pu le rejoindre. Le *Quaker-City* est venu à son tour échanger des boulets avec les *rams* confédérés, sans se laisser approcher de trop près par eux. Il est six heures; le jour s'est levé. L'*Augusta*, ayant vu de loin le combat, arrive enfin, suivi du *Housatonic*. Ingraham, craignant de se mesurer avec tant d'adversaires à la fois, sur des bâtiments que la lenteur de leurs mouvements rend peu maniables, donne le signal de la retraite et abandonne la poursuite du *Keystone-State*. Les petits navires fédé-

raux se sont prudemment éloignés; mais le Housatonic et l'Augusta poursuivent les confédérés en tirant à grande distance, et cherchent en vain à leur couper la retraite. Pendant que le Mercedita et le Keystone-State se font remorquer loin de la scène du combat, Ingraham repasse la barre et vient prendre position dans le chenal du nord, à un kilomètre seulement des canons du fort Moultrie, où l'attendaient, sur deux petits vapeurs, les autorités de Charleston, qui ne s'étaient pas éloignées des eaux protégées par l'artillerie du fort.

Le combat était terminé à huit heures. Les navires confédérés rentrèrent après midi dans le port de Charleston. Les pertes des fédéraux étaient graves, l'avertissement sérieux. Ils avaient appris que leurs bâtiments de guerre improvisés avaient en face d'eux des adversaires redoutables. Mais le blocus n'avait pas été interrompu un seul instant : malgré leur armure impénétrable, les assaillants n'avaient pu forcer la flotte à s'éloigner des eaux qu'elle était chargée de garder.

Les confédérés voulurent néanmoins profiter de l'avantage relatif qu'ils avaient obtenu, pour proclamer la levée du blocus de Charleston. On sait que, d'après les lois internationales, le blocus d'un port,

pour être reconnu par les neutres, doit être effectif, et les restrictions qu'il leur impose cessent de plein droit si la puissance qui l'a établi ne le maintient pas d'une façon constante, soit qu'elle retire volontairement ses bâtiments, soit que ceux-ci se trouvent obligés de céder la place devant une force supérieure. Le blocus ainsi levé ne peut être rétabli qu'en accordant de nouveau aux neutres tous les délais exigés pour sa proclamation : c'est donc l'ouverture du port assurée pour quelques semaines au moins. Tel avait été le résultat du désastre de Renshaw à Galveston, dont les fédéraux avaient effectivement levé le blocus. Mais l'ouverture de ce port, séparé par de vastes déserts du reste de la confédération, importait peu, tandis que celle de la baie de Charleston eût rendu les plus grands services à la cause du Sud. On voulut faire croire aux puissances neutres que la flotte chargée de surveiller cette baie avait été détruite ou dispersée. Pour cela, on grossit le succès très réel qu'avait remporté le commodore Ingraham, et, quelques agents consulaires, embarqués sur l'un des petits vapeurs qui avaient paru dans les eaux de Moultrie, certifièrent qu'après le combat ils avaient en vain essayé de découvrir la flotte fédérale. Il est probable qu'ils la cherchèrent devant les petites passes du nord, tandis

qu'elle s'était rassemblée à l'entrée de celle du sud pour donner la chasse aux *ironclads*, ce qui n'empêchait pas le blocus d'être effectif. Peut-être leur vue complaisante fut-elle obscurcie par le brouillard. Quoi qu'il en soit, ils se gardèrent bien d'aller eux-mêmes vérifier au large le fait qu'ils prétendaient constater, et leur témoignage, formellement démenti par celui de tous les officiers fédéraux, ne fut pas pris en considération par les puissances neutres. Aucun bâtiment de commerce ne fut assez imprudent pour s'aventurer au milieu de la flotte unioniste sur la foi de la proclamation des autorités confédérées.

Au moment où l'escadre de blocus reprenait ses positions, Dupont apprenait qu'elle avait subi, la veille, un autre échec non loin de la baie de Charleston. Le groupe d'îles qui s'étend au sud de cette baie et sur lequel les fédéraux avaient pris pied depuis longtemps est limité par l'estuaire du Stono-River. Quelques navires unionistes occupaient l'entrée de ce bras de mer, profond mais tortueux, et le remontaient parfois assez loin, à la recherche des *blockade-runners*, qui, disait-on, pouvaient communiquer par là avec Charleston, sans passer par l'entrée que gardait Dupont. Les confédérés résolurent de leur tendre une embuscade, et établirent sur les

deux rives du Stono des batteries, qu'ils armèrent en ayant soin de masquer leur artillerie. Le 30 janvier, le vapeur unioniste l'Isaac-Smith ayant pénétré dans le canal, ils le laissèrent passer sans révéler leur présence; puis, lorsque le navire se trouva à la hauteur de Legareville, il fut assailli par le feu croisé de ces batteries, qui le criblèrent de coups et l'obligèrent bientôt à amener son pavillon. Un autre bâtiment, accouru à son secours, n'eut que le temps de s'échapper pour éviter le même sort. C'était une nouvelle preuve, ajoutée à tant d'autres, de l'imprudence qu'il y avait à engager des navires de bois dans des cours d'eau étroits et sinueux, sans leur donner l'appui de troupes d'infanterie capables d'éclairer les rives sur leur passage.

L'absence des *ironclads* avait failli coûter bien cher à la flotte réunie devant Charleston. Le Montauk, seul navire de cette classe qui se trouvât alors sous les ordres de Dupont, avait été, nous l'avons dit, détaché provisoirement de la flotte. Mais son retour n'était plus désormais pour elle un renfort suffisant. Trois nouveaux *monitors*, le Passaic, le Patapsco et le Nahant, ayant été équipés dans le mois de février, furent immédiatement envoyés à Dupont. Quatre autres allaient bientôt les suivre. Leur arrivée devait être le

signal de la grande attaque sur laquelle on comptait pour réduire le berceau de la sécession. En attendant, les trois premiers furent dirigés sur l'embouchure de l'Ogeechee, pour subir la même épreuve que le Montauk. Dupont se proposait, par la même occasion, de détruire le Nashville, qu'on ne pouvait joindre, nous l'avons dit, qu'en passant sous le feu du fort Mac-Allister. Mais l'intrépide Worden, profitant d'une heureuse chance, ne laissa pas à ses camarades le temps de venir partager avec lui l'honneur de ce coup de main. Observant sans cesse le Nashville, qu'il considérait comme devant lui appartenir, et dont il apercevait souvent la mâture au-dessus des berges plates de l'Ogeechee, il reconnut, le 27 février au soir, que ce navire, en manœuvrant, s'était échoué à un mille en amont du fort ennemi. Le lendemain, dès le point du jour, il remontait la rivière, et, tandis que les canonnières, qui le suivaient à distance, cherchaient à occuper les artilleurs confédérés, il venait s'embosser contre l'estacade même qui barrait la rivière, à neuf cents mètres des canons du fort. Ceux-ci dirigèrent aussitôt tous leurs coups contre le vaillant petit navire qui venait les braver de si près. Mais Worden, confiant dans son armure, ne songea pas à leur répondre et ouvrit tranquillement le feu

contre le Nashville. Dans ses nombreuses sinuosités, l'Ogeechee se rapproche du fort, puis s'en éloigne, avant de venir baigner ses glacis. Par un hasard fatal, le bâtiment confédéré, échoué à une assez grande distance du fort en suivant le cours du fleuve, se trouvait, grâce à ce coude, à un kilomètre seulement en ligne droite du Montauk, auquel il montrait tout son flanc. Après avoir régulièrement déterminé cette distance par quelques coups préliminaires, le *monitor*, tirant sur lui comme sur une cible, logea d'énormes obus de 15 pouces dans sa coque et ne tarda pas à y mettre le feu. Pendant que le Nashville, chargé de poudre, sautait avec fracas, Worden se retirait tranquillement, sans que les boulets ennemis lui eussent causé le moindre dommage : il eût été absolument intact sans l'explosion d'une torpille, qui fit quelques dégâts dans sa carène.

Les autres *monitors* arrivèrent le lendemain, et, le 3 mars, ils vinrent à leur tour s'essayer contre le fort Mac-Allister. Le Montauk ne les accompagnait pas ; l'expérience qu'il avait faite était jugée suffisante. Le peu de largeur du chenal obligeant les trois navires fédéraux de marcher à la file, le Passaic, qui se trouvait en tête, s'avança jusqu'à mille mètres de l'ouvrage ennemi et vit se concentrer contre lui presque

tout le feu des sept pièces de gros calibre qui armaient cet ouvrage. Il soutint ce feu pendant huit heures, sans avoir un seul blessé; mais le mécanisme de sa tourelle avait été fortement ébranlé, le pont très endommagé, et le capitaine Drayton, qui commandait la division navale, s'apercevant que le feu de l'ennemi ne s'était pas ralenti, comprit qu'il serait impossible de l'éteindre. Il donna le signal de la retraite.

Cette expérience, qui devait bientôt être confirmée d'une façon éclatante, prouvait qu'à force de rendre les *monitors* invulnérables, on leur avait fait perdre quelques-unes des qualités offensives nécessaires à des navires de guerre : si leur artillerie était bien protégée, leur feu était trop lent pour réduire même un simple ouvrage en terre comme le fort Mac-Allister; mais le temps des essais était passé, et, cette fois, c'est contre les redoutables citadelles élevées à l'entrée de Charleston qu'on allait les conduire.

Avant de poursuivre notre récit, nous consacrerons quelques lignes aux petits faits de guerre accomplis durant le mois de mars sur la partie de la côte dont nous nous occupons ici. On a vu, dans le troisième volume, que les fédéraux, après avoir occupé le bourg de Jacksonville dans la Floride, l'avaient évacué,

livrant ainsi à de sévères représailles ceux des habitants qui s'étaient compromis par leurs sympathies pour le drapeau national. Ils devaient renouveler et aggraver la même faute au printemps de 1863. Voici dans quelles circonstances. L'organisation des troupes nègres formées à Beaufort par les soins du général Hunter avait fait de grands progrès pendant l'hiver. Deux régiments se trouvaient au complet sous les ordres d'officiers blancs; ils étaient suffisamment instruits et armés. Le général Saxton, qui, comme il a été dit, était spécialement chargé de tout ce qui concernait les esclaves fugitifs, voulut donner de l'emploi à ces soldats. Les réfugiés de la Floride ne cessaient de répéter que cet État avait été entièrement dégarni de troupes par le gouvernement confédéré; qu'il suffirait de peu de monde pour s'en emparer, et qu'on y trouverait, outre des ressources précieuses en matériel, toute une population noire prête à grossir les rangs des nouveaux régiments composés d'hommes de couleur. Saxton résolut d'envoyer deux de ces régiments à Jacksonville. Ils remontèrent, sur des transports, la rivière de Saint-John, et, le 10 mars, occupèrent ce point sans coup férir. Mais les confédérés rassemblèrent leurs forces et ne tardèrent pas à resserrer les unionistes dans les

limites de la ville. Ceux-ci reçurent heureusement un renfort opportun. Deux régiments blancs avaient été envoyés de Beaufort, pour relever les troupes nègres et leur permettre d'aller faire, dans l'intérieur du pays, la propagande armée dont on attendait de si grands résultats. Ils arrivèrent le 23 mars et repoussèrent les confédérés, dont les attaques commençaient à devenir sérieuses. Mais il fallut renoncer à l'expédition projetée. Les passions politiques qui reparaissaient toutes les fois que les nègres étaient en jeu, se mêlèrent aux questions militaires et firent naître une ardente rivalité entre les chefs immédiats des troupes blanches et les organisateurs des troupes noires : le bourg de Jacksonville et ses habitants en furent les victimes. Le général Hunter, jugeant que les forces détachées de ce côté lui seraient nécessaires pour les opérations qu'il se proposait d'entreprendre contre Charleston, les rappela toutes à Beaufort le 31 mars. Les incidents qui marquèrent cette troisième évacuation la rendirent particulièrement fâcheuse pour la cause fédérale. Jacksonville, célèbre par la douceur de son climat, était, avant la guerre, le rendez-vous de nombreuses familles qui venaient y chercher un abri contre la rigueur des hivers du continent américain.

Elles y avaient apporté l'aisance et le luxe : de charmantes villas cachées sous les palmiers, les orangers et de gigantesques chênes verts, y formaient de longues avenues. La plupart des propriétaires, dévoués à la cause de l'union, n'osèrent affronter le retour des confédérés et se réfugièrent sur les transports fédéraux. Ils y furent mal accueillis, et, pour rendre leur exil encore plus cruel, il leur fallut assister à la destruction presque complète de la ville, brûlée et pillée par les soldats fédéraux, au milieu d'un désordre qui ne permit aux chefs ni de reconnaître ni de punir les coupables.

Mais reprenons le récit un moment interrompu. Le mois de mars, où les tempêtes étaient encore trop fréquentes pour permettre aux *monitors* de tenir la mer sur la rade dangereuse de Charleston, s'était écoulé : il avait été marqué par la prise ou la destruction d'un certain nombre de *blockade-runners* et entre autres de deux grands vapeurs, le *Queen-of-the-Waves* et le *Georgiana*, qui, vivement poursuivis par les navires fédéraux, furent mis à la côte et abandonnés par leurs équipages. Les opérations contre Charleston allaient commencer. Le 28 mars, un régiment d'infanterie avait occupé l'île dite *Coles-Island*, sur la rive gauche du *Stono-River*; position

parfaitement choisie pour commander à la fois ce bras de mer et l'entrée du long chenal qui, sous le nom de Folly-River, pénètre jusqu'à Secessionville. La marine avait achevé ses préparatifs et réuni toutes les forces dont elle pouvait disposer. Ces forces ne comprenaient pas moins de neuf bâtiments blindés. C'étaient les quatre *monitors* déjà nommés, le Montauk, le Passaic, le Patapsco et le Nahant, trois autres appelés le Weehawken, le Catskill et le Nantucket, la frégate cuirassée le New-Ironsides; c'était enfin le Keokuk, espèce de *monitor* qui différait du type primitif en ce qu'il portait deux tourelles fixes munies chacune de quatre sabords et ne contenant qu'un seul canon sur une plaque tournante. Ce système, qui exposait les sabords bien plus que celui d'Ericsson, avait pour but d'éviter les accidents produits déjà plusieurs fois par des boulets frappant le point de contact du pont et d'une tourelle mobile. Les *monitors*, tous pareils, portaient chacun deux pièces dans leur tourelle : celle-ci, surmontée d'une petite cage de fer, destinée au pilote, se composait de onze feuilles de fer, d'un pouce chacune, boulonnées ensemble, ce qui donnait à l'armure une épaisseur de trente centimètres; celles du Keokuk et de l'Ironsides n'en avaient que douze ou quinze. Ces bâtiments

pouvaient seuls affronter le feu des forts de Charleston ; les navires de bois, rassemblés en dehors de la barre, devaient se borner à maintenir le blocus.

Depuis deux ans, les confédérés n'avaient cessé d'augmenter et de compléter les défenses de la ville qu'ils savaient si ardemment convoitée par leurs ennemis. Beauregard, privé par M. Davis du commandement de l'armée de l'Ouest, avait reçu comme compensation celui des forces réunies dans la Caroline du Sud. Mais le véritable organisateur de la défense de Charleston était le général Ripley, ancien officier du génie fédéral comme Beauregard, esprit fertile en ressources, profondément versé dans sa science et d'une infatigable activité. Il avait tiré un merveilleux parti des moyens que la nature et l'art avaient mis entre ses mains. La large brèche qui fait pénétrer la mer dans la belle baie de Charleston s'ouvre entre deux dunes de sable, analogues à celles qui bordent la côte de la Caroline du Nord, et se dirigeant, l'une à l'est-nord-est, l'autre au sud-sud-ouest. Dans l'angle formé par ces terres basses se trouvent les bancs qui obligeaient l'escadre de blocus à se tenir à grande distance de l'entrée. Derrière les dunes, de vastes marais, coupés par d'innombrables canaux, s'étendent jusqu'aux plaines

cultivées de James-Island et de Mount-Pleasant, formant ainsi une ceinture également infranchissable pour la marine et pour l'armée de terre. Les navires qui entrent à Charleston sont obligés de passer entre le fort Moultrie, situé à l'extrémité de la dune du nord, appelée Sullivans-Island, et le fort Sumter, qui s'élève sur un banc de sable prolongeant la dune du sud, appelée Morris-Island. Un espace de quinze cents mètres sépare les deux forts. Un troisième ouvrage de maçonnerie, nommé Castle-Pinckney, complétait seul autrefois les défenses de Charleston : il s'élevait sur une île basse, au fond de la baie, très près de la ville. Cette baie n'a pas moins de six kilomètres de profondeur ; mais, bien que les côtes qui l'enserrent soient distantes, en certains points, de plus de quatre kilomètres, la partie navigable n'a que deux kilomètres de large : encore est-elle rétrécie, au sud-est de Castle-Pinckney, par un banc de sable, qui, sous le nom de Middle-Ground, la divise en deux passes inégales, dont la plus grande est au sud. Au fond de la baie, au confluent des deux rivières d'Ashley et de Cooper, qui y versent leurs eaux, se trouve la cité de Charleston, jadis riche et prospère, ne vivant alors que pour la guerre et par la guerre. Elle ne voyait plus aborder à ses quais que les *blockade-runners*,

qui lui apportaient surtout des armes et des munitions, et dont l'accroissement de la flotte fédérale avait rendu, depuis quelque temps, les arrivages beaucoup plus rares. Trop éloignée de l'entrée pour pouvoir être atteinte par les projectiles ennemis, elle en était assez rapprochée pour que ses habitants pussent assister à la lutte qui allait décider de leur sort; et ses hauts clochers, se dessinant le soir entre un ciel ardent et le sombre profil du fort Sumter, apparaissaient aux marins unionistes comme une vision tentatrice dont un gardien invulnérable leur interdisait l'approche.

Le système de défense contre les attaques navales avait été en effet terminé par le général Ripley avec l'année 1862. Deux batteries étaient venues flanquer, à l'est et à l'ouest, le demi-cercle de dunes dont Moultrie occupe la partie la plus saillante : la première, appelée Beauregard, commandait les approches de la haute mer et la passe du nord; l'autre, appelée Bee, flanquait les faces nord-est et nord-ouest de Sumter. Cette dernière était de beaucoup la plus faible, n'ayant jamais été achevée. La dune de Morris-Island était occupée par deux nouveaux ouvrages; l'un, en face de Sumter, sur la pointe dite Cummings-Point, devait plus tard prendre le nom de batterie Gregg;

l'autre fermait un étranglement de la dune entre la lagune et la mer : c'était alors une simple batterie appelée Wagner, dont, quelques mois après, de vastes travaux firent un fort considérable ; elle commandait le chenal principal qui longe Morris-Island. Ces batteries, construites en sable, la matière qui résiste le mieux aux projectiles, avec un puissant relief, étaient munies de traverses et de vastes abris blindés ; elles formaient, avec les faces orientales de Sumter et de Moultrie, le premier cercle de feux convergents qui devaient être dirigés sur la flotte fédérale, le jour où elle tenterait de forcer le passage. L'intérieur de la baie n'était pas moins bien défendu. On avait élevé sur blocs et pilotis, au milieu du Middle-Ground, un fort dont les faces étaient revêtues de grosses poutres horizontales. Le général Ripley, dont on lui avait donné le nom, avait cherché, par une heureuse innovation, à remplacer ainsi, pour la construction d'une batterie casematée, les murailles de maçonnerie, que la nature du sol ne lui permettait pas d'asseoir sans d'immenses travaux de fondation. Au sud, sur la côte opposée de James-Island, un grand ouvrage avait été élevé sous le nom de fort Johnson. Les forts Pinckney, Ripley et Johnson formaient ainsi une seconde ligne, qui, appuyée par les canons de Sumter et de la

batterie Bee, aurait complètement enveloppé les navires assez hardis pour franchir la première. Enfin une troisième ligne de défense était composée d'une batterie à l'extrémité de la ville même de Charleston et d'une autre située sur la rive droite de l'Ashley-River. Pour donner à ces feux concentriques toute leur efficacité, il fallait retenir, autant que possible, les navires ennemis dans l'espace battu par chaque ligne. A cet effet, de longues rangées de piles de bois avaient été enfoncées sur les hauts-fonds et dans toutes les passes où le courant n'était pas trop violent; on avait ménagé, dans ces obstacles, de fausses entrées destinées à tenter les navires ennemis et à les amener au-dessus de caisses de poudre, reposant sur le fond, qu'on pouvait enflammer par l'électricité. La partie profonde de la passe principale restait ouverte et servait à la navigation; mais une clôture mobile était prête à la fermer en cas d'attaque. C'étaient des tonneaux flottants, supportant de gros câbles d'où pendaient des filets et des cordages, destinés à embarrasser l'hélice des navires qui ne se laisseraient pas intimider par l'aspect menaçant de ces appareils. Deux ou trois câbles ainsi disposés l'un derrière l'autre formaient des obstacles sérieux, qui complétaient les deux principales lignes de défense: on devait les tendre du fort

Sumter au fort Moultrie et du fort Ripley au fort Johnson. Enfin la passe avait été semée de torpilles flottantes; mais, si on les juge par la seule qui éclata, ces engins, encore imparfaits, étaient trop faibles pour pouvoir endommager sérieusement les coques épaisses des monitors.

Plusieurs centaines de canons de toutes provenances et de calibres différents avaient été rassemblés pour l'armement des forts de Charleston. Le nombre des pièces qui formaient le premier cercle de feux, c'est-à-dire qui battaient l'entrée de la passe, s'élevait à soixante-neuf. On y voyait, outre cinq mortiers et une quinzaine de canons de petit calibre, deux nouvelles pièces rayées de 18 centimètres du système Brooke, qui lançaient d'énormes lingots de fer battu; d'anciennes pièces de fonte de 42 et de 32 rayées; et de grands obusiers de marine, de fonte également, ayant un diamètre de 20, 23 et 26 centimètres, avec lesquels les confédérés n'hésitaient pas à tirer des boulets pleins. Le fort Sumter, qui, on s'en souvient, avait un étage de batterie casematée, entraient dans ce compte pour trente-trois pièces montées sur ses faces est et nord-est. Chaque ouvrage avait une bonne et nombreuse garnison; officiers et soldats, appartenant presque tous à la ville de Charleston, rivalisaient

d'ardeur pour en préparer la défense. La portée de chaque pièce était connue, et des bouées marquaient, dans les passes, des distances soigneusement mesurées, qui devaient permettre d'atteindre les navires ennemis presque à coup sûr.

La tâche de la marine fédérale était, on le voit, singulièrement difficile. Le gouvernement, cédant à la pression irréfléchie de l'opinion publique, lui demandait de prendre Charleston. Mais Dupont ne pouvait renouveler le coup de main hardi qui avait livré la Nouvelle-Orléans à la flotte de Farragut. Celui-ci, après avoir forcé le passage des forts Jackson et Saint-Philippe, avait devant lui l'immense artère du Mississippi sur laquelle il pouvait promener impunément ses navires, tandis que Dupont, s'il avait pénétré jusqu'au troisième cercle de feux préparé par les confédérés, se serait trouvé engagé dans un cul-de-sac. Une fois parvenu jusque-là, il aurait sans doute pu bombarder et brûler une partie de la ville de Charleston; mais ce stérile succès eût été bien chèrement acheté, car tous les bâtiments qui se seraient aventurés aussi loin auraient fini, ne pouvant revenir en arrière, par tomber au pouvoir de l'ennemi. Pour prévenir un tel désastre, au lieu d'essayer simplement de passer sous le feu des ouvrages confédé-

rés, il était nécessaire d'éteindre ce feu et de désemperer les ouvrages. Il ne suffisait pas de briser quelques canons et de démolir quelques embrasures, il fallait empêcher l'ennemi de réparer les dégâts qu'on lui aurait causés ; il fallait, comme dans tout siège, être prêt à occuper les batteries dont l'artillerie aurait, pour un moment, chassé les défenseurs. Cette tâche ne pouvait être accomplie que par une armée de débarquement ; en la confiant à de simples détachements, on les aurait exposés à un retour offensif et victorieux des forces nombreuses commandées par Beauregard.

Dupont adopta le seul plan qui, au milieu de toutes ces difficultés, lui offrit quelques chances de succès. Il résolut de concentrer ses efforts contre les murailles de Sumter ; celles-ci, par leur hauteur, offraient une large cible à son artillerie ; et, l'ouvrage se trouvant isolé par les eaux, on pouvait, s'il était une fois détruit, empêcher les confédérés de le relever. Ce résultat obtenu, il espérait pouvoir réduire les deux batteries situées sur la dune de Morris-Island ; car le peu de largeur de cette dune et les marais qui la séparaient de la terre ferme auraient permis aux quelques régiments rassemblés à Coles-Island de s'y établir solidement. Il importait donc,

avant tout, de ruiner le fort Sumter; les faces nord et nord-ouest étant les plus vulnérables, Dupont voulait l'attaquer de ce côté; mais il fallait pour cela franchir la passe et la première ligne de défenses ennemies.

Les machines de guerre avec lesquelles il allait tenter cette entreprise n'avaient été encore essayées que contre le fort Mac-Allister; si elles avaient résisté à son feu, elles n'avaient pas réussi à l'éteindre, et l'épreuve ne pouvait être considérée comme suffisante. La baie de Charleston et les défenses dont elle était hérissée avaient quelque analogie avec celles de Sébastopol. C'est devant cette place qu'avait été livré, huit ans auparavant, le dernier grand combat entre des navires et des forts. L'expérience avait été alors tout à l'avantage de ces derniers. L'invention des *monitors* devait-elle donner à l'artillerie de mer la supériorité sur celle de terre?

Dupont allait chercher la solution de ce problème dans les passes de Charleston. Pour pouvoir engager la lutte, il lui fallait des conditions météorologiques favorables, une marée d'abord très forte pour que la grande frégate l'Ironsides pût franchir la barre, puis à une heure telle que l'escadre eût à combattre dans la période du jusant, qui rendait ses

évolutions beaucoup plus faciles ; et enfin un calme plat, car la moindre mer empêchait les *monitors* de se servir de leur artillerie. Le 5 avril, l'escadre d'attaque était réunie en vue de Charleston ; Dupont hissait son pavillon sur l'Ironsides, et le Keokuk, prenant les devants, comme le moins mauvais marcheur, allait, sous la direction d'un ingénieur distingué, le capitaine Boutelle, sonder et baliser la barre. L'obstacle était franchi, le lendemain matin, par toute la flotte, en face du chenal central ou Swash-Channel, à l'entrée duquel elle jetait l'ancre avant midi. Ce passage avait été choisi de préférence à celui du sud, qui était meilleur, parce que ce dernier aurait conduit trop près des batteries de Morris-Island. On avait trouvé, chose remarquable, un pied d'eau de plus que n'en marquaient les cartes levées avant l'immersion de la fameuse flotte de pierres. Les confédérés, avertis de la présence des fédéraux dans le chenal, étaient déjà sur leurs gardes, et Dupont, voulant profiter du retour de la marée dans l'après-midi, se préparait, de son côté, à l'attaque. Mais un épais brouillard, s'abattant sur les eaux tranquilles et sur la plage sablonneuse que les deux partis allaient se disputer avec tant d'acharnement, vint condamner les assaillants à l'immobilité, comme pour obliger à

se recueillir, encore une fois, avant le combat, ces hommes si ardents à s'entre-détruire.

Enfin, le 7, le temps clair et la mer calme vinrent favoriser les plans d'attaque de Dupont. Forcé de compter avec la marée, il attendit jusqu'à midi pour donner le signal de lever l'ancre. Le peu de largeur du chenal obligeait les navires unionistes d'adopter l'ordre en colonne. Le *Weehawken* devait ouvrir la marche, sous la direction d'un officier du plus grand mérite, le capitaine Rodgers. La tâche était périlleuse. Afin d'en diminuer les dangers, l'on avait ajusté devant la proue du navire une sorte de radeau triangulaire d'où pendaient des grappins destinés à accrocher et à enlever les torpilles. L'ancre du *Weehawken* s'étant prise dans cet appareil, il fallut beaucoup de temps pour la dégager : la flotte ne put se mettre en mouvement qu'à une heure et un quart. Elle avait encore assez de jour devant elle pour pouvoir se mesurer sérieusement avec l'ennemi. Trois *monitors*, le *Passaic*, le *Montauk* et le *Patapsco*, suivaient le *Weehawken*; puis venait la frégate portant l'amiral, placée au centre pour faciliter la transmission des ordres. Dans ses eaux marchaient le *Catskill*, le *Nantucket* et le *Nahant*; la colonne était fermée par le *Keokuk*.

Un combat entre une flotte et une citadelle con-

serve dans ses apprêts toute la solennité des anciens tournois : il n'admet ni les surprises ni les manœuvres cachées. Dès que, dans la matinée du 7 avril, le soleil, dissipant la brume, vint éclairer la flotte fédérale, les défenseurs de Charleston comprirent que le jour de l'attaque était venu. Pendant que les unionistes fourbissaient leurs armures flottantes, une activité régulière et bien ordonnée régnait dans toutes les batteries des confédérés ; les moindres détails de l'armement étaient soigneusement vérifiés. Chacun était à son poste ; les forts situés dans le fond de la baie étaient prêts comme les autres à prendre part au combat, et la population de la ville, bientôt informée de ces préparatifs, se pressait sur les quais, dans une anxieuse attente. Rien ne manquait donc à cette lutte, ni la magnificence du prix qui en était l'objet, ni les spectateurs inactifs, mais non désintéressés, ni même le salut courtois avant la première passe d'armes.

En effet, lorsque la colonne fédérale, qui s'avancait lentement, fut à quinze cents mètres du fort Sumter, on vit s'élever au-dessus des parapets de ce fort le drapeau de la confédération et celui de l'État de la Caroline du Sud, qui furent salués immédiatement par treize coups de canon tirés à poudre. Toutes les lorgnettes des officiers sudistes étaient braquées sur

les *monitors*, dont les tours, peintes en noir ou en gris, se détachaient seules sur la surface miroitante des eaux et qui s'avançaient d'autant plus redoutables qu'ils étaient plus petits et offraient moins de prise aux projectiles. A trois heures, le premier boulet fut lancé par le fort Moultrie contre le Weehawken. Ce navire, sous la quille duquel une torpille venait d'éclater, répondit aussitôt, mais en dirigeant, comme cela était prescrit, ses deux coups contre le fort Sumter. Un moment après, toutes les batteries ennemies ouvraient le feu contre le premier *monitor*, et les autres, le suivant de près, venaient prendre part au combat. Mais, dès ces premiers instants, tout le plan de bataille de l'amiral Dupont se trouva modifié par des circonstances imprévues. La frégate qu'il montait, engagée dans une passe étroite et n'ayant presque pas d'eau sous la quille, gouvernait fort mal; elle faillit aborder les deux *monitors* les plus voisins et fut obligée de jeter l'ancre pour se redresser; Dupont, ainsi arrêté à dix-sept cents mètres de Moultrie, laissa passer les navires qui le suivaient et se borna à échanger quelques coups, à grande distance, avec l'ennemi. Pendant ce temps, le Weehawken, s'étant avancé pour tourner le fort Sumter, avait aperçu, à quelques centaines de mètres à peine, la double

ligne de tonneaux et de câbles qui lui barraient le chemin et que le jusant ramenait vers l'intérieur du port. N'osant franchir cet obstacle, qui lui paraissait trop redoutable, il vint se placer à huit ou neuf cents mètres du fort Sumter, tandis que les trois autres *monitors* le suivaient d'aussi près que possible. Ces navires se trouvaient ainsi dans le centre du cercle de feux préparé par le général Ripley, position d'autant plus défavorable pour eux que, les coups venant de plusieurs côtés à la fois, ils ne pouvaient, en tournant leur tourelle, masquer le sabord, qui en était la partie la plus faible. La manœuvre qui devait les placer devant la face la plus vulnérable du fort était donc abandonnée dès le premier instant ; et le bâtiment qui portait l'amiral, avec le plus grand nombre de canons, se trouvait retenu loin du combat. Cependant les quatre autres navires approchaient à leur tour, et, avant trois heures et demie, ils commençaient à canonner tantôt le fort Sumter, tantôt Moultrie ou la batterie de Cummings-Point. L'entrée de la baie de Charleston présentait, à ce moment, un spectacle vraiment étrange. Les huit bâtiments fédéraux, rassemblés dans l'espace d'un kilomètre carré, allaient et venaient lentement au milieu d'un épais nuage de fumée, ne voulant pas rester en place de

peur de faciliter le tir de l'ennemi, entraînés deçà et delà par les courants contraires d'une marée étale, manœuvrant, afin de ne pas se rencontrer, avec d'autant plus de peine que leurs pilotes étaient obligés, pour les guider, de regarder à travers une fente étroite entre deux plaques. De tous les côtés, les batteries confédérées, bien espacées, largement établies, faisaient pleuvoir boulets et obus au milieu d'eux, avec une telle rapidité, qu'on put en compter souvent jusqu'à trente par minute. Cependant ces vaillants petits navires, fermes au poste du danger, s'obstinaient à diriger leurs coups contre les murailles de Sumter. De temps en temps, un ou deux éclairs brillaient au milieu de la fumée, et leurs énormes projectiles venaient, soit ébranler les épaisses maçonneries, soit éclater dans la cour intérieure du fort. Mais le vice capital de ces machines de guerre se révélait bientôt à ceux qui les conduisaient comme à leurs adversaires. Leur tir était trop lent pour être efficace, plus de dix minutes s'écoulaient entre chaque décharge de leurs deux pièces jumelles. Pour battre sérieusement en brèche un ouvrage aussi solide que le fort Sumter, il aurait donc fallu qu'elles pussent rester presque indéfiniment sous le feu terrible auquel elles étaient exposées. Pouvait-on tant espérer

de la solidité de leur armure ? On devait plutôt s'étonner de les voir résister encore après trois quarts d'heure d'une pareille épreuve. Aussi les premiers navires engagés commençaient-ils à souffrir sérieusement. A quatre heures, le Weehawken s'éloignait un peu de Sumter, ses plaques de bordage étaient brisées sur plusieurs points, et un boulet avait percé son pont. Le Passaic suivit ce mouvement, car il avait subi des avaries plus graves ; l'une de ses pièces avait été mise hors de service, et un projectile rayé, après avoir rompu les onze plaques de la tourelle, heureusement au sommet, avait fortement ébranlé l'abri du pilote. Vers le même moment, le Keokuk, entré le dernier en ligne, dépassait au contraire tous les autres navires et, avec une audace que les défenseurs de Sumter furent les premiers à admirer, s'avancait jusqu'à sept cents mètres du fort. Aussitôt l'artillerie confédérée concentra tous ses coups contre ce nouvel adversaire. Ses projectiles, tirés par salves de batteries et arrivant ainsi tous à la fois sur les flancs du navire, ne tardèrent pas à percer ses plaques, qui, nous l'avons dit, étaient bien moins épaisses que celles des monitors. Au bout d'une demi-heure, il avait été atteint environ quatre-vingt-dix fois et, sa position ne lui permettant de se servir que de sa tour

d'avant, il n'avait réussi à tirer, pendant le même temps, que trois coups de canon. Dix-neuf boulets ennemis avaient ouvert de larges voies d'eau dans ses flancs; d'autres, traversant ses tours de part en part, semaient la mort parmi les artilleurs entassés dans ces étroits réduits; seize d'entre eux furent atteints, et le vaillant commandant Rhind, voyant son navire près de sombrer, hors d'état de faire une quatrième décharge, se retira de la lutte. Il était quatre heures et demie. Le feu des *monitors* s'était encore ralenti, les coups qui avaient frappé leurs tourelles au contact avec le pont, sans en empêcher absolument la révolution, les gênaient beaucoup et rendaient le pointage difficile. Le Passaic s'était éloigné; le Patapsco ne pouvait se servir que de l'une de ses deux pièces. Des trois derniers navires arrivés, deux avaient éprouvé aussi de graves avaries; un des canons du Nantucket avait été mis hors de service après le troisième coup, et, à bord du Nahant, l'oubli d'une précaution, adoptée sur les autres, avait été fatal aux artilleurs; le choc des projectiles ennemis sur les plaques détachait leurs innombrables boulons, et, faute d'une doublure intérieure de tôle pour les retenir, cette mitraille d'un nouveau genre avait promptement tué ou blessé sept personnes; l'armure du navire était

fort endommagée ; enfin, un dernier coup ayant rendu sa tourelle immobile, il s'était trouvé désarmé et s'éloignait de la côte. L'Ironsides, se tenant à seize ou dix-huit cents mètres du fort Moultrie, avait été, malgré la distance, atteint plusieurs fois. L'effet des projectiles ennemis, dont l'un avait emporté un masque de sabord, prouvait que ce navire, excellent pour tirer de rapides bordées et bien moins vulnérable qu'une frégate de bois, aurait cependant promptement partagé le sort du Keokuk, s'il s'était approché des batteries ennemies.

Il était difficile d'apprécier les dégâts faits dans la maçonnerie du fort Sumter, mais le feu des confédérés ne s'était pas ralenti. On ne pouvait plus espérer de l'éteindre : il était donc inutile de prolonger la lutte. A quatre heures et demie, Dupont donna le signal de la retraite ; mais ce signal ne fut pas aperçu tout de suite, et les *monitors* les plus engagés ne cessèrent le combat qu'à cinq heures et un quart. Les confédérés, redevenus avarés de leurs projectiles en prévision d'une nouvelle attaque, ne cherchèrent pas à inquiéter leur retraite, et, avant le coucher du soleil, toute la flotte cuirassée jetait l'ancre près de l'Ironsides, en dedans de la barre. Seul, le Keokuk ne put la rejoindre ; le capitaine Rhind réussit avec peine

à conduire son navire désemparé hors de la portée des boulets ennemis ; à force de travail, il le maintint à flot pendant toute la nuit ; mais, un peu de mer s'étant élevée le matin du 8, le Keokuk fut submergé et coula dans quelques mètres d'eau à un kilomètre de la plage de Morris-Island ; tout l'équipage fut sauvé.

Des deux côtés, les combattants engagés dans ce duel avec des armes nouvelles en avaient compris l'importance pour l'avenir de l'artillerie et des navires cuirassés : aussi en avaient-ils noté les moindres détails avec le soin scrupuleux d'un savant qui suit une expérience dans son laboratoire. Laissant de côté l'Ironsides, qui avait joué un rôle insignifiant dans le combat, les huit navires fédéraux à tourelles étaient entrés en ligne avec seize canons, dont quinze seulement avaient fait feu, la seconde tour du Keokuk n'ayant pu être employée. Sur ces quinze pièces, on en comptait une rayée de 150 et quatorze du modèle Dahlgren, dont sept de 15 pouces (38 centimètres) et sept de 11 pouces (23 centimètres). Cette arme était aussi nouvelle dans l'artillerie que les navires qui la portaient l'étaient dans la marine. L'amiral Dahlgren, qui joignait à l'expérience consommée d'un officier de mer toute la science de l'ar-

tilleur, avait remplacé les anciens obusiers, appelés Columbiads, par des pièces d'un calibre énorme, également de fonte, mais coulées d'après le système Rodman, qui leur donnait une très grande résistance. L'expérience prouva plus tard que ces canons pouvaient sans danger lancer des projectiles pleins, qui, pour ceux de 15 pouces, ne pesaient pas moins de 450 livres, avec une charge de 70 livres de poudre. Mais la crainte d'une explosion retenait encore les officiers fédéraux, et ils en avaient singulièrement réduit l'efficacité en ne les employant qu'à lancer des obus et en ne les chargeant que de 35 ou de 15 livres de poudre selon leur calibre. Dans le combat qui avait duré environ deux heures, ces quinze canons avaient tiré 131 projectiles, dont 125 avaient été dirigés sur le fort Sumter. Comme de nombreux éclats avaient frappé la muraille, il fut impossible de compter exactement les coups qui avaient porté : on l'estima à 50 ou 52. La plupart n'avaient causé que des dégâts insignifiants; mais un certain nombre d'obus avaient pénétré profondément la maçonnerie, quelques-uns jusqu'à cinq pieds, en ouvrant dans ses flancs de larges crevasses, et la déchirant en un point sur une longueur de huit mètres; deux ou trois, tombant par des embrasures, avaient éclaté dans la

casemate. C'était un résultat remarquable si l'on tient compte du petit nombre des projectiles, de leur faible charge de poudre, de l'irrégularité du tir, qui les envoyait tantôt sur un point, tantôt sur un autre, sans qu'on pût suivre l'ordre adopté dans les batteries de brèche, et enfin de la distance qui séparait les *monitors* du fort Sumter. Les officiers fédéraux affirmèrent, il est vrai, qu'ils s'étaient approchés jusqu'à six cents mètres, mais nous croyons devoir ajouter plus de foi aux indications de leurs adversaires, qui d'avance avaient mesuré cette distance, et l'évaluèrent à huit ou neuf cents mètres. Il y avait là de quoi donner confiance dans l'efficacité du double système des navires à tourelles et des gros canons de fonte à âme lisse pour battre en brèche les fortifications navales. Mais les fédéraux ne purent constater ces résultats, et furent plus frappés de leurs propres avaries que des dégâts causés aux ouvrages ennemis. Les confédérés avaient tiré 2,209 coups, dont, déduction faite de ceux qui avaient atteint l'*Ironsides*, 346 avaient frappé les huit navires à tourelles. A l'exception du *Keokuk*, aucun de ces navires n'avait été sérieusement endommagé, et, sans la négligence que nous avons signalée à propos du *Nahant*, personne n'eût été blessé à leur bord. S'ils

avaient été impuissants à réduire les forts ennemis, il fallait voir la cause de cet échec d'abord dans les obstacles flottants qu'ils n'avaient pas cru pouvoir aborder, puis dans la lenteur de leur feu et les faibles charges de poudre qu'ils avaient employées. Il était difficile de recommencer l'expérience dans les mêmes conditions, car elle aurait sans doute amené la perte de plusieurs navires ; toutefois elle prouvait qu'en étudiant davantage la manière de se servir de ces navires et de leur artillerie, en les employant à la réduction successive des ouvrages extérieurs, comme on le fit plus tard, conjointement avec l'armée de terre, ils pouvaient rendre les plus grands services.

Mais l'on avait trop compté sur eux, et le désappointement des marins comme du public fut en proportion des espérances qu'on avait conçues. Le 8 au matin, les capitaines des *monitors*, tous officiers éprouvés et hardis, déclarèrent à Dupont qu'ils ne pourraient tenter une nouvelle attaque sans risquer inutilement de faire couler leurs navires. Cet avis était sage : l'amiral, qui le partageait, l'adopta sans difficulté. Il resta quatre jours encore dans les eaux de Charleston, observant de près l'ennemi, qui se borna à repêcher avec des barques l'artillerie et quelques débris du Keokuk. Mais, le 11, il se décida à

repasser la barre, estimant que les *monitors* étaient trop exposés à se perdre, au premier gros temps, sur cette côte dangereuse. Le 12, la flotte avait repris les positions extérieures qu'elle occupait avant l'attaque, à l'exception du Passaic, qui était retourné au nord pour faire réparer ses avaries.

L'échec des *monitors* inspira aux défenseurs de Charleston une confiance excessive. L'opinion publique dans le Nord en fut vivement émue. M. Lincoln insista auprès de Dupont pour que celui-ci laissât ou ramenât sa flotte en dedans de la barre : il craignait que l'abandon des opérations contre Charleston ne permit aux confédérés d'envoyer à l'armée de Lee une partie des défenseurs de cette ville. Le ministre de la marine, cédant à d'autres préoccupations, pressait, au contraire, Dupont de renouveler promptement l'attaque, afin de rendre leur liberté aux *monitors* qui devaient aller dans le golfe du Mexique, soit pour réduire Mobile, soit pour remonter le Mississippi jusque devant Vicksburg. Ces instructions prouvaient que le ministre n'avait pas encore reconnu les véritables résultats de la journée du 7 avril. L'amiral aurait pu repasser la barre, occuper constamment l'ennemi, perfectionner peu à peu l'emploi de ses navires ; mais il eût fallu pour cela qu'on ne

voulût pas les lui reprendre quelques jours après. De son côté, Dupont ne croyait pas que ces navires pussent jouer un rôle utile devant Charleston : il le déclara nettement. Le ministre de la marine s'étant bientôt décidé à lui laisser les six *monitors*, il les envoya, au lieu de les garder en vue du fort Sumter, dans les baies de Port-Royal et de North-Edisto. Le gouvernement n'insista pas, mais résolut de le remplacer aussitôt que le moment serait venu de reprendre les opérations actives contre le berceau de la sécession.

Les autorités de Washington avaient enfin profité de l'expérience faite le 7 avril, et compris que ces opérations, pour réussir, devaient être combinées entre les départements de la guerre et de la marine. Il était temps, car, comme nous l'avons dit, le beau corps d'armée que Foster avait amené de la Caroline du Nord à Hilton-Head, au commencement de février, était resté inactif depuis lors. Soit qu'il attendît le résultat des campagnes qui se poursuivaient sur les bords du Nansemond, du James et du Potomac, soit plutôt qu'il fût distrait de ses devoirs purement militaires par le soin de l'entretien, de l'éducation et de l'armement des nègres fugitifs, le général Hunter laissa passer tout le printemps sans donner d'autre emploi à ses troupes que la surveil-

lance des postes trop nombreux qu'elles occupaient. Le mois de juin arriva ainsi sans que le moindre incident eût troublé la vie monotone des soldats et des marins.

Le gouvernement, jugeant enfin que le moment était venu de reprendre ses desseins contre Charleston, voulut confier les opérations du siège à un officier d'une indubitable compétence. Le 2 juin, Hunter fut remplacé par le général Gillmore. On ne pouvait faire un meilleur choix. Le vainqueur de Pulaski joignait à la science de l'ingénieur et de l'artilleur l'esprit inventif, l'audace et l'énergie nécessaires pour une entreprise aussi difficile. L'amiral Dupont persistant à ne pas croire à l'efficacité des *monitors* dans les opérations qu'on allait entreprendre, son remplacement était une conséquence naturelle de l'arrivée de Gillmore et des instructions qui lui étaient données.

Mais, avant de quitter le commandement qu'il exerçait avec honneur depuis deux ans, il eut la satisfaction de pouvoir annoncer à son gouvernement un brillant fait d'armes, qui privait les confédérés d'un navire sur les succès duquel ils avaient fondé les plus folles espérances.

Le 12 novembre 1861, le vapeur anglais le Fingal,

forçant le blocus, était entré dans la rivière de Savannah avec une importante cargaison d'armes et de canons. Mais, depuis cette époque, la vigilance des marins fédéraux ne lui avait pas permis de reprendre la mer. Ce navire de 1200 tonneaux, d'une longueur de 61 mètres et d'une largeur de 14, avait été construit à Glasgow; sa coque était solide et sa machine puissante. Le gouvernement confédéré, le voyant dans l'impossibilité de continuer le commerce avec l'Angleterre, l'acheta pour en faire un bâtiment de guerre. Il fut rasé jusqu'à deux pieds de la flottaison, et, sur le centre du nouveau pont, ainsi établi à fleur d'eau, s'éleva une batterie casematée ayant la forme d'une pyramide rectangulaire tronquée, dont les quatre faces avaient sur l'horizon une inclinaison de 29 degrés. Cette inclinaison extraordinaire avait pour but de faire ricocher les projectiles ennemis. Afin de l'obtenir sans trop diminuer la hauteur et en laissant sur le sommet une terrasse plane, les deux faces latérales débordaient considérablement la coque : une forte charpente les reliait sous l'eau aux œuvres vives qu'elles devaient ainsi protéger. Sur la terrasse s'élevaient la cheminée et l'abri du pilote, d'où l'on gouvernait le navire qui, tout chargé, tirait un peu plus de cinq mètres d'eau; il portait quatre canons, deux de

6 pouces et deux de 7, rayés, du système Brooke, semblables à ceux qui avaient mis le Keokuk hors de combat devant Charleston. Mais la batterie était percée de huit sabords, les deux pièces de 7 pouces pouvant, au moyen de glissoirs, être portées des faces perpendiculaires sur l'une ou l'autre des faces latérales. Le blindage se composait d'une charpente de bois de 8 pouces d'épaisseur, recouverte de deux couches de lames de fer provenant sans doute de rails de chemin de fer laminés, de 2 pouces chacune, ajustées en croix, celles de la première couche étant horizontales et les autres verticales ; des portes aussi solides fermaient chaque sabbord. Les confédérés, qui ne possédaient pas les moyens de forger d'un seul bloc d'épaisses armures, espéraient que cette construction résisterait aux projectiles ennemis : le souvenir du combat de Hampton-Roads semblait justifier cette espérance. En effet, l'Atlanta, tel était le nouveau nom de ce navire, avait été construit d'après les mêmes principes que le Virginia ; afin de compléter la ressemblance, il avait été muni d'un puissant éperon de fer ; enfin un nouvel instrument avait été ajouté à cette arme offensive : c'était une torpille, contenant 50 livres de poudre, suspendue à l'extrémité d'une longue tige de fer, sous l'eau, à quelque

distance en avant de l'éperon, et qui pouvait s'enflammer soit par un appareil électrique, soit par percussion, en frappant le flanc d'un navire ennemi.

Après une première tentative faite en janvier 1863 pour forcer le passage du fort Pulaski, tentative qui avait été abandonnée à la vue de toute la flotte fédérale réunie dans les eaux du Savannah-River, on se décida enfin, au mois de juin, à faire prendre la mer à l'Atlanta. Pour éviter les canons du fort, il fut résolu de le conduire, par un canal appelé Saint-Augustine, dans la rivière de Wilmington, qui débouche elle-même dans la baie de Warsaw. C'est le passage que les fédéraux avaient tenté en vain de suivre avant la prise du fort Pulaski. Excellent marcheur, l'Atlanta avait été équipé en vue d'une longue campagne sur l'Atlantique ; il devait, dit-on, aller attaquer les différentes stations fédérales de la côte, débloquer Charleston, et même braver le pavillon de l'Union dans les ports du Nord. Grâce à la torpille qu'il portait à sa proue et qui avait été, croyons-nous, récemment ajoutée, on s'imaginait qu'il n'aurait rien à craindre des *monitors* eux-mêmes. Aussi les marins confédérés ne s'alarmèrent-ils pas lorsqu'ils apprirent que Dupont, parfaitement informé de l'entrée de l'Atlanta dans la rivière de Wilmington, avait envoyé le Weehawken

et le Nahant dans ces eaux pour l'observer et s'opposer à sa sortie. Obligés de décharger leur navire pour lui faire franchir le canal peu profond de Saint-Augustine, ils avaient laissé ainsi aux fédéraux le temps de se préparer à les recevoir. Si l'Atlanta n'avait trouvé dans la baie de Warsaw que des navires de bois, il en aurait eu facilement raison; une fois en pleine mer, il aurait pu, sans se risquer près des forts et des bâtiments cuirassés, inquiéter les établissements des fédéraux sur la côte du Sud, et même détruire quelques ports de commerce dans les États du Nord. Il avait un équipage de cent quarante-cinq hommes, dont vingt et un officiers qui, pour la plupart, avaient servi dans la marine fédérale. Son capitaine, William Webb, avait été à l'école navale avec John Rodgers, qui commandait le Weehawken. Le 16 juin au soir, tout se trouva prêt; le lendemain, au point du jour, l'Atlanta se mit rapidement en marche, suivi de deux petits vapeurs chargés de curieux, et destinés, disait-on, à ramener à Savannah les navires ennemis, dont la capture prochaine ne faisait de doute pour personne.

Les deux *monitors* étaient à l'ancre près de l'embouchure de la rivière : la chaloupe de garde qui la remontait toutes les nuits venait de revenir; il

était quatre heures et un quart du matin, lorsqu'on aperçut à trois milles de distance l'Atlanta, qui arrivait à toute vapeur. Le capitaine Webb avait choisi, pour descendre cette rivière étroite et difficile, l'heure du flot, qui donnait plus d'action à son gouvernail : les *monitors* ayant, sous l'influence du courant, leur proue tournée vers la mer, Rodgers ne voulut pas les faire virer dans le chenal où il se trouvait, de peur de les échouer à ce moment critique. Le Weehawken, abandonnant son ancre, descend donc la rivière tout en se préparant au combat : le Nahant imite cette manœuvre. Les confédérés croient l'ennemi en fuite et le poursuivent à toute vapeur : leur empressement est tel, qu'ils négligent les précautions nécessaires pour naviguer dans ces eaux pleines de bas-fonds. L'Atlanta touche une première fois et échoue fortement une seconde, l'impulsion de l'arrière le faisant venir en travers du chenal. Avant qu'il ait pu se relever, les *monitors* ont tourné et s'approchent du confédéré, qu'ils croient embossé pour le combat. Le Weehawken s'avance le premier ; le Nahant, n'ayant pas de pilote, suit son sillage à quelque distance. A cinq heures du matin, l'Atlanta tire son premier coup à une distance de deux mille cinq cents mètres environ ; le projectile, passant par-dessus le Weehaw-

ken, vient frapper le Nahant sans lui faire aucun mal. Les fédéraux réservent leurs coups pour n'engager le combat que de près, et leurs adversaires, confiants dans leur force, semblent adopter la même tactique. Vingt minutes se passent : enfin le Weehawken, laissant son compagnon en arrière, arrive à trois cents mètres de l'Atlanta, qui n'a pas encore pu se dégager. Rodgers pointe lui-même son canon de quinze pouces : l'énorme boulet frappe le blindage du navire ennemi, et, malgré son inclinaison, le perce de part en part, en couvrant l'entre-pont de débris de fer et de bois qui font de nombreux blessés : le choc est si violent, que plus de quarante personnes sont renversées. Ce premier coup est l'arrêt qui décide du sort de l'Atlanta, en réduisant à néant sa prétendue invulnérabilité. Officiers et marins voient en un instant s'évanouir tous leurs rêves, et comprennent qu'ils sont à la merci de leur adversaire. Ils s'efforcent néanmoins de se défendre : la pièce qui arme la face latérale a été mise hors de service ; les deux canons à pivot cherchent à répondre, mais les artilleurs sont tellement troublés, qu'ils ne peuvent atteindre aucun de leurs deux adversaires. Ils n'ont d'ailleurs guère le temps de se reconnaître. Le projectile du canon de onze pouces du Weehawken,

tiré presque aussitôt après l'autre, a frappé l'extrémité intérieure du blindage et a été arrêté par l'épaisseur du bois. Mais la seconde décharge des deux pièces suffit pour achever la défaite de l'Atlanta, en brisant d'une part l'un des masques de sabords et de l'autre l'abri dans lequel se tiennent les trois pilotes du navire confédéré; deux d'entre eux sont blessés. Le capitaine Webb, voyant les ravages que quelques minutes de combat ont faits dans la batterie qu'il croyait impénétrable, et ne pouvant s'arracher du banc de sable sur lequel il est échoué, hisse le drapeau blanc au moment où le Weehawken tire un nouveau coup qui heureusement passe trop haut. Les fédéraux reçurent le navire de ses mains et les deux vapeurs qui l'avaient escorté s'en retournèrent rapidement à Savannah porter la nouvelle du désastre dont ils venaient d'être témoins. La lutte avait duré quinze minutes : l'Atlanta avait tiré quatre coups, le Weehawken cinq, le Nahant aucun. Ces quelques minutes suffirent pour démontrer la puissance du canon de quinze pouces : elles prouvèrent que le boulet plein en fer battu, lancé par cette pièce avec des charges suffisantes, pénétrait facilement quatre pouces de fer et huit pouces de bois. Les *monitors*, avec leurs tours de onze pouces d'épaisseur, étaient

sans doute alors les seuls navires capables de résister à ce projectile. Ils étaient donc à la fois les mieux armés pour l'attaque et pour la défense : ils étaient malheureusement aussi les plus mauvais marcheurs.

L'Atlanta, avec son matériel et son personnel, était une prise magnifique. Peu de jours après avoir complimenté le vaillant Rodgers de son succès, le ministre de la marine, sur la demande de Dupont, releva celui-ci de son commandement. L'amiral Foote, qui fut nommé à sa place, ayant été enlevé par une mort prématurée avant de s'être embarqué, l'escadre sud-atlantique fut confiée à l'amiral Dahlgren. Il atteignit Port-Royal le 4 juillet : date mémorable par les événements qui la marquèrent sur d'autres parties du théâtre de la guerre. Les opérations contre Charleston allaient être poussées avec vigueur. Gillmore, arrivé un mois auparavant, les avait aussitôt commencées ; mais il nous faut en réserver le récit pour un prochain volume.

Celui des opérations navales dans le golfe du Mexique ne nous retiendra pas longtemps. La division chargée de maintenir le blocus à l'est du Mississipi, sous les ordres du commodore Bailey, étendait sa surveillance à la côte occidentale de la péninsule

de Floride : elle avait ainsi à garder une multitude de criques, d'embouchures, de passes, dans lesquelles se dissimulaient les petits navires qui faisaient avec la colonie anglaise des îles Bahamas un actif commerce de contrebande. Les marins fédéraux, ne pouvant aventurer leurs bâtiments au milieu de ces dangereux labyrinthes, avaient pris l'habitude de les explorer dans des chaloupes et de chercher à s'emparer ainsi des *blockade-runners* dont ils soupçonnaient quelque part la présence. Ces expéditions hardies, qui leur offraient tous les attrait de la guerre de partisans, la chasse, l'embuscade, la surprise, l'abordage, vinrent seules les distraire de la monotonie du blocus. La plupart furent heureuses : dans l'espace d'un mois, les confédérés furent privés de cinq navires, dont l'un fut pris, le 23 février, dans la rivière Saint-Sebastian, un autre détruit près de Mosquito-Inlet, le 2 mars, un troisième dans l'Ocklockonnee, le 20, et les deux derniers à Baysport, le 24. En revanche, deux expéditions furent repoussées, avec perte de quelques hommes, dans la baie de Saint-Andrews, le 20 mars, et à Gadsden, le 27. Cette dernière fut attirée dans une embuscade par quelques partisans confédérés qui, la face noircie, et affublés de jupons, jouèrent le rôle de négresses fugitives

cherchant, dans une pirogue, à gagner l'abri du drapeau fédéral.

La division navale qui bloquait le golfe du Mexique, à l'ouest du Mississippi, avait, étant réduite au strict nécessaire par les opérations de Farragut sur ce fleuve, éprouvé, on s'en souvient, un échec éclatant devant Galveston, le 1^{er} janvier 1863. Les six premiers mois de cette année, commencée d'une manière si funeste, ne furent marqués pour elle que par de nouveaux malheurs, moins graves, il est vrai. Cette division, après la mort de Renshaw, avait cependant été confiée à un marin de grand mérite, le commodore Bell; les officiers placés sous ses ordres étaient pleins de zèle, et beaucoup d'entre eux avaient l'expérience, l'instruction et l'audace nécessaires pour accomplir la tâche difficile qui leur était assignée. Mais leurs équipages étaient mal composés, les sous-officiers manquaient, les canonnières ne savaient pas leur métier, et la plupart de leurs bâtiments, achetés au commerce, étaient mauvais.

Dès que Farragut avait appris la perte de Galveston et la retraite précipitée des navires qui avaient pu s'échapper de la baie, il avait envoyé le commodore Bell avec la corvette le Brooklyn et cinq canonnières, le Hatteras, le Sciota, le Cayuga, le New-London

et le Clifton, pour bloquer de nouveau ce port, et reprendre, s'il était possible, possession de la ville. Le 11 janvier, ces bâtiments venaient de se réunir à l'entrée de la baie, et annonçaient leur arrivée aux confédérés en jetant quelques obus sur les batteries qui défendaient la passe, lorsque, vers le soir, on signala une voile à l'horizon. Le Hatteras reçut l'ordre d'aller la reconnaître. Bientôt les deux navires disparurent dans le crépuscule. On entendit au large une vive et courte canonnade; puis tout rentra dans le silence. Le Hatteras ne reparut pas. Dès le point du jour, Bell se mit à sa recherche, et rencontra enfin, à vingt milles de terre, les deux mâts de ce bâtiment, qui émergeaient seuls des eaux peu profondes où il avait coulé. Autour de ce témoin silencieux flottaient quelques épaves; mais il semblait avoir emporté avec lui son secret au fond de la mer; aucun naufragé ne se trouvait là pour le révéler. Le soir, une chaloupe qui avait échappé au désastre vint en donner l'explication.

Nous avons laissé, dans le volume précédent, le corsaire confédéré l'Alabama, à la fin de novembre 1862, faussant compagnie à la corvette fédérale le San-Jacinto, qui avait essayé de le bloquer dans le port de Saint-Pierre de la Martinique. Le ministère de la marine à Washington s'obstinait à en-

voyer à la poursuite de cet excellent marcheur des bâtiments qui lui étaient fort inférieurs pour la navigation et auxquels il échappait facilement quand par hasard il en rencontrait un. Il laissait, en même temps, sans aucune protection les points bien connus où l'Alabama était sûr de faire de riches captures, tels que la station des baleiniers, près des Açores, où Semmes avait porté ses premiers coups à la marine marchande des États-Unis, et le canal des Bahamas, où passait tout le commerce américain avec le golfe du Mexique. Libre ainsi de ses mouvements, Semmes alla s'embusquer sur le passage des paquebots d'Aspinwall à New-York, espérant saisir sur l'un d'entre eux un chargement d'or de la Californie, qui, en Angleterre, eût permis d'équiper un nouveau corsaire, et, comme il le dit lui-même fort spirituellement dans ses Mémoires, aurait suffi pour développer dans les ports britanniques la marine naissante des États confédérés. Mais la chance ne le favorisa pas. Après avoir capturé un paquebot qui allait en sens contraire et sur lequel il eut cependant la satisfaction de prendre et de relâcher sur parole un certain nombre d'officiers et de soldats fédéraux, un accident survenu à sa machine le réduisit, pour quelque temps, à l'impuissance. Mais un dessein plus hardi et plus

digne du pavillon militaire qu'il arborait si fièrement à la poursuite d'inoffensifs commerçants l'appela bientôt dans d'autres eaux. Le général Banks enrôlait alors dans le Massachusetts des troupes destinées, disait-on, à débarquer à Galveston pour envahir le Texas. En réalité, elles devaient aider la flotte à conquérir le bas Mississippi, et l'on a vu que deux régiments seulement furent dirigés sur Galveston. Mais les journaux annonçaient positivement que toute une armée prendrait terre, le 10 janvier, sur la côte du Texas. Semmes eut l'idée de tomber à l'improviste, pendant qu'elle débarquerait, sur la flotte de transports qui l'aurait amenée. Pour faire perdre sa trace, il se cacha pendant un mois parmi les flots de la côte de Yucatan ; puis, le 11 janvier, il parut inopinément devant Galveston. Au lieu de l'immense flotte désarmée dans laquelle il espérait pouvoir jeter le trouble avant même qu'on l'eût reconnu, il n'aperçut que cinq ou six bâtiments de guerre fédéraux, sous vapeur, qui canonnaient de loin la ville dont Semmes les croyait maîtres. Il devina aussitôt ce qui s'était passé. Il ne pouvait songer à attaquer l'escadre ennemie et allait, sans doute, se retirer très mortifié, quand ses adversaires lui fournirent l'occasion de combattre dans des conditions favorables.

C'est en effet la voile de l'Alabama que Bell avait aperçue le 11 janvier au soir, et, en chargeant le Hatteras d'aller la reconnaître, il envoyait, sans s'en douter, ce navire à une perte presque certaine. Semmes ralentissait l'allure de son bâtiment, car il voulait entraîner aussi loin que possible de tout secours son adversaire, dont la marche était peu rapide. Le lieutenant Blake, qui commandait celui-ci, s'aperçut bientôt de cette manœuvre et comprit qu'il allait avoir un combat sérieux à livrer. Il s'y prépara et continua résolument la poursuite, quoique son navire fût évidemment inférieur, à tous égards, à celui auquel il donnait la chasse. Le Hatteras était un bâtiment de commerce dont, comme tant d'autres, on avait fait un navire de guerre en mettant quelques canons sur le pont : il en portait six ou huit, dont le plus fort était une pièce de 30 rayée. Mais on n'avait pu remédier aux vices de sa construction : la coque était faible et fort haute au-dessus de l'eau, les parties essentielles de la machine n'étaient pas protégées par le niveau de la flottaison ; au lieu d'une hélice, il était muni d'aubes faciles à briser.

Cependant la nuit était venue. Semmes, jugeant le moment propice pour commencer le combat, s'arrêta enfin. Mais, persistant dans son habitude de

déguiser jusqu'au dernier moment son pavillon, il répondit aux sommations de Blake que son navire était un bâtiment de guerre anglais. Supercherie bien inutile, car à peine le Hatteras, qui n'était plus qu'à soixante-dix mètres de l'Alabama, avait-il mis à l'eau un canot pour aller vérifier cette étrange assertion, que le navire confédéré ouvrit le feu contre son adversaire, tandis qu'un officier jetait au vent le nom déjà fameux du corsaire. Les fédéraux étaient prêts à la riposte ; elle ne se fit pas attendre, et les deux navires, manœuvrant pour pouvoir se prendre réciproquement d'enfilade, partirent, côte à côte, à toute vapeur, en laissant derrière eux la chaloupe du Hatteras. Celle-ci, se trouvant ainsi abandonnée, assista de loin au combat, et parvint ensuite, à force de rames, à rejoindre la flotte le lendemain.

La lutte fut courte. Les grosses pièces de l'Alabama, parfaitement servies par des canonnières exercés en Angleterre, désemparèrent bientôt complètement le Hatteras ; les artilleurs unionistes ne semblent pas avoir fait preuve d'une grande adresse, car aucun de leurs coups ne causa de dommages sérieux à leur adversaire. Au bout d'un quart d'heure, Blake, voyant sa machine brisée, sa coque percée à la flottaison et l'eau entrant de toutes parts, fut obligé de se rendre.

Il fut recueilli avec tout son monde à bord de l'Alabama, au moment où son navire s'enfonçait dans les eaux. Semmes, satisfait de ce brillant succès, ne songea plus à Galveston, et se rendit à la Jamaïque, où nous le laisserons pour le moment.

Le commodore Bell n'était arrivé que le 10 janvier devant Galveston. Le combat qui avait dispersé la flottille fédérale avait été livré le 1^{er} du mois. Pendant dix jours, l'entrée du port fut donc libre. Le général Magruder s'empressa d'en profiter pour annoncer la levée du blocus. Il en avait le droit. Le cas était bien différent de celui de Charleston, dont nous avons parlé plus haut. Les navires neutres auraient donc pu trafiquer avec Galveston jusqu'à l'expiration des délais légaux après une nouvelle proclamation du blocus. Malheureusement aucun de ces navires ne se trouvait là pour exporter le coton accumulé dans le Texas, et aucun ne vint de l'étranger dans cette station lointaine, au risque de faire trancher, à ses dépens, la question de droit international par les cours des États-Unis. En effet, le gouvernement de Washington, au lieu de faire une nouvelle proclamation, soutint que le blocus n'avait pas été levé, et le commodore Bell eut ordre de le maintenir purement et simplement. Les puissances neutres ne réclamèrent pas.

La première partie de cette année, qui avait déjà si mal commencé dans ces mers par la défaite de Galveston et la perte du Hatteras, ne devait amener que des désastres pour l'escadre fédérale. Deux navires à voiles, le Morning-Light et le Velocity, bloquaient l'entrée du port de Sabine. Les confédérés avaient armé dans ce port deux vapeurs de rivière, qu'ils avaient entourés de murailles faites en balles de coton. Vers le 20 janvier, profitant d'un calme plat, ces vapeurs allèrent hardiment en mer attaquer les navires fédéraux, que l'absence de vent condamnait à l'immobilité : il leur suffit de tirer quelques coups, qui les prirent d'enfilade, pour les obliger à se rendre. Mais, n'ayant pu les ramener dans l'intérieur du port, à cause de leur tirant d'eau, ils furent obligés de les brûler le 23, afin de les soustraire aux bâtiments à vapeur que le commodore Bell avait envoyés pour les reprendre. Deux mois après, comme nous le raconterons plus loin, en parlant des opérations militaires dans la Louisiane, l'un des bâtiments de l'escadre, le Diana, fut pris par les confédérés sur les eaux du Bayou-Tèche. Le mois d'avril amena encore de nouveaux malheurs. Le 7, un vapeur de rivière, le Barrataria, que les fédéraux avaient armé pour surveiller les eaux du lac Maurepas, près

de la Nouvelle-Orléans, échoua à l'embouchure de la rivière d'Amitié, et son équipage, se voyant assailli par de nombreux partisans embusqués sur la rive, fut obligé de l'abandonner après l'avoir incendié. Le 18, quelques officiers unionistes, ayant débarqué près de Sabine pour observer les navires confédérés, furent surpris par un détachement ennemi, et un certain nombre d'entre eux fut pris ou tué; parmi les morts se trouvait le lieutenant Mac Dermott, qui commandait l'un des navires du blocus. Enfin, le 27, la canonnière le Preble, qui stationnait devant Pensacola, prit feu par accident, et brûla entièrement.

Avant de terminer ce chapitre, il nous faut encore dire quelques mots des petits faits de guerre dont la Virginie occidentale fut le théâtre dans les six premiers mois de l'année 1863. Entourées par de hautes montagnes et un fleuve profond, les armées peu nombreuses qui se disputent cette contrée se dispersent et se rassemblent, avancent et reculent, se rencontrent et se séparent sans s'inquiéter des grandes opérations qui se poursuivent dans les États voisins. Les troupes fédérales occupent les points principaux de la rive virginienne de l'Ohio, toute la vallée du Monongahela, où Mac Clellan a débuté, et les sources des hauts affluents du Potomac dans

les Alléghanies : le général Kelley tient cette dernière région entre Romney et Moorefield. Les forces confédérées, très dispersées, sont, pour la plupart, sous les ordres du général Jones. Celui-ci ouvre la campagne à la fin de mars, en descendant le Kanawha sur de petits bateaux, avec quelques compagnies de ses meilleures troupes. Arrivé près du bourg de Point-Pleasant, à l'embouchure de cette rivière, il débarque et attaque la petite garnison fédérale ; mais, après un combat assez vif, il est repoussé. Espérant avoir ainsi donné le change à l'ennemi, il prépare une grande *razzia* dans la riche vallée du Monongahela : il rassemble ses troupes, les équipe et, à la fin d'avril, descend des gorges élevées du Greenbrier-Mountain dans la vallée de Tygarth, à la tête de plusieurs milliers de cavaliers. Le 24, il s'empare de Beverly, et, le lendemain, de Philippi. Le même jour, un détachement de sa colonne fait une démonstration du côté de Moorefield, contre le poste fédéral qui tient le défilé de Greenland-Gap. Tandis que Kelley est occupé par cette feinte, Jones, descendant, par une marche rapide, le cours du Cheat-River, pousse jusqu'à Morgantown, sur la frontière de la Pennsylvanie, où il arrive le 27, ramassant un énorme butin sur son passage. Revenant ensuite sur ses pas, il rallie une

partie de son monde qui avait suivi une autre route, et se présente brusquement, le 29, devant le bourg de Fairmont, situé sur la rive droite du Tygarth-Valley-River, près de son confluent avec le Monongahela. Un peu plus bas, au-dessous du confluent, le chemin de fer de Grafton à Wheeling, seule ligne qui relie cette contrée avec les États du Nord, passe de la rive droite à la rive gauche du Monongahela, sur un magnifique pont de fer de trois cents mètres de long. C'est ce grand ouvrage que Jones veut détruire, et, tandis que les défenseurs de Fairmont l'attendent inutilement, barricadés dans leur ville, il s'empare par surprise d'un pont suspendu jeté pour la route de terre plus bas que celui du chemin de fer, et défendu seulement par quelques soldats. Il peut ainsi franchir la rivière, prend à revers une centaine d'hommes qui gardent le viaduc, les oblige à mettre bas les armes, et, contrairement au cartel d'échange, les relâche sur parole. Des tonneaux de poudre sont descendus dans l'intérieur des piles du pont, composées d'énormes tubes de fonte, et leur explosion fait crouler toute la construction. Jones se replie ensuite rapidement sur les montagnes, tandis que les troupes fédérales accourent trop tard de Grafton pour protéger le chemin de

fer. Après cette expédition, nous n'avons plus à mentionner qu'un engagement de peu d'importance aux environs de Fayette-Court-House, sur les bords du New-River. A la suite de l'échec de Jones devant Point-Pleasant, les fédéraux avaient remonté la vallée du Kanawha, qui porte le nom de New-River dans la partie supérieure de son cours, et avaient occupé les approches des défilés de Cotton-Hill, si vivement disputés l'année précédente. Le 19 et le 20 mai, après quelques escarmouches, un détachement confédéré les attaqua dans leur camp retranché de Fayette, mais ne put les en déloger.

Pendant que ces combats insignifiants occupaient quelques détachements isolés dans la Virginie occidentale, les deux grandes armées qui s'observaient près de Frederiksburg étaient demeurées immobiles. Le moment approchait où elles allaient de nouveau se heurter dans des luttes sanglantes. Mais, avant de revenir sur les bords du Rappahannock et d'entreprendre le récit de ces luttes, qui occupera tout le prochain volume, il nous faut consacrer la fin de celui-ci aux opérations non moins importantes dont les bords du Mississippi ont été le théâtre à la même époque.

LIVRE SECOND

LE MISSISSIPI

CHAPITRE PREMIER

LES BAYOUS.

Nous avons raconté, dans le volume précédent, la tentative infructueuse faite par Sherman contre Vicksburg. Depuis lors, la prise de cette citadelle est devenue le but principal proposé aux efforts des armées fédérales de l'Ouest. Chacun sent qu'en perdant le Mississippi et ses communications avec les États de l'extrême Ouest, la confédération perdra les conditions indispensables de son existence. Jefferson Davis, visitant son État natal, proclame hautement la nécessité de défendre Vicksburg à tout prix, et les généraux unionistes acceptent franchement le défi qu'il leur lance.

Depuis le 17 janvier, jour où Grant rejoignit l'armée de Mac Clernand à son retour du poste de

l'Arkansas, jusqu'à la prise de Vicksburg, les opérations militaires et navales s'enchaînent tellement, que nous n'avons pas cru possible d'en couper le récit. Nous le conduirons donc ici jusqu'à la date mémorable du 4 juillet 1863; après quoi, nous reprendrons l'histoire de la lutte engagée entre Lee et l'armée du Potomac, interrompue après la bataille de Chancellorsville.

Les quatre chapitres qui composent ce livre comprendront d'abord toutes les tentatives faites par Grant, pendant trois mois et demi, successivement sur la rive gauche et sur la rive droite du Mississippi, pour surmonter les obstacles qui l'empêchaient d'aborder Vicksburg, puis l'opération par laquelle le général unioniste réussit à tourner ces obstacles en franchissant le Mississippi au-dessous des défenses ennemies; ensuite la campagne offensive qui se termina par l'investissement de la place; enfin le siège et la capitulation.

Il nous faudra de temps en temps nous interrompre dans ce récit pour parler des opérations de Banks et de Farragut sur le bas Mississippi; nous aurons à montrer les efforts qu'ils firent pour donner la main à Grant et à Porter et pour accomplir cette réunion des deux flottes qui fut la suprême consécration de leur

triomphe. Il nous faudra également donner un aperçu des opérations secondaires qui marquèrent, tant à l'est qu'à l'ouest du Mississipi, les six premiers mois de l'année 1863. Blunt et Holmes d'une part, Rosecrans et Bragg de l'autre, après les sanglantes rencontres de Prairie-Grove et de Murfreesborough, qui ont marqué la fin de 1862, semblent se recueillir et attendre l'arme au pied le résultat de la grande lutte dont Vicksburg est le prix : aussi dans les États qu'ils se disputent, dans le Missouri et l'Arkansas, comme dans le Kentucky et le Tennessee, n'avons-nous pendant cette période à énumérer que des faits de guerre peu importants et sans lien entre eux.

L'occasion offerte aux fédéraux, pendant l'été de 1862, de détruire les ouvrages informes, armés de quelques canons à peine, qui seuls commandaient le Mississipi, était passée. Les campagnes de Sherman à Chicasaw-Bayou et de Grant sur le Yallahusha venaient de leur apprendre, par une dure expérience, qu'il était désormais également difficile de tourner Vicksburg et de l'aborder de front. Ces obstacles ne furent pour eux qu'un nouveau stimulant. L'opinion publique, d'accord avec les hommes de guerre, demandait qu'on ne reculât devant aucun

sacrifice pour en venir à bout. Grâce aux renforts qu'il reçut, Grant se trouva, à la fin de janvier, avoir cent trente mille hommes sous ses ordres. Afin d'en pouvoir amener le plus possible devant Vicksburg, il limita l'occupation des pays reconquis qu'il laissait derrière lui aux places de Iuka, de Corinth, de Memphis, et aux postes situés sur le chemin de fer qui les relie. Le village de Mound-City, qui, presque en face de Memphis, servait de repaire aux partisans sudistes, fut détruit; le général Dodge, avec une division d'infanterie et la brigade de cavalerie du colonel Cornyn, s'établit à Corinth; le colonel Grierson et ses cavaliers furent chargés de garder la ligne du chemin de fer. Grant rappela toutes les garnisons qui se trouvaient au-dessus de Memphis, sur la rive orientale du Mississippi, sachant bien, d'une part, que les confédérés ne pourraient s'établir dans cette contrée, et, de l'autre, que de petits détachements ne la protégeraient pas contre une nouvelle incursion de Forrest ou de Morgan. Tous ses approvisionnements suivirent désormais la voie du fleuve, dont la garde fut exclusivement confiée aux canonnières. Le général Washburne, qui occupait Helena et avait, le 3 janvier, fait vers Lagrange une heureuse expédition pour en dégager les abords,

fut chargé de défendre ce point important, qui donnait un pied dans l'État de l'Arkansas, et conserva un poste avancé à Clarendon sur le White-River.

Mac Pherson, qui occupait encore Holly-Springs et dont la cavalerie observait les rives du Tallahatchie, reprit, le 21, la route de Memphis, et tout fut préparé pour transporter par eau, jusque devant Vicksburg, une partie considérable de l'armée. Grant se réserva de diriger en personne cette grande expédition. Mac Clernand fut réduit par là au commandement de son seul corps d'armée, comme Sherman l'avait été sous lui quelques semaines auparavant. Il réclama, affirmant que le Président lui avait concédé le droit exclusif de conduire des expéditions sur le Mississippi ; mais ce fut en vain. Plus heureux que Mac Clellan, Grant fut soutenu par le gouvernement de Washington ; toutefois ses rapports avec son subordonné restèrent toujours fort délicats. Les deux autres corps qui formaient son armée, le 16^e et le 17^e, étaient, comme nous l'avons dit plus haut, commandés par Hurlbut et Mac Pherson.

Les collines qui s'étendent de Haines-Bluff à Vicksburg se prolongent au delà de cette ville, serrant de près le Mississippi jusqu'à Warrenton, puis s'ouvrent pour laisser un passage au Big-Black-River,

revenant plus loin toucher le fleuve, et se terminent enfin par un escarpement sur lequel s'élève le bourg de Grand-Gulf. Le Yazoo d'abord, puis le Mississippi, qui baignent le pied de ces collines, forment un fossé naturel, qu'une armée ne saurait franchir sans l'aide d'une flotte nombreuse et puissante. Ce fossé ne s'éloigne des hauteurs que dans la partie inférieure du Yazoo ; les fédéraux, maîtres du passage en ce point, avaient appris à leurs dépens que l'obstacle du Chicaw-Bayou et des marais voisins leur rendaient cette possession inutile. On ne pouvait attaquer de front, entre Haines-Bluff et Warrenton, cette ligne de falaises hérissées de redoutes et de canons ; il fallait donc la tourner par l'une ou l'autre extrémité ; mais cette opération, qui devait débiter par le passage du Yazoo au-dessus de Haines-Bluff, ou du Mississippi au-dessous de Vicksburg, ne pouvait s'accomplir qu'avec l'aide de la marine, et celle-ci n'était pas en mesure de pénétrer dans les parties de ces deux fleuves où son concours aurait été nécessaire. D'une part, des barrages en poutres et des torpilles fermaient la navigation du Yazoo près de Haines-Bluff encore plus efficacement qu'à la fin de décembre, et, d'autre part, Pemberton complétait l'armement des ouvrages qui menaçaient d'une destruction presque certaine tout

navire cherchant à forcer le passage de Vicksburg. Au lieu de construire des batteries à fleur d'eau qui auraient été exposées au feu convergent des navires de guerre, il avait placé ses canons sur la crête de la falaise, de manière à leur donner un feu plongeant et à les mettre à l'abri de l'artillerie navale, qui ne pouvait élever ses pièces suffisamment pour les atteindre. Enfin il les avait espacées et isolées de sorte qu'elles n'offraient presque aucune prise à un bombardement. Il est vrai que cette disposition avait été vivement blâmée par Johnston. Il avait fait observer aux ingénieurs confédérés que ces batteries semblaient construites plutôt pour protéger tous les abords de la ville que pour intercepter le passage des navires ennemis ; réunies, elles auraient sans doute été plus exposées, mais elles auraient aussi concentré sur ces navires un feu destructeur, tandis que, placées comme elles l'étaient, elles ne pouvaient se soutenir les unes les autres : la flotte fédérale avait ainsi chance, en passant successivement devant elles, d'échapper à leurs coups. Ces sages avis ne furent pas écoutés ; Pemberton croyait n'avoir pas le temps de déplacer sa grosse artillerie avant l'attaque des fédéraux. D'ailleurs, malgré leurs défauts, les batteries de Vicksburg étaient encore assez redoutables

pour tenir ces derniers en échec. Quelques mois plus tôt ils auraient pu tourner Vicksburg en remontant le fleuve et en prenant la Nouvelle-Orléans pour base d'opérations. C'est ce que Williams avait fait, dans l'été de 1862, avec des forces insuffisantes. Mais, depuis lors, les confédérés avaient élevé la forteresse de Port-Hudson, devant laquelle les fédéraux, s'ils avaient transporté jusque-là le théâtre de la campagne, auraient trouvé les mêmes difficultés qui les arrêtaient à Vicksburg. L'aide de la flotte était indispensable non seulement pour combattre l'ennemi, mais aussi pour traverser la contrée à demi submergée qui borde la rive droite du Yazoo d'abord, puis, au-dessous de Vicksburg, celle du Mississippi. Les confédérés, comptant sur les éléments, n'avaient laissé dans cette contrée que quelques guérillas. Il savaient que, si Grant avait voulu franchir l'espace qui sépare les deux fleuves pour passer le dernier au-dessus de Haines-Bluff, il aurait été obligé de jeter des centaines de ponts, de construire des centaines de kilomètres de chaussée et de pilotis, et de plonger son armée dans des marécages impénétrables. Il songea un moment à laisser Porter devant Vicksburg, et à descendre la rive droite du Mississippi jusqu'en face de Port-Hudson pour y donner la main à Banks ;

mais, sans parler de la distance, le Red-River lui aurait opposé un obstacle presque insurmontable. D'ailleurs, Pemberton, maître des fleuves, aurait pu toujours l'inquiéter, partout le devancer, et l'échec de Chicasaw-Bayou était une leçon trop récente pour permettre à Grant de se séparer de la flotte de Porter. Ces deux officiers résolurent donc de tout essayer pour introduire, par des voies détournées, des navires de guerre, soit dans le Yazoo au-dessus de Haines-Bluff, soit dans la partie du Mississippi qui sépare Vicksburg de Port-Hudson.

La nature particulière de l'immense plaine d'alluvion traversée par le grand fleuve avait jusqu'alors entravé les opérations des fédéraux. Cette fois au contraire elle allait les favoriser. Depuis Memphis jusqu'à la mer, le Mississippi ne rencontre d'autres collines que celles qui s'étendent sur la rive gauche, entre Vicksburg et Port-Hudson. Partout ailleurs, le « Père des eaux » coule sans entraves dans un lit qu'il s'est, on peut le dire à la lettre, construit lui-même; car, comme le Pô dans la Polésine, comme le Rhin en Hollande, comme le Nil en Égypte, il a exhaussé ce lit par des dépôts constants et l'a circonscrit en même temps par les digues naturelles qui se sont formées sur ses berges. En maints en-

droits, ces digues ont été fortifiées par des levées artificielles. Mais, comme un maître tout-puissant et capricieux, après avoir feint d'abord de respecter ces fragiles barrières, on le voit, dans ses crues, rompre tantôt l'une, tantôt l'autre : ici, faisant irruption pour couper une presqu'île qu'il ronge depuis plusieurs années ; là, au contraire, s'allongeant dans un vaste circuit, et laissant un informe marécage à la place du chenal profond où naviguaient les plus grands bâtiments. L'homme cherche à dominer ses fantaisies, et, si l'ingénieur est habile, s'il sait, au point opportun, ouvrir un passage nouveau, il réussit à abrégé la navigation en supprimant de longs détours ; mais parfois le fleuve se montre rebelle à toutes les contraintes, à toutes les séductions : un remous suffit pour l'empêcher d'obéir, et il s'obstine à laisser à sec le canal en apparence le mieux tracé. Comme un roi entouré de sa cour, il descend vers la mer, escorté d'une foule de rivières qui, au lieu de lui apporter un tribut, sont alimentées, au contraire, par ses eaux, et, coulant dans une direction parallèle à la sienne, forment à ses côtés le réseau de bayous dont nous avons déjà parlé. Sur la rive gauche, le réseau est brusquement interrompu par le massif des Bluffs, et les bayous se déchargent dans le Yazoo, qui suit le

piéd de ces hauteurs comme un vaste canal de drainage. Les bayous ne reparaissent qu'au-dessous de Port-Hudson pour former les affluents de la rivière de l'Amitié ou Amitié-River, et aboutissent dans la vaste nappe d'eau appelée le lac Pontchartrain. A l'ouest, le système des bayous, ne rencontrant aucun obstacle, est bien plus développé et s'étend sur une longueur d'environ mille kilomètres à vol d'oiseau, depuis les premières infiltrations qui se forment près de Cap-Girardeau, à travers le lac et le fleuve Saint-Francis, les marais de Helena, le White-River, les bouches de l'Arkansas, le Bayou-Macon, le Washita-River, le Tensas-River et une portion du Red-River, jusqu'au long et tortueux canal de l'Atchafalaya, dont le nom signifie en indien « les eaux perdues », et qui, en effet, va se perdre dans les lacs et les marais voisins du golfe du Mexique.

Quelques-uns de ces canaux sont profonds et navigables. Ne pouvait-on pas en profiter pour tourner les obstacles qui fermaient le Yazoo et le Mississippi ? Grant et Porter résolurent de le tenter, sur trois points différents à la fois, et se mirent à l'œuvre dès les derniers jours de janvier.

Ils reprirent d'abord les travaux commencés par Williams pour couper l'étroite langue de terre que

le Mississippi enveloppe en passant devant Vicksburg. Le canal de dérivation ne devait avoir que deux mille mètres de longueur. Il eût suffi de lui donner une profondeur de trois mètres pour y faire passer la plus grande partie de la flottille de Davis, et les eaux, fort hautes en ce moment, promettaient d'atteindre facilement ce niveau. Elles avaient déjà passé en 1862 dans la tranchée ouverte par Williams, et il avait fallu à chaque extrémité construire une forte levée pour les empêcher d'y faire irruption pendant le travail. Une fois ouvert à la flotte, ce canal faisait perdre à Vicksburg toute sa valeur ; et, quoique Grand-Gulf fût protégé au nord par le Big-Black-River, comme cette première place l'est par le Yazoo, les confédérés n'y auraient pas retrouvé une position aussi forte, aucun marais ou bayou ne bordant le cours du Big-Black. Ce plan, simple en apparence, et dont le succès aurait eu des conséquences décisives, plaisait à M. Lincoln, qui insistait énergiquement pour son exécution. Le Président ne pouvait de loin apprécier les difficultés qui, comme nous le dirons plus tard, finirent par le faire échouer.

Grant les avait prévues et chercha parmi les bayous de la rive droite un chemin plus détourné pour déboucher dans le Mississippi entre Vicksburg et Port-

Hudson. A cent vingt kilomètres environ au-dessus de Vicksburg, le tronçon abandonné d'un ancien lit du fleuve forme un vaste fer à cheval, connu sous le nom de lac Providence ; il est séparé du Mississippi par une langue de terre, large seulement de quinze cents mètres. Un canal, appelé le Bayou-Baxter, le relie au Bayou-Macon, cours d'eau navigable, par lequel on peut descendre successivement dans le Washita, le Tensas, le Red-River, et de là rentrer dans le Mississippi. On espéra trouver une route pour la flottille, dans cette chaîne de lacs, de rivières et de bayous, et, tandis qu'une partie des troupes de Sherman travaillait au canal de Williams, Mac Pherson débarquait avec un détachement considérable de son corps près du lac Providence et ouvrait une tranchée pour le relier au fleuve.

Il s'était mis à l'œuvre dès le 29 janvier. Mais Porter, sachant combien le succès de pareilles tentatives était douteux, voulut, en même temps, explorer le réseau des bayous qui descendent de la rive gauche du Mississippi vers les affluents du Yazoo, réseau qui avait déjà été reconnu par la cavalerie de Hovey, à la fin de 1862. Il existait autrefois dans ce réseau un passage suivi par les vapeurs légers qui naviguaient entre Memphis et Yazoo-City. C'était un bayou, appelé le Yazoo-Pass,

qui avait de vingt à trente mètres de largeur et de huit à dix de profondeur. Il se sépare du Mississippi au village de Delta, presque en face de Helena : après avoir traversé le Moon-Lake (lac de la Lune), qui est, comme le lac Providence, une portion abandonnée de l'ancien lit, il se dirige à l'est en serpentant à travers une contrée très fertile, et va se jeter dans le Cold-Water-River (rivière d'eau froide), l'un des affluents du Tallahatchie, qui lui-même forme le Yazoo en se réunissant à Greenwood au Yallabusha. Ce canal de dérivation débordant fréquemment, le gouvernement de l'État du Mississippi, pour arrêter ces inondations, fit fermer par une forte levée, quelques années avant la guerre, la communication entre le grand fleuve et le Moon-Lake et interrompit ainsi la navigation du Yazoo-Pass. S'il parvenait à la rouvrir, Porter obtenait un double avantage. D'abord il arrivait par là à la ville de Yazoo-City, qui était devenue depuis six mois l'un des principaux arsenaux des confédérés. Ils y avaient abrité tous les navires que Farragut avait chassés devant lui, après la prise de la Nouvelle-Orléans ; ils les armaient, les blindaient et en construisaient de nouveaux. C'est de là qu'était parti l'Arkansas, et cet arsenal inabordable était pour la flottille de Porter une perpétuelle menace. Il espé-

rait le détruire en tournant les défenses qui le protégeaient. Puis, une fois maître du haut Yazoo, il ouvrait à toute l'armée de Grant la route de Haines-Bluff, et celui-ci pouvait recommencer contre Vicksburg la campagne de décembre 1862, sans crainte de voir ses communications interrompues, puisqu'elles ne dépendraient plus d'une fragile voie ferrée, mais seraient assurées par une route fluviale et protégées par la flotte. Dès la fin de janvier, les premiers coups de pioche furent donnés à la levée artificielle qui barrait le Yazoo, et une mine fut préparée pour y ouvrir une brèche.

Cependant Porter ne se contentait pas de ces travaux, que les soldats comparaient à ceux du castor, le premier habitant de ces grands fleuves.

Les confédérés ne possédaient, depuis la destruction de l'Arkansas, que de faibles navires entre Vicksburg et Port-Hudson, et ceux qui se trouvaient dans le Yazoo n'étaient pas encore en état de descendre dans le Mississippi. Il devait donc suffire d'un ou deux des navires qui composaient la flottille de Porter, non pour donner aux fédéraux le commandement absolu du fleuve, mais pour anéantir le commerce qui se faisait, par le Red-River, entre le Texas et le reste de la confédération. C'est par là

que les armées confédérées recevaient une grande partie de leurs approvisionnements en vivres et en cuirs. Il était donc fort important de les intercepter. On a déjà vu se signaler, dans plusieurs combats sur le Mississippi, la brigade de marine et les *rams* ou béliers, organisés et commandés par le général Ellet et ses frères. Cette famille énergique était toujours au premier rang quand il y avait des dangers à courir. Le colonel Charles Ellet, avec le *Queen-of-the-West*, reçut la périlleuse mission, non seulement de forcer le passage de Vicksburg, sous le feu des batteries ennemies, mais aussi d'attaquer et de couler un bâtiment confédéré, en voie d'armement, qui était à l'ancre presque contre le quai de Vicksburg. Ellet comptait tenter cette opération pendant la nuit; mais, retardé par un accident, il n'arriva que de jour, le 2 février, devant les batteries de Vicksburg, qui le saluèrent par un feu violent. Il ne se laisse pas arrêter, peu de projectiles atteignent le *Queen-of-the-West*, et leur effet est amorti par une double épaisseur de balles de coton. Le vapeur unioniste se dirige sur le bâtiment ennemi, mais la force du courant le fait dévier, et son coup porte à faux. Il a le temps toutefois de lancer dans la coque de son adversaire trois obus qui y mettent le

feu. Mais l'incendie a aussi éclaté dans la muraille de coton que porte le bélier fédéral : Ellet et ses matelots oublient le combat pour l'éteindre, et, lorsque enfin ils en sont maîtres, ils se trouvent au-dessous de Vicksburg hors de la portée des boulets ennemis.

L'obstacle tant redouté était donc franchi. Ellet ne tarda pas à profiter de sa nouvelle position. Aussitôt qu'il eut réparé ses avaries et fait une bonne provision de combustible, il se lança dans cette partie du fleuve qui, depuis neuf mois, n'avait pas vu flotter le pavillon fédéral et où sa présence inattendue lui promettait des prises importantes. Il ne rencontra même pas le seul adversaire capable de se mesurer avec lui, le vapeur le Webb, qui se trouvait dans le Red-River. En quelques jours, il prit deux autres vapeurs et détruisit de vastes approvisionnements. Revenu, le 8 février, au mouillage au-dessous de Vicksburg, il repartit le 10, bravant à chaque fois les batteries que les confédérés avaient placées à Warrenton.

Porter lui avait promis d'envoyer pour le soutenir un de ses navires, l'Indianola ; celui-ci, retardé par une cause imprévue, passa, le 13, devant les canons de Vicksburg, sans éprouver d'avaries graves et se dirigea aussitôt vers le Red-River, où le Queen-of-the-West l'avait précédé. Mais ces deux bâtiments,

qui, naviguant de conserve, n'auraient eu rien à craindre, ne devaient pas se retrouver.

Ellet, après avoir exploré une partie de l'Atchafalaya, continue de remonter le Red-River, poussé par l'espoir de combattre le Webb, que Porter lui a spécialement recommandé de détruire. Le 14 janvier, il a surpris un des vapeurs qui font pour le gouvernement confédéré le service de transport, l'Era n° 5 ; il s'en est emparé et a placé sur ce navire quelques-uns de ses hommes comme équipage. Mais ni lui ni les siens ne connaissant la navigation très difficile du Red-River, il a, fort imprudemment, chargé le pilote de l'Era de diriger le Queen-of-the-West. Après une courte navigation, on signale au-dessus des arbres la fumée de plusieurs vapeurs qui chauffent pour prendre la fuite : le navire fédéral double avec précaution un tournant du fleuve, espérant encore surprendre l'ennemi ; mais, au même moment, il est salué par une batterie qui l'enfile dans sa longueur. Au lieu d'obéir à Ellet, qui ordonne de reculer, le pilote échoue le navire qui lui est confié, en pleine vue du canon ennemi. Par cet acte de dévouement à sa cause, qui aurait pu lui coûter la vie, cet homme courageux, appelé George Wood, livra le Queen-of-the-West aux confédérés. Peu

d'instant après, le vaisseau, percé de boulets et hors d'état de se dégager, était abandonné par Ellet et par une partie des matelots fédéraux, qui se laissèrent flotter sur des balles de coton et gagnèrent ainsi la canonnière le De Soto et l'Era, qui étaient restés hors de portée. Ils emmenaient avec eux George Wood, et loin de lui faire aucun mal, ils le chargèrent de diriger l'Era, que celui-ci essaya aussitôt de faire échouer comme l'autre navire. Poursuivi par le Webb, Ellet, rencontra près de Natchez l'Indianola, dont la présence arrêta les bâtiments confédérés. Mais leur nombre fut bientôt grossi par le Queen-of-the-West, qui avait été remis à flot et promptement réparé. Les rôles furent alors encore une fois intervertis. L'Indianola, quittant, le 23, les bouches du Red-River, qu'il avait bloquées jusqu'alors, cherchait à gagner les mouillages au-dessous de Vicksburg, dans l'espoir de rallier quelque autre navire fédéral, mais sa marche était ralentie par deux allèges remplies de charbon qu'il traînait attachées à ses côtés. Les confédérés profitèrent de cette circonstance pour le rejoindre et l'attaquer. Le 24 au soir, le Webb et le Queen-of-the-West, escortés par deux bâtiments légers, atteignent, entre Grand-Gulf et Warrenton, l'Indianola, dont les allèges embarrassent les mouvements, et le

frappent à coups redoublés. Bientôt sa coque est défoncée, des voies d'eau se déclarent de toutes parts, et, au moment où il va couler, son commandant amène le pavillon fédéral. Les confédérés, qui en prirent possession, eurent le temps de l'échouer près de la berge, et le remirent bientôt en état de combattre.

L'heureux passage des batteries de Vicksburg n'avait donc servi qu'à donner aux confédérés deux nouveaux et puissants navires qui leur assuraient, d'une manière bien plus certaine, la possession de tout le cours du Mississippi entre Vicksburg et Port-Hudson. C'était désormais une flotte entière qu'il fallait amener entre ces deux places, en bravant les canons de l'une ou de l'autre. Porter et Farragut étaient des hommes trop résolus pour hésiter devant une pareille tentative, et nous les verrons tous les deux l'entreprendre successivement.

Mais auparavant nous suivrons les progrès des travaux qui avaient pour but d'ouvrir à la marine une voie moins périlleuse. Grant, arrivé le 2 février à Millikens-Bend, les avait poussés avec une grande activité. L'achèvement du canal de Williams offrait de grandes difficultés. Pour lui donner la profondeur nécessaire, il avait fallu, après avoir traversé la couche de terre végétale, attaquer un banc

de sable et de gravier très compact. Enfin on était parvenu à rendre le chenal navigable pour une drague, qui, introduite par une étroite dérivation, devait avantageusement remplacer les travailleurs, lorsque, le 8 mars, le Mississippi brisa, malgré tout ce que l'on avait fait pour la consolider, la digue qui protégeait l'entrée du canal. En un instant, une masse d'eau énorme s'y précipita avec une telle violence qu'au lieu de traverser simplement le canal, elle rasa les deux levées construites sur ses rives. Les camps de la division employée à ce travail furent aussitôt inondés; chacun s'enfuit au plus vite, abandonnant armes et bagages, devant un ennemi auquel le plus brave peut tourner le dos sans déshonneur. Les pertes en vivres, en matériel, en munitions et en chevaux furent immenses. La presque île fut entièrement submergée, et l'eau, au lieu de rentrer dans le Mississippi, se répandit dans les bayous de la rive droite, qu'elle grossit jusqu'au Red-River, rendant toute cette contrée encore plus impraticable qu'auparavant. Et cependant, chose remarquable, elle n'avait pas approfondi le canal. Cette dérivation n'était qu'un trop plein, et, malgré tous les efforts des ingénieurs, le courant principal du fleuve refusait de l'adopter. Détourné par la forme

de la berge, il s'obstinait à suivre l'ancien lit, qui le menait sous les murs de Vicksburg. Les confédérés, de leur côté, ne s'étaient pas contentés d'avoir le fleuve pour auxiliaire. Ils avaient établi sur les falaises, en face du débouché inférieur du canal, des batteries destinées à l'enfiler de sorte que la navigation de cette nouvelle route, si elle était jamais devenue praticable, aurait été encore plus dangereuse que celle dont elle devait dispenser la flotte unioniste. Il fallut, dès lors, renoncer à l'espoir de s'en servir, quoique, pendant trois semaines encore, l'on continuât de réparer les levées du canal, pour reconquérir sur les eaux les routes que le débordement avait submergées.

Les travaux qui avaient pour objet d'ouvrir un passage par le lac Providence ne promettaient pas un meilleur succès. Ils avaient eu cependant un heureux début. Grant les avait visités le 4 février, et, peu de jours après, un étroit canal avait mis le lac en communication avec le fleuve. La nouvelle de l'ouverture de ce canal, grossie par la presse, avait causé une grande émotion dans la confédération. On avait cru que le Mississippi tout entier, quittant son ancien lit, allait se précipiter dans le Bayou-Macon, le Washita et l'Atchafalaya, et qu'il abandonnerait

la Nouvelle-Orléans pour se jeter, plus à l'ouest, dans le golfe du Mexique. Il n'en fut rien, et la dérivation des eaux n'eut pour effet que d'entraver tous les travaux ultérieurs. Entre le lac Providence et le Bayou-Macon se trouvait une dépression de terrain occupée par un vaste marais nourrissant une puissante et impénétrable végétation, sous laquelle le Bayou-Baxter, réduit au volume d'un humble ruisseau, disparaissait complètement. Le marais fut inondé en un instant, et pour ouvrir un passage praticable aux navires, il fallut scier un à un les troncs, puis arracher les souches des énormes chênes blancs et des cyprès au bois de fer qui le couvraient. Les hommes, travaillant dans l'eau jusqu'aux épaules, ne pouvaient longtemps résister à une pareille fatigue. La voie qu'il s'agissait d'ouvrir ainsi dans la forêt n'avait pas moins de vingt-quatre kilomètres de longueur : tout le corps de Mac Pherson fut occupé à cet ouvrage pendant plusieurs semaines. Mais, comme on reconnut que ce passage, une fois praticable, admettrait seulement de petits vapeurs et que les principaux navires de Porter ne pourraient en profiter, on finit par l'abandonner dans le courant du mois de mars.

Les reconnaissances faites, au commencement de ce mois, dans le Yazoo-Pass avaient donné de meil-

leurs résultats. Au moment où ils venaient de perdre le *Queen-of-the-West* et l'*Indianola*, où le canal de Williams et celui du lac Providence leur étaient fermés, où il leur semblait impossible, par conséquent, de tourner Vicksburg par le sud, l'entrée du Yazoo leur fut ouverte et ils purent croire qu'ils avaient enfin trouvé la véritable route à suivre pour investir la citadelle ennemie.

La mine préparée dans le batardeau qui fermait le Yazoo-Pass avait été enflammée le 2 février, le jour même où le *Queen-of-the-West* passait Vicksburg, et où Grant arrivait à Millikens-Bend. Les eaux, se précipitant avec force dans le lit qu'elles avaient si longtemps occupé, ouvrirent bientôt un chenal de quatre-vingts mètres de large jusque dans le Moon-Lake. Une expédition combinée fut aussitôt organisée pour y pénétrer. Deux canonnières partiellement blindées, le *Chillicote* et le *De Kalb*, accompagnées de cinq vapeurs légers portant deux régiments du Missouri destinés au service de tirailleurs, et suivies d'une vingtaine de transports, sur lesquels se trouvait la division Ross, du corps de Mac Clernand, forte d'environ cinq mille hommes, entrèrent, le 24 février, dans le Moon-Lake, sous la direction du lieutenant de marine Watson Smith.

Durant ce temps, un officier du génie, le colonel Wilson, avec quelques centaines de soldats, avait réussi à ouvrir à la flottille un passage jusqu'au Tallahatchie. Ils avaient eu une tâche laborieuse et difficile. Dès que la digue avait été attaquée, les confédérés, devinant le dessein de leurs adversaires, avaient obstrué le cours du Yazoo-Pass, au-dessous du Moon-Lake. Wilson avait été obligé d'enlever, parfois sur plusieurs kilomètres de longueur, les arbres entassés dans le lit du bayou, que quelques coups de hache, adroitement donnés, avaient fait tomber et qu'il fallait des efforts surhumains pour en arracher. L'eau qui se répandait par la brèche avait bientôt inondé toute la contrée environnante, et c'est au milieu de terres détrempées ou submergées que s'avançaient les soldats de Wilson, tenant la scie d'une main et le fusil de l'autre, tour à tour travaillant et échangeant des coups de feu avec les partisans confédérés. Enfin, ne se laissant rebuter par rien, ils vinrent à bout de tous les obstacles, et, le 2 mars, l'expédition entra dans le lit profond et navigable du Cold-Water.

Dès qu'il en fut informé, Grant songea à faire suivre la même route à la plus grande partie de ses soldats. Ceux-ci souffraient beaucoup, les uns de

l'inaction, les autres des travaux aquatiques qui leur étaient imposés au milieu d'un hiver froid et humide. Ils étaient disséminés sur la rive droite du Mississippi, depuis les environs de Memphis jusque près de Vicksburg : Mac Clernand à Helena, Mac Pherson au lac Providence et à Millikens-Bend, Sherman à Youngs-Point. La crue du fleuve ayant inondé par infiltration toute la contrée qui l'avoisine, la levée même finit par être le seul terrain sec où les fédéraux pussent s'établir. Entassés sur cette étroite langue de terre, ils n'y pouvaient trouver l'espace indispensable à la salubrité d'un camp, et bientôt il leur fallut même disputer ce terrain aux morts, dont le nombre s'accroissait d'une manière effrayante, et que la prudence et la piété défendaient de jeter dans le marais, d'un côté, ou dans le fleuve, de l'autre. Mac Clernand reçut l'ordre d'embarquer la division Quinby et de l'envoyer à la suite de Ross ; Mac Pherson se tint prêt, avec son corps tout entier et une division de celui de Sherman, à entrer dans le Yazoo-Pass, pour reprendre, en s'appuyant sur le Tallahatchie, la campagne qui avait échoué en décembre 1862.

Cependant la flottille de Watson Smith, après avoir éprouvé quelques difficultés dans le Yazoo-Pass, à cause de la rapidité du courant, qui ne lui permettait

pas de naviguer la nuit, avait traversé le Cold-Water et entraît, le 10 mars, dans le Tallahatchie, fleuve assez large et assez profond pour qu'elle pût y gouverner facilement, sans craindre de se heurter aux troncs d'arbres qui l'avaient si longtemps arrêtée.

Mais elle avait laissé aux confédérés, pour se préparer à recevoir une attaque dont la promptitude était le principal élément de succès, huit jours que ceux-ci avaient habilement mis à profit. Le Tallahatchie et le Yallabusha se réunissent un peu au-dessus du bourg de Greenwood. Le Yazoo, formé par leur confluent, coule en sens opposé à celui du Tallahatchie, de manière à laisser entre eux une péninsule longue de six kilomètres et qui n'a, au point le plus étroit, que quatre cents mètres de large. En ce point les confédérés avaient construit, sous le nom de Fort-Pemberton, un ouvrage assez considérable, qui commandait complètement le cours du Tallahatchie : c'était une série d'épaulements, coupant en deux la péninsule, auxquels un mélange de terre et de balles de coton donnait à la fois beaucoup de solidité et de relief. Deux gros canons et une batterie d'artillerie de campagne en formaient l'armement. Les eaux du Tallahatchie, inondant ses berges, avaient submergé toutes les approches de cet ouvrage et transformé la pénin-

sule en une véritable île. Les troupes de Ross ne pouvaient donc prendre pied pour l'attaquer, et la tâche de le réduire retombait exclusivement sur les deux canonnières. Le Chillicote ouvrit le feu le 11 mars, mais ce bâtiment était d'un trop faible échantillon et mal blindé. La plupart des boulets ennemis le traversèrent de part en part; les autres, détachant les boulons de ses plaques, firent plus de ravages encore dans son entre-pont, et il fut obligé d'abandonner la partie, après avoir eu quatre hommes tués et quinze blessés.

Le 13, l'impossibilité d'une attaque par terre ayant été reconnue, les deux canonnières reprirent le feu : le De Kalb réduisit un moment au silence l'artillerie du fort, mais Ross n'osa pas, pour tenter un assaut, débarquer ses troupes sur le seul point accessible, qui était trop en vue des ouvrages ennemis. La garnison confédérée n'avait eu dans ce combat qu'un seul homme tué et vingt blessés. Ne voulant pas recourir à la force, les fédéraux cherchèrent à la débuser par un moyen moins dangereux. Le niveau du fort n'était que de deux pieds plus élevé que celui du fleuve : il suffisait donc d'une faible crue pour l'inonder. On espéra produire une inondation artificielle en coupant la levée du Mississippi à Austin, au-

dessus de Delta, de manière à amener un plus grand volume d'eau dans le Tallahatchie. Mais cette eau se répandit sur un si vaste espace, que le niveau du fleuve ne fut pas sensiblement modifié; et, après cinq jours d'attente, Ross se décida à revenir sur ses pas.

Sa position, en effet, devenait critique. Le chemin de fer de Jackson à Granada passe à Carrolton, à portée de Greenwood. Par cette voie, ainsi que par celle du Yazoo, sur lequel il avait de nombreux navires, Pemberton pouvait transporter rapidement à Greenwood assez de troupes pour tenter d'écraser la petite division de Ross, isolée et séparée de tout secours. Déjà plusieurs régiments avaient quitté Vicksburg, et quelques batteries placées sur le Cold-Water pouvaient barrer le passage aux fédéraux, qui étaient trop éloignés du Mississippi pour l'atteindre par voie de terre.

Dès qu'il connut la situation de Ross, Grant résolut de faire en sa faveur une diversion qui pourrait peut-être ouvrir une autre route jusqu'à Yazoo-City, et qui, en tout cas, donnerait à Quinby le temps de rejoindre l'expédition avec des forces suffisantes pour la dégager.

L'infatigable Porter, voyant la grande crue du commencement de mars détruire tous les travaux du canal de Williams, avait pensé que, si elle lui fermait

la voie d'un côté, elle pourrait, en revanche, lui ménager, dans le dédale de bayous qui avoisine l'embouchure du Yazoo, un passage pour déboucher dans ce fleuve entre Yazoo-City et Haines-Bluff. Une reconnaissance faite dans Steeles-Bayou, qui n'est d'ordinaire qu'un large fossé, et où il trouva dix mètres d'eau, lui avait prouvé que l'entreprise méritait d'être tentée. Il avait aussitôt organisé une expédition composée de ses meilleurs et plus puissants navires, le Louisville, le Cincinnati, le Carondelet, le Mound-City, le Pittsburg, de quatre bateaux mortiers et de quatre remorqueurs. Grant l'avait accompagné, le 14, jusque dans le Steeles-Bayou. A son retour à Millikens, le général en chef apprit à la fois l'échec des canonnières dans le Tallahatchie et les mouvements de l'ennemi vers Greenwood. Il donna aussitôt à Sherman l'ordre de se mettre en marche pour suivre Porter, le soutenir et l'aider à atteindre le Yazoo. Une fois dans ce fleuve, la flotte fédérale aurait détruit tous les navires ennemis qui s'y trouvaient, pris Greenwood à revers, et assuré la navigation jusqu'au Yazoo-Pass. Sherman, s'appuyant sur cette nouvelle base, aurait pu s'établir fortement au bord du Yazoo et le passer pour tourner Haines-Bluff.

La route suivie par Porter était tortueuse et diffi-

cile. Parmi les affluents de la rive droite du Yazoo, on rencontre, en le remontant à partir de son embouchure, d'abord le Steeles-Bayou, qui se rapproche parfois à moins de deux kilomètres du Mississipi, puis un cours d'eau plus considérable, appelé le Deer-Creek, et enfin une véritable rivière, le Sunflower-River (rivière du tournesol). Des canaux, alors pleins à déborder, les mettent en communication entre eux avant qu'ils atteignent le Yazoo : le Rolling-Fork amène dans le Deer-Creek les eaux du Sunflower et plus bas le Black-Bayou porte au Steeles-Bayou celles du Deer-Creek. Ce dernier cours d'eau se jette dans le Yazoo devant Haines-Bluff, et le Sunflower, à vingt deux kilomètres plus haut. Le plan de Porter était de remonter successivement le Steeles-Bayou, le Black-Bayou, le Deer-Creek, le Rolling-Fork, pour descendre ensuite le Sunflower jusque dans le Yazoo.

Malgré bien des difficultés, il avait atteint, le 15, un point, dans le Steeles-Bayou, qui n'est séparé du Mississipi, à Eagle-Bend, que par un espace marécageux de deux kilomètres : la division Stuart, du corps de Sherman, fut mise à terre près de ce dernier point, traversa le marais, non sans peine, vint se rembarquer sur les transports que Porter avait amenés avec

lui et suivit la route qu'il avait tracée. En même temps, Grant, contremandant l'ordre qu'il avait donné à Mac Pherson de se porter sur le Yazoo-Pass, le tenait prêt à appuyer le mouvement de Sherman.

La navigation devint singulièrement difficile lorsqu'on quitta le Steeles-Bayou. Porter n'avait pas renouvelé la faute commise dans le Yazoo-Pass, où, en préparant d'avance la voie aux navires, on avait averti l'ennemi, qui avait eu ainsi tout le temps de se mettre en garde. Il savait bien qu'il fallait avant tout surprendre ses adversaires, et il se lança avec ses énormes vapeurs blindés dans l'étroit canal, dont les eaux n'avaient jamais été agitées que par la pagaie de l'Indien ou la rame d'un batelier nègre. Les arbres surplombaient au-dessus de ces eaux tranquilles, et les lianes entrelacées jetaient, à chaque instant, un pont d'une rive à l'autre ; mais les pesants *ironclads* passaient à travers ces obstacles, brisant et déchirant tout sur leur chemin. Quand on arrivait à quelque brusque tournant, il fallait faire virer les navires sur place à la corde ; parfois un arbre trop gros exigeait l'emploi de la hache pour ouvrir le passage. Au bout de vingt-quatre heures d'un travail assidu, Porter avait traversé le Black-Bayou, qui a sept kilomètres de longueur, et Sherman, avec une partie des troupes de

Stuart, le rejoignit en un point appelé Hills-Plantation au moment où il entra dans le Deer-Creek. De là l'infanterie devait prendre la route de terre pour gagner le Rolling-Fork, dont vingt kilomètres seulement la séparaient, tandis que la flotte, en suivant les détours du Deer-Creek, en avait cinquante à parcourir.

D'après les renseignements qu'il avait reçus, Porter comptait ne rencontrer aucun obstacle sérieux dans ce dernier cours d'eau ; et tout jusque-là lui promettait le succès. L'ennemi, surpris, n'avait pas cherché à entraver sa route. Les habitants de cette riche contrée ne cachaient pas leur étonnement à la vue des navires fédéraux, ne pouvant s'expliquer par où ils étaient arrivés. Cependant les agents du gouvernement confédéré se mirent à exécuter l'ordre qui leur prescrivait de brûler tout le coton exposé à tomber entre les mains de l'ennemi. Quelques feux isolés attirèrent seuls d'abord l'attention des marins fédéraux rassemblés sur le pont de leurs navires ; mais bientôt les incendies éclatèrent partout : le soir, ils enflammaient d'une lueur sinistre tous les points de l'horizon, et, dans le jour, la blanche fumée du coton s'élevait en épaisses spirales au-dessus de la forêt. Voyant son approche signalée de la sorte, Porter pressait la

marche de ses navires ; mais les obstacles augmentaient à chaque pas.

Arrivé enfin à douze kilomètres du Rolling-Fork, il trouva des arbres abattus en travers du bayou. A mesure que les fédéraux dégageaient le chenal, au prix d'énormes efforts, les confédérés, le fusil à la main, forçaient les nègres ramassés sur les plantations voisines à l'obstruer un peu plus loin, hors de la portée de leurs coups. Pemberton, de son côté, envoyait en toute hâte cinq mille hommes, de Haines-Bluff, pour arrêter les fédéraux sur le Rolling-Fork, avant qu'ils pussent déboucher dans le grand courant du Sunflower. Le 19 au soir, il ne restait plus à Porter que huit cents mètres à parcourir pour entrer dans le Rolling-Fork, où il espérait rencontrer moins de difficultés. Mais, le 20 au matin, lorsque ses hommes, épuisés par un constant travail, se remirent à l'œuvre, l'ennemi leur révéla soudain sa présence. Pendant qu'ils arrachaient un à un les petits saules qui remplissaient entièrement le lit du Deer-Creek, une batterie de pièces de 20, masquée sur la lisière d'un bois, ouvrit le feu contre les canonnières et les travailleurs. La position devenait critique. Toute cette contrée est plate : çà et là seulement s'élèvent des monticules coniques de dix à quinze mètres de haut, connus sous

le nom de tertres indiens, monuments consacrés, sans doute, par les premiers habitants de cette terre à quelques guerriers qui eurent leur jour d'illustration parmi leurs tribus. Mais les bayous qui traversent cette plaine l'ont profondément creusée, et leurs berges dominant de plusieurs mètres le niveau des plus hautes eaux. Aussi la grosse artillerie des canonnières était-elle réduite à l'impuissance, et des pièces de campagne, hissées sur leur pont supérieur, pouvaient seules répondre au feu de l'ennemi. Celui-ci n'était pas fort entreprenant, mais il avait réussi à interrompre les travaux de dégagement, et bientôt Porter apprit qu'il s'occupait activement à abattre des arbres derrière lui dans le Deer-Creek, de manière à lui couper la retraite. Le danger était grand. Sherman se trouvait encore loin : il attendait toujours à Hills-Plantation, avec son avant-garde, le reste de ses troupes, dont une partie était restée sur les transports et dont une autre travaillait à élargir le passage dans le Black-Bayou. Enfermés dans un chenal qui était obstrué aux deux bouts, entourés de berges hautes, qui paralysaient leur artillerie et tellement rapprochées qu'elles ne leur permettaient pas d'évoluer, les navires de Porter eussent été perdus s'ils avaient été attaqués par quelques milliers d'hommes

résolus. L'amiral le comprit et donna immédiatement le signal du retour.

Pendant que tous les hommes disponibles, au nombre d'environ trois cents, suivent par terre la rive du bayou afin d'interrompre les travailleurs ennemis occupés à l'obstruer, les canonnières détachent leurs gouvernails et se mettent péniblement à marcher en arrière, frappant la berge d'un côté, puis rebondissant sur l'autre, allant à tâtons comme des aveugles; car, jusqu'à ce qu'elles soient rentrées dans le Yazoo, elles ne trouveront pas la place de tourner. Le danger s'aggrave à chaque pas dans ce pénible voyage; le nombre des confédérés qui suivent les pesants navires, comme une meute escorte la bête aux abois, s'accroît sans cesse, et ils s'enhardissent d'heure en heure. Le 20, Porter se trouve absolument bloqué: un vieux bateau de charbon, coulé en travers de la rivière, l'obstrue tout à fait, et tandis que l'ennemi travaille avec activité à rendre cet obstacle infranchissable, de l'autre côté le passage que les fédéraux viennent de traverser dans leur marche rétrograde a été fermé par des troncs nouvellement abattus. Les tirailleurs sudistes ne s'exposent pas aux coups des marins du Nord; mais, cachés derrière les arbres, dans les fourrés, ces adroits chasseurs font pleuvoir

les balles sur eux aussitôt qu'ils se montrent. Ceux qui ont pris terre sont obligés de se rembarquer pour échapper à cet ennemi insaisissable ; toute tentative pour dégager la passe est abandonnée, et Porter se prépare à quitter les navires pour se frayer un passage à pied, les armes à la main, lorsqu'une vive fusillade lui annonce l'arrivée des secours qu'il désespérait déjà de voir paraître. Un nègre chargé par lui de porter un pressant appel à Sherman a réussi à atteindre celui-ci dans la nuit du 19 au 20. Le général unioniste n'a pas perdu un instant pour secourir la flotte. Le colonel G. Smith, qui se trouvait à Hills-Plantation avec le 8^e Missouri, est parti en toute hâte et, avant le soir, Porter reçoit de lui un concours précieux et surtout l'annonce d'une prochaine délivrance. En effet, Sherman, resté seul à l'entrée du Black-Bayou, s'est hardiment jeté dans un canot pour aller chercher le reste de ses troupes : il rallie en passant celles qui campent sur les rives et les embarque sur des chalands qu'une canonnière, heureusement rencontrée et déjà chargée de troupes, prend à sa remorque. La nuit est venue ; malgré l'obscurité, le navire se fraye un passage dans le bayou, et, le 21 au matin, Sherman se met lui-même en route, à la tête de deux brigades, sur la levée qui borde le Deer-Creek.

Il est à pied comme ses soldats, car on n'a pu amener aucun cheval, et son exemple stimule leur ardeur. La marche est longue et pénible, le terrain parfois submergé. Enfin, avant midi, trente-trois kilomètres ont été parcourus : on entend, derrière un rideau d'arbres, le feu des obusiers de marine; puis bientôt on rencontre et on disperse un détachement ennemi qui conduisait une équipe de nègres destinée à obstruer la rivière sur le passage de Porter. Celui-ci, avec l'aide des soldats de Smith, a dégagé le Deer-Creek et repris son mouvement de retraite; mais, constamment inquiété, il n'a pu parcourir que quelques kilomètres en vingt-quatre heures. Enfin un officier monté à poil sur un cheval paraît sur la berge : c'est Sherman qui, trouvant sur son chemin cette monture, s'en est emparé pour rejoindre plus vite la flotte. Celle-ci est sauvée, mais l'expédition a échoué.

Porter, instruit par le danger, a hâte de sortir du labyrinthe dans lequel il s'est engagé. Sherman n'a ni cavalier pour éclairer les bords de la rivière, ni artillerie pour les couvrir : son infanterie même suffira difficilement à protéger les corvées employées à l'enlèvement des arbres que l'ennemi a abattus et soigneusement entrelacés sur toute la route. En effet, cet ennemi est en force; il peut rapidement se con-

centrer sur tel point qu'il lui plaît du Rolling-Fork ou du Sunflower et arrêter ainsi la marche de la flottille. On ne peut ni le surprendre ni organiser contre lui, dans une contrée aussi difficile, une campagne méthodique. Enfin la flottille de Ross, qu'il fallait dégager à tout prix, a été secourue par Quinby sur le Tallahatchie, et l'on sait que Grant a donné à celui-ci l'ordre de ramener dans le Mississipi les troupes et les navires arrêtés devant le fort Pemberton.

Le retour de Porter et de Sherman fut très laborieux, mais l'ennemi ne l'inquiéta pas. Ils n'avaient pas obtenu les résultats qu'ils espéraient, et Grant fut vivement désappointé; mais ils avaient peut-être sauvé Ross en détournant de lui l'attention de l'ennemi. Ils regagnèrent Millikens le 27 mars.

Quinby, pendant ce temps, avait marché rapidement avec une partie de ses troupes et rencontré Ross, le 19 mars, à peu de distance au-dessus du fort Pemberton. Il voulut tenter de nouveau l'attaque de cet ouvrage, débarqua une partie de ses troupes, et occupa quelques batteries élevées par la marine fédérale. Mais, sans canons de gros calibre, il ne pouvait faire aucun mal à un ennemi protégé de tous côtés par l'inondation. Il aurait fallu, pour réduire le fort,

une flotte que les dimensions du Yazoo-Pass ne permettaient pas d'amener en ce point. Après avoir attendu une dizaine de jours l'arrivée de Mac Pherson, dont il ne devait être que l'avant-garde, Quinby reçut, comme nous l'avons dit, l'ordre de revenir à Helena, qu'il atteignit dans les premiers jours d'avril.

La perte du *Queen-of-the-West* et de l'*Indianola* avait laissé les confédérés maîtres absolus de la portion du Mississippi qui coule entre Vicksburg et Port-Hudson. Porter, il est vrai, s'était vengé de ce désastre par une ruse de guerre qui avait eu un plein succès. Il avait construit sur le pont d'une vieille barque une tour de bois peint, qui lui donnait l'aspect d'un *monitor*, et, le soir d'un des premiers jours de mars, il l'avait lancée sur le fleuve au-dessus de Vicksburg. Les forts avaient bientôt aperçu ce navire étrange et avaient ouvert sur lui un feu terrible, mais ils n'avaient pas réussi à le couler. Aux premières lueurs du jour, ils l'avaient vu avec effroi continuer sa course silencieuse. Aussitôt le télégraphe avait porté l'alarme sur tout le cours du fleuve, et, dans la crainte que l'*Indianola* ne devînt la proie de ce redoutable adversaire, on donna à son commandant l'ordre de le détruire. L'incendie le consumait encore lorsque le faux *monitor* vint s'échouer un peu plus haut et apprendre

ainsi aux confédérés la mystification dont ils avaient été victimes. Mais la perte de l'Indianola ne les empêchait pas de conserver la possession exclusive du fleuve.

Il fallait un vigoureux effort pour la leur disputer. C'est d'abord par le sud que cet effort fut tenté. Les instructions données à Banks et à Farragut leur prescrivait d'attaquer Port-Hudson et de chercher à réduire cette place pendant que Grant opérerait contre Vicksburg. Les circonstances ne leur avaient pas permis jusqu'alors de s'y conformer. Banks avait été occupé par l'expédition de Brashear-City et par les soins du gouvernement de la Nouvelle-Orléans, où le régime despotique de son prédécesseur lui avait laissé une tâche singulièrement difficile. Farragut avait vu toutes ses forces absorbées par ses opérations sur la côte du golfe du Mexique. Le blocus de Mobile, les affaires malheureuses de Galveston et de Sabine-Pass ne lui avaient pas permis de rester dans le Mississipi, et il n'y avait laissé, pour bloquer Port-Hudson, que quelques béliers et des bateaux-mortiers qui étaient incapables de naviguer en haute mer.

Mais, au commencement de mars, l'attaque de cette place fut enfin résolue. Banks réunit à Bâton-Rouge toutes ses forces disponibles, s'élevant à environ douze

mille hommes, et Farragut, rentrant dans le fleuve avec ses corvettes, rassembla sa flotte un peu au-dessous de Port-Hudson. Pour investir la place, il résolut de forcer le passage de ses batteries, de manière à en commander les approches aussi bien en amont qu'en aval. Une fois cette opération difficile accomplie, Banks devait commencer le siège par terre, tandis que quelques-uns des navires de Farragut remonteraient le fleuve jusqu'en vue de Vicksburg.

Le 13 mars, tout était prêt, et Farragut donnait ses dernières instructions, toujours pratiques et lucides, aux capitaines qu'il avait conduits déjà dans des entreprises non moins périlleuses. La flotte destinée à forcer le passage se composait des corvettes le Hartford, le Richmond, le Mississippi et le Monongahela, et des trois canonnières l'Albatross, le Genesee et le Kineo. Pendant cette opération, les bateaux mortiers devaient bombarder les batteries ennemies, et, dès le 13, Banks, arrivé depuis quelques jours à Bâton-Rouge, avait poussé des reconnaissances jusque devant Port-Hudson afin d'en inquiéter la garnison.

Le 14, à neuf heures et demie du soir, la flotte recevait le signal du départ. Les trois canonnières étaient attachées chacune à une corvette, afin de l'ai-

der dans sa marche, car ces gros navires avaient peine à remonter le courant, très violent en ce point; amarrées à bâbord, les canonnières devaient être protégées par la coque des corvettes contre les coups de l'ennemi. Le Hartford, en tête, comme d'habitude, avait l'Albatross à ses côtés, le Richmond le suivait, et, comme il était le plus mauvais marcheur, on lui avait donné pour l'aider la meilleure canonnière, le Genesee; puis venait le Monongahela, lié à la canonnière le Kineo; enfin la marche était fermée par le Mississippi, qui, étant un navire à aubes, pouvait se passer d'auxiliaire.

La position de Port-Hudson rendait cette tentative singulièrement difficile. Ce village est assis sur la rive gauche du Mississippi, au sommet d'une falaise, formant un demi-cercle qui enveloppe un grand coude du fleuve; sur la rive opposée, une pointe basse et sablonneuse, appelée Thompsons-Point, s'allonge au centre de ce demi-cercle et rejette le courant principal contre le pied de l'escarpement, dont son action continue a fait ébouler la partie inférieure: un certain nombre de batteries confédérées s'étageaient, depuis le bord de l'eau, sur le talus qui s'était ainsi formé, tandis que d'autres couronnaient la crête de la falaise. Si l'on veut éviter le courant, on est porté par les

remous sur les bas-fonds de Thompsons-Point; si l'on appuie à l'est pour doubler ce promontoire, on risque d'être jeté par la force de l'eau sur la berge escarpée de la rive gauche. En tout temps, la navigation est malaisée en cet endroit. Combien ne le serait-elle pas davantage au milieu du trouble inévitable dans un combat de nuit? Afin que le pilote de son navire pût, dominant la fumée, le mieux diriger, Farragut l'avait placé dans la hune de misaine et avait construit un long tube par lequel les commandements étaient transmis directement à la barre.

La flotte remontait lentement le fleuve, cachant soigneusement tous ses feux, et le Hartford avait déjà passé les premières batteries, lorsqu'une fusée lancée par quelques sentinelles confédérées, sur la rive droite, s'éleva tout à coup dans les airs. Avant que sa trace lumineuse ait disparu, un boulet, venu de la rive opposée, frappe l'eau devant le Hartford : les fédéraux sont découverts, et le combat va commencer. Il est onze heures vingt minutes du soir. Toute la flottille des bateaux-mortiers ouvre à son tour le feu, et bientôt le ciel est sillonné par les grosses bombes de treize pouces qui vont tomber au milieu des ouvrages ennemis. Un moment après, un immense brasier s'allume sur Thompsons-Point, et les

navires de Farragut, se détachant en noir, comme des ombres chinoises, sur sa sinistre lumière, présentent de larges cibles au tir bien nourri des confédérés. Les unionistes répondent à ce feu, et, se rapprochant des batteries ennemies situées à fleur d'eau, remplacent les obus par la mitraille, dont les ravages ne tardent pas à réduire au silence l'artillerie ennemie. Mais les pièces placées plus haut sur la crête, et qui enfilent tout le fleuve, sont à l'abri de leurs coups et leur font beaucoup de mal.

Le Hartford, remontant le courant avec une extrême difficulté, parvient enfin à doubler Thompsons-Point; mais, en ce moment, la force de l'eau le fait dévier et il va donner contre la berge de la rive gauche. Farragut, se servant de ses deux navires accouplés comme d'un seul bâtiment à hélices jumelles, fait faire machine en avant au Hartford et machine en arrière à l'Albatross; pivotant sous cette double action, ils reprennent leur direction, et dépassent bientôt les batteries ennemies. Le Richmond les suivait de près; il avait déjà heureusement doublé Thompsons-Point, et échappé à une torpille qui éclata à un mètre en arrière de son gouvernail, lorsqu'un boulet vint briser les soupapes de sûreté de deux de ses chaudières, et, la vapeur qu'elles contenaient s'échappant, la ma-

chine, déjà fort mauvaise, ne fut plus de force à lutter contre le courant. Tous les efforts du Genesee furent inutiles, et le Richmond, qui ne pouvait plus avancer, fut obligé de rebrousser chemin. Le Monongahela, qui marchait dans ses eaux, avait échoué à l'extrémité de Thompsons-Point et était resté pendant vingt-cinq minutes exposé au feu convergent de l'ennemi; mais, avec l'aide de sa canonnière, le Kineo, il était parvenu à se dégager, lorsque sa machine éprouva un accident qui ne lui permit pas non plus de continuer. Le commandant avait été blessé, et le second, renonçant à suivre l'amiral, revint avec le Richmond au-dessous de Port-Hudson. Enfin le Mississippi échoua, un moment après, au même point; mais, n'ayant pas de canonnière à son service, il ne put se dégager, et, après une demi-heure de vains efforts pour sortir de cette dangereuse position, sa machine fut brisée par plusieurs boulets. Reconnaissant qu'il ne pouvait le sauver, son commandant le fit évacuer et y mit le feu; une partie de l'équipage gagna la rive droite et redescendit à pied jusqu'en face des bateaux-mortiers; le reste fut recueilli par la canonnière le Kineo, qui était revenue en arrière trop tard pour le sauver. Les flammes, s'élevant dans la mâture de ce navire, furent saluées par un cri de joie parti de toutes les

batteries confédérées et apprirent en même temps à Farragut, qui se trouvait seul au-dessus de Port-Hudson avec le Hartford et sa canonnière, la destruction de l'un de ses navires. Il était deux heures du matin. Tandis que le reste de la flotte se ralliait auprès des bateaux-mortiers, que chacun comptait ses pertes, pansait ses blessés, visitait ses avaries, on vit le Mississippi, allégé par l'incendie et remis à flot de lui-même, passer comme un fantôme enflammé dans la brume matinale, puis disparaître peu de temps après dans une violente explosion.

Les fédéraux comptaient cent trois hommes hors de combat. La perte du Mississippi, le retour de quatre navires sur les six qui devaient dépasser les batteries, faisaient de la tentative du 14 mars un échec incontestable; Banks, en l'apprenant, rebroussa chemin et revint à Bâton-Rouge. D'après les renseignements qu'il avait recueillis, la garnison de Port-Hudson s'élevait à seize mille hommes, et il ne pouvait songer à l'assiéger avec les forces dont il disposait. Il se prépara à chercher, par le Bayou-Tèche, une route moins dangereuse pour tourner Port-Hudson en gagnant le Red-River. Mais le moment n'est pas venu de le suivre dans cette nouvelle campagne.

L'échec de Port-Hudson était en partie compensé

par le passage du Hartford et de l'Albatross. Il n'y avait rien entre Vicksburg et Port-Hudson qui pût résister à ces deux navires. Dès le 16, ils se montraient aux bouches du Red-River : mais Farragut ne s'y arrêta pas. Espérant pouvoir aider Grant dans ses opérations et recevoir en même temps de Porter des munitions et peut-être des renforts, il continua à remonter le fleuve. Le 19 mars, il forçait le passage des batteries de Grand-Gulf, qui ne lui coûta que six hommes, et vint mouiller au-dessous de Warrenton, d'où il pouvait se mettre en communication avec la flotte de Porter. Celui-ci était alors dans le Deer-Creek ; mais l'intrépide général Ellet, qui était resté avec ses béliers à Youngs-Point, vint aussitôt par terre à bord du Hartford et promit à l'amiral que deux de ses navires, le Switzerland et le Lancaster, dirigés par ses deux frères, le colonel et le lieutenant-colonel Ellet, forceraient les passes de Vicksburg pour se joindre à lui. Ils devaient l'aider à intercepter, d'une manière efficace, toutes les communications établies par les confédérés entre les deux rives du Mississipi, et à détruire, si cela était possible, les batteries de Warrenton. Les deux béliers partirent dans la nuit du 24 au 25 mars ; mais, leur marche ayant été retardée, le jour vint avant qu'ils eussent passé Vicks-

burg. Ils essayèrent un feu terrible. Le Lancaster, vieux bâtiment, presque pourri, fut coulé par un boulet qui creva ses chaudières; le Switzerland vint mouiller à côté du Hartford, après avoir reçu quelques avaries, qui furent promptement réparées. Cette affaire donna lieu à d'assez vives récriminations de la part de Porter, qui refusa d'envoyer, par la même voie, d'autres navires à Farragut, mais lui promit de tenter de le faire par le canal du lac Providence, que l'on songeait alors à reprendre.

Les fédéraux, malgré des prodiges d'énergie et de persévérance, n'étaient donc guère plus avancés qu'au mois de janvier, lorsqu'ils avaient commencé à lutter contre la nature pour éviter d'aborder de front les ouvrages de Vicksburg. Leurs efforts avaient tous échoué : mais la ténacité de leur chef et leur esprit inventif ne leur permettaient pas de se regarder comme battus.

Il nous reste à montrer comment, par un coup hardi de la marine, et par les travaux persévérants de l'armée, ce but fut enfin atteint, pendant que des expéditions secondaires, faites par la cavalerie fédérale dans l'État du Mississippi, préparaient les succès qui devaient finir par assurer aux fédéraux la possession incontestée du grand fleuve.

Depuis qu'il avait reconnu l'impossibilité de gagner le haut Yazoo, Grant était revenu à l'idée de passer le Mississippi au-dessous de Vicksburg, afin d'investir cette place. L'arrivée de Farragut était un motif nouveau pour adopter ce plan de campagne, et il avait annoncé à l'amiral l'intention d'envoyer à Banks par eau un renfort de vingt mille hommes, pour l'aider à prendre Port-Hudson. Si cet obstacle à la navigation était détruit, on avait à sa disposition toute la flotte de Farragut et l'on pouvait facilement attaquer Vicksburg par le sud. En attendant cette expédition, Farragut repassa devant Grand-Gulf, le 1^{er} avril, et retourna aux bouches du Red-River, qu'il était important de bloquer et d'où il pouvait, au besoin, communiquer avec Banks par l'Atchafalaya.

Ce blocus privait de ressources indispensables la forte garnison qui, sous le général Gardner, occupait Port-Hudson. Aussi, voyant que Banks avait, pour le moment, renoncé à l'assiéger, Pemberton rappela-t-il une partie de cette garnison. Il établit les brigades Rust et Buford à Jackson, point qu'il était fort important pour lui de protéger contre les incursions de la cavalerie fédérale et où ces troupes pouvaient trouver les vivres qui leur faisaient défaut à Port-Hudson.

Ce mouvement était d'autant plus nécessaire que

Pemberton venait d'être privé du concours de Van Dorn; on sait les services que ce général lui avait rendus quelques mois auparavant en interrompant la campagne entreprise par Grant sur le Yallabusha. Il avait réuni autour de ses anciens régiments toutes les recrues, ayant quelque instruction, qui se trouvaient dans les dépôts du nord du Mississipi. Laissant les autres sous les ordres du général Chalmers, il était parvenu ainsi à former un corps de quatre mille cavaliers, avec lesquels il était allé, par l'ordre de Johnston, rejoindre Bragg à Tullahoma. Son arrivée avait été d'un grand secours à l'armée du Tennessee : couvrant tout le pays à l'est du Duck-River, il avait permis aux confédérés de recueillir, dans cette riche contrée, les vivres que l'unique chemin de fer par lequel ils s'approvisionnaient n'aurait pu leur amener. Sans son appui, Bragg aurait été obligé, pendant l'hiver, de se retirer jusqu'à Chattanooga. Mais son absence se faisait, d'autre part, vivement sentir à Pemberton, et la division d'infanterie de Stevenson, qui lui avait été laissée comme une sorte de compensation, ne pouvait y suppléer que bien imparfaitement.

Grant, cependant, dès que sa résolution fut prise d'opérer sur le Mississipi au-dessous de Vicksburg, mit ses troupes en mouvement pour occuper en force

cette portion de la rive droite. Une fois qu'il y serait établi, il comptait bien que Porter trouverait moyen de lui amener les navires de guerre et les transports qui lui seraient nécessaires pour passer le fleuve. En effet, si, comme il l'avait annoncé à Farragut, il envoyait un corps d'armée à Port-Hudson, il fallait qu'il se transportât avec toute son armée en un point d'où il pût le secourir au besoin et empêcher, en tout cas, Pemberton de sortir de Vicksburg pour l'écraser. Il choisit pour cela le village de New-Carthage, situé sur la rive droite, à trente-cinq kilomètres environ au-dessous de Vicksburg. De cette base d'opérations, il comptait attaquer Warrenton ou Grand-Gulf, dont les batteries blindées avaient tiré sur Farragut. Maître de l'un de ces deux points, il empêchait Pemberton de marcher au secours de Port-Hudson, et l'obligeait, soit à abandonner Gardner à ses propres ressources, soit à venir attaquer l'armée unioniste en rase campagne. Avec l'aide de quelques bâtiments, il pouvait, s'il ne quittait pas les rives du fleuve, tenir ses communications ouvertes avec New-Carthage, et de là, par terre, avec Millikens ou Youngs-Point.

Ce plan était hardi, surtout avec une armée peu mobile de sa nature. Tous ses généraux lui représen-

taient le danger qu'il y avait à placer ainsi l'ennemi entre l'armée fédérale et sa base d'opérations, et à se lancer entre deux citadelles hostiles sans avoir ses communications assurées. Sherman lui-même le supplia de renoncer à une tentative qu'il croyait devoir être désastreuse, et de revenir à Memphis pour reprendre la campagne par terre, en s'appuyant sur le Tallahatchie. Mais Grant fut inébranlable dans sa résolution.

Il avait hâte d'agir. Depuis trois mois, la puissante armée qui lui était confiée n'avait été employée qu'à curer des canaux bourbeux, et le bon sens de M. Lincoln, qui soutenait le vainqueur de Donelson, résistait avec peine à ceux qui réclamaient un chef plus entreprenant. Un retour à Memphis, quel que fût le plan ultérieur de la campagne, aurait trop ressemblé à une retraite, et aurait eu, tant sur l'opinion publique dans le Nord que sur le moral de l'armée, un effet désastreux. Grant entrevoyait d'ailleurs déjà les brillantes opérations qui lui firent trouver les clefs de Vicksburg au bout de la voie dans laquelle il s'engageait alors.

Son armée, disséminée le long du Mississippi, fut concentrée à Milliken's. Hurlbut envoya de Memphis tous les régiments dont il pouvait disposer. Mac Cler-

nand, ne laissant à Helena que la garnison indispensable, lui amena le reste des troupes qui occupaient cette partie de l'Arkansas. Mac Pherson abandonna définitivement les travaux du canal du lac Providence. Une troisième division, nouvellement formée sous les ordres du général Tuttle, fut ajoutée au corps de Sherman. Grant avait près de quatre-vingt mille hommes autour de lui.

Ces forces étaient très supérieures à celles que Pemberton pouvait lui opposer et qui l'avaient tenu jusqu'alors en échec, non par leur nombre, mais par l'appui que la nature leur avait prêté. Au moment où le retour de la belle saison allait évidemment donner à leurs adversaires le signal d'une nouvelle campagne offensive, les confédérés auraient dû combiner tous leurs efforts et concentrer leurs moyens d'action pour défendre les points dont la conquête devait être l'objet de cette campagne. Mais cette harmonie entre le gouvernement et les différents chefs militaires, qui avait tant contribué à la défense heureuse de la Virginie, ne régnait pas dans l'Ouest.

Dès le 24 novembre 1862, le général Joseph Johnston, à peine remis de la grave blessure qu'il avait reçue à la bataille de Fair Oaks, avait été placé par le président Davis à la tête de toutes les forces

sudistes qui se trouvaient entre le Mississippi et les Alleghanies ; mais, en même temps, soit par une sollicitude exagérée pour sa santé, soit plutôt par égard pour son favori le général Bragg, auquel il ne voulait pas donner un rôle trop subordonné, il avait prescrit à Johnston de s'établir à Chattanooga et de n'exercer qu'une direction générale et lointaine sur les troupes en campagne. Cette situation, analogue à celle que Halleck avait occupée l'année précédente dans les armées fédérales de l'Ouest, n'était guère faite pour un militaire de la valeur de Johnston : il dut bientôt reconnaître qu'elle ne lui donnait même aucune influence sur la conduite générale des opérations. Sa première pensée avait été d'obtenir des renforts pour Pemberton, que Grant menaçait alors, comme on l'a vu dans le volume précédent : il avait demandé au Président de les tirer de l'Arkansas, où le général Holmes, avec une armée de cinquante-cinq mille hommes, se trouvait inactif, n'ayant plus aucun ennemi sérieux devant lui. Sa requête avait été rejetée d'une façon si péremptoire, que le ministre de la guerre, M. Randolph, l'ayant chaudement appuyée, donna sa démission à la suite de cet incident. Lorsque, en décembre 1862, M. Davis se rendit dans l'Ouest, la place de Vicksburg était déjà fort menacée :

il fallait absolument donner des renforts à Pemberton, mais le Président préféra les emprunter à Bragg plutôt qu'à Holmes ; malgré les protestations de Johnston, il enleva à l'armée du Tennessee la division Stevenson et une brigade de la division Mac Cown, qu'il expédia vers le 20 décembre à Pemberton. Ces troupes arrivèrent à Vicksburg le 7 janvier, lorsque l'issue de la campagne n'était plus incertaine et que les fédéraux avaient déjà battu en retraite ; mais elles firent cruellement défaut à Bragg sur le champ de bataille de Murfreesborough, car on peut dire, sans exagération, que leur présence dans les rangs de son armée lui aurait assuré la victoire. La visite du Président à Vicksburg mit encore plus en lumière cette funeste divergence de vues entre les chefs des armées confédérées de l'Ouest. Si, d'une part, M. Davis se trouva en désaccord avec Johnston et Pemberton, qui lui demandaient tous deux d'appeler à Vicksburg au moins vingt mille hommes de l'armée de Holmes, d'autre part, ces deux généraux ne purent s'entendre ni sur la manière de fortifier Vicksburg, comme nous l'avons déjà dit, ni, chose plus grave, sur le but même de la campagne qui allait s'ouvrir au printemps. Pemberton attachait une importance capitale à la place forte elle-même et entendait tout subordonner à sa

défense, tout sacrifier plutôt que de l'abandonner ; Johnston, au contraire, ne voyait dans cette place qu'un instrument plus ou moins efficace, mais secondaire, dans la campagne future, qui devait avoir pour objet principal de battre, s'il était possible, l'armée ennemie en conservant intacte l'armée sudiste du Mississippi. A mesure que les événements marcheront, on verra cette mésintelligence s'accroître de plus en plus entre Johnston et son subordonné. Cette fois encore, M. Davis n'écouta pas les avis si sages du premier et le renvoya à Chattanooga en lui faisant entendre que, malgré son autorité nominale, il n'avait plus désormais d'ordres à donner à Pemberton.

Cependant celui-ci, encouragé par la facilité avec laquelle les soldats fédéraux avaient été arrêtés sur le Yallahusha, s'endormait dans une trompeuse sécurité. Il ne songeait qu'à défendre certains points de la rive droite du Mississippi contre les coups de main qu'auraient pu tenter quelques navires unionistes. A cet effet, il avait confié la garde de Grand-Gulf à l'un de ses meilleurs officiers, le général Bowen, qui l'occupait avec sa brigade missourienne, forte d'environ trois mille hommes. Mais les détachements qu'il avait envoyés sur la rive opposée ne pouvaient arrêter

un instant les fédéraux, le jour où Grant descendrait cette rive avec des forces considérables. Le seul obstacle que celui-ci eût à redouter était la nature du terrain. La grande crue du fleuve avait tellement inondé cette contrée, qu'une armée n'aurait pu la traverser à pied. Mais on y trouvait un canal naturel qui offrait une voie de communication déjà étudiée depuis longtemps par Grant. Il n'avait pas cherché à rendre ce canal praticable pour les grands vapeurs parce qu'il était impossible de faire camper dans le voisinage le nombre d'hommes nécessaire pour accomplir un pareil travail. Cette fois, il ne s'agissait plus que d'y faire passer des barques, des allèges et de petits navires pour transporter les troupes, le matériel et les approvisionnements. Ce passage était le Roundaway-Bayou, ou bayou du détour, qui prend son origine dans les marais voisins de Millikens et, faisant d'énormes zigzags jusqu'au bourg de Richmond, descend sur New-Carthage. A peu de distance de ce point, à Smith-Plantation, il se bifurque : une partie rentre dans le Mississipi en passant devant New-Carthage ; l'autre branche continue son cours, sous le nom de Bayou-Vidal, pour aller se perdre, à quelque distance de là, dans des marais qui donnent naissance, à leur tour, à de nouveaux bayous. Une

tranchée fut ouverte depuis Youngs-Point, pour mettre le Roundaway-Bayou en communication avec le fleuve, à travers les petits canaux qui l'alimentent en ce point jusqu'aux environs du village de Duckport. Cependant Mac Clernand, quittant Millikens le 30 mars, marchait sur Richmond. Il devait, de là, tâcher d'atteindre New-Carthage, avec autant de troupes qu'il pourrait en faire passer sur les chemins à demi submergés de cette contrée. Richmond fut occupé sans combat par l'avant-garde fédérale, et la route, depuis Millikens jusqu'à ce bourg, rendue à peu près praticable en quelques jours ; enfin, le 6 avril, quelques bateaux plats, armés d'obusiers, descendirent le bayou pour s'emparer de New-Carthage. Cette petite ville avait été évacuée, mais l'inondation ayant crevé les levées du canal, elle se trouvait entièrement entourée par les eaux, et l'on ne pouvait songer à y amener une armée. Cette nouvelle difficulté obligea Mac Clernand d'arrêter à Smith-Plantation la division Osterhaus, la seule qui se fût mise en marche, et de chercher à gagner le Mississippi plus bas, en faisant le tour du Bayou-Vidal. Pendant ce mouvement, la tranchée de Duckport avançait, grâce aux travailleurs qu'on y avait amenés du canal de Williams, désormais abandonné. Enfin, pour donner le change à l'ennemi,

Grant envoyait quelques troupes faire des reconnaissances dans le Deer-Creek, jusque devant Haines-Bluff.

Il lui fut facile de tromper Pemberton, car celui-ci, ignorant la ténacité de son adversaire, le croyait en pleine retraite sur Memphis, au moment même où Mac Clernand se mettait en marche pour New-Carthage. Il avait été confirmé sans doute dans son illusion par les rapports de ses espions, qui, des rives du Mississippi, avaient observé un grand nombre de transports remontant le fleuve : c'étaient des bâtiments que Grant avait gardés jusqu'alors dans la prévision d'une campagne sur le Yazoo ou d'une inondation qui l'aurait obligé à recueillir les troupes dont les camps risquaient d'être submergés. A la demande de Halleck, il renvoyait ces navires sur lest dans les eaux du Tennessee, où ils étaient nécessaires à l'approvisionnement de l'armée unioniste réunie autour de Murfreesborough. Par suite de son erreur, le général confédéré écrivait à Johnston, dans les premiers jours d'avril, que les fédéraux, désespérant de réduire Vicksburg, faisaient parvenir des renforts à Rosecrans; et, loin de rien faire pour s'opposer à la nouvelle attaque dont il était menacé, il envoyait, le 11 avril, à Tullahoma les brigades Rust et Buford,

stationnées à Jackson, et celle de Tilghmann, détachée de Vicksburg. La brigade Vaughn devait suivre cette dernière et porter à huit mille hommes les renforts destinés à l'armée de Bragg. Ce fut seulement le 16 avril que des avis reçus de Memphis avertirent Pemberton des véritables mouvements de son adversaire. Les ordres qu'il avait donnés furent contremandés, mais un temps précieux avait été perdu.

Du 8 au 12 avril, deux divisions du corps de Mac Clernand étaient arrivées à Smith-Plantation et à New-Carthage. Mais, pendant ce temps, les eaux du Mississippi avaient baissé et laissé presque à sec le Roundaway-Bayou, qui, quelques jours auparavant, promettait encore d'offrir une voie facilement navigable. Les travaux de la tranchée de Duckport furent abandonnés, et il fallut se résoudre à construire, à travers les marais et les canaux bourbeux qui avoisinent le bayou, une route carrossable qui, seule désormais, pouvait approvisionner le 13^e corps et permettre de transporter le reste de l'armée en face de Grand-Gulf. Cette position était, en effet, celle que Grant voulait saisir pour s'y établir avec toute son armée.

Pour cette opération, le concours de la flotte était indispensable. Porter se décida enfin à suivre l'exemple

de Farragut et à forcer hardiment ce passage de Vicksburg, que, depuis près de trois mois, il s'efforçait en vain de tourner. La nuit du 16 avril, époque de la nouvelle lune, fut désignée pour cette dangereuse entreprise, et le commodore fédéral résolut de prendre avec lui ses sept meilleurs navires. Le Benton, qui portait son pavillon, le Lafayette, accouplé au petit vapeur le General-Price, le Louisville, le Mound-City, le Pittsburg et le Carondelet, durent marcher dans l'ordre où nous les nommons : la plupart remorquaient des allèges chargées de charbon, ressource indispensable pour eux dans l'avenir. Trois transports de l'armée, le Forest-Queen, le Henry-Clay et le Silverwave, avaient ordre de les suivre et de profiter du combat pour se glisser rapidement le long de la rive droite ; enfin le Tuscumbia, fermant la marche, avait pour mission de recueillir les traînards et de les obliger à hâter leur allure.

La soirée du 16 avril fut pure et étoilée. Un léger brouillard, suspendu sur les eaux du grand fleuve, n'empêchait pas les anxieux spectateurs, sortis par milliers des camps fédéraux, d'apercevoir le sombre profil des hauteurs de Vicksburg se détachant sur le fond moins obscur du ciel.

Dès neuf heures du soir, Porter donne le signal

du départ, afin de n'être en aucun cas surpris par le jour avant d'avoir passé les batteries. Les navires fédéraux ont allumé leurs feux depuis longtemps, de manière à ne pas se trahir par leur fumée : pas une lumière ne brille à leur bord ; les transports ont été entourés de grosses bottes de foin mouillé, pour amortir les projectiles incendiaires. Toute la flotte se laisse doucement porter par le courant, chaque navire suivant à cinquante mètres celui qui le précède. Le Benton a déjà passé les premières batteries, lorsque, à onze heures et un quart, l'ennemi l'aperçoit enfin. Aussitôt les éclairs du canon brillent de tous côtés ; un vaste bûcher, préparé au sommet de la colline, s'embrase rapidement et jette une vive lumière sur les navires qui sont venus braver la formidable citadelle. Quelques enfants perdus, cachés dans les ruines du village de De-Soto sur la rive droite, répondent à ce signal en mettant le feu à des maisons de bois, qui achèvent d'éclairer les eaux du fleuve. Les fédéraux répondent de leur mieux aux batteries ainsi illuminées. Malgré le danger, les habitants de Vicksburg, appelés par le bruit de la canonnade, accourent pour assister à ce spectacle grandiose, et suivent avec émotion les péripéties de la lutte d'où dépend leur sort. Les femmes, réunies sous les véran-

dahs, comptent les coups des navires ennemis, dont les sabords s'illuminent successivement; elles bravent même les projectiles qui commencent à tomber sur les maisons étagées de la ville.

Le Benton passe à quarante mètres du quai et lâche sa bordée dans les batteries qui se trouvent à fleur d'eau. Aidé par la vitesse du courant, il ne reste pas plus d'une demi-heure sous le feu : avant minuit, il a dépassé les derniers ouvrages ennemis. Le Lafayette et le Price le suivent de près, mais ils sont abordés par le Louisville, qui, entraîné dans le remous, a fait un tour sur lui-même, et les confédérés profitent de cet accident pour concentrer tous leurs feux sur les trois navires. Ceux-ci parviennent toutefois à se dégager et se trouvent bientôt hors de leur portée. Pendant ce temps, le Mound-City les a dépassés; le Pittsburg et le Carondelet, embarrassés un moment par les courants, approchent des batteries ennemies. Mais, en voyant le cercle de feu qu'il faut traverser, le cœur manque aux capitaines de deux des transports, qui étaient des marins de commerce loués avec leurs navires par le ministère de la guerre. Ils ont déjà tourné leur proue au courant, quand le Tuscumbia, qui les surveille, vient les obliger à reprendre leur marche; mais ce retard permet à l'ennemi de pointer sur eux toute

son artillerie. Le Henry-Clay, pénétré par un obus, est bientôt transformé en un vaste brasier, dont on aperçoit avec alarme, des camps fédéraux, la marche sur le fleuve; le Forest-Queen, désarmé, est sauvé par le Tuscumbia; le Silverwave rejoint la flotte de Porter. Les batteries de Warrenton sont franchies sans accident avant la fin de la nuit, et la flotte s'arrête aussitôt après, afin d'attendre le jour pour continuer une navigation exempte désormais de danger. Les fédéraux, à New-Carthage, étaient impatients de connaître les résultats du combat, dont les échos du Mississippi leur avaient pendant la nuit apporté la nouvelle. Ils aperçurent dès l'aube les planches noircies du Henry-Clay, puis quelques barques, détachées pendant le combat, et que le courant entraînait rapidement. Les habitants, sécessionnistes, saluaient déjà ces tristes débris comme les messagers annonçant la destruction de la flotte, lorsque celle-ci parut aussi intacte qu'avant le combat : pas un homme n'avait péri, il n'y avait que douze blessés; et, sauf le Henry-Clay, tous les navires n'avaient éprouvé que des avaries insignifiantes. Le grand problème était donc résolu : la flotte et l'armée se retrouvaient au-dessous de Vicksburg, et la véritable campagne allait enfin commencer. Encouragé par ce succès, Grant fit aus-

sitôt préparer six nouveaux transports, pour lui apporter, en forçant à leur tour le passage, tout le matériel qui lui manquait encore. Il ne les attendit pas pour commencer les opérations. Donnant à Mac Clernand la place d'honneur en tête de l'armée, pour satisfaire l'ardente ambition de son subordonné, il lui enjoignit de chercher à s'emparer de Grand-Gulf: une fois assuré d'un point de débarquement sur la rive gauche, celui-ci devait se contenter de l'occuper. Le passage de vive force de l'un des quatre plus grands fleuves du monde était une entreprise tellement difficile, qu'il fallait, à tout prix, profiter du premier moment de surprise pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître.

Les batteries de Grand-Gulf, depuis que Farragut les avait passées, avaient été augmentées et renforcées par les soins du général Bowen. Mais celui-ci n'avait, comme nous l'avons dit, que trois à quatre mille hommes pour défendre cette position, fortifiée uniquement du côté de l'eau. Nous savons que Pemberton n'avait sérieusement cru au mouvement de Grant que lorsqu'il avait vu la flotte fédérale passer au-dessous de Vicksburg, et les renforts qu'il se préparait à envoyer à Bowen ne pouvaient lui arriver avant quelques jours. Au milieu des terres basses qui

s'étendent entre Grand-Gulf et Warrenton, se trouve un ancien embarcadère appelé Congo-Island, d'où une route mène au bord du Big-Black-River. Il n'était pas occupé et offrait de grandes facilités pour un débarquement. La marine, après avoir protégé cette opération, pouvait couvrir le passage du Big-Black, près de son embouchure, au-dessus de Grand-Gulf. Grant avait recommandé à Mac Clernand de s'assurer au plus tôt de ce point si nécessaire pour la suite de ses mouvements. Porter, à peine arrivé à New-Carthage, sollicita avec instances la coopération du 13^e corps pour s'en emparer. Mac Clernand refusa absolument, et le moment favorable, dont il ne sut pas profiter, échappa bientôt. Enfin Grant, trop longtemps déçu par les lenteurs d'un lieutenant à qui il avait voulu donner l'occasion de remporter quelque brillant succès, accourut à New-Carthage. Mais, de son côté, Pemberton envoyait à Bowen la brigade Green, le 6^e Mississippi, et une batterie d'artillerie. Congo-Island était occupé par les confédérés et la garnison de Grand-Gulf se trouvait désormais assez forte pour être à l'abri d'une surprise.

Cependant les troupes fédérales établies sur la rive droite du Mississippi n'étaient pas restées tout à fait inactives. Une route praticable avait été construite le

long du Bayou-Vidal, et la plus grande partie du 13^e corps avait été prendre position, plus bas que New-Carthage, à Perkins-Landing, où l'embarquement était plus facile. Les transports, au nombre de six, qui devaient forcer le passage de Vicksburg étaient prêts et portaient tout le matériel nécessaire à la campagne. La plupart de leurs équipages, qui n'étaient pas enrôlés dans l'armée, mais simplement engagés par les entrepreneurs auxquels l'État louait ces navires, refusèrent de s'exposer à une pareille aventure. Mais, en quelques heures, on trouva dans les régiments campés à Millikens des gens de bonne volonté capables de prendre leur place, des machinistes, des matelots du Mississipi, des pilotes, qui se présentèrent en plus grand nombre qu'il n'était besoin. Le 22 avril au soir, les transports, ainsi montés, prenaient la route tracée par Porter quelques jours auparavant, et, n'étant pas armés, essayaient sans y répondre le feu des batteries de Vicksburg. Un seul d'entre eux, le *Tigress*, fut coulé : c'était malheureusement celui qui portait tout le matériel des hôpitaux. Les autres échappèrent au prix de quelques avaries et avec un petit nombre de blessés. Pour réparer ces avaries, on trouva encore dans l'armée des hommes de toutes les professions requises, et, en peu de jours, mécaniciens,

forgerons, charpentiers, calfats, etc., sortis des rangs du 13^e corps, firent disparaître toutes les traces des boulets ennemis.

L'arrivée des cinq bâtiments était indispensable pour transporter toute l'armée sur la rive ennemie du Mississippi; mais, s'ils suffisaient pour un simple va-et-vient, ils ne pouvaient, vu leur petit nombre, lui faire entreprendre une navigation, même de quelques heures. Congo-Island étant bien défendu, on ne pouvait éviter de débarquer en vue des canons de Grand-Gulf. La marine devait se charger d'éteindre leur feu. Il fallait, d'autre part, que l'armée descendît encore la rive droite du Mississippi pour atteindre le point d'embarquement. Une nouvelle route fut construite, qui, s'éloignant du fleuve pour éviter les marais, contournait l'ancien lit, connu sous le nom de lac Saint-Joseph, et venait rejoindre la levée à la plantation de Hard-Times, un peu en amont de Grand-Gulf. Ce furent les mêmes travaux, les mêmes difficultés que pour atteindre New-Carthage. Enfin, le 28 avril, tout le 13^e corps était arrivé à Hard-Times, en partie par terre et en partie par eau sur les transports. Le 17^e, sous Mac Pherson, le suivait de près, et la route de Hard-Times à Millikens, quoique très-mauvaise, était assez praticable pour que l'intendance

pût l'employer à l'approvisionnement de l'armée.

Grant résolut de ne pas perdre un moment pour s'emparer de Grand-Gulf, avec la coopération de la flotte. Celle-ci avait ordre d'attaquer les batteries ennemies, et les transports, aussitôt qu'elles seraient réduites au silence, de mettre à terre une dizaine de mille hommes, c'est-à-dire tout ce qu'ils pouvaient porter. Ces troupes devaient tenter de pénétrer dans les ouvrages confédérés et, en tout cas, prendraient pied sur la rive orientale.

Sherman était resté avec son corps au-dessus de Vicksburg. Grant, plein de confiance dans son jugement, lui avait assigné la tâche ingrate, mais importante, de couvrir ses communications. Il lui avait prescrit de surveiller Vicksburg et d'attaquer immédiatement cette place, si les confédérés la dégarnissaient; enfin il lui avait recommandé d'attirer autant que possible leur attention du côté de Haines-Bluff. Il lui laissait le choix des moyens, car il ne voulait pas qu'il se compromît par une démonstration, trop considérable, qui, dans l'armée et dans le public, pourrait passer pour une tentative manquée et l'exposerait encore aux violentes accusations dont il avait déjà été l'objet après l'échec de Chicasaw-Bayou. En écrivant ainsi de New-Carthage à son lieutenant,

qu'il avait laissé au-dessus de Vicksburg, Grant ne songeait certes pas à se décharger sur lui d'une partie de sa responsabilité comme commandant en chef, car l'un de ses plus grands mérites est, au contraire, d'avoir toujours couvert ses subordonnés. Mais il savait très bien que la forme même de sa lettre et les considérations devant lesquelles il semblait hésiter seraient un stimulant pour l'âme haute et fière de Sherman et feraient taire les objections qu'il aurait pu élever contre cette ingrate entreprise. En effet, ce dernier se mit aussitôt à l'œuvre. Le 29 avril, il débarqua une grande partie de ses troupes sur la rive gauche du Yazoo, dans les lieux mêmes où il avait combattu quelques mois auparavant, les promena le long du bayou, en vue des ouvrages ennemis, et feignit de vouloir jeter des ponts tandis que quelques navires engageaient avec les batteries de Haines-Bluff une canonnade lointaine.

Cependant Pemberton comprenait enfin tout le danger de sa situation. Les troupes envoyées à Bragg revenaient en toute hâte et allaient prendre position sur le Big-Black-River. Cinq mille hommes accouraient de Vicksburg pour renforcer la brigade déjà établie à Warrenton. Le 28 avril, lorsque l'attaque de Grand-Gulf ne fut plus douteuse, un autre détache-

ment de même force fut expédié à leur suite ; une brigade de la garnison de Port-Hudson fut appelée à Jackson, et toutes les troupes disséminées sous Loring pour la défense des chemins de fer furent concentrées dans cette dernière ville. La prompte exécution de ces mouvements pouvait seule en assurer le succès ; mais elle fut entravée par la course audacieuse d'un corps de cavalerie fédérale, qui traversa toute l'étendue du commandement de Pemberton, en détruisant les télégraphes, les ponts, les stations et les approvisionnements de l'armée.

Grant songeait depuis longtemps à lancer sa cavalerie contre les chemins de fer de l'ennemi, mais la nécessité de protéger les lignes du Tennessee occidental ne lui avait pas permis de rassembler plus tôt les forces nécessaires pour assurer le succès d'une pareille entreprise. Enfin, lorsqu'il se décida à attaquer Vicksburg par le sud, il donna l'ordre à Hurlbut, qui commandait à Memphis, d'organiser un de ces grands *raids* dont les confédérés semblaient jusqu'alors avoir seuls le secret. Les officiers de cavalerie unioniste, instruits par l'exemple de Morgan et de Forrest, avaient fini par se décider à profiter d'une expérience qui leur avait coûté si cher. Pourquoi, en effet, n'auraient-ils pas pratiqué, aussi bien que leurs adver-

saires, cette guerre de partisans, qu'ils avaient apprise avec eux en guerroyant contre les Indiens? Leurs chevaux et leurs hommes, rompus depuis deux ans aux longues étapes, aux fatigues et aux privations de tout genre, pouvaient bien, à leur tour, prendre le rôle offensif, le plus facile dans une telle guerre. Ils tentèrent donc alors trois grandes expéditions, dont une, celle de Stoneman, en Virginie, a été racontée plus haut, et dont les deux autres, dirigées par les colonels Grierson et Streight, se terminèrent de façons bien différentes. Tandis que Stoneman opérait à l'extrémité orientale de la grande ligne qui séparait les belligérants, Streight devait percer cette ligne vers son centre et Grierson à l'ouest près du Mississippi. Ce dernier n'avait eu, depuis le commencement de l'année, qu'à garder les environs de Memphis et du chemin de fer de Corinth. Il n'avait rencontré l'ennemi que dans une seule occasion, le 10 mars, à Covington, où il avait dispersé une bande de quatre cents partisans confédérés. Le 17 avril, il se mit en campagne et quitta Lagrange, près de Grand-Junction, avec son propre régiment, le 6^e Illinois, et avec le 7^e du même État et le 2^e Iowa, en tout dix-sept-cents chevaux, accompagnés par une batterie d'artillerie. Grant, voulant lui laisser une en-

tière liberté d'action, ne lui avait pas donné d'instructions précises; il s'était borné à lui prescrire de couper les chemins de fer et de détruire les dépôts sur les derrières de Pemberton.

Le 18, passant le Tallahatchie au-dessus de New-Albany, Grierson entra en plein pays ennemi. Pour remplir fidèlement sa mission, il devait chercher les points faibles et vulnérables de son adversaire, en évitant tout combat sérieux. Chaque matin, lorsqu'il ne se sentait pas pressé par des forces considérables, il divisait son commandement en plusieurs petites colonnes, qu'il envoyait dans des directions opposées pour couvrir le plus de pays possible et donner le change sur ses mouvements : ces colonnes devaient se retrouver toutes, le lendemain de bonne heure, à un point donné, les unes y arrivant le jour ou le soir, les autres, au contraire, marchant une partie de la nuit pour l'atteindre plus ou moins tôt, selon la tâche qui leur avait été imposée.

Plusieurs petits camps d'instruction se trouvaient entre le Tallahatchie et le bourg de Pontotoc et servaient de dépôts à des régiments de cavalerie confédérée nouvellement formés. Les détachements envoyés par Grierson les dispersèrent le 19 et campèrent au sud de Pontotoc. Le lendemain, comme l'ennemi

commençait à rassembler ses forces pour le poursuivre, il réunit tout ce qu'il avait de plus faible en hommes et en chevaux, en tout cent soixante-quinze cavaliers, et les renvoya avec le butin, les prisonniers et une pièce de canon, à Lagrange.

Au moment où les sudistes, trompés par le passage de cette colonne dans les rues de Pontotoc, se figuraient que Grierson revenait sur ses pas, celui-ci plongeait dans l'intérieur du pays et campait, le 20, entre Houston et Starksville, se rapprochant ainsi du chemin de fer de Mobile à l'Ohio, qu'il espérait pouvoir couper.

Pemberton n'avait pas assez de cavalerie pour protéger à la fois tous les points menacés. Le peu qui lui en restait se composait, d'une part, des recrues que Van Dorn avait laissées sous le général Chalmers, entre Grenada et Oxford ; d'autre part, de la brigade de Wirtz Adams, qui campait aux environs de Port-Hudson et observait les fédéraux établis à Baton-Rouge. Pemberton fut donc obligé d'opposer de l'infanterie aux rapides cavaliers de Grierson. Ne pouvant se flatter de les atteindre, il voulait au moins les empêcher de détruire ses principaux dépôts : les troupes qui revenaient de Tullahoma furent échelonnées sur le chemin de fer de Mobile à l'Ohio, à Okolona,

Macon, Meridian et particulièrement à Enterprise, où se trouvait une fabrique d'armes considérable. Mais il se priva ainsi de soldats qui lui auraient été fort utiles ailleurs. Les cavaliers de Chalmers furent lancés dans la direction de Corinth, afin d'obliger Grierson à revenir sur ses pas pour défendre cette place : cette insignifiante diversion n'eut aucun succès. Ne pouvant faire observer de près l'ennemi, Pemberton ne connaissait ses mouvements que par les rapports exagérés et contradictoires des habitants et ne savait de quel côté les chercher ; il annonçait à Johnston, non seulement que plusieurs expéditions avaient pénétré dans l'intérieur de ses lignes, mais même que toute une armée fédérale était en marche de Memphis sur Grenada.

Grierson avait divisé sa brigade. Le colonel Hatch, avec le 2^e Iowa et une pièce de canon, avait marché de Starksville vers l'ouest et devait revenir à Lagrange, après avoir coupé le chemin de fer de Mobile à l'Ohio entre Macon et Okolona : il trouva cette ligne trop bien gardée pour pouvoir accomplir sa tâche, mais regagna sain et sauf les lignes fédérales. Pendant ce temps, les deux autres régiments, forts d'environ mille chevaux, poussaient toujours vers le sud. Profitant du trouble de ses adversaires, qui réunissaient toutes

leurs forces pour lui interdire le retour vers le nord, Grierson se proposait d'atteindre le chemin de fer le plus important pour l'ennemi. C'était le Southern-Railroad, ligne achevée depuis le commencement de la guerre et qui reliait Jackson sur le Mississippi-Central à Meridian sur le Mobile-and-Ohio-Railroad : c'était, en effet, la seule voie ferrée par laquelle Pemberton communiquait avec l'armée de Bragg à Tullahoma, avec les dépôts et les manufactures situées en Géorgie et avec Mobile, d'où il tirait presque tous ses vivres. Mais, pour réussir, il ne fallait s'arrêter sous aucun prétexte, et les escadrons détachés, soit pour faire une feinte, soit pour couper un pont, soit pour détruire quelque établissement militaire, reçurent l'ordre de forcer leur marche afin de rejoindre le reste de la troupe qui ne pouvait les attendre. Une grande fabrique de chaussures, objets précieux pour l'armée confédérée, fut anéantie en passant. Après avoir traversé Louisville, Grierson atteignit les vastes marais dans lesquels le Pearl-River prend sa source et qui portent le nom d'Oka-Noxubee. Il fallait, à tout prix, gagner le pont jeté sur le Pearl-River pour la route de Louisville à Philadelphia, avant que l'ennemi songeât à l'occuper ou à le détruire. On s'engagea de nuit dans les marais : ce fut une marche terrible. La

pluie augmentait encore l'obscurité, on ne pouvait distinguer aucun chemin au milieu de l'épaisse forêt dont le sol était recouvert de deux ou trois pieds d'eau : çà et là, on rencontrait une fondrière dans laquelle hommes et chevaux disparaissaient subitement : il fallait serrer la colonne pour que la queue ne se perdît pas. Enfin on sortit de ce redoutable marais, l'artillerie elle-même parvint à le traverser : une vingtaine de chevaux seulement furent noyés. Le 23, le Pearl-River était heureusement franchi et Grierson, après avoir dépassé Philadelphia, prenait possession, le lendemain matin, du Southern-Railroad, à Newton-Station. Il avait atteint le but principal de son expédition. Le chemin de fer fut détruit avec méthode : un grand nombre de wagons furent brûlés, les rails arrachés, plusieurs locomotives anéanties par la poudre, enfin des partis de cavalerie se détachèrent, à l'est et à l'ouest, pour incendier aussi loin que possible tous les ponts importants. Pemberton avoua que cette ligne fut complètement hors de service durant plus d'une semaine, et cette longue interruption fut d'autant plus fâcheuse pour lui qu'elle coïncida avec le passage du Mississippi par l'armée de Grant.

Après avoir accordé quelque repos à ses troupes, Grierson reconnut qu'il y aurait moins de danger pour

lui à continuer de marcher au sud que de chercher à revenir vers le nord. Il se décida donc à prendre la route de Raleigh et à gagner Georgetown pour repasser sur la rive droite du Pearl-River : de là, il pouvait se diriger soit sur Grand-Gulf, avec l'espoir de rejoindre l'armée de Grant, soit sur Bâton-Rouge, où il était sûr de trouver la garnison que Banks y avait laissée. Les confédérés ne s'attendaient pas à voir leur audacieux ennemi s'avancer aussi loin : cependant ils étaient partout en mouvement pour l'envelopper. Pemberton expédiait des dépêches dans tous les sens, ordonnait à Loring, qui se trouvait à Meridian, de mettre à cheval deux régiments d'infanterie, sans songer que son lieutenant ne pouvait réunir assez rapidement les montures nécessaires, il envoyait des troupes dans le nord, en rassemblait à Jackson, occupait le Southern-Railroad le lendemain du jour où Grierson en avait détruit un tronçon, concentrait ses forces pour l'empêcher de donner la main à Grant, et faisait occuper par la cavalerie de Gardner le point où la route directe de Philadelphia à Bâton-Rouge traverse le Pearl-River. Mais le passage de Georgetown n'était pas encore gardé, lorsque les éclaireurs fédéraux l'atteignirent le 26 au matin ; quelques heures après, toute la brigade était de l'autre

côté du fleuve ; les hommes avaient passé dans le bac, les chevaux à la nage.

Les habitants des contrées que les soldats de Grierson traversaient ainsi s'attendaient si peu à les voir paraître qu'ils les prenaient presque toujours pour des confédérés. Lorsqu'ils demandaient d'où venaient ces habits bleus auxquels ils n'étaient pas habitués, on leur répondait qu'ils avaient été pris à Holly-Springs, et parfois alors on échangeait quelques plaisanteries sur la poltronnerie des fédéraux. Les éclaireurs ou *scouts*, suivant l'usage universel des deux partis, étaient déguisés et portaient le manteau brun clair des confédérés. Souvent aussi ils prenaient des vêtements civils quand ils allaient seuls couper les fils de quelque télégraphe voisin. L'un d'eux, rencontrant ainsi un parti de cavalerie ennemie qui allait tomber sur le flanc de la colonne, réussit, par de faux renseignements, à le détourner de sa route. Parfois aussi cependant, les habitants se préparaient à disputer le passage aux fédéraux ; mais ils n'osèrent jamais leur résister quand ils se trouvèrent en face d'eux, et Grierson, après les avoir désarmés, se contentait alors de les renvoyer chez eux. En les traitant ainsi et en respectant scrupuleusement leurs propriétés, il tenait à démentir les bruits odieux et ridicules qu'on avait

répandus dans le Sud sur la férocité des soldats fédéraux.

Pendant que Grierson passait pour la seconde fois le Pearl-River, il fut rejoint par le capitaine Forbes, avec trente-cinq hommes qu'il avait détachés de Starksville pour faire une démonstration contre Macon. Trouvant la station du chemin de fer bien défendue, Forbes s'était dirigé sur celle d'Enterprise; mais, en y arrivant avec sa petite troupe, il était tombé sur la brigade Buford tout entière, que Pemberton avait envoyée vers ce point. Sans perdre contenance, il se présente comme un parlementaire demandant la reddition de la place. Le général confédéré, croyant que toute la cavalerie fédérale est à portée, prend cette ouverture au sérieux et demande à réfléchir. « Je viendrai dans une heure chercher la réponse, » lui dit Forbes, et aussitôt il détale au galop. Reprenant la piste de Grierson, il le suit pendant plusieurs jours et le rallie enfin sans avoir perdu ni un homme ni un cheval.

Le jour même où la colonne fédérale avait passé le Pearl-River, elle atteignait, à Hazelhurst, le Mississippi-Central-Railroad et se mettait aussitôt en devoir de le détruire. Des approvisionnements considérables en vivres et en munitions furent pris tant à Hazelhurst

qu'un peu plus loin, à Gallatin. Grierson marchait directement sur Grand-Gulf. Mais l'ennemi avait enfin pénétré son dessein, et la cavalerie de Wirtz-Adams, supérieure en nombre à la sienne, se préparait à lui barrer le passage. Il échangea avec elle quelques coups de fusil, les premiers qu'il eût tirés. Adams comptait l'attaquer le 29, mais Grierson réussit à lui échapper. Pour lui faire croire qu'il voulait gagner Grand-Gulf, que Porter canonna ce jour-là même, il fit une feinte dans la direction du bourg de Fayette, près de Rodney sur le Mississippi; puis, tournant brusquement au sud, il gagna la station de Brookhaven sur le chemin de fer, où il surprit un camp d'instruction et fit deux cents prisonniers, qu'il relâcha sur parole. Suivant la voie, il continua son œuvre de destruction; mais, cette fois, les confédérés se mirent sérieusement à sa poursuite, car ils ne pouvaient plus avoir de doutes sur la route qu'il avait prise : Baton-Rouge était le seul point qu'il pût désormais atteindre. Aussi, tenant sa petite troupe réunie, faisait-il force de marche, malgré l'épuisement des hommes et des chevaux. Obligé de passer deux fois le Tickfaw-River, il rencontra chaque fois des partis ennemis, qu'il dispersa après quelques coups de feu. Un cours d'eau considérable, l'Amitié-River, le séparait en-

core de Bâton-Rouge, et le seul pont sur lequel il pût le franchir était dans un dangereux voisinage de Port-Hudson. Grâce à la rapidité de sa marche, il parvint à s'en emparer, le 1^{er} mai au soir, deux heures avant l'arrivée d'une colonne d'infanterie envoyée pour le lui disputer. Dès lors il était à peu près hors d'affaire. Rencontrant sur sa route le camp où la cavalerie de Hughes, lancée à sa poursuite, avait ses dépôts, il le surprend, le détruit, et fait un grand nombre de prisonniers; un peu plus loin, un autre détachement de cavalerie, chargé de garder le Comite-River, a le même sort et laisse quarante hommes entre ses mains. Après ce dernier succès, le général unioniste, traversant la rivière à gué, arrive enfin le 2 mai à Bâton-Rouge, où sa petite bande est saluée par les acclamations de la division Augur, venue tout entière au-devant de ces hardis partisans qui sortaient ainsi du cœur même du pays ennemi. Ils ne laissent derrière eux que trois hommes tués, sept blessés, cinq malades, un médecin et neuf égarés; ils avaient fait plus de cinq cents prisonniers, tous relâchés sur parole, irrégulièrement il est vrai, détruit quatre-vingts kilomètres de chemins de fer et de télégraphe, anéanti des approvisionnements considérables, et jeté le plus grand trouble dans les mouvements

de l'ennemi. Ils avaient pris la revanche de Holly-Springs, et prouvé par cette exploration dans l'intérieur de la Confédération que celle-ci n'était, comme le disait Grierson, qu'une coquille creuse. Tandis que toutes les forces, toutes les ressources étaient portées à la frontière, il ne restait plus, dans l'intérieur, ni hommes valides, ni chevaux, ni d'autres approvisionnements que ceux du gouvernement. Nulle part il ne s'était trouvé de quoi organiser une résistance quelconque : les nègres, voyant tous les blancs à la guerre, travaillaient mal ; l'agriculture souffrait, le commerce était nul, la misère régnait partout.

CHAPITRE II

PORT-GIBSON

Avant de revenir à la campagne que Grant et Porter viennent d'ouvrir, il nous faut, comme nous l'avons annoncé, jeter un coup d'œil sur les armées qui s'observent dans les autres parties de l'immense bassin du Mississippi, au nord-est et au nord-ouest de Vicksburg. Elles se tâtent sans oser s'aborder et chacune semble avoir pour seul objet d'empêcher celle qui lui est opposée d'aller, à l'insu de l'adversaire, rejoindre Grant ou Pemberton. Dans la Louisiane, les unionistes s'efforcent de prendre Vicksburg à revers; les sudistes ne négligent rien pour entraver leur marche. Nous conduirons le récit de ces opérations secondaires jusqu'aux premiers jours de mai, et nous le reprendrons dans le chapitre suivant pour nous arrê-

ter au moment où la reddition de Vicksburg changera toute la face de la guerre dans l'Ouest.

Rosecrans, ne s'avouant pas vaincu sur les rives du Stone-River, a recueilli les fruits de son obstination : il occupe Murfreesborough, que Bragg lui a abandonné en se retirant jusqu'à Tullahoma. Il s'établit solidement, ne pouvant faire davantage, dans ses nouvelles positions. Thomas, au centre, est en avant de Murfreesborough, sur les routes qui conduisent directement à l'ennemi par Woodbury, Bradyville, Manchester et Shelbyville. Mac Cook, à droite, et Crittenden, à gauche, refusent chacun son aile extérieure pour envelopper Murfreesborough et se rejoindre sur le Stone-River en aval de cette ville. Comme elle n'aura pas toujours cette protection, le génie fédéral entreprend d'en faire une grande place de guerre qui servira de base d'opérations dans une campagne offensive et de point de ralliement en cas de défaite, sans qu'elle soit exposée à un coup de main, comme celui de Van Dorn sur Holly-Springs. Tandis que les troupes élèvent des retranchements sur toute la vaste circonférence qu'elles occupent, des ouvrages, plus resserrés et d'un plus fort relief, enveloppent la ville elle-même et sont disposés autour d'un grand fort central pouvant servir de réduit. Mais la place n'aura

de valeur que si elle est fortement reliée aux États du Nord qui alimentent l'armée : c'est la première condition pour pouvoir renforcer cette armée et lui permettre ainsi de reprendre l'offensive. La reconstruction du chemin de fer depuis Nashville est donc la première préoccupation de Rosecrans : elle est poussée avec vigueur. La garde de la cité de Nashville et de la voie est confiée à la division Steedman, récemment arrivée du Kentucky. Le Cumberland étant facilement navigable au-dessus de cette ville et servant puissamment à approvisionner Rosecrans, les forts Heiman, Henry et Donelson, qui en dominent le cours, sont placés dans son commandement le 25 janvier. Cette voie fluviale est d'autant plus utile que la longue ligne ferrée de Louisville à Nashville est fort exposée aux incursions des guérillas ennemies. Ces bandes de partisans déjouent la surveillance la plus active. Ainsi, dès l'ouverture du tronçon de Nashville à Murfreesborough, le 25 janvier, elles enlèvent un train. Deux fois, le 15 et le 26 février, c'est entre Louisville et Nashville qu'elles s'emparent de convois destinés à l'armée : à la seconde, les auteurs du coup de main eurent l'idée féroce de lancer à toute vitesse la locomotive, privée de conducteur, au-devant du train ordinaire de voya-

geurs, et si, par un heureux hasard, elle ne s'était arrêtée avant de le rencontrer, leur choc aurait sans doute coûté la vie à bien des innocents. La garde de ces longues lignes ferrées enlève aux unionistes plus du tiers de leurs forces actives; outre la division de Steedman, une autre, fort nombreuse, sous les ordres du général Gordon Granger, est retenue ainsi dans le Kentucky. Aussi, malgré la supériorité apparente de ses effectifs, Rosecrans ne peut-il mettre en ligne au delà de Murfreesborough plus de soldats que son adversaire; le gouvernement fédéral lui promet des renforts. En attendant, son armée, désignée auparavant sous le nom de 14^e corps, est réorganisée, divisée en trois corps et appelée l'armée du Cumberland. Thomas, Mac Cook et Crittenden conservent chacun les troupes qu'ils commandent et qui forment les 14^e, 20^e et 21^e corps.

Les positions prises par Bragg sont très fortes. Le grand plateau du Cumberland, qui forme l'échelon le plus occidental des Alleghanies, se prolonge au sud jusque vers le 34^e degré de latitude; le Tennessee, après avoir traversé, de l'est à l'ouest, une première chaîne de hauteurs appelées le Waldens-Ridge au nord et le Lookout-Mountain au sud, longe la base orientale du plateau jusqu'à Gunterville, où il en

contourne l'extrémité pour se diriger à l'ouest. Les eaux qui descendent sur le revers opposé de ce plateau vers les plaines du Tennessee sont recueillies, d'un côté par le Duck-River, et de l'autre par un affluent du Cumberland appelé le Caney-Fork. Ces deux rivières couvrent le front de Bragg, qui s'étend depuis Mac-Minnsville à droite, jusqu'à Columbia à gauche, en passant par Manchester et Shelbyville : l'infanterie est concentrée entre ces deux derniers points et Tullahoma; les deux premiers sont occupés par la cavalerie de Morgan à droite, de Wheeler à gauche. Les routes qui traversent le plateau du Cumberland passent toutes par des défilés faciles à défendre; l'aridité et le rude climat de ce plateau doivent, en outre, opposer un obstacle sérieux aux fédéraux, s'ils forcent la ligne du Caney-Fork et du Duck-River. Mais, d'autre part, la nature de cette contrée n'offre pas à l'armée confédérée les ressources nécessaires à sa subsistance. Il faut aller les chercher à Columbia, et, plus loin encore, dans le riche pays qui s'étend entre le Duck-River et le Tennessee. Comme nous l'avons dit, la cavalerie que Van Dorn avait organisée à Grenada vint, dans le courant de février, occuper cette contrée et la protéger efficacement contre les incursions des fédéraux. Ce fut, d'ail-

leurs, le seul renfort accordé à Bragg. Il demandait vingt mille hommes pour réparer ses pertes : le gouvernement de Richmond ne lui répondit même pas.

La faiblesse de son adversaire et la mauvaise saison lui tinrent lieu de renforts pendant les premiers mois de 1863. Les opérations qui marquèrent cette période dans le Tennessee et le Kentucky ne sont qu'une suite de petits faits de guerre sans lien entre-eux, sans influence les uns sur les autres : nous les énumérons ici par ordre chronologique.

Ce sont les confédérés, désireux sans doute de se dédommager de leur retraite forcée, qui prennent les premiers l'offensive. Huit jours à peine se sont écoulés depuis qu'ils ont quitté Murfreesborough que Wheeler, bravant la mauvaise saison, est déjà en campagne avec une de ses brigades. Poussant directement sur Nashville, il brûle un pont du chemin de fer de Columbia, à quinze kilomètres de cette ville, puis descend la rive droite du Harpeth-River, et, le 13 janvier, arrive sur les bords du Cumberland pour surprendre quatre transports qui remontent le fleuve, chargés d'approvisionnements destinés à l'armée unioniste. L'artillerie confédérée, par un feu bien dirigé, arrête ces navires, qui n'ont aucun moyen de défense, et les oblige promptement à capituler. Tous

les équipages, relâchés sur parole, sont renvoyés sur l'un d'eux ; les trois autres sont brûlés. Une canonnière, le Major-Slidell, qui arrive trop tard pour les sauver, devient à son tour la proie des flammes. Après avoir encore détruit d'importants dépôts sur la rive droite du fleuve, que quelques hardis cavaliers traversent à la nage, Wheeler revient sans être inquiété ; mais il ne donne à ses hommes que peu de jours de repos, et se remet en route pour une expédition plus considérable cette fois. La cavalerie fédérale, qui semble paralysée par l'audace de ses adversaires, se borne à éclairer les environs des postes occupés par l'infanterie ; elle abandonne aux sudistes tout le reste du pays. Wheeler peut ainsi rassembler sur les bords mêmes du Harpeth-River, près de Franklin, à moins de trente kilomètres de Nashville, la plus grande partie de sa division, les brigades Forrest et Wharton et un détachement sous les ordres du major Hodgson, soit environ trois mille cavaliers avec deux batteries d'artillerie. Cette concentration n'a pas échappé aux fédéraux, et Rosecrans met aussitôt en mouvement des forces considérables pour barrer le passage aux confédérés. Il peut craindre que, de Triune, où l'une des brigades de Wheeler a été signalée, celui-ci ne se jette entre Nashville

et Murfreesborough. Dans cette supposition, le général Jefferson Davis, à la tête de sa division d'infanterie et de deux brigades de cavalerie sous le colonel Minty, est envoyé de Murfreesborough pour le prendre à revers par Eagleville pendant que Steedman, avec une partie de ses forces, se portera de Nashville à Triune. Davis arrive à Eagleville, le 31 janvier au soir, avec son infanterie, tandis que Minty, faisant un grand détour au sud jusqu'à Unionville, ramasse à Rover, entre ce bourg et celui d'Eagleville, un dépôt d'environ trois cents cavaliers confédérés. Mais cette prise est tout ce que rapporte le coup de filet donné par les fédéraux. Wheeler, comptant bien qu'on l'attendrait entre Nashville et Murfreesborough, a pris inopinément une direction l'éloignant également des deux troupes ennemies qui doivent l'envelopper. Il fait, avec ses cavaliers, force de marche vers le nord-ouest, laissant bien loin derrière lui les fantassins envoyés à sa recherche et les escadrons de Minty, que leur détour au sud a fort retardés. Pendant que ses adversaires étonnés se rencontrent à Franklin, il a gagné les rives du Cumberland, paraît le 2 à Palmyra et le 3 devant la petite ville de Dover. Le lecteur se souviendra sans doute que cette ville était située sur la rive gauche du Cumberland, à trois kilo-

mètres en amont du fort Donelson, et comprise dans l'enceinte fortifiée que Grant avait assiégée un an auparavant. Ce poste devant être confié à une faible troupe, l'enceinte était devenue inutile, et les ingénieurs fédéraux avaient préféré, pour établir la garnison, la position de Dover à celle de l'ancien fort. La ville avait été entourée de parapets commandant les ravins qui la bordent au nord et au sud. Sur la place centrale s'élevait un gros ouvrage ayant pour réduit les édifices publics; une pièce de 32 placée dans cet ouvrage enfilait les rues principales. Au nord-ouest, l'enceinte s'appuyait à un cimetière fortifié, offrant une excellente position pour une batterie. La garnison se composait du 83^e Illinois, de deux sections d'artillerie et d'un escadron de cavalerie, soit environ sept cents hommes valides et quatre canons de campagne, sous les ordres du colonel Harding.

Le 3 février, après une marche de plus de cent cinquante kilomètres que la pluie et le froid ont rendue fort pénible, les cavaliers confédérés paraissent devant Dover. Forrest, qui suit les bords du Cumberland, ayant détruit des forges importantes et pris presque tout l'escadron unioniste qui les occupait, arrive à droite sur les hauteurs situées au

sud du bourg. Wharton, enlève les éclaireurs à cheval de l'ennemi, et complète bientôt l'investissement du côté de la terre, en étendant, par le nord, jusqu'au fleuve la gauche de la ligne confédérée. Harding a pris à la hâte ses dispositions de combat : il a fait demander du secours au colonel Lowe, son chef, qui occupe le fort Henry, et il a placé les malades, les non-combattants, les femmes, sur l'un des deux transports amarrés près de l'embarcadère. L'autre descend le fleuve, à toute vapeur, dans l'espoir de rencontrer quelque navire de guerre qui puisse venir donner à la garnison de Dover l'appui de sa grosse artillerie.

Wheeler a prescrit à ses deux lieutenants de commencer l'attaque à deux heures et demie. A l'heure dite, Forrest, déployant ses huit cents cavaliers sur la colline opposée à celle que couronnent les maisons, s'avance en bataille au pas ; puis, traversant le ravin qui les sépare, il gravit la pente au galop, sous une grêle de balles. La troupe fédérale, bien postée, fait éprouver aux assaillants des pertes sensibles, mais ne peut arrêter leur élan : ils abordent les unionistes, qui sont à peine deux cents de ce côté, franchissent l'épaule et pénètrent dans la ville. Mais, là, le combat change de face ; les défenseurs se sont

ralliés dans l'ouvrage central et occupent les maisons voisines ; de toutes parts, un feu meurtrier est dirigé sur les cavaliers confédérés que leurs montures embarrassent : l'appui de Wharton fait défaut à Forrest. Le premier, en effet, qui a deux mille hommes avec lui, leur a fait mettre pied à terre pour l'attaque ; il n'a donc pu agir aussi promptement et n'a pas encore abordé la position des unionistes lorsque ceux-ci, réunissant toutes leurs forces contre Forrest, l'obligent à repasser le ravin. Wharton s'arrête à cette vue. Mais bientôt les confédérés, voulant profiter des derniers moments du jour, reviennent à la charge, cette fois avec plus d'ensemble, non sans avoir d'abord essayé, par l'envoi d'un parlementaire, de décider leurs adversaires à capituler. Harding tient vaillamment tête à des forces quintuples des siennes. Pendant que les cavaliers de Forrest chargent encore une fois jusque dans les rues de Dover, sans se laisser arrêter par la première ligne de défense, Wharton criblé de projectiles les quatre pièces fédérales postées dans le cimetière, les réduit au silence, et, par un vigoureux assaut, s'empare de cette position. Mais, à court de munitions, il se voit arrêté devant les premières habitations. Forrest, de son côté, n'a pu enlever le réduit ; ses plus vaillants compagnons sont

tombés autour de lui, le colonel Mac Nairy est tué, lui-même a perdu deux chevaux ; il combat en vain à bout portant, à coups de pistolet ; les munitions manquent aussi à ses hommes ; malgré le clair de lune, la demi-obscurité favorise les défenseurs, et les confédérés sont obligés d'abandonner le terrain qu'ils ont si chèrement acheté. Les fédéraux les poursuivent à la baïonnette et leur font une trentaine de prisonniers. Il était temps cependant pour la petite troupe de Harding que le combat cessât. Ces hommes qui, pour la plupart, n'ont jamais vu le feu, ont admirablement combattu, encouragés par l'exemple de leur chef ; mais les forces et les munitions leur manquent également et cent d'entre eux sont hors de combat. Ils ignorent les pertes qu'ils ont infligées à l'ennemi et doivent penser que, si le jour les surprend dans cette position, toute résistance sera inutile. Mais, dès huit heures du soir, un coup de canon lointain ranime leur espoir ; quelques coups plus rapprochés ne leur laissent plus de doute et bientôt la grande masse flottante de la canonnière le Lexington se montre sur les eaux argentées du Cumberland. Ce navire, prévenu à temps du danger qui menaçait Harding, a quitté, avec quelques autres, un convoi de transports chargé de troupes qu'il escor-

tait, et lance ses énormes projectiles sur les coteaux occupés par les confédérés. Si ceux-ci ont projeté de recommencer l'attaque le lendemain, l'arrivée de ces nouveaux ennemis suffirait pour les en détourner. Ils ont fait des pertes cruelles, dont le chiffre s'élève à deux cent soixante hommes et que ne compense pas suffisamment la prise d'un canon enlevé à l'ennemi. Ils sont à court de provisions. Aussi ne songent-ils qu'à battre en retraite et à éviter les forces fédérales qui accourent de tous côtés à leur poursuite. Le convoi qu'escortait le Lexington amenait de Louisville à Nashville toute la division du général Granger, forte de huit à neuf mille hommes; le colonel Lowe arrive du Fort Henry avec des renforts; enfin le général Davis suit Wheeler à la piste. Celui-ci revint promptement sur ses pas; mais, apprenant à Charlotte que Davis marchait à sa rencontre, il se jeta brusquement à droite et gagna, par Piney-Factory, le village de Centreville, sur le cours inférieur du Duck-River. Cette marche fut lente et difficile, car les routes étaient couvertes de verglas, les ruisseaux à demi gelés; les soldats de Wheeler souffrirent cruellement, mais leurs adversaires, retardés par les mêmes causes, ne purent les joindre. Enfin, ayant réussi à traverser à gué le Duck-River,

la cavalerie sudiste arriva à Columbia le 18 février, exténuée de fatigue, sur des chevaux pour la plupart incapables de reprendre la campagne. Son échec était complet et Forrest, qui avait blâmé le plan de l'expédition, grandit par là dans l'estime de ses camarades. Heureusement pour Bragg, Van Dorn, avec sa nouvelle division, arrivait à Columbia au moment où Wheeler n'était plus en état de défendre la ligne du Duck-River : il amenait près de cinq mille cavaliers. Les fédéraux n'allaient pas tarder à s'apercevoir de sa présence.

Pendant que Wheeler entraînait ainsi à sa suite une partie des forces unionistes, les environs de Murfreesborough étaient le théâtre de petits combats qu'il nous suffira de mentionner ici en quelques mots.

Dès la fin de janvier, les fédéraux, jaloux sans doute de venger l'échec de Hartsville, prennent l'offensive contre Morgan, qui couvre l'aile droite de Bragg. Le 26, le général Palmer surprend, à Woodbury, un détachement de cavaliers sudistes, auxquels il enlève une centaine de prisonniers ; le 1^{er} février, nouvelle surprise de ceux-ci, avec un résultat semblable, à Milton, sur la route de Liberty. Le général unioniste Reynolds, poursuivant ce succès, s'avance

le 3, par Auburn, jusqu'à Liberty, dispersant des dépôts de recrutement et enlevant des magasins formés par Morgan ; de là, il se porte le 8 au nord-ouest sur Lebanon, que ce dernier a fait occuper par un fort détachement ; il enlève ce bourg avec sa garnison, recueillant un butin considérable et près de six cents prisonniers. Enfin, le 15, une rencontre insignifiante, à Cainesville, termine cette série d'engagements. L'aile gauche de Rosecrans se trouve ainsi complètement dégagée ; les partis ennemis sont rejetés sur Mac Minnsville et le plateau du Cumberland.

Mais bientôt les confédérés, pour prendre leur revanche, transportent plus au nord le théâtre de cette petite guerre : en inquiétant leurs adversaires dans le Kentucky, ils retiennent les renforts dont Rosecrans a besoin pour prendre l'offensive. Le 23 février, une bande de cavaliers confédérés s'avance jusqu'à quelques kilomètres de Lexington et ne s'arrête qu'à Athens, au sud-ouest de cette ville, devant les forces envoyées en hâte à sa rencontre. Le même jour, un détachement d'environ sept cents cavaliers, sous les ordres du colonel Cluke, profitant de l'alarme causée par cette démonstration, paraît dans les deux bourgs de Winchester et de Mount-Sterling, et détruit tous les approvisionnements qui s'y trou-

vent ; le 25, après une escarmouche à Licktown, près de ce dernier bourg, Cluke échappe au colonel Runkle, lancé à sa poursuite, et rentre, par Hazel-Green et la route de Prestonburg, dans les montagnes d'où il était descendu.

Depuis le commencement de l'année, les deux partis semblent avoir abandonné, d'un commun accord, le Tennessee occidental. C'est à peine si nous trouvons à citer quelques escarmouches insignifiantes et sans conséquence, telles que celles de Ripley le 8 janvier, de Dyersburg le 30, de Bolivar le 13 février entre des coureurs confédérés et des détachements des garnisons du fort Pillow et de Memphis. Mais, au moment où Cluke envahit la plaine du Kentucky, les fédéraux, pour détourner l'attention de leurs adversaires, se décident à faire une démonstration sur la partie du cours du Tennessee qui traverse le nord de l'État de l'Alabama, et qui fournit d'abondantes provisions à l'armée de Bragg. Le 22 février, cinq canonnières unionistes, remontant ce fleuve, paraissent devant Tuscumbia et Florence, détruisent les bacs et cherchent inutilement un vapeur ennemi qui leur a échappé. Une brigade de cavalerie sous le colonel Cornyn, détachée par le général Blair, qui commande à Memphis, a combiné ses mouvements avec ceux de

la flottille : arrivant à Tuscumbia, quelques heures seulement après les navires fédéraux, elle profite de l'émotion causée par leur vue pour aborder la ville par le sud, et y pénétrer inaperçue. Les quelques détachements ennemis qui se trouvent à Tuscumbia sont pris et dispersés, les principaux habitants mis à contribution et la colonne fédérale s'éloigne ensuite, traînant après elle des chevaux, des voitures et un butin plus ou moins légitime.

Cependant la présence de Van Dorn et les puissants renforts qu'il a amenés ont rendu l'audace à la cavalerie confédérée : cette fois, elle ne craint pas de se montrer aux environs mêmes de Murfreesborough. Elle se rapproche de plus en plus de l'armée fédérale, en resserre les avant-postes, et menace ses communications avec Nashville à la fois par l'est et par l'ouest. La situation de Rosecrans deviendrait intolérable si les renforts dont nous avons parlé plus haut n'arrivaient à propos pour lui permettre d'en sortir.

Dès le 1^{er} mars, la présence d'un fort détachement ennemi ayant été signalée à moins de vingt kilomètres au sud-est de Murfreesborough, le général Stanley, avec sept cents cavaliers et environ seize cents fantassins, s'est mis en marche pour l'attaquer. Les cavaliers unionistes, gagnant de l'avance sur le reste

de la colonne, atteignent bientôt le village de Bradeyville, dans lequel ils trouvent leurs adversaires solidement établis au nombre de sept à huit cents. Mais ils mènent si vivement leur assaut qu'ils les délogent, sans laisser à l'infanterie le temps de venir prendre part au combat. Les confédérés battent promptement en retraite et se dispersent, en laissant une centaine des leurs aux mains des assaillants. Le lendemain, 2 mars, la brigade d'infanterie régulière poussait une reconnaissance dans une direction opposée jusqu'à Eagleville. Un détachement de cavalerie confédérée qui chercha à défendre ce village fut dispersé par les réguliers, qui revinrent à Murfreesborough, après avoir éclairé le pays et ramassé beaucoup de vivres.

Ce ne sont là que des faits insignifiants et isolés ; mais Rosecrans va enfin pouvoir tenter un effort sérieux pour écarter son adversaire et l'obliger à se replier sur le Tennessee. En effet, la division Granger a relevé à Nashville celle de Steedman qui occupe cette ville, et lui a permis de s'avancer dans la direction de Murfreesborough : Rosecrans l'a postée à Antioch. Bientôt de nouveaux régiments, venant des camps d'instruction du Kentucky, portent à plus de quatorze mille le chiffre des soldats de Granger : sa division va devenir un corps d'armée. Déjà l'un

de ses subordonnés, Gilbert, qui n'avait amené qu'une brigade, en a deux sous ses ordres; dès le 12 février, il les a conduites à Franklin sur la route de Nashville à Columbia; le 24, la brigade Crook est transportée par eau jusqu'à Carthage sur le Cumberland. Nashville n'est plus occupé que par les brigades d'infanterie de Baird et de cavalerie de G.-C. Smith.

Le 1^{er} mars, Rosecrans prépare un mouvement de troupes considérable. Son plan ayant été déjoué par l'issue désastreuse du combat de Thompsons-Station, que nous allons raconter tout à l'heure, il est difficile de dire exactement le but qu'il se proposait. Cependant il est permis de croire qu'il n'avait pas mis en marche une fraction importante de son armée pour faire de simples reconnaissances à quelques kilomètres de ses cantonnements. Il comptait sans doute s'avancer jusque sur la ligne du Duck-River, entre Shelbyville et Columbia, la percer près de ce dernier point, avec une partie de ses forces, pour tourner l'aile gauche ennemie et l'obliger ainsi à évacuer le pays d'où Bragg tirait ses subsistances: la retraite de ce dernier jusqu'à Chattanooga, la perte du plateau du Cumberland pouvaient en être la conséquence. Malheureusement pour lui, tout en remarquant l'audace nouvelle de la cavalerie sudiste, Rosecrans ignorait

le puissant renfort qu'elle venait de recevoir par l'arrivée de Van Dorn à Columbia. Il forma son plan comme s'il n'avait devant lui que les escadrons de Wheeler affaiblis par leur échec de Dover, et commit la faute de placer au milieu même du pays occupé par l'ennemi le point de concentration de ses diverses colonnes.

Celles-ci s'ébranlent dans les premiers jours de mars. Le 2, la cavalerie de Smith prend position à Brentwood au sud de Nashville ; elle remplace la brigade Colburn, qui a quitté ce village la veille pour rejoindre Gilbert à Franklin. Le mouvement général commence le 4. Trois colonnes sont en route. La plus forte, celle de gauche, se compose de toute la division Sheridan et des deux brigades de cavalerie de Minty. Quittant Murfreesborough, elle se dirigera sur Eagleville et de là s'avancera dans la direction de Columbia, pour donner, sur le chemin de fer, la main à celle de droite. Cette dernière se compose de la brigade Colburn et d'environ six cents cavaliers sous les ordres du colonel Jordan. La troisième colonne, au centre, est formée par les troupes de Steedman. Celui-ci, qui s'est déjà posté à Nolensville, s'avancera par Triune sur Harpeth, pour soutenir et relier les deux autres colonnes.

Dès le 23 février, Van Dorn, comme s'il eût prévu les desseins de Rosecrans, se portait avec toutes ses forces de Columbia à Spring-Hill et se préparait, de son côté, à prendre l'offensive.

Colburn, ayant le plus court chemin à parcourir, devait le premier rencontrer cet adversaire inattendu. Il avait sous ses ordres cinq régiments : les 33^e et 85^e Indiana, le 19^e Michigan, le 22^e Wisconsin et le 124^e Ohio ; les cavaliers de Jordan et la batterie du capitaine Aleshire, en tout deux mille huit cent trente sept hommes et six canons. Ses soldats étaient braves et zélés, la plupart de leurs chefs intelligents et dévoués, mais presque tous entraient en campagne pour la première fois et n'avaient jamais vu le feu. Les mouvements récents de l'ennemi n'avaient pas été signalés aux fédéraux, et Gilbert, croyant que les cavaliers de Wheeler gardaient seuls les approches du Duck-River, avait prescrit à Colburn de conduire sa petite colonne à Spring-Hill. Arrivée en ce point, elle devait se diviser : une partie aller par la route de Lewisburg à Rolly-Hill pour donner la main à Sheridan, le reste pousser une reconnaissance jusqu'à Columbia et se replier ensuite sur Spring-Hill. Il comptait si peu sur une résistance sérieuse qu'il avait adjoint à Colburn un convoi de quatre-vingts voitures destiné

à ramasser des provisions sur son passage. Van Dorn avait envoyé un fort détachement de cavalerie, avec deux pièces de canon, sur la chaussée de Nashville à Columbia pour observer les environs de Franklin. Presque au sortir de ce bourg, le 4 au matin, Colburn rencontre cette troupe et, pour s'ouvrir un passage, se voit obligé de déployer ses forces. C'est ce que voulaient ses adversaires. Après une escarmouche peu importante, ils se replient dans la direction de Spring-Hill. Van Dorn, informé par eux du mouvement des fédéraux, se porte au-devant de ceux-ci le 5 au matin. Parfaitement instruit de la nature du terrain par des officiers originaires de ce district, il se décide à attendre Colburn à quelques kilomètres en avant de Spring-Hill, à une petite station, du nom de Thompson, située sur le chemin de fer qui longe la grande route.

Cependant Colburn, étonné d'avoir trouvé l'ennemi en nombre si près de Franklin, a demandé de nouvelles instructions à Gilbert. Celui-ci lui prescrit de renvoyer ses voitures et de continuer sa marche. Mais, obligés de s'avancer avec précaution, les fédéraux s'arrêtent pour bivaquer à dix ou douze kilomètres de Franklin. Pendant la nuit, des nègres fugitifs apprennent à Colburn la présence de Van Dorn à

Spring-Hill, avec des forces considérables. Celui-ci en informe aussitôt son chef; mais, malgré la petite distance qui le sépare de Franklin, il attend en vain sa réponse. Enfin, vers huit heures du matin, ne recevant pas de nouveaux ordres, il se met en route. Une heure après, ses éclaireurs rencontrent ceux de l'ennemi à un ou deux kilomètres au nord de Thompsons-Station. Le pays dans lequel il s'est engagé est assez accidenté. Une suite de collines parallèles, dernier prolongement du plateau du Cumberland, courent de l'est à l'ouest, perpendiculairement au chemin de fer et à la route. Ces collines, assez abruptes et, pour la plupart, couronnées de taillis de genévriers, ne permettent pas à la vue de s'étendre au loin. Colburn, lié par ses instructions, et n'apercevant pas d'ennemi devant lui, s'avance sur la route. La cavalerie, qui éclaire ses ailes, ne découvre personne, car Van Dorn a massé toute sa troupe auprès de la station : cette troupe comprend les brigades Forrest, Armstrong et Whitfield et deux batteries d'artillerie, soit environ cinq mille cavaliers et huit pièces de canon. C'est donc avec des forces doubles de celles de Colburn que Van Dorn attend celui-ci dans une position parfaitement choisie.

En approchant de la station, la voie ferrée et la

route suivent un vallon cultivé qui forme une brèche dans l'une des arêtes dont nous venons de parler. La station se trouve ainsi dominée par deux hauteurs, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, dont les pentes principales sont dirigées au nord et au sud. Celle de l'est a peu de largeur ; celle de l'ouest, plus étendue, est bornée, au nord, par un ravin au delà duquel s'élève un nouvel escarpement. Après avoir passé la station, la route et le chemin de fer traversent une vallée assez large, défrichée et coupée par des clôtures de bois ou de pierre, avant de pénétrer dans une nouvelle ligne de collines s'étendant, comme les précédentes, de l'est à l'ouest. C'est sur celle-ci que Van Dorn a posté sa division. Forrest, avec une batterie d'artillerie et ses deux mille hommes, également experts à combattre à pied ou à cheval, forme la droite ; un saillant de la colline qu'il occupe de ce côté le place presque à l'est de Thompsons-Station et en avant du reste de la ligne confédérée. A gauche, Van Dorn a établi la batterie King sur la route, au sommet de la pente qu'elle gravit après avoir traversé la vallée en sa partie la plus large : la tranchée du chemin de fer, qui s'élève obliquement en appuyant à l'ouest, couvre le front de cette position. La pente est occupée, à gauche de la route, par la brigade Whit-

field postée derrière un mur de pierres sèches, à droite par la brigade Armstrong, qui se relie à celle de Forrest. Ces deux dernières brigades ont mis pied à terre. Les avant-postes confédérés occupent la station et les hauteurs qui la dominant. Ils ne tardent pas à être attaqués par l'avant-garde de Colburn, dont l'infanterie est soutenue par des cavaliers démontés. Après un engagement assez vif, ils se retirent rapidement sur leur ligne et les unionistes restent maîtres de la position.

Cependant Van Dorn, qui les attend de pied ferme, a soin de dissimuler ses forces pour les attirer sur le terrain qu'il a choisi. La cavalerie fédérale, n'ayant pas rencontré d'ennemi sur les ailes, s'est repliée, et, dès les premiers coups de fusil tirés à la station, s'est massée près de l'infanterie. Si elle avait continué à suivre la route de Lewisburg, qui, en ce point, est presque parallèle à celle de Columbia et en est peu éloignée, elle aurait découvert la position de Forrest, observé ses mouvements, et signalé, à temps, le danger qui allait menacer Colburn. Mais celui-ci, ne voyant que peu d'ennemis, s'avance contre eux, comme Gilbert le lui a prescrit. Au moment où sa colonne paraît à l'entrée du défilé, à l'extrémité opposée duquel se trouve la station, la batterie de King ouvre le feu contre elle. Colburn prend aussitôt ses

dispositions de combat. Les deux mamelons qui dominent la station sont occupés, celui de l'ouest, à droite, par les deux régiments d'Indiana; celui de l'est, à gauche, par le 19^e Michigan et le 22^e Wisconsin. La batterie, réduite à cinq pièces par la rupture de la sixième dans l'engagement de la veille, est partagée entre ces deux détachements. Le 124^e Ohio reste en arrière avec le convoi; la cavalerie doit couvrir l'extrême gauche, deux escadrons à pied prolongeant la ligne de ce côté.

Pendant que les fédéraux se déploient, la batterie de Forrest postée sur la droite des sudistes joint son feu à celle de King. Colburn, croyant n'avoir devant lui que les forces rencontrées la veille, ordonne aux deux régiments d'Indiana de traverser la vallée qui les sépare des pentes occupées par cette dernière batterie et d'enlever les canons ennemis. Les fédéraux, s'avancant en colonne double, se déploient à la hauteur de la station. Bien exercés aux manœuvres, quoique n'ayant jamais combattu, ils ont l'aplomb que donne parfois l'inexpérience du danger et marchent hardiment sous le feu de la batterie ennemie. Mais le moment est venu pour les confédérés de se montrer. Une partie de la brigade Armstrong appuie à gauche pour soutenir celle de Whitfield, qui, soli-

dement postée derrière le mur, ouvre une fusillade meurtrière contre les assaillants. Ceux-ci ne se laissent pas encore arrêter et arrivent, sans avoir riposté, jusqu'à cent cinquante mètres de leurs adversaires. Mais ils ne peuvent aller plus loin et se jettent à terre pour offrir moins de prise au feu terrible dirigé contre eux. Ils n'en sont pas moins dangereusement exposés, et leurs chefs, reconnaissant que la position de l'ennemi est inabordable, donnent l'ordre de la retraite. Les confédérés saisissent ce moment pour prendre l'offensive et, poursuivant les unionistes avec des cris de victoire, les pressent, les poussent et cherchent à les empêcher de se reformer sur la hauteur qu'ils ont si imprudemment quittée. Mais les soldats de l'Indiana atteignent cette hauteur avant eux, et, se retournant promptement, leur envoient quelques décharges, qui les obligent à se replier derrière la station, pour préparer une nouvelle attaque. Colburn, qui a reconnu la supériorité numérique de l'ennemi, s'est décidé à battre promptement en retraite. Il fait dire à son convoi de reprendre la direction de Franklin et ordonne au colonel Jordan d'amener sa cavalerie pour soutenir le mouvement de l'infanterie. Mais les confédérés tiennent leur proie et ne la laisseront pas échapper. Forrest, dès qu'il voit la

droite de l'ennemi engager le combat, a une heureuse inspiration : il prescrit au colonel Starnes d'attaquer, avec deux de ses régiments, la gauche unioniste, sur l'extrémité du mamelon situé à l'est de la station ; et, prenant les cinq autres régiments avec lui, il fait un détour par la route de Lewisburg pour barrer la retraite aux fédéraux.

Starnes exécute promptement la tâche qui lui a été assignée. Au moment où Colburn se prépare à se retirer, les deux régiments qu'il a placés à gauche sont vigoureusement assaillis. La demi-batterie qui les soutient quitte précipitamment le champ de bataille : son exemple est suivi par les pièces postées à droite. Les cavaliers démontés qui forment l'extrême gauche fédérale sont refoulés : les canons de Forrest occupent leur position et prennent d'écharpe les deux régiments unionistes. Le colonel Jordan, voyant la ligne de Colburn ainsi débordée, ne juge pas à propos d'exécuter les ordres qu'il a reçus : au lieu de se porter au secours de ses vaillants camarades, il ramène sa cavalerie et la batterie d'Aleshire sur le convoi et le régiment chargé de le garder. Le 19^e Michigan et le 22^e Wisconsin, ainsi tournés et privés de l'appui sur lequel ils comptaient, se forment en potence faisant face à l'est, mais ils ne peuvent se défendre longtemps dans cette position et

sont rejetés à l'ouest de la route, sur le mamelon que tiennent toujours les régiments de l'Indiana.

La colline située au nord de ce mamelon offre une position excellente. Les cavaliers fédéraux, l'artillerie et le 124^e Ohio, pourraient, en s'y établissant, assurer la retraite de tout le reste de la brigade ; mais ces troupes, obéissant à l'inspiration de Jordan, ne semblent plus songer qu'à abandonner le champ de bataille et suivent rapidement le convoi sur la route de Franklin. On voit bientôt se joindre à elles une partie du 22^e Wisconsin, que, dans le récent changement de front, le lieutenant-colonel Bloodgood a séparée du reste du régiment avec un empressement blâmable. La manœuvre de Forrest n'a cependant pas échappé à Colburn : il cherche à replier sa ligne pour gagner les hauteurs sur lesquelles il compte donner la main au reste de sa troupe. Mais ce mouvement est interrompu par une attaque générale de toutes les forces ennemies. Pendant que Starnes presse la gauche de Colburn, Armstrong et Whitfield l'abordent de nouveau de front et sur sa droite. Les fédéraux se défendent vaillamment et réussissent enfin à repousser les assauts persistants de leurs adversaires. Colburn profite du répit que lui donne cet avantage pour ramener tout son monde en arrière. Mais For-

rest arrive aussitôt et l'oblige de nouveau à s'arrêter, Le combat reprend avec violence; les fédéraux, ayant l'avantage de la position, repoussent encore les assaillants. Forrest alors, au lieu de s'obstiner à les attaquer de flanc, fait remettre ses cavaliers en selle, et, gagnant rapidement les derrières de l'ennemi, les devance sur la colline que Jordan n'a pas su ou voulu occuper. Laissant une partie de ses forces dans cette position, il s'avance, avec le reste, contre la petite troupe fédérale, réduite à douze cents hommes environ, qui, pressée des autres côtés, a gagné la crête du ravin dans l'espoir de se frayer un passage vers le nord. Cette fois, les unionistes sont cernés. Colburn fait mettre la baïonnette au canon pour tenter une charge désespérée contre l'ennemi posté en face de lui; mais Forrest le prévient et arrive au milieu de ces vaillants soldats, qui n'ont plus même de cartouches pour se défendre. La lutte est impossible. Colburn se rend avec tous ceux qui ne l'ont pas abandonné. Quelques boulets de la batterie King viennent encore tomber au milieu du groupe compact des deux troupes qui ont cessé de combattre. Enfin le feu s'arrête. Forrest lance aussitôt ses cavaliers à la poursuite de Jordan et de ceux qui l'ont suivi, mais on ne peut les atteindre : la résistance de Colburn les

a sauvés en leur assurant l'avance nécessaire pour gagner Franklin, où ils vont porter la nouvelle de son désastre. La lutte a duré près de sept heures; il est quatre heures après midi. Les prisonniers fédéraux, au nombre d'environ treize cents hommes valides, rapidement emmenés jusqu'à Shelbyville, souffrirent beaucoup dans cette marche; mais les officiers confédérés, qui admiraient leur courage, eurent pour eux des égards qui leur furent ensuite refusés dans les tristes prisons de Richmond. Les pertes des confédérés s'élevaient à trente tués et cent vingt-cinq blessés. Celles des unionistes étaient d'environ trois cents hommes.

Le combat de Thompsons-Station montra ce qu'une cavalerie nombreuse et bien dirigée peut faire contre une infanterie qui s'aventure dans son voisinage. Si les soldats de Forrest, qui combattaient si bien à pied, n'avaient pas été montés, ils n'auraient pas eu le temps d'envelopper leurs adversaires. Ce général, auquel nous avons été obligé de reprocher certains actes de sa carrière, et son mépris trop fréquent pour les usages des nations civilisées, montra ce jour-là le coup d'œil d'un véritable homme de guerre.

L'issue funeste de l'expédition de Colburn semble avoir eu sur les résolutions de Rosecrans le même

effet que le désastre de Balls-Bluff quinze mois auparavant sur celles de Mac Clellan. Il paraît avoir été alarmé également par l'inexpérience des jeunes troupes qu'on lui envoyait pour grossir son armée et par les forces considérables que l'ennemi avait si inopinément déployées. Si, comme tout le fait supposer, les mouvements qu'il venait d'ordonner étaient le début d'une campagne offensive, il renonça à son premier dessein et les réduisit aux proportions de simples reconnaissances. Il fallait cependant, avant tout, ne pas rester sur cet échec ; il fallait empêcher Van Dorn de profiter de son succès et réunir assez de forces contre lui pour le rejeter sur le Duck-River.

Tandis que le général confédéré, ne se sentant pas prêt à prendre l'offensive, se repliait, le 6 mars, de Thompsons-Station sur Spring-Hill, Gilbert, s'attendant à une attaque, mettait toute ses forces en ligne au sud de Franklin, Granger accourait auprès de lui, amenant de Nashville la brigade Baird, et de Brentwood celle de G.-C. Smith. Enfin Rosecrans, craignant que les cavaliers confédérés, désormais libres de leurs mouvements, ne voulussent renouveler l'attaque de Dover, fit renforcer la garnison de ce poste par celles des forts Henry et Heiman qui furent abandonnés et démantelés.

Cependant les colonnes de Sheridan et de Steedman avaient accompli, sans difficulté, le 4 et le 5, la tâche qui leur avait été assignée. Le premier, arrivé près de Rover, à mi-chemin entre Eagleville et Unionville, s'était dirigé à droite, avec son infanterie, sur le premier de ces deux villages et avait envoyé à gauche, vers le second, la cavalerie de Minty. Celui-ci avait rencontré à Rover les avant-postes sudistes, les avait délogés et rejetés sur leur gros à Unionville. Après un assez vif engagement dans ce dernier village, il avait repoussé les confédérés, en leur infligeant une perte de cinquante-deux prisonniers, dans la direction de Shelbyville, et avait rejoint Sheridan le 4 au soir à Eagleville. Steedman, de son côté, s'avancant rapidement par Triune et Harpeth, avait enfin atteint la brigade de cavalerie confédérée de Roddy, près du Duck-River, à Chapel-Hill, hameau contigu au village de Fulton, et l'avait forcée à battre en retraite.

La ligne fédérale, à gauche et au centre, s'était donc aisément avancée, le 4 mars, jusqu'au Duck-River. Le lendemain, pendant que Colburn rencontrait si inopinément le corps de Van-Dorn, Sheridan et Steedman avaient continué leurs mouvements sans difficulté. Le premier avait déployé toute sa division en avant d'Eagleville, à douze ou quinze kilomètres seulement

de Rolly-Hill où Colburn devait venir lui donner la main; le second, attaquant de nouveau Roddy, l'avait rejeté au delà du Duck-River, et, passant ce cours d'eau à sa suite, lui avait enlevé soixante prisonniers.

Rosecrans a appris, le soir même, la destruction de la brigade Colburn. Il prend aussitôt toutes ses dispositions pour couvrir, à Franklin, son aile droite et les approches de Nashville et pour relier, par une ligne solide, cette position à celle de Murfreesborough. Tandis que Granger accourt à Franklin, Steedman, dès le 6 au matin, se replie sur Triune, où il se retranche à la hâte, et Sheridan, rassemblant sa division, la ramène en arrière vers le nord-ouest. Les deux brigades Jones et Heg sont envoyées de Murfreesborough pour couvrir sa gauche et délogent du village de Middleton un détachement confédéré.

Le lendemain 7, le mouvement prescrit par Rosecrans s'achève. Une brigade vient de la station de Lavergne renforcer Steedman à Triune, point central qu'il est essentiel d'occuper fortement. Sheridan, de son côté, arrive à Franklin avec toute sa division, en même temps qu'une seconde brigade appelée par Granger de Nashville. La cavalerie de Minty le suit de près et le rejoint le 8 au matin.

Pendant ce temps, Van Dorn s'est borné à faire

observer les abords de Franklin par Starnes, qui, à la tête de deux régiments, enlève quelques avant-postes fédéraux. Le 8, Granger, avec six brigades d'infanterie et deux de cavalerie, reprend l'offensive, marche sur Thompsons-Station et rencontre Starnes, qui cherche à l'arrêter, à un ou deux kilomètres en avant du champ de bataille du 5 : après une vigoureuse résistance, les confédérés regagnent Spring-Hill. Van Dorn, parfaitement renseigné sur les forces de ses adversaires, n'essaye pas de leur tenir tête si loin de sa base d'opérations : il se replie, avec tout son monde, sur le Rutherford-Creek, ruisseau qui coule presque parallèlement au Duck-River, à quelques kilomètres au nord de Columbia.

Comme le Duck-River, grossi par les pluies d'hiver, menace d'emporter le pont qui seul peut assurer sa retraite, et que le Rutherford-Creek lui-même, d'ordinaire insignifiant, est devenu un obstacle considérable, il laisse à Forrest, avec sa brigade et quatre pièces de canon, le soin d'arrêter l'ennemi sur ce cours d'eau, pendant que tout le reste de ses troupes, son artillerie et son convoi, passent à Columbia sur la rive gauche. Les fédéraux, retardés par les pluies, s'avancent lentement. Le 9, leurs têtes de colonnes arrivent devant les positions de Forrest, et c'est seule-

ment le 10 que Granger peut tenter un effort sérieux pour franchir le Rutherford-Creek. Toute la journée se passe sans qu'il y réussisse. Pendant ce temps, Rosecrans met de nouvelles forces en mouvement pour consolider sa ligne dans la crainte d'un retour offensif de l'ennemi. Toute la division Jefferson Davis, à laquelle appartient la brigade Heg, s'avance de Salem et de Middleton à Eagleville, pour couvrir la gauche de Steedman, et elle vient, le lendemain, se joindre à lui, tandis que la brigade R.-S. Granger¹ se porte à Versailles pour la soutenir.

Enfin, le 11 mars, Gordon Granger, remontant le Rutherford-Creek pour trouver un gué, réussit à faire passer sa cavalerie sur l'autre rive; l'infanterie et l'artillerie ne peuvent la suivre : circonstance heureuse pour Forrest, car la crue du Duck-River vient de couper sa retraite sur Columbia, en emportant le pont jeté devant ce bourg. Pendant que les unionistes opèrent le passage du Rutherford-Creek, il gagne Chapel-Hill, où il trouve un gué qui lui permet de franchir le Duck-River.

Il ne reste plus de confédérés sur la rive droite de

1. Il ne faut pas confondre le général de brigade R.-S. Granger avec son homonyme, général de division, que, pour ce motif, nous désignons à la ligne suivante par son nom de baptême Gordon Granger.

cette dernière rivière ; mais la saison rend les grandes opérations impossibles, et Rosecrans se contente de ce succès obtenu sans lutte sérieuse : succès stérile, car il se voit obligé de ramener toutes ses troupes dans les cantonnements qu'elles ont quittés, quelques jours auparavant, et Van Dorn, ayant promptement rétabli le pont de Columbia, revient, le 15, s'établir à Spring-Hill avec toutes ses forces. La position des deux armées n'est donc pas changée : il faudra à Rosecrans, pour préparer sa campagne offensive, trois mois, pendant lesquels les confédérés continueront à le harceler avec leur nombreuse cavalerie, tandis que, pour compenser son infériorité dans cette arme, il leur opposera des colonnes très mobiles d'infanterie.

Dès le 18 mars, ce sont les fédéraux qui reprennent l'offensive. Cette fois, ils se tournent contre Morgan, qui s'efforce de resserrer leur aile gauche. Le colonel Hall est envoyé de Murfreesborough, avec treize cents hommes et deux canons appartenant à la division Reynolds, dans le district qui se trouve au nord-est de cette ville. Il a pour mission d'en chasser les partis confédérés qui l'infestent. Il exécute consciencieusement sa tâche, traverse les villages de Cainesville et de Statesville, que ces partis s'empressent d'évacuer à son approche, se dirige sur

le ruisseau de Smith-Fork et reprend, par la route de Liberty à Auburn, la direction de Murfreesborough. Mais Morgan, informé de sa marche le 19, accourt avec toute sa brigade, le rejoint près d'Auburn et, confiant dans sa supériorité numérique, se propose de l'attaquer, le lendemain, pendant sa retraite. Hall, qui s'est promptement aperçu du voisinage de ce redoutable adversaire, se replie, le 20 au matin, avec circonspection, bien décidé à ne pas lui laisser choisir son terrain et à s'arrêter pour engager le combat lorsqu'il trouvera une position favorable. Il espère, avec raison, qu'une fois à sa poursuite, Morgan n'hésitera pas à l'attaquer, quelle que soit cette position. Il la trouve à deux kilomètres au sud du village de Milton, qu'il vient de traverser en suivant la route de Murfreesborough. Cette route, en sortant du village vers le sud, passe dans une plaine cultivée, puis laisse à droite et à gauche d'épais taillis de genévriers, au delà desquels elle s'élève sur les pentes découvertes d'une colline appelée Vaughts-Hill, qui s'étend assez loin à l'ouest et se termine à l'est près de la route. C'est sur cette colline que Hall a résolu d'attendre l'ennemi. Il cherche d'abord à retarder sa marche en lui disputant sérieusement les taillis qui couvrent les abords de cette position. Cependant Morgan a fait

mettre pied à terre à ses hommes : la résistance des fédéraux l'oblige à déployer ses forces et à faire avancer son artillerie. Hall, qui a quatre petits bataillons, les masse alors sur la colline : il en place deux à l'ouest de la route, un à sa droite en potence, faisant face à l'est, et le quatrième en réserve sur le versant sud ; ses deux canons commandent les pentes douces que l'ennemi aura à gravir en sortant des taillis. Ce mouvement s'accomplit avec quelque difficulté sous le feu des confédérés. Ceux-ci serrent de près les fédéraux et les abordent, au centre, avec l'entrain et la confiance de soldats sûrs du succès. Ils ébranlent la ligne unioniste, mais ne réussissent pas à l'enfoncer. Morgan reforme ses troupes et, reconnaissant qu'il ne peut assaillir cette ligne de front, il cherche à la tourner par ses extrémités. Ses forces, divisées en deux colonnes, attaquent vigoureusement la position de Hall, à la fois par l'est et par l'ouest. La droite fédérale, repliée sur la crête, repousse tous les assauts. La gauche a, fort à propos, fait un mouvement en arrière qui la place d'une manière analogue, la face à l'ouest. Mais elle est moins bien postée et résiste avec peine ; heureusement un renfort, tiré du centre, vient lui rendre l'avantage. Les fédéraux forment ainsi un carré, occupant les

quatre côtés de la colline, dont des cavaliers sudistes font le tour sans pouvoir les entamer. Les projectiles labourent en tous sens la position de Hall; celui-ci toutefois tient bon, et Morgan, irrité de sa résistance, veut en finir par une brusque attaque. Il rassemble ses forces et aborde encore une fois de front la ligne ennemie. Mais il est complètement repoussé, les pentes de la colline sont couvertes de ses blessés, et cette attaque imprudente assure la victoire aux fédéraux, qui n'ont qu'une cinquantaine d'hommes hors de combat, pendant que les confédérés en ont perdu plus de trois cents. Ils se replient sur Auburn, et Hall peut, sans être inquiété, rentrer à Murfreesborough. Du côté de Franklin ce sont aussi les unionistes qui reprennent l'offensive: le 21, ils surprennent à College-Grove, sur le Harpeth-River, un poste de cavaliers du Texas et l'enlèvent presque en entier.

Cependant Forrest vient d'obtenir un commandement important, car la cavalerie de Van Dorn ayant été réorganisée et partagée en deux divisions, il en a reçu une, tandis que l'autre était donnée à Jackson. L'occasion se présente bientôt pour lui de se signaler dans ce nouveau grade. Il apprend que les débris de la brigade Colburn, qui ont échappé au désastre de Thompsons-Station, ont été chargés de garder le

chemin de fer de Nashville à Franklin. Le colonel Bloodgood, avec les restes du 22^e Wisconsin, occupe le village de Brentwood ; le 19^e Michigan, réduit à deux cent trente hommes, est établi dans une sorte de blockhaus, près d'un pont, sur l'un des affluents du Harpeth-River. Forrest pense avec raison que le souvenir de leur défaite pèse encore sur ces hommes et sur leurs chefs : il aura facilement raison d'eux s'il peut les joindre et tient à compléter par leur capture le coup de filet du 5 mars. Mais, pour les atteindre, il faut se glisser entre Nashville et la division Granger établie à Franklin. Van Dorn lui permet de tenter l'aventure. Il se met aussitôt en campagne, le 24 mars au soir. Pour éviter Franklin, il se dirige à l'est de ce point, avec six régiments de cavalerie et une batterie, tandis que Starnes, avec deux régiments, passera à l'ouest : le rendez-vous est devant Brentwood. Forrest y arrive, avec une partie de ses forces, le 25 au matin. Sans attendre Armstrong, qui le suit avec le reste, il se place de manière à couper la retraite à Bloodgood, qui s'est mis en marche pour aller rejoindre le 19^e Michigan. Aussitôt qu'Armstrong a paru, les confédérés enveloppent, de toutes parts, la petite troupe fédérale, surprise dans ce mouvement. Quelques minutes de combat suffisent pour décider Blood-

good à capituler, avec les cinq cents hommes de son commandement, et à subir le sort auquel il n'avait échappé, trois semaines auparavant, que par une trop prompte retraite. Sans perdre un moment, Forrest, laissant à Starnes, qui vient de le rejoindre, la garde des prisonniers et le soin de ramasser le butin, se porte au galop vers le blockhaus qu'occupe le 19^e Michigan sur la route de Franklin. Il l'entoure rapidement et quelques coups de canon, tirés dans la palissade derrière laquelle les fédéraux sont massés, suffisent encore pour les amener à composition.

Le succès est complet, mais il faut que les confédérés fassent diligence pour échapper aux troupes que Granger ne peut manquer d'envoyer contre eux à la nouvelle de leur audacieux coup de main. En effet, la cavalerie de Smith s'est déjà lancée à leur poursuite. Pendant qu'un régiment confédéré a poussé jusqu'en vue de Nashville, jetant l'alarme dans la capitale du Tennessee, Forrest se remet rapidement en marche. Voyant que la longue colonne de ses prisonniers et des voitures chargées de butin ne peut suivre son allure, il la laisse à la garde du 10^e Tennessee et prend les devants avec le reste de sa cavalerie, pour donner à ses hommes le temps de faire la grand'halte. Mais à peine ont-ils mis pied à terre, qu'il apprend que

son convoi est attaqué. Smith, arrivant avec six cents cavaliers, a vigoureusement chargé le 10^e Tennessee, qui s'est défendu avec peine, et lui a déjà enlevé beaucoup de voitures, lorsque l'arrivée opportune de Forrest vient le dégager. Les forces de Smith sont trop inférieures à celles de son adversaire pour qu'il puisse continuer le combat; il s'arrête et se retire devant la première charge de Forrest, laissant celui-ci ramener paisiblement son butin à Spring-Hill.

Encouragé par ce nouveau succès et par le bruit faussement répandu que les fédéraux évacuaient Franklin, Van Dorn résolut d'aller enfin les attaquer dans ce poste. Il espérait les surprendre; mais, instruits par l'expérience, ils faisaient bonne garde et furent informés du dessein de leur adversaire dès qu'il se mit en mouvement, le 9 avril. Granger, qui n'avait à Franklin que cinq mille fantassins, fut renforcé ce jour-là par la division de cavalerie Stanley, appelée de Triune, tandis que celle de Smith, forte d'environ deux mille cinq cents chevaux, allait prendre position à Brentwood.

Le 10 au matin, Van Dorn s'avance sur deux colonnes. Il prend la route de Columbia, avec la division Jackson : celle de Forrest est à droite, sur la route de Lewisburg, Armstrong en tête, suivi, à quatre

ou cinq kilomètres, par la brigade Starnes et la batterie Freeman.

Jackson, arrivé devant un bois qui couvre les approches de Franklin, rencontre une résistance énergique de la part du 40^e Ohio. Les trois cents hommes de ce régiment, qui attendent en vain des secours ou l'ordre de la retraite, retiennent fort longtemps sa tête de colonne, et il faut déployer la division pour les obliger enfin à regagner les premières maisons de Franklin. Les fédéraux, ayant à traverser un vaste espace découvert, opèrent leur retraite en échelons de compagnies et ne se laissent pas entamer par les cavaliers sudistes, qui les serrent de près. Pendant ce temps, Armstrong s'est avancé jusque dans le faubourg, sans rencontrer de résistance. Mais bientôt il est interrompu dans son mouvement par la nouvelle que Starnes est attaqué derrière lui. En effet, Stanley, avec une partie de sa cavalerie, a fait un grand détour à l'est, et tombe à l'improviste sur le flanc droit de la seconde brigade de Forrest, qui marchait fort imprudemment sans éclaireurs. Le 4^e de cavalerie régulière arrive au galop sur la batterie en marche, la bouscule, et sabre les canonnières. Le capitaine est tué, les canons et bon nombre d'artilleurs sont pris. Mais Starnes, faisant mettre pied à terre au reste de

ses troupes, revient en ligne et arrache leur proie aux réguliers. Ceux-ci, pris de front et de flanc à leur tour, sont obligés de battre en retraite. Starnes, continuant sa marche, rejoint bientôt Armstrong devant Franklin. Mais, malgré les forces qu'il a sous la main, Van Dorn renonce à l'attaque de cette ville. A l'entrée de chaque rue, une fusillade meurtrière accueille ses cavaliers, tandis que les pièces d'un fort, situé en amont sur la rive droite du Harpeth-River, dans une position qui domine tous les abords de la ville, commencent à incommoder beaucoup ses lignes. Il avait compté surprendre les fédéraux en retraite : reconnaissant son erreur, il rappelle ses troupes et les ramène à Springfield. Le combat de Franklin avait coûté une centaine d'hommes à chaque parti.

Le même jour, beaucoup plus à l'ouest, un détachement de la cavalerie de Van Dorn, qui faisait une reconnaissance entre le Duck-River et le Tennessee, rencontra à Waverlery et dispersait un parti de cavaliers unionistes venant du fort Donelson, qui avaient poussé jusque-là à la recherche de chevaux de remonte.

La tentative des confédérés contre la droite fédérale, qui venait d'échouer devant Franklin, devait être pour longtemps la dernière. Van Dorn aurait sans doute essayé de réparer cette défaite ; mais il périt

quelques jours après, frappé au milieu de ses officiers par un mari qu'il avait offensé. Sa mort fut une grande perte pour la cause du Sud. Nous avons sévèrement jugé sa défection au Texas au moment de la sécession : nous rendrons ici justice à ses rares talents militaires. Stuart, Morgan, Fitzhugh Lee, Grierson, Kilpatrick, Kautz et d'autres furent des officiers de cavalerie remarquables. Sheridan et Wilson dans les armées du Nord, Van Dorn dans celles du Sud, furent seuls des généraux d'infanterie montée : personne ne sut comme eux manier cet instrument complexe et difficile. Le dernier fut remplacé par Forrest dans son important commandement. Forrest avait quelques-unes des qualités de son prédécesseur, mais il lui manquait sa solide instruction militaire : il n'était pas, comme Van Dorn, un ancien officier de l'armée régulière.

Jusqu'au 1^{er} mai, nous n'avons à signaler aucun engagement entre les forces hostiles qui occupent Franklin d'un côté et Spring-Hill de l'autre, si ce n'est une légère escarmouche à Carters-Creek, près de la route de Nashville à Columbia, entre un parti de cavalerie fédérale venant de Murfreesborough et un détachement de cavaliers texiens ; quelques-uns de ces derniers furent faits prisonniers.

Cependant les forces considérables que Morgan avait déployées devant Hall au combat de Vaughts-Hill étaient une menace pour l'aile gauche fédérale, et, quelques jours avant l'engagement de Franklin, Rosecrans résolut d'éloigner de ses lignes un adversaire aussi entreprenant. Il fallait aux fédéraux, pour obtenir ce résultat, une supériorité numérique incontestable. Le 1^{er} avril au soir, les brigades Cruft et Hazen, de la division Palmer, quittèrent Murfreesborough, accompagnées d'un détachement de cavalerie, la première suivant la route directe de Woodbury, la seconde faisant un grand détour pour envelopper ce village et prévenir la retraite d'un fort détachement confédéré qui s'y trouvait. Mais les sudistes, qui se gardaient bien, furent avisés à temps et parvinrent à se dégager en laissant entre les mains des fédéraux une trentaine de prisonniers. Pendant qu'ils se repliaient rapidement sur Mac-Minnsville, les fédéraux tentaient un autre coup de main contre le reste des forces de Morgan, qui, depuis le 20 mars, n'avaient pas quitté la vallée du Smith-Creek. Cette expédition fut confiée à la cavalerie de Stanley, qui n'avait pas encore été envoyée au secours de Granger, et à une brigade d'infanterie, soit environ deux mille sabres et douze cents baïonnettes. Le 2 avril, Stanley ren-

contre les avant-postes de Morgan à Auburn, et les pousse devant lui, dans la direction de Liberty, jusqu'à Snow-Hill, point où Morgan avait, depuis quelque temps, placé son quartier général et rassemblé le gros de ses forces. Les confédérés, vigoureusement attaqués, sont promptement obligés de battre en retraite en laissant une trentaine d'hommes aux mains des assaillants. Les deux colonnes fédérales étaient à peine revenues à Murfreesborough que le général Mitchell, commandant alors à Nashville, apprit qu'un détachement de la cavalerie de Morgan avait eu l'audace de former un dépôt de recrutement à quelques kilomètres seulement de la capitale du Tennessee, sur la route de Lebanon. Il partit aussitôt, avec trois cent cinquante cavaliers, le 6 avril au matin, surprit le dépôt au village de Green-Hill, entre Hermitage et Silver-Spring, et le dispersa en faisant une quinzaine de prisonniers.

L'attaque de Van Dorn contre Franklin, en attirant l'attention de Rosecrans sur sa droite, lui avait fait suspendre le mouvement qui devait achever de dégager sa gauche. Mais il le reprit dès qu'il fut rassuré sur le sort de Granger, et put ramener à Murfreesborough la cavalerie de Stanley. Le 20 avril, le général Reynolds quittait Murfreesborough, avec toute

sa division, une brigade d'infanterie montée et dix-sept cents cavaliers de Minty. Les fédéraux, cette fois, poussèrent jusqu'à Mac-Minnsville, où Morgan s'était retiré après l'affaire de Snow-Hill, et qu'il occupait avec environ sept cents hommes. Il ne pouvait songer à résister à la puissante colonne envoyée contre lui. Mac-Minnsville fut évacué à la hâte. Les fédéraux y ramassèrent une centaine de prisonniers et détruisirent le pont du chemin de fer de Tullahoma. Cette opération rejetait Morgan au delà du Caney-Fork, sur les plateaux du Cumberland, et devait entraver le service des approvisionnements que l'armée de Bragg recevait par l'embranchement dont Mac-Minnsville est la tête.

Les renforts qui avaient rejoint l'armée de Rosecrans dans le courant de mars avaient affaibli les troupes fédérales dans le Kentucky, cet éternel champ de bataille des partisans qui, à quelque armée qu'ils appartenissent, étaient sûrs de trouver des sympathies dans la population profondément divisée de ce malheureux État. Aussi les confédérés songèrent-ils aussitôt à profiter de l'occasion pour organiser une nouvelle incursion sur les dépôts et les lignes de communication de l'armée unioniste du Cumberland.

Les troupes du général Pegram, établies dans le

sud-est de l'État, sur le versant occidental des Cumberland-Mountains, reçurent quelques renforts de Knoxville. Vers le milieu de mars, pour diviser l'attention des fédéraux, il envoya le colonel Cluke, avec deux régiments, ramasser du butin dans la plaine qui s'étend entre Winchester et Rogersville. Cluke descendit des montagnes où la rivière de Kentucky prend sa source, sur la route de Lexington, que les confédérés avaient déjà suivie le mois précédent, et, ne rencontrant aucune résistance, s'arrêta imprudemment aux environs d'Owensville et de Mount-Sterling.

A la nouvelle de son incursion, Burnside, qui, comme nous l'avons dit, a été investi du commandement supérieur du Kentucky, se prépare à lui faire payer cher son audace. Profitant du temps perdu par les confédérés, deux régiments fédéraux vont se poster à Hazel-Green pour leur barrer le passage, et d'autres troupes sont envoyées de Lexington pour achever de les envelopper. Mais Cluke, voyant sa retraite coupée, revient sur Mount-Sterling, enlève la petite garnison unioniste qui occupait ce point, et, passant le 20 mars au milieu des forces envoyées à sa poursuite, gagne par une autre route les plateaux inaccessibles d'où il était sorti.

Cependant Pegram, qui a rassemblé le reste de sa cavalerie à Monticello dans la haute vallée du Cumberland, s'est avancé sur la route, suivie l'année précédente par Zollicoffer, qui, par Mill-Springs et Somerset, conduit à Danville et à Lexington. Tandis que les fédéraux cherchent à envelopper Cluke, il passe le Cumberland-River et traverse rapidement le bourg de Somerset, mettant à pied une partie de ses cavaliers pour faire croire aux habitants qu'il amène avec lui une brigade d'infanterie et tromper les espions fédéraux sur l'importance de sa troupe. Le 18 mars, ses éclaireurs, qui l'ont devancé, paraissent devant Stanford. Le poste unioniste qui occupe ce bourg se replie promptement sur la garnison de Danville, composée d'une brigade d'infanterie et d'un régiment de cavalerie sous le général Carter. Toute la troupe de Pegram, remise en selle, atteint, par une marche rapide, les environs de Danville, dès le 19 au soir, au moment où les fédéraux ont encore les yeux tournés sur Cluke. Carter, ignorant les forces de son adversaire, n'ose pas l'attendre, et, après avoir évacué sur Lexington les approvisionnements rassemblés à Danville, il se met en marche pour gagner le camp Dick-Robinson et passer de là sur la rive droite du Kentucky. Mais, le 20 au matin, avant que ce mouve-

ment ait pu s'achever, la tête de colonne de Pegram attaque une partie des forces fédérales qui occupent encore Danville. Elles résistent assez longtemps dans les rues pour permettre au convoi de s'éloigner et rejoignent ensuite le reste de la brigade au pont du Dick-River. Carter n'est pas inquiété davantage, et, tandis que, posté derrière le Kentucky, il observe les mouvements de Pegram, celui-ci parcourt impunément toute la rive gauche de cette rivière. Enfin le général Gillmore, commandant de la division à laquelle appartenait Carter, ayant amené quelques renforts à celui-ci, ils passent ensemble le Kentucky, le 24. Pegram ne les attend pas et reprend, en toute hâte, la route de Monticello. Le 25 au matin, Carter est sur ses traces, avec deux régiments de cavalerie et deux d'infanterie montée; en tout, un millier d'hommes. La poursuite est chaude, les confédérés abandonnent bientôt sur la route la plus grande partie de leur butin, arrivent enfin près de Somerset le 29 au soir, et prennent une forte position, à deux kilomètres au nord de ce bourg, pour attendre les fédéraux. Gillmore, qui a rejoint Carter avec deux cents hommes, vient les attaquer le 30 au matin. Après avoir repoussé les avant-postes des confédérés, il trouve ceux-ci établis sur une haute colline boisée qui

s'élève en travers de la route. Pegram, confiant dans sa supériorité numérique, car il a plus de deux mille hommes sous ses ordres, croit avoir attiré son ennemi dans un piège et veut l'entourer. Pendant qu'il le tiendra en échec de front, ses deux meilleurs régiments, sous le colonel Scott, feront un détour à gauche et viendront prendre la troupe fédérale à revers. Mais cette troupe a mis pied à terre et, malgré son infériorité numérique, elle monte hardiment à l'assaut; les confédérés, fatigués, découragés, ou craignant pour leur butin, font une molle résistance et abandonnent le terrain avec bon nombre de prisonniers. Cette promptre retraite renverse tout le plan trop audacieux de Pegram. Lorsque Scott, sabrant les traînards et menaçant déjà l'artillerie, arrive sur la route qu'ont suivie les unionistes, le combat a cessé de l'autre côté, et Gillmore peut concentrer ses forces contre lui. Scott se jette dans un bois où il met pied à terre et fait tête; enfin, sur le point d'être entouré, il gagne la plaine et échappe aux fédéraux. Ceux-ci ont perdu une cinquantaine d'hommes, Pegram environ trois cents. Gillmore le poursuivit jusqu'aux bords du Cumberland. L'État du Kentucky était dégagé pour quelque temps. En effet, durant tout le mois d'avril, nous n'avons à noter que trois escar-

mouches insignifiantes entre des détachements unionistes et des partisans confédérés occupés à chercher des recrues ou à ramasser des chevaux, l'une à Demosville le 10, l'autre à Pikeville le 15, et la troisième à Helena le 20.

Enfin, après avoir passé un mois sur le Cumberland, près du théâtre du combat de Somerset, le général Carter reçut l'ordre de continuer son mouvement offensif et de franchir la rivière pour aller chercher Pegram sur le terrain où il se croyait en sûreté. En effet, de nouvelles levées étaient venues grossir les forces de Burnside, et celui-ci préparait déjà l'expédition qu'il devait entreprendre pour conquérir le Tennessee oriental. Le gros de la brigade Pegram, composé de quatre ou cinq régiments et d'une batterie d'artillerie, temporairement commandée par le colonel Morrison, était à Albany, petit bourg sur la frontière du Tennessee. Le colonel Chennault, avec son régiment et celui de Cluke, observait de Monticello les passages du Cumberland. Dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, Carter tenta, malgré de grandes difficultés, de traverser cette rivière : les gués étaient submergés, plusieurs bateaux coulèrent ou chavirèrent. Enfin, dans la matinée, le passage était opéré sur trois points et Carter s'avancait vers Monticello.

cello avec trois régiments de cavalerie et cinq d'infanterie, dont deux montés. Chenault, au premier avis de son approche, fit très imprudemment dire à Morrisson que l'occasion s'offrait à lui de jeter à l'eau un détachement ennemi; puis, quand il vit devant lui, au lieu de ce simple détachement, plus de deux mille fédéraux avec du canon; il abandonna Monticello si précipitamment, qu'il négligea même de prévenir Morrisson. Deux routes partent de ce bourg en se dirigeant vers le sud : l'une conduit à droite à Albany; l'autre à gauche à Jamestown (Tennessee); à quinze kilomètres de Monticello, une traverse réunit les deux routes. Chenault, vivement poursuivi par Carter, prit la première et s'arrêta enfin dans une position très forte, près de la traverse, sur les collines appelées Short-Mountain. Pendant ce temps, Morrisson s'avancait, par l'autre route, sur Monticello. Heureusement pour lui, la rencontre d'un parti fédéral le décida à s'arrêter à temps et à chercher à rejoindre Chenault par la traverse. Mais celui-ci avait de nouveau abandonné sa position, après une lutte insignifiante; et Morrisson trouva la route de Jamestown occupée par les troupes de Carter. Elles l'attaquèrent aussitôt; il leur tint tête quelque temps, mais fut enfin délogé et se retira jusqu'à Travisville, dans la direction

de Jamestown. Les pertes étaient minimales de part et d'autre, mais un avantage considérable avait été obtenu par les unionistes : l'entrée du Tennessee oriental leur était ouverte.

L'autre extrémité de cet État, le Tennessee occidental, compris entre le fleuve et le Mississippi, était alors à peu près abandonné par les deux partis. Les fédéraux se contentaient de dominer sur les eaux, les confédérés n'osaient s'aventurer en force dans une péninsule enveloppée par les canonnières ennemies. Aussi n'aurons-nous à citer aucun fait de guerre important dans cette région, durant les mois de mars et d'avril. Disons seulement, en passant, que, le 10 mars, le général Grierson, dont le lecteur connaît le nom, avait dispersé à Covington une forte guérilla confédérée commandée par le colonel Richardson, mais que celui-ci, ralliant son monde, prit sa revanche, le 29, en tombant à l'improviste, à Somerville, sur un détachement du 6^e Illinois, auquel il fit subir de fortes pertes.

Cependant, le 17 avril, Grierson s'est mis en marche pour envahir, derrière Pemberton, le territoire confédéré. Comme nous l'avons dit, une autre expédition du même genre a été organisée par Rosecrans contre les communications de l'armée de Bragg. Pour que ces

entreprises hasardeuses puissent réussir, il faut qu'elles soient exécutées au milieu de grands mouvements de troupes qui déroutent la vigilance de l'ennemi et lui fassent prendre le change. Rosecrans et Grant se sont entendus à cet effet. Celui-ci fait faire une forte démonstration par la garnison de Memphis, vers le sud, dans une direction parallèle à celle qu'a prise Grierson. Le 18 avril, trois régiments de cavalerie et un d'infanterie se mettent en marche en suivant le chemin de fer de Grenada : ils poussent devant eux de faibles détachements ennemis, traversent, le 19, le village de Hernando, et atteignent le pont du Cold-Water-River. Un premier combat livré sur cette rivière leur est favorable ; puis des renforts viennent successivement donner l'avantage aux confédérés et ensuite aux fédéraux, qui se retirent enfin, satisfaits d'avoir rempli leur mission en attirant sur eux l'attention de l'ennemi.

Au même moment, les troupes établies à Corinth faisaient un mouvement semblable vers l'est, pour donner la main à l'expédition que Rosecrans venait d'organiser. Le 17, trois brigades, sous les ordres du général Dodge, s'avancèrent vers Tuscumbia, en suivant le chemin de fer de Memphis à Charleston. Par un hasard singulier, la brigade de cavalerie

confédérée de Roddy venait d'être envoyée, par J. Johnston, de l'armée de Bragg à celle de Pemberton, et arrivait à Tuscumbia, au moment où Dodge quittait Corinth. Elle se porta aussitôt au-devant de lui. Le 18 avril, l'avant-garde fédérale, composée de trois régiments d'infanterie, d'un de cavalerie et de deux batteries d'artillerie, lesquels marchaient assez imprudemment, rencontra, à l'improviste, Roddy, qui l'attendait sur le ruisseau du Bear-Creek entre Iuka et Dickson. Les fédéraux l'attaquèrent, furent repoussés et laissèrent entre ses mains une centaine de prisonniers avec une pièce de canon. Ce succès des confédérés devait être de courte durée; en effet, dès le lendemain, Dodge arrivait sur le Bear-Creek avec toutes ses forces, enlevait le passage et poussait devant lui Roddy dans la direction de Tuscumbia. Le général confédéré se retirait en se défendant pas à pas; Dodge, de son côté, avait intérêt à ne pas s'avancer trop vite, car les troupes qui devaient accomplir le grand *raid* projeté par Rosecrans n'avaient pu communiquer avec lui que le 20, et il fallait leur donner quelques jours pour achever leur équipement. La brigade de Streight, amenée par chemin de fer à Nashville, avait trouvé, le 11 avril, aux quais de cette ville, une flotte de transports, qui l'avait dé-

posée à Palmyra sur le Cumberland : de là, elle s'était rendue par terre au fort Henry, tandis que la flotte descendait le Cumberland, l'Ohio, ralliait à Paducah les navires de guerre du général Ellet et la canonnière le Lexington et, ainsi convoyée, remontait le Tennessee. Retrouvant Streight au fort Henry, elle reprenait sa brigade et la débarquait, le 19 au soir, à Eastport, à l'embouchure même du Bear-Creek. On ne pouvait être plus exact au rendez-vous; mais la troupe de Streight n'était pas montée : c'étaient presque tous des fantassins, et l'on n'avait pas pu embarquer avec eux les dix-sept ou dix-huit cents chevaux qui leur étaient indispensables pour entreprendre l'expédition projetée. Dodge en amenait un certain nombre. Il en fallait davantage; on comptait en ramasser dans le pays, mais on en trouva peu. Enfin, au bout de deux ou trois jours, une partie de la brigade était montée, et Streight fut prêt à partir. Pendant ce temps, Dodge, gagnant du terrain sur Roddy, était arrivé devant Tuscumbia : il y entra le 24; Streight le suivit de près, et, se joignant à lui, vint prendre position à sa droite, au sud de la ville. Il importait de confondre, pendant quelques jours, les deux troupes aux yeux de l'ennemi, afin qu'au moment où elles se sépareraient, Dodge pût l'emmener sur une

fausse piste et donner ainsi à Streight l'avance nécessaire pour lui échapper. Mais le temps perdu par les fédéraux entre le premier engagement du Bear-Creek et la prise de Tuscumbia devait leur être fatal, car ces quatre jours permirent à Bragg de leur opposer un redoutable adversaire. Au reçu des dépêches de Roddy, il avait prescrit à Forrest d'accourir au secours de celui-ci avec son ancienne brigade. L'ordre, transmis le 23, avait été promptement exécuté : un régiment de cette brigade, envoyé directement vers Tuscumbia, arrive, le 27, à Bainbridge, où il passe le Tennessee, tandis que, le même jour, Forrest, avec le reste de son monde, franchit le fleuve à Browns-Ferry et gagne promptement le bourg de Courtland, sur le chemin de fer de Tuscumbia à Decatur. Il ne pouvait arriver plus à propos : Dodge, laissant quelques troupes à Tuscumbia et au village voisin de South-Florence, s'était remis en marche le 27 au matin, et s'avancait le long du chemin de fer, tandis que Streight appuyait au sud, pour marcher sur Russellville. Le premier espérait attirer sur lui toute l'attention de Roddy et permettre ainsi au second de passer inaperçu derrière lui. Ce plan aurait réussi si les fédéraux n'avaient eu devant eux que Roddy avec ses douze cents cavaliers et ses quatre canons. Mais, dès le 17 au matin, il avait été

renforcé par les six cents hommes que Forrest avait envoyés à Bainbridge : il s'était établi, avec ces forces, derrière le Town-Creek, petite rivière qui se jette dans le Tennessee, près des rapides appelés les Muscle-Shoals, et dont les pluies récentes avaient submergé tous les gués.

Les fédéraux avaient atteint, le soir, la rive opposée. Ils attaquèrent, le 28 au matin, les fortes positions de Roddy. Mais Forrest, par une marche de nuit, était venu renforcer celui-ci avant le point du jour, et Dodge rencontra sur toute la ligne une résistance si énergique, qu'il renonça bientôt à déloger ses adversaires. D'ailleurs, la présence sur ses derrières d'un régiment que Forrest avait envoyé, par la rive droite du Tennessee, faire une démonstration à Florence l'inquiétait ; ce pouvait être l'avant-garde de tout le corps de cavalerie qu'il croyait encore commandé par Van Dorn et dont l'approche lui était annoncée par ses espions. Enfin il apprit que Streight avait atteint, dans la journée du 28, New-Hope, petit village situé aux sources du Town-Creek, et avait ainsi dépassé la ligne de défense de l'ennemi. Il jugea, trop tôt, que sa mission était accomplie, et, dès le 28 au soir, donna à ses troupes le signal de la retraite. Il regagna Corinth, en traversant le riche district qui se trouve au

sud du chemin de fer, ramassant beaucoup de butin et détruisant tout ce qu'il ne pouvait emporter. Pour couvrir ce mouvement, le colonel Cornyn, qui l'accompagnait avec sa cavalerie, s'étendit plus loin que lui sur sa gauche, pillant et brûlant encore plus que lui, et le rejoignit enfin à Corinth, au commencement de mai, après avoir livré, le 6, près de Tupelo, un petit combat au colonel confédéré Ruggles, qui voulait lui barrer le passage. D'autre part, la flottille qui avait amené Streight était partie aussitôt après l'avoir débarqué, et les navires de son escorte avaient eu à livrer un léger combat à l'embouchure du Duck-River, le 25, à de l'artillerie de campagne postée sur la rive pour fermer le passage aux transports, dont les confédérés avaient bien prévu le retour. Les puissants canons de marine avaient eu promptement l'avantage.

Désormais la petite colonne de Streight était donc livrée à ses propres ressources, pour accomplir la tâche périlleuse qui lui avait été assignée. Cette tâche consistait à atteindre et à interrompre le chemin de fer d'Atlanta à Chattanooga, qui, seul, reliait l'armée de Bragg au reste de la confédération. Streight devait, en passant, détruire tous les établissements militaires que l'ennemi possédait dans le nord de la Géorgie, particulièrement ceux de Rome, où se trou-

vait une grande fabrique de canons et de projectiles. Il avait ensuite à choisir la meilleure voie pour rentrer dans les lignes fédérales, en évitant, autant que possible, de combattre les troupes envoyées à sa poursuite. Mais, en le lançant ainsi au cœur du pays ennemi, on ne lui avait pas donné, nous l'avons déjà dit, les moyens de se mouvoir avec toute la célérité nécessaire pour réussir. Sa colonne se composait presque exclusivement de fantassins qui n'avaient aucune habitude de l'équitation et ignoraient l'art de ménager leurs montures. Ces montures, d'ailleurs, étaient mauvaises ; c'étaient de vieux mulets et des chevaux réformés qu'on avait trouvés à Eastport et à Tuscumbia ; enfin elles étaient en nombre insuffisant, plus de trois cents d'entre les soldats de Streight étaient à pied au départ : les habitants des environs avaient prudemment emmené ou caché les chevaux que les unionistes avaient compté leur enlever pour se monter.

Les confédérés se préparaient bien mieux à la course de vitesse qui allait s'engager et décider de l'issue de l'expédition. Leurs éclaireurs les avaient avisés des mouvements de Streight, aussitôt que celui-ci avait atteint Newburg. Tant que l'engagement avait duré sur le Town-Creek, Forrest ne s'était occupé

que de tenir tête à Dodge; mais, dès qu'il fut assuré de sa retraite, il concentra toute son attention sur la troupe qui s'aventurait si hardiment derrière lui. Il avait appris, en effet, que Streight avait franchi les sources du Town-Creek. Laissant un simple rideau sur ce ruisseau, et prescrivant à Roddy de se jeter, avec deux régiments, entre Dodge et Streight pour les séparer définitivement, il se repliait le soir même jusqu'à Courtland. Le lendemain 28, dans la matinée, il était à Moulton, où Roddy ne tardait pas à le rejoindre. Les deux brigades qu'il avait avec lui se composaient exclusivement de cavaliers exercés, montés sur des chevaux rompus, comme eux, à toutes les fatigues. Les hommes malades, les bêtes malin-gres, avaient été éliminés. Les attelages de ses huit canons étaient composés avec soin et doublés. Tout était prêt pour donner la chasse à l'ennemi.

Celui-ci, après avoir passé quelques heures à Moulton, s'était remis en marche, dès une heure du matin, dans la direction de Blountsville : il avait environ douze heures d'avance sur les cavaliers confédérés. C'était fort peu. La contrée dans laquelle Streight s'engageait était, heureusement pour lui, très accidentée et lui offrait partout les moyens de retarder la marche de Forrest.

Au sud de Chattanooga, la chaîne des Alléghanies ne tarde pas à se perdre dans une série de collines, qui semblent jetées un peu au hasard au milieu de la grande et riche plaine de la Géorgie : l'arête la plus occidentale, connue sous le nom de Lookout-Mountain, s'étend seule plus loin jusqu'au delà de Gadsden, séparant les eaux du Coosa-River de l'un de ses principaux affluents, le Black-Warrior-River (rivière du guerrier noir). Au delà de ce dernier cours d'eau, l'arête est prolongée, vers l'est, par un plateau montagneux qui traverse tout le nord de l'État de l'Alabama et borde la rive gauche du Tennessee depuis Huntersville : là, le fleuve s'infléchit à l'ouest, jusqu'à Eastport, où il prend enfin une direction septentrionale. Les eaux qui descendent de ce plateau, tant au nord qu'au sud, sont encaissées dans des gorges profondes, dont le passage est facile à défendre. Le chemin de Moulton à Blountsville traverse la ligne de partage de ces eaux, à peu près à mi-chemin entre les deux bourgs, par un col appelé Days-Gap. Streight arrêta, le 29 au soir, le gros de sa colonne, à quelques kilomètres en avant de ce passage, en laissant du monde derrière lui pour retenir l'ennemi, qu'il s'attendait à voir paraître sur ses traces, car il venait d'apprendre la retraite prématurée de Dodge.

Forrest, arrivé à Moulton, avait promptement pris ses dispositions pour le joindre. Pendant que Roddy, avec trois régiments et une batterie, suivait les fédéraux à la piste, il tournait au nord-est avec le reste de ses forces, afin d'empêcher Streight de gagner les rives du Tennessee et de lui couper la retraite s'il tentait de doubler ses voies. La nuit était déjà bien avancée que les confédérés pressaient encore le pas de leurs chevaux, impatients de rejoindre leurs adversaires. Les deux colonnes s'étaient enfin arrêtées, l'une à Danville, l'autre plus au nord. Mais Forrest, apprenant que l'arrière-garde ennemie se trouve à peu de distance de ce village, remet ses cavaliers en marche et va, de sa personne, diriger la colonne de Roddy.

Les fédéraux sont en route le 30 au point du jour : se sentant serrés de près, ils ont brûlé, pendant la nuit, la plupart de leurs voitures ; les vivres, les munitions sont chargés sur des bêtes de somme ramassées dans le pays ; tous les fantassins sont montés. La colonne principale s'ébranle ; mais, avant que l'arrière-garde ait pu se replier, les cavaliers de Forrest, dirigés par son frère, tombent sur elle et la poussent en désordre vers le défilé de Days-Gap, que Streight a eu le temps de gagner. Le général unioniste profite

de cette forte position pour faire tête brusquement et accepter le combat. Ses soldats, mettant vivement pied à terre, occupent les pentes que gravit la route : ses obusiers de campagne en commandent les abords.

L'avant-garde confédérée, qui a perdu du temps à ramasser les vivres répandus derrière eux par les fédéraux, est arrêtée; le capitaine Forrest a été mortellement blessé. Son frère arrive enfin avec la colonne de Roddy et la déploie aussitôt pour l'attaque : le centre est formé par un régiment à pied et deux canons. Deux régiments à cheval sur la droite, l'escorte de Forrest sur la gauche, chercheront, comme à Thompsons-Station, à envelopper la position ennemie; mais Streight ne se laisse pas intimider par cette démonstration. Il masse toutes ses forces sur le point qu'attaque le centre confédéré. Une décharge meurtrière rejette en désordre les cavaliers démontés de Roddy. Streight en profite et les charge à la tête d'une partie de ses forces. Les assaillants sont mis en pleine déroute; les deux canons qui s'étaient avancés avec eux sont pris. Forrest est obligé de ramener ses ailes en arrière. Satisfait de la sévère leçon qu'il a donnée à ses adversaires, Streight revient dans sa position et attend une nouvelle attaque. Mais Forrest n'ose la tenter et se contente d'entretenir une inutile

fusillade. Il laisse les fédéraux se remettre tranquillement en marche vers deux heures, et ne reprend la poursuite qu'une fois assuré de leur retraite.

Le départ de Streight, après sa victoire à Days-Gap, prouve qu'il veut à tout prix se dérober, et que la chasse sera longue et difficile. Afin de le rejoindre plus sûrement, Forrest renvoie donc Roddy à Decatur, avec les blessés, les prisonniers, les éclopés et deux régiments destinés à couvrir ses derrières. Le reste, composé de trois régiments, est de nouveau partagé en deux colonnes ; le 11^e Tennessee se dirige sur Somerville pour observer les routes du nord, les deux autres régiments suivent la direction de Blountsville. Forrest les devance avec son escorte pour attaquer l'arrière-garde ennemie et l'obliger ainsi à s'arrêter. Il l'atteint, vers cinq heures, à une quinzaine de kilomètres de Days-Gap, au passage du Long-Creek, l'un des affluents du Black-Warrior.

Les fédéraux, surpris pendant qu'ils traversent le ruisseau, sont d'abord refoulés en désordre ; mais ils se reforment bientôt et couvrent le passage. Dès que Forrest a été rallié par ses deux régiments, il franchit, à son tour, le Long-Creek et les conduit à pied à l'attaque des fortes positions occupées par Streight en arrière de ce ruisseau, sur le flanc de la montagne

qui le borde à l'est. La nuit est venue : les deux petites troupes luttent de près, ne distinguant leurs lignes que par les éclairs de la fusillade. L'écho, répétant cent fois chaque coup dans les gorges étroites de la montagne, donne à cet engagement l'apparence d'une véritable bataille. On combat ainsi pendant trois heures : les deux chefs ont chacun plusieurs chevaux tués sous eux. Enfin, vers neuf heures, soit qu'il craigne d'être tourné par un détachement ennemi envoyé sur ses derrières, soit qu'il juge le moment venu de reprendre la marche, Streight donne le signal de la retraite. Les voitures vides sont détruites, les deux pièces qu'il a prises, ne pouvant plus lui servir, faute de munitions, sont enclouées et abandonnées. Les blessés restent sur le terrain. Il faut absolument prendre de l'avance sur l'ennemi : malgré la fatigue de ses hommes, qui ne se sont arrêtés que pour combattre, il les fait marcher toute la nuit. Le soleil du 1^{er} mai les trouve encore en route, et il est onze heures du matin lorsqu'ils atteignent enfin Blountsville.

Forrest les a suivis de si près, que, deux fois durant la nuit, il a rejoint leur arrière-garde et l'a vivement pressée. Aussi la marche a-t-elle été très-fatigante pour les fédéraux, dont le chef veut à tout prix éviter

une rencontre. On ne leur a pas permis de s'arrêter un instant, même pour faire boire dans les gués leurs montures épuisées. Après deux heures consacrées à la destruction des dernières voitures et à l'allègement des bêtes de somme, il faut quitter Blountsville et se remettre en route vers Gadsden. En effet, Forrest approche, sûr désormais de la direction prise par les fédéraux ; malgré une halte de plusieurs heures, ses hommes, mieux montés que leurs adversaires, entrent dans Blountsville au moment où ils en sortent. Les habitants de ces contrées, surpris par l'arrivée inattendue de l'ennemi d'abord, puis des cavaliers confédérés à sa suite, ne savent s'ils doivent fuir ou rester, et, frappés de crainte, regardent avec stupeur passer ces colonnes hostiles qui portent la guerre au cœur même de la Confédération.

Cependant Forrest, après avoir donné à ses soldats dans Blountsville le repos et les vivres dont ils ont besoin, leur fait reprendre la selle. Tandis que Streight, pressant toujours l'allure de sa colonne, franchit le Black-Warrior-River, pénètre dans la partie du massif montagneux appelée Sand-Mountain et ne sonne la halte qu'à minuit, après une étape de cinquante kilomètres, Forrest serre de près son ar-

rière-garde, l'atteint au passage du Black-Warrior, mais interrompt la poursuite, vers neuf heures du soir, à la suite d'un engagement dans lequel il lui fait quelques prisonniers. Les fédéraux gagnent ainsi une certaine avance sur lui, mais ils la perdent bientôt en se reposant, le 2 mai, depuis minuit jusqu'au point du jour, car Forrest s'est remis en marche au moment même où ils s'arrêtaient. C'est en vain que, pour le retarder, ils brûlent tous les ponts derrière eux, les confédérés rejoignent leur arrière-garde à Wills-Creek dans la matinée, à l'heure même où leur tête de colonne a enfin atteint, à Gadsden, les rives du Coosa.

Toutefois les soldats de Forrest semblent être à bout de forces : la crainte de tomber aux mains de l'ennemi ne les stimule pas comme leurs adversaires, et le nombre des traînants augmente d'heure en heure. Il faut s'arrêter. Forrest, pour continuer la poursuite, choisit six cents cavaliers des plus dispos, prend deux pièces de canon et prescrit au reste de sa troupe de le suivre comme elle pourra, tandis que les éclopés retourneront à Decatur.

Streight, de son côté, arrivé à onze heures à Gadsden, n'a passé que deux heures dans ce bourg ;

il y a trouvé un assez grand nombre de chevaux qu'il a donnés aux plus mal montés de ses cavaliers, et, après avoir détruit d'importants dépôts de vivres, il a repris, vers une heure, la route de Rome, son objectif. Mais, arrivé au village de Turkey-Town, il est obligé d'accorder une halte à ses soldats. A peine ont-ils commencé à faire le café, que, vers cinq heures du soir, l'approche de l'ennemi est de nouveau signalée. Voulant leur assurer quelque repos, il dispose aussitôt un de ses régiments, le 73^e Indiana, dans des bois qui bordent la route et ne montre qu'un rideau de tirailleurs pour attirer ses adversaires, à l'improviste, sous le feu croisé de combattants invisibles.

Forrest a suivi de près, depuis Wills-Creek, l'arrière-garde fédérale, en échangeant presque constamment des coups de fusil avec elle. Retenu un moment par le ruisseau du Black-Creek, dont le pont est détruit, il a pu franchir un gué, qu'une jeune fille du pays lui indique en bravant les balles ennemies, et atteint Gadsden vers deux heures. Un messenger est aussitôt envoyé, par un chemin détourné, à Rome, pour prévenir les habitants de cette ville du danger qui les menace, et Forrest reprend sa course sur la route suivie par les fédéraux. Mais il n'a plus autour de

lui que trois cents cavaliers. C'est avec cette troupe qu'il charge le 73^e Indiana, en évitant l'embuscade que ses éclaireurs ont découverte à temps. La rencontre est sanglante : le colonel Hathaway, qui commande les fédéraux, est tué avec un assez grand nombre des siens. Un renfort opportun, amené par Streight, rétablit le combat, et Forrest s'arrête, pour attendre le reste de sa colonne. Les unionistes, de leur côté, sont épuisés par la fatigue et la privation de sommeil; ils ne peuvent ni continuer la marche en avant, ni faire un retour offensif contre la poignée d'hommes qui les harcèle : les deux troupes restent ainsi en présence jusqu'à la nuit. Cependant Streight, se sentant serré de plus en plus près, a compris que son salut dépend de la possession de Rome, et, tandis que le gros de sa colonne se repose, il envoie le capitaine Russell, avec deux cent cinquante cavaliers, choisis parmi les moins fatigués, pour surprendre et occuper cette ville. Quelque désirable que fût cette occupation, il commit là, croyons-nous, une grande erreur; car si, au lieu de se priver du secours de ses meilleurs cavaliers, il les avait lancés sur l'avant-garde qui seule accompagnait Forrest, il l'aurait probablement empêché de continuer la poursuite jusqu'à l'arrivée du gros. Mais, trompé par les

apparences, il se croit en présence de forces supérieures aux siennes, et, loin de vouloir les attaquer pour s'en débarrasser, il ne songe qu'à leur échapper. Aussi, dès que la nuit est venue, la colonne fédérale est-elle de nouveau en marche : l'arrière-garde, après avoir attendu jusqu'à dix heures du soir, se replie par les forges de Round-Mountain, vaste établissement dont le gouvernement confédéré avait fait une fonderie d'artillerie et que les flammes détruisent avec toutes ses machines. Ce détachement rejoint le reste de la troupe au village de Kings-Hill, mais il n'y trouve pas le repos sur lequel il comptait ; car Streight veut gagner, en toute hâte, la rivière de Chattooga, l'un des affluents de la rive droite du Coosa, afin de placer ses eaux rapides et profondes entre lui et l'ennemi acharné à sa poursuite. Comme les chevaux épuisés ne marchent plus que fort lentement, il faut, pour compenser ce retard, abréger, supprimer même les haltes. La colonne rencontre, avant le jour, un premier cours d'eau, le Little-River. Mais, là, nouveau déboire, nouvelle perte de temps. Le bac qui fait le service de la route est trop petit pour transporter, en temps utile, toute la brigade. Il faut remonter la rivière jusqu'à ce qu'on rencontre un gué, et le passer : opération longue, pénible et dont les conséquences

seront fatales à Streight; car, au milieu de l'obscurité, la réserve des munitions se trouve submergée et par conséquent perdue.

Le 3 mai, au point du jour, la colonne fédérale, se traînant péniblement sur la route de Rome, atteint le village de Cedar-Bluff : les hommes, qui, depuis soixante-douze heures, ont parcouru deux cent quarante kilomètres et livré trois combats sérieux sans avoir plus de six heures de repos, sont vaincus par la fatigue; ils s'endorment sur leurs chevaux et le besoin de sommeil l'emporte sur l'obéissance ou la crainte de l'ennemi : les plus braves se dérobent pour goûter un moment de repos. Cependant Streight les pousse toujours en avant pour gagner le Chattooga. A la fin, ce cours d'eau tant désiré est atteint, franchi, et les fédéraux, après avoir traversé le pont, le brûlent derrière eux. Cette fois, ils se croient en sûreté. Pendant que l'arrière-garde reste seule en position sur la rive gauche du Chattooga, le reste de la troupe se disperse, pour chercher des vivres, dans la riche campagne qui s'étend jusqu'au Coosa. Chacun s'installe à sa guise, les feux s'allument, le repas se prépare, lorsque soudain, vers neuf heures du matin, des coups de fusil annoncent l'arrivée de l'ennemi. Forrest, que sa troupe entière a

rejoint dans la nuit, a quitté Turkeytown avec cinquante cavaliers; il a trouvé un gué, et, forçant le passage, a déjà pris pied au delà de l'obstacle sur lequel Streight comptait pour l'arrêter.

Il faut se former à la hâte: les fédéraux renversent leurs marmites, se rassemblent sur un mamelon autour de leur chef. Ils sont encore prêts à combattre avec lui, mais les forces leur manquent, les armes tombent de leurs mains; isolés en pays ennemi, voyant que chaque nouvelle étape les éloigne davantage de tout secours, ils ont perdu l'espoir, et le découragement se peint sur leurs figures. Avec une rare perspicacité, Forrest a deviné l'épuisement de ses adversaires. Ils sont trois fois plus nombreux que lui, il ne peut les attaquer sans leur découvrir la faiblesse de sa troupe: c'est par la ruse qu'il les réduira. Il place en évidence ses deux canons et une partie de ses soldats, disposés comme une ligne de tirailleurs couvrant des forces importantes, et n'hésite pas à détacher le reste de ses cavaliers pour faire mine d'envelopper les fédéraux à droite et à gauche. Pendant que ceux-ci, intimidés, observent cette manœuvre, il leur envoie un parlementaire, qui les somme hardiment de se rendre. Streight, qui a vaillamment conduit sa troupe pendant ces

pénibles journées, repousse d'abord cette proposition avec indignation; mais l'état dans lequel se trouve son monde le fait bientôt hésiter à engager un nouveau combat. D'ailleurs, les munitions lui font défaut. Les cartouches qui n'ont pas été mouillées se sont déchirées dans le transport à dos de mulets. Pris entre les eaux profondes du Coosa et l'extrémité des pentes du Lookout-Mountain, il a en face de lui un ennemi qu'il croit supérieur en nombre; derrière lui, pour toute issue, la ville de Rome, qui, sans doute, est en état de défense. Déjà ébranlé, il consent à se rendre auprès de Forrest pour s'assurer des forces dont celui-ci dispose. Le général confédéré, en mentant effrontément, en donnant à ses aides de camp des ordres fantastiques, et en plaçant habilement sa petite troupe, parvient à la décupler aux yeux appesantis de son malheureux adversaire. Celui-ci, revenu auprès de ses chefs de corps, leur fait promptement partager ses impressions et la capitulation est signée : 1466 hommes, dont six officiers supérieurs, rendent leurs armes à une troupe qui compte moins de cinq cents combattants; aussi, pour ne pas leur donner la tentation de s'évader en leur dévoilant sa faiblesse, Forrest est-il obligé d'inventer de nouveaux stratagèmes. Le reste de ses forces vient

enfin lui apporter le renfort dont il avait besoin. Il était temps, car le détachement fédéral du capitaine Russell revenait également de sa reconnaissance vers Rome, qu'il avait trouvée en état de défense : ces deux cent cinquante hommes, arrivant un peu plus tôt, auraient pu changer la face des choses ; il ne leur restait plus qu'à se soumettre à la capitulation signée en leur absence. Le chiffre des prisonniers fédéraux s'élevait, en tout, à dix-sept cents. Ils furent bien traités et la plupart d'entre eux promptement échangés. Mais le gouverneur de la Géorgie demanda aux autorités militaires la remise de leurs chefs, en prétendant qu'ils étaient coupables d'avoir comploté une insurrection servile et, comme tels, justiciables des cours criminelles de son État. Cette absurde réclamation empêcha longtemps leur libération, comme nous le dirons plus loin.

Nous sommes entrés dans les détails de cette course étrange de Streight et de Forrest, parce qu'elle offre un exemple unique dans l'histoire que nous racontons. On ne peut, en effet, la comparer qu'à une véritable chasse à courre ; une fois lancés à la poursuite de leur gibier, les confédérés ne prennent pas le change et ne perdent pas la piste. Ils s'égrènent toutefois comme une meute fatiguée : la tête seule,

composée de trois ou quatre escadrons, serre de près les fédéraux. Ceux-ci pourraient alors faire un retour offensif et écraser leurs imprudents adversaires; mais, après avoir vaillamment combattu au début de la chasse, ils ne songent plus qu'à se dérober. Ils s'épuisent en vains efforts pour échapper à la poursuite, ils ne s'aperçoivent pas de la faiblesse de l'ennemi, si bien qu'à la fin ils tombent haletants dans ses mains, incapables de se défendre malgré leur nombre, vaincus par la fatigue, ou, pour mieux dire encore, forcés comme un cerf aux abois.

Les vainqueurs, il est vrai, ont acheté leur succès au prix de fatigues dont ils ressentent les effets aussitôt que l'ardeur de la poursuite ne les soutient plus. Il leur faut s'arrêter deux jours pour se reposer : au bout de ce temps, cinq cent cinquante cavaliers peuvent seuls atteindre la ville de Rome et, lorsqu'ils y entrent, après une étape de trente kilomètres seulement, plus de trois cents d'entre eux ont leurs chevaux fourbus. Cependant le bruit faux d'un autre *raid* fédéral oblige Forrest à revenir promptement à Decatur. Cette nouvelle marche achève d'épuiser ses montures, et, lorsqu'il arrive, le 10 mai, sur les bords du Tennessee, sa cavalerie est tout entière hors de service. Il lui faudra du temps pour se refaire. Nous le

quitterons pour un temps, afin de dire quelques mots des combats livrés durant les quatre premiers mois de l'année sur la rive droite du Mississippi, dans les États du Missouri et de l'Arkansas.

Nous avons laissé, dans le volume précédent, l'armée fédérale sous Blunt, après la victoire de Prairie-Grove, maîtresse du nord-ouest de ce dernier État, fortement établie dans le massif des Ozark-Mountains, couvrant le Missouri, dans lequel les confédérés n'osent plus pénétrer, et poussant des reconnaissances jusque sur les bords de l'Arkansas. Le général unioniste continue à menacer son adversaire dans cette direction, et, le 26 janvier, un de ses détachements volants, qui compte à peine cent hommes, arrive, à l'improviste, à Van-Buren, et réussit à s'emparer d'un bateau à vapeur portant trois cents soldats confédérés. Hindman, de son côté, s'est replié sur Little-Rock, où s'est concentrée la plus grande partie de son armée. Les forces qu'il ramène de sa campagne malheureuse contre Blunt ne représentent que le tiers de cette armée. Grâce au caractère aventureux des colons de l'Arkansas, habitués à vider leurs différends les armes à la main, les rangs confédérés sont toujours bien remplis dans cette région, et Hindman a près de cinquante-cinq mille soldats sous ses

ordres. Son armée, plus puissante que celles de Bragg ou de Pemberton, semble perdue dans l'immense contrée qu'elle est chargée d'occuper; nous ne dirons pas de défendre, car l'étendue même de cette contrée la protège contre toute attaque de la part des petits corps fédéraux établis aux deux extrémités de l'État, à Cane-Hill et à Helena. Ainsi que nous l'avons dit, Johnston a réclamé en vain, dès la fin de novembre, que la plus grande partie de ces forces fût amenée à Vicksburg. La campagne de Prairie-Grove a prouvé qu'elles ne pouvaient servir utilement la cause confédérée dans ces régions éloignées; mais le conseil de Johnston n'a pas été écouté : peut-être a-t-on craint que les soldats du Far-West ne voulussent pas aller combattre au delà du Mississipi, et nous trouvons, au commencement de janvier, l'armée de Hindman réunie sur les bords de l'Arkansas.

Ne pouvant reprendre sérieusement l'offensive, il essaye d'affamer son adversaire pour l'obliger à évacuer la position avancée qu'il occupe dans les Ozark-Mountains. Dans cette saison, l'armée de la frontière ne peut subsister que grâce aux convois qui lui apportent péniblement des vivres par la route de poste depuis Rolla, en passant par Marshfield, Springfield et Cassville. Des dépôts, échelonnés dans ces

villes et protégés par quelques détachements, facilitent ce service indispensable. C'est cette ligne de trois cent cinquante kilomètres, d'autant plus faible qu'elle est plus longue, que Hindman charge Marmaduke de rompre. Avec deux brigades de cavalerie, soit environ deux mille cinq cents chevaux et quatre canons, il envahira le Missouri, détruira les magasins échelonnés sur la route, s'avancera aussi loin qu'il pourra dans la direction de Saint-Louis et forcera ainsi Blunt, réduit à la famine, d'évacuer sans combat l'Arkansas. Dans les premiers jours de janvier, Marmaduke part de Clarksville et gagne rapidement la frontière du Missouri, en se tenant assez loin à l'est de Blunt pour lui échapper complètement. Il atteint, le 6 janvier, les bords du White-River, près de Forsyth, sans que les fédéraux se doutent de son approche. Enfin une de leurs patrouilles le rencontre au sud du village d'Ozark, et donne l'alarme à la troupe qui occupe ce village, juste à temps pour l'empêcher d'être enlevée. Le 7 au soir, Marmaduke s'établit à Ozark et la nouvelle de son invasion parvient à Springfield. Depuis la bataille de Wilsons-Creek, cette petite ville a pris une grande importance; outre les magasins dont nous avons parlé, elle contient des hôpitaux considérables et le dépôt des régiments de

milice de toute cette contrée, dont la plupart des soldats ont reçu des congés temporaires depuis que l'ennemi a évacué leur État. Deux généraux, commandant l'un les troupes fédérales, l'autre la milice locale, beaucoup d'officiers, de malades et de convalescents, trois petits canons sans affûts, et fort peu de combattants valides se trouvaient dans cette place, autour de laquelle on avait récemment entrepris d'élever une chaîne de forts détachés. La ville de Springfield, assise sur la lisière d'une vaste forêt et de la prairie ouverte qui s'étend au sud-ouest, est coupée, à angles droits, par deux rues orientées sur les points cardinaux. A l'ouest on rencontrait deux forts, désignés sous les numéros 1 et 2 : le premier, vaste pentagone, au puissant relief, avec magasins et blindages, était une véritable citadelle. Le fort numéro 2 et celui qui devait couvrir la ville à l'est étaient inachevés. Au sud se trouvait, à cheval sur la route de poste, une double couronne couvrant l'entrée de la ville; un peu en avant de cet ouvrage, la solide bâtisse d'un collège avait été entourée d'une haute palissade et formait ainsi un poste avancé important.

A la nouvelle de l'approche de l'ennemi, toutes les dispositions sont prises pour le recevoir. Le général fédéral Brown renvoie une partie de ses dépôts et

enferme le reste dans le fort numéro 1.; pendant toute la nuit, l'on forge des affûts pour monter les pièces qui s'y trouvent, tous les convalescents réclament des armes, et, sous la direction du corps médical, organisent un bataillon qui prend le surnom expressif de *Brigade de la quinine*; le général Holland, de son côté, rappelle en hâte ses miliciens, et tous ceux qui le peuvent répondent avec empressement à cet appel. Le 8 au matin, les fédéraux ont quinze cents hommes sous les armes. L'ennemi ne se fait pas attendre longtemps, car il marche vite et avec confiance, croyant trouver une proie facile à enlever. Il s'est déployé dans la prairie, son centre à pied, les deux ailes à cheval. Son approche est signalée vers dix heures du matin. Les fédéraux prennent aussitôt position, appuyant leur centre sur le collège, l'aile droite au fort numéro 1 et la gauche au fort de l'est. Les confédérés, qui s'avancent avec précaution, refoulent les éclaireurs à cheval de l'ennemi et ouvrent sur la ville le feu de leur artillerie. A une heure, le combat est sérieusement engagé sur la route de poste : les fédéraux se défendent bien; mais ils n'ont que peu d'abri et ne peuvent résister longtemps aux troupes aguerries de Marmaduke. Leur centre est rejeté sur la double couronne et,

par un vigoureux effort, les confédérés s'emparent du collège.

Au lieu de profiter de cet avantage pour attaquer Springfield par l'est, Marmaduke se borne à faire de ce côté, qui est le plus vulnérable, une faible démonstration, et porte tous ses efforts contre la droite de l'ennemi. La ligne unioniste plie; mais, soutenue par le feu du fort n° 1, elle se rallie bientôt et reprend le combat dans les premières maisons de la ville. Les assaillants ne peuvent rien tenter contre le fort, dont le relief défie toute escalade. Déjà fatigués et découragés par cette tentative inutile, ils reviennent à la charge vers quatre heures contre le centre fédéral, ils l'entament, mais leurs efforts se brisent devant l'ouvrage qui coupe la route : un retour offensif des unionistes, dans lequel le général Brown est blessé, les rejette sur le collège, et bientôt la nuit vient mettre fin au combat. Ils avaient perdu environ deux cents hommes, les fédéraux cent cinquante. Ces derniers, fort alarmés au début, avaient repris confiance et attendaient de pied ferme une nouvelle attaque. Marmaduke n'osa la tenter. Le 9 au matin, couvrant sa retraite par une forte démonstration contre la gauche de l'ennemi, il se mit en marche, à l'est, dans la direction de Houston. Le soir de ce jour, le gros de sa

troupe campait aux environs du ruisseau de Woods-Fork, tandis que le colonel Porter, avec son avant-garde, atteignait le village de Hartsville dans la matinée du même jour. Cependant, à la première nouvelle de l'attaque de Springfield, Curtis, qui commandait dans le Missouri, avait prescrit par le télégraphe au général F.-H. Warren, établi avec sa brigade à Houston, d'envoyer au secours de Brown toutes les forces dont il pouvait disposer. Quelques heures après, sept cents hommes, la plupart d'infanterie, avec une section d'artillerie sous les ordres du colonel Merrill, étaient en route et, par une marche forcée, atteignaient Hartsville, le 10, au point du jour. Informé de leur approche, Porter s'était replié dans la nuit sur la colonne de Marmaduke.

Les fédéraux, après avoir reçu un renfort de cent cinquante hommes, avaient continué à se diriger sur Springfield et s'étaient arrêtés après midi pour bivouaquer à quelques kilomètres seulement du point où Porter venait de rejoindre son chef. Apprenant, pendant la nuit, l'arrivée de l'ennemi dans son voisinage, Marmaduke envoie, avant le jour, un fort détachement pour reconnaître sa position ; mais, ignorant sa force, il n'ose l'attaquer à fond et perd ainsi l'occasion de l'écraser dans le terrain bas, proche du

Woods-Creek, où Merrill s'était établi : il cherche, au contraire, à se dérober pour gagner Hartsville, abandonnant ainsi complètement la campagne offensive qu'il avait entreprise sur les communications de Blunt. Encouragé par sa retraite, Merrill se met aussitôt à sa poursuite et arrive, le 10 vers onze heures, devant Hartsville, que les confédérés occupent depuis une heure seulement. Marmaduke engage le combat aux abords du village, aussitôt qu'il voit les fédéraux paraître sur la crête boisée d'une colline qui le domine. Mais leur position est bonne, et tous ses efforts pour l'enlever sont inutiles. Les unionistes, qui ont bientôt reconnu la supériorité numérique de l'ennemi, se gardent de l'attaquer ; ils se contentent de repousser les charges de ses cavaliers et d'échanger une vive fusillade avec ses hommes à pied postés dans les premières maisons de Hartsville. Enfin, vers quatre heures, le découragement semble s'emparer en même temps des deux partis. Marmaduke, qui a perdu beaucoup de monde et plusieurs officiers supérieurs, donne le signal de la retraite à ses troupes fatiguées, sans se douter que Merrill, de son côté, emmène les siennes, laissant au centre de sa ligne un régiment de deux cent cinquante hommes, auquel on oublie de donner l'ordre du départ. Après avoir vaillamment repoussé

une dernière attaque, ce régiment reste ainsi, par hasard, seul maître du champ de bataille. Pendant la nuit, Marmaduke se replie jusque sur la branche septentrionale du White-River, dans la direction de Vera-Cruz, tandis que Merrill gagne à la hâte le bourg de Lebanon. Le lendemain, apprenant le départ de l'ennemi, il revient à Hartsville. Marmaduke avait repris la route de l'Arkansas. Un régiment de cavalerie fédérale suivit son arrière-garde pas à pas jusqu'à Batesville et ne revint qu'après l'avoir, le 4 février, obligée de repasser, à la hâte, le White-River.

Les confédérés ne renouvelèrent pas la tentative qui venait d'échouer devant Springfield et Hartsville. Quoiqu'il ne voulût pas se joindre à Pemberton pour combattre l'armée de Grant, Hindman n'était occupé que des opérations de cette armée placée de manière à menacer également les deux rives du Mississippi.

Depuis la prise du fort qui portait son nom, il se croyait menacé jusque dans Little-Rock. Les unionistes, de leur côté, n'avaient aucun avantage à retirer d'une campagne qui les aurait obligés à renforcer l'armée de Blunt aux dépens de celle de Grant. Aussi n'avons-nous aucun incident de guerre à signaler dans le Missouri et l'Arkansas durant les trois mois

qui suivent la retraite de Marmaduke. Les bandes de partisans qui dévastaient le premier de ces deux États semblent elles-mêmes avoir disparu. La dernière, après s'être retirée à Bloomfield au milieu des marais impénétrables qui bordent la rive droite du Mississippi, a été délogée de ce bourg le 27 janvier, puis dispersée par un heureux coup de main le 3 février, auprès de l'un de ces marais, appelé le Mingo-Swamp. A la fin d'avril seulement, Hindman sentit enfin la nécessité de profiter de la belle saison pour inquiéter ses adversaires, qui se bornaient à l'occuper ou plutôt à l'amuser par des démonstrations insignifiantes. Il espérait peut-être les obliger à envoyer au delà du Mississippi quelques-uns des nouveaux régiments qui allaient grossir l'armée de Grant ; mais il ne crut pas devoir mettre son armée en campagne et laissa à sa cavalerie seule le rôle offensif. Tandis que le général Cabell, avec deux mille hommes, quittant les Boston-Mountains, où il avait passé l'hiver, s'avancerait contre les campements de l'armée fédérale de la frontière et chercherait à surprendre quelques-uns de ses détachements, Marmaduke, prenant une direction opposée, devait envahir de nouveau le Missouri, en longeant cette fois les marais qui bordent le Mississippi, et porter le fer et le feu dans les dépôts

situés près du grand fleuve entre Saint-Louis et Cap-Girardeau, la partie la plus riche de l'État.

Cabell, n'ayant que peu de chemin à parcourir, rencontre le premier l'ennemi. Le 18 avril au matin, il arrive, à l'improviste, devant le bourg de Fayetteville, occupé par le colonel Harrisson et deux régiments levés dans l'Arkansas, l'un de cavalerie, l'autre d'infanterie, en tout moins d'un millier d'hommes. Les confédérés pénètrent dans la ville avant que les fédéraux aient pu se réunir pour en défendre l'approche ; le combat s'engage dans les rues ; mais les assaillants, fort exposés, font des pertes sérieuses, et, lorsque enfin, maîtres des maisons, ils débouchent en plaine de l'autre côté, ils trouvent la petite troupe fédérale reformée, bien postée, et les attendant de pied ferme. Leur première attaque est repoussée, et Cabell, craignant sans doute l'arrivée de renforts unionistes, se décide à une prompte retraite. Le soir même, il avait disparu dans la direction des Boston-Mountains, laissant une cinquantaine de blessés aux mains du colonel Harrisson ; celui-ci avait eu environ quarante hommes mis hors de combat.

Cependant Marmaduke était en marche à la tête de quatre brigades de cavalerie et de plusieurs batteries d'artillerie. Remontant la rive droite du Big-Black-

River, il pénétrait dans le Missouri oriental. Le 20 avril, son avant-garde franchissait le fleuve du même nom près de Reeves-Store et repoussait les éclaireurs fédéraux sur le village de Patterson, où se trouvait le colonel Stuart avec environ quatre cents hommes de la brigade unioniste de Davidson. Stuart évacue le village et se retire vers le nord, en escortant le convoi de vivres et de matériel confié à sa garde. Vivement pressé par l'ennemi, il atteint vers le soir le Big-Creek, l'un des affluents de la rivière Saint-Francis, dont il s'assure le passage de vive force, au prix d'une cinquantaine d'hommes. Pendant que Stuart continue sa retraite au nord, vers Pilot-Knob, Marmaduke, avec toutes ses forces, marche directement sur le bourg de Fredericktown et s'empare, le 21, sans coup férir, de cette importante position. Il avait ainsi pénétré au cœur du Missouri, perçant les lignes fédérales et laissant derrière lui les forces chargées de défendre cet État : à gauche, les garnisons de Springfield et de Houston, devant lesquelles il avait échoué trois mois auparavant ; à droite, la brigade du général Mac Neill, qui, pour couvrir les grands dépôts accumulés sur les bords du Mississipi, avait été postée près de Bloomfield, en avant des marais qui s'étendent à l'est de la rivière Saint-Francis. De Fredericktown, il pouvait se

porter soit au nord-ouest pour détruire le chemin de fer de Saint-Louis à Iron-ton, soit au sud-est pour s'emparer du port de Cap-Girardeau sur le Mississippi et essayer d'interrompre la navigation du fleuve. Il choisit ce dernier plan. Le 23 au matin, il prend la route de Jackson, gros bourg situé à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Cap-Girardeau.

Cependant le général unioniste Vandever, qui commande le district, a rappelé, en toute hâte, Mac Neill, et lui a prescrit, dès le 20 au soir, d'aller se poster à Fredericktown, pour barrer le passage aux envahisseurs. Mac Neill, partant le 21 au point du jour, arrive le lendemain à Dallas, après une marche fort pénible à travers le grand marais de Mingo. Il apprend, en arrivant, que Marmaduke est déjà maître de Fredericktown, et, devinant ses projets avec une rare perspicacité, il n'hésite pas à violer la lettre de ses ordres pour devancer l'ennemi à Cap-Girardeau et lui en disputer la possession. Il amène sa brigade à Jackson, dans la journée du 23, par une étape forcée de trente-sept kilomètres, et va, de sa personne, le soir même, organiser la défense de Cap-Girardeau. Il trouve environ cinq cents hommes dans ce poste; l'arrivée de sa brigade, le 24, porte à dix-sept cents le nombre de ses défenseurs, avec dix pièces de cam-

pagne. Les trois petits forts qui couvrent les abords de la ville sont mis en état, malgré leur peu de relief, et armés de dix canons de position. Pendant toute la journée, des bateaux à vapeur transportent sur la rive opposée du fleuve le matériel réuni dans les dépôts, ainsi que les non combattants. Mac Neill peut bientôt reconnaître combien il a été heureusement inspiré. En effet, la tête de colonne de Marmaduke est arrivée à Jackson, quelques heures seulement après le départ des fédéraux, et le colonel Carter, avec deux brigades, paraît devant Cap-Girardeau, dès le 25 au matin. La ville est aussitôt investie et l'artillerie confédérée ouvre le feu. Mais les fédéraux se sont placés de manière à défendre toutes les approches : ils s'appuient aux ouvrages et ripostent énergiquement. Plusieurs fois, les cavaliers sudistes, mettant pied à terre, cherchent à enfoncer leur ligne ; ils ne parviennent pas à l'abord, et, dès deux heures et demie, voyant les vapeurs qui arrivent de Saint-Louis avec des renforts, ils abandonnent une attaque qui a été fort mollement menée. Après avoir cherché inutilement à intimider son adversaire en lui demandant de se rendre, Marmaduke, qui est arrivé, le soir, avec le reste de sa colonne, tente, le 26 au matin, une nouvelle attaque contre ses positions, mais échoue, comme Carter a

échoué la veille; et, ne pouvant sans doute ramener au combat ses soldats découragés, il prend brusquement, vers deux heures, le parti de la retraite. Craignant peut-être d'être acculé au Mississippi par des troupes venues du nord, il renonce à continuer la campagne, et se met rapidement en marche vers le sud, pour gagner l'Arkansas par Bloomfield et les marais que Mac Neill a traversés quelques jours auparavant.

Ce dernier, sans perdre un instant, se lance à sa poursuite dans ce labyrinthe dont il connaît tous les détours. Dès le 27 au matin, il est sur les traces des confédérés, qui, pour éviter les lagunes impraticables du Little-River, sont obligés de gagner Dallas par un grand détour à l'ouest. De son côté, le général Vandever cherche à leur couper la retraite et leur fait éprouver quelques pertes, le même jour, au passage du White-Water-River, l'un des affluents du Little-River. Mais, craignant de s'aventurer dans cette région difficile, il retient et ralentit le bouillant Mac Neill, si bien que celui-ci arrive d'abord au passage du Castor-River, puis à Bloomfield, quelques heures après l'arrière-garde ennemie, et chaque fois trop tard pour l'attaquer. Le 29 au soir, Mac Neill, à la tête de deux brigades de cavalerie, reprend la poursuite

dans la direction de Saint-Francisville, que Marmaduke a suivie pour atteindre le plus promptement possible la rivière Saint-Francis, au delà de laquelle les confédérés seront en sécurité. Il le rejoint le 30 au matin, et le pousse vivement; plusieurs fois, sa cavalerie charge et culbute l'arrière-garde de l'ennemi, mais celui-ci réussit enfin à lui échapper. Le 1^{er} mai, les derniers coups de canon sont échangés entre les deux partis, d'une berge à l'autre du Saint-Francis; le lendemain Marmaduke rentre dans l'Arkansas. Il ne devait plus reparaître dans le Missouri, dont la tranquillité ne fut presque pas troublée depuis, la guerre s'éloignant graduellement de ses frontières. Dans les mois qui suivirent et sur lesquels nous n'aurons pas à revenir, c'est à peine si l'on peut noter quelques escarmouches insignifiantes entre de petits détachements unionistes et des bandes de partisans confédérés; une seule eut pour théâtre les districts disputés depuis le début de la guerre; le 28 mai, les sudistes remportèrent un léger avantage sur les bords du Little-Black-River entre Martinsburg et Reeves-Store. Les autres rencontres eurent lieu au nord du fleuve du Missouri, où, comme on l'a déjà vu, les habitants s'organisaient, de part et d'autre, en compagnies de milice à pied ou à cheval, qui guerroyaient jusqu'à ce

que des troupes fédérales vinssent rétablir la paix. La principale bande confédérée se forma au milieu de mai, mit en fuite les unionistes de la petite ville de Richmond, le 19, pilla, le 21, celle de Plattsburg, poussa de là jusque dans le comté de Lincoln, aux environs du Mississipi, où elle défit encore les milices nordistes, mais enfin, harcelée de tous les côtés, cherchant à franchir le Missouri, fut atteinte et dispersée à son tour à Rockport.

Nous nous arrêtons ici, pour revenir à la Louisiane et suivre un moment les opérations de Banks sur la rive droite du Mississipi. Elles nous ramèneront naturellement à celles de Grant, car elles ont le même objet, et ces deux généraux, tournant les deux places qui leur ferment le cours du fleuve, espèrent se donner la main entre Port-Hudson et Vicksburg.

Après le combat livré le 14 mars par la flotte de Farragut aux batteries de Port-Hudson, Banks était revenu à la Nouvelle-Orléans, avec une partie de ses troupes : il ne laissait à Bâton-Rouge que la division Augur, et se proposait de rassembler toutes ses forces, pour s'emparer du cours du Bayou-Tèche et gagner par cette voie les rives du Red-River. Avec l'aide de Farragut, il comptait revenir de là sur le Mississipi et se joindre à Grant pour investir Port-Hudson par le nord.

En arrivant, à la fin de 1862, à la Nouvelle-Orléans, il s'était efforcé de se concilier, autant que possible, les habitants de la grande cité qu'il était chargé d'occuper et de les amener à accepter le gouvernement fédéral en faisant peser légèrement sur eux l'autorité qu'il avait mission d'y maintenir. Il se proposait aussi de chercher à relever la prospérité de cette ville et de prouver qu'en s'emparant de la clef du Mississippi, le gouvernement de Washington, non content de conquérir un poste militaire important, prétendait rendre à l'Union le principal marché du sud. Le blocus maritime des fédéraux, qui avait fermé ce grand entrepôt du commerce du coton, avait été remplacé par le blocus terrestre des confédérés qui l'entourait d'un cercle infranchissable. Depuis que le pavillon étoilé flottait de nouveau sur la reine du Mississippi, son commerce était moindre encore qu'à l'époque où les *blockade-runners* emportaient à Nassau les précieuses balles de coton, en échappant à la vigilance des croisières unionistes.

Pour montrer à l'Amérique et surtout à l'Europe que les conquêtes des armées nationales, au lieu d'anéantir le commerce de coton, avaient pour effet de le faire renaître, il fallait éloigner la ligne ennemie qui isolait la Nouvelle-Orléans, et reconquérir au

moins une partie de la fertile contrée qui alimentait autrefois ses marchés. Les intérêts purement militaires furent plus d'une fois sacrifiés à ce but politique; et c'est dans cette pensée que Banks résolut d'occuper la région qu'arrosent l'Atchafalaya et le Bayou-Tèche, opération qui eût été beaucoup trop excentrique s'il ne s'était agi que d'imiter, contre Port-Hudson, la manœuvre tournante que Grant se préparait à exécuter autour de Vicksburg.

Nous avons décrit ailleurs¹ cette contrée arrosée par les dérivations du Mississipi et dont Weitzel avait déjà occupé une partie à la fin de 1862.

Depuis lors, il avait fait quelques expéditions, pour y étendre sa domination. Nous avons parlé plus haut du combat qu'il livra sur les bords du Bayou-Tèche, en janvier 1863. Une tentative pour ouvrir le Bayou-Plaquemine et pour atteindre Butte-à-la-Rose sur l'Atchafalaya avait échoué. Mais il s'était fortement établi, avec cinq mille hommes, dans la petite ville de Brashear-City, qui occupait une position importante au débouché du lac Chestimachee, un peu au-dessous du confluent du Tèche et de l'Atchafalaya. Un chemin de fer la reliait à la Nouvelle-Orléans; elle

1. Tome IV, page 205.

était abordable à des navires d'un fort tonnage. Malgré la perte accidentelle de l'un de ses vapeurs, le *Kinsman*, qui coula devant Brashear le 23 février, Banks fit de cette ville sa base d'opérations et y rassembla, à la fin de mars, toutes les troupes qu'il put mobiliser. Plusieurs navires, détachés de l'escadre de blocus, vinrent le rejoindre, et enfin, le 10 avril, après bien des retards, tout se trouva prêt pour cette campagne.

Les confédérés, avertis depuis longtemps de ses mouvements, avaient rassemblé, pour lui disputer une contrée dont les produits étaient aussi précieux, toutes les forces dont ils pouvaient disposer à l'ouest du Mississippi. Le général Richard Taylor, officier d'une rare énergie, les commandait. Le *Queen-of-the-West*, pris en février dans le Red-River, avait été amené par l'*Atchafalaya* dans le lac Chestimachee; plusieurs petits vapeurs avaient été armés en guerre et blindés avec du coton. Enfin, peu de jours auparavant, une heureuse fortune avait livré aux sudistes l'un des meilleurs avisos blindés de la marine fédérale. Le *Diana*, s'étant imprudemment avancé dans le Bayou-Tèche, le 29 mars, avait été subitement attaqué par une batterie de campagne, appuyée par de l'infanterie. L'équipage avait été décimé par la mousqueterie, les obus, tirés presque à bout portant, avaient

désemparé le navire, et celui-ci était tombé au pouvoir de l'ennemi.

La péninsule qui sépare le lac Chestimachee de la mer et se termine au bord de l'Atchafalaya est resserrée, au sud, par de vastes marais et coupée, dans sa longueur, en deux étroites langues de terre, par le Bayou-Tèche. C'est là que Taylor attendait ses adversaires avec des forces qui leur étaient bien inférieures en nombre. Le Diana, le Hart et plusieurs transports appuyaient son armée sur le bayou. Banks, dans toute l'étendue de son département, avait environ trente mille hommes sous ses ordres ; mais la moitié d'entre eux étaient des volontaires de récente levée et dont l'engagement, fort court, devait expirer, pour les uns en mai, pour les autres en août. Obligé de laisser des troupes à la Nouvelle-Orléans, à Bâton-Rouge et sur la côte, il ne lui restait, pour entrer en campagne, que trois divisions, fortes d'environ quinze mille hommes ; cinq ou six canonnières devaient l'accompagner. Le 9 et le 10 avril, il mit à terre à Berwick-City, en face de Brashear, sur l'autre rive de l'Atchafalaya, les divisions Emory et Weitzel. Pendant ce temps, la division Grover, embarquée sur trois transports et sur les quatre canonnières, le Clifton, l'Estella, le Calhoun et l'Arizona, devait, par

une navigation rapide, atteindre, plus à l'ouest, la rive méridionale, afin d'occuper, entre le lac et le bayou, la seule route de retraite ouverte aux troupes qui auraient tenu tête à l'attaque de front faite par Banks. Mais, pour obtenir un succès complet, cette double opération aurait dû être conduite avec une grande célérité, et l'armée de Banks n'était pas habituée aux marches rapides, aux brusques attaques. Des deux côtés, un temps précieux fut perdu en longues reconnaissances, en tiraileries inutiles.

Banks s'était mis en mouvement le 11 avril; Emory marchait en tête et suivait la rive droite du Tèche. Comme toutes les terres arrosées par les bayous de la Louisiane, cette contrée a été colonisée de bonne heure, les cours d'eau offrant des voies de communication économiques aux premiers habitants. Le long du bayou s'étendent de riches cultures de canne à sucre et de coton, et le terrain, resserré entre ses eaux et les marais boisés qui couvrent la plage du golfe du Mexique, est exploité avec grand soin. Inutile d'ajouter que, sur ce sol d'alluvions, l'œil ne peut distinguer le moindre accident de terrain. La péninsule était coupée, entre les deux villages de Pattersonville et de Centreville, par une ligne d'ouvrages continus, qui s'appuyaient, à droite, aux ma-

rais boisés, et se prolongeaient, à gauche, au delà du bayou, jusque près du lac. Quelques pièces de gros calibre, plusieurs batteries de campagne, enfin l'artillerie du Diana, embossé dans le bayou, défendaient cette forte position. Les fédéraux vinrent la reconnaître le 12, et échangèrent avec leurs adversaires une vive canonnade, mais sans les attaquer sérieusement. Le 13, une partie de l'armée de Banks passa sur la rive gauche du bayou, en rétablissant le pont, à demi submergé, autour duquel on s'était déjà battu l'automne précédent; on espérait ainsi tourner une position que l'on n'osait aborder de front, et forcer à s'éloigner quelques batteries de campagne qui s'étaient postées de manière à prendre d'enfilade les troupes établies sur la rive droite.

Cependant Grover, retardé par les difficultés de la navigation, avait débarqué, le 12, un peu plus haut, en face d'un point appelé Irish-bend, où le bayou, faisant un coude au nord, n'est plus séparé du lac que par un espace d'un ou deux kilomètres. Les troupes qu'il avait rencontrées n'avaient pu lui opposer une résistance sérieuse, et, le soir même, il était maître des deux rives du bayou. A la nouvelle de ce mouvement, Taylor, ne laissant devant Banks que les troupes nécessaires pour garantir les fortifica-

tions, avait marché au-devant de Grover, avec cinq mille hommes. Il voulait essayer de le jeter dans le lac et de rouvrir à ses navires le passage du bayou ; s'il n'y réussissait pas, il comptait du moins arrêter Grover assez longtemps pour pouvoir évacuer ses ouvrages pendant la nuit et sauver sa petite armée, menacée d'être prise entre deux feux. Le 13, après une marche de dix-sept kilomètres, il rencontra les troupes ennemies qui descendaient la rive gauche. Un combat très vif s'engagea. Les fédéraux furent repoussés plusieurs fois ; enfin la brigade Dwight parvint à enlever aux confédérés une position qui avait été chaudement disputée. Mais la nuit était arrivée et Grover n'avait gagné que quelques centaines de mètres. Pendant ce temps-là, les troupes laissées en face de Banks avaient habilement amusé ce général, qui, par une attaque vigoureuse, aurait pu enlever leurs ouvrages et tomber sur les derrières de Taylor. Pour dissimuler leur faiblesse, elles avaient pris l'offensive et engagé, dans les bois, de nombreuses escarmouches ; puis, lorsque la nuit vint, elles s'esquivèrent et rejoignirent Taylor, qui, remontant la rive droite du Tèche, gagna, par des marches rapides, une certaine avance sur ses adversaires. Mais le Diana, n'ayant pu forcer le passage du bayou, fut brûlé, avec

plusieurs transports et un navire blindé, en voie de construction, qui se trouva également pris entre Banks et Grover.

Le 16, les fédéraux, suivant toujours le bayou, arrivaient à New-Iberia, où Taylor fut encore obligé d'abandonner trois ou quatre transports qui ne pouvaient le suivre plus haut dans sa rapide retraite. Plusieurs manufactures confédérées, dont deux forgeries, et de vastes salines, étaient tombées, du même coup, entre les mains des fédéraux. Le 17, Grover reprenait la poursuite et rencontrait l'arrière-garde sudiste sur les bords du Bayou-Vermillion, une des dérivations du Tèche, qui descend à droite vers la mer. Le passage fut enlevé après une vive escarmouche; mais il fallut deux jours pour rétablir les ponts nécessaires à l'armée, et ce fut seulement le 20 avril qu'elle occupa Opelousas, chef-lieu de toute cette province.

Les troupes de Taylor n'étaient pas en état de lui résister. Arrivées sur les bords du Bayou-Cocodue, au nord d'Opelousas, elles s'étaient divisées. Les Texiens, refusant de remonter plus loin vers le Red-River, avaient repris la route de leur État. Le reste, profondément découragé, avait suivi Taylor, qui se retirait sur Alexandria. Mais le général confédéré savait bien

qu'il ne pourrait se maintenir dans cette ville, et que, pour refaire son armée, il fallait la conduire jusque dans les vastes solitudes du nord-ouest de la Louisiane, où elle serait à l'abri des fédéraux.

Cependant les canonnières, après avoir débarqué Grover, avaient été à la recherche du *Queen-of-the-West*. Ce navire avait été attaqué et détruit ; puis la flottille, remontant jusqu'au fond du lac, avait enlevé, le 20 avril, jour où Banks entra à Opelousas, les ouvrages confédérés de Butte-à-la-Rose, qui commandaient l'entrée de l'Atchafalaya. Deux canonnières, l'Arizona et l'Estrella, en profitèrent pour remonter ce bayou jusqu'à son origine, et, entrant dans le Mississippi, rejoignirent, le 2 mai, l'amiral Farragut. Une voie sûre et facile était donc ouverte pour tourner les batteries de Port-Hudson.

Les motifs politiques qui avaient inspiré la campagne de Banks ne lui permettaient pas de traverser trop rapidement la contrée que Taylor venait de lui abandonner : il fallait en prendre possession d'une manière permanente. Loin d'imiter son prédécesseur, qui, voyant les grands propriétaires déserrer leurs plantations, avait confisqué d'un trait de plume tout le district de Lafourche, il s'efforça de rassurer par une conduite équitable tous ceux qui étaient disposés

à accepter de fait l'autorité fédérale et à revenir cultiver leurs terres. Mais, en même temps, il appliquait strictement la proclamation d'émancipation et ne négligeait rien pour mettre en œuvre les ressources nouvelles qu'elle pouvait offrir pour la guerre.

Comme nous l'avons déjà dit, ce grand acte politique, qui donnait à la lutte un nouveau caractère et consacrait enfin les vrais principes destinés à triompher avec les armées fédérales, devait amener l'admission des nègres dans les rangs de ces armées. Mais il fallait vaincre bien des préjugés pour arriver à cette suprême consécration de l'égalité civile et politique des deux races. Banks eut le mérite de faire le premier cette expérience sur une grande échelle, et, pendant son séjour à Opelousas, il forma le noyau d'un corps recruté parmi la population noire de cette contrée, qui, sous le nom de corps d'Afrique, rendit des services importants dans les campagnes suivantes.

L'avant-garde de Banks avait pris, le 22 avril, la route d'Alexandria. Taylor, de son côté, s'était replié sur les bords du Red-River, vers un ouvrage considérable appelé le fort De-Russey, qui commandait le cours du fleuve au-dessous de cette ville, et qui avait jusqu'alors arrêté les navires envoyés par Farragut pour le reconnaître. Mais, craignant d'être coupé, il

l'abandonna à l'approche des fédéraux et laissa ainsi la route d'Alexandria ouverte à la flotte de Porter, qui, après avoir passé Grand-Gulf, comme nous le raconterons tout à l'heure, était entrée, au commencement de mai, dans le Red-River. Le 6, elle se présenta devant Alexandria, et, peu d'instants après, par une heureuse coïncidence, on voyait entrer dans cette ville les têtes de colonnes de l'armée de Banks. La campagne entreprise par ce général était donc terminée. Taylor se retirait, avec une poignée d'hommes, vers Shreveport, poursuivi par Weitzel, qui poussa jusqu'à Grande-Ecore : toutes les ressources de son armée étaient détruites, ses navires de guerre et ses transports avaient été pris ou brûlés, il avait perdu deux mille prisonniers et vingt canons. Enfin, Banks, à Alexandria, tenait la clef de tout le pays, les bayous lui étaient ouverts, il était maître du Red-River, communiquait avec Porter et Farragut ; il n'avait plus qu'à redescendre le fleuve, avec la plus grande partie de son armée, pour pouvoir, à son choix, donner la main à Grant ou investir Port-Hudson. Mais, avant de le suivre dans la nouvelle campagne qu'il va entreprendre, il nous faut revenir à Grand-Gulf, que la flotte et l'armée fédérale se préparaient à attaquer le 29 avril.

Les falaises de Grand-Gulf sont situées immédiatement au-dessous de l'embouchure du Big-Black-River, qui les baigne au nord, et en face d'un coude du Mississippi, qui, coulant de l'ouest à l'est, vient en frapper le pied pour se diriger ensuite vers le sud. Les batteries supérieures enflaient le fleuve en amont. Un peu plus bas, les hauteurs s'éloignent de la rive sur laquelle est située la petite ville de Grand-Gulf. Au-dessous de cette ville, Bowen avait établi une seconde ligne de batteries, qui commandaient le chemin de fer de Grand-Gulf à Port-Gibson. Dans ce coude, la profondeur du fleuve est trop grande pour qu'on puisse jeter l'ancre, et le courant y est d'une extrême rapidité : il atteint, dans le milieu du fleuve, une vitesse de six nœuds, tandis que, sur les côtes, de violents remous rendent la navigation très difficile. Les confédérés, instruits par leur heureuse expérience à Vicksburg, n'avaient construit aucune batterie à fleur d'eau. Tous leurs canons garnissaient la crête des falaises à une hauteur où il était difficile aux canonnières de les atteindre et où leur simple recul suffisait pour les mettre à l'abri de tout tir direct.

La tâche de Porter, chargé de réduire ces batteries, était donc très difficile. Il envoya quatre navires, le

Pittsburg, le Louisville, le Mound-City et le Carondelet, attaquer celles qui étaient en aval, tandis qu'avec le Benton, le Tuscumbia et le Lafayette, il engageait le feu contre les ouvrages placés au-dessus, sur le cours du fleuve. Les navires, ne pouvant s'emboîser, étaient obligés de combattre sous vapeur, et le courant, les rejetant constamment dans les remous, donnait à leur allure une irrégularité qui nuisait à la précision du tir. Cependant le feu des batteries inférieures, moins bien protégées que les autres, fut éteint après trois heures de bombardement ; les artilleurs avaient été obligés d'abandonner leurs pièces, quoiqu'elles ne fussent pas démontées. Les quatre navires qui les avaient attaquées remontèrent alors, pour porter secours au reste de l'escadre. En effet, l'amiral n'avait pas eu le même succès contre les batteries supérieures qui, bien que labourées par les boulets, ripostaient énergiquement. Pendant un instant, il est vrai, elles s'étaient tues et on les avait crues réduites au silence. Les bâtiments qui portaient la division Osterhaus avaient même reçu de Grant le signal convenu et s'étaient avancés pour déposer cette troupe sur la rive ennemie. Heureusement pour les fédéraux, cette imprudente manœuvre avait été promptement interrompue par la reprise du feu, et les trans-

ports avaient pu s'éloigner avant d'avoir été exposés, avec leur précieuse cargaison, aux projectiles sudistes. Ils avaient échappé ainsi à une destruction certaine, car les navires de Porter, qui affrontaient ces projectiles, commençaient à faire des avaries et à perdre beaucoup de monde sans obtenir aucun résultat. Il était évident qu'ils ne pourraient réussir à démonter l'artillerie ennemie, protégée par la crête de la falaise, et que celle-ci serait prête à canonner les transports au moment où ils tenteraient un débarquement. Dans de telles conditions, ce débarquement était impossible, et, au bout de cinq heures et demie de combat, Porter ramena sa flotte hors de portée de Grand-Gulf.

Cette attaque infructueuse, dont l'inutilité fut démontrée quelques heures plus tard, lui avait coûté dix-huit hommes tués et cinquante-six blessés. Elle avait fini à deux heures. Grant et Porter résolurent aussitôt de renouveler devant Grand-Gulf la manœuvre tournante qu'ils avaient déjà accomplie pour éviter d'attaquer Vicksburg de front. Les troupes qui étaient sur les transports furent remises à terre sur la rive droite ; et, traversant la presqu'île que le Mississippi enveloppe en face de Grand-Gulf, elles marchèrent de Hard-Times jusqu'à la plantation De-

Schroon, où tout le corps de Mac Clernand et une partie de celui de Mac Pherson se trouvèrent réunis le 30 au matin. Dès six heures du soir, les navires de Porter, encore criblés de boulets, l'un d'eux en avait à lui seul reçu quarante-sept, recommençaient le combat contre les batteries de Grand-Gulf. Mais, cette fois, c'était seulement pour attirer l'attention de l'ennemi pendant que les transports descendaient rapidement le fleuve. Lorsqu'il les vit tous sains et saufs de l'autre côté, l'amiral unioniste les suivit à son tour, et, le 30, au point du jour, tous les bâtiments furent réunis à De-Schroon. Aucun d'entre eux n'avait gravement souffert, et ils se trouvaient prêts à transporter l'armée sur la rive opposée : elle avait atteint ce point en même temps qu'eux.

L'embarquement des troupes commença aussitôt, quoique le lieu où elles prendraient pied sur l'autre rive ne fût pas encore désigné. On savait bien que, au-dessous de Grand-Gulf, l'ennemi n'avait pas de batteries et n'opposerait pas une résistance sérieuse au passage du fleuve ; mais il fallait trouver un terrain solide pour aborder, et on ne pouvait l'aller chercher trop loin, sans allonger démesurément la ligne qui reliait l'armée fédérale à sa base d'opérations.

Au-dessous de Grand-Gulf, les collines s'éloignent

du fleuve et elles ne s'en rapprochent de nouveau qu'à vingt-cinq kilomètres plus bas, à Rodney; les terres basses qui le bordent sur cette longueur étaient tellement submergées, que Grant craignait de ne pouvoir trouver un point de débarquement. Mais, le 30 au matin, au moment de mettre en mouvement ses transports, il apprit par un nègre que, du village de Bruinsburg, situé à dix kilomètres au-dessous de Grand-Gulf, sur la rive gauche d'une rivière appelée le Bayou-Pierre, une bonne route conduisait, à travers un terrain sec et assez élevé, jusqu'aux collines situées à une certaine distance du Mississippi et gagnait de là le bourg de Port-Gibson. Bruinsburg fut immédiatement choisi pour le débarquement, et, le 30, dans la journée, la plus grande partie du 13^e corps occupait ce village, sans avoir eu un seul coup de fusil à échanger avec l'ennemi. Cette rive gauche, que Grant cherchait à atteindre depuis si longtemps, était donc enfin foulée par ses soldats, et c'est avec raison qu'il écrivait alors que la partie était déjà à moitié gagnée. Pourtant sa position était encore fort précaire. Son armée était échelonnée sur une longue ligne depuis Millikens, où se trouvait Sherman, jusqu'à Bruinsburg, où débarquait Mac Clernand, en passant par Hard-Times qu'occupait Mac Pherson. Le second était

séparé du reste de l'armée par le Mississippi. Pemberton, en réunissant les troupes établies à Vicksburg, à Grand-Gulf, à Jackson et à Grenada, pouvait former une armée d'au moins cinquante mille hommes et tenter d'écraser les troupes fédérales, pendant qu'elles étaient encore divisées par le fleuve. Enfin les navires confédérés qui se trouvaient dans le Yazoo pouvaient attaquer les quelques bâtiments laissés par Porter au-dessus de Vicksburg, leur échapper pour s'établir entre cette ville et Grand-Gulf, dans la partie du fleuve abandonnée par Porter le 29 au soir, et venir bombarder les camps et les dépôts fédéraux à Perkins et à Hard-Times.

Pour conjurer ces dangers, Grant n'avait qu'une ressource : la célérité. Il sut agir promptement et eut, de plus, la chance de se trouver en face d'un adversaire qui perdit un temps précieux.

Une batterie fut construite à la hâte à Perkins, et armée de gros canons amenés par des attelages de bœufs. Mais, comme la route de terre de Millikens à De-Shroon était si mauvaise, qu'il fallait plusieurs jours à une voiture pour la parcourir, Grant ordonna, le 30, à deux transports, uniquement chargés de rations, de descendre le Mississippi, en forçant les batteries de Vicksburg et de Grand-Gulf, avec les provi-

sionnements nécessaires à l'armée pour la campagne qu'elle allait entreprendre. En attendant, trois jours de vivres furent distribués au 13^e corps, qui devait, sans perdre un moment, gagner les terres élevées dont il était nécessaire de s'emparer pour atteindre Port-Gibson et prendre ainsi à revers la position de Grand-Gulf. Le 30, au coucher du soleil, une division occupait ces hauteurs. Pendant ce temps, l'opération du passage se continuait activement. La largeur du Mississippi au-dessous de Grand-Gulf varie de quatorze à dix-huit cents mètres ; mais le parcours depuis De-Shroon sur la rive droite jusqu'à Bruinsburg sur la rive gauche était d'environ neuf kilomètres. Le nombre des transports était limité ; toute la flottille de Porter vint leur porter secours ; les canonnières furent surchargées de soldats, tout le bagage fut laissé à De-Shroon, les chevaux de cavalerie et d'artillerie passèrent seuls après l'infanterie, Grant lui-même fut à pied pendant deux jours. Enfin, vingt-quatre heures après que les premiers soldats avaient débarqué, c'est-à-dire le 1^{er} mai au matin, le 13^e corps tout entier et une division du 17^e étaient établis sur la rive gauche. Le reste de ce dernier corps devait suivre aussi rapidement que possible.

Quoiqu'il eût été informé, presque heure par

heure, du mouvement de Grant, le long du Mississippi, de sa présence à New-Carthage, à Perkins, à Hard-Times et de son arrivée à De-Shroon ; quoique le passage de presque toute la flotte fédérale devant Vicksburg, Warrenton et Grand-Gulf révélât clairement tout le plan de campagne de l'ennemi, Pemberton n'avait pris que des mesures insuffisantes pour concentrer son armée près du point où Grant tenterait de débarquer. Au dernier moment, la démonstration de Sherman sur le Yazoo contribua encore à ses hésitations et le décida à rappeler de Hankinsons-Ferry, où elles étaient déjà arrivées, une partie des troupes qu'il avait envoyées au secours de Bowen ; enfin la destruction du Southern-Railroad par Grierson amena un retard funeste dans la concentration de ses forces. Le 28 avril seulement, il donnait les ordres nécessaires pour réunir à Jackson, sous les ordres de Loring, les troupes éparpillées sur les chemins de fer et celles qu'il croyait pouvoir détacher de Port-Hudson et de Grenada. Mais le gros de son armée restait immobile à Vicksburg. Comme il le dit dans son rapport, il tenait avant tout à ne pas dégarnir cette place. Préoccupé uniquement de l'importance des positions qu'il avait défendues jusqu'alors, il voulait protéger Jackson

sans abandonner Vicksburg, et, après avoir, dans cette pensée, partagé ses forces, il se résignait à sacrifier la première de ces deux villes pour sauver la seconde. Il suivait dans cette circonstance l'exemple de Halleck, qui, en s'obstinant à conserver des postes dont la valeur était toute relative, avait amené, l'année précédente, le désastre de Harpers-Ferry. Grant, au contraire, avait compris qu'une grande victoire, remportée, en quelque lieu que ce fût, lui assurerait, en fin de compte, la possession de Vicksburg et de Jackson, tandis que, vaincu, il ne pourrait conserver ni l'une ni l'autre de ces places, si même il était parvenu à y entrer. Aussi ne songeait-il qu'à rassembler ses troupes, tandis que Pemberton divisait les siennes.

C'est le 30 avril seulement, à la nouvelle du débarquement de Bruinsburg, que le général confédéré, rassuré du côté de Haines-Bluff, envoie des renforts considérables à Bowen. Celui-ci n'avait, à Grand-Gulf, que deux brigades, la sienne et celle de Tracy, qui l'avait rallié la veille : en tout, environ cinq mille hommes. La brigade Baldwin, détachée de Vicksburg, atteignit, le 30 au soir, Hankinsons-Ferry sur le Big-Black, et, le 1^{er} mai au matin, elle rejoignait Bowen à Port-Gibson. Loring reçut aussi l'ordre de marcher à son secours ; mais la distance était grande, et il ne

pouvait arriver à temps. La garnison de Vicksburg n'avait pas quitté ses cantonnements.

Bowen se trouvait donc obligé, avec ses deux brigades, de tenir tête aux fédéraux, déjà maîtres des hauteurs qui s'élèvent à quatre kilomètres environ de Bruinsburg. On lui assurait qu'ils étaient au nombre de vingt mille : il ne voulut pas le croire et résolut de tout risquer pour les arrêter. C'était un officier courageux et intelligent ; il prit les meilleures dispositions pour compenser son infériorité numérique.

Un tronçon de chemin de fer relie Grand-Gulf à Port-Gibson, en traversant le Bayou-Pierre sur un pont suspendu. Au-dessous de ce pont, la rivière est profonde et cependant n'est pas navigable ; elle offrait ainsi aux fédéraux un obstacle difficile à franchir. Mais il était évident que Port-Gibson, et non Grand-Gulf, était le premier point qu'ils se proposaient d'atteindre ; de là, en effet, ils pouvaient gagner les gués du Bayou-Pierre au-dessus du pont, et, marchant sur le Big-Black, couper la retraite à la garnison de Grand-Gulf ou se diriger sur Jackson par Rocky-Springs et Raymond. C'est par cette route enfin que Bowen attendait l'arrivée des renforts que Loring devait lui amener. Il se décida donc à défendre Port-Gibson, et, pour cela, il se porta à trois ou quatre kilomètres en avant de ce

bourg, de manière à pouvoir gagner le pont du chemin de fer, s'il ne réussissait pas à se maintenir dans sa position. Cette position était parfaitement choisie. La route de Bruinsburg se divise et forme deux chemins parallèles, à trois kilomètres l'un de l'autre, qui se rejoignent de nouveau à Port-Gibson. Le terrain est tourmenté et couvert d'épais taillis. Les deux chemins sont séparés par un ravin profond et marécageux, rempli de magnolias, de vignes et de cannes qui forment un fourré inextricable. Plus loin, en continuant vers Port-Gibson, ils rencontrent une arête qui termine le ravin et les domine tous les deux. C'est là que Bowen avait posté sa troupe. Ses soldats, résolus et aguerris, attendaient de pied ferme, avec quelques batteries d'artillerie, l'attaque des fédéraux, qui, arrivant sur deux routes séparées par un marais impraticable, ne pouvaient se déployer et profiter de la supériorité de leur nombre.

Le corps de Mac Clernand comprenait quatre divisions ; mais il avait fallu laisser tant d'hommes dans les hôpitaux, dans les garnisons et dans les postes échelonnés sur la route, que ce corps se trouvait réduit à seize ou dix-sept mille combattants. Le 30 avril, à mesure qu'elles débarquaient à Bruinsburg, ces divisions s'étaient mises en mouvement, la 14^e en tête,

sous Carr, suivie par la 9^e sous Osterhaus, puis par la 12^e, comprenant l'ancienne armée de l'Arkansas sous Hovey, et enfin par la 10^e sous Smith. L'on avait marché presque toute la nuit, en échangeant des coups de fusil avec les tirailleurs ennemis et en employant, pour éclairer le bois, un moyen fort usité en Amérique, qui consistait à lancer, au hasard, à travers les arbres, un certain nombre d'obus, dans la direction où l'on supposait que l'ennemi pouvait se trouver. La nuit était belle et chaude, et, malgré leur fatigue, les troupes étaient pleines d'ardeur ; car, après quatre mois de labeur ingrat dans l'eau et la boue, elles se voyaient enfin sur un terrain solide et en face de cet adversaire qu'elles avaient eu tant de peine à joindre. Aussi, le 1^{er} mai, dès le point du jour, commencent-elles l'attaque avec vigueur. La division Osterhaus prend la route de gauche, Mac Clernand celle de droite, avec les trois autres. Celle de Carr, qui est en tête de ce côté, accueillie par un feu bien dirigé, ne peut entamer la position des confédérés, et voit même plusieurs de ses pièces démontées par une batterie établie à leur extrême gauche. Mais Hovey arrive bientôt à son secours ; il détache une brigade pour menacer la droite ennemie, à travers un fourré presque impénétrable,

et, attaquant vigoureusement la gauche de Bowen, il enlève la batterie qui avait arrêté les soldats de Carr. Quatre canons et plusieurs centaines de prisonniers restent entre ses mains. Mais les confédérés se replient sur une seconde arête, où ils trouvent une position plus forte encore que la première. Pendant ce temps, Osterhaus s'épuise en vains efforts pour les déloger de celle qu'ils occupent sur l'autre route et qui forme leur extrême droite.

Cependant le bruit du canon est arrivé jusqu'à Bruinsburg. Grant, empruntant un cheval de cavalerie, est accouru sur le champ de bataille vers dix heures, et, après avoir constaté les progrès faits par Mac Clernand, est allé à la gauche, où les renforts sont le plus nécessaires. Il ne les attend pas longtemps, car Mac Pherson, hâtant sa marche, paraît avant midi, avec deux de ses brigades, sur le théâtre du combat. Celles-ci sont envoyées aussitôt au secours d'Osterhaus. Mais Bowen reçoit aussi des troupes fraîches. La brigade Baldwin, partie la veille de Hankinsons-Ferry, vient porter le nombre de ses troupes à sept mille cinq cents hommes environ. Les fédéraux, de leur côté, qui en ont environ dix-neuf mille sur le terrain, ne peuvent en engager qu'une faible partie à la fois. Toutefois l'arrivée de Mac Pherson a changé, à gauche,

la face du combat. Pendant qu'Osterhaus renouvelle l'attaque de front, il a fait faire un détour à la brigade J.-E. Smith, qui, traversant un ravin, tombe sur le flanc droit des confédérés et y porte le désordre. De l'autre côté, Mac Clernand gagne lentement du terrain. Malgré les forces dont il dispose, il réclame de prompts et de puissants secours, et Grant lui envoie enfin la brigade Stevenson de la division Logan du 17^e corps; mais celle-ci n'arrive que pour assister à la retraite des confédérés. Ébranlés par cette lutte inégale et acharnée, les soldats de Bowen conservent cependant leurs rangs et se défendent pied à pied.

La nuit vint enfin. Les troupes fédérales, fatiguées par plusieurs veilles successives, s'arrêtèrent à trois kilomètres de Port-Gibson, où leur victoire leur assurait une entrée facile pour le lendemain. Ce combat leur avait coûté cent trente tués et sept cent dix-huit blessés. Bowen avait eu quatre cent quarante-huit hommes mis hors de combat; il laissait entre les mains de Grant six pièces de canon, tous ses blessés et trois cent quatre-vingt-quatre prisonniers valides. Le général Tracy avait été tué.

Le mouvement de Bowen sur Port-Gibson, qui aurait été heureux si des renforts considérables avaient pu lui parvenir dans la journée, était peut-être

trop hardi ; sa défense avait été belle ; mais, pour être honorable, sa défaite n'en était pas moins complète.

Désormais Grant était solidement établi sur la rive droite du fleuve. Après quatre mois d'efforts et de travaux, il avait enfin tourné les positions de Vicksburg : la véritable campagne allait commencer. Pendant les trois premiers mois, consacrés aux expéditions de Yazoo-Pass et de Steeles-Bayou, aux vaines tentatives pour ouvrir le canal de Williams et celui du lac Providence, rien ne lui avait réussi. On pourrait, si l'on ne tenait aucun compte de la saison, lui reprocher de s'être trop longtemps obstiné à la recherche de ces voies détournées, pour revenir ensuite au seul moyen efficace, qui s'offrait à lui, dès l'abord, le passage des canonnières et des transports devant les batteries de Vicksburg. Mais la campagne ouverte, le 1^{er} mai, par le brillant combat de Port-Gibson n'aurait pas été possible dans les trois premiers mois de l'année ; car, à cette époque, les routes détrempeées n'auraient pas permis à Grant de mouvoir son armée et de l'approvisionner comme il le fit en mai. Le beau temps était arrivé, et, dans l'Ouest comme dans l'Est, on se préparait, pour l'été de 1863, à une lutte décisive. Sans terminer encore la guerre, cette lutte devait établir définitivement la supériorité de l'un ou de l'autre des belligérants.

CHAPITRE III

CHAMPION-HILL.

Grant avait le choix entre divers plans de campagne. Il pouvait chercher à donner la main à Banks, avec une partie de son armée, pour réduire Port-Hudson, tandis que le reste, établi à Grand-Gulf, empêcherait Pemberton de troubler cette opération. Mais, Banks étant encore sur le Bayou-Tèche, beaucoup de temps aurait été perdu à l'attendre. La voie de terre étant impraticable, le petit nombre des transports qui se trouvaient au-dessous de Grand-Gulf limitait à un effectif peu considérable les forces que Grant pouvait amener devant Port-Hudson. Une grande partie de l'armée serait restée inactive et, toutes les troupes de Banks, venant, après la prise de Port-Hudson aider Grant dans l'attaque de Vicks-

burg, auraient à peine compensé les avantages que ce long délai aurait donnés aux confédérés. Grant, sachant bien d'ailleurs que Port-Hudson n'était qu'une défense avancée dont le sort était lié à celui de Vicksburg, résolut d'attaquer immédiatement cette dernière place, en négligeant tous les postes secondaires. Après avoir vu sa lenteur devenir un sujet de risée pour l'ennemi, il allait le confondre par la promptitude de ses coups et la hardiesse de ses mouvements.

Le soir même du combat de Port-Gibson, Bowen, avec sa vaillante petite troupe, avait repassé la branche méridionale du Bayou-Pierre, qui coule à l'est de la ville, laissant au nord un détachement chargé de défendre le pont du chemin de fer et d'empêcher l'ennemi de le tourner par cette voie.

Dès le 2 au matin, Mac Clernand était sur ses traces. A la faveur d'une diversion faite par sa gauche, il établissait un pont flottant sur la branche méridionale du bayou, tandis que la division de Logan, à sa droite, en remontait le cours pour le passer à gué. Crocker, qui appartenait comme ce dernier au corps de Mac Pherson, le suivait de près. Il avait débarqué la veille à Bruinsburg, et, ses soldats mettant, à la hâte, trois jours de vivres dans leurs sacs, avaient marché

toute la nuit, afin de rejoindre leurs camarades.

Bowen s'était arrêté, le 2, aux environs de Grand-Gulf, avec la plus grande partie de ses troupes. Loring, qui arrivait à son secours, se trouvait à Rocky-Springs lorsqu'il apprit sa défaite. Il envoya aussitôt la brigade Tilghmann au gué de Grindstone-Ford, sur la branche septentrionale du Bayou-Pierre, pour en disputer le passage aux fédéraux, qui s'avançaient de ce côté et auraient pu, par une marche forcée, couper à Bowen la seule ligne de retraite qui lui restât, celle du pont de Hankinsons-Ferry sur le Big-Black. Laisant ses troupes près de ce pont, il se rendit lui-même à Grand-Gulf, dont l'évacuation, prescrite par Pemberton avant même le combat de Port-Gibson, fut immédiatement commencée. Du moment que Porter avait bravé ses batteries et que Grant les avait tournées par terre, cette place n'avait plus aucune importance. Les pièces de siège et les magasins furent détruits et toutes les troupes prirent la route de Hankinsons-Ferry. Loring ne pouvait, en effet, avec ses faibles ressources, songer à défendre les passages du Bayou-Pierre. Après avoir résisté de son mieux, Tilghmann avait été forcé, le 3 au matin, d'abandonner Grindstone-Ford à Mac Pherson, dont les troupes formaient la tête des colonnes fédérales ; et,

peu de temps après, celles-ci passaient la rivière sur le pont qui avait été imparfaitement détruit. Toutes les forces confédérées qui se trouvaient au sud du Big-Black se dirigeaient déjà vers le passage de Hankinsons-Ferry. Les fédéraux marchaient aussi rapidement que possible, et plusieurs fois l'arrière-garde ennemie fut obligée de leur tenir tête, malgré sa fatigue et le manque de munitions. Mais Loring, avec le gros de ses troupes, avait une forte avance sur eux, et, lorsqu'ils atteignirent enfin, le 3 au soir, Hankinsons-Ferry, il ne restait plus un seul ennemi au sud du Big-Black. Ils avaient cependant serré de si près l'arrière-garde confédérée que celle-ci n'eut pas le temps de détruire le pont derrière elle.

Pendant cette journée, quelques-uns des marins de Porter avaient occupé les ouvrages déserts de Grand-Gulf, et Grant, arrivant seul avec son escorte, peu d'heures après, prit aussitôt toutes les mesures nécessaires pour établir en ce point sa nouvelle base d'opérations. Il aurait pu encore revenir au projet de campagne contre Port-Hudson, mais la position de Grand-Gulf était trop difficile à approvisionner pour être occupée longtemps par toute une armée : les transports par terre de Millikens à Hard-Times étaient lents et insuffisants, et le ravitaillement par

eau très périlleux ; le 3 au matin, les batteries de Vicksburg avaient coulé les deux navires chargés de vivres que Grant avait si instamment demandés au commissariat. Une lettre de Banks, datée d'Ope-lousas, lui annonçait qu'il ne pourrait être au plus tôt que le 10 mai devant Port-Hudson, et qu'une fois cette place prise, il ne pourrait lui donner que douze mille hommes pour l'aider à assiéger Vicksburg. Enfin la plus grande partie de son armée était déjà sur le Big-Black, et il valait mieux profiter d'un premier succès pour la pousser en avant que de rétrograder pour commencer une nouvelle campagne.

La résolution de Grant fut dès lors prise d'une manière irrévocable. Son plan était fondé sur une conception nouvelle dans la guerre américaine. Sa retraite depuis le Yallabusha jusqu'à Holly-Springs, après la destruction de ses magasins par Van Dorn, lui avait appris que son armée pouvait, pendant un certain temps, se séparer de sa base d'opérations, et, en prenant quelques provisions pour les jours de marche forcée, vivre en grande partie sur les ressources du pays qu'elle traversait. Son esprit judicieux avait parfaitement compris que ce qui n'était pas possible dans la Virginie, contrée appauvrie par la culture du tabac, et avec des armées de cent mille hommes se remuant

lentement, pouvait être entrepris dans l'État du Mississippi, pays riche en bétail, par une armée de trente à quarante mille hommes, qui, plus facile à mouvoir, couvrait, dans le même temps, un espace de terrain plus considérable. Il prit donc Grand-Gulf, non comme base d'opérations, mais simplement comme point de départ, et résolut de se lancer dans le pays ennemi, pour se placer entre Vicksburg, qu'il voulait réduire, et le reste de la Confédération. De la sorte, il obligeait Pemberton, soit à sortir de ses fortifications pour venir combattre en rase campagne, en renonçant à tous les avantages de sa position, soit à se renfermer dans Vicksburg et à s'y laisser investir.

L'entreprise était hardie, car l'État du Mississippi ne ressemble guère à ces pays d'Europe où les ressources de tout genre concentrées dans des villes, des bourgs, où de nombreuses voitures et des routes bien entretenues rendent également faciles les réquisitions et les transports. Grant ne devait rencontrer que de rares villages; il allait être obligé de marcher presque au hasard, de fouiller les forêts pour découvrir les plantations et ramasser les vivres disséminés dans les fermes; pour faire mouvoir cette grande masse qui compose une armée, il n'allait trouver que des chemins à peine tracés. Enfin le nombre des soldats

qu'il pouvait emmener avec lui ne s'élevait pas à plus de quarante-cinq mille hommes, tandis que Pemberton avait près de soixante mille hommes dans son département, sans compter les renforts considérables qui étaient en route pour le rejoindre.

Mais, n'étant obligé de défendre ni un chemin de fer, ni une route, ni un dépôt, il pouvait rassembler toutes ses forces pour porter là où il lui plairait le coup décisif, et il comptait sur le trouble que sa brusque attaque jetterait dans les conseils de l'ennemi pour empêcher la concentration des troupes, qui, comme nous allons le montrer, étaient disséminées sur une vaste étendue de pays. D'ailleurs, contrairement à l'exemple de la plupart des généraux unionistes, il croyait ces forces moindres qu'elles ne l'étaient en réalité : il ne donnait pas, dans ses calculs, à Pemberton plus de trente mille combattants. Les circonstances, les fautes de ses adversaires et le soin qu'il mit à tenir son armée réunie, le servirent également et lui assurèrent le succès.

Nous avons déjà parlé, dans un autre chapitre, du champ clos où allait se jouer le sort de Vicksburg. Nous devons cependant ajouter quelques détails à sa description. Il est borné, à l'est, par le Pearl-River, qui arrose Jackson, capitale du Mississipi ; à l'ouest, par

le Yazoo et le Mississippi, l'un au-dessus et l'autre au-dessous de Vicksburg. Le Big-Black, rivière importante, coule entre le Pearl et le Yazoo, et parallèlement à ces deux fleuves, mais beaucoup plus près du second ; elle incline graduellement à l'ouest pour aller se jeter dans le Mississippi au-dessus de Grand-Gulf. Ce cours d'eau, navigable aux petits vapeurs, et presque toujours encaissé, présente un obstacle important. Il n'est guéable nulle part ; en suivant quelques chemins qui aboutissent à ses rives, on trouve soit un pont de bois, soit un bac. Les principaux de ces passages, en commençant en aval, sont : Hankinsons-Ferry, à seize kilomètres en ligne droite au-dessus de l'embouchure ; Halls-Ferry à vingt-huit ; Baldwins-Ferry à trente-six ; le pont du chemin de fer, appelé Black-River-Bridge, à quarante-neuf ; et celui du village de Bridgeport à cinquante-trois. L'espace compris entre le Big-Black et le Mississippi forme un plateau fortement accidenté et assez élevé ; à l'est du Big-Black, le terrain s'élève en pentes plus douces : aussi est-il sillonné de nombreux ruisseaux, le Big-Sandy, le Five-Miles-Creek, le Fourteen-Miles-Creek et le Baker-Creek, affluent de ce dernier, qui tous, après quelques pluies d'orage, deviennent des torrents impraticables. Un seul chemin de fer par-

court, de l'est à l'ouest, cette contrée, sur une longueur de soixante-quatre kilomètres, et relie presque en ligne droite Vicksburg à Jackson ; de là vient le rôle important que ces deux places jouèrent pendant la guerre. Le pont dit Black-River-Bridge est à dix-huit kilomètres de Vicksburg. On rencontre sur cette ligne quatre stations principales situées à peu près à égale distance les unes des autres : Bovina-Station, la première en allant de l'est à l'ouest, Edwards-Station, au delà du Big-Black, puis Boltons-Station, et enfin Clinton, la plus voisine de Jackson. Le bourg principal de ce district est Raymond, au sud du chemin de fer, à douze kilomètres de Bolton et de Clinton. C'est le chef-lieu du comté et le nœud d'un certain nombre de routes qui rayonnent de là vers Jackson à l'est, New-Auburn et Cayuga à l'ouest-sud-ouest, Utica au sud-ouest, et Bridgeport au nord-ouest.

Comme nous l'avons dit, les forces confédérées étaient très divisées. Pemberton avait commis une première faute, presque irréparable, en restant à Vicksburg, avec une partie considérable de ses troupes, au lieu de suivre, par un mouvement parallèle, la marche de Grant lorsque celui-ci descendit la rive droite du Mississippi, afin de s'opposer à son débarquement. Le 3 mai, Loring, avec sa division et les

trois brigades qui avaient combattu sous Bowen à Port-Gibson, occupait la rive droite du Big-Black, aux environs de Hankinsons-Ferry. Une seule brigade, sous le général Beale, avait été laissée à Port-Hudson, et le reste de la division Gardner était en route pour Jackson. Dans les premiers jours de mai, Gregg atteignait cette dernière ville, où la brigade W. H. Walker tenait garnison, depuis que son envoi dans le Tennessee avait été contremandé. Gardner suivait Gregg à quelque distance avec deux brigades, fortes de cinq mille hommes; enfin la brigade Gist arrivait de l'est aussi rapidement que le permettait l'état du Southern-Railroad, que Grierson venait de couper. Au nord, Grenada et le fort Pemberton étaient occupés par deux brigades. Le reste de l'armée confédérée se trouvait à Vicksburg et aux environs. Sa force totale était de cinquante-neuf mille quatre cent onze hommes. Dans ce nombre, on comptait à peine deux mille cavaliers, commandés par Wirt Adams.

Depuis le moment où il apprit l'issue du combat de Port-Gibson, Pemberton n'eut d'autre pensée que de couvrir Vicksburg. A cet effet, il résolut de ranger son armée le long du Big-Black-River pour en interdire le passage à Grant, comptant sur les détachements auxquels il avait prescrit de se réunir à Jackson,

pour mettre cette dernière ville à l'abri d'un coup de main. Tout en désirant la protéger, il craignait avant tout de compromettre Vicksburg, où se trouvaient, avec un matériel d'artillerie considérable, des dépôts de vivres et d'habillements, précieux pour des armées aussi pauvres que celles de la Confédération. La perte de ces approvisionnements, si on n'avait pu les évacuer à temps, aurait sans doute été très fâcheuse ; quant à la place elle-même, elle n'avait plus, au point de vue stratégique, aucune valeur, depuis que la flotte fédérale en avait heureusement franchi les batteries, et que Grant, traversant impunément le fleuve, s'était emparé de Grand-Gulf. Ces batteries ne méritaient plus qu'on risquât une armée pour les défendre. Mais on en avait exagéré l'importance, on les avait appelées le Gibraltar du Mississipi ; le président Davis avait déclaré publiquement qu'elles braveraient tous les efforts des fédéraux, et, le 7 mai, après le combat de Port-Gibson, il télégraphiait encore au malheureux Pemberton de défendre, à tout prix, les places de Vicksburg et de Port-Hudson. Celui-ci ne pouvait donc les abandonner sans combat. Au lieu d'y laisser de faibles garnisons et de réunir toutes ses forces pour écraser Mac Clernand et Mac Pherson à Hankinsons-Ferry, il donna l'ordre à Gardner de ramener deux

mille hommes à Port-Hudson après avoir envoyé la brigade Maxcey à Jackson, et il échelonna toutes les troupes qu'il crut pouvoir éloigner de Vicksburg sur les différents passages du Big-Black, à Halls-Ferry et à Baldwins-Ferry.

Un coup d'œil jeté sur la carte suffit pour faire voir que le chemin de fer de Vicksburg à Jackson était la ligne sur laquelle Grant devait avant tout chercher à mettre la main; car il avait chance ainsi de séparer de Pemberton toutes les forces qui se réunissaient dans cette dernière ville, tandis que, s'il marchait directement sur Vicksburg, il les attirait à lui et en facilitait la concentration. Pour l'atteindre victorieusement, il fallait qu'il eût toutes ses troupes autour de lui : il valait donc mieux exposer son armée à tous les périls de l'isolement que de l'affaiblir en en échelonnant une partie sur une longue ligne de communication.

Laissant Pemberton garder inutilement les passages du Big-Black, qu'il ne songeait pas à lui disputer, il se mit en marche pour remonter la rive orientale de ce fleuve, prêt à tourner à gauche ou à droite, selon que les troupes de Vicksburg ou celles de Jackson lui offriraient une occasion favorable de combat. Il appuyait sa gauche, formée par Mac Pherson, à Hankinsons-Ferry; Mac Clernand, à droite

et en arrière, s'étendait du Bayou-Pierre au village de Willow-Springs. L'expédition qu'il allait entreprendre exigeait des préparatifs considérables. Des approvisionnements de tout genre, des vivres surtout, furent envoyés, par une route de près de cent kilomètres de longueur, de Millikens-Bend à Hard-Times, transportés, de là, par eau à Grand-Gulf, puis expédiés, à la suite de l'armée, sur quelques voitures qui avaient traversé le fleuve et sur des chariots ramassés dans le pays. La division Mac Arthur, du 17^e corps, demeurée sur la rive droite, était chargée de protéger les convois qui portaient ces approvisionnements, jusqu'à leur embarquement.

Mais les troupes qui se trouvaient sur la rive gauche du Mississippi ne pouvaient suffire à Grant pour cette périlleuse campagne. Il avait, dès son débarquement à Bruinsburg, donné à Sherman l'ordre de venir le joindre avec toutes les forces dont il pouvait disposer. Celui-ci avait quitté, le 1^{er} mai, les environs de Chicasaw-Bayou, et, laissant la division Blair à Millikens-Bend, pour garder les dépôts de l'armée, il avait aussitôt pris la route de Hard-Times avec ses deux autres divisions sous Steele et Tuttle. Il y arriva le 6 mai, traversa le Mississippi aussi rapidement que possible, et rejoignit l'armée, le 8, aux environs de

Hankinsons-Ferry. Hurlbut, qui commandait à Memphis et à Corinth, avait reçu l'ordre d'envoyer par eau la division Lauman à Millikens et à Hard-Times, pour relever celles de Blair et de Mac Arthur et leur permettre de rallier devant l'ennemi leurs deux chefs de corps, Sherman et Mac Pherson.

Grant avait quitté Grand-Gulf, le 3 mai au soir, pour Hankinsons-Ferry, tandis que Porter se dirigeait, avec une partie de sa flotte, vers le Red-River, laissant à l'embouchure du Big-Black, sous les ordres du capitaine Owen, les bâtiments nécessaires pour observer les bouches de cette rivière, dans laquelle les confédérés possédaient quelques petits vapeurs, et pour protéger le transport des troupes et du matériel d'une rive à l'autre. En attendant Sherman, Grant fit tous les préparatifs nécessaires pour la marche qu'il allait entreprendre ; mais, voulant ménager les provisions que ses soldats portaient dans le sac, il résolut de conserver, le plus longtemps possible, ses communications avec Grand-Gulf, et de ne les rompre qu'à la dernière extrémité. Il réunit en ce point de grands dépôts et abrégea la distance qui les séparait des magasins situés au-dessus de Vicksburg. A cet effet, un service de transports fut établi entre Grand-Gulf et l'extrémité d'une nouvelle route, beaucoup

plus courte que celle de Raymond, qui, de Youngs-Point, aboutissait à la rive droite, plus bas que Warrenton. Il se ménageait ainsi des ressources pour le cas où un échec l'obligerait à rebrousser chemin.

Ce fut seulement le 7 mai, lorsqu'il sut Sherman à Hard-Times, que Grant se remit en marche. Pendant ces quelques jours, il avait poussé plusieurs reconnaissances sur la rive droite du Big-Black ; mais nulle part l'ennemi ne s'était trouvé en nombre. En effet, Pemberton, au lieu de mettre ces quatre jours à profit pour l'attaquer, avant qu'il menaçât sérieusement ses communications, tenait ses forces massées près de Vicksburg et sur le chemin de fer de Jackson. Il avait bien compris que Grant se proposait d'atteindre cette ligne si importante pour lui ; mais, toujours obsédé par la crainte de découvrir Vicksburg, il ne se préparait à en défendre que le tronçon compris entre cette ville et le Big-Black. Il avait pris Bovina-Station comme point de concentration de ses troupes, et ne comptait passer le Big-Black que pour aller combattre Grant à Edwards-Station, où il s'était persuadé que ce dernier, longeant toujours la rivière, viendrait le chercher. Grant avait tout intérêt à le confirmer dans cette pensée ; car il avait appris la réunion de troupes qui se faisait à Jackson. Aux

détachements qui s'y étaient rendus par ordre de Pemberton devaient se joindre des régiments venus du Tennessee et de Mobile ; on annonçait déjà que Beauregard prendrait le commandement de ces forces : elles allaient avoir en réalité un chef bien plus redoutable. Grant résolut de disperser ce rassemblement avant l'arrivée des renforts, encore éloignés, qui devaient en faire une armée, et de frapper vers Jackson un coup qui assurât complètement ses derrières et son flanc droit, avant d'attaquer Pemberton du côté de Vicksburg. Pour atteindre ce but, il se proposait de laisser, à gauche, un corps qui remonterait lentement la rive droite du Big-Black, et, tout en évitant d'engager une bataille, ferait des démonstrations destinées à retenir Pemberton entre Bovina et Edwards-Station. En même temps, pendant que le centre de l'armée marcherait directement sur le chemin de fer et le couperait à Clinton, son autre aile, appuyant à droite par Raymond, devait chercher les troupes réunies aux environs de Jackson et, si cela était possible, s'emparer de la capitale du Mississipi, afin de détruire cet important nœud de chemins de fer. Si ces opérations étaient heureusement accomplies, Pemberton se trouvait séparé de tous les renforts qu'il attendait. Les trois corps fédéraux devaient alors revenir vers le Big-Black,

en se tenant aussi rassemblés que possible, attaquer les troupes ennemies demeurées sur la rive droite, et les rejeter dans Vicksburg, avec leur général en chef.

La position prise par celui-ci à Bovina et à Edwards-Station, qui découvrait entièrement Jackson et le reste du chemin de fer, servit merveilleusement ce dessein. Mais il pouvait être entravé ailleurs que sur le champ de bataille : Grant, qui connaissait l'esprit méthodique et routinier du général Halleck, l'ignorance de M. Staunton de tout ce qui tenait à l'art de la guerre, et leur influence sur l'esprit de M. Lincoln, comprit l'accueil que ses plans trouveraient à Washington. Aussi eut-il soin de ne les révéler à son gouvernement que lorsqu'il fut sûr de ne pouvoir pas recevoir leur réponse. Plus heureux que Mac Clellan, il n'avait pas un télégraphe attaché à ses flancs, le bureau le plus voisin de son quartier général étant à Memphis.

Le 8 mai, Mac Clernand, qui avait pris la droite de l'armée, arrivait à Rocky-Springs, sur la route de Grand-Gulf à Jackson. Mac Pherson bordait le Big-Black, et Sherman le relevait avec une de ses divisions à Hankinsons-Ferry, tandis que l'autre suivait la route parcourue par Mac Clernand. Nous avons déjà dit plusieurs fois le peu de confiance que les

talents militaires de ce dernier inspiraient à Grant. Il ne voulut pas lui confier la tâche d'aller attaquer les forces ennemies qui se rassemblaient devant Jackson : aussi le fit-il appuyer à gauche et camper le 9 aux bords du Sandy-Creek, sur la route de Rocky-Springs à Cayuga, pendant que Mac Pherson, tournant brusquement à droite, passait derrière lui et prenait la route d'Ulica. Le 10, celui-ci s'établissait à dix kilomètres au delà de ce bourg, dans la direction de Raymond. Mac Clernand était au bord du Five-Miles-Creek, sur la route de Cayuga à Edwards-Station, et Sherman entre les deux, aux environs du point où le chemin de Cayuga à Auburn traverse ce même ruisseau.

Le moment était venu pour Grant d'abandonner ses communications avec Grand-Gulf : la route sur laquelle ses wagons allaient et venaient pour l'approvisionner était constamment encombrée. Sherman, en la suivant, avait été tellement frappé de ce désordre, qu'il avait écrit à Grant pour le lui signaler comme un danger sérieux ; Grant avait répondu en expliquant à son lieutenant le projet qu'il avait formé de marcher sans maintenir ses communications avec Grand-Gulf, ce qui mettrait un terme à tous ces embarras.

Enfin, le 11 mai, les voitures, au lieu d'être, comme jusqu'alors, renvoyées à vide au dépôt de Grand-Gulf, où elles prenaient des provisions, furent chargées de biscuit, de sel, de café, d'ustensiles de cuisine et réparties entre les différentes brigades ; chaque homme prit, en outre, dans son sac trois rations complètes, qui, avec du soin, pouvaient suffire à cinq jours : on comptait trouver dans le pays assez de viande fraîche pour faire durer ces provisions pendant trois ou quatre semaines. Les plantations devaient fournir le fourrage et le maïs nécessaires aux bêtes de trait. Des parcs de munitions considérables accompagnaient naturellement l'armée. Ce même jour, au moment où Grant écrivait à Halleck qu'il ne pourrait plus lui donner de ses nouvelles, ce dernier recevait la première dépêche qui annonçait le plan de Grant.

L'émoi fut grand à Washington, c'était peu de jours après la défaite de Chancellorsville ; le Président et ses conseillers militaires furent effrayés de la hardiesse de Grant, et Halleck lui envoya aussitôt l'ordre de revenir sur ses pas, afin de reprendre le premier projet de jonction avec Banks. Comme Grant l'avait prévu, cette dépêche ne lui parvint pas à temps pour l'arrêter. Il la reçut seulement après que

la victoire lui eut donné raison. Le dernier courrier qu'il expédia portait une lettre destinée à Banks : ne pouvant, comme celui-ci le lui avait demandé, aller l'aider à réduire Port-Hudson, il lui proposait, à son tour, de venir rejoindre l'armée du Mississippi devant Vicksburg.

Le 11, Grant poussait rapidement sa droite dans la direction de Jackson, tandis que sa gauche s'avanceit avec précaution, de peur de précipiter un engagement avec Pemberton. Il avait appris que celui-ci l'attendait à Edwards-Station, où il se fortifiait : il était important, pour les fédéraux, qu'il y restât jusqu'à ce qu'ils en eussent fini avec les ennemis qu'ils allaient combattre à Jackson. Pour éviter de l'attirer à lui, le général unioniste résolut donc de ne point passer la ligne formée par le Bakers-Creek et le Fourteen-Miles-Creek après leur confluent. Le 12 mai, Mac Clernand devait prendre position sur ce cours d'eau, en appuyant sa gauche au Big-Black, de manière à observer le passage de Baldwins-Ferry pendant que Sherman s'avancerait jusqu'au Fourteen-Miles-Creek, sur la route d'Auburn à Raymond, et que Mac Pherson, faisant une longue marche, atteindrait le soir même ce dernier bourg. La cavalerie, qui était très peu nombreuse, avait

pour mission de couvrir les derrières de l'armée.

La gauche de Mac Clernand avait échangé quelques coups de fusil avec la brigade Tilghmann, postée à Baldwins-Ferry, et la présence d'une grande partie de l'armée fédérale sur le Fourteen-Miles-Creek faisait croire de plus en plus à Pemberton que celle-ci marchait sur Edwards-Station, pour forcer le passage du Big-Black, au pont du chemin de fer.

Aussi écrivit-il à Gregg, qui était arrivé de Port-Hudson à Raymond, que la ville de Jackson n'était pas menacée, et lui prescrivit-il de serrer de près les fédéraux, afin de les prendre en flanc, aussitôt qu'ils attaqueraient Edwards-Station.

Pour obéir, soit à cet ordre, soit à des instructions précédentes, ce général s'était avancé au delà de Raymond, sur la route d'Utica, avec sa brigade et celle de Walker, qui était venue de Jackson au-devant de lui. Sa cavalerie l'éclairait assez loin, et aussitôt qu'elle signala l'ennemi, il s'arrêta sur les bords d'un ruisseau appelé Farndens-Creek, à quatre kilomètres en avant de Raymond. Il avait environ six ou sept mille hommes avec lui¹ et attendit l'attaque des fédéraux dans une excellente position sur la lisière

1. Johnston, dans son rapport, dit qu'il trouva le lendemain ces deux brigades à Jackson, présentant un effectif de six mille hommes.

d'un bois, au sommet d'une pente douce qui descendait jusqu'au ruisseau. Ce cours d'eau, profondément encaissé, présentait un obstacle assez difficile à franchir : l'artillerie de Gregg commandait la route que devaient suivre les fédéraux ; son infanterie se déployait à gauche et occupait des bouquets d'arbres le long du ruisseau. Mac Pherson n'avait avec lui qu'une division, celle de Logan, forte d'environ six mille hommes, l'autre, celle de Crocker, étant restée à une certaine distance en arrière. Il déploie, à gauche et à droite de la route, la brigade Legget, qui marchait en tête. Un combat très vif s'engage aussitôt : les confédérés ont l'avantage de la position et leur artillerie arrête tout court la marche de Legget. Mac Pherson envoie alors une batterie sur son extrême droite afin de prendre d'enfilade la ligne de bataille de l'ennemi. Celui-ci tente, en vain, un mouvement offensif, pour enlever cette batterie que ses canons n'ont pu réduire au silence : il est repoussé. Logan veut profiter de cet avantage et ordonne à la brigade Dennis, qui n'a pas encore pris part à la lutte, de traverser le Farndens-Creek et d'attaquer les positions ennemies. Ces troupes s'avancent résolument ; mais, pendant que le combat est ainsi engagé à droite de la route, la gauche des fédéraux est menacée par une

attaque de flanc de l'autre côté. Dennis est déjà ramené sur le ruisseau, lorsque la 3^e brigade de Logan, sous les ordres de Stevenson, vient à son secours et, par une charge heureuse, détermine la retraite des confédérés. La lutte était terminée quand Crocker arriva sur le champ de bataille, et, à cinq heures du soir, les vainqueurs entraient dans Raymond. Ils avaient perdu 69 tués, 341 blessés et 30 prisonniers: Gregg, qui se retirait en toute hâte sur Jackson, avait vu ses pertes s'élever à 100 tués, 305 blessés et 415 prisonniers; il laissait sur le champ de bataille de Raymond deux pièces de canon démontées.

Le soir de ce même jour, 12 mai, tandis que Mac Pherson campait autour de Raymond, Sherman, qui, avec le centre, avait franchi, près de ses sources, le Fourteen-Miles-Creek; était à Dillon. Mac Clernand, fort près de lui et un peu en arrière à gauche, occupait les abords du pont dit Montgomery-Bridge, sur le même cours d'eau: il avait pour mission de persuader à l'ennemi qu'il se préparait à le passer et à marcher sur Edwards-Station. L'armée de Grant formait ainsi, de Raymond à Montgomery-Bridge, une ligne presque parallèle à celle du chemin de fer, dont elle était éloignée d'environ douze kilomètres. Mais un espace assez considérable séparait l'aile gauche,

composée des corps de Mac Clernand et de Sherman, de la droite formée par celui de Mac Pherson.

La nouvelle du combat de Raymond décida Grant à modifier ses plans. En effet, pour que Gregg eût marché ainsi à la rencontre de Mac Pherson, il fallait qu'il se sentît soutenu : le commandant fédéral venait, d'ailleurs, d'apprendre qu'avec les renforts envoyés de Tullahoma, on attendait à Jackson le général Johnston, dont la présence valait une armée. Il craignit que Mac Pherson ne fût pas de force à enlever seul la capitale du Mississippi, et il résolut de mettre toutes ses forces en marche vers l'est, afin de l'aider. Il comptait bien pouvoir dissimuler ce mouvement à Pemberton et revenir sur lui avant que ce général eût fait une diversion en faveur des troupes réunies à Jackson. Mais il ne fallait pas que cette manœuvre retardât une opération plus urgente encore, l'occupation du chemin de fer, qui seule pouvait séparer d'une manière efficace les deux portions de l'armée ennemie. Mac Pherson eut ordre de marcher sur Jackson, non par la route directe qui passe près des sources minérales dites Mississippi-Springs, mais en allant gagner au nord la station de Clinton et en suivant, depuis ce point, la voie ferrée. Sherman, qui se trouvait à Dillon, fut dirigé à l'est vers

Raymond, où il devait rencontrer les colonnes de Mac Pherson et marcher sur leurs traces. Mac Clernand, par par cette demi-conversion à droite de toute l'armée, se trouvait, pour un moment, faire l'arrière-garde : il lui était prescrit de suivre à son tour Sherman, par Dillon, jusqu'à Raymond, avec trois divisions ; la quatrième était détachée sur Auburn, pour y rallier celle de Blair, du corps de Sherman, qui arrivait de Grand-Gulf à marches forcées et amenait avec elle un convoi considérable.

Le 13 au matin, on vit donc toute l'armée fédérale tourner le dos à Pemberton, devant lequel elle n'avait laissé que des partis de cavalerie, et se diriger vers l'est, sur une seule et longue colonne. Mais bientôt elle adopta un ordre de marche qui devait lui permettre de se concentrer et de se former en bataille plus rapidement. Sherman étant arrivé à Raymond avant que les dernières troupes de Mac Pherson en fussent sorties, Grant lui fit prendre la route directe de Jackson par Mississippi-Springs. Pendant ce temps, Mac Clernand, déployant une division en vue des avant-postes ennemis, se replia tranquillement à la faveur de cette démonstration. Le 13, à deux heures après midi, Mac Pherson atteignait le chemin de fer à Clinton, détruisait la voie et coupait le télégraphe ;

les dépêches qu'il intercepta prouvaient que Pemberton attendait toujours les fédéraux à Edwards-Station. Il prit la direction de Jackson et arrêta bientôt ses troupes pour la nuit. Cette interruption de la voie ferrée fut pour les confédérés un coup irréparable ; et la perte du télégraphe jeta dans leurs mouvements un trouble extrême : les dépêches entre Jackson et Vicksburg étant portées à cheval, au lieu de parvenir en une heure, n'arrivèrent plus qu'au bout d'un ou de deux jours. Ce même soir du 13, Sherman avait dépassé Mississipi-Springs ; Mac Clernand avait deux divisions à Raymond et une entre les deux routes suivies par Mac Pherson et par Sherman. L'armée était donc réunie et toutes ses divisions, sauf celles de Smith et de Blair, qui n'avaient pas dépassé New-Auburn, étaient assez près les unes des autres pour pouvoir facilement se soutenir en cas d'attaque.

Ce mouvement n'avait pas été fait un instant trop tôt, car, depuis le 13 au matin, Grant avait devant lui un dangereux adversaire. Johnston était arrivé à Jackson. Ce chef illustre, qui avait fait ses preuves au Bull-Run et dans la péninsule de Virginie, n'avait pas exercé de commandement en campagne depuis la grave blessure qu'il avait reçue l'année précédente

sur le champ de bataille de Fair-Oaks. A la fin de 1862, comme nous l'avons dit, il avait été investi d'une autorité suprême, mais purement nominale, sur toutes les armées de l'Ouest. On accusait M. Davis de ne pas aimer ce général, si justement populaire, et l'opinion publique lui avait imposé ce choix qui réduisait au rang de subordonnés Braxton Bragg et Pemberton, considérés comme les favoris du Président. Johnston, après avoir commandé, pendant quelques jours, par intérim, l'armée de Bragg, en février, et inspecté, peu après, la place de Vicksburg, s'était établi à Chattanooga. Il n'avait pas tardé à y tomber gravement malade, et il n'était pas encore rétabli lorsque la nouvelle du combat de Port-Gibson lui parvint. Il comprit aussitôt le danger que courait Pemberton, et, jugeant la situation à un point de vue plus large et plus juste que celui-ci, il lui télégraphiait : « Unissez toutes vos forces pour battre Grant. Le succès vous rendra ce que vous aurez abandonné pour l'obtenir. » Si Pemberton avait suivi cet avis, l'issue de la campagne aurait pu être bien différente. Johnston reçut, en même temps, l'ordre tardif de M. Davis d'aller en personne diriger la campagne contre Grant; mais, encore malade, il ne put atteindre Jackson que le 13 mai, trop tard pour rejoindre Pemberton.

Il trouva dans cette ville Gregg et Walker, arrivés dans la nuit de Raymond, avec six mille hommes. Ces troupes, fatiguées par un rude combat très honorablement soutenu, se trouvaient seules en ce moment à portée de défendre l'importante position de Jackson. Mais la brigade Maxey devait y arriver le lendemain de Port-Hudson, celle de Gist, qui venait de l'est, envoyée par Beauregard, n'était plus aussi qu'à un jour de marche. Leur arrivée devait donner onze mille hommes à Johnston, pour occuper les ouvrages qui entouraient Jackson ; d'autres renforts étaient prochainement attendus. Un ordre du Président avait détaché de l'armée de Bragg les brigades d'infanterie Ector et Mac Nair et rendu à Pemberton la division de cavalerie de Jackson que Van Dorn avait récemment emmenée avec lui. Toutes ces forces avaient été dirigées sur la capitale du Mississippi. Si Grant lui en laissait le temps, Johnston pouvait donc mettre rapidement cette ville en état de résister à toute attaque. Il apprit en arrivant que Pemberton attendait l'ennemi à Edwards-Station avec la plus grande partie de ses troupes et, un moment avant l'interruption du télégraphe, il reçut une dernière dépêche de ce général, en date de la veille, annonçant que Grant se trouvait devant lui et se préparait à forcer le passage du

Bakers-Creek avec presque toute son armée. Les nouvelles reçues de Clinton lui annonçaient en même temps l'occupation de ce point par un corps fédéral, fort de quatre divisions, disait-on, et qu'il croyait être celui de Sherman, tandis qu'en réalité c'étaient deux divisions seulement de celui de Mac Pherson. Il comprit aussitôt que Pemberton, en s'obstinant à lier le sort de ses soldats à celui de Vicksburg, allait être définitivement coupé et rejeté dans cette place. Dût-on même la sacrifier, il importait avant tout de sauver ces trente mille combattants, dont rien ne pourrait remplacer la perte pour la cause confédérée. Il fallait donc commencer par réunir les deux portions de l'armée entre lesquelles Grant venait de se placer.

Pemberton annonçant que presque toutes les forces ennemies étaient devant lui sur le Fourteen-Miles-Creek et sur le Bakers-Creek, près de Dillon, c'est-à-dire au sud d'Edwards-Station, Johnston devait croire que le corps qui occupait Clinton était détaché à une assez grande distance du reste des troupes fédérales. En conséquence, il prescrivit, le 13, à Pemberton d'abandonner Edwards-Station avec toutes ses forces et de marcher à l'est, pour attaquer ce corps près de Clinton, pendant que lui-même sortirait de Jackson et viendrait le rejoindre aux environs de ce bourg. Pember-

ton, laissant le soin de défendre Vicksburg aux deux divisions qui y tenaient garnison, aurait, par cette marche hardie, amené à Clinton trente ou trente-cinq mille hommes. Johnston, il est vrai, avait été trompé sur la position de l'armée fédérale, et son lieutenant l'aurait trouvée réunie, au lieu de surprendre, comme il l'espérait, trois ou quatre divisions isolées; mais, si même cette attaque avait été repoussée, la manœuvre prescrite à Pemberton aurait, comme on va le voir, prévenu les désastres que préparait son obstination à couvrir Vicksburg.

Pendant que celui-ci restait immobile à Edwards-Station, sans même s'apercevoir que l'ennemi était parti et que Johnston n'avait pas autour de lui les forces nécessaires pour prendre une initiative conforme à son caractère, les colonnes fédérales s'avançaient sur Jackson, par les routes convergentes de Clinton et de Raymond. Grant avait, le 13 au soir, ordonné à Mac Pherson et à Sherman d'attaquer Jackson, à la même heure, par ces deux routes, tandis que Mac Clernand devait rester en arrière pour tenir tête à Pemberton, si celui-ci passait le Bakers-Creek.

La matinée du 14 était pluvieuse, la marche, commencée dès quatre heures, fut très pénible, et, lorsque, vers neuf heures et demie, la tête de colonne de

Mac Pherson, formée par la division Crocker, arriva en vue des positions que Johnston occupait en dehors de la ville, l'orage était si violent, qu'il fallut suspendre l'attaque, de peur de mouiller les cartouches, dont les fédéraux devaient être avarés. Sherman, suivant la route de Raymond, s'était déployé à droite, aux approches de Jackson. Il laissait ainsi un espace de près de quatre kilomètres entre sa gauche et la droite de Mac Pherson ; mais l'ennemi était trop faible pour profiter de la division des assaillants et Grant tenait à fermer à Johnston toute retraite vers le sud : précaution inutile d'ailleurs, car le général confédéré avait pris ses mesures pour se replier vers le nord. Mac Clernand occupait Clinton avec une division, Mississippi-Springs avec une autre, Raymond avec la troisième ; la dernière était restée à New-Auburn, où Blair, parti le 12 de Grand-Gulf, l'avait rejointe ; enfin Mac Arthur, qui commandait la 3^e division du corps de Mac Pherson, avait amené une de ses brigades, sous Ransom, et marchait vers Utica. Ces renforts portaient à vingt-quatre brigades, ou environ quarante-huit mille hommes, les forces actives de Grant. Elles étaient ainsi réparties : Mac Clernand avait huit brigades, partagées en quatre divisions ; Sherman, neuf brigades, formant trois

divisions et Mac Pherson, sept brigades dont six composaient deux divisions, la dernière étant détachée.

Johnston n'avait reçu, pendant la nuit, d'autres renforts que quelques régiments venus de Géorgie. Lorsqu'il sut que les fédéraux arrivaient en masse, par deux routes, il comprit qu'il ne pouvait plus défendre la ville de Jackson, et il se prépara aussitôt à l'évacuer. C'était une opération délicate, mais il réussit, en cette occasion, à tromper Grant aussi complètement que Mac Clellan, l'année précédente, à Yorktown. Pendant que le matériel de guerre, le trésor et les archives de l'État étaient dirigés vers le nord sur Canton, par le chemin de fer dit Mississippi-Central-Railroad, il plaçait presque toutes ses forces dans une position avantageuse sur la route que suivait Mac Pherson, pour arrêter aussi longtemps que possible ce général, dont les progrès auraient interrompu l'évacuation. Un rideau de tirailleurs et quelques pièces dont il avait fait le sacrifice restèrent seuls dans les ouvrages voisins de la route de Raymond, afin de retarder la marche de Sherman.

Ce dernier attendait, pour attaquer ces ouvrages, le signal que devait lui donner le canon de Mac Pherson. Enfin, vers onze heures, la pluie ayant cessé, celui-ci commença le feu. Les confédérés occupaient une

colline en demi-cercle que gravissait la route suivie par leurs adversaires. A droite, des bois ; au centre et à gauche, une clairière ondulée que commandait leur artillerie ; une batterie enfilait la route. Mac Pherson avait mis la division Crocker en avant. Logan était prêt à la soutenir avec deux de ses brigades. La troisième, celle de Stevenson, formait l'extrême gauche, masquée par un bois, et devait déborder la droite des confédérés pour gagner une route qui pénètre dans Jackson par le nord-ouest et qui l'aurait amené sur leurs derrières. Un ravin, rempli de fourrés, séparait les combattants. C'est là que la lutte s'engage d'abord. Les tirailleurs fédéraux en sont chassés. Crocker, faisant alors avancer toute sa ligne, s'en empare, non sans avoir éprouvé des pertes sérieuses, et déloge les confédérés de la position qu'ils occupent. Mais ceux-ci se retirent dans leurs ouvrages, situés à deux kilomètres en arrière. Mac Pherson les suit, et, n'osant pas les attaquer de front, les canonne de loin pour attendre l'effet du mouvement entrepris par Stevenson. Il est deux heures. Pendant ce temps, Sherman, à droite, a repoussé les tirailleurs confédérés, passé un ruisseau, qui n'a pas été sérieusement disputé, et il arrive devant des ouvrages occupés par une nombreuse artillerie, qui ouvre sur lui un feu vif et précis.

Grant, qui est avec lui, se laisse amuser, pendant plus de deux heures, par le faible détachement que Johnston lui oppose. Il a envoyé un régiment à sa droite, qui doit pousser jusqu'au Pearl-River et chercher à tourner les positions ennemies : le temps se passe sans qu'il en reçoive aucune nouvelle ; il se porte enfin lui-même de ce côté et rejoint ce régiment, qui, ne trouvant personne devant lui, allait entrer dans Jackson. La ville était abandonnée : Johnston l'avait évacuée avec toute ses troupes. Cent cinquante artilleurs étaient seuls restés, se sacrifiant bravement pour sauver leurs camarades et continuaient à tirer sur Sherman.

Il suffit alors à celui-ci de s'avancer pour les prendre avec les dix pièces qu'ils servaient. Au même moment, les ouvrages qui avaient arrêté Mac Pherson étaient abandonnés. On y trouva sept canons. Stevenson, qui, en exécutant son mouvement avec trop de lenteur, avait favorisé la retraite de l'ennemi, chercha inutilement à lui couper la route de Canton. Il était trop tard, et les derniers soldats confédérés l'avaient devancé sur cette route. Au prix de cinq cents hommes hors de combat, de deux cents prisonniers et de dix-sept canons abandonnés à l'ennemi, Johnston avait sauvé son armée et presque tout son matériel. Néan-

moins les avantages obtenus par Grant étaient considérables. La jonction des chemins de fer et les approvisionnements qui se trouvaient à Jackson étaient détruits, et l'armée qui se réunissait pour secourir Pemberton avait perdu son point de concentration. Les fédéraux comptaient 41 tués et 249 blessés.

Le 14, à trois heures, le drapeau fédéral était arboré sur le capitol de Jackson. Les troupes, fatiguées par de longues marches, et réduites depuis deux jours à des rations insuffisantes, trouvèrent des vivres dans cette ville ; mais quelques soldats cherchèrent à se dédommager trop complètement de leurs privations passées : ils découvrirent un magasin de rhum où ils s'enivrèrent et se livrèrent ensuite à des scènes de pillage qui furent difficilement réprimées. L'église catholique fut incendiée et la vengeance particulière de quelques anciens prisonniers fédéraux mit le feu à un hôtel où ils avaient été maltraités l'année précédente. D'autre part, tous les magasins confédérés, les dépôts de coton, une grande filature, dont les machines auraient pu être employées dans des fabriques militaires, furent également brûlés par les soins de Sherman, enfin et surtout les chemins de fer qui se dirigent de Jackson vers les quatre

points cardinaux furent méthodiquement détruits jusqu'à une grande distance de la ville.

Johnston campait, le 14 au soir, à dix kilomètres de Jackson, sur la route de Canton, avec les troupes qui avaient combattu le matin. En marchant vers le nord, son but avait été de conserver un moyen de réunir ses forces à celles de Pemberton. Mais il laissait au sud la brigade Maxey, et à l'est celle de Gist, qui n'étaient pas arrivées à temps pour le suivre. Il leur donna l'ordre de s'établir toutes deux entre Meridian et Jackson et de venir le rejoindre lorsqu'elles auraient rallié les renforts envoyés de l'est, qui porteraient leurs forces à treize mille hommes ; en attendant, elles protégeraient le centre de l'État contre les incursions des fédéraux. Enfin il envoya à Pemberton une nouvelle dépêche, qui ne devait pas lui parvenir à temps, dans laquelle il lui recommandait de ne reculer devant aucun sacrifice pour assurer la réunion de leurs forces. Mais, étonné d'avoir vu paraître plus de la moitié de l'armée fédérale devant Jackson au moment même où Pemberton lui annonçait que cette armée était en face de lui près du Bakers-Creek, il recommandait à son lieutenant de menacer les communications de Grant avec le Mississippi, espérant ainsi renouveler le coup qui avait si bien réussi

à Holly-Springs. En effet, ni lui ni son lieutenant n'avaient encore compris que Grant, pour manœuvrer entre eux deux, avait rompu toutes ses communications et n'était plus retenu par la chaîne pesante dont aucune armée fédérale n'avait jusqu'alors osé s'affranchir.

Nous avons laissé le 13 Pemberton sur les bords du Bakers-Creek. Il avait placé Loring entre ce ruisseau et Baldwins-Ferry : Bowen, qui avait sous ses ordres une forte division, et Stevenson, qui en commandait une autre, étaient aux environs d'Edwards-Station : la brigade Vaughn occupait le Big-Black-River-Bridge ; les divisions Smith et Forney tenaient garnison à Vicksburg, Haines-Bluff et Warrenton. Pemberton évaluait ces deux dernières à sept mille cinq cents hommes et la partie mobile qui composait le reste de son armée à dix-neuf mille combattants. Nous prouverons plus loin qu'on doit ajouter un tiers à ces chiffres et que les dix brigades qu'il pouvait mettre en mouvement, en laissant Vaughn au Big-Black-River-Bridge, doivent être estimées à vingt-cinq mille hommes. Il reçut le 14 la première dépêche de Johnston près de Bovina, où était son quartier général. L'ordre qu'elle contenait bouleversait tous ses plans : cependant il annonça à son chef qu'il allait

l'exécuter, et il se rendit à Edwards-Station. Mais, arrivé là, il ne put se résigner à livrer ainsi la route de Vicksburg. Au lieu de mettre son armée en marche, il réunit un conseil de guerre. La majorité fut d'avis d'obéir immédiatement aux ordres de Johnston ; la minorité se prononça pour un mouvement vers le sud ; Pemberton opina pour qu'on restât immobile, et, se voyant seul de son avis, il crut tout concilier en adoptant celui de la minorité. Il résolut donc, au lieu d'appuyer à gauche pour se rapprocher de Johnston, de prendre à droite, de manière à ne pas découvrir Vicksburg, et de marcher sur Dillon, où il avait enfin appris que s'était repliée l'arrière-garde de Grant. Le mouvement était exactement l'opposé de celui qui lui était prescrit et devait achever de mettre l'armée ennemie entre la sienne et celle de Johnston, rendant ainsi de plus en plus impossible la réunion que ce dernier recommandait avant tout. En annonçant sa résolution à son chef, il lui donnait rendez-vous à Raymond, comme si toute l'armée ennemie n'avait pas été sur son chemin. Le 14, il réglait son ordre de marche : la cavalerie de Wirt Adams devait éclairer la route, Loring formait la tête de la colonne, Bowen le centre, Stevenson l'arrière-garde. Mais il perdit encore un temps précieux et ses

troupes ne se mirent en marche pour Dillon que le 15 dans l'après-midi. En arrivant au point où le chemin de Raymond traverse le Bakers-Creek on trouva le pont emporté et le gué impraticable, la pluie de la veille ayant grossi les moindres cours d'eau. Il fallut revenir en arrière pour chercher un passage et remonter le Bakers-Creek jusqu'au pont de la route d'Edwards-Station à Clinton. La fortune ramenait donc encore une fois, quoique bien tard, le général confédéré sur cette route de Clinton où son chef l'appelait. Mais il ne profita pas de cette dernière chance : après avoir passé le pont, il prit la première traverse à droite pour rentrer dans le chemin de Raymond. Dans ces marches et contremarches, beaucoup de temps avait été perdu et peu de terrain gagné. Il était plus de minuit lorsque les troupes prirent leurs bivacs, les unes sur la route de Raymond, les autres sur la traverse : l'armée n'était pas à plus de huit kilomètres en avant d'Edwards-Station. Voulant lui accorder quelque repos, et craignant déjà de s'être trop aventuré, Pemberton ne donna pas d'ordres de marche pour le lendemain. Il ne put rien apprendre des mouvements de Grant.

Celui-ci cependant n'avait pas perdu sa journée et campait, ce soir-là, bien près de lui. Johnston

avait adressé à Pemberton sa dépêche du 14 en trois expéditions. L'un de ses messagers était un espion qui la porta, le soir même, au quartier général unioniste. Grant, ne doutant pas que les ordres de Johnston ne fussent être exécutés, prit immédiatement toutes ses mesures pour aller au-devant de Pemberton. Il ne pouvait prévoir à quelle distance d'Edwards-Station il le trouverait ; si celui-ci avait fait diligence, la rencontre devait avoir lieu dans la journée du 15 ; mais, même dans ce cas, il pouvait prévenir encore la réunion de ses deux adversaires, qui l'aurait placé dans une position difficile entre leurs forces combinées au nord et les ouvrages de Vicksburg à l'ouest. La station de Bolton étant le point vers lequel il était probable qu'ils se dirigeraient l'un et l'autre, il résolut de les y devancer et prescrivit à Mac Clernand, qui se trouvait maintenant en tête, de mettre en marche vers ce point ses quatre divisions, qui étaient échelonnées ainsi : Carr à Mississippi-Springs, Hovey en avant de Clinton, Osterhaus à Raymond et Smith à New-Auburn. La division Blair, qui se trouvait près de cette dernière, reçut l'ordre de suivre son mouvement, tandis que Mac Pherson reprendrait au point du jour la route de Clinton et, si cela se pouvait, irait jusqu'à Bolton, situé à trente-deux kilomètres de Jackson. Les

troupes devaient, autant que possible, suivre des chemins parallèles, afin de ne pas trop allonger les colonnes. Sherman, qui se trouvait ainsi former l'arrière-garde, restait, pour le moment, à Jackson, où il achevait la destruction des chemins de fer et couvrait l'armée dans son changement de front.

Le 15, à neuf heures du matin, la cavalerie d'Osterhaus, qui avait la route la plus courte à parcourir, occupait Bolton. Le soir même, malgré les difficultés et les encombrements causés par des voies étroites et détrempées, cinq divisions campaient aux environs de cette station : les deux du corps de Mac Pherson à peu de distance en arrière, Hovey à la station même, Osterhaus et Carr à sa gauche, sur le chemin de Raymond. Un peu plus loin à gauche, mais à leur portée, Smith bivaquait au nord du bourg de Raymond, que Blair venait d'occuper. Grant tenait donc ses sept divisions sur un front peu étendu. C'est quelques heures après, comme nous l'avons dit, que Pemberton arrêtait, sur la route d'Edwards-Station à Raymond, ses soldats fatigués par une inutile contre-marche. Il comptait se diriger sur ce point le lendemain 16 dans la journée. Grant, de son côté, avait donné à Mac Clernand l'ordre de s'avancer au petit jour vers Edwards-Station, sans toutefois engager

précipitamment la bataille, car il croyait son adversaire plus au nord et en marche vers Bolton. Mais, dans la nuit, les deux généraux opposés reçurent chacun des nouvelles qui modifièrent leurs plans respectifs. Les hommes du Nord, toujours industriels, avaient, de tout temps, pourvu d'ingénieurs les chemins de fer du Sud. Deux de ces employés arrivèrent le 16, à cinq heures du matin, au quartier général des fédéraux à Bolton. Ils venaient d'Edwards-Station, où ils avaient laissé l'armée ennemie, réunie et se préparant à marcher en avant. Grant envoya aussitôt à Sherman, qui avait employé la journée du 15 à achever la destruction des dépôts et des chemins de fer à Jackson, l'ordre de se mettre en route pour Bolton avec ses deux divisions. Cet ordre fut exécuté sans retard : la division Steele partit le 16, de bonne heure ; Sherman, avec celle de Tuttle, la suivit vers midi. Trois chemins, à peu près parallèles, s'embranchent sur la route de Raymond à Bolton et se dirigent à l'est vers Edwards-Station. Celui du sud n'est autre que la route de ce dernier point à Raymond ; celui du milieu conduit directement au pont sur le Bakers-Creek que Pemberton avait passé la veille ; celui du nord relie Clinton à Edwards-Station. Après avoir longé quelque temps le cours du Bakers-Creek, ce dernier tourne

brusquement au sud pour éviter une forte colline, appelée Champion-Hill : il vient ainsi rejoindre le second au carrefour où s'embranche la traverse que Pemberton avait prise pour regagner la route de Raymond, après le détour qu'il avait été obligé de faire, et sur laquelle bivaquaient les divisions de Bowen et de Stevenson. Hovey reçut l'ordre de prendre la route du nord, suivi par le corps de Mac Pherson, Osterhaus et Carr celle du milieu, en face de laquelle ils se trouvaient, Smith et Blair celle du sud. Le 16, au matin, toute l'armée était en marche ; Grant accompagnait Hovey.

A l'heure même où le général unioniste donnait ces ordres, Pemberton recevait une nouvelle dépêche de Johnston, datée du 15 au matin, en réponse à celle par laquelle il lui avait annoncé son mouvement sur Dillon. Le général en chef désapprouvait absolument ce mouvement et lui prescrivait de se diriger sur Clinton pour tâcher de réunir leurs forces divisées. Pemberton, cette fois, se mit en devoir de lui obéir. Il jugea, avec raison, que la route la plus sûre était, non celle qui passe au sud du chemin de fer et le touche à Bolton, mais la route, dite de Brownsville, qui contourne la rive droite du Bakers-Creek et longe la voie ferrée à une certaine distance au nord. Il

avait, en la suivant, plus de chance d'éviter la rencontre des fédéraux, pendant la marche de flanc qui devait le mener jusqu'aux environs de Clinton. Il fallait pour cela repasser le Bakers-Creek. Toute son armée reçut l'ordre de faire face en arrière, comme celle de Grant avait fait la veille, et de reprendre la route qu'elle venait de parcourir. De la sorte, Stevenson ouvrait la marche, Bowen restait au centre, Loring le suivait : la cavalerie d'Adams avait pour mission de couvrir ce mouvement de retraite.

Mais à peine était-il commencé, qu'à sept heures du matin, Adams fut attaqué par les tirailleurs de la division Smith, qui avait quitté Raymond avant le jour. La première rencontre eut lieu en un point situé à six kilomètres d'Edwards-Station. Smith, ayant bientôt atteint ce point, ouvrit sur l'arrière-garde ennemie le feu de son artillerie. Pendant ce temps, le reste de l'armée confédérée continuait à suivre la traverse : elle s'avancait lentement, éclairant son flanc droit, tandis que tous les équipages avaient pris les devants et se dirigeaient sur le pont du Bakers-Creek.

Sa marche ne tarde pas à être interrompue. En effet, au bruit du canon sur sa gauche, Osterhaus, qui suit la route du milieu, a hâté le pas, et il rejoint la colonne ennemie près du carrefour où la

traverse se rattache à cette route. Un vif combat s'engage aussitôt. Pemberton n'a plus le choix, il ne peut continuer sa retraite sans courir le risque d'être coupé en deux : il faut livrer bataille. Heureusement pour lui, le terrain sur lequel il vient d'être surpris offre d'excellentes positions défensives. Stevenson, en arrivant au carrefour, au lieu de tourner à gauche pour gagner le pont du Bakers-Creek, continue tout droit sur la route qui longe le versant oriental de Champion-Hill, et qui, taillée en échancrure, présentera aux assaillants un obstacle redoutable. Ce versant de la colline est couvert de bois et sillonné par de profonds ravins : du côté du nord, au contraire, les pentes qui descendent vers le Bakers-Creek offrent des espaces ouverts et cultivés. Enfin le sommet de Champion-Hill, qui domine la plaine d'environ vingt-quatre mètres, est dépouillé d'arbres et présente une situation favorable pour placer de l'artillerie. Stevenson s'établit sur cette colline; Bowen occupe le carrefour au pied du versant méridional; Loring se déploie à droite sur la traverse et jusqu'à la route de Raymond. Ainsi une forte position couvre la gauche des confédérés et un chemin parallèle à leur front en relie toutes les parties sur une longueur de sept kilomètres. Les fédéraux, au contraire, s'avancent par trois routes qui, près de

la ligne ennemie, traversent une forêt impénétrable même à un simple cavalier. En débouchant de ces étroits défilés, les colonnes de Grant vont se trouver dans des clairières commandées de toutes parts par les positions ennemies. Pemberton a au moins vingt-deux ou vingt-trois mille hommes en ligne, et les avantages du terrain qu'il occupe compensent largement son infériorité numérique. En effet, Grant n'en aura une trentaine de mille autour de lui que lorsque Crocker, du corps de Mac Pherson, qui ferme la marche sur la route de Bolton, sera arrivé sur le champ de bataille.

Hovey, qui le précède, n'a pas tardé à rencontrer les avant-postes de Stevenson au nord-ouest de Champion-Hill, et un peu avant d'atteindre le coude que la route fait vers le sud. Il s'est arrêté, et ses voitures, encombrant la route derrière lui, retardent, pendant quelque temps, l'arrivée du corps de Mac Pherson. Grant, averti par ce dernier que la bataille est imminente, prend aussitôt ses dispositions pour attaquer l'ennemi. Mac Clernand, qui se trouve sur la route centrale avec Osterhaus et Carr, reçoit l'ordre de pousser en avant et de combiner son mouvement avec celui de la colonne de gauche qui suit la route de Raymond. Grant aurait voulu attendre que Mac

Clernand fût sérieusement engagé, pour commencer le combat sur la droite; mais, comme nous l'avons dit, les communications ne sont pas faciles entre les divers corps fédéraux, et Mac Clernand, embarrassé par les obstacles qu'il rencontre, ne se presse pas d'exécuter les ordres de son chef. A onze heures, son canon ne s'est pas encore fait entendre, lorsque la fusillade entre Hovey et Stevenson, qui sont fort près l'un de l'autre, dégénère en un véritable combat. Grant, qui s'attend, à chaque instant, à voir ses deux autres colonnes entrer en ligne, ne veut pas différer davantage le signal de l'attaque.

Hovey forme ses deux brigades en ligne à gauche de la route et faisant face au versant oriental de Champion-Hill. Logan, qui le soutient, se déploie à sa droite au delà du coude de la route, sur les pentes découvertes qui descendent vers le Bakers-Creek, et fait face au sud de manière que sa ligne forme un angle droit avec celle de Hovey. Deux batteries, placées à son extrême droite, ouvrent un feu d'enfilade sur la division Stevenson, que Hovey attaque de front. Celui-ci gravit les pentes qui s'élèvent devant lui et parcourt près de six cents mètres en délogeant l'ennemi de toutes les positions qu'il veut défendre; onze canons et trois cents prisonniers tombent entre ses mains. Mais ses soldats

fatigués rencontrent, à mi-côte, la coupure de la route, devant laquelle ils sont exposés sans abri à un feu plongeant et meurtrier. Ils ne peuvent la dépasser et se trouvent dans une position critique. Grant envoie, pour les soutenir, la brigade Sanborn, de la division Crocker, qui vient d'arriver : elle rétablit le combat sans pouvoir toutefois dépasser la tranchée, pendant que Logan menace le flanc gauche de Stevenson..

Ce dernier est obligé de placer en potence, de ce côté, la brigade Barton : pressé de toutes parts, et n'ayant plus que les deux brigades Cumming et Lee pour défendre une position très-belle, sans doute, mais trop étendue pour ses forces, il réclame instamment des secours. Pour le dégager, Pemberton ordonne à Bowen et à Loring d'attaquer vigoureusement le centre fédéral. Mais cet ordre n'est pas exécuté, et Loring reste en face de Mac Clernand, aussi immobile que lui. Malgré les injonctions des deux généraux en chef, le combat demeure donc restreint aux pentes de Champion-Hill. La gauche fédérale et la droite confédérée s'observent inutilement, car Bowen ne doit attaquer que lorsque Loring lui en aura donné le signal. Mais la route qui parcourt le front de la ligne confédérée donne à Pemberton un grand avantage : pendant que les colonnes fédérales,

resserrées dans les bois, ne peuvent se soutenir mutuellement, il détache de la division Bowen les brigades Cockerell et Green et les lance sur Hovey et Sanborn. Les fédéraux sont rejetés en bas de la colline et perdent à la fois le terrain et les canons qu'ils venaient de conquérir avec tant de peine.

L'extrême gauche des confédérés n'obtient pas le même succès : une charge faite contre les deux batteries de Mac Pherson est repoussée avec de grandes pertes, et Logan s'avance toujours, menaçant de plus en plus de les tourner de ce côté.

Il est midi et demi : c'est en vain que Grant prête l'oreille, espérant entendre le canon de Mac Clernand, qui, depuis longtemps déjà, devrait être en ligne avec ses quinze mille hommes. Hovey est complètement repoussé et le mouvement de Logan a laissé entre leurs deux divisions un espace ouvert dans lequel l'ennemi pourrait se jeter. Heureusement les deux dernières brigades de Crocker arrivent en cet instant. Grant leur prescrit aussitôt de combler cet intervalle. Boomer commence l'attaque, Holmes le suit; et la division Hovey, encouragée par ce renfort, reprend l'offensive. Elle s'empare de nouveau de cinq canons et, pendant trois quarts d'heure, la lutte se soutient sur les pentes de Champion-Hill. Pemberton, de son

côté, ordonne inutilement à Loring de venir au secours de l'aile gauche avec toutes ses forces, en ne laissant pour arrêter Mac Clernand que la brigade Tilghmann. Cette manœuvre, que la route reliant toutes les positions confédérées rendait facile à exécuter, aurait peut-être permis à l'armée de Pemberton de se retirer en bon ordre et d'échapper au désastre qui l'attendait. Mais Loring, qui voyait parfaitement le corps de Mac Clernand immobile devant son front, tenait avant tout à le neutraliser en le maintenant dans cette position par une menace constante : il ne crut pas pouvoir dégarnir son front et ne bougea pas.

Cependant Logan profite du succès de Hovey pour s'étendre de plus en plus à droite, et la brigade Smith enveloppe entièrement cette position par l'ouest : il arrive ainsi jusque sur le prolongement de la route centrale qui, du carrefour, conduit au pont où Pemberton avait la veille traversé le Bakers-Creek. L'aile gauche de l'armée confédérée se trouve absolument tournée et les fédéraux sont maîtres de sa ligne de retraite. Il est vrai qu'une seule brigade unioniste s'est aventurée aussi loin et peut être écrasée si elle n'est pas soutenue à temps. Mais sa présence a jeté un grand trouble parmi les soldats de Stevenson, qui se voient ainsi pris

par derrière; ils se débandent et fuient en masse devant Logan. Il est quatre heures. Les efforts personnels de Pemberton parviennent cependant à rallier une partie des fuyards. Bowen, sur l'autre versant de Champion-Hill, soutient énergiquement le combat avec ses trois brigades. Loring, qui se préparait, mais trop tard, à faire un mouvement offensif, obéit enfin aux appels de plus en plus pressants de son chef, et lui envoie à gauche la brigade Buford. Celle-ci arrive au secours de Stevenson et rétablit un moment le combat. Grant, qui est resté près de Hovey, ne voyant pas paraître Mac Clernand, ignorant la position décisive que Logan vient d'occuper, rappelle ce dernier, qu'il trouve trop exposé. Logan, obéissant à regret, ramène ses troupes un peu en arrière, et les arrête bientôt pour attendre de nouveaux ordres. Il demande à son chef de l'appuyer par un dernier effort qui assurera la défaite et peut-être l'entière destruction de l'armée ennemie. Sur cet avis, Grant lui prescrit de reprendre son mouvement de flanc, pendant que Hovey et Crocker attaqueront de front et par la gauche les positions qu'ils ont déjà plusieurs fois perdues et regagnées.

L'ennemi les a prévenus par une promptre retraite. La division Stevenson est en grande partie dispersée et

son chef croit avoir quatre-vingt mille hommes devant lui ; celle de Bowen est épuisée. Loring n'a envoyé qu'une brigade sur le champ de bataille et, depuis lors, on n'a plus entendu parler de lui. Pemberton ordonne à Bowen de ramener en arrière les débris de son commandement : tous les corps qui conservent quelque organisation, tous les combattants qui n'ont pas encore pris la fuite, suivent ce mouvement et l'accélèrent. Heureusement pour cette armée, désormais en déroute, Logan n'a pas eu le temps de lui barrer le chemin, et elle atteint enfin le pont du Bakers-Creek, en semant, il est vrai, derrière elle nombre de prisonniers et de canons. Loring, qui cherchait à gagner Champion-Hill par une voie détournée, ne trouve plus que des ennemis devant lui et est obligé de se rejeter vivement sur la route de Raymond. Grant, en effet, avait occupé toutes les positions si longtemps défendues par Stevenson ; et Mac Clernand, ne voyant plus même de fuyards devant lui, s'était avancé jusqu'au carrefour. Osterhaus fut lancé à la poursuite de l'ennemi ; une partie du 17^e corps eut ordre de le suivre, tandis que les deux divisions de Blair et de Smith, qui se trouvaient sur la route de Raymond, et qui avaient été renforcées, dans la journée, par la brigade Ranson, furent chargées de presser la retraite de Loring. Les

divisions de Hovey, de Logan et de Crocker, qui avaient supporté tout le poids de la lutte, s'arrêtèrent sur les pentes de Champion-Hill, où les morts et les blessés étaient entassés en si grand nombre, que ces soldats, éprouvés cependant dans bien des combats, appelèrent ce lieu la « colline de la mort ».

Bowen fut chargé par Pemberton de couvrir le pont du Bakers-Creek avec deux brigades et d'y attendre Loring, qui devait former l'arrière-garde. Mais, après un léger engagement, Bowen se vit tourné par sa gauche, une partie des troupes d'Osterhaus, ayant passé le Bakers-Creek plus haut et menaçant son flanc. Il se replia rapidement sur le Big-Black-River-Bridge, sans attendre Loring. Celui-ci avait été obligé de livrer, sur la route de Raymond, un combat d'arrière-garde assez vif, où le général Tilghmann avait été tué, et, pendant ce temps, la colonne formée par Osterhaus et Carr lui avait coupé les abords du pont du Bakers-Creek. Loring alors, désespérant de se frayer un autre passage jusqu'au Big-Black-River-Bridge, abandonna toute son artillerie, toutes ses voitures et, à la tête de six mille hommes, se jeta à travers bois pour s'échapper au sud et rejoindre ainsi Johnston. Après avoir erré pendant quatre jours, il atteignit enfin, le 20 mai, la ville de

Jackson avec la meilleure partie de cette troupe.

Le soir même de la bataille, l'armée confédérée franchissait le Big-Black-River, au pont du chemin de fer. L'habile et intrépide Bowen avait encore reçu le poste d'honneur : il avait ordre de défendre ce passage important, tandis que les autres corps, continuant leur marche dans une confusion impossible à décrire, ne s'arrêtaient qu'à une heure du matin, aux environs de Bovina-Station.

La bataille de Champion-Hill ne pouvait se comparer, pour le nombre des troupes engagées, aux grandes luttes que nous avons déjà racontées ; mais elle produisit des résultats bien autrement importants que la plupart de ces grandes hécatombes telles que Shiloh, Fair-Oaks, Murfreesborough, Fredericksburg et Chancellorsville, qui laissèrent en présence les deux adversaires également incapables de reprendre le combat. C'était la défaite la plus complète que les confédérés eussent essuyée depuis le commencement de la guerre. Ils abandonnaient sur le champ de bataille de trois à quatre mille tués et blessés, trois mille prisonniers valides et trente canons. Mais ces chiffres ne sauraient donner la mesure de l'échec éprouvé par Pemberton et dont il ne pouvait plus se relever. La plus forte de ses divisions (Loring

arriva à Jackson avec 5,778 hommes) avait été isolée et ne pouvait plus, pendant quelque temps, entrer en ligne. Les autres en étaient réduites à envier son sort : rejetées au delà du Big-Black-River, séparées définitivement de Johnston, elles ne pouvaient éviter une destruction complète qu'en s'abritant dans la place de Vicksburg, qui allait devenir leur prison. Elles n'étaient plus en état de tenter, même sous un autre chef que Pemberton, la marche hardie qui seule aurait pu les soustraire au sort fatal d'une armée enfermée dans une place forte. Les pertes de Grant s'élevèrent à 426 tués, 1,842 blessés et 189 prisonniers : elles portaient exclusivement sur les quinze mille hommes formant les deux divisions de Mac Pherson et celle de Hovey ; ce dernier eut 1,083 hommes, c'est-à-dire près du tiers de son effectif, mis hors de combat, tandis que la division Osterhaus n'en comptait que 90 et que, sur vingt-quatre hommes atteints dans celle de Smith, à l'extrême gauche, il n'y eut pas un seul tué. La conduite de Mac Clernand, qui, pendant toute la journée, malgré les ordres réitérés de son chef, ne sut pas engager sérieusement les quinze mille hommes qu'il commandait, fut à bon droit blâmée par Grant.

Loring ne demeura immobile devant lui qu'avec

six ou sept mille confédérés, de sorte qu'en réalité la bataille fut livrée par quinze ou seize mille hommes de chaque côté.

Cette bataille était le couronnement des opérations dirigées par Grant, avec autant d'audace que d'habileté, depuis son débarquement à Bruinsburg. En débordant, sur les pentes de Champion-Hill, la gauche de Pemberton, il avait achevé de couper à celui-ci la retraite vers le nord. Malgré l'erreur, fort excusable d'ailleurs, qu'il avait commise en arrêtant un instant le mouvement de Logan, celui-ci avait, par cette manœuvre, assuré la victoire à l'armée fédérale.

Johnston avait passé à Calhoun-Station toute la journée du 16, pour attendre des nouvelles et reposer sa petite troupe, fatiguée par des combats toujours suivis de promptes retraites. Il avait reçu, le soir, à Livingston, une nouvelle dépêche de Pemberton. Dans cette dépêche, écrite le matin même, ce dernier annonçait sa détermination de marcher enfin vers le nord et indiquait exactement la route que son chef aurait à suivre pour amener, près d'Edwards-Station, cette réunion tant désirée. Dès le 17 au matin, Johnston avait mis sa troupe en mouvement et prenait les devants avec deux brigades. Malgré la fatigue de ses hommes, il avait déjà fait vingt-quatre kilo-

mètres dans la direction d'Edwards-Station, lorsqu'un messenger de Pemberton lui apporta la funeste nouvelle de la bataille de Champion-Hill et une lettre de ce général contenant une nouvelle encore plus fâcheuse, celle de sa retraite sur Vicksburg et de la résolution qu'il avait prise de s'enfermer dans cette place en abandonnant Haines-Bluff. Johnston n'avait plus qu'à revenir à Livingston. Il ne pouvait regretter son inaction du 16 ; car, eût-il obligé ses soldats à marcher quelques heures ce jour-là, la distance à parcourir ne lui aurait pas permis de les amener à temps à Champion-Hill pour prendre part à la bataille. Il n'aurait eu qu'un moyen de changer peut-être l'issue de la lutte engagée entre son lieutenant et Grant : c'eût été de partir de sa personne dès le 13, jour de son arrivée à Jackson, pour rejoindre Pemberton et prendre le commandement de son armée ; il l'aurait sauvée en abandonnant Vicksburg. Mais, fort malade encore, il était hors d'état de monter à cheval. Il avait fait, d'ailleurs, tout ce qu'il fallait pour conjurer le danger qui menaçait cette armée ; et il eût réussi si ses ordres avaient été promptement et consciencieusement exécutés. En effet, Pemberton les reçut le 14 au matin ; presque toute son armée était alors rassemblée à Edwards-Station ; il aurait pu la mettre

en marche dans la journée pour Clinton, par la route de Brownsville, qui passe à sept kilomètres au nord de Bolton; en marchant douze ou quinze kilomètres ce jour-là, ses têtes de colonnes se seraient trouvées le soir du même jour à la hauteur de ce point. Or ce ne fut que le lendemain 15, à neuf heures du matin, qu'on y vit paraître les premiers cavaliers fédéraux; l'infanterie de Hovey n'arriva que vers midi, Mac Pherson dans la soirée, et le reste de l'armée fédérale était encore à cette heure près de Jackson et de Raymond. Pemberton aurait donc pu continuer sa marche le 15. S'il s'était avancé vers Clinton, il aurait heurté la droite fédérale; si, au contraire, il avait pris la direction de Calhoun, où se trouvait Johnston, il aurait rejoint celui-ci sans rencontrer l'ennemi. Mais, en supposant même qu'une bataille eût été engagée, soit à Bolton, soit sur la route de Clinton, et que Pemberton eût été vaincu aussi complètement qu'à Champion-Hill, il aurait été, au lieu de se voir enfermer dans Vicksburg, rejeté vers le nord. Il eût ainsi donné à Johnston les moyens de faire lever le siège de Vicksburg, et, en tout cas, conservé à sa cause quinze ou dix-huit mille soldats qui furent compris, peu de temps après, dans sa fatale capitulation.

Mais il était tellement décidé à ne pas s'éloigner

de Vicksburg, que, d'après son propre rapport, il se serait replié sur cette place si même il avait repoussé Grant à Champion-Hill; et alors son succès n'aurait eu pour résultat que d'ajouter les six mille hommes de la division Loring à la longue liste des prisonniers qu'il devait remettre à Grant six semaines après.

La journée du 17 fut la suite et le complément de la victoire remportée la veille par les fédéraux. Pendant qu'une masse de fuyards, abandonnant leurs drapeaux, se pressaient sur la route de Vicksburg et apportaient aux habitants de cette ville, avec la nouvelle du désastre, le prélude des tristes scènes dont cette ville allait être le théâtre, Pemberton cherchait à couvrir de son mieux sa retraite. Tous les trains avaient passé le pont du Big-Black-River, mais on n'avait aucune nouvelle de Loring; il fallait l'attendre pour assurer son passage. D'ailleurs, la tête du pont était si forte, qu'il y avait tout avantage à s'en servir pour retenir quelque temps l'ennemi. Au point où le chemin de fer traverse le Big-Black, cette rivière fait vers l'ouest un coude considérable. La berge occidentale est élevée. L'autre est basse et découverte dans la partie qu'enveloppe la rivière. Cette partie est coupée par un bras mort, ou bayou, d'un mètre

de profondeur, de six à sept de large, qui, communiquant avec les deux extrémités de l'arc de cercle décrit par le Big-Black, forme une île ayant moins de seize cents mètres de largeur en avant du pont: cette île avait été fortifiée par des abatis et des épaulements, que Bowen entreprit de défendre. Pemberton ajouta à ses trois brigades celle de Vaughn, de la division Smith, qui n'avait pas été engagée la veille; Gates occupa l'extrême gauche; Green prit position entre lui et Vaughn, qui était placé au centre près du chemin de fer; l'extrême droite fut confiée à Cockrell. Vingt pièces de campagne garnissaient les retranchements. Le terrain au delà du bayou était ouvert partout, excepté sur la gauche confédérée, où un taillis de saules, bordant le bras mort, s'étendait jusqu'en face de la gauche de Vaughn.

L'armée fédérale s'était remise en route le 17 au matin. Sherman, arrivé à Clinton la veille au soir par une marche forcée, fut dirigé sur Bridgeport, où il devait franchir le Big-Black. Il espérait, en tournant ainsi la gauche de l'ennemi, l'obliger à évacuer les autres passages et le séparer de plus en plus de Johnston; mais son but principal, dans ce mouvement, était d'atteindre Haines-Bluff, de prendre à revers les ouvrages formidables qui l'avaient arrêté l'hiver pré-

cèdent et de descendre sur le Yazoo pour pouvoir enfin communiquer avec la flotte. Il avait avec lui le seul équipage de pont de l'armée, composé de tubes en caoutchouc.

Blair reçut ordre de le rejoindre. Mac Clernand prit la route du Big-Black-River-Bridge, avec les divisions Carr et Osterhaus, suivi de près par Mac Pherson. Il s'était mis en marche dès trois heures et demie du matin, et il arriva de bonne heure devant les positions ennemies, qui furent investies par Osterhaus à gauche et par Carr à droite ; la brigade Lawler, de cette division, formant l'extrémité de sa ligne près de la rivière.

Mais ces positions étaient si fortes que Mac Clernand hésitait à les attaquer et qu'il se borna longtemps à les canonner. Enfin le colonel Kinsman, de la brigade Lawler, découvrit, dans la partie de la ligne occupée par Vaughn, un point où les abatis faits par l'ennemi semblaient plus abordables qu'ailleurs : il proposa à son chef une attaque qui fut aussitôt résolue. Quinze cents hommes traversèrent, malgré un feu violent, l'espace découvert qui les séparait du bayou, pendant que le reste de la brigade, s'avancant dans le bois de saules, attirait plus loin l'attention de l'extrême gauche des confédérés. Kinsman est tué en tête des assaillants

mais ses soldats ont passé l'eau, ceux de Vaughn ne les attendent pas et fuient en désordre. Aussitôt toutes les autres troupes postées le long du bayou se débandent et se précipitent pour atteindre le passage du Big-Black avant les fédéraux. Ceux-ci, voyant la déroute de leurs adversaires, s'élancent de toutes parts et cherchent à les gagner de vitesse. Le pont du chemin de fer avait été recouvert d'un plancher pour le rendre praticable aux piétons, et un bateau à vapeur, placé en travers de la rivière, en reliait aussi les deux berges. Mais les soldats qui gardaient ces passages, craignant de les livrer à l'ennemi, mettent eux-mêmes le feu au pont et au bateau. Les flammes opposent bientôt une barrière infranchissable aux malheureux qui cherchent à sortir de l'île dans laquelle ils sont acculés. Quelques-uns se jettent dans la rivière, où presque tous ils trouvèrent la mort; le plus grand nombre se rend sans résistance. Sur quatre ou cinq mille hommes engagés dans ce combat, dix-sept cents furent faits prisonniers; dix-huit canons et cinq drapeaux tombèrent aux mains des vainqueurs, qui ne comptaient que 29 tués et 242 blessés.

La destruction du pont du Big-Black-River ne pouvait pas arrêter longtemps les fédéraux, car l'ennemi n'était pas en état de s'opposer à sa recon-

struction; et d'ailleurs Sherman allait bientôt passer la rivière plus haut, à Bridgeport. Cependant, faute d'un équipage de pont, la marche de Grant fut suffisamment retardée pour donner le temps à Pemberton de ramener promptement dans Vicksburg les débris des corps qui n'y étaient pas encore rentrés. Ces soldats, qui jusqu'alors avaient si vaillamment combattu et qui, pour la plupart, comptaient dans leurs états de service plus d'une brillante victoire, avaient perdu toute confiance en leur chef, toute foi en eux-mêmes. Il fallait la protection des canons de Vicksburg et la vue des ouvrages qu'ils s'étaient habitués à regarder comme imprenables, il fallait surtout la présence des huit ou dix mille hommes de troupes fraîches que Pemberton y avait laissés, pour rétablir l'ordre dans cette armée débandée. Les garnisons de Haines-Bluff, de Snyders-Mill et de Warrenton furent immédiatement rappelées avec tout ce qu'elles pouvaient emporter de matériel : la grosse artillerie qui se trouvait dans ces ouvrages détachés fut abandonnée, et, le 18 au matin, Pemberton, avec toutes ses troupes, s'enferma dans les vastes fortifications construites de longue main autour de Vicksburg. Ses forces, en y comprenant les malades et un très petit nombre de blessés, car ceux de Champion-Hill étaient

tous restés sur le champ de bataille, s'élevaient à trente-trois mille hommes.

Le 18, vers midi, pendant qu'il distribuait ses soldats dans les lignes d'ouvrages qu'il allait avoir à défendre, il reçut une dépêche de Johnston, datée du 17 au soir; celui-ci, apprenant sa retraite et l'abandon de Haines-Bluff, lui ordonnait d'évacuer Vicksburg avec tout le monde qu'il pourrait emmener. En quelques mots, cette dépêche résumait parfaitement la situation : « Si Haines-Bluff est intenable, Vicksburg » est sans valeur, et ne peut se défendre. Si donc » vous êtes investi dans Vicksburg, vous devez finir » par vous rendre. En ce cas, au lieu de perdre à la » fois l'armée et la place, il faut tâcher de sauver » l'armée. S'il n'est pas trop tard, évacuez Vicksburg » et ses dépendances et marchez au nord-est. » Cet ordre fut un véritable coup de foudre pour l'infortuné Pemberton. Le conseil de guerre qu'il assembla aussitôt déclara que l'état des troupes rendait impossible l'évacuation prescrite par son chef. Sans doute, en temps ordinaire, les trente mille soldats de l'armée du Mississippi ne se seraient pas laissé enfermer par les quarante-cinq mille fédéraux qui marchaient contre eux, et l'on verra qu'il leur suffit de quelques jours pour retrouver derrière les ouvrages

de Vicksburg toutes les qualités militaires qui les avaient distingués jusqu'alors. Mais, à cette heure critique, Pemberton n'aurait pas trouvé dix mille hommes capables de le suivre. Le conseil de guerre siégeait encore lorsque le canon fédéral se chargea de lui annoncer que la question était tranchée et qu'il était inutile de la discuter plus longtemps.

Les soldats de Mac Clernand et de Mac Pherson avaient travaillé toute la nuit à improviser des ponts sur le Big-Black, et, le 18, à huit heures du matin, le 13^e et le 17^e corps étaient de nouveau en marche sur Vicksburg. Le 17 à midi, Sherman avait rejoint à Bridgeport Blair et l'équipage de pont; le passage s'était effectué sans opposition, et, le lendemain, il se trouvait de l'autre côté du Big-Black, avec les trois divisions qu'il commandait. Il atteignit, dans la journée, les hauteurs appelées Walnut-Hills, entre Haines-Bluff et Vicksburg : la route du nord était désormais fermée à Pemberton. Grant et Sherman gravirent ensemble une éminence d'où l'on dominait tout le cours du Yazoo : c'était le centre de cette formidable position devant laquelle, peu de mois auparavant, le second avait vu se briser tous ses efforts. A leurs pieds serpentait le Chicaw-Bayou, qui lui avait été si funeste. Ces ouvrages, hérissés alors de canons

et de baïonnettes, étaient cette fois silencieux et déserts. Mais, au loin, au-dessus des arbres qui dérobent presque partout la vue du Yazoo, on apercevait la fumée des vapeurs fédéraux. L'armée allait donc retrouver une nouvelle base d'opérations. Sherman avoua à Grant que, jusqu'à ce moment, il n'avait pas cru au succès de son entreprise.

Le 19 au matin, l'investissement de Vicksburg était complet. Mac Clernand à gauche, Mac Pherson au centre, Sherman à droite, enveloppaient la place depuis le Mississippi au sud jusqu'au Yazoo au nord. Pemberton avait abandonné sans combat tous les ouvrages extérieurs. L'armée avait communiqué avec la flotte, les bords du Chicaw-Bayou devenaient un vaste dépôt où elle allait trouver les approvisionnements dont elle avait le plus grand besoin. Enfin, Johnston, qui avait marché toute la journée du 17 dans l'espoir de rejoindre Pemberton, avait compris qu'il était trop tard, et reprenait la route de Jackson, où il allait chercher à reformer une nouvelle armée.

De grandes fautes avaient été commises par les confédérés : la responsabilité d'un désastre, devenu dès lors inévitable, doit être partagée entre le président Davis et le général Pemberton. Le premier eut le tort de laisser, pendant tout l'hiver, Holmes dans

l'Arkansas avec des forces dont la moitié aurait suffi à défendre cet État, tandis que l'autre moitié aurait pu assurer à Pemberton les moyens de tenir tête à Grant. Toutes les mesures qu'il prit pour sauver Vicksburg furent trop tardives. Johnston, retenu à Chattanooga par la volonté du Président, ne fut envoyé dans le Mississippi que pour assister de loin à la défaite d'un lieutenant rebelle à ses ordres. Si le glorieux blessé de Fair-Oaks avait été toujours écouté et s'il avait été chargé à temps de déjouer les opérations de Grant, les confédérés, au prix de sacrifices pénibles, mais nécessaires, auraient pu réunir contre lui une armée vraiment formidable. Holmes, abandonnant le centre de l'Arkansas, serait venu, avec une trentaine de mille hommes, menacer Millikens-Bend et empêcher la marine fédérale de bloquer Vicksburg du côté du fleuve, ou rejoindre Pemberton dans la place. Gardner, évacuant Port-Hudson, aurait amené toute sa petite armée à Jackson, au lieu d'envoyer seulement quelques régiments. Enfin, puisque Lee pouvait se passer du corps de Longstreet et gagner sans lui la bataille de Chancellorsville, au lieu de laisser cette troupe d'élite perdre son temps et sa peine dans une opération aussi peu importante que le siège de Suffolk, on aurait pu la

transporter tout entière sur les bords du Mississippi. Les troupes enlevées à Bragg et à Beauregard, dans les premiers jours de mai, auraient dû être expédiées plus tôt afin de pouvoir renforcer Pemberton, ou bien il aurait fallu mettre en route avec ce premier envoi toutes celles dont le départ fut ordonné après la bataille de Champion-Hill, de manière à donner tout de suite à Johnston les éléments d'une véritable armée.

Les fautes de Pemberton ressortent du récit même de la campagne ; il suffit donc de les résumer en deux mots. Au point de vue stratégique, il commit une erreur capitale en sacrifiant tout, jusqu'à l'avenir de son armée, à la pensée exclusive de couvrir et de protéger Vicksburg ; il oublia ce principe essentiel à la guerre, dont son illustre adversaire ne devait jamais se départir, que les positions militaires les plus importantes n'ont qu'une valeur relative et que le but de toutes les opérations d'une armée doit être la destruction de l'armée qui lui est opposée. Au point de vue tactique, il ne sut jamais rassembler ses forces sur le champ de bataille, et se laissa amuser, le 16, pendant quatre heures, par Hovey, qu'il pouvait soit retenir par un rideau de troupes pendant qu'il eût lui-même continué sa marche, soit écraser, par une brusque

attaque, avant l'arrivée du reste de l'armée fédérale.

Pour n'avoir pas à interrompre plus tard le récit du siège de Vicksburg, nous consacrerons la fin de ce chapitre aux petits faits de guerre dont le Tennessee, le Kentucky et l'Arkansas furent le théâtre pendant les mois de mai et de juin.

Dans le premier de ces États, les deux armées de Bragg et de Rosecrans demeurent en présence sans quitter les positions qu'elles occupent depuis les premiers jours de janvier. Le général unioniste, malgré les pressantes instances de Halleck, ne croit pas pouvoir encore attaquer son adversaire, et celui-ci s'estime heureux du répit qui lui est ainsi accordé, car les renforts envoyés dans le Mississippi ont bien réduit l'effectif de son armée. Le gouvernement de Richmond, après lui avoir enlevé, au profit de Pemberton, la division Stevenson en décembre 1862, les brigades Ector et Mac Nair à la fin d'avril, lui a encore ordonné, à la nouvelle de la bataille de Champion-Hill, de diriger sur la ville de Jackson l'ancienne division de cavalerie de Van Dorn et la division d'infanterie de Breckenridge. De part et d'autre, on se tâte par des reconnaissances ou des coups de main, en cherchant à surprendre des postes isolés, sans s'engager sérieusement. Forrest est revenu de la Géorgie après la défaite de

Streight. Il obtient, pour récompense de ce fait d'armes, la succession de Van Dorn : ses cinq brigades de cavalerie sont partagées en deux divisions ; mais, aussitôt après, le départ de celle de Jackson le laisse avec deux brigades seulement sous Armstrong et Starnes. Ses forces ainsi réduites restent dans l'inaction jusqu'au commencement de juin. Les cavaliers fédéraux en profitent pour se montrer plus hardis.

Le 16 mai, le général Palmer, à la tête d'une simple escorte, charge et disperse, sur la route de Murfreesborough à Bradyville, un escadron du 3^e Géorgie. Cinq jours plus tard, le 21, le général Stanley quitte Murfreesborough, avec deux brigades de la division de cavalerie Turchin, pour surprendre deux régiments confédérés dont la présence avait été signalée à Middleton, sur la route de Shelbyville. Une marche de nuit l'amène en présence de l'ennemi, qu'il attaque à l'improviste, le 22, au point du jour : les confédérés sont sabrés avant d'avoir pu se former ; mais la plupart d'entre eux s'échappent dans l'épaisseur des bois, et Stanley revient à Murfreesborough avec soixante-treize prisonniers. Peu de jours après, le colonel Cornyn, qui avait déjà deux fois pillé Tusculumbia, quitta Corinth avec le 10^e cavalerie du Missouri et, traversant encore cette ville, attaqua, le 27 mai, celle

de Florence, qui était occupée par une partie de la brigade Roddy. Il déloga les défenseurs, coupa le grand pont du Tennessee, et ne quitta la ville qu'après avoir détruit ses usines, ainsi que les armes et les munitions que l'ennemi avait accumulées dans cette place.

Pendant ce temps, à l'autre extrémité des lignes ennemies, c'étaient aussi les fédéraux qui se chargeaient de rompre, par quelques coups de main, la monotonie de la vie des camps. Le 26, un de leurs détachements poussait jusqu'à vingt kilomètres de Mac-Minnsville, et dispersait un cantonnement de la cavalerie sudiste; un autre de ces rassemblements, formé à peu de distance de Carthage, éprouvait le même sort le 31.

Cependant le retour de la belle saison, la nécessité d'occuper l'armée de Bragg pour l'empêcher de secourir Pemberton, et l'arrivée de renforts importants faisaient un devoir à Rosecrans de reprendre bientôt la campagne offensive. Il résistait encore aux instances de son gouvernement, alléguant qu'il manquait de chevaux de trait et de selle et que, d'ailleurs, il retenait plus efficacement les forces ennemies en les maintenant à Tullahoma qu'en les rejetant au delà du Tennessee; mais il préparait, en même temps, sa marche en avant, en concentrant toute son armée

aux environs de Murfreesborough. Les troupes que Granger avait amenées du Kentucky, grossies par un remaniement des divers commandements, formèrent, sous le nom de réserve, un quatrième corps. La plus grande partie de ce corps quitta Franklin pour se rapprocher du reste de l'armée et s'établir à Triune.

Forrest, informé de ce mouvement, voulut en profiter pour enlever la petite garnison de Franklin, qui ne se composait plus que de deux régiments, l'un d'infanterie, l'autre de cavalerie. Granger avait quitté cette ville le 3 ; dès le 4, au matin, les confédérés venaient l'attaquer. Starnes suivait la route de Columbia, Armstrong, à droite, celle de Lewisburg. La ville, située sur la rive gauche du Harpeth-River, qui coule du sud-est au nord-ouest, était ouverte, mais commandée par un fort puissamment armé, qui s'élevait à l'est, au delà de la rivière, et dominait tous les environs. La cavalerie fédérale, à l'approche de l'ennemi, se porte en avant de la ville, entre les deux routes, tandis que l'infanterie, passant le Harpeth, se retire dans le fort. La première attaque de Forrest est repoussée à droite et à gauche, d'abord par le feu des cavaliers unionistes démontés, puis par un retour offensif qu'ils font à cheval. Mais Armstrong, s'avancant, avec toutes ses forces, sous le feu du fort qui le

canonné à travers la rivière, pénètre dans la ville par le sud et tourne ainsi ses défenseurs ; en même temps, ceux-ci sont abordés de nouveau par Starnes et l'artillerie que Forrest fait avancer à bràs : ils se replient sur la rive droite, laissant Franklin au pouvoir des assaillants. Pour compléter son succès, Forrest fait passer Armstrong sur cette même rive, à quelques kilomètres plus haut, de manière à investir les fédéraux, leur couper la route de Triune et peut-être les amener à se rendre. Mais Granger, à la première nouvelle de l'attaque de Franklin, a envoyé, pour secourir la place, la brigade de cavalerie Campbell, forte de quatre régiments. Cette troupe arrive au moment où Armstrong se prépare à envelopper les positions unionistes de la rive droite, et, par une attaque vigoureuse, elle l'oblige à regagner à la hâte l'autre rive. Forrest, avec le reste de ses troupes, couvre le passage, mais la garnison de Franklin, le voyant sortir de la ville, franchit de nouveau le pont et reprend l'offensive. Les confédérés, pressés de toutes parts, se retirent sur la route de Columbia et s'arrêtent à quelques kilomètres au sud de Franklin ; dès le lendemain, ils abandonnent, presque sans combat, aux fédéraux, la position qu'ils ont prise, et reviennent à Spring-Hill.

Ce ne fut pas pour longtemps ; car, six jours après, le général Bragg, ayant voulu connaître la force des fédéraux à Triune, Forrest lançait contre ce point la brigade de Starnes. Celui-ci attaqua vigoureusement, le 11, les avant-postes de la cavalerie de Mitchell, qui couvraient les camps du corps de Granger, leur enleva quelques prisonniers, mais se trouva bientôt en présence de troupes nombreuses qui l'obligèrent à se retirer promptement, non sans faire des pertes graves. Plutôt que de revenir sur ses pas, Starnes profita de l'occasion pour faire une excursion derrière les lignes fédérales : il se rejeta vers Nashville, gagna Brentwood, où il brûla de nouveau le pont du chemin de fer sur le Little-Harpeth-River, et revint à Spring-Hill en passant à l'ouest de Franklin. N'ayant pas trouvé suffisants les fruits de cette reconnaissance, Forrest résolut de la reprendre, sans retard, avec des forces plus considérables. Il laissa devant Franklin un rideau d'avant-postes, se dirigea vers l'est avec sa division, rallia, au delà du Harpeth, deux régiments détachés de la division Wheeler, qui couvrait le centre de l'armée de Bragg, et marcha, le 20 juin, sur Triune, en poussant vivement devant lui un régiment unioniste qu'il trouva sur la route. Grâce à un habile déploiement de sa troupe, il fit croire aux fédéraux

qu'ils allaient être attaqués par un corps composé de toutes armes; il les décida ainsi à se renfermer dans les positions fortifiées de Triune et à développer toutes leurs forces. Satisfait de ce résultat, il se retira rapidement au moment où s'engageait un combat qui n'aurait pu que mal tourner pour lui.

Les préparatifs de Rosecrans rendaient ces reconnaissances plus nécessaires que jamais. Le général unioniste, informé de l'envoi de renforts assez considérables de l'armée de Bragg à celle de Johnston était décidé à reprendre l'offensive, quoique la date de son mouvement ne fût pas encore fixée. Ses chefs de corps, consultés par lui le 15, avaient demandé encore un délai de huit jours, et Rosecrans le leur avait volontiers accordé, contrairement à l'avis du général Garfield, son chef d'état-major. Avec ses forces réduites, Bragg savait qu'il lui serait difficile de se maintenir à Tullahoma, malgré la force des positions qu'il occupait. Son désir d'être exactement renseigné sur les desseins de son adversaire peut seul expliquer un triste et étrange incident dont le poste de Franklin fut alors le théâtre. Le 8, au soir, on vit arriver chez le colonel Baird, commandant de ce poste, deux officiers à cheval portant l'uniforme d'état-major fédéral, munis d'ordres signés par

Rosecrans les accréditant comme inspecteurs sous les noms du colonel Anton et du major Dunlap. Le colonel Watkin, qui commandait la cavalerie à Franklin, eut des doutes sur l'authencité de leurs papiers : pendant qu'on les retenait sous divers prétextes, Baird demandait, en toute hâte, par le télégraphe des renseignements à Murfreesborough et recevait en réponse la preuve de l'imposture. Les deux visiteurs furent arrêtés, et, se voyant découverts, avouèrent qu'ils appartenaient à l'armée ennemie. Le colonel Anton était un ancien officier de l'armée régulière, du nom de Williams, qui avait servi au début de la guerre comme chef d'escadrons dans le 6^e cavalerie, et, après avoir été congédié, avait été prendre du service dans l'armée confédérée. Le déserteur s'était fait espion : il fut jugé pendant la nuit et pendu, le 9 au matin, avec son camarade.

Le 23 juin, Rosecrans expédiait ses ordres de marche. Nous réservons pour le septième volume le récit de la campagne qui devait le conduire à Chattanooga. Aucun fait de guerre important n'avait marqué, dans le Kentucky, les deux mois qui venaient de s'écouler. Quelques petits combats seulement furent livrés, sur les bords du Cumberland, entre les cavaliers confédérés de Pegram et les unionistes de

Carter. Après quelques rencontres insignifiantes, le 25 mai à Fishing-Creek, le 28 près de Somerset et le 31 plus au sud, près de Monticello, les fédéraux se décident à pousser une reconnaissance sérieuse vers ce dernier point. Deux régiments à cheval partent de Somerset le 8 juin au soir, et rallient sur la rive gauche du Cumberland un troisième régiment venu de Mill-Springs. La colonne, sous les ordres du colonel Kautz, arrive, le 9 au matin, sur les soldats de Pegram, les surprend, les rejette en désordre au delà de Monticello et s'empare de ce bourg. Mais les confédérés, promptement reformés, attaquent la troupe de Kautz, qui, heureusement pour elle, a déjà repris la route du nord. L'arrière-garde unioniste est sérieusement pressée, Kautz revient à son secours et réussit à la dégager, mais seulement après une lutte vive et sanglante : il peut enfin à la nuit regagner les bords du Cumberland.

Quelques jours après, une colonne fédérale, commandée par le colonel Sanders, passait plus haut cette rivière, pour tenter une reconnaissance bien plus hardie et plus importante. Traversant tout le plateau du Cumberland, Sanders était arrivé, à l'improviste, dans le Tennessee oriental, avait passé entre Kingston et Clinton, atteint et détruit le chemin de

fer à la station de Lenoir, puis, faisant une feinte vers Knoxville, avait passé au nord de cette ville, coupé la voie de nouveau à Strawberry-Plains et à Mossy-Creek, et était enfin rentré dans le Kentucky par le village de Barton. Le général Burnside avait ordonné ces reconnaissances pour préparer la voie à l'armée qu'il devait conduire, durant l'été, jusque dans le Tennessee oriental, pays qui, nous l'avons déjà dit, était resté fidèle de cœur à l'union, quoiqu'il fût au pouvoir des confédérés, et dont, pour ce motif, la conquête semblait devoir être facile. Mais Sanders avait reconnu que les forces qui l'occupaient étaient considérables, et, l'armée de Burnside n'étant pas suffisamment organisée, l'expédition projetée fut différée.

Les confédérés, de leur côté, cherchaient à inquiéter cette armée, en lançant des guérillas jusque dans les districts où le pouvoir fédéral semblait le mieux affermi. Une de ces guérillas s'était établie aux environs de Louisville et commit de sérieuses déprédations jusqu'à ce qu'enfin elle fût dispersée, le 13 juin, près de Wilsonville. Une autre bande s'était formée près de Maysville, plus haut sur le cours de l'Ohio : il fallut envoyer contre elle, sous la direction du colonel de Courcy, les troupes qui occupaient

Mount-Sterling. Celui-ci disposa ses forces de manière à lui couper la retraite au sud, et, tandis qu'un détachement menaçait les confédérés vers Flemingsburg, il alla les attendre sur le ruisseau de Triplett-Creek. Ceux-ci vinrent, en effet, chercher le passage où il comptait les arrêter ; un combat assez vif s'engagea avec eux et ils avaient déjà perdu du monde, lorsque les deux troupes fédérales qui devaient se rejoindre ayant, par erreur, tiré l'une sur l'autre, ils en profitèrent pour s'échapper. Enfin un troisième corps de partisans fut encore plus audacieux ; il se composait d'une centaine de cavaliers, qui, après avoir traversé la petite ville d'Elizabethtown, se dirigèrent au nord-ouest, vers l'Ohio. Profitant de ce que les eaux du fleuve étaient fort basses, ils le passèrent, le 18 juin, à gué, près de Leavenworth, laissant sur la rive gauche quelques-uns des leurs, qui devaient aller les attendre, le surlendemain, un peu plus haut, avec un bac destiné à les ramener dans le Kentucky. Ils comptaient employer ces deux jours à faire une razzia de chevaux dans l'État de l'Indiana et poussèrent, sans rencontrer de résistance sérieuse, jusqu'au delà de la ville de Paoli, à cinquante kilomètres dans l'intérieur. Mais la milice, s'armant partout sur leur passage, les obligea bientôt à rebrousser chemin. Ils arrivèrent,

le 19, au point désigné pour leur passage et, trouvant, au lieu du bateau ami qui devait les transporter, un petit vapeur fédéral qui leur barra le passage, ils furent obligés de se rendre, presque tous, à la cavalerie lancée à leur poursuite.

La guerre dans l'Arkansas était réduite aux mêmes proportions insignifiantes que dans le Kentucky. A peine Marmaduke était-il revenu de sa stérile campagne contre Cap-Girardeau, que la garnison laissée par Grant à Helena, sur la rive droite du Mississippi, reçut l'ordre d'entreprendre une expédition dans la partie occidentale de l'Arkansas, vers laquelle le général sudiste s'était retiré, et d'où la cavalerie confédérée tirait presque tous ses fourrages. Le colonel Clayton quitta Helena, le 6 mai, avec un millier d'hommes, parcourut toute la contrée comprise entre le White-River et le Saint-Francis, et poussa enfin au nord, sur ce dernier cours d'eau, jusqu'au village de Wittsburg. Mais Marmaduke, se portant au-devant de lui, le força bientôt à se retirer : la troupe fédérale, divisée en deux colonnes, faillit être enlevée le 11 mai. Arrivé à Taylors-Creek, Clayton réussit enfin à repousser les attaques de l'ennemi et put ainsi se couvrir de la rivière de l'Anguille, tandis qu'à sa droite le colonel Jenkins tenait également tête, à Mount-Vernon, au

général Carter et lui infligeait une perte d'une centaine d'hommes. L'expédition rentra le lendemain à Helena. Autour de ce dernier poste et de celui de Millikens Bend se concentreront désormais tous les efforts des belligérants dans l'Arkansas : la grande lutte engagée autour de Vicksburg les attire sur le Mississippi.

C'est seulement au delà des limites occidentales de l'État, dans le territoire indien, que la guerre se poursuit encore d'une façon indépendante. Schofield, qui a remplacé, le 24 mai, Curtis dans le commandement supérieur du Missouri et de l'Arkansas, a enlevé à Blount la division Herron pour l'envoyer grossir les forces de Grant. L'armée de la frontière, réduite à une seule division, se borne à conserver ses positions ; les confédérés, qui l'observent, ont vu aussi leur nombre diminuer ; aussi ne peuvent-ils rien tenter de sérieux contre elle, mais ils veulent au moins l'inquiéter. Un détachement de huit cents fédéraux, sous le colonel Philipps, avait été envoyé par Blount aux environs du fort Gibson, sur l'Arkansas, afin de recruter des volontaires pour ses régiments dans les tribus des Cherokees et des Creeks, qui occupent, l'une la rive gauche, l'autre la rive droite de ce fleuve. Il était établi dans un petit fort appelé du nom de Blount, et un vaste troupeau, destiné à faire vivre son monde,

paissait aux environs. Le 20 mai, un détachement de cavaliers sudistes, venu de Van-Buren, passe l'Arkansas, approche, à l'improviste, du camp fédéral et enlève le troupeau. Philipps se met aussitôt à sa poursuite, reprend une partie de son bétail, et, après un engagement assez vif, rejette les confédérés au delà de l'Arkansas. Quelques semaines plus tard, la troupe de Philipps ayant besoin de ravitaillement, un grand convoi, parti du Missouri, se dirigea sur le fort Blount, en suivant la vallée du Neosho, sous l'escorte de quinze cents hommes. Cette troupe, composée de blancs, de nègres et d'Indiens, fut attaquée, le 1^{er} juillet, près de la rivière de Cabin-Creek, par le colonel Cherokee Waitie, à la tête de quatre cents cavaliers moitié de sa nation, moitié texiens. Après avoir combattu toute la journée, les fédéraux réussirent, le lendemain, à déloger leurs adversaires, et, les ayant dispersés, forcèrent le passage de la rivière.

Le 3 mai, au moment où Grant quittait Grand-Gulf pour se jeter en plein pays ennemi, Porter, avec quatre navires, laissait derrière lui cette ville et descendait le fleuve jusqu'à l'embouchure du Red-River. Il y trouvait l'amiral Farragut, et, comme nous l'avons déjà raconté, il arrivait le 6 à Alexandria, en même temps que l'avant-garde de Banks, après avoir pris

possession, en passant, du fort De-Russey, abandonné par l'ennemi. L'armée fédérale, partie le 5 mai d'Ope-lousas, était réunie tout entière, le 9, à Alexandria.

Lorsque Grant se décida, après le combat de Port-Gibson, à faire immédiatement campagne contre Pemberton, il invita, nous l'avons dit, Banks à le rejoindre devant Vicksburg, par une dépêche expédiée le 10 mai d'Auburn. Il était impossible à Banks d'obéir à cette invitation : il ne pouvait transporter par eau toute son armée d'Alexandria à Grand-Gulf, et, s'il l'avait pu, il aurait par là livré la Nouvelle-Orléans et tous les districts voisins de la Louisiane aux incursions de Taylor d'un côté et de la garnison de Port-Hudson de l'autre. D'ailleurs, quitter Alexandria c'était abandonner les équipages de l'armée, les dépôts qu'on y avait formés et les cinq ou six mille nègres qui étaient venus chercher la liberté à l'abri du drapeau fédéral. Il se décida donc à marcher sur Port-Hudson, avec les forces dont il disposait, et à investir cette place. S'il ne pouvait la prendre par un coup de main, il attendrait, pour la réduire, les renforts que Grant lui enverrait après la prise de Vicksburg. Ce dernier fut informé de ce parti, qui était certainement le meilleur à prendre.

L'armée quitta Alexandria les 14 et 15 mai : une

partie s'embarqua sur des transports, le reste gagna par terre le Mississippi, traversant l'Atchafalaya à Simmesport, et, le 23 mai, elle débarquait devant Bayou-Sara, sur la rive gauche du fleuve, à vingt-quatre kilomètres au-dessus de Port-Hudson. Les confédérés auraient dû abandonner ce dernier point depuis que la marine fédérale avait trouvé dans l'Atchafalaya un moyen de tourner les batteries qui seules lui donnaient quelque valeur, et rappeler à Vicksburg la garnison qui l'occupait. Mais on a vu que M. Davis avait commandé à Pemberton de défendre Port-Hudson à tout prix; il croyait conserver par là un moyen de communiquer avec les États de l'extrême ouest, et ce général qui, au commencement de mai, avait tout préparé pour évacuer la place, avait prescrit, le 7 mai, à Gardner, déjà en route avec la plupart de ses troupes, d'y retourner et de s'y enfermer au besoin. En apprenant le débarquement de Banks à Bayou-Sara, Johnston lui envoya de nouveau l'ordre d'abandonner immédiatement Port-Hudson; mais il était trop tard. Dès le 24, Banks avait paru devant la place, pendant qu'Augur et T. W. Sherman¹ lui amenaient de Bâton-Rouge environ

1. Non pas W. T. Sherman, mais celui dont nous avons déjà parlé dans l'expédition de Port-Royal.

trois mille cinq cents hommes. Gardner envoya un détachement, sous le colonel Miles, pour arrêter ces derniers; mais il fut culbuté, à Plains-Store, dans un combat où les fédéraux perdirent cent cinquante hommes et les confédérés soixante-dix, et, le 25, Port-Hudson était investi par une quinzaine de mille hommes. Gardner avait environ sept mille soldats valides pour défendre cette place, et des vivres pour sept ou huit semaines. La garnison était proportionnée à l'étendue des ouvrages confiés à sa garde. Ceux-ci enveloppaient les mamelons formant le revers de la falaise abrupte qui domine le Mississipi et décrivaient un demi-cercle dont les deux extrémités s'appuyaient au fleuve. Un ruisseau en couvrait les approches du côté du nord. Ces ouvrages se composaient d'une série de forts détachés entourés d'une ligne continue, tracée en crémaillère et à redans, d'un bon profit, avec parapet, fossés, batteries et places d'armes; en avant de cette ligne se trouvaient des épaulements pour l'infanterie et des abatis : elle était divisée en deux par le petit chemin de fer de Clinton, qui se dirigeait à l'est. Les forts du nord étaient au nombre de trois, dont deux grands ouvrages, l'un pentagonal, l'autre carré, et une petite redoute entre les deux : au sud, deux lignes succes-

sives de bastions, dont la gauche s'appuyait au chemin de fer, et, plus à droite, sur le sommet d'une crête, une grande redoute en forme de bastion, appelée la citadelle, qui commandait tous les environs : cette citadelle, se rattachait par des lignes à redans, qui la flanquaient, d'une part aux batteries élevées le long du fleuve, de l'autre à une redoute formant le centre des lignes en crémaillères du sud et de l'est.

Banks, croyant la garnison moins nombreuse et les ouvrages moins forts qu'ils ne l'étaient réellement, se prépara à donner un assaut général à la place, le 27 mai. L'armée fédérale se composait de cinq divisions, mais leur effectif était réduit en moyenne à moins de trois mille hommes chacune. Weitzel occupait l'extrême droite, deux régiments nègres se trouvaient parmi ses troupes et allaient recevoir le baptême du feu; après lui venaient Grover, puis Dwight, qui avait remplacé Emory. Le centre était formé par Augur, la gauche par Sherman. La flotte fédérale, qui observait Port-Hudson en aval, depuis le combat du 14 mars, se composait de quatre navires : le Monongahela, le Richmond, l'Essex et le Genesee. Les deux bâtiments qui avaient forcé le passage des batteries confédérées avec Farragut, le Hartford et

l'Albatross, étaient revenus, avec Banks, du Red-River et ils avaient pour tâche de canonner la place en amont. L'attaque devait avoir lieu à la même heure sur toute la ligne, pendant que les deux divisions navales occuperaient l'ennemi par leur feu. Du côté des confédérés, trois brigades occupaient la ligne de défense : Steadman était établi dans les ouvrages de gauche ou du nord, Miles dans ceux du centre ou de l'est, Beale dans ceux de droite ou du sud.

Vers dix heures, la flotte ouvrait le feu, et, à ce signal, Weitzel, Grover et Dwight s'avancèrent sur les abatis. Les confédérés les attendaient dans leurs lignes extérieures. Un combat acharné s'engagea devant ces lignes et se prolongea pendant toute la journée. Augur et Sherman ne s'ébranlèrent que plus tard et laissèrent ainsi à l'ennemi le temps de se reconnaître; mais leurs efforts n'en furent pas moins énergiques. Les défenses des confédérés, habilement disposées, leur donnaient un immense avantage, et les fédéraux, exposés à découvert à des feux venant de toutes parts, faisaient des pertes cruelles sans pouvoir déloger l'ennemi. Plusieurs fois ils gagnèrent la crête du parapet, mais chaque fois ils en furent repoussés. Cependant, à la fin de

la journée, Weitzel, qui avait passé le Sandy-Creek, parvint à se maintenir en avant des abatis. Mais, à gauche, les fédéraux furent obligés de chercher un refuge dans les bois situés à quelque distance des lignes avancées des assiégés. Malgré le terrain gagné au nord et qui resserrait la place, l'insuccès de l'assaut était, pour Banks, un échec grave, à cause des pertes considérables qu'il avait subies : elles s'élevaient à 293 tués et 1,549 blessés. Ce chiffre prouve suffisamment le courage déployé par les fédéraux dans cette lutte de plus de dix heures. Les deux régiments nègres s'étaient particulièrement distingués : la manière dont ils se comportèrent dans cette première épreuve fit une grande impression dans l'armée et parmi les États du Nord, où tant de gens encore refusaient à ces affranchis le droit de verser leur sang pour une cause qui était bien la leur. Le colonel Paine fut tué à leur tête, ainsi que trois autres colonels, et Sherman perdit une jambe. Les confédérés, abrités derrière leurs ouvrages, n'eurent pas plus de trois cents hommes hors de combat.

Dès le lendemain, après avoir demandé un armistice pour enterrer les morts et ramasser les blessés, Banks commença à élever autour de la place une ligne de contrevallation. Ce général, qui n'avait pas

déployé dans ses campagnes de grandes qualités militaires, ne manquait cependant ni de courage ni de résolution. Son échec ne le rebuta pas. Ses troupes étaient pleines d'ardeur et sentaient l'importance de la tâche qui leur était assignée : pendant quinze jours, elles travaillèrent à construire des ouvrages dont le périmètre n'avait pas moins de trois kilomètres. La chaleur était extrême, les veilles constantes, et les maladies décimaient les assiégeants. Ils étaient enfin menacés de se voir assiégés à leur tour, malgré les efforts de Grierson, qui s'était établi à Clinton pour les couvrir et avait réussi, le 1^{er} juin, à défendre ce village contre les attaques de l'ennemi. En effet, la cavalerie confédérée les bloquait de fait et les tenait constamment en alerte. Taylor, à l'ouest, rassemblait ses troupes éparses pour venir au secours de la place. Celle-ci n'en fut pas moins solidement enveloppée et toutes ses communications avec l'extérieur absolument interrompues. Avec l'aide de la marine, des pièces de gros calibre furent mises en position. Un feu violent fut alors ouvert sur Port-Hudson par la flotte et les batteries de terre. La garnison, à court de vivres, privée de médicaments, fatiguée par ce bombardement, n'était plus soutenue que par le vague espoir des secours que Johnston ou

Taylor pouvaient lui amener. Cependant elle repoussa toutes les propositions qui lui furent faites, et, le 11 juin, quoiqu'il n'eût reçu aucun des renforts qu'il attendait de Grant, Banks tenta de s'emparer des lignes extérieures. Il craignait de perdre trop de temps en approches régulières dans le terrain difficile qu'il avait devant lui. L'attaque eut lieu à trois heures du matin; mais les confédérés étaient sur leurs gardes et repoussèrent partout les assaillants. Ceux-ci, loin de se décourager, firent aussitôt de nouveaux préparatifs. Pendant deux jours, l'artillerie renforcée cribla de projectiles les batteries ennemies et finit par en démonter quelques-unes; des chemins couverts et des places d'armes furent disposés pour recevoir les colonnes d'assaut; enfin on parvint, en cheminant, à se rapprocher un peu de la place.

Le 14 juin, au point du jour, les fédéraux l'abordèrent par tous les points à la fois, et, sans pouvoir enlever aucun ouvrage, ils réussirent cependant à s'emparer de positions importantes : ils gagnèrent ainsi sur toute la ligne de cent à deux cents mètres de terrain; sur la gauche, la colonne conduite par le général Dwight atteignit, à la faveur d'un ravin, la crête sur laquelle s'élevait la cita-

elle ; elle parvint à s'y établir et se fortifia de manière à en commander toutes les approches. A droite, l'attaque principale avait été confiée aux quatre brigades de la division Paine, qui s'élançèrent vaillamment au signal de leur chef contre les ouvrages ennemis. Les fédéraux, qui avaient trois cents mètres à parcourir sous le feu croisé de ces ouvrages, se trouvèrent brusquement arrêtés par un petit ravin rempli d'abatis dont ils ne soupçonnaient pas l'existence : obligés de rebrousser chemin, ils laissèrent sur le terrain un grand nombre de blessés parmi lesquels se trouvait leur général.

Ce nouvel assaut avait coûté à Banks environ sept cent cinquante hommes. Les résultats obtenus n'étaient pas proportionnés au prix dont ils avaient été payés. Aussi ces travaux pénibles et ces luttes si souvent infructueuses avaient-ils ébranlé le moral de troupes encore mal aguerries. Le temps de service d'un certain nombre de régiments était expiré, et ils ne voulaient pas s'exposer à de nouveaux périls, ne se considérant plus comme liés par leurs engagements ; le 4^e Massachusetts était en révolte ouverte. Banks fut obligé de revenir à des procédés plus méthodiques et la tranchée fut ouverte régulièrement contre la citadelle.

Nous le laisserons occupé à resserrer la garnison, dont les espérances diminuent chaque jour avec les faibles provisions qui lui restent, pour aller retrouver Grant, qui, sur une plus grande échelle, avait entrepris contre Vicksburg des opérations analogues.

CHAPITRE IV.

VICKSBURG.

Comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent le 18 mai, lendemain du combat du Big-Black-River-Bridge, Pemberton avait ramené son armée démoralisée dans les ouvrages de Vicksburg : Haines-Bluff et Walnut-Hills abandonnés avaient donné aux fédéraux une base d'opérations nouvelle et facile. Le siège de Vicksburg, ce siège que le général confédéré semblait avoir tout fait pour rendre inévitable, allait commencer.

Les fédéraux ne connaissaient de la place que cette longue ligne de falaises qui se dresse depuis Chickasaw-Bayou jusqu'à sept kilomètres en aval de Vicksburg, s'éloignant peu à peu du Mississippi au-dessous de cette petite ville, et laissant entre elle et le fleuve un espace

bas et marécageux pour se terminer au bord d'un ruisseau, appelé le Big-Bayou, au delà duquel elle se relève de nouveau.

Cette falaise forme l'extrémité d'un plateau qui a de deux à quatre kilomètres de large et dont toute la surface est déchirée par de profonds vallons. Le Big-Bayou l'enveloppe au sud et à l'est. Sur le versant oriental du plateau les eaux de pluie, descendant vers le ruisseau, ont creusé dans la fine argile du sol des ravins dont les berges sont presque perpendiculaires et dont les sinuosités forment des fossés infranchissables, flanqués de bastions naturels. Les plus grands ont de deux à trois mille mètres de développement, les autres quelques centaines seulement. Une fissure principale traverse le plateau dans sa plus grande étendue, du nord au sud, sur une longueur de près de dix kilomètres; au fond de cette vallée coule un petit ruisseau, appelé le Stouts-Bayou, qui rejoint le Big-Bayou peu avant la brèche que ce dernier s'est ouverte dans la falaise. Au nord-est de Vicksburg se trouve le point culminant du plateau, formant la prolongation des hauteurs qui séparent le Stouts-Bayou du Big-Bayou. Une arête s'en détache pour se diriger à l'ouest vers Vicksburg et va rejoindre la crête des falaises qui bordent le fleuve au-dessous de la

ville, enveloppant ainsi tout le petit bassin du Stouts-Bayou. Un ravin profond, aux berges abruptes, qui verse ses eaux dans la ville même de Vicksburg, et dont le fond est occupé par un fourré impénétrable en certains endroits, sépare au nord cette première arête d'une seconde qui suit jusqu'au fleuve une direction parallèle. Elles sont reliées entre elles, à une certaine distance au nord-est, par une suite de mamelons qui décrivent autour de la tête du ravin un demi-cercle trop étendu pour pouvoir être compris dans le système de défense de ses hauteurs. Mais en face du point culminant de la première arête se trouve une colline abrupte, presque aussi élevée, faisant partie de la seconde arête et séparée de ce point par le ravin seulement qui, en cet endroit, est tout à fait impraticable. Au delà de la seconde arête, on rencontre un nouveau ravin, aussi difficile que le premier, et qui débouche dans le fleuve justement en face du coude qu'il décrit devant Vicksburg : il est dominé au nord par quelques hauteurs reliées aux mamelons de Walnut-Hill, dont Sherman s'était emparé le 19 au matin.

Les ingénieurs confédérés avaient tracé sur ces diverses crêtes un vaste camp retranché, dont la forme irrégulière était adaptée à la nature du terrain, et

qui, enveloppant tout le plateau, offrait une ligne d'ouvrages de treize kilomètres du côté de la terre et de six mille cinq cents mètres du côté du fleuve. C'était une série de lunettes et de redans détachés avec un fort profil, se flanquant mutuellement, les uns séparés seulement par soixante-quinze ou cent mètres, les autres placés à quatre ou cinq cents mètres de distance, là où l'escarpement de quelque ravin dispensait de les rapprocher davantage. Une ligne continue d'épaulements, protégés par de larges abatis, reliait entre eux tous ces ouvrages. L'enceinte remontait depuis les batteries élevées le long du fleuve en suivant vers l'est la plus septentrionale des deux arêtes parallèles jusqu'à la colline située en face du point culminant; puis elle descendait dans le ravin, pour se rattacher directement à ce point, d'où elle se dirigeait au sud-ouest en se maintenant sur le sommet de la crête qui sépare le versant du Big-Bayou de celui du Stouts-Bayou jusqu'à deux mille cinq cents mètres de leur confluent : arrivée là, elle plongeait dans la vallée de ce dernier bayou et le traversait pour gravir l'autre côté et rejoindre les batteries qui couronnaient la falaise au-dessus du fleuve. Au nord-est, les forêts qui couvraient toutes les approches des ouvrages, l'escarpement des ravins et les taillis qui les remplis-

saient, donnaient une grande force aux positions des confédérés. Au sud-est, le terrain était plus cultivé et offrait des pentes plus douces. Les ouvrages y étaient donc plus abordables : aussi en avait-on multiplié le nombre, et chaque arête qui s'allongeait en avant de la ligne principale était couronnée de deux ou trois redans ou redoutes.

Les routes qui sortaient de Vicksburg étaient, au sud-sud-ouest, celle de Warrenton, qui suivait le sommet de la falaise ; au sud-sud-est, celle de Halls-Ferry, qui, après avoir traversé l'enceinte, descendait en pente très douce, entre deux ravins, jusqu'au Big-Bayou ; à l'est, celle de Baldwins-Ferry et le chemin de fer, qui franchissaient les ouvrages au point où ils étaient le plus rapprochés de la ville, soit à une distance d'environ quinze cents mètres des premières maisons ; au nord-est, la route de Jackson et celle dite du cimetière, qui suivaient les deux arêtes parallèles dont nous avons parlé plus haut ; et enfin, au nord, la route de Yazoo-City, qui longeait le pied de la falaise.

Ainsi qu'on peut en juger en examinant la carte, ce tracé faisait de Vicksburg un très grand camp retranché. Les confédérés avaient, comme ailleurs, cédé à la tentation naturelle des armées peu expérimentées,

qui croient augmenter la force d'une position en multipliant sans mesure les ouvrages qui la défendent. Ce défaut n'avait pas échappé à la sagacité de Johnston lorsqu'il était venu, en décembre 1862, visiter l'armée du Mississippi; mais, comme nous l'avons déjà dit à propos des batteries qui commandaient le fleuve, il l'avait signalé en vain : ses conseils n'avaient pas été écoutés. L'expérience devait prouver combien ses critiques étaient fondées. Si ces ouvrages avaient été construits de manière à ne pouvoir abriter qu'une garnison de sept à huit mille hommes, ils auraient parfaitement suffi pour assurer à Vicksburg le rôle qui appartenait à cette place, en ne permettant pas de prendre à revers les batteries destinées à fermer le passage du fleuve : ils auraient pu soutenir un siège assez long pour donner à une armée de secours le temps de venir délivrer la garnison, et Pemberton n'aurait jamais songé à venir s'y enfermer avec toutes ses troupes. L'étendue de leur tracé leur ôtait, au contraire, toute valeur s'ils n'étaient pas défendus par une armée entière. C'est la crainte de les dégarnir qui domina Pemberton pendant toute la campagne, et ne lui permit pas de s'éloigner de la place, qu'il craignait de laisser sans une garnison suffisante.

Lorsque tout son monde fut réuni, il s'y trouva,

comme nous l'avons dit, avec environ trente-trois mille hommes ; mais aux malades et aux blessés s'ajoutaient, pour grossir le chiffre des non-valeurs, un nombre considérable de soldats qui, sous le coup de leur dernière défaite, ne voulaient plus se présenter au feu ; car, s'il faut en croire le rapport de ce général, les combattants dont il pouvait alors disposer ne présentaient pas un effectif de plus de dix mille cinq cents.

L'armée de Grant, réduite par les combats et les marches rapides, n'atteignait pas le chiffre de quarante mille hommes. Le terrain sur lequel elle allait avoir à opérer, coupé au loin de profonds ravins et couvert de forêts, rendait sa tâche très difficile. Mais les généraux unionistes étaient loin de prévoir ces difficultés : ils croyaient n'avoir devant eux que dix ou quinze mille hommes. La facilité avec laquelle ils avaient enlevé les retranchements du Big-Black-River-Bridge leur faisait presque un devoir d'essayer une attaque de vive force, dont le découragement de l'ennemi rendait le succès possible, et qui aurait épargné à l'armée les travaux et les fatigues d'un long siège. Grant voulut brusquer l'affaire dès le 19 mai, et ne paraître devant la place que pour lui donner l'assaut. La droite, formée par Sherman,

avait été poussée en avant, afin d'intercepter toute communication entre Pemberton et Johnston; et, comme nous l'avons dit, elle s'était emparée, le 19 au matin, de quelques ouvrages extérieurs abandonnés par l'ennemi. Mac Pherson, qui occupait le centre, avait bivouqué à une certaine distance des ouvrages, sur la route de Jackson; et Mac Clernand, qui le suivait, appuyant à gauche, fut chargé d'attaquer la ligne confédérée au sud de la route de Baldwins-Ferry. Les trois corps devaient se frayer un passage à travers les forêts et les ravins, pousser devant eux tous les détachements ennemis qu'ils rencontreraient en dehors des retranchements, et s'arrêter en vue de ceux-ci; puis, à deux heures, à un signal convenu, donner l'assaut simultanément sur toute la ligne. Mais, tandis que Sherman, n'ayant qu'un petit espace à parcourir, arrivait en position, avant l'heure convenue, avec la plus grande partie de ses troupes, Mac Pherson et Mac Clernand se trouvaient, malgré tous leurs efforts, retardés par les difficultés du terrain. Sherman lui-même avait vu sa division de droite, commandée par Steele, obligée de s'arrêter sur une hauteur où elle avait occupé quelques ouvrages. Il n'en commença pas moins l'attaque avec la division Blair.

Le sommet du ravin est traversé, mais les abatis entravent la marche des soldats fédéraux. Enfin le 13^e régulier, que nous avons déjà vu soutenir l'honneur de la vieille armée américaine dans bien des combats, parvient à franchir cet obstacle, et, conduit par le capitaine Washington, il s'élançe sur les retranchements confédérés : deux régiments seulement peuvent arriver à son aide ; ils se maintiennent au pied du parapet, mais ne réussissent pas à l'escalader. Washington s'est fait tuer en plantant un drapeau, qui reste aux mains des confédérés ; son bataillon a perdu le tiers de son effectif. L'assaut est manqué ; mais les deux brigades G. Smith et K. Smith, de la division Blair, restent jusqu'au soir dans les bois les plus voisins de la ligne ennemie. Au centre, Mac Pherson n'a pu faire qu'une vaine démonstration par la brigade Ransom ; à gauche, Mac Clermand n'est pas venu à bout de former sa ligne avant la nuit, et s'est contenté d'une inutile canonnade.

Les pertes fédérales s'élevaient à quatre ou cinq cents hommes : Grant ne jugea pas cependant que l'épreuve fût suffisante et se décida à la recommencer le 22. Mais il lui fallait auparavant donner quelque repos à ses troupes, rectifier leurs positions, les étendre au sud, afin d'investir la place, ouvrir entre

elles des communications faciles et surtout leur assurer un approvisionnement régulier. En effet, si, en traversant chaque jour un district nouveau, elles avaient pu y trouver quelques ressources, il n'en était plus de même dès qu'elles s'arrêtaient. D'ailleurs, les provisions de biscuit, de sel et de café, ainsi que les munitions qu'elles avaient emportées de Grand-Gulf, étaient épuisées. Le 20 et le 21 furent employés à ces divers soins. Pour alimenter plus facilement l'armée, deux grands dépôts furent établis, l'un au nord, sur le Chicasaw-Bayou, et l'autre au sud, à Warrenton : ce dernier remplaçait tous ceux qui avaient été provisoirement formés à Grand-Gulf.

Pendant ce temps, Pemberton se préparait activement au siège et réparait le désordre de son armée. Les attaques du 19 avaient été repoussées uniquement par les troupes de Smith et de Forney, qui n'avaient pas quitté Vicksburg pendant toute la campagne. Les premières avaient été postées à gauche, depuis le fleuve jusqu'au delà de la route du cimetière. C'étaient elles qui avaient résisté à Blair. Les autres étaient à cheval sur les routes de Jackson et de Baldwins-Ferry. La division Stevenson occupait toute la droite et les chemins de Halls-Ferry et de Warrenton :

elles n'avaient eu que quelques coups de canon à échanger avec l'extrême gauche de Mac Clernand. La division Smith fut renforcée par des détachements de celle de Loring, qui avaient suivi le reste de l'armée; un régiment de cinq cents hommes fut donné à Stevenson, et la division Bowen fut placée en réserve pour pouvoir secourir tous les points menacés. Cent deux canons, la plupart de campagne, armaient les ouvrages du côté de la terre. Un nombre presque égal de pièces de gros calibre commandaient le cours du fleuve. Malgré la difficulté extrême des transports sur des routes défoncées, sur des chemins de fer à demi ruinés, sur des rivières sans cesse menacées par la flotte fédérale, Pemberton était parvenu à amasser dans Vicksburg deux mois de vivres pour son armée et une quantité considérable de munitions. Mais les capsules étaient en nombre insuffisant; il défendit, en conséquence, tous les feux de tirailleurs et recommanda aux artilleurs de ménager leurs coups. Cette précaution était nécessaire dans sa situation; mais elle permit à l'armée de Grant, pendant les journées du 20 et du 21, de se rapprocher des ouvrages et de rectifier impunément ses positions.

La flotte fédérale, au contraire, ne cessa de lancer des obus et des bombes qui tuèrent du monde, dé-

montèrent plusieurs canons et firent beaucoup de dégâts dans la ville. Les habitants cependant refusèrent de la quitter et préférèrent s'établir dans des caves creusées sur le flanc des ravins, à la manière des tombeaux égyptiens, où ils étaient à l'abri des projectiles ennemis. Un grand nombre de chevaux et de mules, devenus inutiles, furent lâchés en dehors des ouvrages ; mais les soldats fédéraux s'amusèrent à les tuer à coups de fusil entre les deux lignes, et bientôt leurs débris, exposés à un soleil torride, empoisonnèrent également les assiégés et les assiégeants.

L'assaut général fut fixé au 22, à dix heures du matin : les chefs de corps avaient réglé leurs montres, afin de donner plus d'ensemble au mouvement ; ils devaient faire avancer leurs troupes en colonnes de pelotons à la fois sur toutes les routes qui arrivent à Vicksburg, au nord-est, à l'est et au sud-est. Estimant qu'ils avaient échoué, le 19, parce que les attaques avaient été limitées aux parties de la ligne ennemie voisines des routes, ils avaient, dans les deux jours qui suivirent, soigneusement étudié toute cette ligne et choisi de nouveaux points d'attaque. Les équipages des navires restés en amont, placèrent six mortiers sur de grands radeaux, amarrés près de la berge de

manière à pouvoir tirer dans les ouvrages par-dessus la langue de terre et le retour du fleuve. Ces pièces lancèrent des bombes toute la nuit, et, à sept heures du matin, Porter vint, avec les *ironclads* qui se trouvaient au-dessous de Vicksburg, se placer à quatre cents mètres des batteries inférieures, sur lesquelles il fit pleuvoir une grêle d'obus. Dès trois heures du matin, l'artillerie de Grant avait annoncé à Pemberton l'attaque qui se préparait contre lui. Lorsque le jour le permit, les tirailleurs, s'avancant aussi près que possible sur la lisière des bois et dans les ravins qui leur offraient quelque abri, vinrent mêler le bruit sec de leur fusillade à la voix plus grave du canon. Pendant quatre heures, les confédérés, entourés par un cercle de feu, furent exposés au plus terrible bombardement qui se puisse imaginer. Leur tir, d'abord vif et précis, ne tarda pas à se ralentir dans la partie qui faisait face au fleuve, et, du côté de la terre, les balles des tirailleurs de Grant finirent par empêcher complètement les artilleurs de servir leurs pièces.

Enfin, à l'heure convenue, on forma les colonnes d'assaut, et les trois corps fédéraux s'ébranlèrent eu même temps.

Sherman avait reconnu qu'il ne pouvait attaquer l'ennemi qu'en suivant, par la route du cimetière, la

série de mamelons reliant l'arête septentrionale et la colline qui la domine aux massifs voisins. Partout ailleurs, il fallait traverser l'un ou l'autre des deux ravins, et les difficultés du terrain ne permettaient pas d'amener à la fois assez de troupes pour pouvoir donner l'assaut aux ouvrages. Les confédérés le savaient bien et avaient fortifié tout particulièrement les abords déboisés de la route du cimetière. Un fort bastion, entouré d'un fossé, les commandait d'autant plus facilement que cette route serpente sur une crête étroite; après avoir longé le fossé du bastion, elle entrait dans la courtine. Plus à droite, le front bastionné s'étendait le long du ravin, et y descendait au point où celui-ci se rétrécissait le plus. La division Blair fut chargée d'attaquer le bastion, et, en attendant le moment décisif, vint prendre position aussi près qu'elle put des défenses ennemies sans s'exposer à leur feu. Un détachement de cent cinquante hommes de bonne volonté ouvrait la marche, avec des planches pour franchir le fossé; la brigade Ewing le suivait en colonne par le flanc, formation imposée par le peu de largeur de la route. Les deux autres brigades, ne pouvant se déployer à côté d'elle, étaient en réserve. Du côté des confédérés, la brigade Shoupe, de la division Smith, défendait le bastion, et

une brigade de la division Forney était postée à droite de la route. A dix heures précises, Ewing lance au pas de course sa colonne dans l'espace ouvert, qu'il faut franchir, et toute l'artillerie de la division, couvrant de projectiles la partie de la ligne ennemie qu'il s'agit d'enlever, ne permet pas à ses défenseurs d'interrompre la marche des assaillants. Ceux-ci traversent la crête, et gravissent la pente douce sur laquelle la route s'élève jusqu'au bastion ; ils vont dépasser cet ouvrage et atteindre la courtine au point où la route y pénètre, lorsque les confédérés ouvrent sur eux, de tous les fronts qui commandent ce point, un feu de deux rangs si violent, que la colonne d'attaque hésite et s'arrête. Les soldats fédéraux, ne pouvant avancer et ne voulant pas reculer, se jettent dans le fossé du bastion, plantent leur drapeau sur le parapet et remuent rapidement un peu de terre pour se mettre à l'abri des feux de flanc. Les deux autres brigades les protègent en tirant sur tout ennemi qui montre sa tête au-dessus du parapet. Mais elles ne sauraient, sans se'exposer à une destruction inévitable et inutile, pénétrer dans le cercle de feu qu'Ewing n'a pu traverser. Ce dernier est donc rappelé, et Blair, espérant rencontrer ailleurs des obstacles moins formidables, ordonne à G. Smith de traverser le ravin

dans lequel il est descendu à gauche, pour attaquer, de concert avec la brigade Ransom, du corps de MacPherson, les ouvrages qui s'étendent au sud de la route du cimetière. Malgré les escarpements, les taillis et les abatis qui entravent leur marche, les soldats fédéraux s'approchent des retranchements ennemis ; mais ils ont perdu cette cohésion nécessaire pour livrer un assaut, et, divisés en petits groupes, ils débouchent successivement en vue de ces ouvrages, selon que le terrain les a plus ou moins retardés. Accueillis par un feu régulier et bien nourri, ils engagent, avec une partie de la division Forney, une vaine fusillade. Enfin les plus ardents s'élancent jusque sur le parapet et entraînent à leur suite un certain nombre de leurs camarades. Mais, en cet instant, Forney reçoit un secours opportun. Bowen lui a envoyé deux brigades qui doublent ses forces, et les défenseurs du point attaqué par Ransom se trouvent, comme ceux de la route du cimetière, plus nombreux que les assaillants. Au bout d'une demi-heure, cette nouvelle tentative échoue à son tour : les fédéraux sont rejetés dans les bois, dont ils étaient sortis vers deux heures de l'après-midi.

Sur la droite de Sherman, Steele a fini par prendre une position d'où il s'est avancé contre l'extrême

gauche de la ligne ennemie, près du fleuve. Mais il avait à gravir, sur une longueur de plus de quatre cents mètres, des pentes cultivées et dominées par les ouvrages qui forment cette ligne. La division confédérée de Smith, qui les occupait, avait ouvert sur lui un feu destructeur ; c'est en vain qu'il avait réuni toutes ses forces pour enlever la batterie la plus voisine du fleuve. Ses efforts avaient été inutiles, et, avant deux heures, il avait été contraint de renoncer à toute attaque nouvelle contre ces formidables positions.

Pendant ce temps, Mac Pherson abordait, par la route de Jackson, le point culminant, dont nous avons parlé plus haut et qui se trouvait en face de lui. Ses soldats ont déployé le même courage que ceux de Sherman ; mais, obligés, comme ceux-ci sur la route du cimetière, de suivre une crête étroite et découverte, ils n'ont pas été plus heureux. Sa ligne s'étendait, à droite, au delà de la route de Jackson et, à gauche, jusqu'à un kilomètre du chemin de fer. La brigade Ransom, qui représentait seule la division MacArthur, formait l'extrême droite. Logan, au centre, avait placé les deux brigades Leggett et J. E. Smith sur la route de Jackson, et sa troisième, sous Stevenson, s'était déployée à gauche, sur les pentes qui descen-

dent vers le ravin où le Big-Bayou prend sa source, Enfin la division Quimby s'étendait à sa gauche séparée par ce ravin des ouvrages ennemis, qui faisaient en ce point un profond rentrant ; cette disposition du terrain ne lui permit pas de les attaquer sérieusement, et son action se borna à des démonstrations peu efficaces.

Logan, au contraire, avait donné, à dix heures, le signal de l'attaque, et Leggett s'était avancé, pendant que le tir des pièces fédérales redoublait d'intensité. Mais il n'avait pu atteindre les ouvrages ennemis, et Smith, qui arrivait à son secours, avait été rejeté, comme lui, hors de l'espace découvert que les feux des confédérés commandaient entièrement. Stevenson, protégé par les anfractuosités du terrain, parvint à gravir les pentes qui s'élevaient en face de lui ; mais sa ligne amincie se trouva trop faible pour aborder les épaulements qui les couronnaient et fut également repoussée. C'est un peu plus tard qu'eut lieu l'attaque, dont nous avons parlé plus haut, que Ransom dirigea contre la droite de la division Forney.

Mac Clernand formait la gauche de l'armée fédérale. En face de lui, les ouvrages de la place, suivant la crête des collines, s'éloignaient de plus en plus des bords du Big-Bayou, de sorte qu'il avait pu s'établir

au delà de ce ruisseau, sur les contreforts des pentes dont la division confédérée de Stevenson occupait le sommet. A. J. Smith et Carr étaient déployés à droite et à gauche du chemin de fer, le long d'un ravin peu profond, que la voie traversait autrefois, sur un pont de bois, avant d'entrer de l'autre côté dans une profonde tranchée.

La seule batterie de grosse artillerie amenée par Grant, composée de six canons Parrott de trente, était placée en arrière de la droite de Carr et son feu réussit à entamer l'angle saillant d'une des principales redoutes ennemies, où deux canons furent démontés. A une certaine distance à gauche, se trouvaient d'abord Osterhaus, séparé de Carr par la prolongation du vallon qui inclinait vers l'est pour descendre au bayou, et au delà Hovey, moins rapproché que les autres de la ligne ennemie. Il restait entre la gauche de Hovey et le fleuve un espace de plus de trois mille mètres que les fédéraux n'avaient pu investir. Grant s'était borné à le masquer en plaçant sur la route de Warrenton deux brigades de la division Mac Arthur, récemment débarquées, qui avaient ordre de joindre leur feu à celui de la flotte contre les batteries élevées sur le sommet de la falaise, à l'extrémité méridionale de l'enceinte.

L'attaque de Mac Clernand a lieu à la même heure que celle des deux autres corps. Smith et Carr traversent, au pas de course, le vallon, sous le feu croisé des batteries ennemies. La brigade Lawler, de la division Carr, qui s'est distinguée au Big-Black-River-Bridge, et celle de Landrum de la division Smith, atteignent rapidement les ouvrages; et une partie du 22^e Iowa escalade le parapet d'une lunette, dont elle parvient à s'emparer. Mais le reste de la ligne s'est rompu et ne peut profiter de ce premier succès. La lunette elle-même est commandée par la ligne principale des confédérés; un combat corps à corps s'y engage, on se lance des grenades, on se fusille à bout portant. Les défenseurs, qui n'ont pas voulu abandonner leur poste, et les assaillants, qui ont pénétré dans l'ouvrage, tombent presque tous tués ou blessés dans cet étroit espace. Les survivants, exposés de toutes parts aux projectiles des amis comme à ceux des ennemis, se jettent à terre et restent ainsi, pendant plusieurs heures, presque immobiles les uns à côté des autres. Un seul d'entre les fédéraux, le sergent Griffith, trouva moyen de s'échapper en sautant le parapet et il eut même le bonheur d'emmener avec lui plusieurs prisonniers.

Les deux autres brigades de Smith et de Carr,

étaient demeurées en réserve. Leurs chefs, Burbridge et Benton, les conduisent au secours de leurs camarades : elles sont décimées, à leur tour, en passant le vallon ; mais elles ne se laissent arrêter ni par leurs pertes ni par la vue des morts et des blessés qu'a semés sur leur route l'attaque précédente. Elles amènent même avec elles un petit obusier, que le capitaine White met bravement en batterie devant une embrasure ennemie. L'angle saillant entamé le matin par les projectiles de la grosse artillerie est atteint ; une soixantaine d'hommes entrent dans la redoute et plantent un drapeau sur le parapet. Le reste des deux brigades cherche un refuge dans le fossé, où elles se maintiennent. Le point ainsi conquis était de la plus grande importance, et, si les fédéraux avaient profité immédiatement de ce premier succès, la ligne ennemie était percée. Mais ils étaient trop dispersés et trop affaiblis pour pouvoir le faire. Stevenson, qui commande les défenseurs, appelle des hommes de bonne volonté pour reconquérir la position perdue. Deux compagnies de la légion Waul, du Texas, acceptent cette tâche et s'élancent sur les fédéraux qui occupent l'angle de la redoute : ceux-ci, entourés de toutes parts, sont faits prisonniers. Le combat se poursuit cependant entre ceux des assaillants qui sont dans

le fossé et les défenseurs maîtres de l'intérieur de l'ouvrage : deux drapeaux fédéraux flottent longtemps entre eux jusqu'à ce qu'enfin chaque parti en enlève un. Mais cette lutte est sans issue pour les soldats de Grant. Hovey et Osterhaus ne sauraient leur porter secours, car, repoussés dans toutes leurs attaques, ils ne peuvent occuper l'ennemi qu'en entretenant contre lui une vive fusillade. Mac Clernand, voyant toujours flotter les deux drapeaux sur le parapet ennemi, croit que ses soldats sont maîtres de l'ouvrage et appelle à lui Mac Arthur. Celui-ci allait attaquer une batterie que la flotte avait réduite au silence, lorsqu'il reçut cet avis : il se mit en marche aussitôt ; mais la route était longue, il ne put arriver à temps, et d'autres ordres le firent changer de direction avant qu'il eût atteint cette partie du champ de bataille. Après une longue résistance contre l'ennemi, qui roulait au milieu d'eux des obus enflammés, les soldats de Carr et de Smith ont été contraints de chercher en arrière un poste moins dangereux, et ont abandonné le fossé plein de morts et de blessés qu'ils ont si vaillamment disputé aux Texiens. Cependant Mac Clernand a annoncé à Grant qu'il s'est emparé de deux ouvrages ; il lui a demandé à la fois des renforts pour achever la victoire et une diversion en sa faveur sur le reste

de la ligne. Les fédéraux, repoussés partout, ont renoncé à des assauts meurtriers dont l'inutilité leur a été démontrée. Le général en chef est allé rejoindre Sherman dans le poste d'observation que celui-ci occupe à deux cents mètres seulement de la ligne ennemie : on ramasse les morts, on panse les blessés. Jusqu'alors, toutes ses troupes étant occupées, Grant, qui, d'ailleurs, n'a que peu de confiance dans le jugement de Mac Clernand, ne lui a pas envoyé les renforts que celui-ci réclame depuis le commencement de l'action. Pourtant, sur son assertion réitérée qu'il est maître de deux ouvrages ennemis, il se décide à le satisfaire. Tandis qu'il se porte de sa personne auprès de lui, il donne à Sherman et à Mac Pherson l'ordre de renouveler l'attaque s'ils ne reçoivent pas de contre-ordre en temps utile : ce dernier enverra, en même temps, une brigade de Quimby pour achever le succès annoncé par Mac Clernand. Vers quatre heures, les fédéraux reprennent le combat, avec moins d'ensemble et d'élan, quoique avec autant de courage, que le matin. Steele, à droite, redescend dans le ravin et y laisse encore plusieurs centaines de tués et de blessés. Il est repoussé. La brigade Mower, de la division Tuttle, attaque le bastion devant lequel Ewing a fait des pertes si cruelles : elle atteint le para-

pet, mais elle est rejetée à son tour sur la division Blair, qui s'est déployée pour la soutenir. Mac'Pherson éprouve un nouvel échec sur la route de Jackson. Il est obligé de ramener à la charge la division Logan, déjà fortement éprouvée, et que le feu concentrique de l'ennemi décime une seconde fois. Quinby a envoyé à Mac Clernand la brigade Boomer, qui a brillamment combattu à Champion-Hill. Mais les difficultés du terrain la retardent, et il est presque nuit quand elle arrive en face des ouvrages que personne ne dispute plus à l'ennemi. Celui-ci, au contraire, a pris l'offensive, et le vaillant Boomer se fait tuer en protégeant la retraite de la division Smith, qui est ramenée dans une position moins exposée.

Cette lutte sanglante et infructueuse avait coûté aux fédéraux trois mille hommes, parmi lesquels une proportion inusitée de morts. Les confédérés ne comptaient que huit cents hommes hors de combat. L'échec que Grant venait d'éprouver était complet et décisif. Cet échec tenait d'abord à l'erreur que celui-ci avait commise en croyant l'armée ennemie réduite à douze ou quinze mille hommes, en comptant sur son découragement, et en n'estimant pas à sa juste valeur la force des ouvrages élevés devant lui. Il faut l'attribuer aussi à l'extrême diffi-

culté du terrain : elle obligeait les colonnes d'assaut à s'avancer, sur une file longue et étroite, contre quelques points qui seuls étaient vraiment abordables, formation qui enlevait toute efficacité à l'attaque et empêchait l'arrivée opportune des réserves ; enfin elle ne permettait pas de communiquer rapidement d'un point à un autre de la ligne des assaillants.

Cette sévère leçon apprit à Grant qu'il faudrait prendre d'autres moyens pour réduire la place. Cependant elle ne le dégoûta pas pour toujours de ce système d'attaques simultanées contre des positions trop fortes pour être enlevées par un coup de main ; car, comme nous le verrons plus tard, il l'essaya de nouveau, avec une autre armée, il est vrai, dans la désastreuse bataille de Cold-Harbour, qui fut une répétition exacte de l'assaut de Vicksburg.

Cependant des résultats importants avaient été obtenus. L'énergie des agresseurs fit croire à Pemberton que plus de soixante mille hommes étaient réunis autour de lui, et elle l'empêcha de tenter une sortie en masse qui aurait peut-être assuré l'évasion de la meilleure partie de ses troupes. Grant, qui avait engagé tout son monde, n'avait pu toutefois mettre en ligne plus de trente-deux à trente-cinq mille hommes. D'ailleurs, malgré l'insuccès de l'assaut, il

avait gagné beaucoup de terrain et occupait des positions qui devaient fort abrégé les opérations d'un siège régulier. La marine fédérale avait combattu pendant quatre heures les batteries qui commandaient le fleuve, réduisant plusieurs d'entre elles au silence, et une force assez considérable avait ainsi été détournée de la défense des lignes que Grant attaquait. Mais le bruit du combat ne pouvant arriver jusqu'à Porter, celui-ci s'était retiré vers onze heures et demie. Il avait ramené ses bâtiments en assez bon état, malgré le grand nombre de coups qu'ils avaient reçus, et ses pertes étaient insignifiantes.

Pendant deux jours, Grant ne voulut pas demander de suspension d'armes et laissa beaucoup de blessés exposés sans soins à de cruelles souffrances entre les deux armées. Enfin Pemberton, plus humain, ayant lui-même proposé un armistice, la lutte fut interrompue pendant quelques heures, le 24 mai, et les victimes de la guerre qui survivaient encore furent relevées, au milieu des témoignages d'estime que les deux armées se donnèrent en cette occasion solennelle.

Le siège de Vicksburg présente un exemple unique, non seulement dans la guerre que nous racontons

ici, mais, à certains égards, dans l'histoire militaire des temps modernes avant les événements de 1870. Par la nature des ouvrages de la place, qui étaient tous de campagne, par leur développement de vingt kilomètres, par le calibre de l'artillerie employée des deux parts, sauf près du fleuve, enfin par le rapport entre la force numérique des assiégeants et celle des assiégés, ce fut plutôt une lutte entre deux armées retranchées qu'un siège dans la stricte acception de ce terme. Mais ce qui la distingua des opérations du même genre qui avaient eu lieu auparavant en Europe, telles que le siège de Sébastopol, c'est que l'armée confédérée était complètement investie dans le vaste camp retranché où elle s'était retirée après sa défaite, tandis qu'au dehors une nouvelle armée se formait pour la débloquer. Aussi peut-on se demander si les officiers allemands, qui ont su choisir avec tant de discernement dans la guerre américaine tout ce qui était applicable à notre continent, n'ont pas tiré, pour la campagne de 1870, d'utiles renseignements du siège de Vicksburg. Le vainqueur de Champion-Hill, pour recueillir le fruit de sa belle campagne, avait une triple tâche à accomplir : rendre l'investissement de la place assez complet et l'entourer de lignes assez fortes, non seulement pour empêcher l'ennemi

d'y introduire les approvisionnements qui auraient prolongé la défense, mais aussi pour refouler toute sortie dans le cas où Pemberton aurait tenté, avec la partie valide de son armée, de se frayer un passage; entreprendre des opérations régulières de siège contre un assez grand nombre de points à la fois, pour que, le jour de l'assaut, les défenseurs, partout menacés, ne pussent concentrer leur défense; enfin tout préparer pour tenir Johnston éloigné de la place et le repousser s'il tentait de la délivrer.

Les forces dont Grant disposait le 23 mai, réduites à trente-cinq mille hommes au plus par l'assaut de la veille, ne pouvaient suffire à une pareille tâche. En déployant toute son armée, il ne pouvait même envelopper complètement la place. Mais, outre les troupes qui se trouvaient sous ses ordres directs à Memphis et à Corinth et qu'il se hâta d'appeler à lui, le prestige de la victoire et l'importance du résultat à obtenir lui assuraient le prompt envoi des renforts qu'il demanda au gouvernement de Washington. Celui-ci, stimulé par l'opinion publique, prévint même cette demande et ne négligea rien pour lui fournir toutes les ressources dont il pouvait avoir besoin.

La division Laumann avait déjà été embarquée, quelques jours auparavant, à Memphis, où elle se

trouvait. Elle arriva, le 24 mai, au-dessous de Vicksburg et vint prendre, à la gauche de l'armée fédérale, la place de Mac Arthur, qui alla au centre rejoindre le 17^e corps, dont il faisait partie. Deux autres divisions furent organisées à Memphis, par les soins de Hurlbut, et envoyées à Grant sous les ordres de Kimball et de Sooy Smith. Le premier arriva le 3 juin et le second le 8 du même mois devant Vicksburg. Pendant ce temps, Schofield, qui commandait l'armée du Missouri, expédiait à Grant une forte division sous les ordres de Herron, qui rejoignit les assiégeants le 11 juin. Enfin des troupes, qui jusqu'alors avaient combattu dans l'Est, vinrent s'associer aux travaux et au succès de l'armée du Tennessee. Le 9^e corps, organisé à Washington, sous les ordres de Burnside, était en route pour le Kentucky, d'où il devait opérer contre Knoxville. Deux divisions en furent temporairement détachées et le général Parke les conduisit à Vicksburg, qu'il atteignit le 14 juin. Les six divisions qui, en trois semaines, vinrent ainsi grossir l'armée de Grant, présentaient un effectif de quarante mille hommes. Cette armée fut donc plus que doublée et atteignit le chiffre de soixante-quinze mille combattants.

Grant n'attendit pas l'arrivée de ces renforts pour

commencer les opérations du siège. La tranchée fut ouverte sur plusieurs points dès le 23 mai. Mais le travail le plus urgent était la construction de routes praticables, destinées à relier entre elles toutes les parties de la ligne des assiégeants : leurs camps, pour en assurer l'approvisionnement ; leurs approches, pour pouvoir y concentrer rapidement des forces considérables, le jour d'un assaut, et leur permettre de se porter mutuellement secours. Les magasins placés dans les lignes ne reçurent que trois ou quatre jours de vivres, afin de pouvoir être facilement évacués si l'armée levait brusquement le siège pour aller au-devant de Johnston. Les meilleurs sites, les plus voisins de l'eau, devenue très rare dans cette saison, furent choisis pour faire camper les troupes, qui les couvrirent bientôt de huttes en branchages. Cependant les obstacles mêmes du terrain, contraires à une attaque de vive force, favorisaient les opérations méthodiques d'un siège. Les profonds ravins qui avaient arrêté les colonnes d'assaut offraient un excellent abri et de véritables chemins couverts lorsqu'on avait le temps de tailler à la hache une route praticable à travers les fourrés épais qui en remplissaient le fond. Les bois, qui avaient rompu les rangs des assaillants, masquaient leurs premières approches, et les pentes

qu'ils avaient eu tant de peine à gravir pour atteindre les ouvrages situés sur la crête, permettaient par leur inclinaison même de défilier très facilement les tranchées creusées sur les flancs. Les positions dont les fédéraux étaient restés maîtres, après les attaques du 19 et du 22, n'étaient qu'à quatre ou six cents mètres des ouvrages ennemis ; on y établit des batteries et des places d'armes reliées entre elles par de forts épaulements qui tinrent lieu de la seconde parallèle : on épargna ainsi beaucoup de temps et de peine. Les travaux d'approche et de circonvallation entrepris par chaque division, furent naturellement adaptés aux accidents du terrain qui se trouvaient devant elle.

La division Steele formait l'extrême droite de l'armée fédérale ; les hauteurs qu'elle occupait, bordées par le ravin où elle avait perdu tant de monde le 22, présentaient, en face des positions ennemies, des pentes trop inclinées pour qu'on pût y ouvrir la tranchée. Toutefois elles s'adoucissaient graduellement dans le voisinage du fleuve : la brigade Wood commença sur ces pentes des approches contre une forte batterie qui commandait à la fois le Mississippi et la route de Yazoo-City, et dont nous avons déjà parlé. Sherman, croyant que l'ennemi, pour se dé-

fendre du côté de la terre, avait enlevé la grosse artillerie qui armait cette batterie, pensa qu'un navire pourrait facilement réduire au silence les quelques pièces qu'il supposait être restées dans l'ouvrage, et soutenir les travaux de Wood en enfilant les lignes ennemies. Il réclama le concours de Porter, et, le 27 mai, le Cincinnati qui se trouvait en amont de Vicksburg, vint ouvrir le feu à petite portée sur le point désigné. Mais les canons ennemis étaient toujours à la même place, et le couvrirent bientôt de projectiles : sa faible armure et les balles de foin qui l'entouraient ne pouvaient le protéger suffisamment, et bientôt il fit eau de toutes parts : son commandant n'eut que le temps de le ramener vers la rive droite, près de laquelle il coula sous les yeux des habitants de la ville, sortis de leurs abris pour assister à cet émouvant spectacle. Quinze hommes furent noyés et vingt-cinq tués ou blessés. Cependant Wood réussit à conduire sa tranchée jusqu'au bord du ruisseau, et s'établit sur un petit mamelon, d'où ses tirailleurs dominaient la batterie. Il obligea ainsi l'ennemi à l'abandonner; mais le cours d'eau ne lui permettait pas d'aller plus loin, et il se borna à construire quelques batteries, qui furent armées avec des obusiers de 8 pouces fournis par la marine.

Grâce à un pli de terrain, Tuttle, qui se trouvait à la gauche de Steele, parvint à descendre dans la vallée qui le séparait de l'ennemi ; il la traversa en menant perpendiculairement à ses ouvrages une sape double recouverte par des blindés et des fascines de bambous ; remontant ensuite les pentes opposées, où il était défilé par l'inclinaison du terrain, il réussit à se loger à trente mètres de l'ennemi.

Sherman confia à Blair sa principale attaque : elle fut dirigée, sur la route du cimetière, contre le bastion que celui-ci avait déjà assailli le 22 mai. Il réussit à placer vingt-quatre pièces en batterie, à quatre cents mètres de cet ouvrage. De là une tranchée fut poussée jusqu'à un arbre solitaire situé à trois cents mètres plus loin, sur la crête suivie par la route : une forte place d'armes fut construite en ce point et reliée aux batteries par plusieurs boyaux. Une sape double continua les approches, en suivant à droite le flanc du dernier mamelon couronné par le bastion ; en revenant ensuite sur celui-ci, elle amena les assiégeants jusqu'à quinze mètres du fossé.

La brigade Ransom occupait le front de la division Mac Arthur, formant la droite de Mac Pherson. Elle avait devant elle, nous l'avons dit, des ravins d'un accès difficile. On ouvrit des routes qui lui permirent

de communiquer facilement avec Blair et avec une ligne d'épaulements construits sur la pente opposée. Elle pouvait sortir de ces épaulements pour soutenir l'attaque principale dirigée contre le bastion de la route du cimetière.

La division de Logan, au centre, se trouvait sur la route de Jackson. Suivant l'arête parcourue par cette route, sur laquelle il avait perdu tant de monde le jour de l'assaut, Logan ouvrit, contre les ouvrages situés sur le point culminant, une forte tranchée parallèle, munie de banquettes et de créneaux en sacs à terre.

Quimby à gauche, comme Ransom à droite, fut réduit par la nature du terrain à des travaux secondaires : il construisit des routes et des épaulements pour faciliter les communications en cas d'assaut, et la défense des lignes en cas de sorties.

Les principales attaques de Mac Clernand furent entreprises, sur sa droite, contre les ouvrages que les soldats de Smith et de Carr avaient déjà si obstinément disputés aux défenseurs de Vicksburg. Ces deux divisionnaires étaient séparés l'un de l'autre par un profond ravin. Le premier dirigea ses approches le long de la route de Baldwins-Ferry. Le second serra de près la tranchée par laquelle le chemin de

fer coupait la crête que les confédérés avaient fortifiée : il parvint jusqu'à dix mètres de leur principal ouvrage et établit, à moins de soixante mètres, une forte parallèle, avec place d'armes, où il pouvait rassembler ses troupes pour donner l'assaut.

Pendant les premiers temps du siège, les fédéraux ne s'étendirent pas plus loin à gauche, et concentrèrent tous leurs efforts contre la partie de la place située au nord du chemin de fer : c'était celle où les confédérés avaient fait le moins de travaux, car ils ne s'étaient prémunis jusqu'alors que contre une attaque de vive force et ils comptaient autant sur la nature que sur l'art pour les protéger de ce côté. Mais, une fois les opérations régulières commencées, ils s'occupèrent activement d'augmenter leurs défenses sur cette portion de leur front.

Depuis le 24 mai jusqu'au 11 juin, tous les ouvrages du sud ne furent investis que par les divisions Hovey et Laumann, Osterhaus ayant été envoyé au Big-Black-River-Bridge pour couvrir les derrières de l'armée. Leur rôle se borna au maintien d'un blocus efficace. Mais l'arrivée de Herron, avec près de dix mille hommes, leur permit enfin d'entreprendre des opérations plus actives. Hovey chemina jusqu'à une faible distance de la ligne ennemie et relia ses travaux

à ceux de Carr. Laumann, appuyé par une batterie dont la marine avait fourni les pièces et les canonniers, ouvrit la tranchée à droite de la route de Halls-Ferry, contre un angle très saillant des ouvrages confédérés, et, malgré de fréquentes sorties de l'ennemi, il poussa ses têtes de sape jusqu'à quelques mètres du fossé. Herron, vers la fin du siège, conduisit deux approches, l'une à gauche de la route de Halls-Ferry et l'autre sur celle de Warrenton, jusqu'à une petite distance des ouvrages, mais sa tâche principale fut d'établir des lignes assurant l'investissement complet de la place.

Cette énumération donnera une idée de la grandeur des travaux entrepris par l'armée fédérale sur le plateau de Vicksburg. Bien des ressources considérées comme nécessaires dans un siège ordinaire lui faisaient cependant défaut. A l'exception d'une batterie de trente et de quelques pièces de marine, elle ne possédait aucun canon de gros calibre : il n'y en avait pas dans les arsenaux de l'Ouest et il aurait fallu trop de temps pour en faire venir de Washington, de New-York ou de Pittsburg. Force fut d'armer toutes les batteries de siège avec de l'artillerie de campagne, qui ne pouvait faire aucun dommage sérieux aux ouvrages en terre de l'ennemi et

devait se borner à y lancer des obus pour protéger les travaux d'approche. Les mortiers à la Cohorn faisaient aussi complètement défaut : ils furent remplacés par des mortiers de bois, taillés dans d'épais troncs d'arbres, cerclés de fer, qui donnèrent d'excellents résultats. Enfin le corps du génie n'existait pas dans l'armée du Tennessee. Il n'y avait pas une seule compagnie de sapeurs, et tout l'état-major ne comptait que quatre officiers de cette arme : les anciens élèves de West-Point, qui, comme on le sait, avaient tous suivi dans cette école des cours spéciaux, furent obligés d'apprendre à leurs camarades, dans la tranchée même, les premiers principes de l'art des sièges, et de former des sapeurs choisis parmi les hommes les plus intelligents de chaque corps.

En revanche, les nègres fugitifs, armés de pioches et de pelles, soulagèrent beaucoup les soldats dans les travaux de terrassement. Ceux-ci semblent avoir été moins habiles à remuer la terre que leurs camarades de l'armée du Potomac. Mais leur esprit inventif et l'adresse acquise par la plupart d'entre eux, soit dans la vie de pionniers, soit dans les métiers qu'ils exerçaient avant de s'enrôler, facilitèrent beaucoup la tâche de leurs officiers. Ils trouvaient sous la main tous les matériaux nécessaires aux ouvrages du siège ;

du bois pour construire les plates-formes et le revêtement intérieur des banquettes; des vignes sauvages qui, quoique un peu lourdes, faisaient d'excellents gabions; des bambous propres aux fascines; dans les plantations voisines, des balles de coton qui, recouvertes d'un peu de terre, formaient un abri presque impénétrable; les peaux des bœufs abattus pour l'armée servirent en maint endroit à revêtir extérieurement les parapets; les tonneaux qui avaient apporté des vivres à l'armée furent remplis de terre, et entourés d'épaisses fascines de bambous; on les employa comme gabions-farcis de tête de sape et ils résistèrent parfaitement aux balles Minié. Dans les ravins enfilés par l'ennemi, que les parallèles devaient traverser, des troncs d'arbres superposés formèrent des masques qui protégeaient complètement les troupes obligées de suivre ces voies. Le sol lui-même se prêtait parfaitement aux excavations les plus profondes; mais l'ennemi n'ayant opposé aux assiégeants que des pièces de campagne, on put se contenter de donner deux mètres et demi d'épaisseur aux parapets.

La défense de la garnison fut courageuse, tenace, mais presque toujours passive. La longueur des lignes qu'elle avait à occuper rendait son service excessivement pénible. Dans aucun récit du siège il

n'est fait mention d'abris blindés. Les fédéraux, pouvant prodiguer les munitions, lançaient constamment des obus dans les ouvrages, et, de temps en temps, ouvraient le feu de toutes leurs batteries comme s'ils se préparaient à un assaut : ils tenaient ainsi les assiégés en alerte et les obligeaient à se concentrer près des points les plus exposés, où ils leur infligeaient des pertes considérables. La réparation des ouvrages et des canons démontés occupait à tous moments les confédérés. Enfin les mortiers établis par la marine fédérale au-dessus de la péninsule ne cessaient de lancer des bombes contre la chute desquelles aucun point de la place n'était protégé.

Aux travaux et aux veilles incessantes se joignaient pour les assiégés des privations de tout genre : le plateau de Vicksburg n'ayant que peu de sources, il fallait apporter aux troupes dans des tonneaux l'eau tiède, bourbeuse et malsaine du Mississipi. Leurs rations étaient insuffisantes et de mauvaise qualité. Le porc salé, qui est la principale alimentation des armées américaines, fit défaut vers le milieu du siège : on y suppléa quelque temps par le bétail rassemblé peu de jours avant l'investissement et les animaux que l'on pouvait trouver dans la ville ; plus tard, il fallut remplacer cette viande amaigrie par celle des

mulets, que bien des gens lui préférèrent. Comme dans tous les sièges, les chats et les rats figurèrent dans les ordinaires et les relations des assiégés constatent que les soldats louisianais, héritiers des traditions de la cuisine française, trouvaient seuls le moyen de déguiser les viandes les moins appétissantes. Les chevaux étant rares et nécessaires à l'armée, on ne les mangeait que lorsqu'ils étaient victimes de la guerre. Il y avait, par exemple, derrière une partie de la ligne, une colline fraîche et riante, couverte de l'herbe la plus riche, mais labourée à tout instant par les projectiles fédéraux. Presque tous les jours quelque malheureuse monture, laissée en liberté, gravissait pas à pas la pente en broutant l'herbe fraîche, mais à peine était-elle arrivée au sommet qu'elle tombait blessée ou foudroyée. A la nuit, les soldats confédérés allaient ramasser leur repas sur cet abattoir et parfois une heureuse fortune leur faisait trouver, au lieu d'un cheval efflanqué, une belle vache égarée. Mais c'étaient là des ressources insignifiantes. Les rations de pain et de biscuit furent réduites au minimum : à la fin du siège, on ne distribua, paraît-il, à chaque homme, qu'un demi-biscuit par jour. Les défenseurs de Vicksburg avaient de grands approvisionnements de sucre, de sel et de tabac à chiquer,

ce consolateur de tant de maux dans le nouveau monde ; mais le thé, le café et les spiritueux, tous les stimulants en un mot, leur manquaient. Aussi les malades remplirent-ils bientôt tous les principaux édifices de Vicksburg, transformés en hôpitaux.

Enfin il y avait à côté des soldats une population civile de trois mille cinq cents âmes, habitants ou réfugiés, que l'amour du clocher, ce sentiment si profond et si légitime, avait retenus chez eux et condamnés à toutes les horreurs du siège, ou que la crainte de l'ennemi avait poussés malgré eux à Vicksburg. Ces malheureux ne connaissaient de la guerre que les souffrances et les anxiétés. La ville, bâtie en étages au-dessus du Mississipi, était particulièrement exposée aux obus que la flotte fédérale lançait incessamment dans toutes les directions pour inquiéter la défense. Bientôt les maisons devinrent inhabitables. On descendit dans les caves, on les agrandit, et on tailla des hypogées dans le tuf de la falaise. La construction de ces habitations souterraines devint une industrie : les nègres qui les creusaient les vendaient au prix de trente à cinquante dollars, leur valeur variant selon le plus ou moins de sécurité qu'elles offraient.

Il fallait aussi économiser les munitions et les

réserver pour le jour d'un assaut ou d'une sortie. Pemberton avait un million de cartouches de plus que de capsules, ce qui rendait les premières inutiles. Tout fut mis en œuvre pour remédier à cette pénurie. On visita avec soin les gibernes des tués et des blessés fédéraux, et des hommes hardis entreprirent d'introduire secrètement dans la place ces munitions indispensables. Les uns, les portant dans leur ceinture, se glissaient la nuit à travers les mille ravins qui coupaient les lignes fédérales, gravissant dans l'obscurité des pentes qui, de jour, donneraient le vertige, et apportaient du dehors aux assiégés, avec leur précieuse charge, des nouvelles et des paroles d'encouragement; d'autres, déguisés en soldats fédéraux, erraient dans les lignes ennemies, portant en bandoulière la gourde d'ordonnance remplie de capsules et la jetaient adroitement aux tirailleurs confédérés lorsqu'ils en trouvaient l'occasion : on en introduisit ainsi environ trois cent mille.

La stricte économie qui leur était imposée paralysa les défenseurs, surtout dans les premiers temps du siège. La plupart des batteries unionistes, une fois établies, réduisirent presque entièrement au silence le feu des assiégés. Aussitôt qu'une pièce confédérée cherchait à le rompre, quinze ou vingt canons con-

centraient leurs projectiles sur elle, et ceux qui la servaient étaient exposés aux balles d'une nuée de tirailleurs fédéraux, toujours à l'affût. Bientôt les assiégeants purent se servir impunément, pour fermer leurs embrasures, de masques de bois qui n'auraient été qu'un danger de plus si un boulet les avait frappés. D'autre part, les confédérés étaient dans une position très désavantageuse pour l'emploi de la carabine, car, obligés de tirer de haut en bas, il leur fallait, à chaque coup, se montrer presque à mi-corps au-dessus du parapet : aussi osaient-ils rarement engager avec les tranchées ce combat inégal.

En conséquence, les travaux des assiégeants furent rarement interrompus d'une manière sérieuse, et ils ne firent dans les tranchées que des pertes insignifiantes. On ne peut citer qu'une seule sortie vigoureuse dans tout le cours de ces opérations. Dans la nuit du 22 au 23 juin, la brigade Cummings, de la division Stevenson, surprit les travailleurs de Herron près de la route de Halls-Ferry, bouleversa leurs tranchées et leur fit douze prisonniers. Mais ce fut un coup isolé et les confédérés n'intervinrent activement, pour retarder les travaux d'approche, que vers la fin du siège, lorsqu'ils se sentirent serrés de trop près.

Les généraux sudistes poussèrent même souvent

trop loin le désir de ménager leurs hommes et leurs munitions, et, à force d'interdire les fusillades inutiles, ils laissèrent s'établir entre les avant-postes des deux armées de véritables trêves, qui étaient tout à l'avantage des assaillants, car elles leur permettaient d'avancer leurs travaux en sécurité. A la faveur de ces trêves, généralement nocturnes, les deux lignes de tirailleurs commençaient par échanger des nouvelles, à petite distance ; puis se rapprochaient pour mieux causer et entamer des discussions politiques ; parfois enfin elles arrivaient à se confondre si bien que les officiers des deux partis étaient obligés de s'entendre pour tracer une ligne de démarcation entre leurs troupes respectives. Mais, après avoir ainsi cédé au cri de l'humanité et oublié un instant leur cruel métier, ces mêmes hommes reprenaient leurs fusils à la moindre alarme, prêts à engager de nouveau le combat.

Cependant les souffrances et les privations n'étaient pas le partage exclusif des assiégés. Le manque d'eau et la chaleur extrême fatiguaient beaucoup les fédéraux et développaient chez eux de nombreuses maladies. Enfin le danger d'une attaque de Johnston, qui pouvait les obliger à lever le siège, imposait aux généraux de graves soucis et aux soldats un surcroît considérable de travaux.

En effet, ce n'est pas sans raison que Pemberton comptait, pour sa délivrance, sur l'intervention du chef dont ses fautes et ses malheurs l'avaient séparé. Comme nous l'avons dit, celui-ci, ignorant la bataille qui venait de se livrer à Champion-Hill, s'était mis en route, le 17 mai, vers Brownsville, dans l'espoir de rencontrer Pemberton sur la route d'Edwards-Station à Clinton, au nord du chemin de fer; et, au reçu de la dépêche par laquelle son lieutenant lui annonçait la défaite qu'il avait éprouvée la veille, il lui avait aussitôt envoyé l'ordre, cité plus haut, d'évacuer Vicksburg. Le 18, ayant appris le combat du Big-Black-River-Bridge, il se replia au nord-ouest sur Vernon, village situé près du Big-Black à quarante-deux kilomètres au-dessus de Bridgeport : il conservait ainsi à Pemberton un moyen de passage, dans l'espoir que celui-ci, obéissant à ses ordres, aurait remonté la rive droite de ce cours d'eau, au lieu de se retirer sur Vicksburg. Mais, le lendemain, apprenant l'investissement de la place, il ne s'occupa plus que de rassembler ses forces éparses et leur donna pour point de ralliement Canton et la ville de Jackson, que les fédéraux avaient abandonnée depuis le 16 au matin. Son premier soin devait être en effet de reformer l'armée destinée à délivrer Vicksburg.

Le gouvernement confédéré était résolu à ne rien négliger pour lui en donner les moyens. Pendant que Taylor, sur la rive droite du Mississippi, recevait l'ordre de réunir toutes ses forces pour marcher, de l'ouest à l'est, au secours des assiégés, plusieurs brigades partaient de Mobile et de Tullahoma pour rejoindre Johnston. Enfin celui-ci envoya à Gardner l'avis d'abandonner Port-Hudson et de lui amener toutes ses forces : avis qui, nous l'avons vu, ne parvint pas à ce général, Port-Hudson étant déjà investi. Cependant Johnston n'attendit pas longtemps les premiers renforts. Le 20 et le 21 mai, il vit arriver à Jackson les brigades Gist, Ector et Mac Nair, détachées de Tullahoma, ainsi que Loring, qui errait depuis la bataille de Champion-Hill avec ses six mille soldats. Maxey le rejoignit le 23. Enfin, le 3 juin, la division Breckenridge et la brigade Evans vinrent porter à vingt-sept mille hommes, dont trois mille cavaliers commandés par Jackson, l'effectif de l'armée de Johnston.

Cette armée, il est vrai, était mal équipée pour prendre la campagne ; elle avait peu de matériel, presque pas de chevaux. Les troupes venues par chemin de fer de Tullahoma et de Mobile n'avaient amené ni canons, ni voitures, ni attelages. Cependant

la ville de Jackson n'était pas assez loin de Vicksburg pour que les difficultés fussent insurmontables, et, si Johnston, se mettant en marche aussitôt après l'arrivée d'Evans, était venu, vers le 7 ou le 8 juin, attaquer Grant, devant Vicksburg, la position de celui-ci aurait été fort critique. En effet, avant le débarquement de Herron, qui eut lieu le 11 juin, les renforts qu'il avait reçus de Hurlbut ne portaient le chiffre de son armée qu'à cinquante-deux mille hommes environ. Pemberton en avait au moins vingt ou vingt-deux mille en état de combattre, ce qui, avec les vingt-sept mille hommes de Johnston, n'aurait fait que trois ou quatre mille hommes de différence entre les confédérés et leurs adversaires. A cette date, les communications entre les deux armées sudistes étaient encore assez faciles pour qu'elles pussent concerter leurs mouvements et exécuter le plan que Pemberton suggéra plus tard à son chef. Ce plan consistait à faire menacer par Johnston les lignes fédérales vers le nord et à attirer de ce côté les forces de Grant, pendant que la garnison profiterait de leur éloignement pour se frayer un passage par la route de Warrenton. Mais Johnston, sur la foi des rapports de son lieutenant, s'était persuadé que les fédéraux étaient plus de soixante mille le jour de l'investissement de

Vicksburg. Il en avait conclu que l'armée de Grant ne serait pas sensiblement augmentée pendant le siège. Pemberton lui-même, dans la dernière dépêche, en date du 22 juin, qui traversa les lignes fédérales, lui disait qu'il ne pourrait tenter la délivrance de la place qu'avec quarante mille hommes : il n'en avait qu'une vingtaine en état de se mettre en campagne. Le gouvernement de Richmond le pressait sans doute de prendre l'offensive, soit contre Grant, soit même contre Banks, chose tout à fait impraticable, et lui annonçait toujours de nouveaux renforts ; mais ceux-ci n'arrivaient que par faibles détachements. Johnston voulut, avant de se mettre en marche, attendre les hommes et le matériel qui lui étaient promis. Il laissa ainsi échapper une occasion qu'il ne devait plus retrouver.

Cependant Grant ne se dissimulait pas le danger auquel il pouvait être exposé. Dès le 22, toute sa cavalerie avait été envoyée pour éclairer le pays jusqu'au Big-Black-River, détruire les ponts jetés sur cette rivière et ses affluents et ramasser le plus de bétail possible ; Osterhaus l'avait suivie et occupait le pont du chemin de fer ; enfin un corps provisoire de douze mille hommes, formé de détachements enlevés aux différentes divisions, fut envoyé le 26 mai, sous les

ordres de Blair, pour s'opposer au mouvement présumé de Johnston. Ce corps revint à Vicksburg au bout d'une semaine après avoir suivi le cours du Yazoo sur une longueur de soixante-douze kilomètres. Quelques jours auparavant, Porter avait chargé cinq navires de visiter ce fleuve et de détruire les bâtiments ennemis qui pouvaient s'y trouver. La flottille fédérale, arrivée le 20 à Haines-Bluff, avait été la première à occuper cette position abandonnée par l'ennemi, et, le lendemain, elle atteignait Yazoo-City au moment où l'incendie, allumé par les confédérés, dévorait, avec l'arsenal, trois puissants navires dont la construction était fort avancée. Lorsque Blair se mit en marche, une nouvelle expédition remonta le Yazoo, parvint jusque près du fort Pemberton, pénétra dans la plupart des affluents du fleuve et détruisit neuf transports ennemis. Toutefois ces mouvements ne pouvaient suffire à protéger l'armée, qui, comme nous l'avons dit, ne comptait encore que quarante mille hommes. La clef de toutes ses positions était à Haines-Bluff. Grant savait que, si Johnston parvenait à s'emparer de ce point, il serait obligé de lever le siège pour le lui reprendre. La garde en fut provisoirement confiée à la marine. La brigade navale, toujours dirigée par la vaillante famille des Elletts,

fut chargée de cette importante mission. En même temps, la brigade Mower fut détachée du corps de Sherman pour observer, avec douze cents chevaux, les passages du Big-Black; et la division Kimball, qui débarqua quelques jours après, le 3 juin, fut immédiatement envoyée à sa suite. Ce ne fut pourtant pas de ce côté que les confédérés dirigèrent leurs premiers efforts pour secourir Vicksburg, mais contre Millikens-Bend, où se trouvaient de vastes dépôts confiés à une seule brigade fédérale sous le général Dennis. Cette proie était d'autant plus tentante que plusieurs régiments de cette brigade étaient composés de nègres, que les confédérés croyaient incapables de se battre. Le 7 juin, un détachement de l'armée de l'Arkansas, fort d'environ trois mille hommes, tenta de surprendre Millikens-Bend. Mais les fédéraux blancs et noirs rivalisèrent entre eux de courage et les canonniers vinrent bientôt les aider à repousser les assaillants. A la suite de cette affaire, la brigade Mower alla renforcer la garnison de Millikens-Bend.

Cependant cette diversion ne trompa pas Grant sur le point où il devait attendre l'attaque principale de l'ennemi : il savait que c'était entre le Yazoo et le Big-Black. Aussi la division Sooy Smith, à peine débarquée le 8, fut-elle placée à Haines-Bluff, où elle

releva la brigade navale. En trois jours, elle éleva sur ces hauteurs un vaste camp retranché capable d'abriter plus de quarante mille hommes. C'était en effet le point sur lequel Grant comptait s'appuyer en cas d'échec ou de défaite. A Haines-Bluff, il était maître du Yazoo, conservait ses communications avec le Mississippi et menaçait toujours Vicksburg, dont il pouvait reprendre le siège à la première occasion. A partir du 14 juin, l'arrivée successive de Herron et de Parke ayant porté ses forces au chiffre de soixante-quinze mille hommes, il fut sûr de pouvoir désormais tenir tête à Johnston. La moitié de son armée devait se charger de ce soin. Les divisions Sooy Smith et Kimball formaient, sous les ordres du général Washburne, un corps de douze mille hommes, qui occupait Haines-Bluff. D'autres détachements furent échelonnés depuis ce point jusqu'au Yazoo et les divisions A.-J. Smith et Herron étaient prêtes à les rejoindre au premier signal. Le commandement de cette armée d'observation fut donné à Sherman. Une ligne presque continue d'épaulements, entremêlés de redoutes pour l'artillerie de campagne, depuis Haines-Bluff jusqu'au Big-Black-River, fut achevée le 22 juin. Ce travail énorme de circonvallation, qui avait un développement égal à celui des lignes de

contrevallation, devait permettre à Sherman d'arrêter toutes les forces que Johnston aurait pu amener contre lui, en lui laissant le temps de se concentrer pour repousser une attaque, quel que fût le point menacé.

Cette époque du 22 au 25 juin marque la fin de la première période du siège. La situation des deux adversaires peut se résumer en quelques mots : l'armée de Grant, qui, le 22 mai, ne comptait que trente mille combattants, atteint maintenant le chiffre de soixante-quinze mille. Elle a élevé autour de la place vingt kilomètres d'ouvrages, construit quatre-vingt-neuf batteries, dans lesquelles, peu de jours après, deux cent vingt pièces seront en position. Huit approches ont été dirigées contre la place par Wood, Tuttle, Blair, Logan, A.-J. Smith, Carr, Laumann et Herron : sur quelques points, les têtes de sape sont à dix ou quinze mètres seulement des ouvrages ennemis. Enfin un corps d'observation est réuni entre le Yazoo et le Big-Black ; il garde une longue ligne de circonvallation s'étendant d'une rivière à l'autre et appuie sa gauche au camp retranché de Haines-Bluff.

Pendant ce temps, Johnston a formé peu à peu autour de lui une armée de vingt-six mille hommes : Il a réuni le matériel et les moyens de transports qui

lui manquaient et se prépare à prendre la campagne. Dans la place, la disette commence à se faire sentir : on ménage les munitions et la vie des hommes valides, dont la maladie réduit chaque jour le nombre. Le feu de l'artillerie a complètement cessé, mais les combattants sont si près les uns des autres, qu'ils sont obligés de lutter à bout portant. Les confédérés lancent dans les tranchées des assiégeants des grenades qui les font beaucoup souffrir ; ils cherchent, par des mines, à bouleverser leurs ouvrages. Les fédéraux leur répondent par les mêmes moyens.

Ce genre de guerre ne tarda pas à donner lieu à des incidents nouveaux : les soldats unionistes de Logan réussirent à miner le grand redan, situé sur la route de Jackson, qui était défendu par une partie de la division Forney. Le 25 juin, à trois heures et demie de l'après-midi, une violente explosion lançait en l'air le saillant de cet ouvrage et ouvrait à sa place un vaste cratère : tout l'intérieur fut bouleversé, quelques sapeurs, occupés à creuser une contre-mine furent écrasés, presque tous les soldats, peu nombreux d'ailleurs, qui gardaient le redan furent tués, et l'on assure même que quelques-uns d'entre eux furent jetés en vie dans les lignes fédérales, où ils se trouvèrent faits prisonniers de cette étrange façon. Aussitôt une

colonne d'infanterie escalade les débris entassés par l'explosion. Mais l'ennemi n'est pas pris au dépourvu : il a élevé une seconde ligne à la gorge de l'ouvrage. Le 6^e Missouri s'élançe à son tour pour disputer le redan aux unionistes ; repoussé dans cette attaque, il réussit cependant à se maintenir derrière le nouvel obstacle et fait pleuvoir des grenades et des paquets de cartouches enflammées sur les assaillants entassés dans le cratère. La brigade Cockrell vient le soutenir, et le combat se prolonge ainsi toute la nuit. Le matin, l'intérieur du redan est abandonné par les deux partis et les fédéraux s'établissent sur les restes du parapet extérieur. Ils avaient perdu trente hommes environ et n'avaient gagné que quelques mètres de terrain ; mais ils avaient affaibli la ligne de défense ennemie.

Pour achever de l'ébranler, une nouvelle mine fut établie sous un autre redan, situé à gauche de la route de Jackson, et, le 1^{er} juillet, son explosion détruisit entièrement cet ouvrage, en tuant et blessant un bon nombre de confédérés ; quelques-uns furent enfouis, puis déterrés sains et saufs plusieurs heures après. Par suite de la disposition de cette mine, les terres furent rejetées du côté de l'assiégeant, qui s'empara aussitôt de cette espèce de parapet et s'y établit ; mais il ne chercha pas à enlever la seconde

ligne des assiégés. Désormais la pelle et la pioche ne pouvaient plus suffire : il fallait se préparer à l'assaut, qui devait donner le coup de grâce à la garnison. Les parallèles furent élargies, les places d'armes agrandies, tous les matériaux nécessaires, échelles, planches, fascines, gabions, rassemblés près des points d'attaque, les batteries disposées de manière à concentrer leur feu sur un signal donné. L'heure solennelle approchait.

Les défenseurs, après une résistance qui commande l'admiration de leurs ennemis, sont arrivés au bout de leurs ressources. Dans le Nord comme dans le Sud, le public tout entier suit, avec émotion, la lutte dont Vicksburg est le prix et qui doit avoir une influence décisive sur l'issue de la guerre. Aussi les confédérés tentent-ils encore un dernier effort pour gagner une partie qui semble irrévocablement perdue.

Tandis que Johnston ébranle enfin son armée, les troupes confédérées qui occupent les vastes territoires à l'ouest du Mississippi, font des diversions vigoureuses pour obliger Grant à détacher une partie des forces campées devant Vicksburg, espérant que Pemberton pourra profiter de cet affaiblissement pour percer les lignes qui l'étreignent. Kirby Smith, qui exerce dans cet immense district un commandement

supérieur, analogue à celui de Johnston entre les Alleghanies et le Mississippi, a organisé deux expéditions, dont le coup de main tenté le 7 juin sur Millikens-Bend n'a été que le faible prélude. L'une est confiée à l'armée de l'Arkansas que Schofield et Blunt, paralysés par le départ de Herron, ne peuvent inquiéter. Cette armée, trop longtemps inactive, sous les ordres de Holmes, attaquera Helena, le seul point que les fédéraux possèdent dans l'Arkansas oriental et d'où ils menacent sans cesse Little-Rock et tout le centre de l'État. Si la place de Vicksburg doit tomber, Helena pourra peut-être la remplacer. L'autre expédition, dirigée par l'actif Taylor, doit reconquérir les districts de la Louisiane, dont Banks s'est emparé au mois d'avril, prendre Brashear-City, chercher à interrompre la navigation inférieure du Mississippi, menacer même la Nouvelle-Orléans, et obliger ainsi l'armée de la Louisiane à lever le siège de Port-Hudson.

Les cinquante-cinq mille hommes que Holmes avait sous ses ordres au commencement de l'année avaient vu leur nombre diminuer depuis lors. Dès que Banks s'était mis en campagne, il avait fallu en détacher une partie pour lui tenir tête. Pour entreprendre de nouvelles opérations dans la Louisiane, Taylor était encore obligé d'emprunter à Holmes

une partie des forces qui occupaient l'Arkansas. Il ne restait plus à celui-ci que les troupes échelonnées dans les différents postes qui marquaient la limite de son occupation, sur une ligne immense, depuis le Mississippi jusqu'au désert. Le 16 juin, ces troupes reçurent l'ordre de fournir des détachements qui devaient se réunir le 26 à Clarendon. Mais des pluies torrentielles grossirent les ruisseaux et détremperent les routes à un tel point, que, après des efforts inouïs, toute cette petite armée ne se trouva rassemblée que le 30 au soir au point de concentration. Elle se composait de la division d'infanterie Price, comprenant les deux brigades Parsons et Mac Rae, fortes, l'une de 1,868 et l'autre de 1,227 hommes ; de la brigade Fagan, comptant environ 1,800 hommes ; de la division de cavalerie de Marmaduke, forte de 1,750 chevaux et des mille chevaux de la brigade de cavalerie de Walker, en tout, deux mille huit cents cavaliers et près de cinq mille fantassins avec deux ou trois batteries d'artillerie. Le 3 juillet, Holmes arrivait à huit kilomètres de Helena. Mais les informations qu'il recueillit faisaient prévoir que la tâche qu'il se proposait serait au-dessus de ses forces.

La petite ville de Helena est située dans des terrains bas, sur la rive droite du Mississippi. A un kilomètre

du fleuve, et dans une direction parallèle, s'étend une ligne de collines qui s'abaissent à l'est en pentes douces et découvertes, mais dont les approches du côté de l'ouest sont boisées et profondément ravinées. Lorsqu'il avait occupé Helena, en juillet 1862, Curtis avait élevé entre la ville et les collines, près de la route de Clarendon, qui est appelée en cet endroit le Chemin du cimetière, un grand et solide ouvrage qui reçut son nom : le feu de ce fort battait également les pentes douces des collines, les ravins qui les divisent en trois mamelons et toute la plaine environnante. Après la prise du Poste de l'Arkansas, en janvier 1863, Grant avait établi à Helena une grande partie du 13^e corps. Lorsque celui-ci fut appelé à Millikens-Bend, Mac Clernand y laissa une petite division, comptant environ trois mille hommes, sous les ordres de Prentiss. Afin de mieux défendre cette position importante, celui-ci avait établi des redoutes sur les trois mamelons situés au delà du fort Curtis : celle du centre était près de la route du cimetière, celle de droite, ou du nord, était sur la colline appelée Reiters-Hill, et celle du sud était connue sous le nom de fort Hindman. Plusieurs lignes d'épaulements les reliaient entre elles et en défendaient les approches : à droite de Reiters-Hill, dans

la plaine et près du fleuve, se trouvait un quatrième ouvrage qui barrait la route de Sterling.

La lenteur des mouvements des confédérés leur avait enlevé toutes chances de surprise. Depuis deux jours la garnison était sur ses gardes.

Holmes réunit un conseil de guerre. Price ouvrit l'avis de ne pas attaquer : la démonstration avait déjà produit tout son effet en obligeant l'ennemi à laisser une division à Helena, et, si même on réussissait, chose douteuse, à prendre la place, on ne pourrait s'y maintenir, les terrains bas qui avoisinent le fleuve étant toujours à la merci des canonnières fédérales. Holmes n'écouta pas ce sage conseil et mit son armée en marche pendant la nuit. L'attaque devait être faite au point du jour, par Price au centre contre la redoute du Chemin du cimetière ; par Fagan à droite contre le fort Hindman. La cavalerie formait la gauche de l'armée ; Marmaduke devait mettre à pied la plus grande partie de sa division et donner l'assaut à l'ouvrage qui couronnait Reiters-Hill, tandis que la brigade Walker chercherait à pénétrer entre cet ouvrage et celui qui était situé au bord du fleuve.

Les chemins que les confédérés avaient à traverser étaient si mauvais, qu'ils furent obligés de laisser leur artillerie derrière eux. A quatre heures du matin,

Fagan à droite commençait le combat. Les unionistes étaient prêts à le recevoir, son approche avait été signalée deux heures auparavant. Un ravin profond, puis une série d'abatis et trois lignes successives d'épaulements séparent Fagan du fort Hindman : aucun de ces obstacles ne peut cependant l'arrêter, ses soldats escaladent les pentes abruptes du ravin, traversent les abatis et enlèvent les premiers ouvrages. Mais, arrivant haletants en vue des canons de la redoute et accueillis par une salve de mitraille, ils sont obligés de reculer : ils s'abritent derrière le troisième épaulement et commencent à tirailler sur le fort. Toute la brigade est engagée, et, à moins qu'elle ne soit renforcée, il lui est désormais impossible d'enlever l'ouvrage considérable devant lequel son premier élan s'était brisé.

Au centre, Price, arrivé avant le jour en face des positions ennemies, a perdu du temps à placer sur sa gauche la brigade Mac Rae, qui prendra à revers la redoute fédérale, pendant que Parsons donnera l'assaut au front méridional. Enfin, vers cinq heures, ces deux brigades s'élancent à la fois ; l'artillerie unioniste ne peut les arrêter, l'ouvrage est pris avec la plupart de ses défenseurs. Plusieurs canons tombent aux mains des confédérés ; mais des boulets forcés

dans leur gueule les rendent inutiles. A gauche, Marmaduke se contente d'une molle démonstration et ne tente même pas d'attaquer la redoute de Reiters-Hill, tandis que Walker, se laissant amuser par un faible détachement fédéral, ne lui apporte aucun secours.

La ligne unioniste est percée ; mais les assaillants sont épuisés par l'effort même qu'ils ont fait ; car ils n'ont pas de réserve pour profiter de ce premier succès. A la fraîcheur du matin a succédé une chaleur accablante. Les troupes de Price sont dans un désordre inexprimable. Les fédéraux, au contraire, malgré leur petit nombre, n'ont pas perdu courage ; les trois redoutes qu'ils occupent encore et le fort Curtis concentrent leur feu sur l'ouvrage dont l'ennemi s'est emparé. Holmes accourt et tente un suprême effort. Il lance la brigade Parsons contre le fort Curtis, et charge Mac Rae de rassembler, autant que possible, son monde dispersé, pour attaquer à revers le fort Hindman, devant lequel se trouve toujours la brigade Fagan. Mais ce double mouvement a des résultats désastreux. Les soldats de Parsons, en descendant avec plus d'entrain que d'ordre le revers de la colline, sont criblés par l'artillerie du fort Curtis et par celle d'une canonnière, le Tyler, mouillée dans le fleuve. Les con-

féderés, ne pouvant aborder le fort, se répandent dans les jardins qui l'entourent et sont bientôt dispersés. Plus de la moitié d'entre eux sont tués, blessés ou pris. Le reste s'échappe comme il peut. Pendant ce temps, Mac Rae n'a pu réunir que deux cent cinquante hommes autour de lui : il lui faut traverser un ravin qu'enfilent les boulets du fort Curtis, et, quand, à la tête de cette petite troupe, il veut s'approcher du fort Hindman, il est arrêté par un feu violent ; enfin, après avoir éprouvé des pertes sérieuses, il se voit obligé de chercher un abri près de la position occupée par Fagan.

L'attaque est manquée. Holmes donne à dix heures le signal de la retraite. Les débris de la division Price, établis dans l'ouvrage du centre, l'évacuent sous un feu qui fait encore de grands ravages parmi eux ; et, le soir, toute l'armée reprend tristement la route de Clarendon. Ce même jour, 4 juillet, comme nous le verrons tout à l'heure, Grant entrait dans Vicksburg.

Les fédéraux ne purent poursuivre l'ennemi ; ils n'étaient pas trois mille et celui-ci laissait entre leurs mains onze cents prisonniers, parmi lesquels un grand nombre de blessés. Les pertes de Holmes s'élevaient à 1,636 hommes, celles de Price à 250 à peine.

Après ce combat, l'armée de l'Arkansas s'enfonça dans les profondeurs de cet État aussi rapidement qu'elle en était sortie, tandis que la brigade de cavalerie de Walker descendit le Mississippi vers Millikens-Bend. Elle rôda pendant longtemps autour des dépôts fédéraux, saisissant toutes les occasions d'enlever les détachements qui avaient l'imprudence de s'en éloigner et empêchant l'ennemi d'occuper les riches plantations de l'intérieur, d'où il aurait pu tirer des provisions et du coton.

L'expédition conduite par Taylor dans la basse Louisiane avait mieux débuté que celle de Holmes.

Les nécessités de la guerre avaient fini par prévaloir dans les conseils de Banks sur celles de la politique. Aussitôt que ce général avait pu embarquer le matériel, les voitures, les malades et les nègres fugitifs rassemblés à Alexandria, il avait évacué cette place pour réunir toutes ses forces devant Port-Hudson. Au commencement de juin, il avait abandonné toute la contrée comprise entre le Bayou-Tèche, le Mississippi et le Red-River, contrée dont il avait pris possession six semaines auparavant. Taylor, rassemblant ses forces, y reparaissait aussitôt et occupait sans combat Alexandria, Opelousas et même le fort De-Russey. Le district de Lafourche resta seul au pouvoir des

fédéraux. Mais sa défense était confiée à des troupes peu nombreuses et très disséminées, à des soldats convalescents, à des officiers atteints par le climat énervant de la Louisiane, à des régiments nouvellement formés et mal disciplinés. Personne, dans ces petites garnisons, depuis la campagne du mois d'avril, ne s'attendait à voir paraître l'ennemi. Aucun préparatif n'était fait pour le recevoir, et chacun vivait dans la plus grande insouciance, au milieu des camps de malades et de nègres fugitifs et des vastes dépôts de vivres, de munitions et de matériel qui offraient aux confédérés une proie digne de les tenter. Brashear-City était resté le centre des établissements fédéraux dans ce district. Défendue par une canonnière et un grand ouvrage armé de gros canons du côté de l'Atchafalaya, couverte au nord et au sud par des marais qui s'étendaient, d'un côté, jusqu'au lac et, de l'autre, à perte de vue, vers la plage du golfe du Mexique, cette ville semblait être à l'abri d'un coup de main. De petits postes étaient échelonnés sur le chemin de fer de la Nouvelle-Orléans et le long du Bayou-Lafourche, à Thibodeaux et à Lafourche. Enfin à Donaldsonville, point où ce bayou sort du Mississipi, un fort avait été construit sur le bord du fleuve et confié, avec deux cent vingt-cinq hommes, à un

officier intelligent et énergique, le major Bullen.

A la nouvelle du retour de Taylor à Alexandria et à Opelousas, les Texiens, qui, pour la plupart, l'avaient quitté, s'empressèrent de venir le rejoindre. Ces hardis partisans étaient d'admirables soldats pour une expédition comme celle qu'il allait entreprendre. Habités à la vie la plus rude, sobres, actifs, excellents cavaliers, prêts aussi à descendre de cheval pour combattre à pied ou sur l'eau, incapables, il est vrai, de se soumettre à une rigoureuse discipline, et aussi ardents dans les querelles qu'au combat, mais sans rancune et pleins de dévouement pour les chefs qui savaient se faire aimer d'eux, ils accouraient d'autant plus volontiers pour disputer aux « abolitionnistes » les riches provinces de la Louisiane que, pleins d'un injuste mépris pour les créoles qu'ils venaient défendre, ils comptaient sur cette occasion pour montrer combien ils leur étaient supérieurs.

Taylor avait autour de lui environ six ou sept mille hommes, la plupart à cheval. Il les divisa en deux colonnes. L'une, formée par la brigade du colonel Major, eut ordre de descendre vers le Bayou-Lafourche en passant entre l'Atchafalaya et le Mississippi. Lui-même, avec les brigades Mouton et Green,

suivit le Bayou-Tèche. Il se proposait d'attaquer de front Brashear-City, pendant que Major prendrait cette place à revers, après avoir coupé ses communications avec la Nouvelle-Orléans. Ce plan hardi eut un succès complet.

Le 10 juin, Major passait l'Atchafalaya à Morgans-Ferry, avec deux régiments de cavalerie et un d'infanterie, et, après avoir fait une démonstration en face de Port-Hudson, il se portait rapidement sur Plaquemine, dont il s'emparait le 17. Il y faisait prisonnier un détachement de convalescents et détruisait trois petits transports fédéraux. A Bayou-Coula, le 19, il reprenait un millier de nègres volés, pour employer ses propres expressions; évitant Donaldsonville le 20, il traversait Thibodeaux, abandonné par l'ennemi; puis il continuait à suivre la rive droite du Bayou-Lafourche pour atteindre Terrebonne et couper en ce point le chemin de fer, seule ligne de retraite de la garnison de Brashear-City. A la nouvelle de son approche, le colonel Stickney, qui commandait cette garnison, avait amené à Terrebonne tout ce qu'il avait pu rassembler d'hommes valides, soit environ trois ou quatre cents. Il s'était établi avec cette petite troupe dans un ouvrage formant tête de pont, sur la rive droite du bayou, et

repoussa les attaques que Major dirigea contre lui le 21. Mais un détachement confédéré s'était emparé, pendant ce temps, de la ligne du chemin de fer, à l'ouest de cet ouvrage, qui se trouva ainsi tourné. Major s'empressa d'en profiter : laissant derrière lui Stickney et sa troupe, il dirigea ses têtes de colonne vers Brashear-City, dont la garnison affaiblie était désormais isolée ; il devait retrouver devant cette place les deux brigades de Taylor. Le 23 au soir, il n'en était plus séparé que par une faible distance et avait atteint un canal appelé le Bayou-Bœuf, dont le passage était défendu par un petit fort fédéral.

Pendant ce temps, Taylor, réunissant ses troupes à Pattersonville sur le Bayou-Tèche, avait marché vers Brashear-City, et, le 22, il occupait Berwick-City, bourg situé en face de cette ville, sur l'autre rive de l'Atchafalaya. Son artillerie, mise en position, jetait le trouble dans la garnison, qui ne s'attendait pas à une pareille attaque, et mettait en fuite la canonnière fédérale chargée de garder le fleuve qui séparait les deux villes. Durant la nuit, trois régiments de cavalerie texienne démontée traversaient l'Atchafalaya sur des bateaux trouvés dans le Bayou-Tèche, et s'établissaient dans le voisinage des ouvrages fédéraux, derrière un canal qui avait protégé leur débarquement.

Pendant ce temps, trois cents autres cavaliers texiens montaient dans de petites barques, dont les rames étaient enveloppées de drap pour que leurs coups ne fussent pas entendus des navires fédéraux qu'ils pourraient rencontrer sur le lac. Se lançant hardiment sur ses eaux dans ces frêles embarcations, ils le traversaient sur une longueur de vingt kilomètres afin de donner la main à Major, à l'est de Brashear-City. Le matin, ils atterrissaient au milieu des marais, remplis de palmiers nains, habités par les alligators, et que les fédéraux considéraient comme impraticables. Quelques heures après, ils débouchaient à l'improviste sur la terre ferme et leur apparition jetait la confusion parmi les défenseurs de Brashear-City. Les autres troupes de Taylor, qui avaient traversé la veille l'Atchafalaya, n'eurent qu'à entrer dans la place pour s'en emparer. C'est à ce moment que Major, dont le canon avait été le signal de l'attaque faite à travers le marais, ouvrait le feu sur le fort du Bayou-Bœuf. Cet ouvrage se rendit promptement, et, le soir, la petite armée de Taylor se réunissait à Brashear-City. Elle était maîtresse de toute la Louisiane occidentale. La clef de cette province était tombée entre ses mains, avec des magasins dont la valeur était estimée à plus de dix millions de francs.

Elle avait pris dans cette courte campagne une vingtaine de canons, près de dix-huit cents soldats ennemis, la plupart malades ou convalescents, il est vrai, et plus de cinq mille nègres, qui furent remis en esclavage.

Stickney s'était retiré sur la Nouvelle-Orléans, dont la garnison ne s'élevait pas à plus de sept cents hommes. Taylor n'osa pas le suivre : il savait qu'il trouverait devant les quais de cette grande cité la flotte de Farragut. Mais, encouragé par son succès, il envoya les brigades de Green et de Major attaquer Donaldsonville, dont ce dernier n'avait pas osé s'approcher, avec ses seules troupes, quelques jours auparavant. Ces deux brigades de cavalerie comptaient près de trois mille combattants. Dans la nuit du 26 au 27, Green leur fit mettre pied à terre et assaillit vigoureusement le fort. Mais les 225 hommes qui le défendaient, aidés par trois canonnières fédérales, repoussèrent toutes ses attaques et il fut obligé de battre en retraite, après avoir perdu 107 hommes faits prisonniers, et 153 mis hors de combat. Il ne put même sauver un détachement considérable, qui se trouvait pris entre deux feux, que par un expédient peu honorable, en le ramenant sous la protection d'un drapeau de parlementaire. Il se contenta, après cet échec, d'é-

tablir le long du fleuve quelques batteries destinées à intercepter le passage des transports qui portaient des vivres à l'armée de Banks.

Celui-ci, malgré le succès de Taylor, ne songeait pas à lever le siège de Port-Hudson : il savait qu'une fois maître de cette place, il reprendrait bien vite ce qu'il venait de perdre. Le sort de toute la vallée du Mississippi dépendait en effet de la grande lutte engagée devant Vicksburg, et l'on peut dire qu'au point de vue de l'ensemble des opérations, Taylor n'avait pas mieux réussi que Holmes, puisque ni l'un ni l'autre n'avaient pu distraire les fédéraux des sièges qu'ils avaient entrepris. Grant exprimait la résolution, non seulement de son armée, mais de tout le Nord, en annonçant qu'il resterait devant Vicksburg jusqu'à ce qu'il pût y entrer, dût-il attendre trente ans.

Pour terminer l'énumération des opérations subordonnées à la partie dont Vicksburg était l'enjeu, il nous faut dire un mot des rencontres de cavalerie qui eurent lieu dans le nord de l'État du Mississippi. A la suite de l'expédition de Grierson, qui avait conduit celui-ci jusque dans la Louisiane, la cavalerie fédérale, demeurée autour de Corinth, se trouva fort affaiblie. Cependant des renforts vinrent bientôt lui

donner les moyens de se remettre en campagne. Dès le 25 mai, elle avait repris l'offensive, et, poussant jusqu'à Senatahoba, rejetait les confédérés, après un léger engagement, au delà du Tallahatchie. Dans le mois de juin ceux-ci, voulant dissimuler leur faiblesse réelle, se montrèrent fort actifs. Le 4, les cavaliers de Wirt Adams, qui couvraient la petite armée de Johnston, s'avancèrent jusqu'à Satartia sur le Yazoo-River, et ne se retirèrent qu'après avoir rencontré les forces supérieures du colonel Kimball. Quinze jours après, le confédéré Ruggles entreprit de couper à Pocahontas le chemin de fer de Memphis à Corinth ; mais, les fédéraux ayant été prévenus à temps de sa marche, le colonel Philipps se porta au-devant de lui jusqu'à Ripley et le repoussa, le 16 juin, à Rocky-Crossing, sur le Tallahatchie, en lui enlevant une trentaine de prisonniers. Mais un autre détachement fédéral, sous le major Henry, fut moins heureux. Il fut surpris le même jour à Hernando par une seconde colonne confédérée, sous le général Chalmers, qui, pour appuyer le mouvement de Ruggles, s'avancait directement sur Memphis : Henry fut fait prisonnier avec presque toute sa troupe, forte de quatre cents hommes. Pour venger cet échec, le colonel Mizener fut aussitôt envoyé, avec un régiment, à la poursuite

de Chalmers. Il atteignit Panola, détruisit les ponts du chemin de fer aux environs de ce bourg, et, prenant ensuite à revers la troupe de Chalmers, qui était restée plus au nord, sur les bords du Cold-Water-River, il la poussa si vigoureusement, qu'il l'obligea à se disperser pour éviter le sort de Henry. Ces petits engagements ne pouvaient évidemment exercer une influence sérieuse sur la campagne.

Johnston serait-il plus heureux que Holmes et Taylor? Pourrait-il venir à bout de la ténacité du général fédéral? Telle était la question que chacun se posait. Il n'avait pas les moyens de faire ce qu'on attendait de lui. Pour les lui donner, il aurait fallu que le gouvernement confédéré enlevât à Bragg une partie de son armée, en abandonnant le Tennessee et en ouvrant, du même coup, à Rosecrans les portes d'Atlanta. C'eût été beaucoup risquer, mais peut-être aurait-il été récompensé de cette détermination hardie. Il n'osa pas la prendre, et les renforts qui furent dirigés sur la ville de Jackson ne pouvaient se comparer à ceux qui, en trois semaines, avaient doublé l'armée de Grant.

Néanmoins Johnston, ayant enfin reçu le matériel qu'il attendait, se mit en marche, le 29 juin, vers le Big-Black-River, à la tête de vingt-six mille hommes et campa, le 1^{er} juillet, entre Brownsville et cette

rivière. Il espérait encore pouvoir faire une diversion qui permettrait à Pemberton de s'échapper. Mais il était trop tard. S'il avait passé la rivière, il se serait heurté inutilement contre les ouvrages que Sherman occupait avec une armée supérieure à la sienne. Pendant deux jours, sentant son infériorité, il fit d'inutiles reconnaissances pour chercher un passage favorable. Pemberton, de son côté, était si bien entouré qu'aucun des messages de Johnston ne put lui parvenir. Il savait que tout était prêt dans le camp fédéral pour un assaut qu'il ne pourrait probablement pas repousser, et que, si même il y réussissait, le manque de vivres et de munitions l'obligerait à capituler quelques jours après. L'idée qu'il avait eue un moment de traverser le fleuve dans des barques construites à la hâte était impraticable : il n'aurait pu opérer secrètement un tel passage. Le 2 juillet, il consulta ses quatre divisionnaires et ceux-ci répondirent qu'en aucun cas leurs hommes n'étaient en état de supporter les fatigues d'une campagne active.

Quand même Johnston aurait fait une diversion en leur faveur, ils n'auraient pas eu la force de s'échapper, et ne seraient sortis de leurs retranchements que pour se faire prendre ou détruire un peu plus loin. Il n'y avait donc plus qu'à obtenir les meilleures con-

ditions possibles de l'ennemi; et, pour cela, il ne fallait pas attendre que la dernière ration de vivres fût épuisée.

Le 3 juillet, jour même où se terminait la bataille de Gettysburg, le général Bowen se présentait comme parlementaire aux avant-postes fédéraux et demandait la nomination d'une commission pour discuter la capitulation. Grant ayant déclaré qu'il ne traiterait que personnellement avec Pemberton, les deux généraux se rencontrèrent, à trois heures, au pied d'un arbre isolé qui se trouvait à deux cents mètres des lignes confédérées.

Le drapeau blanc flottait sur tous les ouvrages. Au bruit incessant du canon avait succédé un silence d'autant plus solennel qu'il était inaccoutumé, car le siège durait depuis quarante-cinq jours. Le temps était chaud et lourd; un orage semblait hésiter à se déchaîner, comme s'il eût voulu imiter les combattants, dont la lutte suspendue était près de renaître au moindre signal. Les parapets, écrétés par les boulets, étaient couronnés par la foule anxieuse des soldats confédérés, suivant de l'œil les deux hommes dont l'entretien allait décider de leur sort. Pemberton et Grant se donnèrent une poignée de main; mais, après une heure, ils se séparèrent sans avoir rien

conclu, car le premier voulait sortir libre et avec les honneurs de la guerre. Le général Bowen, qui assistait de loin, avec d'autres, à l'entrevue et comprenait peut-être mieux que Pemberton la nécessité de céder à temps, s'approcha alors et proposa de s'aboucher préalablement avec quelques officiers fédéraux, pour chercher quelles seraient les conditions qui pourraient être acceptées ensuite par les deux généraux en chef. Il paraît même qu'il aurait essayé d'ouvrir aussitôt cette discussion. Mais Grant, qui connaissait les droits et les devoirs du commandement, rompit aussitôt l'entretien. L'armistice fut prolongé jusqu'au lendemain matin. Dans la soirée, le commandant fédéral fit connaître son ultimatum à Pemberton. Celui-ci lui remettrait la place, la ville et le matériel; lui-même et toute son armée seraient prisonniers de guerre; mais, comme Vicksburg était le point où, par la convention du 25 septembre 1862, les prisonniers devaient être rendus sur parole, ils jouiraient tous de cet avantage. Aussitôt que chaque homme aurait été inscrit sur le registre des prisonniers et aurait signé son billet de parole, Pemberton et toute son armée sortiraient de Vicksburg accompagnés de trente wagons, les soldats n'auraient que leurs effets dans le sac, les officiers garderaient leur épée, et un cheval chacun.

La convention du 25 septembre stipulait que tous les prisonniers faits de part et d'autre sans conditions seraient mis en liberté sur parole dans les dix jours qui suivraient leur capture : en accordant ce traitement aux soldats de Pemberton, Grant obtenait, d'une part, pour son armée une entière liberté de mouvements, et il espérait, d'autre part, que les vaincus de Vicksburg, allant porter dans toute la confédération, avec le récit de leurs misères, leurs récriminations contre les chefs qui les avaient perdus, y répandraient des germes féconds de découragement.

Le 4 juillet au matin, jour où toute l'Amérique fête l'anniversaire de la déclaration de son indépendance, les drapeaux blancs reparaissent sur les ouvrages confédérés : ils annoncent aux deux partis que les conditions de Grant ont été acceptées par Pemberton, après une réunion de tous ses généraux. A dix heures précises, les fédéraux voient sortir de ces ouvrages, dont jusqu'alors ils n'ont pu s'approcher qu'au risque de leur vie, de longues colonnes d'hommes habillés en brun ou en gris. Les uns défilent par les poternes, les autres sautent par-dessus les parapets désormais inutiles : ils mettent leurs fusils en faisceaux, et, plantant silencieusement leurs drapeaux sur cette terre arrosée du sang de leurs compagnons,

se rangent en avant de leurs lignes. Ces troupes s'élevaient au chiffre de trente-deux mille six cents hommes, dont deux mille cent trente-huit officiers et quinze généraux; l'artillerie se composait de cent soixante-douze canons, dont plus de la moitié de campagne.

La division Logan pénétra aussitôt dans Vicksburg : elle avait bien mérité cet honneur. Grant marchait à sa tête. Il se rendit directement au quartier général de Pemberton, où celui-ci, assis sous une véranda, assistait, avec son état major, à l'entrée des vainqueurs. A son approche, ce groupe d'officiers affecta de ne pas se lever pour le saluer ; mais, la victoire lui donnant le droit de ne pas se montrer susceptible, il feignit de ne pas s'en apercevoir, et, s'adressant à Pemberton, il lui demanda combien il fallait de rations pour son armée, que les fédéraux allaient être obligés de nourrir jusqu'à son départ. A la réponse de Pemberton que ses forces s'élevaient à plus de trente-deux mille hommes, Grant eut peine à contenir son étonnement ; car, depuis le commencement du siège, il croyait n'en avoir que quinze ou vingt mille devant lui.

Ce jour-là même, Sherman partait pour se mettre à la tête de l'armée d'observation : il emmenait avec

lui la division Steele, et fut rejoint par le 13^e corps, sous la direction du général Ord. Quinze jours auparavant, Mac Clernand avait été privé du commandement de ce corps. A la suite de l'assaut du 22 mai, Grant lui reprocha d'avoir, par l'exagération de ses dépêches, causé à l'armée un grand et inutile sacrifice en l'obligeant à renouveler l'attaque. Mac Clernand aggrava ses torts en publiant irrégulièrement un ordre du jour où il critiquait les autres corps de l'armée, et Grant prit occasion de cette violation de la discipline pour le destituer et le remplacer sur l'heure. L'armée de Sherman se composait de son corps, le 15^e, commandé par Steele, du 13^e sous Ord, renforcé par la division Lauman, et du 9^e, conduit par Parke, auquel était jointe la division Sooy Smith, en tout plus de quarante mille hommes.

Il fallait repousser aussi loin que possible Johnston, dont la présence était signalée sur le Big-Black. Depuis le 30 juin, ce général cherchait inutilement le défaut de la cuirasse de son adversaire : les reconnaissances qu'il avait poussées entre Haines-Bluff et le Big-Black lui ayant prouvé que les positions unionistes étaient inattaquables au nord du chemin de fer, il s'était décidé à les aborder par le sud, et il se mettait en route, le 5 juillet, lorsqu'il avait appris

la capitulation de Vicksburg : il s'était immédiatement replié sur Jackson, qu'il atteignit avec son armée le 7 au soir. Le 5, Sherman avait réuni ses trois corps d'armée sur le Big-Black, et passait cette rivière sur trois points : Ord, à droite au pont du chemin de fer, au centre Steele à Messengers-Ferry et le 9^e à gauche à Birdsongs-Ferry. Le passage des deux premiers était achevé le 6 juillet, le 9^e corps ne franchit la rivière que le 7. Le lendemain, toute l'armée était réunie à Bolton, et, le 9, elle paraissait devant Jackson. La chaleur était étouffante et les troupes avaient cruellement souffert pendant la marche. Johnston n'avait pas les moyens de tenir tête aux fédéraux en rase campagne ; mais il trouvait un appui solide dans les ouvrages qui entouraient Jackson. Depuis deux mois, il avait, avec des ressources très insuffisantes, travaillé à les développer et en avait fait une ligne continue, décrivant autour de la ville un demi-cercle dont les deux extrémités s'appuyaient au Pearl-River. Malheureusement pour lui, cette ligne était faible par elle-même, se composant d'épaulements ou même de simples trous de loup qui rattachaient entre elles des batteries de trop peu de relief ; et, de plus, elle était dominée en maint endroit. Une armée de trente mille hommes encore pleins d'ardeur et appuyés par une

nombreuse artillerie occupait ces lignes. Elle se composait de quatre fortes divisions. Celle de Loring était à l'extrême droite, et celle de Walker au centre droit ; le centre gauche était formé par French et l'extrême gauche par Breckenridge. Jackson, avec sa cavalerie, couvrait les deux ailes jusqu'au Pearl-River en amont et en aval de la place.

Sherman ne jugea pas possible d'enlever de vive force cette position : il résolut d'obliger son adversaire à l'abandonner sans combat ou à prendre lui-même l'offensive. La place fut partiellement investie par le 13^e corps à droite, le 15^e au centre et le 9^e à gauche. Des lignes de contrevallation furent aussitôt élevées ; les ballots de coton trouvés aux environs formèrent d'excellents parapets ; et les deux ailes durent s'étendre peu à peu jusqu'à ce que leurs ouvrages vinssent s'appuyer au Pearl-River au-dessus et au-dessous de Jackson. Pendant qu'un feu de mousqueterie et d'artillerie tenait les assiégés en alerte, des détachements de cavalerie parcoururent le pays au nord et au sud. Quelques-uns, s'avancant jusqu'à plus de cent kilomètres, détruisirent le chemin de fer important appelé le Mississippi-Central-Railroad, et réduisirent ainsi Johnston à une seule ligne de communication avec l'extérieur, celle du Southern-Railroad. En s'é-

tendant jusqu'au Pearl-River, Sherman espérait pouvoir peu à peu tourner la position de Johnston et arriver ainsi à menacer cette seconde ligne.

Le 12 juillet, Lauman, qui formait l'extrême droite de l'armée, éprouva un sanglant échec en cherchant à exécuter ce mouvement. De ce côté, le chemin de fer suit une direction parallèle au Pearl-River, à une certaine distance à l'ouest de cette rivière. Les ouvrages confédérés faisaient un rentrant au point où ils coupaient la voie, et la ligne comprise entre le chemin de fer et le cours d'eau s'avancait de nouveau obliquement vers le sud-est. Ignorant cette disposition, que des bois ne lui permettaient pas d'apercevoir, et méconnaissant, paraît-il, les ordres de son chef, Lauman, après avoir passé le chemin de fer sur lequel Hovey appuyait sa droite, marcha directement à l'est, pour atteindre le Pearl-River. Dans cette marche, il rencontra les ouvrages ennemis et, les prenant pour de simples retranchements avancés, il tenta de les enlever. Breckenridge l'y attendait en force, et il fut repoussé avec une perte de près de cinq cents hommes et de trois drapeaux. Le lendemain, il parvint à s'établir un peu plus bas, sur le Pearl, hors de portée des canons ennemis, tandis que Parke, à gauche, atteignait, à peu près en même temps, la rivière, au-dessus

de Jackson. Son imprudence ne lui fut pas pardonnée, et Grant lui enleva le commandement de sa division. Durant ce temps, les lignes fédérales étaient augmentées et un feu violent fut dirigé sur la place à partir du 12 au matin. Mais les munitions commençaient à manquer et il fallait attendre les trains qui amenaient de nouveaux approvisionnements : ils ne devaient arriver que le 16 ; après les avoir reçus, Sherman comptait reprendre les opérations avec vigueur, et, s'il découvrait un point faible dans la ligne ennemie, l'assaillir immédiatement.

Johnston ne lui en laissa pas le temps. Il avait compté que le manque d'eau potable aux environs ne permettrait pas aux fédéraux de s'établir devant la place pour l'attaquer régulièrement. Il se sentait de force à repousser un coup de main, mais non à soutenir un siège : les ouvrages n'étaient pas en état de résister au bombardement, son artillerie était d'un trop faible calibre, et les batteries fédérales établies dans des positions dominantes couvraient de projectiles tous les camps de son armée. Reconnaisant que, malgré les difficultés de cette opération, Sherman commençait à l'investir, il prépara aussitôt une retraite, devenue nécessaire ; mais il voulut attendre le dernier moment pour l'exécuter. Il apprit

enfin que Sherman avait reçu les munitions attendues, et l'évacuation fut accomplie dans la nuit du 16 au 17, avec le bonheur et la précision qui marquèrent toutes les opérations analogues faites sous la direction de cet habile général : l'armée franchit le Pearl-River sur les ponts de chevalets qui avaient été préparés pour le passage du Black-River, et, marchant à l'ouest, elle atteignit Brandon le 17. Lorsque, le matin de ce jour, les fédéraux entrèrent dans Jackson, ils n'y trouvèrent que d'insignifiants trophées ; les ponts du Pearl-River étaient en feu, et l'ennemi, se retirant le long du Southern-Railroad, qu'il détruisait derrière lui, était déjà hors de portée de leurs coups. Après s'être arrêté, pendant quelques jours, à Morton, Johnston atteignit enfin Meridian. Sherman avait envoyé, le 18, sur ses traces, la division Steele, qui poussa jusqu'à Brandon ; mais il ne pouvait songer à poursuivre plus loin les confédérés : il revint à Vicksburg le 25 juillet, après avoir achevé la destruction des chemins de fer, des dépôts et des fortifications de Jackson et libéralement distribué des provisions aux habitants de ces malheureuses contrées, que la guerre avait réduits à la plus affreuse misère. Il avait perdu un millier d'hommes, et Johnston six cents, dans le siège de Jackson. Mais,

malgré l'insignifiance de cette perte, l'armée confédérée était, pour quelque temps, condamnée par cette campagne à la plus complète impuissance.

A la même époque, une expédition combinée entre l'armée et la marine avait été envoyée contre Yazoo-City. La place avait été occupée le 13 juillet. Le 29^e Caroline du Nord, qui y tenait garnison, s'était rendu presque sans combat ; mais, auparavant, la canonnière fédérale le De-Kalb avait été coulée par l'explosion d'une torpille en remontant le fleuve.

Les effets de la prise de Vicksburg ne tardèrent pas à se faire sentir également dans toute la vallée inférieure du Mississippi.

Depuis l'assaut qu'il avait livré, le 14 juin, aux ouvrages de Port-Hudson, Banks avait adopté le même système d'attaques que Grant contre Vicksburg. Mais, à l'exception de la cavalerie de Grierson, qui, malgré son activité, suffisait à peine à l'éclairer, aucun renfort n'était parvenu à la petite armée fédérale. Celle-ci se trouvait réduite alors au chiffre de dix mille hommes. Cependant, au lieu de lui envoyer des troupes, Grant invitait au contraire Banks à lui en amener : ce qui eût livré sans défense tout le bas Mississippi et la Nouvelle-Orléans aux attaques combinées de Gardner et de Taylor.

Malgré leur faiblesse numérique, les assiégeants avaient poussé vigoureusement les approches contre la citadelle de Port-Hudson sur la crête conquise par leur gauche dans l'assaut du 14 juin. Ces approches n'étaient plus qu'à dix mètres des ouvrages ennemis, sous lesquels une mine avait été préparée. On n'attendait pour y mettre le feu que l'achèvement d'une tranchée à l'extrême droite, qui aurait permis de donner l'assaut sur deux points à la fois.

De son côté, la garnison, réduite par quarante-cinq jours de siège à deux mille cinq cents hommes valides, avait épuisé toutes ses provisions. L'espoir que Johnston viendrait les délivrer, après avoir fait lever le siège de Vicksburg, soutenait seul encore ces vaillants soldats. Mais, le 6 juillet, Banks apprend la capitulation de Pemberton : le bruit s'en répand aussitôt dans tous les camps, un cri de joie s'élève de toutes les tranchées des assiégeants ; et les soldats fédéraux qui occupent les lignes les plus rapprochées de la place s'empressent d'annoncer la nouvelle à leurs adversaires. Le soir même, un parlementaire se présentait au quartier général de Banks, demandant, de la part de Gardner, une confirmation officielle de cet événement. On lui donna copie de la dépêche de Grant et, le lendemain, la place capi-

tulait. La garnison, forte de 6,408 hommes en tout, était prisonnière comme celle de Vicksburg et fut relâchée sur parole quelques jours après, à l'exception des officiers, qui furent envoyés à la Nouvelle-Orléans. Banks prit possession de Port-Hudson le 9, et se mit immédiatement en devoir d'arracher à Taylor la contrée dont celui-ci venait de s'emparer. Effectivement, avant même la remise de la place, sept transports appareillaient, emportant Grover et Weitzel, avec la plus grande partie de l'armée de Banks; le reste fut laissé à Port-Hudson et à Baton-Rouge. Ces deux divisions arrivèrent, le même jour, à Donaldsonville et commencèrent à débarquer. Green, qui était demeuré aux environs, rassembla ses forces et, tombant à l'improviste, le 12 juillet, sur l'avant-garde de Grover, il la mit en fuite, après lui avoir enlevé trois canons et trois cents prisonniers. Il fut cependant bientôt obligé de se retirer devant la petite armée fédérale, qui, prenant la route suivie un mois plus tôt par Major, s'empara, sans coup férir, de tout le district de Lafourche. Le 22 juillet, Taylor lui abandonna Brashear-City et se retirait vers l'intérieur en remontant le Bayou-Tèche.

Le 16 juillet, pour la première fois depuis le com-

mencement de la lutte, on vit s'amarrer aux quais de la Nouvelle-Orléans un navire arrivant directement de Cairo. Le pavillon fédéral qu'il portait n'avait pas attiré sur lui un seul coup de canon pendant toute la route. Le Mississippi était ouvert, la confédération était coupée en deux, et les États de l'extrême ouest, ne pouvant plus fournir aux armées sudistes les ressources qui leur étaient si nécessaires, n'allaient plus jouer qu'un rôle insignifiant dans la guerre.

Quelques jours auparavant, Vicksburg avait vu s'accomplir la dernière scène du grand drame dont nous venons de suivre toutes les péripéties. Le travail de l'enregistrement des prisonniers et de la signature des billets de parole avait pris toute une semaine. Pendant ce temps, les deux armées, campées ensemble, avaient vécu dans la meilleure intelligence. Elles avaient appris à se respecter. Sept cents confédérés refusèrent de retourner au Sud ; d'autres annoncèrent hautement leur intention de ne plus rentrer dans l'armée. Pemberton voulait contraindre les uns et les autres à le suivre et demanda à Grant des armes pour empêcher ses soldats de désertir avant d'être arrivés aux camps où ils devaient attendre leur échange. Le général fédéral refusa naturellement : la police de la confédération ne le regardait pas.

Enfin, le 11 juillet, les opérations préliminaires se trouvèrent achevées. Tous les hommes valides de l'armée confédérée se réunirent par compagnies, régiments, brigades et divisions, comme pour une inspection sans armes, et, conduits par leurs chefs, ils s'acheminèrent sur la route de Baldwins-Ferry, d'où ils devaient gagner le Big-Black-River-Bridge et Raymond. Les soldats fédéraux faisaient la haie des deux côtés de la route. Leurs chefs leur avaient strictement recommandé de garder le silence et de montrer les plus grands égards pour les vaincus. Recommandation superflue, car les deux armées se séparaient pleines d'estime l'une pour l'autre et, durant les huit jours qu'elles avaient passé côte à côte, les unionistes semblaient avoir pris à tâche de faire oublier à leurs adversaires la douloureuse situation dans laquelle ils se trouvaient. Grant ne parut pas ; satisfait de la victoire elle-même, de l'approbation de son pays, et du respect de ses ennemis, en vrai citoyen d'un pays libre, il n'attachait aucun prix à la pompe insolente d'une capitulation. Il dédaignait ces cérémonies, humiliantes pour des soldats vaillants et malheureux, qui sont la suprême jouissance des hommes chez lesquels le génie militaire est associé à une âme vulgaire. Ni salves d'artillerie ni

cris de joie ne vinrent contraster avec la douleur de ces braves soldats confédérés qui jetaient en pleurant un dernier regard d'adieu sur la place dont ils avaient si bravement défendu les remparts. Au passage des retranchements, on faisait l'appel nominal, et tout était dit. Le soir même de ce triste jour, leur colonne disparaissait derrière les bois qui entouraient Vicksburg. Peu de temps après, elle traversait le Big-Black-River-Bridge, puis le champ de bataille de Champion-Hill. Il est facile de se figurer quels furent les sentiments des soldats et de leurs malheureux chefs en revoyant le lugubre théâtre de leur défaite. Ne durent-ils pas envier le sort de ceux qui avaient péri les armes à la main dans ces funestes journées, et auxquels le spectacle de ce douloureux dénouement d'une longue campagne avait été épargné ?

Ils n'étaient cependant pas au bout de leurs peines. La chaleur était étouffante, la route poussiéreuse, l'eau rare et mauvaise, les hommes épuisés par les veilles et les privations. Le pays qu'ils traversaient était ravagé par la guerre et abandonné de ses habitants. On leur fit éviter la ville de Jackson, que Johnston venait seulement d'évacuer, de sorte que, jusqu'à leur arrivée à Brandon, ils ne virent pas une maison ; pas une main amie ne se tendit pour leur

donner un encouragement. Aussi la souffrance physique et le découragement engendrèrent-ils bientôt l'irritation et l'insubordination chez ces hommes si disciplinés jusqu'alors. Comme Pemberton l'avait prévu, leur mécontentement éclata lorsqu'au lieu de les renvoyer dans leurs foyers, on leur annonça qu'ils allaient être dirigés sur des camps pour attendre que leur parole leur fût rendue et qu'ils pussent rentrer dans les armées actives. Le gouvernement, sachant combien il serait difficile de les reprendre une fois chez eux, était décidé à ne pas les congédier. Un grand nombre déserta aussitôt : les autres, arrivés à Brandon, s'insurgèrent lorsqu'on voulut les faire entrer dans les trains préparés pour eux. Ils demandèrent à grands cris le malheureux Pemberton pour le pendre. Il fallut que les officiers, qui avaient seuls conservé leurs armes, missent l'épée à la main pour les faire rentrer dans l'obéissance. Lorsqu'ils débarquèrent à Demopolis, où ils devaient être internés, exaspérés par les insultes des femmes qui s'assemblaient à toutes les stations pour leur reprocher leur capitulation, ils attaquèrent la garde chargée de les escorter et ne se soumirent qu'avec peine. Grant avait montré un esprit vraiment politique en prédisant que le retour de cette armée vaincue, répandant partout le

découragement, ferait encore plus de mal à la cause du Sud que la perte même de Vicksburg.

La date des 3 et 4 juillet 1863 marque une époque décisive dans la guerre, et on peut dire qu'elle en divise l'histoire en deux parties. Dans la première, la somme des succès est plutôt en faveur des confédérés, malgré la perte du Kentucky, du Missouri, d'une partie du Tennessee et de la Louisiane. Les progrès des fédéraux sont si lents, qu'à moins de bien connaître leur ténacité et leurs ressources, on doit croire que la confédération esclavagiste est assurée d'obtenir sa reconnaissance au bout de peu d'années.

Dans l'Ouest, Rosecrans est resté, depuis six mois, immobile auprès du champ de bataille de Murfreesborough. L'Arkansas est abandonné, la Nouvelle-Orléans menacée, enfin, depuis un an, Vicksburg tient en échec les flottes et les armées fédérales.

Dans l'Est, les soldats sudistes ont marché de succès en succès. Comme on le verra dans le volume suivant, ce n'est plus Richmond, c'est Washington, c'est Baltimore, c'est Philadelphie qui sont menacés au commencement de l'été de 1863. L'armée du Potomac a essuyé, en cinq mois, deux défaites sanglantes et Lee a transporté la guerre sur le sol des États libres.

Mais l'invasion de Lee s'est arrêtée brusquement

devant les hauteurs de Gettysburg, la veille même du jour où la capitulation de Vicksburg est venue changer tout le caractère de la guerre dans l'Ouest. A partir de ce moment, malgré le courage désespéré de leurs adversaires, les défaites des fédéraux seront promptement réparées et leurs victoires auront des résultats décisifs.

« Le Mississippi doit appartenir à une seule nation ! » Tel avait été le premier cri des volontaires des États du Nord-Ouest à la nouvelle de la sécession. Ce vœu était réalisé, et, du même coup, l'esclavage, cause de la guerre, avait été frappé à mort. La conquête du grand fleuve, qui avait si malheureusement débuté par le combat de Belmont, était achevée, deux ans après, par le même général qui avait essuyé ce premier revers. Columbus et l'île n° 10, les forts de la Nouvelle-Orléans et Memphis, Vicksburg et Port-Hudson, sont tombés successivement. Les canons qui hérissaient ces citadelles se sont tus pour le reste de la guerre.

Avant de terminer ce livre, nous pouvons résumer en quelques mots la campagne de six mois qui a abouti à ce grand résultat.

En janvier 1863, nous trouvons Vicksburg plus fort qu'il n'a jamais été. Grant n'a pu réussir à atteindre

la place par terre, et Sherman a essuyé un sanglant échec au milieu des marais qui l'avoisinent. Haines-Bluff couvre cette ville sur le Yazoo : Port-Hudson ne permet pas de l'aborder par le sud. Pendant trois mois, Grant cherche en vain à tourner ces positions. Porter et Farragut ne sont pas plus heureux. Les navires qui forcent les passes de Vicksburg et de Port-Hudson se trouvent bloqués entre ces deux citadelles. Enfin, par un mouvement hardi, Grant transporte son armée au sud de Vicksburg, et la flottille de Porter arrive pour la faire passer sur l'autre rive du Mississippi. Le combat de Port-Gibson lui assure la possession de cette rive. A Raymond et à Jackson, il sépare en deux ses adversaires et prévient les mouvements de Johnston. A Champion-Hill et au Big-Black-River-Bridge, il bat Pemberton et l'oblige à se renfermer dans Vicksburg. Haines-Bluff est occupé le 18 mai, la place investie le 19. Un assaut inutile est tenté le 22 et les travaux du siège commencent aussitôt.

Pendant ce temps, Banks a marché de la Nouvelle-Orléans sur Alexandria, et, s'embarquant sur le Red-River, il est venu investir Port-Hudson. Il cherche en vain à enlever cette place le 27 mai et le 14 juin; mais le terrain gagné dans ces deux journées lui permet de resserrer davantage la garnison.

Holmes et Taylor à l'ouest du Mississippi, Johnston à l'est, font d'inutiles démonstrations pour délivrer les forteresses assiégées. Des renforts ont doublé l'armée de Grant, qui joint à ses travaux de siège une ligne d'ouvrages destinés à arrêter les attaques de Johnston.

Enfin, le 4 juillet, Pemberton capitule, et, trois jours après, Gardner rend à Banks les ouvrages de Port-Hudson.

Depuis le 1^{er} mai, l'armée de Grant avait fait 42,059 prisonniers, et celle de Banks 10,584, depuis son entrée en campagne au milieu d'avril. Grant avait acheté sa victoire au prix de 1,243 tués, 7,095 blessés et 535 prisonniers, soit 8,873 hommes en tout; Banks en avait perdu trois ou quatre mille. Mais le chiffre des tués et des blessés dans les armées qui leur furent opposées s'élevait à près de douze ou treize mille, qui, ajoutés aux prisonniers faits par ces deux généraux, donnent un total d'environ soixante-cinq mille combattants enlevés en trois mois à la cause confédérée : perte plus difficile encore à réparer que celle des forteresses et des provinces que le sacrifice de ces soldats n'avait pu sauver.

NOTES

NOTE A, PAGE 5.

Plus de seize ans après la nomination de Hooker, et quelques mois seulement avant la mort de ce vaillant officier, le public a connu la lettre confidentielle que le Président lui adressa en lui remettant le commandement de l'armée du Potomac. Le ton paternel de cette lettre, mêlé d'une pointe de raillerie, et le bon sens pratique qui l'inspire, peignent si bien le caractère de M. Lincoln que nous croyons devoir en donner ici le texte complet :

Au major général Hooker.

« Washington, 26 janvier 1863.

« Général,

» Je vous ai placé à la tête de l'armée du Potomac. Je l'ai fait naturellement pour des motifs qui me paraissent suffisants, et cependant je crois qu'il est mieux de vous faire savoir que, sur certains points, je ne suis pas entièrement satisfait de vous. Je vous regarde comme un soldat brave et habile, ce qui naturellement me plaît. Je crois aussi que vous ne mêlez pas la politique à votre profession, en quoi vous avez raison. Vous avez confiance en vous-même, ce qui est une

qualité précieuse, sinon indispensable. Vous êtes ambitieux, ce qui, dans une mesure raisonnable, fait plutôt du bien que du mal; mais je crois que, pendant le commandement du général Burnside, vous avez écouté votre ambition et vous avez contrecarré ce général autant que vous l'avez pu, en quoi vous avez fait grand dommage à votre pays et à un camarade fort méritant et très honorable. J'ai entendu dire, d'une manière qui ne peut me laisser de doute, que vous auriez dit que l'armée et le gouvernement avaient besoin d'un dictateur. Ce n'est naturellement pas à cause de cela, mais malgré ce propos que je vous ai donné le commandement. Les généraux victorieux peuvent seuls parler de dictature. Ce que je vous demande aujourd'hui, c'est le succès sur le champ de bataille, et, après cela, nous aviserons à la dictature. Le gouvernement vous soutiendra de tout son pouvoir, ce qui est ni plus ni moins que ce qu'il a fait et que ce qu'il fera pour tous les commandants de l'armée. Je crains fort que l'esprit de critique et de méfiance vis-à-vis de son chef que vous avez contribué à inspirer à votre armée ne tourne maintenant contre vous. Je vous aiderai autant que je pourrai à l'étouffer. Ni vous, ni Napoléon, s'il revivait, ne pourriez rien faire d'une armée imbue d'un tel esprit. Maintenant, gardez-vous de la témérité. Gardez-vous de la témérité, mais avec votre énergie et une vigilance infatigable, allez de l'avant et donnez-nous la victoire.

» Tout à vous.

» A. LINCOLN. »

APPENDICE

ÉTATS DE SITUATION

POUR SERVIR A L'INTELLIGENCE DU TOME CINQUIÈME

BATAILLE DE CHANCELLORSVILLE

Pour la première fois, nous pouvons donner ici des états de situation et des tableaux d'effectifs des deux armées, complets et officiels, que nous devons à l'obligance du ministère de la guerre et en particulier du général Townshend. On trouvera dans ces états l'indication non seulement des brigades, mais même de chaque régiment. Comme la désignation en toutes lettres des États dont ces régiments étaient originaires aurait occupé une place considérable, nous avons adopté les abréviations officielles dont nous donnons ici, une fois pour toutes, la clef.

Alabama	Al.	Massachussets	Mass.
Arkansas	Ark.	Michigan	Mich.
Californie	Cal.	Minnesota	Min.
Caroline du Nord	N. C.	Mississippi	Miss.
Caroline du Sud	S. C.	Missouri	Mo.
Connecticut	Conn.	New-Hampshire	N.-H.
Delaware	Del.	New-Jersey	N.-J.
Floride	Fla.	New-York	N.-Y.
Géorgie	Ga.	Ohio	O.
Illinois	Ill.	Pennsylvanie	Pa.
Indiana	Ind.	Rhode-Island	R.-I.
Iowa	I.	Tennessee	Tenn.
Kansas	Kan.	Texas	Tex.
Kentucky	Ky.	Vermont	Vt.
Louisiane	La.	Virginie	Va.
Maine	Me.	Wisconsin	Wis.
Maryland	Md.		

U. S., abréviation de United-States (États Unis), indique les corps de troupes levés directement par le pouvoir fédéral.

Les tableaux d'effectifs sont le résumé de ceux qui étaient fournis chaque mois par les états-majors généraux aux ministères de Washington et de Richmond, et qui contiennent des milliers de chiffres. On verra par là comment étaient établies les situations des deux armées. Heureusement pour la facilité de la comparaison, les deux partis continuaient à employer l'un et l'autre les formes adoptées dans l'ancienne armée des États-Unis.

ARMÉE FÉDÉRALE DU POTOMAC

(30 avril 1863).

Commandant en chef : Major général J. HOOKER.*Chef d'état-major* : Brigadier général D. BUTTERFIELD.1^{er} CORPS D'ARMÉE.*Major général* J. REYNOLDS.1^{re} division : *Brigadier général* WADSWORTH.

1 ^{re} brigade :	<i>Colonel</i>	PHELPS, 22, 23, 24, 84 N. Y.
2 ^o	— <i>Brigadier général</i>	CUTLER, 7 Ind., 76, 95, 147 N. Y., 56. Pa.
3 ^o	— —	PAUL, 22, 29, 30, 31 N. J., 137 Pa.
4 ^o	— —	MEREDITH, 19 Ind., 24 Mich., 6, 7. Wis.

Artillerie : 1 N. H. (batt. H), 1 N. Y. (batt. L), 4 U. S. art. (batt. B).

2^o division : *Brigadier général* ROBINSON.

1 ^{re} brigade :	<i>Colonel</i>	ROOT, 16 Me., 94, 104 N. Y., 107 Pa.
2 ^o	— <i>Brigadier général</i>	BAXTER, 12 Mass., 26 N. Y., 90, 136 Pa.
3 ^o	— <i>Colonel</i>	LEONARD, 13 Mass., 83, 97 N. Y. 18, 88 Pa.

Artillerie : 2, 6 batt. Me., Pa. batt., 5 U. S. art. batt. C.

3^e Division : *Major général* DOUBLEDAY.1^{re} brigade : *Brigadier général* ROWLEY, 121, 135, 142, 151 Pa.2^e — *Colonel* ROY STONE, 143, 149, 150 Pa.

Artillerie : 1 Pa., art. batt. B, G, I.

2^e CORPS D'ARMÉE.*Major général* COUCH.1^{re} division : *Major général* HANCOCK.1^{re} brigade : *Brigadier général* CALDWELL, 5 N. H., 61 N. Y., 81,
148 Pa.2^e — — — MEAGHER, 28 Mass., 63, 69, 88
N. Y., 116 Pa.3^e — — — ZOOK, 52, 57, 66 N. Y., 140 Pa.4^e — *Colonel* BROOKE, 27 Conn., 2. Del., 64
N. Y., 53, 145 Pa.

Artillerie : 1 N. Y., art. batt. B, 4 U. S., art. batt. C.

2^e division : *Brigadier général* GIBBON.1^{re} brigade : *Brigadier général* SULLY, 19 Me., 15 Mass., 1 Min.,
34, 82 N. Y.2^e — — — OWEN, 69, 71, 72, 106 Pa.3^e — *Colonel* HALL, 19, 20 Mass., 7 Mich., 51,
59 N. Y., 127 Pa.Détaché : — — ANDREWS Sharpshooters (tirail-
leurs).

Artillerie : 1 R. I., Light artillery, batt. B, H.

3^e division : *Major général* FRENCH.1^{re} brigade : *Colonel* CARROLL, 14 Ind., 24, 28 N. J.,
4, 8 O., 7 Va.

2^o — *Brigadier général* HAYS, 14 Conn., 12 N. J., 108 N. Y., 130 Pa.

3^o — — MAX WEBER, 1 Del., 4 N. Y., 10 N. Y., bataillon 132 Pa.

Artillerie : 1 N. Y., art. batt. G., 1 R. I., art. batt. G.

3^o CORPS D'ARMÉE.

Major général SICKLES.

1^{re} division : *Brigadier général* BIRNEY.

1^{re} brigade : *Brigadier général* GRAHAM, 57, 63, 68, 105, 114, 141 Pa.

2^o — — WARD, 20 Ind., 3, 4 Me, 38, 40 N. Y., 99 Pa.

3^o — *Colonel* HAYMAN, 17 Me, 3, 5 Mich., 1, 37 N. Y.

Artillerie, 1 N. J., art. batt. B., 1 R. I., art. batt. E, 3 U. S. art., batt. F, K.

2^o division : *Major général* BERRY.

1^{re} brigade : *Brigadier général* CARR, 1, 11, 16 Mass., 11 N. J., 26 Pa.

2^o — — REVERE, 70, 71, 72, 73, 74, 120 N. Y.

3^o — — MOTT, 5, 6, 7, 8 N. J., 2 N. Y., 115 Pa.

Artillerie : 1 N. Y., art. batt. D, 4 N. Y., art. batt. indép., 1 U. S., art. batt. H, 4 U. S., art. batt. K.

3^o division : *Brigadier général* WHIPPLE.

1^{re} brigade : *Colonel* FRANKLIN, 86, 124 N. Y., 122 Pa.

2^o — — BOWMAN, 12 N. H., 84, 110 Pa.

3^o — — BERDAN, 1 et 2 U. S. Sharpshooters (tirailleurs).

Artillerie : 10 N. Y., art. ind., 11 N. Y., art. ind., 1 O, art. datt. H.

5^e CORPS D'ARMÉE.*Major général* MEADE.1^{re} division : *Brigadier général* GRIFFIN.1^{re} brigade : *Brigadier général* BARNES, 2. Me., 18, 22. Mass.,
1 Mich., 13, 25 N. Y. 118 Pa.2^e brigade : *Colonel* MAC QUADE, 9, 32 Mass., 4 Mich.,
14 N. Y., 62 Pa.3^e — — STOCKTON, 20 Me. 16 Mich., 12,
17, 44 N. Y. 83 Pa.Artillerie : Mass. art. batt. C, E, R. I., art. batt. C, 5 U. S.,
art. batt. D.2^e division : *Major général* SYKES.1^{re} brigade (régulière) : *Brigadier général* AYRES, 3, 4, 12, 14
U. S. inf.2^e — — *Colonel* BURBANK, 2, 6, 7, 10,
11, 17 U. S. inf.3^e — — O'RORKE, 5, 140, 146
N. Y.

Artillerie : 1 O., art. batt. L, 5 U. S., art. batt. I.

3^e division : *Brigadier général* HUMPHREYS.1^{re} brigade : *Brigadier général* TYLER, 91, 126, 129, 134 Pa.2^e — *Colonel* ALLABACH, 123, 131, 133, 155 Pa.

Artillerie : 1 N. Y., art. batt. C, 1 U. S., art. batt. E.

6^e CORPS D'ARMÉE.*Major général* SEDGWICK.1^{re} division : *Brigadier général* BROOKS.1^{re} brigade : *Brigadier général* TORBERT, 1, 2, 3, 4, 1 5, 232^e — — BARTLETT, 5 Me., 16, 27, 121
N. Y., 96 Pa.

3^e brigade : *Brigadier général*, RUSSELL, 18, 32 N. Y., 49, 95,
119 Pa.

Artillerie : 1 Md., art. batt. A, 1 Mass., art. batt. A. 1 N. J.,
art. batt. A, 2 U. S. art. batt. D.

2^e division : *Brigadier général* HOWE.

1^{re} brigade : *Colonel* GRANT, 26. N. J., 2, 3, 4, 5, 6, Vt.

2^e brigade : *Brigadier général* HALL, 7. Me., 21. N. J., 20, 33,
49, 77. N. Y.

Artillerie : 1. N. J., art. indép., 5. U. S., art. batt. F.

3^e division : *Major général* NEWTON.

1^{re} brigade : *Colonel* SHALER, 65, 67, 122 N. Y., 23,
82 Pa.

2^e — — BROWNE, 7, 10, 37 Mass., 36
N. Y., 2 R. I.

3^e — *Brigadier général* WHEATON, 62 N. Y.

Artillerie : 1. Pa., art. batt. C, 2 U. S., art. batt. G.

Brigade légère : *Brigadier général* PRATT, 6 Me., 31, 43 N. Y.,
61 Pa., 5 Wis., 3 N. Y.,
batt.

44^e CORPS D'ARMÉE.

Major général HOWARD.

1^{re} division : *Brigadier général* DEVENS.

1^{re} brigade : 41, 45, 54 N. Y., 153 Pa.

2^e — 17 Conn., 25, 55, 75, 107 O.

Artillerie : 13. N. Y. batt.

2^e division. — *Brigadier général* VON STEINWEHR.

1^{re} brigade : 29, 154 N. Y., 27, 73 Pa.

2^e — 33 Mass., 134, 136 N. Y., 73 O.

Artillerie : 1 N. Y., art. batt. I.

3^e division : *Major général* CARL SCHURZ.

1^{re} brigade : *Brigadier général* SCHIMMELPFENNIG, 82 Ill., 68, 157
N. Y., 61 O., 74 Pa.

2^e — 58, 119 N. Y., 82 O.,
75 Pa., 26 Wis.

Artillerie : 1. O. art. batt. I.

Artillerie de corps : *Lieutenant-colonel* SCHIRMEL, 2 N. H. art.
batt. Ind., 1 O. art.
batt. K., 1 Va., art.
batt. C.

Cavalerie de corps : C^{ies} A et B, 1 Ind. cav.

12^e CORPS D'ARMÉE.

Major général SLOCUM.

1^{re} division : *Brigadier général* WILLIAMS.

1^{re} brigade : *Brigadier général* KNIPE, 5 Conn., 10 Me., 28 N. Y.,
46, 128 Pa.

2^e — *Colonel* . Ross, 20 Conn., 3 Md., 123,
145 N. Y.

3^e — *Brigadier général* RUGER, 27 Ind., 2 Mass., 13 N. J
107 N. Y., 3 Wis.

Artillerie : 1 N. Y., art. batt. K, M, 4 U. S., art. batt. F.

2^e division : *Brigadier général* GEARY.

1^{re} brigade : *Colonel* CANDY, 5, 7, 29, 66 O., 28, 147
Pa.

2^e — *Brigadier général* KANE, 29, 109, 111, 124, 125 Pa.

3^e — — GREENE, 60, 78, 102, 137, 149
N. Y.

Artillerie Hamptons batt., Kaps Pa. batt.

CORPS DE CAVALERIE.

*Major général STONEMAN.*1^{re} division : *Brigadier général PLEASANTON.*1^{re} brigade : *Colonel DAVIS*, 8 Ill., 3 Ind., 8, 9 N. Y.2^e — — *DEVIN*, 1 Ind., 1 Mich., 6 N. Y., 8, 17 Pa.2^e division : *Colonel DUFFIE.*1^{re} brigade : *Colonel SARGENT*, 1 Mass., 4 N. Y., 6 O., 1 R. I.2^e — — *IRVIN GREGG*, 3, 4, 16 Pa.3^e division : *Brigadier général D. M. GREGG.*1^{re} brigade : *Colonel KILPATRICK*, 1 Me., 2, 10 N. Y.2^e — — *WYNDHAM*, 12 Ill., 1 Md., 1 N. J., 1 Pa.Brigade régulière : *Brigadier général BUFORD*, 6 Pa., 1, 2, 5,
6 U. S., Cav.Brigade régulière d'artillerie à cheval, *Capitaine ROBERTSON*,
6 N. Y., batt. Ind., 2 U. S., art. batt. B, Z, M, 5. U. S., art. batt. E.Artillerie de réserve, *capitaine GRAHAM.*1. Conn., art. (à pied), batt. B, M., 32 Mass. inf. C^{1e} C.

5, 15, 29, 30, 31, 32 batteries indépendantes de N. Y.

1 U. S., art. batt. K, 2 U. S., art. batt. A, 3 U. S. art. batt. C.

4 U. S. art. batt. G, 5 U. S., art. batt. K.

Brigade du génie : *Brigadier général BENHAM.*

15, 50 N. Y. Bataillon régulier (U. S.) du génie.

ARMÉE CONFÉDÉRÉE DE LA VIRGINIE SEPTENTRIONALE.

(1^{er} mai 1863.)*Commandant en chef* : Général **R.-E. LEE.**

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Chef d'état-major : Brigadier général CHILTON.*Quartermaster en chef* : Lieutenant-colonel CORLEY.*Commissaire en chef* : Lieutenant-colonel COLE.*Chef de l'ordonnance* : Lieutenant-colonel BALDWIN.*Assistant adjudant général* : Lieutenant-colonel MURRAY.*Chef du génie* : Lieutenant-colonel SMITH.*Secrétaire militaire* : Colonel LONG.1^{er} CORPS D'ARMÉE.

En l'absence du lieutenant général LONGSTREET avec les divisions HOOD, PICKETT et RANSOM, le reste du corps est sous les ordres directs du général en chef.)

1^{re} division : *Major général* ANDERSON.

1 ^{re} brigade :	<i>Brigadier général</i>	MAHONE, 6, 12, 16, 41, 66 Va.
		Grandys Battery.
2 ^e	—	PERRY, 2, 5, 8 Fla.
3 ^e	—	WILCOX, 8, 9, 10, 11, 14 Al., Lewis battery.
4 ^e	—	POSEY, 12, 16, 19, 48 Miss.
5 ^e	—	WRIGHT, 3, 22, 48 2 ^e bat. Ga.

5^e division : *Major général* MAC LAWS.

1 ^{re} brigade :	<i>Brigadier général</i>	WOFFORD, 16, 18, 24 Ga, Phi- lipps et Cobbs legions.
2 ^e	—	KERSHAW, 2, 3, 7, 15 S. C. James bat.
3 ^e	—	BARKSDALE, 13, 17, 18, 21 Miss.
4 ^e	—	SEMMES, 10, 50, 51, 53 Ga.

Cable, Artillery.

2^e CORPS D'ARMÉE.

Lieutenant général T.-J. JACKSON.

1^{re} division : Major général A.-P. HILL.

1 ^{re} brigade :	Brigadier général	HETH, 40, 47, 51, 22 bat. Va
2 ^e —	—	MAC GOWAN, 1, 12, 13, 14 S. C. & Orrs Rifles.
3 ^e —	—	THOMAS, 14, 31, 41, 49 Ga.
4 ^e —	—	LANE, 17, 18, 28, 33, 37. N. C.
5 ^e —	—	ARCHER, 1, 7, 14 Tenn. 5 ^e , 13 ^e bat. Al.
6 ^e —	—	PENDER, 13, 16, 22, 34, 38 N. C.

2^e division : Brigadier général RODES (Temporairement).

1 ^{re} brigade :	Brigadier général	RODES, 3, 5, 6, 12, 26 Al.
2 ^e —	—	COLQUITT, 6, 19, 23, 27, 28 Ga.
3 ^e —	—	DOLES, 4, 12, 21, 44 Ga.
4 ^e —	—	RAMSEUR, 2, 4, 13, 14 N. C.
5 ^e —	—	IVERSON, 5, 12, 20, 21 N. C.

3^e division : Brigadier général EARLY.

1 ^{re} brigade :	Brigadier général	HAYS, 5, 6, 7, 8, 9 La.
2 ^e —	—	GORDON, 13, 26, 31, 38, 60, 61 Ga.
3 ^e —	—	HOKE, 6, 21, 24, 57, 1 ^{er} bat. N. C.
4 ^e —	—	SMITH, 13, 49, 52, 58 Va.

4^e division : Brigadier général TRIMBLE.

1 ^{re} brigade :	Brigadier général	COLSTON, 10, 23, 37 Va. 1, 3 N. C.
2 ^e —	—	PAXTON, 2, 4, 5, 27, 33 Va.
3 ^e —	—	NICHOLLS, 1, 2, 10, 14, 15 La.
4 ^e —	—	JONES, 21, 42, 44, 48, 50 Va.
Sapeurs du génie.		

Artillerie du 2^e corps.

Réserve d'artillerie : Brigadier général PENDLETON.

Washington artillery.

Alexanders artillery.

DIVISION DE CAVALERIE.

Major général J.-E.-B. STUART.

Brigade du brigadier général W.-F. LEE.

—
—
—

FITZHUGH LEE.

HAMPTON.

JONES (sur le Shenandoah).

EFFECTIFS DE L'ARMÉE DU POTOMAC
AVANT ET APRÈS LA BATAILLE.

DATES.	PRÉSENTS sous les armes.	PRÉSENTS.	ABSENTS.	TOTAUX.
<i>30 avril 1863</i>				
État-major et troupes du quartier général	3.774	4.485	2.116	6.601
Réserve d'artillerie	1.610	1.776	216	1.992
1 ^{er} corps.....	17.130	19.595	6.862	26.457
2 ^e corps.....	16.836	19.051	9.313	28.364
3 ^e corps.....	18.986	20.795	6.862	27.657
5 ^e corps.....	15.920	18.292	6.876	25.168
6 ^e corps.....	23.730	26.496	6.564	33.060
11 ^e corps.....	13.539	15.412	4.358	19.770
12 ^e corps.....	18.455	14.895	4.793	19.688
Corps de cavalerie....	12.778	17.193	4.845	22.038
TOTAUX.....	138.758	157.990	52.805	210.795
Canons..... 404				
<i>10 mai 1863</i>				
État-major et troupes du quartier général	3.881	4.439	1.499	5.938
Réserve d'artillerie	1.733	1.872	229	2.101
1 ^{er} corps.....	16.289	18.554	7.126	25.680
2 ^e corps.....	14.543	16.834	8.557	25.391
3 ^e corps.....	14.389	16.231	8.765	24.996
5 ^e corps.....	14.304	16.371	6.377	22.748
6 ^e corps.....	18.554	20.440	9.138	29.578
11 ^e corps.....	11.282	12.826	4.585	17.411
12 ^e corps.....	10.699	11.944	5.486	17.430
Corps de cavalerie...	18.398	17.193	4.845	22.038
TOTAUX.....	118.922	136.704	56.607	193.311
Canons..... 402				

DÉTAIL COMPARATIF DES PRÉSENTS ET DES ABSENTS
DANS LES DEUX ÉTATS CI-DESSUS.

DATES	PRÉSENTS sous les armes.	à l'ambulance.	en services spéciaux.	aux arrêts.	ABSENTS en service détaché.	en congé.	sans congé (déserteurs).	aux hôpitaux.
30 avril	138.758	6.323	12.480	809	19.696	2.327	1.704	24.911
10 mai	118.822	5.446	11.698	498	19.145	2.087	3.259	32.316

Les services spéciaux comprennent les postes et les détachements de tout genre, qui, pour la plupart, peuvent rentrer dans les rangs le jour d'une bataille. On remarquera, en comparant les deux situations, l'accroissement du nombre des déserteurs à la suite d'une grande bataille, ces déserteurs étant presque tous à l'intérieur et non passés à l'ennemi; celui des hommes aux hôpitaux est dû à l'entrée des blessés de Chancellorsville. La diminution de l'effectif total est due non seulement au chiffre des tués, mais surtout au licenciement des régiments arrivés au terme de leur service.

EFFECTIF DE L'ARMÉE DE LA VIRGINIE SEPTENTRIONALE
AVANT LA BATAILLE.

Nous n'avons pu nous procurer les effectifs de cette armée à des dates aussi rapprochées de la bataille que pour l'armée du Potomac: nous donnons ici celui du 31 mars 1863, dont les chiffres ne doivent pas différer sensiblement de ceux du mois suivant:

DATES.	PRÉSENTS sous les armes.	PRÉSENTS.	ABSENTS.	TOTAUX.
<i>31 mars 1863</i>				
États-majors.....	3. 37	37	2	39
1 ^{er} corps { Division Anderson.	8.232	9.960	4.459	14.419
{Mac Laws.	8.567	10.095	3.646	13,741
2 ^e corps {A.-P. Hill.	11.359	13.614	5.797	19.411
{D.-H. Hill.	9.632	11.418	4.285	15.703
{Barly.	8.234	9.939	4.531	14.470
{Trimble.	6.229	8.095	4.383	12.478
Cavalerie..... Stuart.....	6 966	8.453	3.822	12.275
dans la vallée de Virginie	3 402	3.796	1.067	4.863
Artillerie détachée et petits corps	1.741	1.972	488	2.460
TOTAUX.	64.399	77.379	32.480	109.859
Canons.....96.				

Présents sous les armes.	à l'ambulance.	en services spéciaux	aux arrêts.	absents, en service détaché	en congé.	sans congé (déserteurs).	aux hôpitaux.
64.399	6.308	5.050	1.222	6.251	4.140	5.953	16.136

Les états postérieurs à la bataille ayant été dressés après le retour de Longstreet avec la plus grande partie de son corps, toute comparaison avec l'état ci-dessus est impossible. On trouvera l'un de ces états dans le tome suivant, à l'occasion de la bataille de Gettysburg.

CAMPAGNE DE VICKSBURG.

ARMÉE FÉDÉRALE DU TENNESSEE.

(Juin 1863).

Commandant en chef : Major général **U.-S. GRANT.****13^e CORPS D'ARMÉE.***Major général* : **MAC CLERNAND.**

9 ^e division :	<i>Brigad. gén.</i>	OSTERHAUS....	{	Brigade	GARRARD.
			—		SHELDON.
10 ^e —	—	A.-J. SMITH..	{		BURBRIDGE.
			—		LANDRUM.
12 ^e —	—	HOVEY.....	{		MAC GINNIS.
			—		SLACK.
13 ^e —	—	CARR.....	{		LAWLER.
			—		BENTON.

15^e CORPS D'ARMÉE.*Major général* : **W. T. SHERMAN.**

5 ^e —	<i>Brigad. gén.</i>	BLAIR.....	{	Brigade	GILES SMITH.
			—		KILBY SMITH.
			—		EWING.
8 ^e —	—	TUTTLE.....	{		MOWER.
			—		BUCKLAND.
			—		JOHN E. SMITH.
11 ^e —	—	STEELE.....	{		WOOD.
			—		MANTER.
			—		THAYER.

16^e CORPS D'ARMÉE.*Major général* : **HURLBUT.**

1 ^{re} —	<i>Brigad. gén.</i>	W. SMITH.
2 ^e —	—	KIMBALL.
4 ^e —	—	LAUMAN.

17^e CORPS D'ARMÉE ¹.*Major général* : MAC PHERSON.

7 ^e division : <i>Brigad. gén.</i> QUINBY	}	Brigade SANBORN.
		— HOLMES.
		— BOOMER (tué le 22 mai).
3 ^e — — — — — LOGAN	}	— STEVENSON.
		— J.-E. SMITH.
		— LEGETT.
6 ^e — — — — — MAC ARTHUR..	—	RANSOM.

9^e CORPS D'ARMÉE.*Major général* : PARKE.1^{re} division : *Brigad. gén.* WELCH.2^e — — — — — POTTER.

Division HERRON.

Génie. — Major TWEEDALE.

1^{re} division de cavalerie : Colonel MIZNER.2^e — — — — — Brigad. gén. GRIERSON.

Nous n'avons pu nous procurer les documents nécessaires pour compléter cet état de la composition de l'armée de Grant. Mais, en revanche, nous pouvons donner ici le tableau détaillé de l'effectif de cette armée, mois par mois, pendant toute la campagne de Vicksburg.

1. Les 13^e, 14^e, 15^e et 17^e corps formant l'armée du Tennessee proprement dite, les treize divisions qui la composaient étaient numérotées en ensemble.

EFFECTIFS DE L'ARMÉE FÉDÉRALE DU TENNESSEE.

DATES.	PRÉSENTS sous les drapeaux ou en services spéciaux.	MALADES.	PRÉSENTS.	PRÉSENTS ET ABSENTS.	CHEVAUX DE TRAIT.	CANONS.
<i>31 janvier 1863.</i>						
13 ^e corps.....	23.810	5.600	29.410	38.790	4.800	12
15 ^e corps.....	17.074	6.728	23.802	30.329	2.015	32
16 ^e corps.....	40.532	2.273	42.805	51.024	2.231	60
17 ^e corps.....	32.060	2.417	34.477	43.464	1.517	56
Génie.....	636	5	641	811	"	"
TOTAL.....	114.112	17.023	131.135	164.418	10.563	160
<i>28 février.</i>						
13 ^e corps.....	23.090	6.256	29.346	38.091	5.975	68
15 ^e corps.....	20.549	6.041	26.590	33.598	800	36
16 ^e corps.....	45.686	5.047	50.733	61.937	3.680	45
17 ^e corps.....	19.510	1.674	21.184	26.547	1.393	60
Génie.....	687	84	771	963	"	"
TOTAL.....	109.522	19.102	128.624	161.136	11.848	209
<i>31 mars.</i>						
13 ^e corps.....	25.529	3.885	29.414	40.674	4.261	61
15 ^e corps.....	20.537	4.749	25.286	33.021	791	40
16 ^e corps.....	48.223	5.547	53.770	64.746	9.015	161
17 ^e corps.....	19.890	1.152	21.042	26.321	1.388	60
Génie.....	824	54	878	1.063	"	"
TOTAL.....	115.003	15.387	130.390	165.825	15.460	322
<i>30 avril.</i>						
13 ^e corps.....	27.335	2.683	30.018	39.493	3.740	36
15 ^e corps.....	26.172	5.242	31.414	40.476	850	36
16 ^e corps.....	45.411	4.329	49.740	58.444	8.137	175
17 ^e corps.....	20.152	1.206	21.358	26.291	1.276	60
TOTAL.....	119.070	13.460	132.530	164.704	14.003	307
<i>31 mai.</i>						
13 ^e corps.....	26.986	2.550	29.536	38.180	909	33
15 ^e corps.....	17.829	1.244	18.073	27.937	1.353	44
16 ^e corps.....	51.558	4.815	56.373	69.909	2.472	93
17 ^e corps.....	15.487	1.106	16.593	25.216	1.074	56
TOTAL.....	111.860	9.715	120.575	161.242	5.778	226
<i>30 juin.</i>						
13 ^e corps.....	25.264	4.656	29.920	41.729	280	"
15 ^e corps.....	16.543	2.793	19.336	27.347	1.338	50
16 ^e corps.....	41.601	5.171	46.772	57.661	4.471	74
17 ^e corps.....	15.531	1.844	17.375	24.195	1.277	40 ?
9 ^e corps.....	8.218	482	8.700	11.934	340	16
Division Herron.	4.490	706	5.196	6.102	343	12
Génie et régi- ments noirs..	3.614	685	4.299	5.026	"	"
TOTAL.....	115.261	16.337	131.598	173.994	8.049	192 Incomplet.

Les chevaux de trait sont seuls portés dans la 5^e colonne. Les effectifs comprennent les soldats des trois armes; mais l'effectif des chevaux de cavalerie ne paraît pas dans ces tableaux.

ARMÉE CONFÉDÉRÉE DU MISSISSIPPI

(1^{er} mai 1863).*Commandant supérieur des armées du Mississippi et du Tennessee :***Général Joseph JOHNSTON.****Commandant en chef de l'armée du Mississippi : Lieutenant général
PEMBERTON.**

Division BOWEN.

Brigade GREEN.

	—	COCKERELL.
	—	GATES.
—	M.-L. SMITH.	— VAUGHN.
		— SHOUPE.
		— BALDWIN.
—	STEVENSON.	— REYNOLDS.
		— MOORE.
		— LEE.
—	FORNEY.	— HÉBERT.
		— HARRIS.
		— TILGHMANN.
—	LORING.	— BUFORD.
		— FEATHERSTONE.
—	GARDNER (à Port-Hudson). Brigade GREGG.	
		— MAXEY.
		— BEALE.

Brigade de cavalerie. WIRT ADAMS.

Renforts arrivés à Jackson : Brigade W.-H. WALKER.

— GIST.

Cette liste ayant été dressée, non sur des états officiels, mais simplement sur des renseignements recueillis çà et là dans divers rapports, est fort incomplète et contient peut-être quelques inexactitudes. Il nous a été impossible de la contrôler et de suppléer aux documents qui nous ont fait défaut.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

POUR LES VOLUMES PRÉCÉDENTS.

Depuis la publication des volumes précédents, nous avons reçu d'Amérique de nombreux documents, soit récemment imprimés, soit manuscrits; leur étude nous a fait reconnaître dans ces volumes des inexactitudes de détail; quelques-uns même jettent un jour nouveau sur les événements que nous avons racontés. Sachant que le premier devoir de l'historien est de dégager la vérité, autant et dès qu'il le peut, de tous les nuages dont elle s'entoure si aisément, nous ne voulons pas attendre une seconde édition, à supposer que ce livre se réimprime, pour signaler à nos lecteurs les principales erreurs que des renseignements incomplets ou inexacts ont pu nous faire commettre.

Nous donnons ici ce travail rectificatif avec l'indication du volume et de la page auxquels se rapporte chaque fragment.

TOME PREMIER.

PAGE 60.

Quoique victorieux au combat de San-Pascual, les Américains furent encore obligés pendant deux jours de repousser les attaques de leurs adversaires. Heureusement pour eux, la division navale du commodore Stockton les attendait à San-Diego et un détachement de marins et de soldats, envoyé par ce dernier, vint leur apporter un secours dont ils avaient grand besoin. Après s'être reposée pendant quinze jours à San-Diego, la petite troupe de Kearney, renforcée par plus de quatre cent cinquante hommes, reprit sa marche sous la direction suprême de Stockton. Les Américains dispersèrent au Rio-San-Gabriel, le 8 janvier 1847, les forces ennemies rassemblées contre eux et les battirent encore le lendemain devant Los-Angeles. Après une violente querelle avec Stockton, qui lui disputait le commandement supérieur, Kearney, continuant sa route, rallia, le 21, un bataillon de Mormons venu du Nord, et occupa enfin la haute Californie de concert avec le lieutenant-colonel Frémont.

PAGE 224.

Ce n'est pas Beauregard qui commandait alors les forts de la Nouvelle-Orléans.

PAGE 233.

M. Buchanan n'avait plus que quinze jours, et non six semaines, devant lui avant l'expiration de ses fonctions.

PAGE 254.

L'ordonnance de sécession de la Virginie fut votée librement par la législature, dont la majorité était devenue séparatiste.

PAGE 337.

Les arsenaux fédéraux du Nord, quoique dégarnis, n'étaient pas absolument vides.

PAGE 358, ligne 18.

Du nord-ouest au sud-ouest, *lisez* du nord-est au sud-ouest.

PAGE 450.

Johnston n'arrêta pas en pleine campagne les trains qui amenaient son armée. Il débarqua ses troupes à Manassas-Junction et les conduisit de là au combat.

PAGE 451.

Elzey remplace Kirby Smith dans le commandement de la brigade de ce dernier.

PAGE 460.

Les documents officiels que nous avons sous les yeux, et particulièrement une dépêche de Patterson au général Scott, datée du 20 juillet, annonçant à celui-ci le départ des troupes de Johnston pour Manassas-Junction, ne nous permettent pas de maintenir le blâme que nous avons adressé au général Patterson. Nous avons, par erreur, exagéré ses forces, il n'avait d'ailleurs avec lui que des troupes prêtes à le quitter pour retourner dans leurs foyers; mais, eût-il disposé d'une armée plus nombreuse et mieux organisée, il ne pouvait empêcher longtemps Johnston de lui échapper, puisque celui-ci avait sur ses derrières une voie ferrée qui le reliait à Beauregard. Le général Scott, en lui recommandant d'observer et de retenir les confédérés, lui annonça que la bataille entre Beauregard et Mac-Dowell aurait lieu le 18; or, ce jour-là, Johnston était encore à Winchester : il ne se mit en route que dans la journée, et Patterson fit tout ce qu'on pouvait lui demander en annonçant ce départ à son chef par une dépêche qui, promptement transmise, aurait pu peut-être parvenir en temps utile à Mac-Dowell devant le Bull-Run.

PAGE 538, ligne 5.

Le hominy se fait avec des grains de maïs bouillis.

PAGE 558.

L'envoi par M. Floyd dans le Sud des armes déposées dans les arsenaux du Nord a suscité de violentes polémiques et donné lieu à des enquêtes approfondies. Le résultat de ces enquêtes, sans atténuer à nos yeux la culpabilité du ministre de la guerre fédéral, diminue le dommage qu'il causa ainsi à l'armée dont il était le chef responsable. Il est prouvé qu'aux 120,000 fusils qui se trouvaient déjà dans les arsenaux des États du Sud et qui ne représentaient pas tout à fait la quote part de ces États, il en ajouta 115,000 tirés de ceux du Nord. Mais il en resta encore une assez grande quantité dans ces derniers établissements. Le manque de capsules et les prétentions rivales des États séparés sur ce matériel ne permirent pas au gouvernement confédéré d'en tirer parti aussi promptement qu'il l'espérait.

TOME DEUXIEME.

PAGE 10, ligne 5.

White-mountains, *lisez* : Ozark-mountains.

PAGE 53, ligne 11.

Est, *lisez* : ouest.

PAGE 177.

L'original de la dépêche trouvée dans le képi de Baker fut déposé au ministère de la guerre, et, sans égards pour la mémoire d'un vaillant officier, intéressée à ce que cette dépêche fût connue, on l'enferma pour toujours dans les cartons. Heureusement la copie en avait été conservée, et sa publication vint justifier la victime de Balls-Bluff de la plupart des accusations dirigées contre elle.

PAGE 187, ligne 13.

L'école navale d'Annapolis ne fut fondée qu'en 1845.

PAGE 343, ligne 6.

Albert Pike. n'était pas un sang-mêlé, mais un blanc, un homme du Nord qui, par sa haute stature, son audace et son esprit naturel, avait conquis une grande influence parmi les tribus indiennes.

PAGE 373.

Beauregard, en quittant Manassas pour les bords du Mississippi, n'avait emmené aucune troupe avec lui. Un ouvrage publié dans le Sud, mais dont nous avons reconnu depuis le peu de valeur, nous avait induits en erreur sur ce point.

PAGE 546, ligne 11.

Le général Shields n'était pas un ancien officier régulier.

TOME TROISIEME.

PAGES 122-126.

Sur la foi de renseignements recueillis peu de jours après la bataille de Fair-Oaks, nous avons dit que, le 31 mai après-midi, le général Mac-Clellan, en même temps qu'il donnait à Sumner l'ordre de franchir le Chickahominy, avait voulu faire opérer le passage de cette rivière par la plus grande partie de son aile droite, en face des camps de celle-ci, c'est-à-dire aux alentours de New-Bridge, où deux ponts étaient déjà presque achevés ; que, les généraux Franklin et Porter lui ayant représenté que ces ponts ne pourraient être avant la nuit praticables pour l'artillerie, il s'était décidé à remettre ce passage au lendemain ; qu'enfin, le 1^{er} juin au matin, ceux-ci, plus prudents que Sumner, avaient usé de la latitude d'appréciation que leur laissait leur chef pour renoncer à une opération qui leur semblait impraticable : cette hésitation, disions-nous, avait sauvé les confédérés d'un désastre imminent.

Depuis lors, le général Mac-Clellan d'une part, les généraux Franklin et Porter de l'autre, c'est-à-dire les trois intéressés, s'étant accordés pour nous assurer que le premier n'avait donné l'ordre aux deux autres de

franchir la rivière ni le 31 au soir ni le 1^{er} au matin, nous n'avons qu'à accepter comme irrécusable un pareil témoignage : les conclusions auxquelles nous étions arrivés tombent naturellement du même coup. Voici donc, en résumé, les modifications qu'il convient d'apporter à notre récit. Lorsque, le 31 après-midi, à la première nouvelle du combat engagé à l'aile gauche, Mac-Clellan donna à Sumner l'ordre de se tenir prêt à passer le Chickahominy, les ponts en construction à New-Bridge et au-dessus n'étaient pas achevés. Jugeant qu'il serait impossible ce jour-là de s'en servir, il se borna à ordonner le soir, aux officiers du génie, d'en presser l'achèvement pendant la nuit : la division Smith, qui se trouvait à moins d'un kilomètre, pouvait les franchir au premier signal dès qu'ils seraient praticables. Il eût été sans doute fort avantageux pour les fédéraux d'appuyer de ce côté, dès le 31, le mouvement de Sumner, mais le témoignage de tous ceux qui étaient chargés de la construction des ponts prouve que l'infanterie elle-même n'aurait pu s'en servir ce jour-là. Grâce à leurs efforts incessants, le 1^{er} juin, à huit heures un quart du matin, malgré la crue de la rivière, un pont de bateaux se trouva établi auprès des piles détruites de New-Bridge, et, profitant de l'ancienne chaussée, ils purent en rendre les abords praticables à toutes les armes : un pont de chevalets placé un peu plus haut, entouré de terres détrem-pées, n'était accessible qu'à l'infanterie. Ces moyens de passage étaient bien fragiles ; car, le même jour, dès

midi, les eaux gonflées du Chickahominy les avaient submergés : la rive opposée dominait complètement l'étroite chaussée sur laquelle les fédéraux auraient été obligés de traverser les fonds marécageux de la vallée et il aurait suffi à l'ennemi de forces peu considérables pour les arrêter ; s'ils avaient réussi à s'établir sur l'autre rive, il semblait qu'ils auraient été privés bientôt de toute communication avec le reste de l'armée, et peut-être assaillis dans cette position par un ennemi plus nombreux. Le général Mac-Clellan, retenu, le matin du 1^{er} juin, au milieu des troupes de sa gauche qui venaient de livrer un si rude combat, témoin des pertes matérielles et de l'ébranlement moral d'une partie de ses forces, ne crut pouvoir ordonner un mouvement aussi hasardeux que le passage du Chickahominy par son aile droite. Franklin et Porter, qui la commandaient, n'eurent aucune part dans cette décision ; ils ne devaient pas agir sans ordres, et le général en chef pourrait seul être responsable de l'immobilité de son aile droite. Nous croyons que le passage n'était pas impossible ; de huit heures à midi, les ponts furent praticables : c'était plus qu'il n'en fallait pour faire passer deux divisions ; une troisième (celle de Slocum) aurait même pu franchir la rivière plus haut, près de Mechanicsville. Il eût suffi d'un simple mouvement de Sumner vers sa droite pour menacer de prendre à revers les troupes confédérées qui auraient cherché à empêcher ce passage. L'armée, dont G.-W. Smith venait de prendre le commandement après la bataille du 31,

n'était pas en état, pendant la nouvelle lutte engagée le 1^{er} au matin, de disputer à Franklin et à Porter la rive droite du Chickahominy; leur arrivée sur sa gauche aurait donc pu transformer sa retraite en un véritable désastre; dès le premier pas, ils auraient donné la main à Sumner, sans s'inquiéter désormais de la crue de la rivière sur leurs derrières. Nous estimons donc que leur immobilité fut un grand malheur pour les fédéraux. Mais l'écrivain qui, pour juger les événements, s'entoure des documents pouvant lui révéler tous les détails de la situation intérieure des deux partis, ne doit pas condamner les acteurs comme si ces derniers avaient connu tous ces détails: on ne saurait donc blâmer Mac-Clellan de n'avoir pas tenté une manœuvre hardie qui, dans l'état des choses, devait lui paraître singulièrement périlleuse, et qui, si elle lui promettait un succès décisif, semblait aussi pouvoir compromettre l'existence même de son armée.

PAGE 142.

Le capitaine Royall fut grièvement et non mortellement atteint. Il survécut à sa blessure et à la guerre.

Quoique la charge du général Cooke fût faite dans des conditions défavorables, il faut l'approuver de l'avoir ordonnée. Il ne pouvait choisir son terrain, et, en sacrifiant une partie du 5^e cavalerie, il sauva plusieurs batteries fédérales, auxquelles il donna le temps de se retirer.

PAGE 183, ligne 19.

Au lieu de Richardson, *lisez* French.

PAGE 514, ligne 6.

Sigel et Reynolds occupent dans l'après-midi, l'un à Groveton, l'autre plus à l'est, la route de Warrenton à Centreville, après une légère escarmouche. King, qui, au lieu de les précéder, les suit, attaque l'ennemi plus à l'ouest sur cette route, à la descente sur le Youngs-Branch.

PAGES 522-528 ET NOTE D.

La seconde bataille livrée aux environs de Bull-Run partage avec la première le privilège de provoquer dans les États du Nord plus de récriminations et de discussions que tous les autres événements de la guerre. Ces discussions, après avoir rempli l'enceinte d'un conseil de guerre, réuni trop tôt pour avoir pu juger la question en pleine connaissance de cause, se sont perpétuées dans les journaux, les brochures, les livres. La décision récente d'une haute commission d'enquête, qui a infirmé le jugement du conseil, n'a pas réussi à les clore. La passion qui les a inspirées et alimentées a rendu très difficile la tâche de l'historien désireux de démêler la vérité au milieu des exagérations qui l'ont entourée. Obligé par des réclamations contradictoires à approfondir de nouveau cette question, et muni, cette fois, de

documents plus complets, éclairé par des témoignages que nous n'avions pu recueillir avant d'écrire notre récit, nous avons été amené à constater dans ce récit quelques erreurs que nous nous empressons de rectifier ici.

La première porte sur certains mouvements du corps de Longstreet pendant l'après-midi du 29 août. Nous avons dit que ce général, profitant de l'inaction du corps de Porter, qui lui était opposé, avait envoyé au secours de Jackson la division Hood, dont l'arrivée opportune sur la route de Warrenton aurait arrêté le mouvement offensif de King. Hood, comme nous allons d'ailleurs l'expliquer tout à l'heure, se trouvait dès onze heures du matin dans la position où King le rencontra. Ce fut la division Wilcox que Longstreet, après l'avoir d'abord transportée de sa gauche à sa droite pour observer Porter, ramena de nouveau à gauche, près de Jackson; mais elle arriva trop tard pour prendre part au combat.

Notre seconde erreur est d'avoir reproché à Porter d'être resté immobile pendant qu'il entendait le bruit de la bataille du côté de Groveton. Des témoignages irrécusables nous ont prouvé que, tant que le combat fut limité à l'extrême droite fédérale, pendant les attaques successives de Hooker et de Kearney, c'est-à-dire pendant toute l'après-midi, ce bruit ne parvint pas jusqu'au point où se trouvait Porter : la voix lointaine du canon, qui seule se faisait entendre, avait résonné si souvent dans les forêts de la Virginie, sans annoncer autre chose qu'un vain duel d'artillerie, que personne

n'y faisait plus attention. Ce ne fut que l'attaque de King, beaucoup plus rapprochée que les précédentes, dont l'écho arriva aux oreilles de Porter, au moment même où il préparait un mouvement qui, comme on le verra, fut interrompu par l'obscurité.

En attendant que nous puissions, dans une seconde édition, corriger en ce sens les quelques pages que nous avons consacrées à la journée du 29 août, nous donnons un aperçu de ce qui se passa ce jour-là à l'aile gauche des fédéraux, à l'aile droite des confédérés, c'est-à-dire des faits sur lesquels porte tout le fond d'une querelle déjà vieille de près de vingt ans, aperçu plus complet, plus précis que celui de notre troisième volume, et que nous avons, y ayant apporté un soin scrupuleux, la prétention de croire rigoureusement exact.

Longstreet, arrivant de Gainesville avec le général Lee, et suivant la grande route de Warrenton, parvint, le 29 août, entre dix et onze heures du matin, à la hauteur de la droite de Jackson. Il amenait avec lui, dans l'ordre où nous les énumérons, les divisions provisoires suivantes : Hood (2 brigades), accompagné de la brigade indépendante d'Evans; Wilcox (3 brigades); Kemper (3 brigades); D. R. Jones (3 brigades). Anderson, avec les trois dernières brigades du 1^{er} corps, se trouvait trop en arrière pour pouvoir paraître ce jour-là sur le champ de bataille. A midi, ce corps était déployé sur deux lignes, chaque division occupant une partie de son front. Hood, le premier en

ligne naturellement, avait, dès onze heures, pris position à cheval sur la grande route, plaçant la brigade Law à gauche et celle de Wofford à droite, en face de Groveton. Evans était à sa droite ; Wilcox, à gauche, mais un peu en retraite, reliait les deux corps de l'armée confédérée au pied de la colline sur laquelle Lee avait posté une partie de son artillerie. Sa division était à droite d'Evans ; la première brigade, sous Huoton, tout près de ce dernier ; les deux autres, s'étendant à travers une contrée difficile, se rattachaient faiblement à la division D. R. Jones. Les trois brigades de cette division s'étaient établies, vers midi, à l'extrême droite, dans de très fortes positions, au milieu des bois, et s'appuyaient au chemin de fer de Manassas, près du point où il rencontre la route de Gainesville à Bristol et Manassas-Junction. La cavalerie de Robertson éclairait le flanc de Longstreet au delà du chemin de fer.

Avant l'arrivée de Longstreet, les troupes de Sigel débordaient la droite de Jackson et même elles causèrent un moment une vive alarme sur ses derrières ; mais la cavalerie de Stuart arrêta bientôt un mouvement que Sigel n'était pas de force à prononcer vigoureusement, et, dès onze heures, l'arrivée de Hood assura complètement la sécurité de Jackson de ce côté. Pendant ce temps-là, Mac-Dowell et Porter exécutaient les nouveaux ordres qu'ils avaient reçus de Pope, qui, comme nous l'avons dit (page 519), leur prescrivaient de se diriger de Manassas-Junction sur Gainesville, pour se jeter à droite sur le flanc et les derrières de l'ennemi.

Porter, avec ses deux divisions, marchait sur le chemin que nous venons de citer plus haut : il était suivi par la division King, qui provisoirement était jointe à son commandement. Le général Mac-Dowell se trouvait avec cette colonne, tandis que Ricketts, à la tête de la 2^e division de son corps, avait appuyé plus à droite et devait rencontrer la grande route au nord de Groveton. La direction suivie par Porter l'amenait en face de D. R. Jones. Il se trouva donc brusquement en présence d'un ennemi sur lequel ni Pope ni lui n'avaient compté, et dans l'impossibilité de continuer le mouvement qui lui avait été prescrit. Mac-Dowell ne tarda pas à le rejoindre. Reprenant le commandement de la division King, il voulut la déployer à droite de Porter pour donner la main à Ricketts et former ainsi un front d'attaque continu contre l'ennemi qu'il avait si inopinément rencontré.

Mais les fourrés impénétrables qui s'étendaient de ce côté rendirent ce déploiement impossible, et Mac-Dowell, jugeant fort bien que la présence de l'ennemi sur la route de Gainesville à Bristol ne lui permettrait pas de le prendre de flanc, comme le voulait Pope, résolut, au lieu de l'attaquer de front avec ses forces et celles de Porter, de ramener King en arrière pour rallier Ricketts et opérer avec tout son corps, d'une façon moins excentrique, contre l'aile droite de Jackson. Cette résolution, que justifiait la latitude laissée par les ordres de Pope, était certainement la meilleure, et l'on peut seulement regretter qu'il n'ait pas emmené avec lui tout le corps de Porter, en ne laissant devant Longstreet qu'un

simple rideau; l'appui de ce corps aurait probablement assuré, s'il avait pu arriver à temps pour cela, le succès de l'attaque de King. Il est difficile de savoir exactement les ordres que Mac-Dowell, le plus ancien des deux, donna à Porter; mais, en tout cas, ces ordres ne semblent pas avoir été positifs, et le mouvement rétrograde entrepris par le premier n'était pas un encouragement pour le second de tenter, avec des forces réduites, une attaque directe. Cette attaque n'était pas prévue dans les instructions du général en chef. Porter ignorait complètement ce qui se passait à sa droite. Enfin, ses éclaireurs ayant fait quelques prisonniers, il apprit par ceux-ci qu'il avait en face de lui une partie de ce corps de Longstreet que l'état-major général croyait encore dans les défilés des Alleghanies. En conséquence Porter, pendant que Mac-Dowell s'engageait avec King dans une route longue et tortueuse, se borna à observer l'ennemi sur son front. Longstreet, de son côté, dès qu'il fut informé par Robertson de l'apparition d'une grande colonne fédérale sur son aile droite, s'empressa de la renforcer, et, à quatre heures et demie, il retira la division Wilcox des positions qu'elle occupait à sa gauche, pour l'envoyer prendre place entre Kemper et Jones. Porter avait donc, par sa seule présence, réussi à attirer ou à maintenir à l'extrême droite confédérée six brigades, c'est-à-dire la moitié du corps de Longstreet : deux des brigades de Kemper, qui ne prirent aucune part au combat engagé par King sur la route, auraient pu rapi-

dement soutenir Jones et Wilcox, si Porter, comprenant autrement ses instructions, les avait vigoureusement attaqués, et il est permis de croire que tout succès remporté par ce dernier au premier abord aurait été promptement interrompu par l'arrivée de renforts considérables. Il est vrai que, vers six heures, Longstreet, apercevant de loin la marche de la division King, rappela, en toute hâte, à sa gauche la division Wilcox; mais celui-ci ne quitta sa seconde position qu'au coucher du soleil et n'atteignit la grande route qu'après la fin du combat engagé entre Hood et King. C'est, en effet, sur la route que Pope, croyant toujours pouvoir déborder la droite de Jackson et ignorant la présence de Longstreet, a dirigé la nouvelle division que lui amène Mac-Dowell. Mais, au même moment, Longstreet, voulant dégager le 2^e corps, faisait avancer Hood, dont les troupes fraîches heurtèrent celles de King, pendant que son artillerie à gauche et les brigades d'Evans et de Hunton à droite les serraient sur les deux flancs. Le combat fut long et acharné; les fédéraux, inférieurs en nombre, tinrent bon au milieu de l'obscurité, mais ils ne purent naturellement gagner du terrain sur leurs adversaires. Le résultat de la bataille avait été le même sur tous les points : les confédérés n'avaient pas été entamés; ils étaient réunis et prêts à reprendre l'offensive : c'était donc pour les fédéraux un échec sérieux qui les laissait dans une position d'autant plus dangereuse que leur chef n'en appréciait pas encore la gravité. Loin de nous associer aux repro-

ches qu'il a prodigués à Porter, nous avons été amené, en écrivant ce nouveau récit, à modifier le jugement, encore trop sévère, que nous-même avons porté sur ce dernier général.

Ce récit, en effet, établit clairement que, si Porter montra une trop grande prudence dans une situation tout à fait imprévue et qui lui rendait sa liberté d'action, cette prudence n'eut aucune conséquence fâcheuse pour l'armée fédérale; car, s'il demeura immobile avec six brigades, les confédérés en gardèrent en face de lui ou à portée huit qui ne tirèrent pas un coup de fusil de la journée. Comme nous l'avons dit (p. 526), il ne reçut pas à temps pour l'exécuter l'ordre d'attaquer que Pope lui envoya à quatre heures et demie : cet ordre ne lui parvint que vers six heures et demie, et la nature du terrain rendait impossible tout mouvement offensif dans l'obscurité; mais, s'il avait pu exécuter ce mouvement, l'issue de la journée n'en aurait certainement pas été modifiée.

TOME QUATRIÈME.

PAGE 352, ligne 3.

Le colonel Farnsworth, du 8^e Illinois, n'est pas le général Farnsworth qui fut tué l'année suivante à Gettysburg.

PAGE 355.

Les renseignements donnés par le général Mac-Clellan lui-même nous permettent de rectifier quelques erreurs qui s'étaient glissées dans notre récit de sa destitution. Mac-Clellan était seul sous sa tente lorsque Buckingham entra. Celui-ci, quoique étranger à l'armée du Potomac, n'était pas un inconnu : il y comptait de nombreux amis, entre autres le général en chef lui-même. Il avait été chercher Burnside et avait tenu à ce que celui-ci fût présent à l'entrevue pénible qu'il allait avoir.

PAGE 577, ligne 23.

Outre le Président, un petit nombre de magistrats et d'employés prêtent serment à la Constitution dans la République des États-Unis.

PAGE 605, ligne 15.

Sur ces 25 millions de titres, 18 millions furent émis.

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.

LIVRE PREMIER.

LA GUERRE SUR LE RAPIDAN.

	Pages.
CHAPITRE PREMIER. — DOWDALLS-TAVERN.	3
Situation des deux partis au début de l'année 1863. — Division des matières contenues dans ce volume. — Hooker prend le commandement de l'armée du Potomac. — Sentiments de M. Lincoln et de Halleck à son égard. — Situation de l'armée fédérale, son découragement, désertions. — Hooker la ranime et la réorganise; il rétablit la discipline. — Congés réguliers. — Abolition des grandes divisions. — Départ du 9 ^e corps; arrivée des 11 ^e et 12 ^e . — Changements dans le personnel. — Départ prochain de vingt-cinq mille libérés. — Situation de l'armée confédérée. — Elle est aguerrie et pleine de confiance. — Mais elle est affaiblie par la mort, les blessures, les désertions à l'intérieur et le départ de Longstreet. — Celui-ci est envoyé le 1 ^{er} février contre Suffolk. — Recrutement et réorganisation de l'armée. — Promotions. — Positions de l'armée. — Nouveaux ouvrages défensifs. — Inaction de l'armée. — Lee et Jackson au milieu de leurs soldats. — Dispersion de la cavalerie. — Exercices et petites expéditions. — J.-E.-B. Stuart. — Embuscade près de Williamsburg, le 7 février 1863. — La vengeance de Mosby : coup de main sur Fairfax-Court-House le 8 mars. — Engagements de Moorefield, le 3 jan-	

vier; de Point-Pleasant, le 30 mars. — Jones à Philippi, avril 1863. — Escarmouches de Gloucester-Point, le 10 février; de Romney, le 16; de Strasburg, le 26. — Au lieu de se disperser, la cavalerie opère par masses. — La brigade confédérée F. Lee à Culpepper-Court-House. — La division de cavalerie unioniste Averill à Morrisville. — Averill passe le Rappahannock, le 17 mars, à Kellys-Ford. — Il s'avance lentement vers Culpepper. — Lee avec Stuart va au-devant de lui et l'attaque. — Charge vigoureuse des confédérés. — Ils sont repoussés avec de grandes pertes. — Les fédéraux ne se pressent pas de les poursuivre. — Mort de Pelham. — Lee s'arrête à Brandy-Station et reprend le combat. — Une nouvelle charge est encore repoussée. — Mais les fédéraux, au lieu de prendre l'offensive, se retirent sur Kellys-Ford. — Caractère de ce combat. — Approche de la belle saison; Hooker prépare une nouvelle campagne. — L'expiration des engagements et l'absence de Longstreet obligent Hooker à agir promptement. — Instructions de Hooker à Stoneman. — Le mauvais temps arrête la cavalerie, le 15 avril. — Au bout de quinze jours, le temps permet à Hooker de reprendre ses projets. — Il change son plan. — Description des gués du Rappahannock et du Rapidan. — Le Wilderness. — Le Plank-Road et le Turnpike. — Dowdalls-Tavern et Chancellorsville. — Hooker se décide à passer les deux rivières au-dessus de leur confluent. — Positions de la gauche de l'armée sudiste. — Détails du plan de Hooker. — Il se sépare imprudemment de sa cavalerie. — Il donne ses dernières instructions. — Slocum, avec la droite, se dirigera sur Chancellorsville. — Le centre sera devant Banks-Ford. — Sedgwick, avec la gauche, passera le fleuve au-dessous de Fredericksburg. — Rôle assigné par Hooker à sa cavalerie. — Il l'envoie au loin sur les derrières de Lee. — La droite passe à Kellys-Ford, le 28 au soir. — Stuart attend les fédéraux à Culpepper et se laisse couper de l'armée de Lee. — Pleasonton atteint le Rapidan avant lui, le 29. — Tous les postes confédérés sont surpris. — Stuart entreprend de rejoindre Lee. — Dans la nuit du 29 au 30, toute la droite passe le Rapidan. — Elle devance Stuart dans le Wilderness, et s'établit, le 30 au soir, à Chancellorsville. — Anderson se replie devant elle, le 30 au matin. — Le reste de l'armée confé-

dérée n'a pas bougé. — Elle observe les mouvements de Sedgwick. — Le 29 au matin, celui-ci établit quatre ponts. — Il passe dans la journée sur la rive droite, avec deux divisions. — Incertitude de Lee menacé de deux côtés. — Distribution de ses forces. — Il les a concentrées le 29 au matin. — Inaction de Sedgwick le 30. — Lee pénètre le plan de Hooker et se décide à aller attaquer sa droite dans le Wilderness. — Ordres donnés le 30 au soir. — Continuation du mouvement des fédéraux. — Le 2^e corps passe le Rappahannock à United-States-Ford. — Le 3^e reçoit l'ordre de le suivre. — Des ponts sont établis à Banks-Ford. — Hooker arrive à Chancellorsville, où treize divisions vont être réunies. — Succès de ses manœuvres. — Confiance de son armée. — Il devrait se hâter de sortir de la forêt. — Il remet ce mouvement au lendemain. — Pleasonton envoie une reconnaissance vers Spottsylvania-Court-House. — Elle rencontre de nuit Stuart. — Sanglant combat de Todds-Tavern. — Déroute des confédérés. — Pertes des fédéraux. — Hésitations de Hooker le 1^{er} mai au matin. — Ses troupes s'établissent au hasard autour de Chancellorsville. — Il se décide enfin à sortir de la forêt. — Il veut prendre une position défensive à Smiths-Hill. — La division Mac-Laws s'avance contre lui. — Jackson la suit, ne laissant que Early devant Sedgwick. — Il devance ses troupes et pousse Anderson et Mac-Laws au delà de Tabernacle-Church. — Les fédéraux sortent enfin de la forêt. — Disposition de leurs différents corps. — Embarras et lenteur de leurs mouvements. — Sykes se trouve en avant du reste de l'armée. — Il rencontre Mac-Laws près de la maison Newton. — Description de la position. — Un vif combat s'engage vers midi. — Supériorité numérique des confédérés. — Le combat s'étend. — Arrivée de la division Rodes. — Jackson va avoir dix-neuf brigades. — Hooker pourrait facilement lui tenir tête. — Il donne brusquement l'ordre de la retraite. — Étonnement des généraux et des soldats unionistes. — Décision funeste et inexplicable. — Jackson investit les fédéraux dans la forêt. — Hooker réunit un conseil de guerre. — Conséquences de sa faute. — Description de ses positions. — Elles sont mauvaises. — Il appelle à lui le 1^{er} corps. — Instructions de Sedgwick. — Lee rejoint Jackson. — Projet hardi de ce dernier

adopté par Lee. — Position des confédérés le 1^{er} mai au soir. — Le 2 au matin, Jackson commence sa marche de flanc. — Précédé par Stuart, il fait un grand détour. — Difficultés de sa marche. — Position précaire de Lee. — Les fédéraux aperçoivent la colonne de Jackson. — Inaction de Hooker. — Il croit l'ennemi en retraite et prescrit à Sickles de le poursuivre. — Combat près de Catharines-Furnace. — Erreur des fédéraux. — Jackson continue sa marche. — Combat entre Sickles et Mac-Laws. — Jackson reconnaît les positions de Howard. — Description de ces positions. — Faiblesse et imprudente sécurité du 11^e corps. — Dispositions d'attaque de Jackson. — Marche en bataille silencieuse à travers la forêt. — Surprise et déroute des fédéraux. — Ils sont vivement poursuivis. — Leurs efforts pour se reformer. — La division Devens est écrasée. — Jackson attaque Schurz à Dowdalls-Tavern. — Ses lignes se confondent et enlèvent la position. — Désastre de Schurz. — La division Steinwehr est emportée à son tour. — Positions conquises par Jackson. — Howard demande du secours à Sickles. — Situation dangereuse de ce dernier. — Encombrement à Chancellorsville. — Retour précipité de Sickles. — Jackson continue à s'avancer. — Pleasonton arrive à temps pour lui tenir tête. — Charge du 17^e Pennsylvanie. — Mort de Keenan. — L'artillerie rassemblée par Pleasonton arrête Jackson. — Les confédérés reprennent l'offensive. — Ils rencontrent le 3^e corps. — Désordre et épuisement des lignes confédérées. — Elles s'arrêtent. — Jackson fait passer Hill en première ligne. — Il fait une reconnaissance en avant des tirailleurs. — Il rencontre ceux de l'ennemi. — En revenant, il est grièvement blessé par ses propres soldats. — Les fédéraux avancent. — On emporte Jackson. — Arrivée de la division Berry à la droite des fédéraux. — Dispositions défensives de Slocum. — Sickles attaque les confédérés. — Terrible combat entre Birney et Hill. — Celui-ci est blessé. — Jackson sur le point d'être pris. — Les fédéraux ont l'avantage. — La lutte cesse à minuit. — Positions conquises par Birney. — Berry a été moins heureux à droite. — Stuart appelé à commander le corps de Jackson. — Il était du côté d'Elys-Ford. — Il prend ses premières dispositions. — Démonstrations de Lee pendant la soirée.

CHAPITRE II. — CHANCELLORSVILLE 131

Gravité de la situation de Hooker. — Position de son armée le 2 au soir. — Il devrait prendre l'offensive le 3 au matin. — L'armée confédérée est divisée, le moindre échec lui serait fatal. — Hooker a le choix entre Chancellorsville et Maryes-Heights. — Il reste immobile et prescrit à Sedgwick de prendre l'offensive. — Position de Stuart le 3 au point du jour. — Hooker rappelle Sickles à Fairview. — Instructions de Lee à ses lieutenants. — Premier mouvement de Stuart. — Il attaque Sickles en retraite. — Birney à Fairview. — Stuart masse son artillerie contre lui. — Il s'avance à gauche. — Il passe le Lewis-Creek. — Sickles le repousse. — La bataille est engagée sur toute la ligne. — Nouvelle attaque des confédérés. — Après une lutte acharnée, ils sont encore repoussés. — Stuart engage ses réserves. — A droite, succès des confédérés. — Ils sont bientôt arrêtés et rejetés en arrière. — Les confédérés s'arrêtent. — Attaques de Lee contre la gauche de Hooker. — Combat de Mac-Laws et de Hancock. — Situation des deux partis à neuf heures du matin. — Inertie de Hooker. — Sickles et Slocum s'adressent en vain à lui. — Immobilité funeste d'une moitié de son armée. — Stuart canonne Chancellorsville. — Hooker est blessé. — L'armée fédérale se trouve sans chef. — Les sudistes attaquent de nouveau Fairview. — Lee avec le 2^e corps. — Vigoureuse attaque de la droite confédérée. — La ligne fédérale plie partout à la fois. — Feu concentrique sur Chancellorsville. — Belle retraite de Sickles et de Hancock. — Les fédéraux abandonnent Chancellorsville. — Leur nouvelle position. — Lee se prépare à les attaquer. — Il est arrêté par les nouvelles d'Early. — Tâche imposée par Hooker à Sedgwick. — Position des confédérés le 1^{er} mai en face de celui-ci. — Erreur de Hooker. — Sedgwick occupe Fredericksburg, le 2 au matin. — Il perd beaucoup de temps avant d'aborder Maryes-Hill. — Dispositions d'Early. — Sedgwick se décide enfin à l'attaquer. — La position confédérée est promptement enlevée. — La ligne d'Early est percée. — Il se replie au sud avec une partie de ses forces. — Wilcox emmène le reste vers l'ouest. — Lenteur de Sedgwick. — Wilcox le retarde et

s'établit à Salem-Church. — Lee quitte Hooker pour aller au secours de Wilcox avec le 1^{er} corps. — Il devance Sedgwick à Salem-Church. — La bataille s'engage aussitôt. — Lutte acharnée terminée par la nuit. — Le mouvement de Sedgwick est arrêté. — Forte position des confédérés. — Les fédéraux peuvent encore réparer leurs fautes. — Partis divers qui s'offrent à Hooker. — Sa blessure le rend, en cet instant, incapable de commander. — L'armée fédérale est paralysée. — Warren visite le 6^e corps. — Échange confus de dépêches entre Hooker et Sedgwick. — Situation difficile de ce dernier. — Hooker, ne songeant plus à reprendre l'offensive, il reste lui-même sur la défensive. — Hooker attend inutilement, le 4, l'attaque de Lee. — Celui-ci porte presque toutes ses forces contre Sedgwick. — Stuart, avec trois divisions, contient Hooker. — Early reprend Maryes-Hill. — Il est repoussé devant Taylors-Hill. — Position de Sedgwick. — Lee l'attaque à la fois à l'est et au sud. — Succès d'Anderson au sud. — Mac Laws se met en mouvement trop tard. — La nuit arrête le combat. — Sedgwick se retire sur Banks-Ford. — Hooker pourrait réparer ses fautes en se joignant à lui. — Il lui donne des ordres contradictoires. — Le 1^{er} corps repasse le fleuve. — La partie est perdue pour les fédéraux. — Hooker se décide à la retraite. — Conseil de guerre. — Violent orage. — La crue compromet les ponts. — Retraite de l'armée. — Fatigue des confédérés. — Ils se reposent le 4. — Les fédéraux repassent rapidement le Rapidan. — Le passage est achevé le 6 au matin. — Lee revient à Fredericksburg. — Mort de Jackson le 10 mai. — Pertes des deux armées. — L'absence de leur cavalerie est la première cause de la défaite des fédéraux. — Hooker a trop compté sur la victoire. — Progrès de la cavalerie fédérale. — *Raid* de Stoneman. — Inaction d'Averill. — W.-F. Lee court à Gordonsville. — Stoneman à Louisa-Court-House, le 2 mai. Retard de Stoneman. — Il divise ses forces, le 2 au soir, à Thomp-sons-Four-Corners. — Wyndham, à Columbia, ne peut détruire le pont. — Gregg, à Hannover-Junction, ne détruit pas le pont du North-Anna. — Stoneman repasse le Rapidan, le 7. — Kilpatrick paraît devant Richmond. — Il atteint, le 7, Gloucester-Point. — Davis y est arrivé la veille, après avoir détruit la station d'Ashland. — Tentative de Mosby contre Warrenton, le 3 mai. —

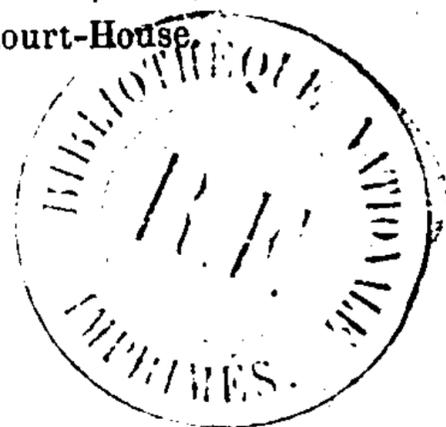
Stoneman n'a obtenu aucun résultat sérieux. — Situation de l'armée fédérale. — Responsabilités. — Destitutions.

CHAPITRE III. — SUFFOLK 215

Opérations sur les côtes des États du sud dans les premiers mois de l'année 1863. — Division de ce chapitre. — D.-H. Hill et Longstreet envoyés dans la Caroline du Nord et la Virginie méridionale. — Positions des fédéraux. — Keyes dans la péninsule de Virginie. — Peck à Suffolk. — Engagement de Kellys-Store, le 30 janvier. — Foster occupe la mer intérieure. — Petites opérations navales pendant l'hiver. — Longstreet doit attaquer Suffolk. — Foster conduit douze mille hommes à Port-Royal. — Grande faute. — Foster retourne à Newberne. — Démonstration des confédérés contre le fort Anderson, le 13 mars. — Hill investit Washington sur le Tar-River, le 30 mars. — Foster accourt. — Les renforts ne peuvent pénétrer dans la place. — Mesures prises pour la débloquent. — Hill lève le siège, le 16 avril. — Il va rejoindre Longstreet. — Peck reçoit l'ordre d'envoyer trois mille hommes à Foster. — Il apprend l'approche de Longstreet avant leur départ. — Description de Suffolk. — Longstreet veut s'en emparer par surprise. — Peck est sur ses gardes. — La marine vient à son secours. — Hanson et Cushing. — Longstreet renonce à un assaut. — Il veut forcer le passage du Nansemond. — Fortes démonstrations, le 13 avril. — Combat livré par le Mount-Washington, le 13. — Le général Getty réduit, le 14, les batteries confédérées au silence. — Les canonnières reparassent à Suffolk. — La batterie de Hills-Point. — Tentative infructueuse pour la détruire. — Getty s'en empare, le 19 au soir. — Longstreet renonce à passer le Nansemond. — Reconnaissances de Cushing à Chuckatuck et de Corcoran vers Edenton. — Duels d'artillerie favorables aux unionistes. — Arrivée de Hill et des gros canons. Tout est prêt pour l'attaque. — Première nouvelle de la bataille de Chancellorsville. — Longstreet, rappelé à Richmond, lève le siège, le 3 mai. — Il n'est pas sérieusement poursuivi et atteint Richmond, le 10. — Petites opérations navales en Virginie. — L'escadre fédérale Sud-Atlantique. — Le Montauk. — Il attaque le fort Mac-Allister. — Les confédérés blindent deux navires à

Charleston. — Position de la division navale qui bloque ce port. — Ingraham l'attaque, le 31 janvier au matin. — Il s'empare du *Mercedita*. — Le *Palmetto-State* et le *Chicora* attaquent le *Keystone-State*. — Le navire unioniste est désarmé. — Il échappe aux confédérés. — Ingraham se retire. — Pertes des fédéraux, avertissement sérieux. — Les confédérés prétendent, à tort, avoir fait lever le blocus. — Les fédéraux perdent l'*Isaac-Smith* à Legareville. — Arrivée des nouveaux *monitors* à Port-Royal. — Le *Montauk* détruit le *Nashville* devant le fort *Mac-Allister*, le 28 février. — Le 3 mars, les nouveaux *monitors* attaquent le fort. — Résultats de cette expérience. — Occupation de Jacksonville par des troupes fédérales nègres, le 10 mars. — Jacksonville est évacué, le 31 mars. — Désordres et pillage. — Préparatifs d'attaque contre Charleston. — Dupont a neuf bâtiments blindés. — Préparatifs de défense. — Les généraux *Beauregard* et *Ripley*. — Les forts de Charleston. — Les nouveaux ouvrages, les batteries *Gregg* et *Wagner*. — Les trois lignes de défense. — Obstacles fixes et flottants dans les passes. — Armement des ouvrages. — Difficultés de la tâche imposée à Dupont. — Il se décide à réduire le fort *Sumter*. — Lutte pour la suprématie entre l'artillerie de terre et celle de mer. — Le 6 avril, les cuirassés fédéraux passent la barre. — Le 7, Dupont donne le signal de l'attaque. — Retard du *Weehawken*. — Spectacle imposant et solennel. — Ouverture du feu. — L'*Ironsides* manœuvre mal et ne peut continuer. — La colonne des *monitors* arrêtée par les obstacles flottants. — Ils combattent sous vapeur dans un cercle de feu. — Lenteur de leur tir. — Rapidité de celui des forts. — Résistance des *monitors*. — Ils commencent à souffrir. — Retraite du *Weehawken*. — Il est suivi par le *Passaic*. — Avaries des *monitors* et de l'*Ironsides*. — Dégâts dans le fort *Sumter*. — Retraite des *monitors*. — Perte du *Keokuk*. — Résultats du combat. — Plus favorable aux *monitors* que les fédéraux ne le pensent. — Leur solidité. — Ils ont employé de trop faibles charges de poudre et seulement des obus. — Désappointement des fédéraux. — Dupont renonce à une nouvelle attaque. — Il repasse la barre, le 11. — Le ministre de la marine lui prescrit de reprendre l'attaque. — Il refuse. — Nouveau plan

d'attaque combinée par terre et par mer. — Le général Gillmore remplace Hunter, le 2 juin. — Le vapeur anglais le Fingal, rasé et blindé à Savannah, devient l'Atlanta, à la fin de 1862. — Sa construction et son armement. — Il attend jusqu'en juin 1863 une occasion favorable pour prendre la mer. — Il prend le canal de San-Augustine. — Deux *monitors* en défendent l'entrée. — Espérances exagérées fondées par les confédérés sur l'Atlanta. — Il attaque les deux *monitors* le 17 juin. — Il est promptement désarmé par le Weehawken. — Il amène son pavillon. — Succès important. — Triomphe du canon de quinze pouces. — Dupont est remplacé par l'amiral Dahlgren. — Opérations navales dans le golfe du Mexique. — Petites expéditions sur la côte de la Floride. — A l'ouest du Mississipi, le commodore Bell remplace Renshaw. — Il arrive devant Galveston, le 10 janvier. — Entrée en scène de l'Alabama. — Opérations de ce corsaire depuis novembre 1862. — Négligence du gouvernement fédéral. — L'Alabama échappe à toute poursuite. — Il visite le canal des Bahamas. — Il va se cacher sur la côte du Yucatan. — Il paraît brusquement devant Galveston, le 11 janvier. — Le Hatteras lui donne la chasse. — Il l'attire au loin et le coule, après un court engagement. — La levée du blocus de Galveston ne profite pas aux confédérés. — Le gouvernement fédéral ne veut pas la reconnaître. — Les confédérés brûlent deux navires fédéraux devant Sabine, le 23 janvier. — Ils prennent le Barrataria sur le lac Maurepas. — Incendie du Preble devant Pensacola, le 27 avril. — Petites opérations dans la Virginie occidentale. — Engagement de Point-Pleasant. — Jones occupe Philippi, le 25 mars, et Morgantown, le 27. — Il fait sauter, le 29, le viaduc de Fairmount. — Engagement de Fayette-Court-House.



LIVRE SECOND.

LE MISSISSIPPI.

CHAPITRE PREMIER. — LES BAYOUS. 311

La prise de Vicksburg est le but de tous les efforts des fédéraux dans l'Ouest. — Division de ce livre. — Forces de Grant. — Il se prépare à descendre par eau jusqu'à Vicksburg. — Impossibilité de tourner cette place. — Port-Hudson est trop loin. — Il faut chercher à introduire la flotte au-dessous de Vicksburg et au-dessus de Haines-Bluff. — Le réseau des Bayous du Mississippi. — Le canal de Williams. — Porter cherche un passage pour gagner le Yazoo-River par le Yazoo-Pass. — L'arsenal de Yazoo-City. — Le Queen-of-the-West passe les batteries de Vicksburg, le 2 février 1863. — Il ne peut détruire l'Arkansas. — L'Indianola passe à son tour, le 13. — Ellet, sans l'attendre, remonte le Red-River avec le Queen-of-the-West. — Prise de l'Era n° 5. — Le Queen-of-the-West tombe aux mains des confédérés. — Le Queen-of-the-West et le Webb attaquent et prennent l'Indianola, 24 février. — Une inondation détruit le canal de Williams, le 8 mars. — Le canal est abandonné. — Travaux pour ouvrir un passage sur la rive gauche du Mississippi. — Ils sont abandonnés en mars. — Ouverture du Yazoo-Pass. — Une expédition y pénètre, le 24 février. — Après de grands efforts, elle entre dans le Cold-Water, le 2 mars. — Situation de l'armée fédérale. — Elle se prépare à appuyer l'expédition de Yazoo-Pass. — Le cours du Yazoo-River et le fort Pemberton. — Les canonnières l'attaquent, le 8 mars. — Nouvelle attaque infructueuse, le 13. — Une inondation artificielle ne réussit pas mieux contre le fort. — Retour de l'expédition. — Sa situation critique. — Porter conduit une nouvelle expédition dans Steeles-Bayou. — Sherman se met en marche pour le soutenir. — Description de la contrée qu'il doit traverser. — Difficultés éprouvées par Porter. — Destruction du coton sur sa route. — Porter est arrêté, le 20 mars, près de

Rolling-Fork. — Sherman n'a pu le rejoindre, la route est obstruée derrière lui. — Il se décide à revenir. — Retour de l'expédition à Millikens, le 27 mars. — Quinby rejoint, le 19 mars, l'expédition du Yazoo-Pass. — Il attaque de nouveau inutilement le fort Pemberton. — L'expédition est rappelée par Grant. — Les confédérés détruisent eux-mêmes l'Indianola. — Préparatifs de Banks et de Farragut pour attaquer Port-Hudson. — Le 14 mars au soir, Farragut tente de forcer le passage de Port-Hudson. — Description de cette place. — Combat nocturne entre la flotte et les batteries. — Destruction du Mississippi. — Le Hartford et l'Albatross passent seuls les batteries. — Résultats de la tentative de Farragut. — Il passe Grand-Gulf, le 19 mars. — Le Switzerland et le Lancaster passent devant Vicksburg pour le rejoindre; le Lancaster est coulé. — Situation des fédéraux à la fin de mars. — Grant cherche de nouveau à atteindre le Mississippi au-dessous de Vicksburg. — Farragut bloque le Red-River. — Mouvements des troupes de Pemberton, renforts de cavalerie envoyés par celui-ci à Bragg. — Préparatifs de Grant pour descendre la rive droite du Mississippi. — Il réunit ses forces à Millikens-Bend. — Forces que les confédérés pourraient opposer à Grant. — M. Davis, Johnston et Pemberton. — Leur désaccord à la fin de 1862. — Johnston veut combattre Grant, Pemberton veut défendre Vicksburg. — Bragg est affaibli et Pemberton insuffisamment renforcé. — Sécurité de ce dernier. — Le Roundaway-Bayou. — Mac Clernand marche sur Richmond, le 30 mars. — L'inondation l'empêche d'occuper New-Carthage. — Pemberton croit que Grant revient à Memphis et il envoie une partie de ses troupes à Bragg. — Mac Clernand occupe New-Carthage et Smiths-Plantation, le 12 avril. — Les fédéraux abandonnent la voie fluviale et sont obligés de prendre celle de terre. — Le 16 avril au soir, Porter force le passage de Vicksburg avec sept canonnières et un transport. — Il ne perd que le transport. — La flotte des fédéraux se réunit à New-Carthage. — Grant se prépare à descendre, avec toute son armée, par terre, en suivant la rive droite, pour passer le Mississippi au-dessous de Grand-Gulf. — Mac Clernand chargé d'occuper la rive gauche. — Elle est défendue par le général Bowen. — Le reste des trans-

ports fédéraux passe devant Vicksburg, le 22 avril. — Un seul est coulé. — Pour éviter Grand-Gulf, les fédéraux descendent à Hard-Times. — Le 13^e corps y arrive, le 28 avril. — Sherman, resté devant Vicksburg, fait une démonstration sur le Chicasaw-Bayou, le 29 avril. — Préparatifs de Pemberton. — La cavalerie fédérale. — Le colonel Grierson entreprend un *raid* sur les chemins de fer confédérés. — Il quitte Lagrange, le 17 avril. — Il disperse des camps confédérés près de Pontotoc, le 19. — Pemberton ne peut lui opposer que de l'infanterie. — Grierson divise ses forces. — Une partie regagne Lagrange. — Il pénètre avec le reste dans l'intérieur. — Importance du Southern-Railroad. — Grierson traverse les marais d'Oka-Noxubee. — Il traverse le Pearl-River à Georgetown, le 26. — Étonnement des habitants. — Grierson détruit le Mississippi-Central-Railroad à Hazelhurst. — Il trompe Wirt-Adams et surprend Brookhaven. — Il s'empare du passage de l'Amitié-River, le 1^{er} mai. — Il arrive à Bâton-Rouge, le 2. — Résultats de cette expédition. — Elle révèle la situation intérieure de la Confédération.

CHAPITRE II. — PORT-GIBSON. 395

Opérations secondaires dans le bassin du Mississippi, de janvier à mai. — Position de Rosecrans. — Reconstruction et protection du chemin de fer. — L'armée du Cumberland. — Position de Bragg. — Sa force. — Peu de ressources, peu de renforts. — Wheeler prend l'offensive. — Il brûle quatre navires. — Les fédéraux le poursuivent en vain. — Il paraît, le 3 février, devant Dover. — Position des fédéraux. — Attaque heureuse de Forrest. — Il est repoussé. — Second échec des confédérés. — Arrivée de renforts fédéraux. — Retraite pénible de Wheeler. — Arrivée de Van-Dorn à Columbia. — Escarmouches de Woodbury, le 26 janvier; — de Milton, le 1^{er} février; — de Liberty, le 3; — de Lebanon, le 8; — de Cainesville, le 15; — de Lexington et de Mount-Sterling, le 23; — de Tuscumbia, le 22; — de Bradeyville, le 1^{er} mars; — d'Eagleville, le 2. — Renforts reçus par Rosecrans. — Ses desseins. — Mouvements des colonnes fédérales, le 4. — La brigade Colburn rencontre, le 4, les confédérés. — Le 5, elle les attaque à Thompsons-Station. — Description du terrain. —

Position de Van-Dorn. — Il prend l'offensive à gauche. — Mouvement tournant de Forrest. — La gauche de Colburn est délogée. — La cavalerie et l'artillerie l'abandonnent. — Les fédéraux résistent énergiquement. — Ils sont entourés et obligés de se rendre. — Résultats du combat. — Van-Dorn revient à Spring-Hill. — Les mouvements des colonnes fédérales l'obligent, le 11, à repasser le Duck-River. — Les unionistes rentrent dans leurs cantonnements. — Expédition de Hall contre Morgan. — Échec de celui-ci à Vaughts-Hill, le 20. — Escarmouche de College-Grove, le 21. — Coup de main de Forrest sur Brentwood, le 25. — Van-Dorn attaque Franklin, le 10 avril. — Après un premier avantage, il est repoussé. — Escarmouche de Waverley. — Mort de Van-Dorn. — Engagements de Woodbury, le 1^{er} avril; — de Snow-Hill, le 2; — de Green-Hill, le 6. — Les fédéraux à Mac-Minnsville. — *Raid* de Cluke et de Pegram dans le Kentucky. — Ce dernier occupe Danville, le 20 avril. — Il est battu, le 30, près de Somerset. — Les fédéraux passent le Cumberland. — Engagement de Short-Mountain, le 1^{er} mai. — Escarmouche de Cold-Water-River, le 19 avril. — Mouvements de Dodge et de Streight. — Combats de Bear-Creek, les 18 et 19 avril. — Dodge à Tusculum, le 24. — Forrest arrive au secours de Roddy sur le Town-Creek. — Dodge se retire, Streight se met en route, Forrest le poursuit. — Condition différente des deux troupes. — Description de l'Alabama septentrional. — Combat de Days-Gap, le 30 avril. — Nouveau combat dans la nuit. — Passage du Black-Warrior-River, le 1^{er} mai. — Streight, puis Forrest, passent à Gadsden, le 2. — Fatigue des deux partis. — Combat sur la route de Rome. — Le 3 mai, les fédéraux se rendent à Forrest sur les bords du Chattooga. — Caractère de cette chasse. — Épuisement de la cavalerie confédérée. — Position des deux partis dans l'Arkansas. — Expédition de Marmaduke dans le Missouri. — Il parait, le 8 janvier, devant Springfield. — Défense de cette ville. — Attaques de Marmaduke. — Premier succès au sud. — Il est repoussé à l'ouest. — Il se replie sur Woods-Creek. — Combat de Hartsville, le 10. — Retraite des deux partis. — Combat de Fayetteville, le 18 avril. — Marmaduke prend Frederickstown, le 21. — Mac-Neil le devance à Cap-Girardeau. — Il est repoussé, le 25 et le 26, devant

cette ville. — Sa retraite à travers les marais. — Il échappe à Mac-Neil. — Engagements insignifiants dans le Missouri. — Banks à la Nouvelle-Orléans. — Sa situation politique. — Elle l'oblige à entreprendre la conquête des districts occidentaux. — Description de ces districts. — Préparatifs du général Taylor pour les défendre. — Prise du Diana par les confédérés, le 29 mars. — Banks débarque à Berwick-City, le 10 avril. — Il remonte le Bayou-Tèche. — Il est arrêté, le 12, devant Pattersonville. — Grove tourne cette position. — Combat de Pattersonville, le 13 avril. — Retraite de Taylor, destruction du Diana. — Banks occupe New-Iberia; destruction de plusieurs transports. — Engagement du Bayou-Vermillion, le 17 avril. — Les troupes de Taylor se dispersent au Bayou-Cocodue. — Destruction du Queen-of-the-West. — Prise de Butte-à-la-Rose, le 20 avril. — Les canonnières rentrent dans le Mississippi par l'Atchafalaya. — Politique de Banks opposée à celle de Butler. — Organisation du Corps d'Afrique. — Taylor abandonne le fort De-Russey. — Banks et Farragut se rencontrent à Alexandria, le 6 mai. — Retraite de Taylor sur Grande-Écore. — Grand-Gulf. — Porter attaque inutilement cette position, le 29 avril. — Grant descend de Hard-Times à De-Shroon. — Le 13^e corps passe le Mississippi et débarque à Bruinsburg, le 30 avril. — Situation de l'armée fédérale. — Préparatifs pour la campagne sur la rive gauche du Mississippi. — Difficultés du transport d'une rive à l'autre. — Le 1^{er} mai, cinq divisions occupent la rive gauche. — Mesures insuffisantes prises par Pemberton pour arrêter les fédéraux. — Ne voulant pas dégarnir Vicksburg, il ne renforce Bowen que le 30 avril. — Le Bayou-Pierre. — Bowen se décide à défendre Port-Gibson. — Description du terrain. — Mac Clernand marche sur Port-Gibson. — Combat de Port-Gibson, le 1^{er} mai. — Forces des positions confédérées. — Résistance énergique de Bowen. — L'arrivée de Mac Pherson assure l'avantage aux fédéraux. — Résultats de ce combat. — La campagne décisive va enfin commencer.

CHAPITRE III. — CHAMPION-HILL. 519

Grant est maître d'une nouvelle base d'opérations. — Il ne saurait rejoindre Banks. — Mac Clernand se remet en marche, 2 mai. —

Évacuation de Grand-Gulf. — Loring et Bowen se réunissent à Hankinsons-Ferry. — Mac Pherson passe le Bayou-Pierre. — Les fédéraux occupent le pont de Hankinsons-Ferry, le 3 mai. — Nouvelle base d'opérations à Grand-Gulf. — Plan de campagne de Grant. — Il renonce à conserver ses communications. — Avantages de ce plan. — Description de la contrée entre Jackson et Vicksburg. — Division des forces confédérées. — Pemberton veut avant tout couvrir Vicksburg. — Son erreur en voulant défendre le Big-Black. — Grant remonte la rive gauche de ce cours d'eau. — Ses préparatifs. — Sherman quitte Millikens, le 1^{er} mai. — Il arrive, le 8, à Hankinsons-Ferry. — Le dépôt de Grand-Gulf. — Grant se remet en marche, le 7 mai. — Pemberton concentre ses forces à Bovina. — Il croit que Grant marche sur Edwards-Station. — Plan de Grant pour séparer Pemberton de la ville de Jackson. — Grant n'annonce son plan à Washington que lorsqu'il est sûr de ne plus pouvoir recevoir de réponse. — Position de l'armée fédérale, le 8 mai. — Mac Pherson appuie à droite vers Jackson, le 10 mai. — Grant abandonne ses communications, le 11 mai. — Inquiétudes à Washington. — Mouvements des fédéraux, le 12 mai. — Escarmouche de Baldwins-Ferry. — Le général confédéré Gregg arrive de Port-Hudson à Farndens-Creek, près de Raymond. — Description du terrain. — Mac Pherson l'attaque et le met en fuite, le 12 mai. — Résultats du combat de Raymond. — Mac Clernand occupe Pemberton. — Grant dirige Sherman et Mac Pherson sur Jackson, le 13 mai. — Mac Clernand les suit. — Mac Pherson coupe le chemin de fer à Clinton. — Johnston est à Jackson; faiblesse de son armée. — Sa situation. — Il ordonne à Pemberton de marcher sur Clinton. — Celui-ci reste à Edwards-Station. — Position des fédéraux, le 14 mai. — Ils s'arrêtent devant Jackson. — Léger combat. — Johnston évacue la ville. — Résultats de la prise de Jackson. — Destructures et incendies. — Johnston se retire au Nord. — Sa correspondance avec Pemberton. — Position de ce dernier. — Il ne veut pas découvrir Vicksburg. — Conseil de guerre. — Étrange résolution de Pemberton. — Il se dirige sur Dillon, le 15. — Difficultés de la marche. — Grant va au-devant de lui. — Mouvement des fédéraux, le 15. — Ils campent le soir près de Bolton. — Ordres de marche des deux

généraux pour le 16. — Le Bakers-Creek. — Pemberton se décide trop tard à obéir à Johnston. — Les fédéraux l'atteignent avant qu'il ait passé le Bakers-Creek. — Il est obligé de s'arrêter. — Le champ de bataille de Champion-Hill. — Force des positions confédérées. — Hovey les attaque à droite. — Mac Clernand, à gauche, reste immobile. — Logan soutient la droite de Hovey. — Premier avantage de celui-ci. — Vigoureuse résistance de Stevenson. — Il arrête Logan et Hovey. — Loring reste immobile en face de Mac Clernand. — Bowen secourt Stevenson. — Hovey est repoussé. — Les fédéraux reviennent à la charge. — Pemberton appelle en vain Loring à gauche. — Succès de Logan. — Trouble dans la gauche confédérée. — Logan s'arrête, puis reprend son mouvement. — Déroute de l'armée confédérée. — Bowen couvre la retraite. — Il repasse le Bakers-Creek. — Loring est séparé de Pemberton. — Il soutient un vif combat et s'échappe vers le sud. — Résultats de la bataille de Champion-Hill. — Pertes des deux armées. — Pemberton est rejeté sur Vicksburg. — Johnston, le 16, à Calhoun. — Il se met en marche, le 17, et apprend l'issue de la bataille. — Erreurs de Pemberton. — Il aurait pu rejoindre Johnston avant la bataille. — Pemberton passe le Big-Black-River. — Description du terrain. — Bowen chargé de défendre le passage. — Sherman passe le Big-Black à Clinton, le 17 mai. — Mac Clernand est arrêté par Bowen. — Le colonel Kinsman force la ligne de défense confédérée. — Sa mort. — Déroute des confédérés. — Destruction du pont. — Résultats du combat. — Pemberton rentre à Vicksburg. — Johnston lui ordonne inutilement d'abandonner la place. — Sherman occupe Haines-Bluff. — Investissement de Vicksburg. — Commencement du siège. — Résumé de la campagne. — Fautes de M. Davis et de Pemberton. — Positions de Rosecrans et de Bragg en mai. — Renforts envoyés par ce dernier à Johnston. — Engagement de Middleton, le 21 mai. — Cornyn à Tuscumbia, le 27. — Mouvement de l'armée du Cumberland. — Forrest attaque Franklin, le 4 juin. — Il est repoussé après un premier succès. — Il paraît, le 11, puis le 20, devant Triune. — Rosecrans se prépare à prendre l'offensive. — Exécution de deux espions sudistes, le 9 juin. — Rencontres insignifiantes, en mai, dans le Kentucky. — Engagement

de Monticello, le 9 juin. — Expédition de Sanders. — Les guérillas confédérées. — Une bande pénètre dans l'Indiana, elle est prise le 19 juin. — L'Arkansas. — Combat de Mount-Vernon, le 11 mai; du fort Blount, le 20, de Cabin-Creek, le 1^{er} juillet. — Banks quitte Alexandria, le 15 mai. — Il atteint le Mississipi à Bayou-Sara, le 23 mai. — Johnston envoie trop tard à Gardner l'ordre d'évacuer Port-Hudson. — Engagement de Plain-Stores, le 24 mai. — Investissement de Port-Hudson, le 25 mai. — Description de la place. — Préparatifs d'attaque. — La flotte fédérale. — Assaut infructueux du 27 mai. — Pertes fédérales. — Les régiments nègres. — Approches régulières et bombardement. — Nouvel assaut, le 14 juin. — Les fédéraux gagnent du terrain. — Mécontentement des troupes fédérales. — Banks ouvre la tranchée.

CHAPITRE IV. — VICKSBURG 609

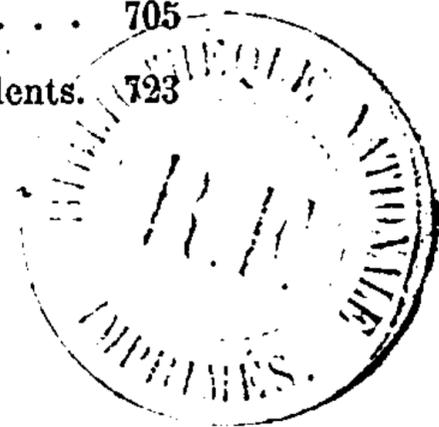
Description de la place de Vicksburg. — Étendue et importance des ouvrages. — Erreur des ingénieurs confédérés. — Routes sortant de Vicksburg. — Positions des fédéraux. — Grant cherche à enlever les ouvrages ennemis, le 19 mai. — Il est repoussé. — Distribution des troupes confédérées. — Bombardement par la flotte fédérale. — Préparatifs d'assaut pour le 22 mai. — Bombardement par les batteries de terre. — Attaque de Sherman sur la route du cimetière. — Ewing s'établit dans le fossé. — Il finit par être délogé. — Ransom reprend en vain l'attaque. — Steele ne peut enlever la batterie qui commande le fleuve. — Attaque de Mac Pherson. — Échec de Logan et de Stevenson. — Position de Mac Clernand. — Lawler et Landrum s'emparent d'une lunette confédérée. — Combat dans l'ouvrage. — Les confédérés le reprennent. — Burbridge et Benton prennent pied dans un saillant. — On ne peut les secourir. — La légion Waul les rejette dans le fossé. — Combat à bout portant. — Hovey et Osterhaus sont repoussés. — Mac Clernand demande à Grant de l'appuyer. — Celui-ci ordonne un nouvel assaut. — Cette attaque échoue sur toute la ligne. — Pertes des deux parts. — Causes de cet échec. — Terrain gagné par les fédéraux. — Armistice, le 24 mai. — Caractère particulier du siège de Vicksburg. — Ouvrages et artillerie de campagne. — Investissement et contreval-

lation. — Renforts envoyés à Grant. — Ouverture de la tranchée, le 23 mai. — Routes, magasins, camps. — Terrain favorable aux approches. — Travaux de Steele à l'extrême droite. — Destruction du Cincinnati. — Approches de Tuttle et de Blair à droite, de Logan au centre, de Smith et de Carr à gauche. — Les travaux à l'extrême gauche commencent le 11 juin. — Résultats de ces travaux. — Détails des opérations du siège. — Défense courageuse, mais passive, de la garnison. — Ses souffrances. — Celles des habitants. — Leur vie dans des grottes. — Manque de vivres. — Pénurie de capsules. — Pemberton ménage ses munitions et ses hommes. — Son artillerie est réduite au silence. — Il ne fait qu'une seule sortie, le 22 juin. — Trêves tacites entre les tirailleurs. — Position de Johnston, le 18 mai. — Il forme une armée à Jackson. — Il a 27,000 hommes, le 5 juin, mais aucun moyen de transport. — Il laisse passer l'occasion d'attaquer Grant. — Préparatifs de celui-ci pour lui tenir tête. — Destruction de l'arsenal de Yazoo-City. — Ellet occupe Haines-Bluff. — Tentative manquée des confédérés contre Millikens-Bend, le 7 juin. — Camp retranché de Haines-Bluff. — Sherman commande l'armée d'observation, le 22 juin. — Vastes travaux. — Situation des deux partis. — La guerre dans les tranchées. — Explosion de la première mine, le 25 juin. — Combat prolongé dans le cratère. — Nouvelle mine, le 1^{er} juillet. — Préparatifs d'assaut. — Efforts des confédérés pour secourir la place. — L'armée confédérée de l'Arkansas. — Holmes la réunit à Clarendon, le 30 juin. — Ses forces. — Il arrive, le 3 juillet, devant Helena. — Description de cette place. — Holmes se décide à l'attaque, le 4 juillet. — Distribution de ses forces. — Fagan prend les ouvrages extérieurs du fort Hindman. — Price enlève la redoute du cimetière. — Les confédérés désorganisés sont pris entre deux feux. — Ils sont repoussés devant le fort Curtis. — Leur échec. — Pertes des deux partis. — Expédition de Taylor dans la basse Louisiane. — Les fédéraux n'occupent plus que le district Lafourche. — Brashear-City et Thibodeaux. — Taylor reforme son armée. — Expédition de Major sur l'Atchafalaya. — Il occupe Plaquemine, le 17 juin, et Thibodeaux, le 20. — Engagement de Terrebonne, le 21 juin. — Major atteint le Bayou-Bœuf, le 23. — Taylor occupe Berwick-City,

le 22. — Il s'empare par un coup de main de Brashear-City. — Résultats de la campagne. — Les confédérés attaquent en vain Donaldsonville, le 27 juin. — Les confédérés n'ont pas réussi à faire lever les sièges de Vicksburg et de Port-Hudson. — Engagements de cavalerie dans le Mississippi septentrional. — Mouvements de Johnston vers le Big-Black-River, le 1^{er} juillet. — Il ne peut communiquer avec Pemberton. — Situation désespérée de celui-ci. — Conseil de guerre à Vicksburg. — Entrevue de Grant et de Pemberton, le 3 juillet. — Armistice. — Ultimatum de Grant. — Pemberton l'accepte. — Scène entre les lignes. — Force des confédérés. — Logan entre dans Vicksburg. — Mac Clernand avait été destitué. — Johnston arrive à Jackson, le 7 juillet. — Sherman paraît devant cette ville, le 9 juillet. — Force des deux armées. — Plan de Sherman. — Lauman repoussé par Breckenridge, le 12 juillet. — Bombardement de la place. — Johnston évacue Jackson, le 17 au matin. — Sherman revient à Vicksburg. — Occupation de Yazoo-City. — Destruction du De-Kalb. — Banks devant Port-Hudson. — Travaux d'approche. — Détresse de la garnison. — Nouvelle de la reddition de Vicksburg. — Gardner capitule, le 7 juillet. — L'armée de Banks à Donaldsonville. — Elle est surprise, le 12 juillet. — Banks occupe Brashear-City. — Taylor abandonne toutes ses conquêtes. — Arrivée à la Nouvelle-Orléans du premier navire venant de Cairo, le 16 juillet. — Exécution de la capitulation de Vicksburg. — Départ de l'armée de Pemberton. — Sa désorganisation. — Le 4 juillet 1863, époque critique dans l'histoire de la guerre. — Résumé des opérations contre Vicksburg.

APPENDICE. 705

ADDITIONS ET CORRECTIONS pour les volumes précédents. 723



IMPRIMERIE DE A. QUANTIN

7, RUE SAINT-BENOIT
